

Categories et Operations dans la Grammaire Nahuatl

PART I

by Michel Launey

Universite de Paris, IV, 1986

La rédaction de ce travail a été longue (et j'en demande pardon à mon jury!), mais j'ai eu la chance rare de pouvoir conduire cette obligation professionnelle dans le cadre de mes goûts et de mes préférences, en développant mes contacts avec un pays qui m'avait séduit lors de ma première visite en 1965, et qui occupe désormais une place privilégiée dans ma vie. Cette chance, je la dois à Bernard Pottier, qui m'a encouragé dans cette voie en y guidant mes premiers pas. A moi et à plusieurs autres, il a permis de faire passer dans nos travaux notre amour de l'Amérique et de ses peuples, et de raviver ainsi une tradition française qu'on aurait pu croire éteinte.

L'équipe de recherche qui s'est constituée sous sa direction (ERA 431, puis UA 1026) a été pour moi d'abord un réseau d'amitiés d'une rare qualité, et un soutien moral très apprécié dans les moments difficiles: j'en garde pour moi les aspects les plus riches et les plus émouvants. Mais si, outre l'amitié, il s'agit aussi de ma spécialité, je peux dire que je ne m'y suis pas senti trop solitaire grâce à Sybille Toumi, qui a été une lectrice toujours disponible et compétente, et à Duna Troiani, grâce à qui j'ai pu connaître Cuetzalan.

Je garde également un souvenir très cher des échanges professionnels et amicaux que j'ai pu avoir en participant au séminaire informel que dirigeait Catherine Paris, ainsi qu'avec Georges Rebuschi, interlocuteur privilégié de mes séjours nancéiens.

L'enseignement de nahuatl que depuis 1974 j'ai assuré à Paris VIII, puis à l'INALCO, m'a donné l'occasion de rencontrer des personnes de toutes spécialités, mais toutes amoureuses du Mexique comme moi-même, et qui m'ont aidé à ne pas ressentir mon travail comme inutile. L'Introduction à la langue et à la littérature aztèques, parue en 1979-1980, leur doit beaucoup; et elle aura une version espagnole grâce au travail acharné de Cristina Krafft, qui fut elle aussi de Vincennes.

C'est Joaquín Galarza qui m'a amené à participer à cette expérience, puis à la continuer, et cela lui donnerait déjà droit à ma reconnaissance, s'il n'était aussi et surtout celui grâce à qui j'ai connu Tlacotenco et ses habitants. C'est là que j'ai eu mon premier et plus bouleversant contact avec le monde nahuatl d'aujourd'hui, et je le dois tout particulièrement à Carlos López Avila et à sa famille.

Les soutiens matériels et moraux ne m'ont pas manqué lors de mes séjours au Mexique: l'appui de la Mission Française, où Guy Stresser-Péan en 1975 et Dominique Michelet en 1984 n'ont épargné aucun effort pour me permettre un travail de terrain fructueux; l'accueil plein de sympathie des enseignants et des chercheurs du Centre de Recherches Anthropologiques de l'UNAM; l'amitié fidèle et généreuse de Mario Sánchez Silva et de sa famille.

Nicole, Sophie et Antoine Launey ont subi pendant des années un époux et un père absorbé dans ses livres, ses fiches, ses brouillons, sa machine à écrire et ses photocopies. C'est mon principal regret au terme de cette étude, et leur patience a été mon principal réconfort.

Michel Launey

CLEFS POUR LA LECTURE

Le lecteur trouvera ci-dessous la liste des conventions graphiques et notationnelles utilisées dans cet ouvrage.

-A/ GRAPHIE.

La plupart des exemples sont donnés en "orthographe carochienne normalisée" (1.1.3.3.5 et 2.1.1.2). Cette graphie, qui apparaît soulignée, est phonologique, mais construite à partir des habitudes graphiques de l'espagnol. Pour la commodité du lecteur, nous donnerons successivement 2 listes: écriture des phonèmes, et lecture des graphies.

Ecriture des phonèmes.

/p/ (occlusive bilabiale sourde): s'écrit p⁽¹⁾

/t/ (" apicale "): " t

/k/ (" dorsale "): " qu devant i et e.
c ailleurs

Ex.: /nikkaki/ "je l'entends" niccaqui

/ʔ/ (occlusive⁽²⁾ glottale): s'écrit par un accent sur la voyelle précédente⁽³⁾

ˆ en fin de mot

˘ ailleurs

Ex.: /ki'to'ke'/ "ils le dirent" quitòquè

/c/ (affriquée apico-alvéolaire sourde [tʃ]): s'écrit tz

/ç/ (" alvéo-palatale " [tʃ]): " ch

/ʎ/ (" latérale [tl]): s'écrit tl

/kʷ/ (occlusive labio-vélaire sourde): s'écrit cu devant voyelle
uc ailleurs

Ex.: /ʎakʷa/ "il mange" tlacua

/nekʷli/ "miel" neuctli

(1) Bien qu'il n'y ait pas de série occlusive sonore, nous maintenons l'indication du non-voisement, les variantes combinatoires voisées étant ou inexistantes, ou tout à fait exceptionnelles.

(2) Peut-être parfois spirante, cf. Toumi (1980).

(3) Ce phonème apparaît toujours après voyelle.

/s/ (fricative apico-alvéolaire sourde): s'écrit c devant e et i
z ailleurs

Ex.: /san sɛ/ "rien qu'un" zan cɛ
 /nɛsis/ "il apparaîtra" nɛciz

/š/ (fricative alvéo-palatale sourde [ʃ]): s'écrit x

/m/ (occlusive nasale bilabiale): s'écrit m

/n/ (" " apicale): s'écrit n

/w/ (semi-voyelle labio-vélaire): s'écrit hu devant voyelle
ch ailleurs

Ex.: /wāwāi/ "amarante" huāuhtli

/y/ (semi-voyelle palatale [j]): s'écrit y

/l/ (latérale): s'écrit l

/a/ (voyelle ouverte brève): s'écrit a

/a/ (" " longue): " ā

/e/ (" semi-ouverte antérieure brève): s'écrit e

/e/ (" " " longue): " ē

/i/ (" fermée antérieure brève): s'écrit i

/i/ (" " " longue): " ī

/o/ (" postérieure brève, [o], parfois [u]): s'écrit o

/o/ (" " longue, [ɔ], " [ɔ]): " ō

Lecture des graphies.

a: correspond à /a/

ā: " " /a/

c: " " /s/ devant e, ē, i, ī (v. aussi ch, cu, uc)
 " " /k/ ailleurs

ch: " " /č/ (réalisé [tʃ])

cu: " " /kʷ/

e: " " /e/

ē: " " /ē/

h: n'apparaît que dans les combinaisons ch, hu et uh

hu: correspond à /w/

i: " " /i/

ī: " " /ī/

l: " " /l/ (v. aussi tl)

m: " " /m/

n: " " /n/

o: " " /o/ ([o], parfois [u])

ō: " " /ō/ ([ō], " [ū])

p: " " /p/

q: n'apparaît que dans la combinaison qu

t: correspond à /t/ (v. aussi tl et tz)

tl: " " /ʎ/ (affriquée latérale réalisée [tʎ])

tz: " " /c/ (" apico-alvéolaire [ts])

u: n'apparaît que dans les combinaisons cu, uc, hu, uh

uc: correspond à /k^w/ en fin de syllabe

uh: " " /w/ " " " "

z: " " /z/ ailleurs que devant e, ē, i, ī
(v. aussi tz)

Occasionnellement, nous pourrions utiliser des notations phonologiques (entre barres obliques / /), phonétiques (entre crochets droits []) et morphophonologiques (entre barres verticales | |, cf. 2.1.1.2).

-B/ Plan et exemples.

Les subdivisions de cet ouvrage sont numérotées, comme c'est actuellement courant, par mention préalable des numéros d'ordre des subdivisions supérieures, chaque chiffre successif référant à une sous-section de la section marquée par le chiffre précédent (v. la table des matières).

Les notes apparaissent en bas de page et reçoivent une numérotation suivie, mais à l'intérieur de chaque chapitre (la première note de chaque chapitre recevant le n^o 1).

Les exemples reçoivent également une numérotation suivie interne au chapitre. Sauf quelques rares cas de formes isolées, ils apparaissent avec une indication de référence à un corpus dont on trouvera l'inventaire (avec les conventions pour les références) dans la section 1.2.2.3. Ils apparaissent habituellement en notation normalisée (cf. ci-dessus A); pour des raisons de place, la décomposition morphématique n'est généralement assurée que dans le ou les mots dont l'analyse correspond au sujet traité dans la section.

Les renvois aux sections se font par indication de leur numéro d'ordre, p.ex.: "cf. 3.2.5.2.3" ou simplement "3.2.5.2.3". Les renvois aux exemples se font par indication du n^o de l'exemple entre parenthèses, p.ex. "cf. (203)", étant entendu qu'il s'agit de l'exemple ainsi numéroté dans le même chapitre; dans le cas (rare) de renvoi à un exemple d'un autre chapitre, le numéro de chapitre ou de section est indiqué avant. Les renvois aux notes précisent note avant le numéro d'ordre, p.ex. "cf. note (28)"; là encore, il s'agit sauf indication contraire d'une note du même chapitre.

-C/ Abréviations et conventions.

Les abréviations suivantes peuvent être utilisées:

| | |
|--------------------------------|-----------------------------|
| <u>abs.</u> : absolu | <u>fr.</u> : français |
| <u>alld.</u> : allemand | <u>fut.</u> : futur |
| <u>angl.</u> : anglais | <u>hon.</u> : honorifique |
| <u>ao.</u> : aoriste | <u>imp.</u> : impératif |
| <u>appl.</u> : applicatif | <u>impft.</u> : imparfait |
| <u>aux.</u> : auxiliaire | <u>irr.</u> : irréel |
| <u>cf.</u> : se reporter à | <u>lit.</u> : littéralement |
| <u>CF.</u> : Codex de Florence | <u>loc.</u> : locatif |
| <u>DF.</u> : District Fédéral | <u>nah.</u> : nahuatl |
| <u>esp.</u> : espagnol | <u>nom.</u> : nominal |
| <u>év.</u> : éventuel | <u>O</u> : objet |

| | |
|----------------------------------|-----------------------------------|
| <u>op.cit.</u> : ouvrage cité | <u>qqn.</u> : quelqu'un |
| <u>opt.</u> : optatif | <u>RN</u> : radical nominal |
| <u>p.</u> : personne, ou: page | <u>RV</u> : radical verbal |
| <u>P</u> : proposition | <u>S</u> : sujet |
| <u>part.</u> : participial | <u>SN</u> : syntagme |
| <u>pass.</u> : passif | <u>suff.</u> : suffixe |
| <u>p.ex.</u> : par exemple | <u>TA</u> : terme d'arrivée |
| <u>pft.</u> : parfait | <u>TO</u> : terme d'origine |
| <u>poss.</u> : possessif | <u>v.</u> : voir, ou: verbe |
| <u>pppft.</u> : plus-que parfait | <u>v.bt.</u> : verbe bitransitif |
| <u>pr.</u> : présent | <u>vét.</u> : vétatif |
| <u>préd.</u> : prédicat | <u>v.i.</u> : verbe intransitif |
| <u>préf.</u> : préfixe | <u>v.imp.</u> : verbe impersonnel |
| <u>qqch.</u> : quelque chose | <u>v.t.</u> : verbe transitif |

On utilisera d'autre part les signes conventionnels suivants:

ε: opérateur de localisation-repérage (lire selon les cas: "est localisé par", "est attribué à", "appartient à")

ε: opérateur de localisation-repérage converse (lire: "est le localisateur de")

*: forme inexistante

? (devant une forme nahuatl): forme douteuse

∅: morphème zéro, ou: place d'argument vide

Δ: argument indéfini

[]: notation phonétique

/ /: notation phonologique

| |: notation morphophonologique

< >: -a) dans les exemples (contenant des mots nahuatl): représente la graphie qui apparaît dans le corpus

Ex.: <ioan>: graphie traditionnelle pour /iwan/, noté ihuan en graphie normalisée

-b) dans la formalisation (contenant des symboles): représente les limites d'un schéma relationnel. On peut dans ce cas avoir des emboîtements

Ex.: <aRb>: relation entre les termes a et b

<<aRb> ε d>: relation de localisation du schéma relationnel <aRb> par le terme d

- () : -a) dans la traduction des exemples, parenthèses contenant uniquement des mots français: rétablissement pour les besoins de la traduction de formes qui n'ont pas de correspondant dans la traduction nahuatl
 Ex.: "Attends (de voir) comment cela sera": de voir n'est pas dans le texte nahuatl
- b) dans la traduction des exemples, parenthèses contenant des mots français entre guillemets ou précédés de lit.: traduction littérale de ce qui précède
 Ex.: "dans ("sur") le bien", ou "dans (lit. "sur") le bien": le texte nahuatl dit "sur le bien", et il faut comprendre: "dans le bien"
- c) dans la traduction des exemples, parenthèses contenant des mots français précédés de = ou de c.-à-d.: explication de la traduction littérale
 Ex.: "nos ongles et nos cheveux (= nos descendants)" ou: "nos ongles et nos cheveux (c.-à-d.: nos descendants)": le texte nahuatl dit "nos ongles et nos cheveux", et il faut comprendre: "nos descendants"
- d) dans la traduction des exemples, parenthèses contenant des mots nahuatl: repère pour la traduction
 Ex.: "Ils le disposaient (-tlàlia) à la manière des plumassiers (amantēca-tl)": dans le texte nahuatl de l'exemple, c'est -tlàlia qui correspond à disposer, et amantēca-tl qui correspond à plumassier
- e) dans les représentations formelles, parenthèses vides: représentent une place d'argument vidée
 Ex.: <()Rb>: relation dont le premier terme est vidé par une opération

-D/ Mexicanismes.

Dans les exemples peuvent apparaître les dénominations de certains éléments de la culture aztèque, pour lesquels nous gardons généralement dans la traduction leur nom en espagnol mexicain

contemporain (c'est pour la même raison que, selon l'habitude mexicaine, nous appellerons Moctezuma le roi de Mexico, le plus souvent appelé Montezuma dans la tradition française, et dont le nom nahuatl a pour forme phonologique /moték^wsōma/).

Pour les lecteurs peu familiers avec les cultures méso-américaines, nous donnons ici une liste de ces mots.

ahuehuete: sorte de grand cyprès (taxodium mucronatum)

axolotl: petit batracien (proteus mexicanus)

comal: sorte de plaque chauffante où l'on fait cuire les tortillas

huipil: blouse portée par les femmes

maguay: grande agave dont on tire le jus qui donne le pulque

metate: pierre plate (généralement à trois pieds) servant à moudre la pâte de maïs

molcajete: petit vase où l'on broie les légumes

mole: sauce épaisse préparée à partir d'un mélange de piments et de diverses graines

nopal: sorte de figuier de Barbarie

pulque: "vin d'agave" tiré du jus de maguay fermenté

tamales: plat préparé avec de la pâte de maïs cuite à la vapeur dans des feuilles de maïs.

tejolote: petit pilon servant à broyer les légumes dans le molcajete

temazcal: bain de vapeur traditionnel aztèque

tortilla: galette de pâte de maïs

tuna: fruit du nopal

CHAPITRE PREMIER

INTRODUCTION: LE CADRE HISTORIQUE ET INSTITUTIONNEL

1.1. Repères pour une histoire linguistique de la conquête.

1.1.1. La conquête et les langues.

Dans la stupeur des Espagnols découvrant l'empire aztèque, les préoccupations linguistiques tiennent peu de place. Les dimensions du cadre géographique, la situation de la ville de Mexico et la splendeur de ses édifices, l'étrangeté des croyances et des coutumes du peuple mexicain avaient évidemment sur les envahisseurs un tel pouvoir de fascination et représentaient une telle remise en cause de leurs propres croyances et habitudes de pensée, qu'ils n'auraient sans doute pas été plus surpris si les Mexicains avaient communiqué par gestes, par grognements ou par sifflements. Quant aux Mexicains, leur crainte fut si grande à la vue de ces hommes d'une espèce inconnue amenant avec eux des animaux et des instruments terrifiants, que leur façon de parler les laissa relativement indifférents: après tout, ils connaissaient déjà, chez les peuples voisins ou soumis, cette manière de s'exprimer incompréhensible, popolochcopsa "d'une façon bégayante, inintelligible". Et, après la chute de l'Empire, le fait de voir leur langue supplantée dans tous les actes officiels par l'espagnol fut sans doute un élément important de l'humiliation des vaincus, mais ce ne fut certainement pas le pire de leurs malheurs. Dans le choc des deux mondes, les langues occupent donc une position relativement peu engagée; et dans l'immense catastrophe économique, démographique et culturelle qui suivit, elles sont assez peu concernées: les parlars des indigènes restent même, au moins dans l'immédiat, ce qu'il y a de plus intact dans leurs institutions.

Et pourtant la découverte et la conquête de l'Amérique eurent aussi leur dimension linguistique, ne serait-ce que parce qu'elles apportaient à la réflexion sur le langage une occasion de

s'approfondir et de se renouveler qu'elle n'avait jamais eu et qu'elle ne devait plus jamais avoir: le contact avec plusieurs centaines de langues encore inconnues. Aujourd'hui, près de cinq siècles après la découverte, et alors que la linguistique s'est érigée en discipline autonome, confiante dans ses méthodes et fière de ses résultats, on peut en fait mesurer le gâchis: non seulement une grande partie de ces langues (peut-être la moitié: ce doit être à peu près la proportion en ce qui concerne le Mexique) a disparu sans laisser de traces, mais, de celles qui sont encore parlées, un très petit nombre, une vingtaine peut-être, peuvent être connues par un nombre suffisant de documents ou de descriptions dignes de ce nom. La linguistique apparaît ainsi en retard sur toutes les sciences dont la découverte du Nouveau Monde a élargi et enrichi le champ d'application: en particulier sur les sciences de la nature, mais peut-être aussi sur l'anthropologie.

1.1.2. La Conquête et la naissance de l'anthropologie.

Les débuts étaient pourtant prometteurs. A défaut d'un esprit de recherche scientifique désintéressée, l'appât du gain et la logique de la conquête eurent pour conséquence un accroissement considérable des connaissances en zoologie, en botanique, en minéralogie, et, bien sûr, en géographie, dès lors qu'il s'agissait d'évaluer l'intérêt économique des nouvelles découvertes et de les exploiter.

Dans ce qu'on appelle aujourd'hui les sciences humaines, ce sont aussi les préoccupations du colonisateur et du missionnaire qui ont joué le rôle dominant: mieux connaître pour mieux soumettre et mieux contrôler. Une telle attitude n'est évidemment pas incompatible avec une politique oppressive, et ne donne souvent guère mieux qu'une forme de paternalisme dont l'état jésuite du Paraguay offre l'exemple le plus élaboré. Mais le côté positif et fructueux en est indéniable: on reconnaît aux cultures indigènes suffisamment de valeur pour qu'elles méritent qu'on en parle et parfois qu'on les défende.

Cette défense a au Mexique deux visages, l'un et l'autre incarnés par une haute figure: avec Las Casas, un plaidoyer ardent

qui interpelle le pouvoir central en dénonçant la confusion entre conversion et génocide, entre prosélytisme et esclavagisme, entre expansion du christianisme et transformation de peuples entiers en un sous-prolétariat de mineurs et de serfs; avec Sahagún, le travail en profondeur du savant qui justifie la défense des opprimés par la valorisation de leur culture, et en particulier par la mise en évidence de l'étendue de leurs connaissances, du raffinement de leurs arts et de leur rhétorique, et, même si l'intransigeance doctrinale (réelle ou simulée) du chrétien les rejette, de la profondeur et de la complexité de leurs spéculations métaphysiques et théologiques.

Mais l'Histoire Générale en douze volumes, entreprise par Sahagún vers 1548, n'est pas seulement une somme monumentale de connaissances en laquelle naît avec éclat l'anthropologie, elle se voit aussi conférer une valeur supplémentaire par la méthode de compilation: l'appel à des informateurs choisis pour leur compétence, et qu'on laisse parler dans leur propre langue. A l'intérêt linguistique évident de l'oeuvre la plus importante dont nous disposions dans une langue indigène d'Amérique s'ajoute, comme une modeste et émouvante revanche des vaincus, le respect qu'inspire cette première et (au moins avec cette dimension) ultime prise de parole face aux conquérants.

L'Histoire Générale n'est d'ailleurs que la pièce maîtresse d'un corpus imposant grâce auquel la langue des anciens Mexicains est la plus accessible de toutes les langues amérindiennes. Nous renvoyons le lecteur à la grande Historia de la literatura náhuatl de M.A. Garibay (2 volumes, Mexico 1953) pour un inventaire analytique approfondi de ce corpus, dont une partie nous a évidemment servi pour notre analyse linguistique (v. ci-dessous 1.2). Le fait majeur que nous voudrions rappeler d'emblée est que la plus grande partie de cette littérature a été recueillie ou écrite dans le siècle (ou les cent vingt années) suivant la Conquête. Par la suite, la tradition écrite n'a jamais été totalement interrompue, comme le montrent les études de Karttunen et Lockhart (1976) et Anderson, Berdan et Lockhart (1976); mais il s'agit plus de documents que d'oeuvres littéraires proprement dites.

Il faut sans doute y voir la traduction sur le plan culturel de la défaite des religieux dans les luttes concernant la politique indigéniste. Des hommes de coeur et de science tentaient de retarder la mort de la civilisation mexicaine par leurs écrits, mais aussi par la promotion d'une élite indigène, en particulier en facilitant l'accession à cette clef de toute instruction et de tout avancement qu'étaient alors les ordres. Au collège de Tlatelolco et au noviciat de Tepotzotlán, des lettrés indigènes, pénétrés de leurs propres traditions, apprenaient à connaître aussi la culture de leurs nouveaux maîtres, s'assurant par là un moyen d'action et d'influence dans cette nouvelle société en formation. Mais le pouvoir politique, militaire et économique, de même que la nouvelle bourgeoisie créole, ne pouvaient voir dans cette situation qu'un danger à terme, et disposaient auprès du pouvoir central de suffisamment d'appuis pour faire triompher leur cause. Le collège de Tlatelolco est fermé dès 1572: viendront ensuite le remplacement des ordres mendiants par le clergé séculier, essentiellement recruté chez les Créoles, et enfin, en 1767, l'expulsion des Jésuites et la fermeture du noviciat de Tepotzotlán. La promotion intellectuelle et sociale des indigènes en tant qu'indigènes se trouve ainsi progressivement bloquée, la porte restant entr'ouverte pour ceux qui acceptent l'acculturation, tandis que vont demeurer seuls détenteurs de la langue et des traditions indigènes les gens de basse condition, essentiellement les paysans, dans des zones qui vont en se rétrécissant au fil des siècles.

1.1.3. La linguistique missionnaire.

1.1.3.1. Les applications de la linguistique.

L'histoire de la linguistique proprement dite n'est pas exactement parallèle. Moins engagée politiquement, la réflexion sur le langage reflète, dans son histoire comme dans sa pratique, ce caractère hybride de discipline pour une part concernée par la vie et le devenir des hommes, et pour une part aussi indépendante de ces préoccupations que peuvent l'être les sciences de la nature. D'un autre côté, l'aspect intéressé et l'aspect

désintéressé du travail sur les langues s'enchevêtrant dès le lendemain de la Conquête en préfigurant ce qu'on appellerait aujourd'hui respectivement la linguistique appliquée, et la linguistique descriptive et théorique.

Si les pouvoirs militaire et économique se préoccupaient assez peu d'apprendre les langues des peuples soumis, les autorités civiles et surtout les religieux en avaient besoin pour administrer et pour évangéliser. De fait, il n'a fallu que quelques décennies pour que se multiplient les traductions de textes sacrés (Incipiunt Epistole et Evangelia que in diebus Dominicis et festibus per totius ãni circulu leguntur. Traducta in linguã Mexicanam, XVIe S.), les confessionnaires (Molina: Confessionario mavor, en lengua mexicana y castellana, 1565), les catéchismes (Molina: Doctrina cristiana breve en mexicano y castellano, 1546), les recueils de sermons (Sahagún: Siguense unos sermones de dominicas y de sanctos... no traduzidos de sermonario alguno sino cõpuestos nuevamente a la medida de la capacidad de los indios⁽¹⁾, 1540-1563), les textes moraux (J. de Gaona: Colloqvios de la paz, y tranquilidad Christiana, en lengua Mexicana, 1582) - on va d'ailleurs jusqu'à utiliser la morale antique en traduisant les fables d'Esopé -, les manuels de conversation (P. de Arenas: Vocabulario manual de las lenguas castellana, y Mexicana. En que se contienen las palabras, preguntas, y respuestas más communes, y ordinarias que se suelen ofrecer en el trato, y comunicacion entre Españoles, e Indios), les documents officiels civils (Ordenación real del Rey Felipe in Nahuatl), etc. On sait d'autre part qu'un artifice de procédure légalisait toute conquête par les armes: il suffisait de lire avant l'attaque une sommation (requerimiento) invitant les indigènes à reconnaître l'autorité de Madrid et de Rome. Il ne semble pas que l'on possède une traduction du requerimiento en nahuatl, à supposer qu'il ait jamais été traduit; mais l'appendice au livre I

(1) On mesure l'importance méthodologique de cette précision, où il ne faut évidemment pas voir la traduction d'un préjugé raciste, mais bien une tentative d'adaptation à une culture extérieure à la tradition judéo-chrétienne.

de l'Histoire Générale est de cette veine⁽²⁾.

Le résultat n'est évidemment pas toujours fiable du point de vue de la langue, et il vaut mieux éviter d'intégrer de tels documents dans un corpus linguistique⁽³⁾. Il reste que l'abondance, et, malgré tout, la relativement bonne qualité grammaticale de ces textes témoignent du travail intensif de nombreux chercheurs dans l'apprentissage et l'enseignement de la langue.

1.1.3.2. Les premiers interprètes.

Ce n'était certes pas, dans l'histoire de l'humanité, le premier contact entre des peuples qui jusque là s'ignoraient, et de tels contacts, s'ils se prolongent un tant soit peu, suscitent toujours des vocations d'interprètes. L'acquisition empirique associée à une nécessité vitale de communiquer peut évidemment donner d'aussi bons, voire de meilleurs résultats que l'apprentissage systématique. Il y a là une situation dont nous n'avons pas fait personnellement l'expérience, et dans laquelle les linguistes ont d'ailleurs soit trop de facilités, soit trop de parti-pris théoriques pour que leur expérience soit exemplaire: comment se fait-il qu'en quelques années, parfois en quelques mois, des personnes qui n'ont généralement reçu aucune formation linguistique et aucun enseignement dans une certaine langue seconde puissent atteindre dans cette langue un niveau satisfaisant et parfois excellent⁽⁴⁾? Cette question n'est pas posée ici en termes de mystère à élucider, encore que ce phénomène reste à

(2) "Vous le gens d'ici, de Nouvelle Espagne, les Mexicains, les Tlaxcalteques... et tous les peuples qui vivent ici sur cette terre indienne, bien grandes sont les ténèbres, les errances, la mécréance, l'idolâtrie dans lesquelles vous ont laissés vos pères, vos grands-pères, vos aïeux, comme le montrent vos anciens écrits... Aujourd'hui Dieu l'a voulu, l'a accordé, il vous a envoyé la clarté, la torche, la lumière...": en vingt pages, le discours démolit pièce par pièce toute la théologie azteque.

(3) C'est pourtant ce que fait R. de la Grasserie (1903) dans 144 des 160 pages de corpus en appendice à sa grammaire, où l'on voit, entre autres choses étonnantes, la galette de maïs tlaxcalli (tortilla en espagnol mexicain) devenir "des oeufs" dans la traduction française!

(4) Question annexe: quelles analogies et quelles différences cet apprentissage présente-t-il avec celui de la langue maternelle?

nos yeux assez mystérieux. Mais ce serait un travail linguistique primordial que de chercher à analyser les mécanismes de cette accumulation originelle qui, dans le cas d'une langue nouvellement découverte, conditionne toute étude et tout développement ultérieur.

Or, malheureusement, les documents dont nous disposons ne donnent que très peu de détails sur ces premiers défricheurs, qu'il s'agisse de leurs conditions d'apprentissage ou de la manière dont ils exerçaient leurs fonctions d'interprètes. Tout au plus connaît-on quelques noms, tels Jerónimo de Aguilar, qui à la suite d'un naufrage passa huit années au Yucatán et fut recueilli par Cortés, et, bien sûr, Doña Marina Malintzin, princesse aztèque prisonnière en pays maya, elle aussi recueillie par Cortés dont elle devint la maîtresse. Mais leur activité d'interprète est, soit passée sous silence, soit mentionnée d'une manière qui ne nous apprend rien:

(Sahagún, Histoire Générale, livre XII ch. 16, première rencontre entre Cortés et Moctezuma): "Et quand fut achevée la harangue que Moctezuma avait adressée au Marquis, alors Malintzin l'interpréta, la traduisit pour lui. Et quand le Marquis eut entendu les paroles de Moctezuma, alors il s'adressa de nouveau à Malintzin en langue étrangère, il lui dit dans son jargon..."

(Chimalpahin, 7e Relation, 1521, harangue de Cortés à Cuauh-temoc et quatre autres princes vaincus): "Alors le capitaine Cortés s'adressa à eux à Coyoacán, traduit en langue nahuatl par Jerónimo de Aguilar et Malintzin...."

Les textes en espagnol ne nous en apprennent guère plus; on notera cependant l'importance attachée par Cortés aux interprètes, comme il ressort de la relation de Solís Historia de la conquista de México:

"Puestos á poca distancia de la capitana empezaron á hablar en otro idioma diferente, que no entendió Jerónimo de Aguilar⁽⁵⁾; y fué grande la confusion en que se halló Hernan Cortés, sintiendo cómo estorbo capital de sus intentos el hallarse sin intérprete cuando más le había menester (p.66; heureusement pour

(5) La mention faite par Chimalpahin de l'intervention de Aguilar est donc erronée, à moins qu'il n'ait fait de rapides progrès entre 1519 et 1521.

Cortés, c'est à ce moment qu'il rencontre Marina)

Et plus loin, au moment de la retraite des Espagnols:

"Fué de gran consuelo para Hernan Cortés y para todo el ejército que pudiesen escapar de la batalla y de la confusión de la noche doña Marina y Gerónimo de Aguilar, instrumentos principales de aquella conquista, y tan necesarios entónces como en lo pasado; porque sin ellos fuera imposible incitar ó atraer los ánimos de las naciones que se iban á buscar" (p.392).

1.1.3.3. Grammairiens et lexicologues.

1.1.3.3.1. Les conditions de travail.

Si l'on veut mesurer l'ampleur du travail des grammairiens, la relative rapidité de cette accumulation des connaissances doit être rappelée. Mais il faut aussi dire que si dans l'empire aztèque les sciences de la nature étaient assez développées, ce dont témoigne le livre XI de l'Histoire Générale, il n'y avait pas en revanche de tradition grammaticale. La langue et son usage étaient certes un sujet de réflexion et de connaissance, comme le suppose l'existence même d'une rhétorique et d'une poétique obéissant à des règles précises et transmissibles; mais une analyse morphologique et syntaxique, comme les grandes langues classiques indo-européennes ou l'arabe littéral ont pu les connaître au moment même où on les parlait encore, manque totalement dans la tradition aztèque. Ajoutons que le système de notation et de transmission graphique traditionnel - peu importe ici de savoir s'il est ou non abusif de parler d'une écriture stricto sensu - utilise des idéogrammes⁽⁶⁾. Le terrain était donc entièrement vierge pour l'analyse linguistique.

Ce n'est plus l'empirisme joint aux exigences de communication d'une vie aventureuse qui joue maintenant: il s'agit bien d'un apprentissage et d'un enseignement méthodiques dont les résul-

(6) Encore qu'il puisse y avoir un embryon de syllabaire à partir du moment où des glyphes sont utilisés pour leur simple valeur phonétique, par exemple quand celui qui représente une ou des mains brisant des objets et signifiant "détruire" (poloa) est utilisé pour représenter -pól, suffixe augmentatif sans relation au moins synchronique avec le précédent, ou encore quand le glyphe des dents (tlan-) est utilisé pour noter le suffixe locatif -tlan.

tats sont remarquables, comme nous le verrons plus loin. Or si l'on peut apprécier ces résultats, les méthodes restent là encore très mal connues. Il serait intéressant de fouiller les archives des couvents pour voir si elles recèlent des cahiers de travail des religieux ou de leurs élèves. Pour l'instant, nous devons nous contenter du témoignage de certains historiens, comme Mendieta, cité par Garibay (1953, tome I p. 15):

"Dejando a ratos (los frailes) la gravedad de sus personas, se ponían a jugar con los niños..., y tenían siempre papel y tinta en las manos, y en oyendo el vocablo al indio, escribíanlo y al propósito que lo dijo. Y en la tarde juntábanse los religiosos y comunicaban los unos a los otros sus escritos, y lo mejor que podían conformaban aquellos vocablos al romance que les parecía más convenir."

Ce pourrait être un modèle pour une enquête de terrain: saisir les formes de la langue en situation, en observant les circonstances où elles peuvent être émises naturellement, et en confrontant son expérience avec celle d'autres observateurs.

1.1.3.3.2. La transcription.

Le plus urgent était la notation alphabétique. Une fois de plus on ne sait pas en quels termes les grammairiens ont posé les problèmes, ni si tel choix qu'ils ont pu faire provenait de la prise en compte d'une seule intuition, ou d'un balancement argumenté entre plusieurs solutions possibles. On sait seulement que Pierre de Gand, Olmos et Sahagún ont activement participé à la mise au point de cette notation, et on peut s'apercevoir à la pratique que le résultat est relativement satisfaisant.

Il est vrai que pour un hispanophone - et peut-être pour n'importe qui -, la phonétique et la phonologie du nahuatl présentent assez peu de difficultés, et il convient de modérer nos louanges en remarquant, d'une part, que précisément les points difficiles ou insolites (comme la consonne glottale ou la longueur vocalique) ont été assez mal traités, et, d'autre part, que les religieux qui ont tenté le même travail sur des systèmes plus difficiles, comme ceux de l'otomi ou des langues tonales de la région de Oaxaca, ont eu moins de succès. Pourtant, ce travail

n'était pas a priori si aisé. Il suffit pour s'en convaincre de voir le traitement infligé par les Conquistadores, au début de la conquête, à la phonétique des noms indigènes, Huitzilopochtli (/wicilopōçli/) devenant Huchilobos, Cuauhtitlan (/k^wawti^hlan/) Capistlan, Tenōchtitlan (/tenōçt^hlan/) Timixtitlan et Cholōltecatl (/çolōltēka/) Churultecal. Cortés voyant d'ailleurs un nom de province dans ce nom d'habitant de la province. La tradition a gardé Cuernavaca (Cuauhnāhuac, /k^wawnāwak/), Tacubaya (Atlacūhuayan, /ʌlak^wiwayan/), Churubusco (Huitzilopōchco, /wicilopōçko/), Moctezuma ou Montezuma (Motēcuzōma, /motēk^wsōma/); la plus grande partie de la toponymie est pourtant adaptée en demi-mesure, en quelque sorte à mi-chemin entre la phonétique⁽⁷⁾ du nahuatl et celle de l'espagnol. Mais la toponymie n'est pas un domaine probant: après tout, la plupart des noms géographiques importants⁽⁸⁾ sont adaptés de langue à langue, et deviennent par là des mots de la langue dans laquelle ils sont ainsi passés. C'est peut-être dans le domaine de la psychophonétique (avec l'étude des réinterprétations) que les "traductions" de noms propres se révèlent les plus intéressantes.

Nous verrons dans quelques exemples certains problèmes posés par l'interprétation phonétique ou phonologique de certaines graphies. Quoi qu'il en soit, ce système mis au point - avec quelques flottements - dès le lendemain de la Conquête, et magistralement amélioré en 1645 par Carochi, est facilement lisible en termes phonologiques. La graphie "normalisée" que nous adoptons dans cet ouvrage comme nous l'avons fait dans notre Introduction (Launey (1979) et (1980)) et qui est présentée plus haut (Avant-

(7) Phonétique et non phonologie: les traits les plus notables en sont: -a) l'articulation [u] (et la graphie u) de /ō/ et parfois de /o/ bref; -b) la tendance à l'amuissement (et à la disparition graphique) de /n/ final; -c) la sonorisation des occlusives après nasale et parfois à l'intervocalique; d'où p. ex. Tula, Otumba, Zumpango pour Tōllān, Otompan, Tzompanco (/tōllān/, /otompan/, /companko/).

(8) La notion d'importance ne s'applique pas à la grandeur absolue d'une ville, d'une montagne ou d'une rivière, mais au poids qu'elles jouent dans les contacts entre deux peuples; ainsi, la ville espagnole de Córdoba est connue en français comme Cordoue, mais la ville argentine de Córdoba, beaucoup plus importante, "s'appelle" en français Cordoba.

propos), n'est autre que la graphie "carochienne", avec quelques retouches voulues par l'exactitude phonologique et la clarté morphologique: c'est aussi, à quelques très petites différences près, celle de plusieurs linguistes, en particulier Swadesh (1966), Andrews (1975) et Canger (1980).

1.1.3.3.3. Aperçu des grammaires de la période coloniale.

Les premières grammaires vinrent assez vite, sans doute préparées par Molina (v. ci-dessous) et Francisco Ximenez. Pendant toute l'occupation espagnole la tradition grammaticale s'est maintenue: on peut s'en convaincre par la liste qui suit:

- 1547 Andres de Olmos: Arte para aprender la lengua mexicana (126 p.)
- 1571 Alonso de Molina: Arte de la lengua mexicana y castellana (240 p.)
- 1595 Antonio del Rincón: Arte mexicana (206 p.)
- 1642 Diego de Galdo Guzmán: Arte mexicano (430 p.)
- 1645 Horacio Carochi: Arte de la lengua mexicana (275 p.)
- 1673 Agustin de Vetancurt: Arte de lengua mexicana (125 p.)
- 1692 Juan Guerra: Arte de la lengua mexicana según la acostumbra[n] hablar los Indios en todo el obispado de Guadalajara (71 p.)
- 1713 Manuel Pérez: Arte de el idioma mexicano (98 p.)
- 1717 Francisco de Ávila: Arte de la lengua mexicana.
- 1726 Antonio Vázquez Gaztelu: Arte de la lengua mexicana (110 p.)
- 1753 Carlos de Tapia Zenteno: Arte novissima de lengua mexicana (69 p.)
- 1754 Joseph Agustin de Aldama y Guevara: Arte de la lengua mexicana (163 p.)
- 1759 Ignacio de Paredes: Compendio del Arte de la lengua mexicana
- 1765 Jeronimo Torres Cortes y Zedeño: Arte, vocabulario y confesionario en el idioma mexicano como se usa en el Obispado de Guadalajara (198 p.)
- vers 1780 Francisco Xavier Clavijero: Reglas de la lengua mexicana.

1810 Rafael Tiburcio Sandoval: Arte de la lengua mexicana
(72 p.)

Le nombre et la dimension moyenne de ces ouvrages témoigne déjà d'un intérêt soutenu pendant toute la période coloniale. Mais une surprise attend le lecteur: il est vite amené à réviser certaines idées reçues selon lesquelles la linguistique missionnaire aurait été l'oeuvre de religieux obtus, férus de catéchisme et de latin, tout juste capables de traduire non sans quelques solécismes le Pater Noster, et s'obstinant à imposer à la langue indigène les déclinaisons et les conjugaisons de celle de Cicéron. C'est que ces grammaires sont généralement bonnes, et, pour quelques-unes, excellentes. N'étant pas historien, nous ne sommes pas capables d'entreprendre une recherche sur la vie, la formation, les idées de ces grammairiens; mais une telle étude serait capitale pour l'histoire de la linguistique. Nous nous contenterons dans ce bref aperçu, en manière d'hommage, de quelques notes sur les trois ouvrages les plus remarquables à nos yeux: ceux d'Olmos (1547), de Carochi (1645) et d'Aldama y Guevara (1754).

1.1.3.3.4. Olmos.

Excellent enquêteur auquel nous devons une abondante collection de huèhuetlàtōlli ("discours des anciens"), le franciscain Andres de Olmos fut certainement un collaborateur de Sahagún. Sa grammaire, écrite en 1547, est restée inédite jusqu'en 1875 où Rémi Siméon l'a enfin donnée à connaître au public. Première grammaire systématique connue du nahuatl, elle a le mérite de défricher un champ entièrement vierge, et même si elle s'ouvre sur une référence à la grammaire de Nebrija (1492), l'auteur s'empresse d'ajouter que la méthode doit être adaptée, s'agissant d'une langue d'une structure différente qu'il invite à aborder avec un esprit ouvert:

"Aunque a algunos parece barbara, tiene orden y concierto en muchas cosas, ni carece de algunos primores y buen artificio si con consideracion y pia afeccion quieren entender en ella" (p. 67 de l'édition de R. Siméon).

Le résultat est une remarquable analyse morphologique qui

identifie l'ensemble des affixes avec leurs valeurs, y compris ceux qui n'ont pas d'équivalent direct en latin. Sont ainsi reconnus: les préfixes objets définis et indéfinis et leurs emplois (v. plus loin 3.1)⁽⁹⁾, les formes directionnelles⁽¹⁰⁾, les constructions à auxiliaire (7.2.3.1), les causatifs (3.4.1) et les honorifiques (3.4.3)⁽¹¹⁾, ainsi que la formation des passifs-impersonnels (3.3), autant de points parmi les plus importants de la grammaire nahuatl et que, sauf le dernier, on chercherait en vain en latin. Ce n'est guère que dans l'analyse des formes aspecto-temporelles et modales d'un côté, dans celle des "prépositions" de l'autre, que l'influence du latin vient occulter certaines propriétés spécifiques du nahuatl.

Ajoutons que si l'analyse phonétique est parfois insuffisante, Olmos reconnaît quand même le rôle de la consonne glottale finale au pluriel des verbes (4.2.1.1), et découvre la notion de variante combinatoire, tantôt en décrivant assez correctement la variante dévoisée [l] de /l/ en finale de syllabe, tantôt en discutant, pour la rejeter, la question de savoir d'il faut écrire *g*, conformément à la phonétique, la variante de /k/ après nasale. On aimerait que tous les contempteurs de la linguistique missionnaire puissent nous donner, sur des langues non encore décrites, des ouvrages de cette qualité.

1.1.3.3.5. Carochi.

Horacio Carochi a apporté à la description du nahuatl toute la finesse dont les Jésuites savent faire preuve. Il s'est cer-

(9) Et les exemples donnés les comportent là où il faut, contrairement à Garibay qui, trois siècles plus tard, dans une grammaire qui devait former des générations d'étudiants, donne des exemples qui sont des barbarismes, comme **ninotza* "j'appelle", là où il faudrait *nitênôtza* litt. "j'appelle quelqu'un".

(10) Une des plus récentes grammaires (Sullivan, (1976)), qui reprend d'ailleurs les barbarismes de Garibay, n'a même pas reconnu comme le fait Olmos que les préfixes /on/ "vers la-bas" et /wâl/ "vers ici" (3.1.4) forment paradigme. Quand l'expérience acquise par les chercheurs précédents ne sert à rien, on comprend les retards de la linguistique auxquels nous faisons allusion plus haut.

(11) Mais, curieusement, pas les applicatifs (3.4.2)

tes en grande partie appuyé sur la grammaire d'Antonio del Rincón (1595), qui avait en particulier analysé (et, dans le deuxième cas, découvert) et nommé les verbes compulsivos (causatifs) et aplicativos (applicatifs). Mais sur cette base solide, Carochi ajoute, analyse et commente avec perspicacité une abondante documentation. Son apport se situe sur quatre plans:

- Une notation phonologique exacte, qui tient compte de la longueur vocalique, et de la glottale dite saltillo (avec ses variantes médiane et finale) - Carochi parle d'accents -, en même temps qu'une reconnaissance de [u(:)] comme variante de /o/. Jusqu'à une date très récente, cette notation n'avait été reprise que par Aldama y Guevara (1754); et, on ne sait trop pourquoi, la tradition universitaire s'obstine à retranscrire les textes dans une graphie qui n'est pas celle de l'original, mais qui n'a pas non plus la précision de celle de Carochi. Pour convaincre le lecteur de la nécessité de noter les accentos de Carochi, il suffit de se référer à la longue liste de paires minimales donnée par l'auteur, qui découvre ainsi une méthode importante de la phonologie.

- Un approfondissement de l'inventaire des morphèmes: Carochi ne laisse de côté pratiquement aucun affixe ni aucun mot grammatical. La 3e et la 5e parties de son livre, traitant respectivement de la dérivation, et des "adverbes et conjonctions", épuisent pratiquement le domaine, tandis que la 4e partie traite à fond les mécanismes de la composition. Ceci permet à Carochi de mettre en évidence des distinctions qui pourraient ne pas apparaître immédiatement à des grammairiens moins avertis, comme: l'opposition entre noms "d'action" actifs et passifs (notètla-pòpolhuiliz "mon pardon" - que j'accorde - vs. notlapòpolhuilōca "mon pardon" - que je reçois -); celle entre les formes possédées avec ou sans -yo (nonacayo "la chair dont je suis composé" vs. nonac "ma viande" - que je mange -); l'opposition visible/non visible qu'on a dans nechca/nēpa "là-bas"; les divers causatifs de itla "voir" (niquittaltia "je le lui fais voir" - en tournant la personne vers ce qu'il y a à voir - vs. niquittitia "je le lui fais voir" - en lui montrant l'objet -); la diffé-

rence entre zan "seulement, ne...que" et zâ "ne...plus que"; les deux redoublements, à voyelle longue et à glottalisation (xeloa "séparer", xêxeloa "séparer avec force", xêxeloa "réduire en petits morceaux"), la reconnaissance des deux dernières oppositions impliquant évidemment une analyse phonétique correcte.

- Une grande abondance et une grande qualité des exemples: compte non tenu des noms et verbes entrant dans des tableaux morphologiques (et qui peuvent à eux seuls constituer des énoncés), on trouve plus de 1200 phrases, parfois longues, pour appuyer les points de grammaire. L'origine exacte des exemples n'est jamais donnée, bien que Carochi fasse parfois référence à un "bon auteur" qu'il ne nomme pas; mais le caractère extrêmement vivant, puisé dans la vie quotidienne au moins autant que dans le catéchisme, indique que Carochi a certainement suivi la méthode évoquée par Mendieta (v.1.1.3.3.1) et a dû rester en permanence attentif à tout ce qu'il entendait. Les phrases sont ainsi souvent données avec leur contexte, ce qui en garantit la fiabilité et fait en même temps de cette grammaire un véritable manuel pratique de conversation⁽¹²⁾.

Autre point remarquable dans la méthode de Carochi: comme beaucoup de linguistes contemporains qui font un abondant usage de l'astérisque, il attache une certaine importance au contre-corpus, c'est-à-dire aux formes et phrases impossibles, sous la forme d'avertissements "il ne faut pas dire... mais il faut dire...". Cette lutte contre les solécismes et les barbarismes qu'il avait certainement observé chez des Espagnols moins habiles est le gage d'une bonne connaissance de la langue; mais elle provoque aussi l'attention du lecteur en lui permettant une meilleure prise de conscience des limites de la grammaire, tant

(12) Ex.: "Quand les Conquistadores s'enfuirent de Mexico, les gens dirent..."; "Si quelqu'un me dit..., alors je réponds..."; "Un père réprimandant ses filles qui n'étaient pas levées à une heure tardive leur dit..."; "Une femme allant chercher de l'eau fut effrayée par un taureau, alors elle dit à son mari..."; "À un pauvre homme à qui le gouverneur avait donné de quoi se vêtir, on dit..."; "Visitant un champ de maïs et de haricots, et s'émerveillant de leur belle allure, quelqu'un dit..."; "Si quelqu'un me parle à une telle vitesse que je ne le comprends pas, je lui dis...", etc.

il est vrai que, même si l'on se place en dehors de la problématique générativiste, une grammaire doit fonctionner dans les deux sens: décrire et analyser les formes et suites grammaticales, et empêcher la production de formes ou suites agrammaticales.

- Une méthode rigoureuse, où l'on peut voir une préfiguration de deux démarches de la linguistique contemporaine. D'abord, l'analyse distributionnelle, avec l'inventaire des contextes possibles, qui permet des classifications correctes (p. ex. celle des "prépositions" - en fait suffixes locatifs - combinables pour certaines avec les radicaux nominaux, pour d'autres avec les préfixes possessifs, et pour d'autres encore avec les deux). Ensuite, la combinatoire transformationaliste, avec le souci d'inventorier exhaustivement toutes les possibilités de substitution. Ce dernier point se manifeste en particulier dans le domaine des actants (ou arguments) du prédicat verbal, où, comme on le verra, l'opposition défini/indéfini joue un rôle primordial. Carochi montre ainsi une véritable virtuosité dans le traitement des verbes bitransitifs (prédicats à 3 places d'arguments), en formulant toutes les possibilités de définition ou d'indéfinition de chacune des places⁽¹³⁾. Nous savons par expérience que c'est surtout à l'informateur qu'une enquête sur ce genre de phénomènes demande discernement et patience; mais qu'à cette époque un grammairien ait eu l'idée de poser ces questions, ou de rechercher (et de trouver) dans un corpus les formes correspondantes, représente presque une découverte en linguistique, découverte dont la postérité n'a malheureusement guère profité.

1.1.3.3.6 Aldama y Guevara.

Très peu connue des bibliographies, la grammaire d'Aldama y

(13) "Si quiero decir que un libro me ha sido tomado, diré ōnicuililōc in amatl. Si quiero decir que el libro ha sido tomado a uno, pero no digo a quien, diré ōtēcuililōc in amatl. Si quiero decir que a una persona le han tomado algo, sin decir qué, diré ōtitlacuililōc, a ti te han robado, o tomado algo.... y porque sucede que ni se especifica la cosa que se toma, ni la persona a quien se toma, en tal caso se compone el pasivo con tē y tla: ōtētlacuuililōc. Pero esto ya es impersonal..." (p.453)

Guevara est en grande partie fondée sur celle de Carochi. Moins utile pour l'apprentissage de la langue du fait de la moindre abondance des exemples, elle est pourtant beaucoup mieux qu'un abrégé comme l'est le Compendio de Paredes (1759), et elle améliore le modèle de Carochi sur au moins trois points.

- Un approfondissement de l'analyse. Cela ne concerne généralement que des points de détail mais qui, en s'additionnant, donnent au lecteur une idée plus exacte du fonctionnement de la langue. Ainsi, Aldama y Guevara discute la notation des suites jusque là écrites indifféremment <-oa> ou <-ohua> (<-oua>, <-ova>), pour montrer que certaines représentent effectivement /-oa/ et d'autres /-owa/. Il est le seul de toute l'histoire de la grammaire nahuatl à remarquer que les auxiliaires construits par -ti- (7.2.3.1) s'ajoutent non seulement aux verbes, mais aussi aux noms "possessifs" en -vô, -ê, -huâ (5.2.3.5). Il discute et rejette certaines formes douteuses, comme le prétendu causatif itztiltia de itta donné par Carochi (3.4.1.2.3 et 7.2.3.1.4.1.2). Il améliore la glose de certaines formes, par exemple celle des verbes bitransitifs en -tia (7.1.2.1.2.2)⁽¹⁴⁾. Enfin, alors qu'avec Carochi on a parfois l'impression d'une langue trop parfaitement en ordre, il montre que les problèmes sont en réalité complexes: par exemple, en rappelant plusieurs fois l'existence d'autres formes dialectales (on commence à cette époque à décrire des dialectes périphériques, avec Juan Guerra (1692) et Cortes y Zedeño (1765)); ou encore, en montrant que vis-à-vis de la transitivité certains verbes ont un comportement inattendu: ce qu'il fallait inférer à partir d'exemples de Carochi où apparaissent des occurrences de verbes comme avi "faire" (3.2.5.2.4), ichtequi "voler" (3.2.5.2.2), machtia "enseigner" ou nahuatia "signifier" (3.1.3.2.2.3.c) est indiqué explicitement par Aldama y Guevara.

- Une solide démarche argumentative, accentuée par un mode d'exposition systématiquement pédagogique qui est celui d'un discours à un lecteur qu'on tutoie. Ainsi l'auteur, quand il en arrive à un point difficile ou susceptible de provoquer des confu-

(14) Carochi: "apropiarse, y adjudicarse la tal cosa, o que nos sirve en lugar della, como nicnocaltia in mccal, apropiome tu casa o me sirve de casa la tuya". L'effort d'abstraction d'Aldama y Guevara permet une meilleure généralisation: "Reducir al paciente a lo que significa el nombre radical, o tomarlo en lugar de lo que significa el nombre; pero adjudicándoselo o aplicándoselo a si mismo el agente: nicnocniuhitia in Pedro me hago amigo a Pedro, hago que me sea amigo, me lo tomo por tal" (§459).

sions, prévoit souvent les objections du lecteur et y répond. Par exemple: comment se fait-il qu'il puisse y avoir une première personne de l'impératif, alors qu'on ne se commande pas à soi-même? Pourquoi, dans la traduction de quisiera haber hecho eso, ce qui correspond à quisiera doit être le présent nicnequi et non le "subjonctif" nicnequizquia? Pourquoi le nom pitzōcalli signifie-t-il casa de los cerdos, alors qu'il n'y a pas de marque de pluriel sur le radical pitzō- "porc"? Des phénomènes qui apparaissent à l'étude des textes mais n'étaient jusque là pas signalés par les grammaires sont ainsi mentionnés et commentés, comme par exemple le fait que les formes honorifiques ne sont pas d'un emploi systématiques⁽¹⁵⁾; là encore, certaines trop belles certitudes qu'on pourrait retirer d'une lecture rapide de Carochi doivent être nuancées. Ce souci de fidélité au fonctionnement réel de la langue s'accompagne d'un refus de tout dogme, et seuls les vrais problèmes sont dignes d'être traités. Il y a des gens qui tiennent à appeler postpositions ce qu'on appelait jusqu'ici preposiciones? Ils ont peut-être raison, et toi, lecteur, appelle-les comme il te plaît; par convention je continuerai à parler de preposiciones (§ 364). Ou encore: on dit qu'il n'y a pas de comparatifs et de superlatifs en nahuatl, mais cela signifie-t-il qu'on n'y exprime ni la supériorité ni le haut degré? Non, bien sûr: j'examine donc, sous le titre "comparatifs et superlatifs", les tournures qui expriment ces notions, "pero es pura cuestión de número" (§506).

-Une intense activité métalinguistique, mise en oeuvre par l'auteur et suscitée chez le lecteur. Aldama y Guevara recourt fréquemment aux traductions littérales:

"Nimaco in pitzōtl (yo soy dado el cerdo)... Dichos ejemplos pueden traducirse así: a mí me es dado el cerdo, y así deben traducirse, porque la primera traducción es muy material, y ajena del modo de hablar español; pero no obstante la puse, por que no extrañas..." (§ 210)

"Nimitzpanahua inic nitlatquihua (soy más rico que tú. A la letra dice: te aventajo en cuanto soy rico)... (§510).

De même, il invite le lecteur à analyser sémantiquement certains verbes espagnols en montrant en quoi la relation dejar/pro-

(15) "Aunque el objeto sea (como es Dios) digno de la mayor reverencia, no por eso han de ser reverenciales todos los verbos del periodo (y más si es periodo largo); porque esa multitud de reverenciales hace desabrido el estilo" (§ 288, supplément).

hibir peut être la même que celle qui existe entre cāhua "laisser" et son causatif cāhualtia "empêcher". Il est aussi le seul de toute l'histoire de la grammaire nahuatl à traduire les noms "possessifs" (5.2.3. Sinon comme "maître de..." ("dueño de...") ou "quelqu'un qui a...", mais comme des prédicats "avoir un/des...":

"Ye tlanê (ya tiene dientes) es oración, porque solo el nombre tlanê explica lo que el verbo español tiene y nombre dientes" (§ 456).

Pour qui adopte une telle attitude, les critiques sur le modèle latin (toujours pesant, il faut le reconnaître, dans l'analyse des catégories verbales) ont peu de portée: si l'on compare deux langues, avec leurs points de concordance et de divergence, on n'a plus des entités irréductibles, et on dépasse l'idée selon laquelle il conviendrait seulement de rechercher le bon modèle de description: ce qui se trouve posé, ce sont les problèmes d'une langue en tant que représentante du langage humain.

La finesse de la réflexion métalinguistique de cet ouvrage va très loin puisque, tout comme Carochi se servait de formes qu'on noterait aujourd'hui avec des astérisques pour mieux rendre attentif à certains points de grammaire, de même Aldama y Guevara reconnaît celles qu'on noterait aujourd'hui avec un point d'interrogation. L'anecdote mérite d'être citée ici. Ayant lu "chez un bon auteur" (il s'agit sans doute de Carochi) nicxōchitēmoa cuicatl "je cherche des chants comme des fleurs", c'est-à-dire une forme où le radical nominal xōchi- "fleur" est incorporée au verbe tēmoa "chercher" avec une relation sémantique comparative, Aldama y Guevara a voulu tester la productivité du procédé, et s'est exercé à fabriquer d'autres formes sur le même modèle, comme niccepayauchihua tlixcalli "je fais des galettes (blanches) comme neige (cepayauh-)", en les soumettant à un indigène "bon mexicain". Ce dernier commence par les rejeter; puis ayant reconnu par les explications de l'enquêteur que le modèle était respecté, il finit par concéder: "Es verdad, Señor, eso quiere decir, pero está difícil". La morale de l'auteur, aussi raisonnable que nuancée, devrait figurer dans les manuels d'enquête de terrain:

"Sirva pues lo que el Autor dice, para que entiendas semejantes locuciones, si las oyeres, o leyeres; y sirva el caso del Indio, para que no te metas en usarlas" (§492).

1.1.3.3.7. La lexicographie: le dictionnaire de Molina.

Ce rapide aperçu de la linguistique missionnaire ne serait pas complet sans la mention de la lexicographie. A part quelques petits vocabulaires, il est vrai qu'elle se réduit à un ouvrage, mais quel ouvrage! Il s'agit du Vocabulario en lengua castellana y mexicana, y mexicana y castellana de Fray Alonso de Molina, dont une première version datant de 1555 fut suivie d'une édition étendue et améliorée en 1571.

Né vers 1513 en Estremadure, Alonso de Molina vint tout enfant au Mexique et apprit la langue nahuatl en fréquentant les jeunes indigènes de son âge. Il se trouvait ainsi dans la situation qui produit généralement les meilleurs bilingues (comme on peut l'observer de nos jours en France chez les enfants d'immigrés): et, de fait, tous les témoignages qui nous sont parvenus sur sa vie et son oeuvre concordent pour voir en lui le meilleur connaisseur espagnol de la langue nahuatl. On sait en particulier qu'il fut le premier informateur et interprète des douze frères franciscains qui entreprirent les premiers l'évangélisation de la Nouvelle Espagne, et qu'il fut l'un des collaborateurs les plus estimés de Sahagún. Le grand chroniqueur indigène Chimalpahin voit dans sa mort, en 1579, un événement digne d'être rapporté, et en parle comme d'un grand savant (huēyi ocōtl tlahuilli litt. "grande torche et lumière", métaphore habituelle pour désigner un homme de science); il ajoute: "Pour notre bien à nous gens d'ici, c'est lui qui pour la première fois avec vérité, exactitude et méthode nous a fourni des livres écrits en caractères espagnols, et a rendu un très grand service à⁽¹⁶⁾ notre langue nahuatl, en composant un grand vocabulaire mexicain, dans lequel s'instruisent tous les religieux".

La louange et le remerciement implicite sont mérités. Une fois de plus, quelles qu'aient pu être les motivations avouées ou secrètes de l'auteur, qui met surtout en valeur dans sa préface l'utilité d'un tel ouvrage pour l'évangélisation et l'administration, mais aussi l'espoir de contribuer à une meilleure entente entre les deux peuples, nous disposons grâce à lui, quelques décennies après la Conquête, d'un ouvrage monumental sur la langue

(16) ou peut-être: "a très bien mis en ordre" (cualli ic ōquimōnā-nāmictili)

du peuple conquis. Il comprend en effet quelque 24000 items lexicaux. On pourrait sans doute discuter certaines redondances, en particulier dans la présentation des formes à auxiliaire (7.2.3.1) comme verbes indépendants. Mais un intérêt supplémentaire se trouve dans la conscience aiguë qu'a Molina des problèmes méthodologiques de la lexicographie, en particulier sur la question de la prise en compte des affixes dans l'attribution du statut de mot. Le rôle des préfixes verbaux est ainsi discuté dans le prologue, et Molina choisit de classer les verbes en commençant au radical, c'est à dire en supprimant tous les préfixes actantiels (définis ou indéfinis) ou directionnels, choix qui à nos yeux est sans doute juste, mais n'allait pas de soi a priori. Et, tout comme dans une langue qui connaît le genre grammatical celui-ci est indiqué dans le dictionnaire, de même Molina indique pour chaque verbe son comportement vis-à-vis de la transitivité⁽¹⁷⁾, reconnaissant ainsi une catégorie majeure du verbe nahuatl.

Il reconnaît aussi explicitement les problèmes posés par la traduction de mots représentant des réalités courantes dans une culture mais inconnues dans une autre et adopte une position souple consistant, soit à admettre l'emprunt, soit à proposer un néologisme fabriqué avec des racines et affixes de la langue, soit encore à étendre l'emploi d'un terme qui dans la langue avait un sens assez voisin: le vocabulaire religieux est à cet égard un domaine exemplaire⁽¹⁸⁾.

Enfin et plus techniquement, il évoque le problème de la traduction de mots qui, issus dans une langue d'une dérivation productive, doivent dans l'autre être rendus par une périphrase:

"En este vocabulario se ponen algunos romances, que en nuestro castellano no cuadran, ni se usan mucho; y esto se hace por dar a entender mejor la propiedad de la lengua de los Indios, y así decimos, abajador, aunque no se usa en nuestro romance, por declarar lo que quiere decir esta palabra, tlatemouiani, la cual en buen romance, quiere decir, el que abaja algo."

(17) En ajoutant ni, nite ou nitla (ou nino, réfléchi), et nitetla respectivement pour les verbes intransitifs, transitifs et bitransitifs.

(18) Cf. Tormo (1976). Nous renvoyons aussi le lecteur à l'excellente introduction de M. León-Portilla à la réédition en fac-simile du Vocabulario (chez Porrúa, Mexico 1970).

Il a fallu attendre Siméon (1885) pour voir publier un deuxième dictionnaire, qui n'est d'ailleurs qu'une amélioration de celui de Molina. Aucun des vocabulaires des dialectes modernes n'atteint cette ampleur. Et le Vocabulario est le seul dictionnaire double: il n'existe pas d'autre dictionnaire "de thème", d'une langue européenne vers le nahuatl.

1.1.3.3.8. Bilan de la linguistique descriptive en Nouvelle-Espagne

Où est-elle, cette image de prédicateurs bornés, incapables de saisir la spécificité de la langue de leurs ouailles, image sur laquelle il est parfois de bon ton d'ouvrir un cours de linguistique? Il est vrai que le cas du nahuatl est privilégié, à cause du rôle historique de cette langue en Amérique Centrale, et du pouvoir que conférait sa connaissance dans la période suivant la Conquête. Cette donnée pourrait à elle seule expliquer la quantité de la production, mais non sa qualité: cette dernière implique une attitude ouverte de la part d'hommes intelligents et cultivés, et qui, surtout, ont su faire passer dans leurs oeuvres l'intérêt et le respect qu'ils portaient à cette langue et à ce peuple.

Il est intéressant de comparer à ce propos l'attitude des colonisateurs espagnols et celle des colonisateurs anglais vis-à-vis des langues indigènes. Prenons en effet le Catalogue (1941) de la collection de linguistique amérindienne d'Edward E. Ayer à la Newberry Library, collection très complète concernant l'Amérique du Nord et l'Amérique Centrale, et couvrant 240 langues dans le territoire colonisé par l'Angleterre, et 45 langues dans le territoire colonisé par l'Espagne. Nous avons fait un rapide pointage des titres concernant les langues en les regroupant par siècle. On a les chiffres suivants ⁽¹⁹⁾:

XVIe S.: espagnol 45 titres (dont nahuatl 26), anglais zéro ⁽²⁰⁾.

XVIIe S.: espagnol 65 (dont nahuatl 23), anglais 10, français
4 ⁽²¹⁾.

(19) Les chiffres sont indicatifs, ce travail ayant été fait sans affinement de la méthode bibliographique: il y a en particulier quelques redites, certains titres couvrant plusieurs langues

(20) Rappelons que la véritable colonisation anglaise ne commence qu'en 1607.

(21) Ces 4 titres concernent des langues du Québec et le caraïbe. Sur la tradition française, v. Auroux et Queixalos (1985).

XVIIIe S.: espagnol 75 (dont nahuatl 15), anglais 25, français 4, divers 5⁽²²⁾.

En nombre de pages, les chiffres approximatifs sont:⁽²³⁾

XVIe S.: espagnol 13500 (dont nahuatl 7300)⁽²⁴⁾

XVIIe S.: espagnol 16000 (dont nahuatl 5800), anglais 2200

XVIIIe S.: espagnol 14000 (dont nahuatl 2800), anglais 1800.

On voit, d'abord, que la colonisation espagnole s'est nettement plus intéressée aux langues (et d'ailleurs aussi aux cultures) indigènes que la colonisation anglaise. On voit aussi que la part du nahuatl dans cet intérêt n'a cessé de décroître, et ce probablement pour deux raisons: les autres langues indigènes commençaient à être mieux connues, grâce à une implantation économique et administrative plus solide; et l'importance politique et culturelle particulière du nahuatl décroissait avec la disparition des derniers vestiges de l'empire aztèque, ce qui en faisait une langue indigène comme les autres.

Si nous continuons notre pointage au XIXe siècle, nous voyons alors la situation changer complètement. Le nombre de titres est: espagnol 180; anglais 980; français 175; allemand 75; divers 20.

Ce changement se fait sous trois angles:

-a) La recherche s'internationalise, les Nord-Américains et les Européens (Français et Allemands surtout) se mettant à écrire sur les langues méso-américaines.

-b) Les Etats-Unis affirment leur prééminence par une véritable explosion numérique (les textes en langue anglaise d'origine britannique sont en nombre négligeable); on peut y voir la conjonction d'un esprit missionnaire entreprenant (les textes religieux sont nombreux), et des débuts de la linguistique telle qu'on l'entend de nos jours.

(22) essentiellement des textes en danois sur l'esquimaux.

(23) Ces chiffres sont d'ordre encore plus indicatif que ceux des titres, le volume utile des pages pouvant changer considérablement d'un ouvrage à l'autre: ainsi la grammaire de Carochi compte 275 pages dans sa première édition de 1645, et seulement 136 dans celle de 1892.

(24) Encore faut-il remarquer que ces chiffres ne comprennent pas l'Histoire Générale de Sahagún (1500 p. environ pour la seule version nahuatl dans l'édition de Dibble et Anderson, v.1.2.2.3).

-c) Si les études d'origine latino-américaine sont en augmentation, cette augmentation est insignifiante face à celle qu'on observe au Nord, et elle représente un changement de nature: il n'y a pratiquement plus de grandes grammaires ou de grands lexiques, mais essentiellement de petits textes religieux ou de courts articles généralement plus axés vers la civilisation ancienne qui commence à devenir un sujet d'enseignement et de recherche universitaires.

C'est que les débuts de l'indépendance ont pratiquement tari toute recherche en contact direct avec la langue qu'on continue pourtant à appeler mexicaine. Il faut maintenant quitter les villes si l'on désire rencontrer des indigènes parlant cette langue, sous des formes qui paraissent d'ailleurs corrompues aux puristes nourris de textes classiques. Une culture et une langue prestigieuses mais devenues objets de musée, une prolongation de cette culture et de cette langue sous une forme socialement marginalisée: ainsi s'installe et se fige la situation que nous connaissons encore de nos jours pour l'essentiel, à quelques corrections près dues à l'activité méritoire de certains chercheurs et à un réveil très récent (il ne commence guère avant 1975 environ) de certaines communautés indigènes.

La tradition érudite universitaire qui se forme ainsi se donne d'ailleurs plus pour objet l'histoire, l'art ou la religion que la langue, qui est étudiée en tant qu'ensemble de textes plutôt que pour elle-même. De grands savants comme Del Paso y Troncoso, Peñañiel, Mengin ou Seler n'ont pas laissé de grammaire. Et l'oeuvre immense de Garibay -édition critique de textes, histoire de la littérature- impose suffisamment le respect par ailleurs pour qu'il soit licite de dire, sans esprit d'insulte ou de dénigrement, que la théorie et la méthodologie de son manuel Llave del Náhuatl (1949) sont inférieures à celles des grands grammairiens anciens.

Les études proprement linguistiques ont cependant été reprises, d'abord en France à la suite de l'expédition du Mexique, avec Lucien Adam -qui fut sans doute l'analyste le plus perspicace de son époque-, Rémi Siméon, à qui nous devons le deuxième et jusqu'à présent dernier dictionnaire, et Raoul de la Grasserie. Ensuite, aux Etats-Unis, avec les linguistes et ethnolinguistes, dont Whorf, qui est l'auteur de l'une des meilleures études dialectales

(1946). Le mérite de la linguistique descriptive post-bloomfieldienne a été de revenir aux formes actuellement parlées du nahuatl, et de permettre ainsi l'ébauche d'une dialectologie. Mais cette recherche a été malheureusement stérilisée pendant de longues années par la doctrine tagémiste appliquée sans nuances, surtout par le Summer Institute of Linguistics (nous reviendrons plus loin sur ce point); et la grande Introduction (1975) de Andrews sur le nahuatl classique est la première oeuvre d'envergure qui s'en détache avec bonheur. Des travaux très sérieux de dialectologie et de grammaire historique sont dus à Canger (1980), Dakin (1982) et Lastra de Suárez (à paraître)⁽²⁵⁾.

Nous éviterons ici de nous laisser aller à l'outrecuidance de décerner des médailles et des mauvais points, et c'est dans le courant de l'exposé, sur des points précis, que nous nous autoriserons le cas échéant une critique positive ou négative de nos prédécesseurs. Nous estimons cependant que dans l'analyse linguistique et ethnolinguistique de la langue nahuatl, le XXe siècle a été quantitativement et qualitativement supérieur au XIXe, mais certainement inférieur aux XVIe et XVIIe siècles. Et nous avons voulu rappeler que l'étude que nous proposons ici s'inscrit dans une tradition à laquelle elle doit beaucoup.



(25) Nous ne citons ici que les ouvrages proprement linguistiques; mais le linguiste peut trouver matière à réflexion dans les travaux des historiens, et nous tenons ici à témoigner de la dette que nous avons, dans notre connaissance du nahuatl, à Soustelle et Duverger pour la France, à León-Portilla et López Austin pour le Mexique.

1.2. Situation de la langue nahuatl.

1.2.1. Dénomination de la langue et du peuple.

Par convention -observée par la plupart des linguistes-, nous appellerons nahuatl la langue qui fait l'objet de cette étude, et qui était celle que l'on parlait à Mexico à l'arrivée des Espagnols et dans le siècle suivant la Conquête. Mais, comme cela arrive souvent, cette langue et ceux qui la parlaient (et la parlent encore) sont connus sous plusieurs noms, et il convient d'en dire quelques mots.

1.2.1.1. Azèques (aztêcâ).

C'est bizarrement l'appellation la plus connue du grand public, bien que la moins courante parmi les intéressés, que ce soit à l'époque de la Conquête ou de nos jours. Nous n'avons pas effectué de recherches sur l'émergence de cette dénomination, qui semble déjà bien ancrée dans la tradition universitaire au début du XXe siècle.

Le mot aztêcâ, au singulier aztêcatl, est le "nom d'habitant" (v.7.1.4) régulièrement dérivé de Aztlân, lieu d'origine mythique des Mexicains, situé dans une zone aquatique quelque part vers le Nord-Ouest du Mexique, et qu'ils auraient quitté au XIe siècle pour se mettre en marche vers le territoire qu'ils occupaient au moment de leur splendeur. Ce nom d'Aztlân est composé du suffixe -tlân (-lân après -l-), très productif (5.2.2.4.2) et d'un radical peu clair. L'étymologie "endroit des aigrettes", proposée par de nombreux historiens, se heurte au fait que le radical signifiant "aigrette" est âztâ- et non az-. Bien sûr, on a affaire à un toponyme ancien qui a pu être construit sur une forme archaïque du mot signifiant "aigrette", mais il peut aussi s'agir d'un mot disparu dont le sens aurait été autre.

Ouvrons à ce propos une parenthèse sur un problème que nous aurons l'occasion de retrouver. Dans la mesure où la majeure partie de la toponymie nahuatl est formée régulièrement avec des suffixes locatifs productifs et des radicaux nominaux ou verbaux synchroniquement attestés, tout toponyme non canonique pose un problème. On peut donner des interprétations plus ou moins vraisemblables de la forme, mais il n'est pas légitime de faire comme si le problème n'existait pas.

1.2.1.2. Mexicains (mexicâ ou mexitin).

Un nouveau problème d'étymologie est posé par le radical nominal mexí, qui a un pluriel mexitin. Le fait qu'on ait pu en tirer le locatif Mexico semble indiquer qu'il s'agissait à l'origine d'un nom de chose (6.2.2.1.2). Or il apparaît toujours pour désigner des personnages: au singulier, associé au nom du premier chef mexicain Châlchiuhtlatônac (v. la Crónica Mexicayotl) ou à celui de Huitzilpochtli; au pluriel, pour désigner ceux des Aztèques qui sous la conduite de Chalchiuhtlatonac ont quitté Aztlan vers le Sud. Il est vrai qu'il n'est pas exceptionnel, d'une part, qu'un personnage reçoive le nom d'un de ses attributs (ainsi les prêtres d'un dieu reçoivent le nom de ce dieu), et, d'autre part, que les gens associés à un personnage reçoivent, au pluriel, le nom de ce personnage (cf. les Tlâlôquê, divinités telluriques associées au grand Tlâlôc, ou les Tlâtlâlôquê, victimes sacrifiées à Tlâlôc). La dérivation par métonymie d'un personnage Mexí, puis d'un groupe de Mexitin à partir d'un nom de chose n'est donc pas une difficulté majeure. C'est le sens de Mexí qui est douteux.

L'interprétation la plus couramment retenue est "au milieu de la lune", corroborée par le mot otomi amadetzânâ qui aurait ce sens et désigne Mexico dans le Codex de Huichapan. Le premier à la proposer semble avoir été Antonio del Rincón (1595), qui dit au chapitre de la composition:

"Mexico. En medio de la luna, porque perdió el -tli el nombre metztli y generalmente pierden los nombres la última en composición".

Il y a pourtant plusieurs objections. D'abord, Mexico a un /e/ bref, alors que mêtz-tli "lune" a un /è/ long, confirmé par Carochi et par la diphtongaison [mjetstli] dans le dialecte de Tetelcingo⁽²⁶⁾. D'autre part, la palatalisation de /c/ est effectivement attestée dans certains contextes morphophonologiques, mais la présence d'un /i/ suivant n'est pas l'un de ces contextes, et de toutes manières elle se fait en /ç/, non en /š/. Enfin, l'élément /-i'/ suivant est peu clair: s'agit-il du radical signifiant "essence, même" (5.2.3.6.5.1)? Par ailleurs, interpréter comme certains

(26) Dans ce dialecte de la région de Cuautla (Morelos), les oppositions de longueur se sont transformées en oppositions de timbre ou en diphtongaisons: v. Pittman (1954) et Brewer et Brewer (1971).

"dans le nombril de la lune" (mēt̄z-xic-co) revient sans doute à forcer abusivement la glose d'Antonio del Ricón, qui ne parle que de medio: la simplification de /cā/ en /ā/ est assez plausible, mais il resterait toujours à expliquer le /ē/ long, et la modification de /šik-/ "nombril" en /ši'-/.

Le livre X, ch. 29 de l'Histoire Générale suggère une autre étymologie:

"Mecitli: me- signifie maguey (metl), citli le lapin, lièvre. C'est donc par une altération que l'on dit mexicatli. D'après la légende, le grand prêtre qui guida les Mexicains vers ici s'appela Mecitli. Lorsqu'il naquit, dit-on, on le nomma Citli; et on le plaça dans une feuille de maguey, où il prit des forces, c'est pourquoi on l'appela Mecitli."

Cette interprétation n'est évidemment pas plus assurée que la première.

Quoi qu'il en soit, le nom de Mexitin est visiblement premier, historiquement et morphologiquement, par rapport à Mexicā. Si Mexitin est une métonymie sans adjonction morphologique "les Mexi", Mexi : est un nom délocatif ("ceux qui sont dans le Mexi"), qui suppose l'existence du locatif Mexico lui-même construit sur le radical Mexi-. De fait, avant l'existence de la ville de Mexico, le peuple porte habituellement le nom de Mexitin: c'est celui que leur donne Huitzilopochtli (Crónica Mexicáyotl, §30-31):

"Et, à ce que disent les Anciens, au moment où les Aztèques partirent d'Aztlán, ils ne portaient pas encore le nom de Mexitin, leur seule dénomination était encore celle d'Aztèques (Aztēcā); et c'est seulement au moment dont nous parlons qu'ils prirent le nom de Mexitin, aujourd'hui Mexicā, et, s'ils ont reçu ce nom, selon les Anciens, c'est parce que c'est Huitzilopochtli qui le leur donna. Alors il changea là le nom des Aztèques, il leur dit: maintenant votre nom n'est plus Aztèques, vous êtes des Mexitin..."

En revanche, à date historique, et avec l'existence de la ville de Mexico, le seul nom courant est Mexicā, au singulier Mexicatli. Aujourd'hui, le mot espagnol mexicano qui en dérive s'applique bien sûr aux habitants de l'actuelle République Mexicaine, mais est aussi chez les indigènes qui parlent un des dialectes actuels

du nahuatl⁽²⁷⁾ l'appellation la plus commune pour parler d'eux-mêmes et de leur langue.

Il serait donc tentant de ne retenir que cette appellation de Mexicains (Mexicâ), et parler de langue mexicaine (mexicatlâtōlli). Mais, à l'époque entourant la Conquête, le terme mexicâ pouvait servir à opposer les habitants de Mexico à ceux des autres cités de l'empire, ou les habitants de l'empire à ceux des autres territoires dont certains, comme les Tlaxcaltèques, parlaient pourtant la même langue. Il n'y a donc pas de terme couvrant l'ensemble des populations parlant cette langue, et c'est sans doute la raison pour laquelle les anthropologues ont étendu à l'ensemble des groupes ethniques le terme nahuatl ou nahua qui à l'origine s'applique essentiellement à la langue.

1.2.1.3. Nahuatl (nahuatl, pl. nahuâ).

Ce terme est un nom commun dont le sens doit être quelque chose comme "intelligible, communicable"⁽²⁸⁾. Bien que les règles de dérivation ne puissent pas en être établies synchroniquement, il semble bien qu'il y ait toute une famille de mots commençant par nâ- et tournant autour de l'idée de communication, contact, transmission: ainsi nâmiqui v.t. "rencontrer", nânquilia v.t. "répondre", nâmaca v.t. "vendre" (maca "donner"), -nâl-, radical nominal qui n'apparaît qu'incorporé (préfixé) à un verbe ou composé (suffixé) avec un nom "à travers, de l'autre côté de, en passant", -nâhuac suffixe de nom de lieu "à côté de", et peut-être aussi nâhualli, qui désigne la forme (animale ou humaine) que prennent certains sorciers, et par suite ces sorciers eux-mêmes. De nâhuatl viennent régulièrement (cf. 7.1.2.1.1 et 2) les verbes nâhuati v.i. "parler clair, résonner clair" et nâhuatia v.t. "signifier, traduire, conseiller, ordonner"⁽²⁹⁾.

(27) ou de ses variantes nahuat et nahual (selon l'évolution de */ta/ proto-aztèque, v. Whorf (1937).

(28) Sur le fait qu'il ne s'agisse pas d'un adjectif, cf. 5.1.1.2.

(29) La construction de ce dernier verbe pose des problèmes particuliers, cf. 3.1.3.2.2.3.c.

Le radical nāhua- apparaît le plus souvent en composition, dans des formes comme nāhua-tlātoa "parler de manière claire, intelligible" (d'où nāhua-tlāto-l-li "discours intelligible, langue nahuatl"), qui s'oppose à popoloca "bégayer, parler de manière inintelligible"⁽³⁰⁾, nāhua-ītoa "traduire" ("dire de manière intelligible"). Pourtant, dès la période précolombienne, on désignait sous le nom de Nāhuā une partie des groupes parlant cette langue, apparemment ceux des terres chaudes de l'Est et du Nord-Est. L'Histoire Générale, livre X ch. 29 nous dit :

"In Nāhuā, yēhuāntin in nāhuatlātōlli ic tlātoā, in achi mexicana-tlātoā, in māca nel iuh tlanqui, in māca nel iuh quīzqui, in mā zo quēn in contlālāliā".

"Les Nahuas sont ceux qui s'expriment en langue nahuatl (ou : dans une langue intelligible), qui parlent plus ou moins comme les Mexicains, bien que (cette langue) ne soit pas tout à fait aussi achevée, aussi bien énoncée (litt. "sortie"), qu'ils la prononcent (litt. "la posent") un peu n'importe comment".

La répartition est donc claire: nāhuatlātōlli désigne l'ensemble des dialectes qu'on arrive à comprendre, même si ce n'est pas une façon de parler totalement "pure", et mexicatlātōlli désigne le dialecte central, la variante parlée à Mexico.

1.2.1.4. Mācēhualles (mācēhualli, pl. mācēhualtin)

Parler de "dialecte de Mexico" est d'ailleurs peut-être un abus, dans la mesure où la diversification et la hiérarchisation sociales mexicaines s'étendaient jusque dans la façon de parler, et les Mexicains avaient conscience de l'opposition entre une forme d'expression caractéristique de l'aristocratie, le tēcpil-lātōlli "parler des nobles", et une autre réputée moins élégante, le mācēhual-lātōlli "parler des mācēhualles", c'est à dire des gens du peuple. Sans nier cette opposition, sur laquelle nous reviendrons (1.3.2), nous pensons qu'elle s'organise plus selon des situations sociales

(30) Forme verbale devenue le nom de deux langues (et des groupes qui les parlent), l'une apparentée au mazatéque (groupe oaxaqueño), l'autre apparentée au mixe.

que selon des classes, et surtout qu'elle est d'une tout autre nature que l'opposition d'un dialecte à un autre: elle affecte essentiellement, non pas la phonétique, la morphologie et la syntaxe⁽³¹⁾, mais le vocabulaire et la stylistique.

Après la Conquête et la disparition progressive de l'élite indigène en tant que classe sociale, le terme de mācēhualli (au pluriel mācēhuallin) "simple sujet, homme du peuple" en est venu à désigner l'indigène en général, et mācēhuallātōlli est aujourd'hui considéré comme synonyme de mexicatlatōlli, de même que les formes adverbiales mācēhuālcōpa "à la manière des macehuals" et mexicacōpa "à la manière des Mexicains" signifient toutes deux "en langue nahuatl".

Pour nous résumer⁽³²⁾: le terme aztèque est essentiellement utilisé par les historiens et le grand public; mexicain, jadis nom des habitants de Mexico, en est venu à désigner l'ensemble des indigènes de langue nahuatl par ces indigènes eux-mêmes; nahua ou nahuatl, originellement "intelligible", est surtout utilisé par les anthropologues et les linguistes; macehual "homme du peuple", est chez les indigènes synonyme de mexicain.

Ce que nous étudions dans cet ouvrage est le nahuatl central, parlé à Mexico et dans sa périphérie au XVIe et au début du XVIIe siècles. Par convention, nous l'appellerons le nahuatl classique.

1.2.2. Critique et inventaire des documents

1.2.2.1. Le nahuatl "classique".

En appelant "classique", suivant un usage bien établi, la variété du nahuatl qui est étudiée ici, nous ne nous référons évidemment pas à l'idée d'un optimum d'élégance ou de pureté qui aurait été atteint en ce lieu et à cette époque. Nous ne faisons que reconnaître le prestige dont elle a pu jouir, et l'abondance des documents qui nous en sont parvenus. Nous avons déjà fait allusion à ce prestige, qui explique en grande partie l'intérêt prioritaire des grammairiens, et était évidemment sous-tendu par la puissance de l'empire aztèque. Langue officielle et administrative, le nahuatl de Mexico s'imposait aux peuples conquis non nahuas et jouait

(31) Sauf peut-être pour les phénomènes de composition, nettement plus développés dans le langage élégant.

(32) Cet inventaire terminologique ne prend pas en considération certains autres noms qu'ont pu se donner les Mexicains, comme Tenōchca "gens du nopal des pierres", en relation avec Tenōchti-tl

certainement un rôle de norme parmi l'ensemble des dialectes nahuas. Langue de la plus puissante des nations méso-américaines, il servait de langue véhiculaire jusque vers l'actuel Costa-Rica. De cette situation privilégiée témoigne encore la toponymie actuelle, qui atteste des dénominations d'origine nahuatl (avec tl), y compris dans des zones nahuas où à tl correspond t (Isthme de Tehuantepec) et dans des zones non nahuas, comme la plus grande partie du Guatemala maya.

1.2.2.2. Remarques sur la linguistique d'une langue morte.

Quant à l'abondance des documents, nous avons déjà dit qu'elle était sans égale parmi les langues indigènes d'Amérique, et nous renvoyons le lecteur à l'oeuvre de Garibay (1953) et (1954). Nous voudrions simplement ici mettre l'accent sur les conséquences méthodologiques qu'entraîne le choix d'une telle langue.

Il s'agit d'une langue morte, ce qui veut simplement dire qu'il n'y a plus actuellement aucune personne parlant cette variété du nahuatl. Aucune vérification ne peut donc se faire sous la forme de questions à des informateurs. Les inconvénients sont au moins de deux ordres. D'abord, le linguiste qui cherche à vérifier une hypothèse concernant un point de grammaire, ou simplement à se renseigner sur la façon qu'a la langue de traiter tel ou tel domaine grammatical, doit souvent parcourir des dizaines ou des centaines de pages pour trouver une phrase dans laquelle ce point de grammaire se trouve attesté, et il peut arriver qu'il ne trouve finalement aucun exemple: tout corpus, même vaste, a ses lacunes. Ensuite, il est impossible d'établir ce "contre corpus" d'énoncés mal formés qui est le plus souvent la meilleure vérification des contraintes grammaticales: il y a toujours un risque à affirmer que la non-occurrence d'une forme dans un corpus provient d'une contrainte de la grammaire, et non d'un aléa du texte.

A la prudence requise dans la méthode doit s'ajouter celle qui s'applique aux documents eux-mêmes. Nous avons affaire à des manuscrits anciens, parfois en mauvais état de conservation, et posant par endroits des problèmes de paléographie pour la solution

desquels nous ne sommes pas toujours formé. L'honnêteté nous oblige à dire ici que la plus grande partie de notre corpus est de seconde main, puisque nous avons - sauf quelques fragments - pratiqué l'Histoire Générale essentiellement dans l'édition du Codex de Florence par Dibble et Anderson (heureusement, la rigueur scientifique de ces deux auteurs garantit la fiabilité de l'édition, et, de toutes manières, le Codex de Florence est l'un des manuscrits les plus aisément lisibles), et il n'y a guère que le Codex Chimalpopoca que nous ayons travaillé uniquement sur une photocopie du manuscrit original. D'autre part, même avec une bonne qualité graphique, la moindre erreur ou omission de l'écrivain plonge le linguiste dans la plus grande perplexité, puisque cela le conduit soit à ne plus pouvoir interpréter la phrase, soit à élaborer des théories erronées, soit à devoir proposer, la mort dans l'âme, une correction le plus souvent douteuse. Lorsque même un livre relativement récent comme celui de R. de la Grasserie (1903) est rendu à peu près inutilisable par la prolifération des coquilles, le lecteur, face à un trait insolite, est toujours amené à se demander d'abord s'il ne s'agit pas tout bonnement d'une erreur de copie ou d'impression.

1.2.2.3. Présentation du corpus.

Le but de cet ouvrage n'étant pas de rechercher des textes rares, nous nous sommes contentés de ceux auxquels nous avons pu avoir accès sans trop de difficultés. Sauf pour des formes très simples - comme des tableaux de conjugaison -, nos exemples sont tous tirés de ce corpus et portent une référence codée que nous indiquons à mesure de l'inventaire.

1^o) Codex de Florence (en abrégé CF.), texte en nahuatl de l'Histoire Générale de Sahagún, entreprise à partir de 1548, qui comporte 12 livres. Etant donné l'abondance de ces références, nous nous contentons⁽³³⁾ de donner le numéro du livre en chiffres romains; le chiffre arabe qui suit est le numéro de la page dans l'édition de Dibble et Anderson (University of Utah). Les titres des livres sont:

(33) Nous imitons en cela les références à l'Illiade et l'Odyssée dans les dictionnaires grecs.

- I. Les dieux (84 p. avec les appendices)
- II. Le calendrier, les fêtes et les cérémonies (205 p. avec les appendices, plus 41 en espagnol)
- III. L'origine des dieux (70 p. avec l'appendice)
- IV. Les devins (146 p.)
- V. Les présages (46 p.) (34)
- VI. Prières, rhétorique et morale (260 p.)
- VII. Le soleil, la lune, les étoiles et la ligature des années (91 p. avec l'appendice)
- VIII. Les rois et les seigneurs (99 p. avec les appendices)
- IX. Les marchands (97 p.)
- X. Vertus et vices des gens (en fait: les hommes et la société) (197 p.)
- XI. Les choses de la terre (zoologie, botanique, minéralogie) (289 p.)
- XII. La Conquête (126 p.)

-2^o) Code Pl.: Plática (Huēnuetlātōlli, ou discours d'un vieillard), qui apparaît à la fin de la grammaire d'Olmos (1547): 27 pages dans l'édition Siméon (1875), 56 p. avec la traduction dans Launey (1980).

Le chiffre de 1 à 30 suivant Pl. correspond à la division en paragraphes du texte original; R représente la réponse du fils qui suit.

-3^o) Code AC et LS: Anales de Cuauhtitlan (68 p.) et Légende des Soleils (10 p.), deux livres en nahuatl faisant partie du Codex Chimalpopoca, datant du milieu du XVI^e S., édité par Velázquez en 1945 et réédité en 1975, avec le fac-simile du texte.

Les chiffres suivant le code (de 1 à 68 pour AC et de 75 à 84 pour LS) correspondent aux numéros des pages dans le manuscrit original.

(34) Numérotées de 151 à 196 dans l'édition Dibble et Anderson, ou les livres IV et V sont réunis en un seul volume.

-4°) Code CM: Crónica Mexicáyotl (début du XVIIe S.), éditée par A. León en 1949, rééditée en 1975: 177 p. avec la traduction. Le chiffre de 1 à 374 qui suit CM correspond à la division en paragraphes du texte original.

-5°) Code Ch.6 et Ch.7: respectivement 6e et 7e Relations de Chimalpahin Cuauhtlehuanitzin (début du XVIIe S.): 314 p. avec la traduction dans l'édition de Siméon (1889).

Le chiffre suivant (de 1 à 23 pour Ch.6 et de 25 à 314 pour Ch.7) correspond à la pagination de l'édition de Siméon.

-6°) Code C.: Arte de la lengua mexicana de H. Carochi (1645), ouvrage présenté plus haut (1.1.3.3.5).

C. est suivi d'un chiffre de 401 à 536 représentant la pagination de la réédition de Peñafiel (1892).

-7°) Code G.: Divers textes réunis par Garibay en appendice de sa Llave del Náhuatl (édition de 1961), dont plusieurs sont tirés du Codex de Florence: 77 p.

Le chiffre de 1 à 303 qui suit G. représente la numérotation en paragraphes de Garibay.

Dans tous ces textes (sauf les derniers de G.), la langue est relativement homogène, puisqu'ils proviennent de Mexico et de sa périphérie, et s'étalent sur une période d'une centaine d'années (1550-1650 environ). On peut reconnaître quelques variations régionales, en particulier dans AC qui présente quelques petites déviations syntaxiques (comme l'absence de marque vocative) et dans Pl. qui comporte certains traits de la périphérie Sud et Est (comme les formes auxiliaires en -taz, 7.2.3.1.2.15). On peut de même observer certains changements - et évidemment une irruption de l'espagnol, au moins dans le vocabulaire - dans les Relations de Chimalpahin. Mais nous considérons ces variations comme non essentielles: après tout, les linguistes qui appuient une analyse du français moderne sur des exemples tirés de Flaubert ou de Balzac ne sont généralement pas taxés d'incohérence méthodologique.

1.2.2.4. Corpus annexe.

Le cas échéant, nous avons utilisé d'autres documents à titre de corpus annexe. Ils sont de quatre ordres, chacun impliquant une attitude méthodologique particulière.

-1°) Les autres grammaires. C'est l'abondance des exemples qui nous a fait choisir la grammaire de Carochi de préférence à toute autre. Mais il est bien évident que l'on ne peut s'interdire de prendre en considération des exemples tirés d'autres grammaires, en particulier celles d'Olmos et d'Aldama y Guevara. Pour des raisons de date, Aldama y Guevara (1754) est cependant le dernier grammairien qui puisse être considéré comme ayant eu un contact direct avec le nahuatl classique.

-2°) Documents divers. Nous pensons essentiellement à des documents non littéraires comme ceux qu'on peut trouver dans Anderson, Berdan et Lockhart Beyond the Codices (1976), ou Karttunen et Lockhart Nahuatl in the Middle Years (1976). C'est surtout la prise de connaissance tardive de ces ouvrages qui nous a empêchés de les étudier d'une manière aussi approfondie que les autres.

-3°) La poésie. Il est évidemment dommage de ne pas intégrer au corpus principal les poèmes qu'on peut trouver par exemple dans Garibay Poesía Náhuatl en 3 volumes (1964 à 1968), et Veinte Hímnos sacros de los Nahuas (1958) ou encore León-Portilla Trece poetas del mundo azteca (1967). La langue poétique et les contraintes métriques posent cependant des problèmes si particuliers à tous les niveaux (lexical, morphologique, syntaxique, pour ne pas parler de l'hermétisme métaphorique), qu'il est à peine exagéré de dire qu'on a affaire à une autre langue, ou au moins à un sous-système très particulier dans son fonctionnement comme dans ses emplois.

On rencontre là un problème très général⁽³⁵⁾ : quelle attitude le linguiste doit-il adopter vis-à-vis d'un sous-système connu et utilisé par certains locuteurs de la langue - et donc faisant en tant que tel partie de leur compétence linguistique -, mais extrêmement différent dans son fonctionnement, et très restreint dans ses usages? Si on l'intègre aux données à analyser, la conséquence sera d'ajouter à la grammaire une partie disjointe, traitant spécifiquement de ce sous-système. C'est bien sûr un choix légitime, et c'est peut-être le meilleur.

Pourtant, dans ce cas particulier, l'étude de la poésie aztèque amène vite à reconnaître que le linguiste seul n'est pas armé pour

(35) On le trouve en particulier avec le problème de tous les "langages secrets", depuis l'ésotérisme sacré jusqu'aux argots.

cette analyse, mais qu'elle implique une théorie stylistique très ample, nourrie par des connaissances historiques et mythologiques (dont une partie est d'ailleurs sans doute impossible à reconstituer). C'est donc essentiellement par incompetence que nous ne traitons pas ici des formes poétiques; mais nous pensons que cette omission n'est pas catastrophique pour la compréhension des faits de la langue. Nous pourrions cependant faire appel à des données poétiques - archaïsmes ou "licences" - là où elles peuvent éclairer des problèmes de grammaire "ordinaire", dont les déviations poétiques ne violent généralement les règles que d'une manière elle-même réglée.

-4^o) Documents modernes. Ils posent un problème finalement assez voisin du précédent. En toute rigueur, il est illégitime, lorsqu'on veut décrire et analyser une langue ou une variante dialectale d'une langue, de s'appuyer sur d'autres langues ou d'autres variantes dialectales. Il est donc bien clair que tout ce qui concerne le fonctionnement du nahuatl classique ne peut être mis en évidence que par des documents classiques.

Pourtant - et pour anticiper sur l'exposé de certains partis pris de cet ouvrage -, dès que l'on cherche à comprendre le fonctionnement d'une langue, on entre dans le domaine de la théorie, et les faits bruts ne prennent de sens que dans la mesure où ils participent à l'élaboration dialectique de cette théorie, qui s'appuie sur eux et les éclaire à la fois. Le linguiste s'assure ainsi la possibilité d'un langage commun avec ses collègues, en considérant la langue comme l'une des réalisations du langage humain, réalisation originale et individualisée, mais ni irréductible ni incomparable (sans quoi il y aurait autant de linguistiques que de langues); et il évite que ne se retourne contre lui la précaution, juste et indispensable en soi, qui consiste à refuser d'expliquer les faits d'une langue par ceux d'une autre langue. Dans ces conditions, tout élément qui peut permettre de mieux comprendre les faits d'une langue ou d'une variante dialectale d'une langue a sa place dans l'ensemble des éléments qui nourrissent la théorie: par "élément", nous entendons aussi bien les points théoriques que les données factuelles; et, parmi ces dernières, les données peuvent fort bien venir d'autres langues.

En particulier, les données provenant de systèmes linguistiques très voisins de celui qui est étudié - langues étroitement apparentées ou variantes dialectales - occupent une position privilégiée. L'étude du degré et de la forme des différences dans les systèmes voisins est souvent un révélateur indirect du système étudié. Ainsi, certains problèmes morphophonologiques peuvent se trouver éclairés par un dialecte voisin qui n'a pas subi les mêmes changements phonétiques. Surtout, dans tous les domaines (phonologique, morphologique, syntaxique, voire sémantique), l'évolution autonome d'un dialecte peut faire ressortir des tendances qui existent à l'état latent dans un autre, et permet le plus souvent des généralisations qui n'apparaîtraient pas à la lumière d'un seul dialecte. C'est pourquoi nous nous permettrons parfois de faire appel à des faits tirés de dialectes modernes, en leur donnant exclusivement le statut d'arguments dans une discussion⁽³⁶⁾.

Ayant ainsi défini notre objet d'étude, nous voudrions préciser l'esprit dans lequel cette étude est conduite.



(36) Pour un aperçu de la situation dialectale, v. Launey (1979, appendice 1), Canfer (1980), Lastra de Suárez (à paraître).

1.3. La place de l'analyse linguistique.

Qu'on nous pardonne ici une sorte de défense préliminaire sous forme de réponses à des objections. En parlant avec les personnes que nous étions amenés à rencontrer au cours de notre vie professionnelle - informateurs, collègues et étudiants, spécialistes de linguistique ou d'autres disciplines -, nous avons pu constater des malentendus, parfois même des irritations, et nous voudrions les écarter d'emblée. Il ne s'agit pas tant de nous attribuer quelques bons points que de définir exactement la perspective dans laquelle nous nous situons.

1.3.1. Linguistique et ethno-linguistique.

La première objection n'est généralement pas exprimée, sinon sous la forme d'un malentendu permanent. Les préoccupations et le jargon du linguiste, sa manière de travailler, ce qu'il retient dans les corpus écrits ou oraux et ce qu'il en tire, toute cette pratique semble souvent stupéfiante aux chercheurs pour lesquels il y a avant tout, à tel endroit, à telle époque, une culture que l'on doit apprécier et analyser. L'étude d'une culture, toujours riche et toujours complexe, implique du chercheur, d'une part, la prise en compte de données aussi hétérogènes que le climat, la botanique et la zoologie, les techniques artisanales, les rapports économiques et sociaux, les croyances religieuses et métaphysiques; et, d'autre part, une disponibilité totale qui se manifeste nécessairement par une présence prolongée sur le terrain, au cours de laquelle ce qu'il est convenu d'appeler ses qualités humaines prennent au moins autant d'importance que son savoir et son savoir-faire. Ce travail représente un tel investissement intellectuel et moral que dresser des tableaux de phonèmes et énoncer des règles de syntaxe semble en comparaison une occupation bien desséchante.

Mais il y a plus grave. L'étude d'une langue a tout de même pour but sa connaissance, et cette dernière notion peut être comprise d'au moins deux façons. Il peut s'agir de la possibilité d'expliquer des paradigmes et des règles d'ordre phonologique, morphologique et syntaxique; mais il doit s'agir aussi de l'aptitude à

comprendre l'activité linguistique du locuteur, et à la mettre soi-même en pratique à bon escient. Ces deux "compréhensions" sont conditionnées l'une par l'autre; faire comme si le sens n'existait pas peut être une précaution méthodologique utile (à condition qu'elle soit provisoire) dans certains domaines, mais ne saurait en aucun cas constituer l'idéal de la linguistique⁽³⁷⁾.

Or une méconnaissance des données culturelles polymorphes dont nous parlions plus haut risque de conduire à ne rien comprendre à quelque énoncé que ce soit émis naturellement par un locuteur indigène, dans la mesure où les références à l'univers y sont permanentes. Les plantes et les objets familiers, les relations aux autres et au monde, les spéculations métaphysiques et morales au milieu desquels le locuteur vit depuis son enfance nourrissent le fond mais aussi la forme de sa pratique linguistique. Pour ne prendre qu'un exemple, on n'a qu'une idée assez sommaire des connotations associées au nom de tel animal, telle plante ou tel minéral, à l'expression de tel type d'action. Ce qui vaut du langage courant vaut a fortiori de la production rhétorique ou poétique, et, dans le cas du nahuatl, quiconque jette un coup d'oeil même rapide sur les discours et les poèmes s'aperçoit que l'enchevêtrement des symboles, des métaphores, des métonymies engendre des constructions pour l'analyse desquelles le linguiste en tant que tel n'a que de bien piètres outils.

De cet ensemble de considérations, dont nous faisons peu de cas au début, nous avons été amenés à reconnaître toujours davantage la portée et la justesse, à mesure que notre étude débordait les anciennes grammaires et s'étendait à l'ensemble de la production littéraire. Nos lacunes en histoire et en anthropologie n'étaient plus tolérables à ce niveau de nos recherches, nous nous sommes efforcés d'en combler les plus criantes, tout en connaissant les limites de la démarche autodidactique, qui tend toujours à ne recueillir que des fragments utiles ou frappants d'une discipline plutôt qu'à en acquérir les bases.

(37) Il va sans dire que nous nous sentons infiniment plus proche de l'ensemble des ethnologues que de ceux des linguistes qui seraient dans l'exclusion du sens le critère majeur de scientificité :

Mais de même que beaucoup d'internationalisme peut raviver l'amour du pays natal, de même l'élargissement du champ d'intérêt du chercheur ne le conduit pas nécessairement à diluer ses recherches. Le langage humain reste une donnée en soi, qui pose des problèmes spécifiques, et il est légitime d'envisager une étude qui se donne pour fin d'en énoncer les propriétés et les caractéristiques, en recherchant des généralisations à partir de l'observation de langues particulières. Mais précisément, parce que le langage ne peut être appréhendé que sous la forme de langues particulières, le linguiste se trouve confronté, par delà la particularité de chaque langue, à la particularité de chaque culture. Et plus la langue est minoritaire, plus elle est restreinte à un certain lieu et à un certain groupe social, plus la spécificité culturelle tient de place dans l'usage que l'on fait de la langue.

La spécialisation en linguistique s'accompagne souvent d'une renonciation à voir aussi dans l'étude d'une langue une introduction à une civilisation, et l'on prend vite l'habitude de raisonner sur un anglais ou un allemand (ou un français...) de laboratoire aseptisé, détaché de toute influence du milieu où l'on peut le parler. C'est alors un choc que de s'apercevoir que tous les documents dont on dispose dans une langue témoignent d'un ancrage profond et solide dans un mode de vie et de pensée qui présente d'ailleurs avec celui du chercheur des écarts bien plus considérables que celui des anglophones ou des germanophones. L'impasse faite le plus souvent sur l'aspect culturel est une facilité qu'on peut se donner lorsqu'on traite d'une langue de grande civilisation: elle devient très difficile et sans doute peu souhaitable s'il s'agit d'une culture minoritaire ou peu connue, surtout si l'on a affaire à des informateurs. Le linguiste ne doit ni se réjouir ni s'affliger de cette situation, mais simplement l'assumer, en cherchant à en mesurer les conséquences pour sa propre démarche.

1.3.2. Linguistique et sociolinguistique.

Une objection assez voisine vient de ceux qui considèrent qu'il n'y a pas de linguistique digne de ce nom si elle n'est d'abord sociolinguistique. A chercher à savoir comment fonctionne une

langue en restreignant ce fonctionnement à un ensemble de paradigmes et de règles détaché de sa mise en pratique sociale, on se perd dans un dédale d'abstractions, loin de toute réalité concrète, et on en revient à l'illusion d'un locuteur idéal, tout aussi irréel et chargé idéologiquement que l'Homme de toujours et de partout, et l'on manque ce qui constitue l'infrastructure de cette langue: le cadre social, historique, politique dans lequel elle se développe et se divise en pratiques individuelles et collectives, la manière dont les diverses classes de la société assument ces pratiques, les représentations qu'elles se font de ce qui est beau et de ce qui ne l'est pas dans la langue, le rôle idéologique tenu par tel style ou tel genre littéraire, la place et la forme des communications orales ou écrites dans les rapports sociaux... Bref, la linguistique doit se construire comme une science humaine et non comme une branche dégénérée des mathématiques.

Et quel terrain privilégié que cette langue nahuatl, de l'époque précolombienne à nos jours! Dans une société aussi hiérarchisée et dotée d'un système de pouvoir aussi structuré que l'était l'empire aztèque, avec des rapports sociaux toujours empreints d'un certain formalisme, les prières, les contes et mythes, les récits et descriptions, les discours surtout ne sont jamais de simples textes socialement neutres: ils ont leur place dans un ensemble de pratiques - avec l'éducation, la religion, ou les actes les plus variés de la vie quotidienne - à travers lesquelles apparaissent, sous des formes claires ou voilées, les rapports de soumission et de domination. On pourra ensuite rechercher comment, de la destruction de la société aztèque à nos jours, se manifestent linguistiquement les relations à la culture dominante; il faudra analyser de très près, historiquement et synchroniquement, les conditions de l'usage respectif de la langue indigène et de l'espagnol (selon la région, les classes d'âge, les classes sociales, les circonstances de la vie sociale...), les interférences qui se produisent dans les deux sens (et où elles se produisent!), la disparition, le maintien ou la réorganisation des formes nouvelles de rapports sociaux proprement indigènes, et les conséquences linguistiques de ces changements...

C'est là un vaste programme, et ce peut être le sujet d'une recherche beaucoup plus ample et plus ardue que celle que nous avons entreprise pour cet ouvrage. Il implique des connaissances et des méthodes - documents anciens et récents de tous ordres, critique historique, appareil statistique - que nous ne possédons pas et que nous ne saurions pas utiliser; et les quelques idées que nous avons pu concevoir sur ces points restent essentiellement impressionnistes. Nous ne pourrions évidemment qu'approuver et admirer une telle recherche, si elle se donnait les moyens de ses ambitions.

Mais ce que nous récusons d'emblée, c'est la prétention de certains sociolinguistes à être les seuls à donner un sens à la recherche en linguistique. Il existe en effet tout un courant d'idées qui estime que le langage ne peut être appréhendé que dans sa pratique sociale, qu'en conséquence c'est cette pratique qui doit être analysée, et que les autres préoccupations - au mieux inutiles - en tant que jeux intellectuels stériles -, au pire suspects - en tant qu'entreprises visant à retarder la prise de conscience des réalités sociales -. On sait à quelle extrémités cet état d'esprit a abouti en Union Soviétique, et quelles aberrations il a pu couvrir avec l'appui de l'appareil d'Etat. Mais il reste latent de nos jours en France où, s'il n'est sans doute personne pour estimer (selon l'aboutissement de cette logique) que le dirigeant du parti dont on estime qu'il défend les positions les plus justes est nécessairement le meilleur linguiste, du moins on trouve implicitement exprimée l'idée que seuls des sociologues armés de cette juste ligne peuvent développer sur le langage des idées correctes. C'est entre autres ce que fait Bourdieu (1973) qui valorise les phénomènes de variation sociolinguistique, en montrant (ce qui est pour l'essentiel exact) que le français décrit par la tradition grammaticale est l'apanage des classes supérieures, et que les variantes utilisées par les couches populaires ne trouvent pas de miroir où elles puissent s'observer et se justifier.

On peut évidemment rejeter comme tenant d'une idéologie droitière quiconque refuse de poser le problème en ces termes. Mais il y a beaucoup plus grave, car on néglige un fait fondamental: les couches populaires qui connaissent et pratiquent mal les formes académiques de la syntaxe peuvent mettre en oeuvre une forme de syntaxe qui a la même efficacité communicative, et qui mérite en cela d'être étudiée en elle-même, dans son fonctionnement interne, dans la mesure où elle traduit des solutions inconsciemment apportées à des problèmes concernant l'organisation de l'expression et de la communication. Ainsi se retrouve posée, ici comme avant, la légitimité d'une analyse proprement linguistique.

Il suffit d'ailleurs de regarder n'importe quel niveau sociolinguistique de fonctionnement du français (ou, bien sûr, d'une autre langue!) pour s'apercevoir que les formes réputées les plus vulgaires mais aussi les plus académiques de la syntaxe ont toujours leur origine dans une construction populaire: ce n'est pas l'Académie qui a décidé d'exprimer l'existence par il y a, l'aspect perfectif par avoir ou être et un participe passé, la concession par bien que (ou il a beau...), ou de construire l'équivalent d'un nom d'agent par celui qui. Ce ne sont là que des exemples, dont une analyse linguistique peut montrer qu'ils témoignent d'une extraordinaire capacité à concevoir et à manier des catégories abstraites, et que cette capacité n'a rien à voir avec le statut social, l'instruction ou le degré de développement économique. Et nous en verrons des manifestations dans le nahuatl des maîtres de l'Amérique Centrale comme dans celui des vaincus de la conquête, dans sa variante courtoise (tēcpillātōlli) comme dans sa variante populaire (mācēhuallātōlli).

Bien qu'il puisse être tentant à ce stade de retourner l'argument sociologique en taxant ses utilisateurs de mépris pour les classes inférieures, nous nous contenterons d'exprimer un refus a priori: celui de toute critique qui accuse la linguistique "pure" de déshumaniser le langage et de le détacher de toute réalité. La manipulation inconsciente de catégories abstraites dans l'acte de communication est à nos yeux un phénomène qui mérite d'être étudié, et qui est aussi "humain" que bien d'autres. Et faut-il ajouter que le fait de l'étudier, et la façon dont chaque linguiste l'étudie, n'a rien à voir avec les idées qu'il peut avoir conçues sur l'or-

1.3.3. Pour une nouvelle interdisciplinarité.

Ayant ainsi affirmé la légitimité d'une linguistique autonome vis-à-vis de la sociologie comme de l'anthropologie, nous pourrions reconnaître bien volontiers que le langage n'est pas la propriété des linguistes, et que ces derniers n'ont pas forcément à accourir pour donner leur avis chaque fois que quelqu'un parle et qu'un autre l'écoute. Le langage en général, ses manifestations par les langues, et les manifestations de ces dernières que sont les actes de parole, peuvent être envisagés de plusieurs points de vue. Cette langue, c'est l'une des formes prises par la faculté humaine universelle de langage, mais c'est aussi l'une des composantes de la culture du peuple qui la parle. Cette phrase, c'est une suite de sons représentant des phonèmes, c'est une suite de mots organisés selon des règles syntaxiques, c'est la manifestation de l'état d'esprit de celui qui la profère, d'une certaine relation à un autre, ou plus généralement d'un certain type de relations sociales. Selon le point de vue qu'on adopte, la problématique linguistique n'est pas nécessairement pertinente. Mieux: aucun de ces points de vue n'absorbe les autres, mais il y a entre eux des relations qui doivent être posées d'une manière non triviale.

Rien n'interdit à quiconque d'entreprendre une étude qui engloberait à la fois la langue (y compris dans ses aspects strictement grammaticaux) et la civilisation des Aztèques, un peu après tout comme l'apprentissage des langues mortes ou vivantes dans l'enseignement secondaire est souvent conçu comme une ouverture sur la connaissance de l'histoire, de la géographie et des sociétés. Rien surtout, sinon la pesanteur des cloisonnements institutionnels, n'interdit une collaboration entre des spécialistes de diverses disciplines. On peut en particulier envisager une forme d'étude qui appliquerait aux textes aztèques un complexe de principes d'analyse hétérogènes qui, ensemble, contribueraient à une meilleure compréhension de la culture. Mais il n'y aurait que des risques de confusion à prétendre qu'une telle étude serait globalement du ressort de la linguistique. N'est pas linguistique toute discipline qui rencontre le langage et a des choses intéressantes

Ces restrictions méthodologiques permettent néanmoins de défrayer les bases d'une ethnolinguistique qui ne soit pas le commun dénominateur d'une mauvaise linguistique et d'une anthropologie sommaire, ou d'une sociolinguistique qui soit autre chose qu'un discours socio-politique qui étend ses convictions dans le domaine du langage. Il revient au linguiste de se poser quelques questions, surtout s'il travaille sur un corpus tel que celui que nous avons à notre disposition dans ce cas précis. Les linguistes ont reconnu à juste titre les limites du travail sur corpus (absence d'informateur, hypothèses rendues invérifiables par l'impossibilité de manipuler à loisir les paramètres aspecto-temporels et par l'absence d'un contre-corpus d'énoncés mal formés, cf. 1.2.2.2); il est peut-être temps qu'ils reconnaissent qu'il y a aussi des limites à une étude appliquée pour l'essentiel à des productions in vitro, sollicitées à seule fin de résoudre des problèmes linguistiques, auxquelles manquent régulièrement les marques de l'insertion dans un contexte énonciatif, et qui dans certains cas sont pourvues d'un très faible degré de probabilité. Il y a probablement un moment où cette artificialité est inévitable; mais les chercheurs devraient apprendre à la mesurer, et à en tirer les conséquences théoriques. En étudiant une langue sur les textes à travers lesquels une société exprime ses croyances et ses préoccupations, en ne cherchant pas nécessairement à détourner ou à remodeler ces textes selon ses propres préoccupations professionnelles, le linguiste ne se plie pas seulement aux contraintes du corpus et ne sacrifie pas seulement à l'intérêt qu'il peut à titre personnel éprouver pour une culture: il s'impose une certaine forme de respect de la langue qui va peut-être dans l'intérêt d'une linguistique bien comprise.

Nous nous gardons donc de deux positions extrêmes, qui prennent d'ailleurs plus souvent la forme de slogans que de discours argumentés et raisonnés: celle qui ferait de la langue et de la culture deux domaines étanches, de sorte que le contenu des textes serait totalement non-pertinent pour la linguistique; et celle selon laquelle seule une connaissance approfondie de la culture permettrait une approche de la langue. Plus modestement, nous tenons

à témoigner d'une expérience qui a particulièrement marqué notre recherche. C'est que l'analyse des textes (et souvent: du contenu des textes), éclairée par des lectures historiques ou ethnographiques, nous a aidé à repérer des phénomènes grammaticaux non reconnus par les grammairiens précédents, et qui prennent tout leur sens parce qu'ils apparaissent dans des types de contextes (redondances, métaphores, implorations, développement rhétoriques liés à certaines situations sociales) dans lesquels le contenu et la référence culturelle jouent un rôle incontournable. Nous pensons en particulier à la valeur de certains morphèmes, p.ex. les suffixes autolocatifs /-lan/ (6.2.2.2.2), généralement traduit par "auprès de" mais signifiant en réalité "sous", ou /-kpak/ dans /lan-ti-kpak/ (6.2.2.2.4), généralement traduit par "sur terre" et signifiant en réalité "sur la pointe ou l'arête de la terre"; ou encore aux emplois spécifiques de certaines formes, p.ex. /-ti-w/, habituellement "aller en faisant telle chose", et employé dans le sens "avoir fait telle chose de remarquable", en parlant des anciens et des souverains (7.2.3.1.2.3); ou encore à /-la-/ "quelque chose" avec une référence humaine (3.1.3.2.2.3), phénomène qui se reproduit à un autre niveau dans l'opposition passif vs. réfléchi (3.3.4.2; v. aussi Launey (1995)). Dans ce cadre l'interdisciplinarité n'est plus une addition d'approches différentes, mais une fécondation réciproque: l'approche ethnologique ou historique peut mettre en évidence des phénomènes linguistiques, et à son tour le linguiste, travaillant avec les instruments qui sont les siens, peut apprendre aux ethnologues ou aux historiens des choses sur la culture ou l'histoire elles-mêmes.

Bien que le présent travail s'inscrive dans une perspective purement linguistique, nous espérons donc qu'il puisse être de quelque intérêt aux non-linguistes spécialistes du domaine aztèque. Nous essaierons aussi de transmettre à nos collègues linguistes un peu de l'intérêt que mérite cette civilisation. C'est à cette fin que nous illustrerons nos analyses de nombreux exemples dans lesquels nos lecteurs, eux aussi, pourront ne pas voir uniquement de la morphologie et de la syntaxe.

1.3.4. Linguistique de soi et de l'autre.

Si l'on envisage une langue telle que le nahuatl en s'en tenant

nante dans une querelle diffuse qui peut se poser à peu près en ces termes: pour comprendre ce qu'est le langage, doit-on se livrer à une enquête extensive sur un maximum de langues, ou doit-on analyser avec minutie l'activité linguistique du sujet parlant? Valoriser le premier type de recherche conduit à la construction d'une typologie, certainement essentielle pour connaître l'ampleur et les limites de la variété des langues en lesquelles se réalise le langage, mais risque de n'appuyer cette typologie que sur les données les plus accessibles à une analyse superficielle. Valoriser le deuxième conduit à une connaissance approfondie de phénomènes syntaxiques parfois subtils, mais implique une analyse très fine qui n'est guère possible, à la limite, que sur la langue maternelle du linguiste, ou à l'extrême rigueur sur une langue dont il fait son objet d'étude exclusif, avec des informateurs compétents et dévoués; le risque est alors d'hypostasier les découvertes sur cette langue et d'y voir des propriétés universelles, sans se préoccuper de savoir comment d'autres systèmes linguistiques traitent de problèmes analogues.

La production linguistique s'organise effectivement autour de ces deux pôles. Deux raisons, à notre avis, font pourtant que le deuxième est actuellement dominant: d'abord, la puissance de la théorie et des instruments introduits par Chomsky, qui ont subi bien des avatars et entraîné bien des querelles (et des malentendus), mais laissé peu de chercheurs indifférents; ensuite -il faut le reconnaître-, la misère de la linguistique descriptive qui, à de rares exceptions près, n'a pas su fournir des données suffisamment affinées pour que la théorie en tire profit. Depuis une vingtaine d'années, c'est donc dans le domaine théorique, appuyé sur l'analyse intensive d'un très petit nombre de langues déjà bien étudiées⁽³⁸⁾, que la linguistique a enregistré ses meilleurs succès.

Peut-être y a-t-il quelque incongruité, dans ce contexte, à demander qu'on prenne en considération des faits provenant d'une langue lointaine, dont la bibliographie, quoique relativement fournie pour une telle langue, ne peut en aucun cas se comparer à celles

(38) En gros, celles des pays industriels qui peuvent se permettre le luxe de subventionner des recherches linguistiques!

qui concernent les langues de grande diffusion, et surtout, une langue morte qui n'existe que sous la forme d'un corpus - assez étendu mais nécessairement lacunaire -, et en cela telle que, passé un certain niveau d'analyse, beaucoup d'interrogations vont se trouver sans réponse. Avouons-le: nous travaillons sur une langue qui n'est pas la nôtre, sans faire appel à des informateurs, avec une connaissance purement textuelle acquise progressivement depuis une douzaine d'années.

Nous pensons avoir conscience des limites d'une telle recherche. Mais faut-il récuser d'avance les travaux sur les langues mortes, ou sur les langues insuffisamment connues, et dénier par exemple aux latinistes le droit de participer à leur façon à l'accumulation des connaissances sur le langage, et à l'élaboration d'une théorie? C'est tout de même un principe scientifique élémentaire que de prendre en considération tous les faits qui se produisent dans le domaine étudié, quitte à les soumettre à un examen critique et à reconnaître qu'ils ne sont pas tous également intéressants et probants. Car si l'on n'accepte que des analyses très affinées sur des langues très bien connues, on restreint d'une manière excessive le domaine susceptible d'être étudié et l'on manque nécessairement, par l'ignorance d'autres langues, une dimension essentielle à la théorie qu'on prétend construire. Si la dispersion et la superficialité stérilisent la recherche, la méconnaissance de la diversité des langues lui ôtent toute perspective de généralisation.

Allons plus loin. On est en droit d'accuser les courants dominants en linguistique d'une véritable trahison. Parmi les quelque deux mille langues parlées sur le globe, un très grand nombre sont, pour diverses raisons (qui vont du génocide à l'acculturation) en voie d'extinction plus ou moins rapide. Combien subsisteront dans cinquante ans? Et alors que l'on voit bien des zoologues et des botanistes militer pour éviter la disparition de certaines espèces, l'anéantissement de pans entiers de leur objet d'étude ne semble guère préoccuper les linguistes, sauf ceux qui ont quelques préoccupations ethnologiques. Un engagement des linguistes en faveur des langues et des cultures menacées serait dans la logique

de leurs préoccupations scientifiques. Or on ne le voit guère. Il y a, il est vrai, quelques éléments rassurants: certaines des études récentes les plus intéressantes sur des langues peu connues - et qui contribueront peut-être à renverser la tendance au mépris des langues - concernent précisément des langues en voie de disparition, ou au moins très minoritaires.

En attendant, nous pensons qu'il y a quelque intérêt à apporter à la somme des connaissances et des réflexions sur le langage une étude sur une langue assez moyennement connue, et ce malgré le handicap que constitue son statut de langue morte. Par rapport à des études sur le français ou l'anglais, les ambitions et les méthodes seront différentes, les critères de validité des hypothèses ne seront pas les mêmes. Mais cette langue présente suffisamment de traits remarquables pour que nous estimions nécessaire leur prise en considération dans le cadre de n'importe quelle théorie générale du langage. En cela nous espérons au moins intéresser, et au mieux faire oeuvre utile.



CHAPITRE DEUXIEME

L'OBJET ET LA METHODE

2.1. Perspectives sur la langue.

2.1.1. Le point de vue linguistique et ses frontières.

2.1.1.1. Généralités.

Nous avons situé cette étude dans une double filiation: les études aztèques et la linguistique. C'est que, d'un côté, nous espérons contribuer à une meilleure connaissance d'un aspect finalement trop peu étudié de la culture des anciens Mexicains -leur langue-, et que d'un autre côté nous espérons apporter des éléments pour une meilleure connaissance des propriétés du langage humain. Pourtant, le premier aspect de notre tâche ne viendra qu'en complément du second; non qu'il lui soit subordonné en droit, mais parce que c'est dans le domaine linguistique que nous pouvons avoir quelques compétences et les mettre au service d'autres chercheurs. Nous entendons par linguistique au sens strict une recherche qui s'applique à des faits appartenant au fonctionnement d'une ou plusieurs langues naturelles, et les considère comme relevant du problème général du langage humain, et non de celui de telle ou telle culture.

Ce point de vue linguistique, dont nous reconnaissons les limites mais dont nous revendiquons la légitimité, va se trouver lui-même limité par un parti-pris morphosyntaxique. Notre étude envisagera la langue nahuatl comme un ensemble d'unités et de combinaisons d'unités (et de classes d'unités et de combinaisons d'unités) de ce qu'il est convenu d'appeler la première articulation. Nous considérerons comme déjà acquis, et hors de notre présent propos: la phonologie, l'analyse morphologique, et la sémantique lexicale. Voyons successivement ces points.

2.1.1.2. Phonologie.

En phonologie, domaine en soi qui a ses méthodes spécifiques, nous nous contenterons au départ de l'inventaire des phonèmes donné dans l'avant-propos, avec la graphie "carochienne améliorée" qui lui correspond. Cela dit, la morphologie met parfois en jeu des alternances qui suggèrent de poser des structures phonologiques de base (ou primitives), reliées à la forme phonétique par des règles dans lesquelles les phonèmes au sens "pragmatisés" de ce terme représentent en général l'avant-dernier stade de la dérivation. Chaque fois qu'on pourra le faire, on dégagera une telle forme phonologique de base en lui attribuant une représentation telle que toutes les variantes puissent en être dérivées au moyen d'un petit nombre de règles dites morphophonologiques⁽¹⁾. Ces formes de base seront comme il est maintenant traditionnel notées entre barres droites (| |), les barres obliques (/ /) étant réservées à la notation phonologique au sens structuraliste du terme et les crochets droits ([]) comme toujours à la notation phonétique⁽²⁾. Cela dit, il faut bien reconnaître que le nahuatl est une langue qui présente peu de graves problèmes morphophonologiques, de sorte que nous pourrions le plus souvent nous satisfaire de raisonner sur la forme phonologique ordinaire et sa notation carochienne.

2.1.1.3. Les unités: morphèmes et mots.

En morphologie, on supposera acquise la notion de morphème⁽³⁾, comme unité significative de première articulation pourvue d'un signifiant (forme phonologique) et d'un signifié (concept). Nous

(1) Pour une présentation de la problématique de la "phonologie générative", v. Schane (1968), Dell (1973), et le n°8 (1967) de la revue Langages.

(2) Rappelons que la plus grande partie des exemples apparaîtra pourtant en notation soulignée (graphie carochienne améliorée), et que les "parenthèses pointues" (< >) serviront à noter une graphie telle qu'elle apparaît dans le texte original.

(3) Nous préférons ce terme à celui de monème utilisé dans une certaine tradition structuraliste, dans la mesure où il représente une convention terminologique plus répandue, et où il se relie à morphologie comme phonème à phonologie.

éparpillerons au lecteur de longues justifications de l'identification des signifiants, en rappelant cependant que la segmentation n'est pas le seul procédé mis en oeuvre dans l'analyse morphologique: le signifiant peut en effet prendre la forme, non seulement d'une suite de phonèmes, mais aussi d'un morphème zéro (c.-à-d. sans représentation phonologique, la réalité de ce morphème résidant dans une opposition avec un ou plusieurs autres morphèmes qui, eux, sont pourvus d'une forme phonologique), ou de procédés morphologiques non segmentables tels qu'amalgames (une suite phonologique insécable concentrant deux ou plusieurs signifiés), alternances radicales (v. les formations thématiques 7.1.1) ou troncation (v. p.ex. le parfait à apocope, 4.2.2.1). On admettra aussi qu'il existe d'une part des morphèmes grammaticaux - appartenant à des inventaires clos, c.-à-d. s'opposant à un nombre fixe et généralement restreint d'autres morphèmes -, et d'autre part des morphèmes lexicaux ou lexèmes - appartenant à des inventaires ouverts, c.-à-d. s'opposant à un nombre indéfini d'autres morphèmes -. On reconnaîtra à ce propos qu'en nahuatl comme dans d'autres langues, la frontière entre les deux domaines n'est pas étanche, et surtout qu'il existe de nombreux cas de grammaticalisation d'éléments lexicaux, dont l'examen est d'ailleurs particulièrement révélateur dans la problématique des opérations (v. plus loin 2.1.2.3 et 5).

D'autre part, et même si certains linguistes sont réticents à lui donner droit de cité, nous soutenons ici que la notion traditionnelle de mot a en nahuatl (et probablement dans la plupart des langues) une réalité linguistique supérieure à celle de morphème. Nous devons quand même observer que les grammairiens et les écrivains un tant soit peu soigneux ont écrit le nahuatl en le segmentant, non en morphèmes, mais en mots; autrement dit, en représentant les énoncés non comme des suites de morphèmes, mais d'abord comme des suites de mots. Cette segmentation ne peut être mise au compte d'une influence des modèles grammaticaux européens et plus particulièrement latins, et ce même si les grammairiens posent en nahuatl l'existence à la fois d'une conjugaison - en quoi ils ont raison - et d'une déclinaison - en quoi comme nous le verrons ils

ont tort -. Car même là où le mot nahuatl regroupe des morphèmes d'une manière qui n'a pas de correspondant en latin ou en espagnol (nous pensons en particulier à la représentation préfixale à la fois du sujet et de l'objet ou du possesseur, alors que dans les langues européennes seul le sujet est marqué par un affixe verbal, d'ailleurs un suffixe), ils ont su d'emblée reconnaître que la composition des mots en nahuatl ne recouvrait pas toujours celle des langues plus familières, mais que la notion de mot y avait un sens. Ils ne faisaient ainsi que répéter (mais non copier) une forme d'analyse déjà pratiquée implicitement par leurs prédécesseurs grecs ou latins, et qui consiste à poser la notion de mot à partir de deux ordres de critères:

-a) des critères d'ordre phonologique (le mot est le cadre d'apparition de certains phénomènes de seconde articulation). En l'occurrence, les frontières du mot nahuatl sont garanties par des exclusions initiales (/l/, /'/) et finales (neutralisation de l'opposition /m/ - /n/, dévoisement qui neutralise l'opposition /v/ - /š/), par l'absence quasi-totale⁽⁴⁾ de sandhi externe contre un certain développement du sandhi interne, et surtout par un accent démarcatif qui tombe mécaniquement sur l'avant-dernière syllabe⁽⁵⁾.

-b) des critères d'ordre morphologique: il existe une solidarité forte et réciproque entre certains morphèmes lexicaux et certains morphèmes grammaticaux marqueurs de catégories (2.1.2.2; selon la terminologie traditionnelle, on parlera respectivement de radical et d'affixes, ces derniers pouvant être des préfixes ou des suffixes): par exemple, on n'imagine pas un lexème verbal qui ne serait pas associé à une marque de l'aspect-temps et de la personne (même si dans certains cas l'une de ces catégories peut être marquée par un morphème zéro); et inversement, on n'imagine pas un morphème personnel ou aspecto-temporel non affixé à un certain type d'élément lexical⁽⁶⁾.

(4) A quelques exceptions près, p.ex. /-l,+/λ-/ parfois traité /-l,+/1-/ même à une frontière de mots.

(5) Sauf les monosyllabes et les formes vocatives (5.1.2.5).

(6) Le critère de non-séparabilité joue évidemment ici un rôle important.

Nous reproduirons donc pour l'essentiel la segmentation en mots - ou, si l'on préfère, le regroupement de certains morphèmes sous la forme de mots - telle qu'on la trouve chez les grammairiens et dans le C.F. Nous reconnaitrons le cas échéant que certains problèmes de détail peuvent demeurer, en particulier quant au statut des enclitiques (et au regroupement traditionnel en un mot de certaines combinaisons de particules⁽⁷⁾)

2.1.1.4. La sémantique lexicale.

Nous ne traiterons pas de sémantique lexicale, quelle que soit la tentation qui puisse nous attirer vers ce domaine à la jonction de la linguistique et de l'anthropologie. On y rencontrerait des phénomènes dont certains sont ponctuels et anecdotiques, mais dont d'autres ouvrent des perspectives plus générales sur la conceptualisation de l'univers propre à la culture aztèque, qui sous-tend les croyances et les rites, mais aussi les discours, les métaphores et métonymies, les jugements de valeur positifs et négatifs, les associations de concepts qui structurent une vision du monde (par exemple: le nombril est méprisable; le Sud est à gauche, et bleu; le lapin et le cerf symbolisent le comportement excessif du tlahuēlīlōc, tout aussi réprouvé que l'était en Grèce celui de l'hubristēs, etc.).

Dans le cadre d'une théorie générale du langage, le "lexique contrastif" peut ainsi se révéler une pièce aussi importante que la grammaire contrastive, puisqu'il permet de poser la notion de concept, non comme primitive, mais comme issue d'un processus de conceptualisation, qui lui-même peut s'entendre de deux manières: soit comme l'organisation conceptuelle de l'univers développée par une culture particulière, soit comme l'appropriation individuelle de ce système conceptuel par chaque individu grandissant au sein de cette société, au cours de son apprentissage de la langue. On pourrait tirer quelque profit de la comparaison qui ferait apparaître de langue à langue des domaines "sur-conceptualisés" (p.ex. en nahuatl les nombreuses façons de casser, de laver, de porter, de prendre), ou sous-conceptualisés: p.ex. en nahuatl le

(7) Sur cette notion, v.2.2.2.4 et 8.1.

mot atl peut s'appliquer à n'importe quelle forme d'eau (recueillie dans un récipient, mer, lagune, cours d'eau, pluie) ou de liquide; il y a un verbe impersonnel radical (3.2.3) pour "pleuvoir", "neiger", "venter", mais pas pour "tonner", qui est une forme dérivée⁽⁸⁾; il semble qu'il n'y ait pas à proprement parler de noms de mesure ou de couleurs, mais des dérivés de très nombreux noms d'objets considérés comme étalons sous le rapport de leurs dimensions, de leur forme, de leur teinte; il y a des mots pour "bon" et "vrai", mais pas pour "mauvais" et "faux", qui se disent "pas bon" (amo cualli) et "pas vrai" (amo nelli), etc.

Les apories du traducteur, déjà embarrassantes lorsqu'il a affaire à deux langues de cultures relativement voisines, deviennent d'ailleurs infernales lorsqu'il a affaire à deux traditions aussi éloignées: après tout, qu'est-ce qui est cualli ou neli par rapport à ce qui est bon ou vrai? On pourra en tout cas tenter de reconstituer, à travers leurs contextes d'occurrences, les signifiés de lexèmes embarrassants parce qu'apparemment polysémiques comme mati ("sentir/apprendre/connaitre, savoir/éprouver du plaisir/se diriger"), nemi ("marcher/remuer/vivre/ne pas cesser de/réfléchir"), nequi ("considérer comme/vouloir"), etc. Les discordances conceptuelles peuvent affecter non seulement les unités mais aussi les relations, p.ex. on ne dit pas en nahuatl "regarder qqn.", mais "regarder/attendre des choses (tla-chiya) devant qqn. et au-dessus de qqn."; on ne dit pas "jeter des pierres à qqn.", mais "frapper à distance (mōtla) qqn. avec des pierres"; la marmite n'est pas pleine d'eau, c'est l'eau qui "est à plein" (temi) dans la marmite, etc. Elles peuvent s'étendre sur l'organisation même de la conceptualisation, posant ainsi des questions très générales à la linguistique: par exemple, s'il n'y a pas en nahuatl de classe caractérisée d'adjectifs (5.1.1.2), et si l'on admet que dans les langues qui en ont les adjectifs expriment des qualités, alors qu'est-ce qu'une qualité?

(8) Tla-cuaçualaca "des choses crépitent", v. 3.3.1.1.

A ce niveau, nous rejoignons le coeur de cette étude, qui est la sémantique grammaticale. Mais en règle générale nous ferons comme si le lexique était primitif: cela veut dire que les processus de conceptualisation du domaine lexical ne seront pas traités, et que nous ne poserons pas de relation linguistique entre deux formes s'il n'y a pas d'indice morphologique ou syntaxique qui permette de le faire. En cela nous refusons certaines formes de l'analyse lexicale pratiquée par la sémantique générative, bien que nous admettions que la sémantique est probablement une partie constitutive des schémas morphosyntaxiques. Il nous faut donc maintenant poser le problème des catégories et des opérations - et justifier le titre de cet ouvrage -, mais aussi celui des observables qui les font apparaître.

2.1.2. Les observables et les objets de l'analyse.

2.1.2.1. Classification des observables.

Les restrictions apportées dans les sections précédentes amènent à poser de manière plus précise la problématique du point de vue linguistique, sous la forme suivante: que va-t-on observer, et que peut-on s'attendre à trouver (ou: que cherche-t-on?). Nous essaierons ici de répondre à la première question.

Bien évidemment, le premier travail du linguiste consiste comme nous l'avons dit à découvrir les unités (morphèmes ou mots), et à les classer. Mais ce n'est là que la première phase de son travail, phase technique que nous supposons acquise ici. Il lui revient ensuite de montrer comment se font les combinaisons d'unités sous la forme de séquences d'unités, de sorte qu'on a en fait des classes de séquences d'unités. Un point essentiel qui apparaît alors est la mutuelle substituabilité de suites simples (p.ex.: monolexicales) et de suites complexes (plurilexicales) dans un même contexte, qui fonde la récursivité. On en vient ainsi tout naturellement à une analyse en constituants, qui peut à son tour déboucher sur la construction d'un système de règles syntagmatiques fondant la syntaxe. Mais ce faisant le linguiste doit faire preuve de discernement.

C'est que si les classes doivent être établies sur des bases distributionnelles (mutuelle substituabilité dans un même contexte, définissant la relation d'opposition), on ne saurait se satisfaire d'une conception étroite de la distribution - par exemple, la mutuelle substituabilité dans un énoncé affirmatif positif -. Ainsi, poser une équivalence distributionnelle entre un pronom personnel et une suite Déterminant + Nom (éventuellement pourvue d'une expansion aussi longue qu'on voudra) "tient" à peu près en anglais, mais certainement pas en français, où l'on a par exemple Il dort comme L'enfant dort, mais non *Dort l'enfant? comme Dort-il?, ni *Il, il dort comme L'enfant, il dort. Les pronoms personnels du français n'ont donc pas (contrairement sans doute à ceux de l'anglais) les propriétés des syntagmes nominaux, et l'équivalence distributionnelle Il/L'enfant dans l'énoncé affirmatif positif sans thématisation ni focalisation n'est donc qu'un leurre (et, incidemment, le statut de SN attribué à un morphème qui tend à un statut d'affixe est peut-être une influence de la grammaire anglo-saxonne de la même veine que l'attribution des six cas du latin à une langue non casuelle par des grammairiens des générations précédentes). La prise en considération de contextes plus strictement définis peut faire éclater certaines classes, mais aussi en faire apparaître d'autres.

2.1.2.2. Catégories.

Nous sommes alors confrontés, dans le domaine grammatical, au problème de l'établissement des catégories. Cette notion a connu depuis Aristote bien des infléchissements de sens. Le dernier avatar notable est celui de la grammaire générative, où il désigne soit une classe d'unités (p.ex. : N), soit une classe de suites d'unités (p.ex. : SN). Nous lui restituerons ici le sens qu'elle a dans une grande partie de la tradition européenne: celui de catégorie grammaticale.

La conception la plus restrictive en est la suivante: on a, dans un certain contexte syntagmatique (qui peut être la phrase, mais aussi une suite inférieure à la phrase, et en particulier le mot), un point où se manifeste un inventaire paradigmatique fermé,

c'est-à-dire comprenant un nombre fini et énumérable de morphèmes (généralement inférieur à la dizaine, mais au moins égal à deux⁽⁹⁾) en relation d'opposition (mutuelle substituabilité, apparaissant au test de commutation). On a ainsi en latin, grec, russe, etc., la catégorie du cas, réalisée par un suffixe joint à un radical nominal (avec des phénomènes d'amalgame qui ne posent pas de problèmes théoriques majeurs), en français ou en allemand une catégorie du genre réalisée sur les déterminants du nom, dans la plupart des langues une catégorie des l'aspect-temps réalisée par des affixes verbaux, etc.⁽¹⁰⁾.

Malheureusement⁽¹¹⁾, la situation se complique, non seulement sur le plan de l'analyse matérielle (avec les signifiants non segmentables, 2.1.1.3), mais surtout lorsqu'il s'agit d'associer à la classe des signifiés une classe de signifiants, ou, si l'on préfère, de comprendre quelle portion de l'expérience humaine est couverte par une catégorie grammaticale. Il y a longtemps qu'on sait, par exemple, qu'une catégorie du nombre à deux termes (singulier/pluriel), qui fonctionne d'ailleurs de manière souvent différente de langue à langue quand elle existe, ne peut jamais être plaquée totalement sur une opposition extra-linguistique unique/multiple (elle-même parfois peu évidente empiriquement); ou que le temps verbal ne s'organise jamais en un simple triplet présent/passé/futur. D'autre part, certaines catégories n'ont que des manifestations indirectes: par exemple, le genre en anglais (où il n'apparaît que dans la pronominalisation), ou la détermination, qui peut apparaître par des contraintes sur l'ordre des mots dans des langues sans article comme le latin, le russe ou

(9) L'un d'entre eux pouvant avoir une forme zéro.

(10) Par un abus qui n'est pas trop gênant, on donne souvent le nom de catégorie à l'un des éléments de la classe. On parle p.ex. au sens strict de la catégorie du cas ou du genre, mais aussi de l'ablatif ou du féminin comme catégories.

(11) Malheureusement pour la tranquillité du descripteur: pour l'idée qu'on peut se faire du fonctionnement des langues, ce fait serait plutôt satisfaisant.

le chinois⁽¹²⁾. Enfin, une partie du domaine couvert par une catégorie qui se réalise d'une façon claire (inventaire paradigmatique) peut se trouver manifestée de manière non paradigmatique (particules, ordre des mots, phénomènes mélodiques, périphrases comprenant des éléments lexicaux...).

S'il n'y a donc pas de correspondance terme à terme entre de l'extralinguistique et du linguistique, c'est, bien sûr, parce que l'expérience se trouve non pas transposée et traduite, mais véritablement traitée, classée, reconstruite et interprétée par chaque langue, et de manière originale dans chacune, ce qui, encore une fois, ne veut pas dire de manière irréductible. Nous aborderons l'étude des catégories grammaticales du nahuatl sans a priori sur cette originalité, mais en sachant d'avance que le problème se présentera nécessairement d'une manière complexe, et en en assumant les conséquences.

2.1.2.3. Opérations.

La notion de catégorie n'épuise pas le champ des structures linguistiques. Nous devons lui adjoindre celle d'opération. Cette dernière est moins couramment utilisée et elle est même rejetée par une partie de la tradition linguistique. Dans son sens le plus strict, une opération est un élément d'un calcul à l'intérieur d'un système formel axiomatisé. Dans cette acception, le sens et le statut de cette notion sont clairs. Les problèmes surgissent seulement quand on se pose la question de l'interprétation du système formel et quand, sous des formes plus ou moins grossières ou subtiles, on postule des isomorphismes entre ce système et le fonctionnement de l'objet qu'il représente (avec la position extrême qui ferait des opérations la notation de processus psychologiques, comme on a pu le voir avec certaines expériences visant à chronométrer, sur des phrases de la langue, la reconnaissance des transformations).

(12) Cf. les notions de overt vs. covert categories dans Whorf (1956); v. aussi ci-dessous 2.1.2.5.

Dans le cadre des grammaires de type génératif-transformationnel (et de leurs avatars hérésiarques tels que la sémantique générative ou la grammaire des cas), une opération est conçue comme le passage d'un état à un autre (d'un schéma à un autre), par l'application d'une règle dérivationnelle ou transformationnelle explicitement formulée. On peut suivre ainsi, selon le cadre théorique adopté, les étapes du passage, soit d'un symbole de départ à une structure profonde puis à une structure superficielle, soit d'un ensemble de relations sémantiques à une suite morphosyntaxique; mais le problème de la relation entre le modèle et l'objet est généralement éludé. L'idée générale, par-delà les variantes notationnelles ou théoriques, est que les suites de morphèmes ou de mots, même regroupées en constituants hiérarchisés, ne représentent pas le degré ultime où s'arrête l'analyse, mais qu'elles sont issues de schémas abstraits; la controverse porte seulement (si l'on ose dire!) sur la nature et le statut de ces schémas abstraits, et sur la formulation des règles de passage. Or cette problématique même est refusée par certains qui, récusant la notion de niveau de dérivation et celle de transformation, s'en tiennent à une syntaxe qui, à travers diverses variantes notationnelles, énumère et caractérise des types de phrases et des types de constituants.

Quoique nous partagions l'idée que la linguistique ne pourra progresser qu'en s'attachant à caractériser des opérations, nous voudrions proposer, pour essayer de trouver un terrain d'entente minimal, une acception plus faible de la notion d'opération. Nous espérons que tout le monde s'accordera à reconnaître qu'il existe par exemple des relations entre une phrase affirmative et la négative, l'interro-négative ou l'interrogative "correspondantes" (c.-à-d.: comprenant les mêmes éléments lexicaux), entre un syntagme nominal et le pronom qui peut le représenter ou le reprendre, entre une active et une passive, entre p.ex. il vient, phrase complète, qui vient proposition relative ou qu'il vient proposition

complétive, etc.⁽¹³⁾. Le sens faible d'opération pourrait être alors une formulation de cette relation, étant entendu que cette formulation doit être suffisamment explicite pour que rien ne soit omis ou déformé quand on passe d'une phrase ou d'un syntagme de la "famille" à l'autre.

2.1.2.4. Formes primitives et dérivées.

Cette acception minimale peut garder le nom d'opération, dans la mesure où l'on peut retrouver les notions d'opérande et d'opérateur si on lui associe la notion de primitif. Et cette dernière notion vient nécessairement tôt ou tard. C'est que les différents membres des familles de phrases ou de syntagmes ne sont pas sur le même plan si l'on cherche à formuler des relations entre eux, on voit que certains sont des compositions de deux ou plusieurs autres, ou que l'on doit partir de tel ou tel pour arriver à tel autre.

Il faudra sans doute prendre garde, dans cette perspective, à la relation entre les séquences morphosyntaxiquement courtes et les séquences morphosyntaxiquement longues, et à la forme des règles qui les relient. La tentation est en effet permanente de poser que si A et AB sont deux suites bien formées, alors AB est nécessairement dérivée de A puisque B est d'une certain point de vue "facultatif". On voit se profiler, d'une part, la notion d'expansion (Martinet: "tout ce qui n'est pas nécessaire"), mais aussi celle, si courante en linguistique descriptive, d'énoncé minimal comme point de départ irréductible de l'analyse morphosyntaxique.

Notre point de vue ici est que l'assimilation du court et du simple est abusive (même si ces deux notions peuvent parfois se recouvrir). Ce n'est pas son caractère court qui permet qu'un membre d'une famille de formes puisse être considéré comme primitif: c'est le fait qu'on puisse en dériver les autres par des

(13) Cette problématique est évidemment triviale depuis Chomsky (1956). Sans entrer dans les détails d'une querelle célèbre, nous espérons aussi que les plus acharnés des lexicalistes admettront qu'il y a une relation entre il vient et sa venue, même s'ils estiment que cette relation doit être traitée ailleurs que dans la grammaire.

formulations explicites⁽¹⁴⁾.

Mais il faut aller plus loin. On voit tout de suite que l'élément primitif ainsi défini n'est pas nécessairement l'un des membres observables de la famille: il peut aussi être caractérisé comme une somme de traits ou d'unités dont il se trouve qu'elle ne peut se réaliser qu'accompagnée d'autres traits ou unités annexes. Autrement dit, l'élément primitif va probablement devoir être caractérisé de manière abstraite. Après tout, la détermination des traits pertinents d'un phonème passe d'abord par la mise à l'écart de traits phonétiques qui sont souvent des constituants nécessaires de toute réalisation effective. De la même manière, si une phrase interrogative est formée à partir de l'affirmative positive en ajoutant un morphème ou une périphrase, cela peut permettre de poser l'opération interrogation (avec sa marque morphématique ou périphrastique), mais il ne faut pas oublier que l'assertion qu'on a dans l'énoncé affirmatif positif est aussi une opération, et qu'il peut donc être intéressant de poser comme source des deux phrases un schéma non asserté, non réalisé en tant que tel. Ceci est encore plus clair si la relation affirmative/interrogative apparaît non sous forme d'adjonction morphologique, mais par exemple sous forme de permutation dans l'ordre des mots⁽¹⁵⁾. Ou encore, la structure active sujet-verbe-objet n'est pas forcément primitive par rapport à la passive correspondante: il peut être intéressant de dériver les deux structures, active et passive, d'un schéma où les relations entre termes se posent différemment⁽¹⁶⁾. D'une manière générale, si l'on a 2 suites X et Y apparentées, on doit toujours envisager la possibilité

(14) On peut d'ailleurs faire le même raisonnement pour une famille de réalisations phonétiques. La primitivité peut être relative, un schéma dérivé d'un autre pouvant être primitif par rapport à un troisième.

(15) On sait que de nombreux germanistes, à la suite de Fourquet, soutiennent que l'ordre de base de la phrase allemande n'est ni S-V-O (celui de l'affirmative), ni V-S-O (celui de l'interrogative), mais bien S-O-V qui apparaît dans les subordinées.

(16) Voir ici ch. 3.

d'envisager une dérivation de forme $\underline{Y} \rightarrow \underline{X}$ aussi bien que $\underline{X} \rightarrow \underline{Y}$, mais aussi $\underline{Z} \rightarrow \underline{X} \rightarrow \underline{Y}$ ou $\underline{Z} \rightarrow \underline{Y} \rightarrow \underline{X}$ (où \underline{Z} est une forme primitive abstraite), ou encore $\underline{X} \leftarrow \underline{Z} \rightarrow \underline{Y}$ (cette dernière solution n'interdisant évidemment pas de poser la relation $\underline{X} - \underline{Y}$).

Plus particulièrement, on n'échappe pas à la nécessité de donner un statut à la troncation, ou procédé de réduction des séquences. Par exemple, les syntaxes tant traditionnelles que génératives de langues telles que le français ou l'anglais posent comme forme canonique l'énoncé à deux constituants, qui peuvent recevoir une dénomination purement morphologique (SN et SV), mixte morphologico-fonctionnelle (sujet et verbe/groupe verbal) ou ouvertement logico-fonctionnelle (sujet et prédicat...), l'énoncé minimum correspondant alors aux cas où chacun des deux éléments est monolexical⁽¹⁷⁾. Or les mêmes langues admettent des énoncés à un seul constituant, et ce non seulement avec une modalité injonctive, où ce seul constituant est verbal (Viens!) ou nominal (Silence!), mais aussi avec l'assertion, comme p.ex. *Jean*, énoncé parfaitement bien formé et auto-suffisant s'il répond à une question comme p.ex. Qui a crié?. Dira-t-on qu'un énoncé comme *Jean* n'est admissible que dans un certain contexte interlocutoire, puisque seule une question par Qui le rend possible en tant qu'énoncé? A ce point, la démarche naturelle consiste à poser une construction bipartite Jean a crié, suivie d'une règle de troncation pouvant s'appliquer dans des cas comme celui que nous venons d'évoquer. Mais ne devrait-on pas faire un raisonnement voisin pour n'importe quel énoncé? Par exemple dans Il a crié, le pronom il peut impliquer une opération de pronominalisation d'un syntagme nominal, dans des conditions qui doivent être explicitées, et qui elles-mêmes impliquent de toutes façons un contexte. L'enfant a crié pose à peu près le même problème au niveau de la détermination; et de toutes manières l'attribution au verbe de catégories aspecto-temporelles ou modales implique toujours une relation à un contexte énonciatif (l'événement est ramené, directement ou indirectement, à la situation de l'énonciation...).

(17) Indépendamment du problème du statut de pronoms personnels, qui n'est pas le même en français et en anglais, cf. supra.

Il y a donc de grandes difficultés à poser que l'énoncé minimal doit avoir au moins deux constituants, et à traiter les énoncés à un seul constituant comme dérivés par troncation des énoncés à deux constituants. La troncation, même si elle prend la forme d'une règle explicite, n'a guère plus d'intérêt que la notion traditionnelle et intuitive de "sous-entendu". Nous allons voir plus loin qu'avec la propriété de pan-prédicativité (2.2.2.4) et la possibilité de syntagmes de forme zéro (8.2.1), le nahuatl apporte à ce dilemme une solution fort élégante.

Dans ces conditions, nous n'accorderons aucun statut à la notion d'énoncé minimal, ni en tant qu'objet observable, ni en tant qu'objet théorique. Nous nous contenterons de poser de manière axiomatique et non définie qu'il existe, en nahuatl comme dans toute langue, des mots ou des combinaisons de mots qui forment des énoncés, que ces énoncés réfèrent à des événements (qui peuvent être aussi bien des états ou des propriétés que des processus pourvus d'un déroulement temporel, cf. 4.1), et que tout nahuaphone était capable de reconnaître quels mots ou quelles combinaisons de mots constituaient ou non un message complet et bien formé de sa langue.

2.1.2.5. Le statut des morphèmes dans les opérations.

Mise en évidence de catégories ou d'opérations: ce nouveau couple représente une autre polarisation de l'analyse linguistique. En gros, on peut dire que sous l'influence de la grammaire traditionnelle, elle-même issue de l'analyse des langues flexionnelles, et après avoir élaboré la notion d'inventaire paradigmatique, le structuralisme post-saussurien a mis l'accent sur les catégories et produit des études souvent pénétrantes sur les systèmes casuels et aspecto-temporels. La réaction générativiste, en rétablissant la notion de règle comme instruction opératoire, et (sans doute sous l'influence des techniques informatiques), en posant celle de modèle linguistique comme simulation de l'activité linguistique du sujet parlant, a centré sa méthode sur la formulation d'opérations.

Il y a des risques inhérents à chaque démarche, et les défauts correspondants sont effectivement attestés de manière plus ou moins aiguë. Dans le premier cas, une dissociation radicale de la morphologie et de la syntaxe, avec une priorité de fait (ne serait-ce que dans le plan des grammaires!) à la première, la seconde n'étant comprise que comme l'ensemble des règles de bon emploi des formes dont on a auparavant établi la liste. Dans le second cas, une conception des catégories comme un simple inventaire de possibilités que l'on trouve à droite d'une flèche à un certain niveau de la dérivation, sans que rien soit dit sur les conditions dans lesquelles on choisit tel ou tel élément de cet inventaire: la théorie standard chomskyenne manque totalement d'une théorie de l'aspect-temps, et même sa théorie de la détermination est faible.

Il faut donc réhabiliter le statut des morphèmes dans les règles syntagmatiques ou transformationnelles. Par exemple, si une transformation passive, outre la permutation du sujet et de l'objet, entraîne l'apparition de être + participe passé et de par, l'occurrence de ces morphèmes doit être commentée et pas seulement apparaître subrepticement à droite d'une flèche; comme doivent d'ailleurs être commentés les effets aspectuels (la voiture est réparée est un perfectif, mais si l'on ajoute ... par le garagiste, on obtient un imperfectif) ou thématiques et focaux (la voiture est réparée par le garagiste = "quant à la voiture, c'est le garagiste qui la répare"). C'est seulement alors qu'on pourra avancer d'une notation conventionnelle vers une démarche théorique. Dans cette perspective, tout compte (rien n'est "explétif"): par exemple, dans j'en vois trois, en (représentant de + pronominalisation) doit être considéré comme la marque d'une opération de prélèvement sur une classe, ce qui permet de voir dans la quantification autre chose qu'un dénombrement, et, au-delà du français, de comprendre certains phénomènes comme l'apparition de classificateurs dans la plupart des langues sans nombre grammatical (sur ce problème en nahuatl, cf. 5.2.7.2.4).

Tant pis si là encore des classes éclatent, comme celle des "articles" ou "déterminants" en français, où il n'y a pas d'"article partitif", mais une combinaison de la marque du prélèvement (de) et de l'article défini, et où l'"article indéfini", en dehors de l'antéposition au ncm, a des propriétés distributionnelles différentes de celles de l'article défini. Tant pis aussi si l'on doit faire appel à des analyses qui pourraient paraître synchroniquement excessives à certains linguistes. Poser comme Martinet que le français est-ce que est un morphème unique, ou que il y a est synchroniquement inanalysable, revient à adopter un programme de cécité volontaire, dans lequel l'interrogation et l'expression de l'existence sont des données irréductibles. Nous pensons pour notre part que ce ne sont pas des opérations primitives, que d'une manière générale le linguiste doit se poser la question de savoir ce qui est primitif et ce qui est dérivé (et de réduire si possible le nombre des données primitives ou axiomatiques), et que la contrepartie de la limitation que nous nous sommes donnée plus haut (nous n'avons rien à dire de ce qui n'a pas de manifestation linguistique) est l'exigence d'une grande attention à l'occurrence des morphèmes. Et qu'on ne vienne pas nous dire que par là nous mélangeons synchronie et diachronie: quand bien même les sujets parlants n'auraient aucune conscience de la composition morphologique de est-ce que ou il y a (ce qui reste à prouver), une théorie générale du langage doit intégrer l'étude de la manière dont les langues peuvent se construire l'expression de la question ou de l'existence (ou encore: de la concession, de l'hypothèse, de la possession, de la localisation, de la thématization, de l'aspect perfectif, etc.) - avec la variété mais aussi la limite des procédés utilisés -; et dans cette étude, tout ce qu'on peut observer ou connaître peut être pris en considération. Nous faisons sur ce point nôtres, d'une part, la notion de covert category de Whorf (1956), mais aussi, en les transposant dans des termes

linguistiques, les propos de Freud (1916) sur les "signes très faibles" qui peuvent "mettre sur la trace des choses plus importantes" (18).

Un examen non réducteur de la richesse du langage montre en effet qu'il n'est ni un simple ensemble d'éléments organisés par une structure relationnelle, ni un simple mécanisme automatisable. En particulier, la source de telle ou telle opération est bien souvent un ensemble de traits ou d'éléments qu'on peut exprimer en termes catégoriels, avec les implications sémantiques que cela comporte. Et les catégories ne se comprennent pas, d'un côté, sans le cadre de leur emploi exprimable en termes d'opérations syntaxiques, et, d'un autre côté, sans un processus de catégorisation lui aussi de nature opératoire. Les conséquences, au niveau de l'organisation d'une étude sur un tel objet, ne sont pas toujours faciles à tirer. Il nous semble pourtant que, dans l'évolution actuelle de la linguistique tant en Amérique qu'en Europe, cet ensemble de problèmes en vient à se poser d'une manière de plus en plus claire, et que la problématique centrale de la linguistique se déplace du modèle de la compétence du sujet parlant vers la question des propriétés des langues naturelles. Nous espérons que cet ouvrage pourra contribuer, avec d'autres, à l'élaboration d'une conception non réductionniste du langage. Il nous revient maintenant de reposer le problème de la spécificité de la langue étudiée ici par rapport à celui de l'unité du langage humain.

(18) "Les matériaux des observations [de la psychanalyse] sont constitués généralement par des faits peu apparents que les autres sciences écartent comme trop insignifiants, par le rebut du monde phénoménal. Mais ne confondez-vous pas dans votre critique l'importance des problèmes avec l'apparence des signes? N'y a-t-il pas des choses importantes qui, dans certaines conditions et à certains moments, ne se manifestent que par des signes très faibles? ... Lorsque vous vous livrez, en qualité de magistrats, à une enquête sur un meurtre, vous attendez-vous à ce que le meurtrier ait laissé sur le lieu du crime sa photographie avec son adresse, ou ne vous contentez-vous pas nécessairement, pour arriver à découvrir l'identité du criminel, de traces souvent très faibles et insignifiantes? Ne méprisons donc pas les petits signes: ils peuvent nous mettre sur la trace de choses plus importantes."

2.2. Universaux et typologie.

2.2.1. Théorie générale et spécificité linguistique.

2.2.1.1. La problématique.

Nous retrouvons ici, sous une forme légèrement différente, le dilemme de la diversité évoqué plus haut (1.3.4). Il peut se formuler maintenant ainsi: lorsqu'on étudie une langue, est-il plus intéressant d'en mettre en évidence les singularités, ou au contraire de chercher prioritairement en quoi les traits spécifiques de cette langue ne sont que des réalisations particulières de phénomènes généraux du langage? Là encore, l'histoire de la réflexion sur le langage montre une oscillation entre deux pôles. La forme la plus brutale du second est évidemment l'imposition du modèle latin à des langues très éloignées, mais elle a des variantes plus subtiles comme l'imposition des premières variantes du modèle générativiste, avec des règles élaborées pour traiter l'anglais, à des systèmes auxquels elles s'appliquent assez gauchement⁽¹⁹⁾.

Les excès réels ou supposés⁽²⁰⁾ de cette position devaient amener une réaction qui, partant du louable souci de mettre en évidence la variété des systèmes, n'a pas échappé aux excès. Dans les principes, avec par exemple l'affirmation de Martinet (1966) que, hormis la linéarité et la double articulation, "rien n'est proprement linguistique qui ne puisse différer d'une langue à l'autre" - position extrême d'ailleurs démentie par la pratique de l'auteur et de ses disciples, qui ont plutôt tendance à réduire l'éventail des schémas d'analyse -. Dans les faits, avec la prétention de nombreux descripteurs de langues à traiter d'un objet incomparable et à récuser tout apport grammatical provenant d'une autre langue, attitude dans laquelle nous soupçonnons généralement plus le souci de régner confortablement sur un domaine (à chacun "sa" langue) que la découverte de traits originaux réellement irréductibles.

(19) V. p.ex. le statut des pronoms personnels en français et en anglais, 2.1.2.1.

(20) Car le modèle latin n'est pas toujours si mécaniquement appliqué qu'il ne puisse laisser la place à une conception ouverte des langues, comme on a pu le voir plus haut (1.1.3).

Dans les deux cas, c'est l'idée même d'une discipline qui serait le cadre commun de toutes ces recherches qui est mise en cause. Qu'on réduise la spécificité de chaque langue à une somme de petits faits curieux, anecdotiques ou marginaux, qui masquent l'essentielle unicité du langage (peut-être mieux manifestée qu'ailleurs, et comme par hasard, dans telle langue dominante), ou qu'on tire de cette spécificité la revendication d'une totale indépendance pour l'analyse, on voue les relations entre les linguistes à n'être que des alternances de fausses querelles et de dialogues de sourds.

Nous refusons ce dilemme et cette querelle. Certes, la synthèse est difficile. D'un côté, nous sommes sollicités par la pression de la linguistique théorique, qui cherche à se constituer par des règles et des propositions dépassant le cadre de quelque langue que ce soit, et parfois si générales que beaucoup de faits particuliers s'y trouvent dissous. D'autre part, le simple fait de s'en tenir à une langue empêche beaucoup de généralisations fructueuses, dans la mesure où les langues ne manifestent pas toutes de façon aussi claire (ou plutôt, aussi marquée) la réalisation de certains problèmes universels. Si le nahuatl marque d'une manière particulièrement cruciale la hiérarchisation des arguments du prédicat, et apporte un éclairage particulier au problème de la constitution des syntagmes nominaux - et sur ces points il mérite l'attention de tous les linguistes -, en revanche il est relativement "pauvre" en ce qui concerne l'aspect verbal ou l'expression des relations spatiales, et n'est pratiquement d'aucun secours pour comprendre certains problèmes liés à la négation⁽²¹⁾. On risque toujours d'accorder trop ou trop peu d'importance aux faits dont on traite.

(21) A moins que notre analyse ne soit insuffisante, ce que nous reconnaitrons bien volontiers si l'on nous en fait la démonstration.

Nous laisserons donc le lecteur juge de l'intérêt que présentent, au niveau général du langage, les problèmes traités. Nous maintenons pourtant comme principe que le seul moyen de construire une linguistique qui soit réellement une théorie du langage appuyée sur l'analyse des langues naturelles est d'envisager la diversité des faits et des systèmes dans toute son ampleur, mais aussi dans ses limites. On trouve beaucoup de choses dans les langues naturelles; mais on n'y trouve pas n'importe quoi. Tel phénomène rencontré dans une langue particulière est la solution qu'apporte cette langue à un problème qu'on peut retrouver ailleurs, et peut-être partout; et les solutions à ce problème sont diverses mais en nombre indiscutablement fini, et sans doute très inférieur à celui des langues. La linguistique doit donc regrouper, discerner des types, définir l'éventail des possibilités (et des impossibilités!), reconnaître des tendances, retrouver des régularités qui se manifestent de manière plus ou moins détournée...

Il serait donc faussement naïf d'aborder l'étude d'une langue comme si au départ on ne savait rien sur les langues, et comme si l'on s'apprêtait à explorer un nouveau monde dans lequel on ne pourrait s'attendre a priori, ni à retrouver aucun trait empirique familier, ni à appliquer aucun des schémas d'analyse déjà utilisés ailleurs. Il y a tout de même, grâce à la linguistique théorique et aux descriptions d'autres langues, un minimum de cumulation des connaissances qui fait qu'on ne part pas absolument dans l'inconnu, et que ce qu'on peut raisonnablement s'attendre à trouver ne se réduit certainement pas à la linéarité et à la double articulation. Le nahuatl classique est (ou plutôt: était) une langue comme les autres, apprise et utilisée par des être humains ayant certes développé des formes culturelles très originales, mais qui s'étaient constitués en société, et vivaient dans un monde dont de très nombreuses propriétés sont constantes à travers l'histoire, la géographie et les cultures. Ceci veut dire, en particulier, qu'une grande partie des catégories vont se développer à partir de deux complexes d'opérations fondamentaux et universels, l'énonciation et la prédication. Voyons ces deux points.

2.2.1.2. L'énonciation.

Le langage (et donc, chaque langue particulière) sera ici conçu comme une activité mettant en oeuvre des compétences dont certaines peuvent être innées et d'autres acquises. Les formes dans lesquelles se réalise cette activité sont des énoncés (terme primitif et axiomatique, 2.1.2.4), dont chacun émane d'un sujet énonciateur. Dans le cas le plus simple, ce dernier s'adresse à un interlocuteur particulier (lui même doté de compétences d'énonciateur), dans un endroit particulier, et à un moment particulier: ces paramètres primitifs définissent la situation de l'énonciation (cf. 4.1.2.1), mais ils peuvent recevoir diverses altérations, dont la plus importante est la disparition du rôle de l'interlocuteur dans le monologue ou dans une partie au moins de l'écriture (restant entendu que l'énonciateur peut être compris comme parlant ou comme écrivant, cette précision étant essentielle vu le type de corpus auquel nous avons affaire); nous verrons aussi que dans certains cas le moment et l'endroit peuvent être considérés non dans leur spécificité, mais comme interchangeable avec n'importe quel moment ou n'importe quel endroit (vérité générale, récit historique...). La notion de situation de l'énonciation fonde d'une part la catégorie de la personne (3.1.2.3) et d'autre part les catégories aspecto-modales (ch.4), dans l'existence desquelles il faut voir un phénomène universel: même si leur organisation varie de langue à langue, la classe des systèmes personnels ou aspecto-modaux possibles est certainement finie, et les limites doivent pouvoir en être construites (ou, si l'on préfère, la construction de ces limites doit pouvoir faire partie des buts d'une théorie linguistique générale).

D'une manière générale, le fait que l'énonciation soit une activité rétablit le rôle de l'énonciateur comme constructeur de la signification, qui ne se borne pas à une reproduction de la référence: en admettant que son but soit de communiquer ou de s'exprimer pour faire connaître un événement ou un ensemble d'événements, il ne dispose pas face à chaque événement d'une et une seule forme

linguistique; l'énoncé qu'il produit est l'un des membres d'une famille d'énoncés dont on pourra dire qu'ils sont en relation de paraphrase, ou, si l'on préfère, que d'un certain point de vue ils sont sémantiquement équivalents - du point de vue de la référence, ils parlent de la même chose -, mais que d'un autre point de vue ils ne le sont pas - l'énonciateur a pu moduler son affirmation, changer certaines relations, pondérer différemment les termes mis en relation...-. La paraphrasabilité, propriété inhérente et universelle du langage, dérive de l'activité énonciative.

L'apparement des énoncés, dont nous avons parlé plus haut (2.1.2.3 et 4), ne peut donc pas reposer sur le critère du "maintien du sens", puisque toute différence morphosyntaxique peut être mise au compte d'un changement sémantique. Par exemple, ce qui est intéressant en français dans la parenté entre une phrase active et la passive correspondante, ce n'est pas que d'un certain point de vue elles aient le même sens: c'est bien d'examiner en quoi elles peuvent être ou ne pas être équivalentes, de sorte que certains contextes admettent les deux, alors que d'autres contextes sélectionnent l'une et excluent automatiquement l'autre.

2.2.1.3. La prédication.

En dehors des cris, des interjections ou des interpellations, formes d'énoncés évidemment attestées en nahuatl comme dans toute langue, les énoncés sont prédicatifs, c'est-à-dire que l'acte énonciatif consiste à dire quelque chose de quelque chose⁽²²⁾. Cette idée triviale (et qui a peut-être elle aussi un statut axiomatique) peut entraîner des inférences indues, dont nous devons nous protéger. Ainsi:

- Dire quelque chose ne veut pas nécessairement dire affirmer, ou, si l'on préfère, l'assertion n'est que l'une des formes de la prédication. Dans l'absence d'assertion qu'on observe par exemple dans les questions (est il venu?), les tournures optatives (si seulement il venait!) ou injonctives (viens!), la prédication n'est pas absente.

(22) Ou: de quelqu'un (on a en français une opposition humain/non-humain dans les indéfinis, sans terme générique; sur ce problème très général, cf. 3.1.3.2.2.3.).

- La prédication n'est pas nécessairement exprimée par un verbe. Il est vrai que beaucoup de langues (dont l'anglais et le français) évitent la prédication nominale stricte par le développement d'une copule; d'où sans doute la commodité de la notion de syntagme verbal (SV), qui rétablit l'une des acceptions de la notion de prédicat en faisant semblant de n'en considérer que la manifestation morphologique. Mais on sait aussi que beaucoup d'autres langues (et même marginalement le français, cf. la discussion sur *Jean* comme énoncé prédicatif bien formé, 2.1.2.4) acceptent des noms en fonction prédicative, et nous verrons que le nahuatl est de celles-là (2.2.2.4).

- Le prédicat n'est pas seulement ce qui n'est pas le sujet. Ou, si l'on préfère, l'énoncé prédicatif ne doit pas nécessairement être analysé comme bipartite. Par exemple, dans Pierre a donné le livre à Jean, doit-on dire que a donné le livre à Jean représente ce qui est dit à propos de Pierre? Cette analyse ne peut être rejetée a priori, mais on ne peut pas soutenir sans démonstration qu'on ne parle pas du livre (pour en dire que Pierre l'a donné à Jean), ni de Jean (pour en dire que Pierre lui a donné le livre). On ne doit donc pas non plus rejeter a priori l'idée qu'on puisse avoir, non un sujet unique et un prédicat unique représentant les deux constituants de l'énoncé, mais un prédicat et un ou plusieurs arguments (assimilables à une fonction à une ou plusieurs variables) dont l'un peut éventuellement avoir un statut privilégié. Bien évidemment, c'est l'analyse linguistique, et non les a priori logiques, qui devrait trancher. D'autre part, il se peut que dans l'exemple cité ci-dessus Pierre ne représente absolument pas ce dont on parle, par exemple s'il s'agit d'une réponse à une question comme Qui a donné le livre à Jean?, avec une intonation sur Pierre qui peut être paraphrastique de C'est Pierre qui. Nous nous trouvons donc face à une série de questions complexes et qu'à ce stade nous nous contentons de laisser ouvertes, mais qui vont former une partie essentielle de cette étude.

- Dire qu'on dit quelque chose de quelque chose ou de quelqu'un implique que ce qu'on dit soit morphologiquement représenté (par un prédicat), mais n'implique pas du tout qu'il existe une représentation morphologique de ce dont on parle. L'énoncé prédicatif peut avoir plus de deux constituants, mais il peut aussi n'en comporter qu'un seul, le prédicat. Si l'on compare par exemple l'anglais et l'espagnol:

(1a) He ran

(1b) Peter ran

(2a) Corrió

(2b) Pedro corrió

on s'aperçoit qu'en anglais le syntagme nominal Peter se substitue à la marque de 3e personne définie he⁽²³⁾; alors qu'en espagnol Pedro s'ajoute à une forme prédicative qui peut à elle seule constituer un énoncé. Sans doute ne faut-il pas exagérer la portée théorique de cette différence (qui constitue pourtant à notre sens un point typologique important), et on admettra que (2a), tout comme (1a), représente bien l'application d'un prédicat à un terme défini. Mais il ne suffit pas de dire que dans (2a) le sujet est bien présent dans la représentation suffixale (-ó), puisque cette marque ne disparaît pas lorsqu'il est aussi représenté lexicalement dans (2b). Car enfin, de deux choses l'une, ou bien (2a) est un énoncé à un seul constituant (ce que nous soutiendrons ici dans le cadre de la prééminence du mot sur le morphème), et on doit se poser le problème de sa relation à l'énoncé à deux constituants (2b) (y a-t-il un primitif et un dérivé? ou (2a) a-t-il un premier constituant SN de forme zéro?); ou bien (2a) est un énoncé à deux constituants (corri- + -ó), et alors (2b) est un énoncé à trois constituants, et même si l'on estime que le nom et le suffixe forment un constituant discontinu, l'apparente "optionnalité" du nom laisse posé le problème de la relation entre (2a) et (2b)⁽²⁴⁾.

(23) Ce qui fait que le pronom *y* est vraiment un SN, cf. 2.1.2.4.

(24) Outre le caractère artificiel de la notion de constituant discontinu, puisque les deux parties de ce constituant ont évidemment des propriétés très différentes.

Apparemment, le problème de la relation entre nom (lexical) et pronom (grammatical), qui se pose en anglais en termes de substitution, se pose en espagnol (et aussi, comme nous le verrons, en nahuatl) en termes de relation entre un SN explicite (nous dirons: instancié) et un syntagme zéro (ou une absence de syntagme, comme on préférera); d'où la question: quelles sont les conditions qui permettent l'absence d'un syntagme instancié (8.2.1), et quelles sont les opérations qui sous-tendent l'instanciation (8.2.2 à 5)? Qu'il y ait de toutes façons une application d'un prédicat à un sujet, nous ne pouvons que l'admettre; mais il ne s'ensuit pas que cette application produise nécessairement un énoncé à deux constituants, si par constituant on entend une suite morphologiquement observable.

On posera donc qu'il existe des mots prédicatifs ou mots-prédicats, complexes morphématiques dont le signifié est un prédicable (composé de signifiés conceptuels atomiques, évidemment soumis à la relativité culturelle, cf.2.1.1.4). Le mot prédicatif comprend au moins un élément radical dont le signifié est un concept, qui peut lui-même être construit comme un procès ou comme une qualité (ces termes, qui recouvrent évidemment l'opposition verbo-nominale, seront repris et commentés aux ch. 4 et 5), et le plus souvent (éventuellement sous forme zéro) des marques catégorielles telles qu'aspect-mode, quantification, classification, relations (parmi ces dernières, les indices personnels marquant l'application à un sujet, ou à un ou plusieurs arguments, jouent un rôle dominant).

Nous laissons ici ouverte la question de la prédicativité des noms dans des langues telles que le français ou l'anglais; nous verrons plus loin (2.2.2.4) qu'elle ne fait aucun doute en nahuatl.

2.2.1.4. La phrase.

D'autre part, quelle que soit la solution retenue quant au nombre des constituants, on sait que la langue va pouvoir de construire des constituants morphologiquement complexes - prédicatifs

ou non -, par un système de relations hiérarchisées entre des mots prédicatifs ou non. Cette complexification peut prendre la forme d'une reproduction, à deux ou plusieurs niveaux d'enclassement successifs, des schémas de l'énoncé simple, ce que les grammaires traditionnelles appellent propositions subordonnées. Là encore, comme toutes les langues, le nahuatl possède la propriété universelle de récurtivité. Mais les hiérarchisations qui apparaissent dans la récurtivité doivent être posées à tous les niveaux: non seulement celui des relations entre schémas propositionnels, mais aussi celui de l'instanciation lexicale, qui ne se réduit certainement pas à l'apparition d'un mot dans une case (ou au bout d'une ramification) idoine. Comme Tesnière, nous étendrons la notion de subordination à l'ensemble de ces relations hiérarchiques.

Nous sommes alors amenés à poser comme faisant partie des observables, et en même temps comme objet théorique, la notion de phrase. Nous appellerons phrase un énoncé prédicatif organisé hiérarchiquement autour d'un prédicat central ou prédicat de phrase, pouvant faire apparaître des prédicats secondaires, mais pouvant aussi se réduire au seul mot-prédicat. Cadre d'apparition des phénomènes de subordination, la phrase représente le champ d'application privilégié de l'analyse morphosyntaxique. Le signifié de la phrase est un événement interprété, ou construction significative de l'énonciateur sur une référence extralinguistique.

La notion d'application d'un prédicat à un sujet (ou à 2 ou plusieurs arguments) va d'autre part se reproduire au niveau de la phrase, sous la forme de ce que nous appellerons l'application situationnelle. Si le prédicat représente ce qui est dit à propos d'une ou plusieurs entités, la phrase est dite à propos d'une situation de référence, comprenant l'événement lui-même mais aussi d'autres éléments, et pouvant être étendue à l'univers entier. Cette application peut être exhaustive ("ce qu'il y a à dire, c'est P") ou non ("on peut dire, entre autres, que P"). Nous reviendrons plus loin sur ces problèmes, et en particulier sur les assimilations du sujet à la situation ou vice-versa (v.3.2.3.3, 8.2.1 et 2).

2.2.1.5. La généralisation.

Nous pensons avoir délimité à la fois le champ des paramètres universels, mais aussi un domaine de variation dans le traitement de ces paramètres de langue à langue. L'observation de leur traitement dans une langue particulière, associée à des comparaisons contrastives avec ce qui se passe dans d'autres langues, et à l'analyse des opérations sous-jacentes, va nous amener à poser le problème, non des universaux, mais du généralisable, sous la forme: la spécificité est-elle pure spécificité, ou est-elle une manière possible (l'une des quelques manières possibles) de résoudre un problème général?

Cette perspective de généralisation, en étant associée à la reconnaissance des diverses formes d'expression des catégories et des opérations, implique un classement de ces différentes formes d'expression, et amène à la construction d'une typologie. C'est dans cette perspective typologique que nous voudrions maintenant situer le nahuatl.

2.2.2. Grands traits typologiques du nahuatl.

2.2.2.1. Réflexions sur les typologies dominantes.

La construction d'une typologie est liée à la recherche des universaux. Une conception plus claire de la diversité, préalable à une éventuelle réduction de cette diversité, peut en effet impliquer une classification dans laquelle chaque élément individuel (ici: chaque langue) est ramené à un type défini par un ensemble de propriétés. Malgré la légitimité de ce principe, les résultats sont souvent décevants, probablement à cause d'une conception quelque peu sommaire des notions de catégories et d'opérations (2.1.2.2 et 3). Ce qui caractérise les premières typologies, c'est d'abord l'hypostase d'un trait ou d'un problème⁽²⁵⁾ comme seul

(25) Nous dirons qu'on a hypostasé d'un phénomène lorsqu'il est pris comme domaine d'application privilégié d'une classe de phénomènes, de sorte qu'il en vient à jouer le rôle de principe explicatif de tous les autres. Dans le cadre d'une théorie du langage, on peut ainsi hypostasier une catégorie, une opération, ou une langue entière.

principe de classification. On connaît ainsi trois "grilles" typologiques par rapport auxquelles le nahuatl réagit d'une manière totalement non probante, car aucun des critères hypostasiés ne s'y applique clairement.

L'opposition entre langues isolantes, agglutinantes et flexionnelles, qui après Schlegel a occupé la linguistique du XIXe siècle et une bonne partie du XXe (et fait encore partie des notions linguistiques de nombreux non-spécialistes) repose en fait sur l'hypostase de la relation entre morphème et mot (2.1.1.3). En gros, les langues isolantes sont celles qui tendent à assimiler le morphème et le mot (c'est d'ailleurs largement une illusion, mais peu importe); les langues agglutinantes ont des mots pluri- et même poly-morphématiques, mais les différents morphèmes y sont en général assez facilement isolables à l'analyse, avec peu d'irrégularités ou d'amalgames; et les langues flexionnelles, avec une grande abondance d'amalgames et/ou de variantes imprévisibles (c.-à-d. : d'irrégularités), tendent à privilégier le niveau du mot sur celui du morphème en rendant la segmentation du mot plus difficile. La critique de cette typologie n'est plus à faire. Laissons de côté le fait qu'en s'associant à l'idée que les différents types représentent des stades d'évolution du langage, elle se prête à des développements crypto-racistes⁽²⁶⁾, et aussi que le phénomène hypostasié n'est peut-être pas d'une importance capitale dans le fonctionnement des langues. Ce qui la rend inutilisable ici, c'est qu'elle est construite à partir de la connaissance de certaines langues qui réagissent relativement bien aux critères énoncés: la notion de langue isolante recouvre en fait le type chinois; celle de langue isolante, le turc ou le finno-ougrien; et celle de langue flexionnelle, l'indo-européen ou le sémitique⁽²⁷⁾. Mais pour

(26) Schlegel plaçait lui-même les langues amérindiennes "au plus bas degré".

(27) Encore que la flexion se présente d'une manière quantitative et qualitativement très différente, par exemple, en anglais et en russe!

de très nombreuses autres langues, les choses sont loin d'être aussi claires. Le nahuatl n'est certainement pas de type isolant; mais comme on le verra la morphologie peut comporter des traits plutôt agglutinants et d'autres plutôt flexionnels; on se trouve à un degré intermédiaire où l'on peut aussi rencontrer, par exemple, la plupart des autres langues méso-américaines (sauf le tarasque, nettement agglutinant), ou le japonais.

Tesnière (1959) critique à juste titre la typologie schlegelienne, mais sa proposition (et il semble qu'il n'en ait guère conscience!) repose elle aussi sur un seul critère: celui de l'ordre des mots. Elle est en effet construite sur la question de savoir si, dans les relations hiérarchiques qui fondent la syntaxe, l'élément subordonné (ou: déterminant) vient avant l'élément principal (ou: déterminé) - auquel cas on parlera de type centripète - ou après - auquel cas on parlera de type centrifuge-. Mais cette classification échoue à son tour, et de l'aveu même de l'auteur, qui doit bien admettre qu'en dehors de certaines langues très clairement centripètes (p.ex. le turc), le caractère centripète ou centrifuge est plutôt une tendance qu'une règle, et que dans la plupart des langues on trouve, avec un dosage relatif variable, aussi bien l'ordre déterminant-déterminé que l'ordre déterminé-déterminant. De ce point de vue, le nahuatl est lui aussi une langue extrêmement mitigée, avec des tendances centrifuges et des tendances centripètes; et le point intéressant n'est pas de doser, mais de voir sur quels points on peut rencontrer chacun des deux ordres possibles, et quelles conséquences on peut en tirer. Ajoutons que nous pourrions être amenés à poser le problème de la relation hiérarchique elle-même, dont le sens d'application n'est pas toujours évident, par exemple à propos de la soi-disant focalisation (2.2.2.4), ou de la détermination (9.3.2.5.1).

Le problème de la place relative des divers constituants a été un critère typologique essentiel dans la linguistique descriptive américaine, et il est encore repris par de nombreux linguistes. En représentant le sujet, le verbe et l'objet, respectivement, par

S, V et O, il y aurait des langues SVO, SOV, VSO ou VOS (les deux autres ordres étant nettement plus rares). Mais cette classification rencontre les mêmes difficultés que celle de Tesnière: un caractère partiel dû à l'hypostase d'un seul trait, et surtout une difficulté d'application due à l'existence dans de très nombreuses langues d'une plus ou moins grande latitude dans l'ordre des mots. De ce point de vue, le nahuatl pourrait être une langue à ordre des mots libre, avec une préférence pour VSO et SVO. Par chance, les notions de sujet et d'objet y sont relativement bien typées, ce qui n'est pas le cas de toute langue (en particulier si l'on a un système ergatif, 2.2.2.3). Mais il y a deux raisons pour lesquelles cette classification est inapplicable au nahuatl. La première est que l'on doit préciser si les symboles S et O s'appliquent à des syntagmes (représentés par une suite lexicale) ou d'une manière générale à des fonctions (pouvant être représentées aussi bien par des affixes que par des syntagmes). Dans les langues non-pronominalisantes et non casuelles (2.2.2.2), comme l'anglais ou le chinois, la notion de S et de O n'a pas du tout le même contenu que dans des langues pronominalisantes comme le nahuatl où la fonction est marquée, non par la place du syntagme (qui peut manquer), mais par la relation à un affixe. Dans de tels cas, l'ordre des syntagmes peut être largement dissocié de leur fonction (tout comme il peut l'être dans une langue casuelle comme le latin), et répond à des phénomènes plus complexes de pondération respective des différents constituants (v. ici 8.4). La deuxième raison, plus particulière au nahuatl, est que d'une part la fonction prédicative n'est pas réservée aux verbes (il y a des prédicats nominaux), et que d'autre part les fonctions S et O ne sont pas réservées aux noms ou syntagmes nominaux (il y a des sujets ou objets verbaux, y compris avec un prédicat nominal, 2.2.2.4), de sorte que la présence d'un nom et d'un verbe avec une relation de type subjectal ou objectal ne garantit pas que le nom soit le sujet ou l'objet du verbe (le verbe peut très bien être le sujet du nom, v. p.ex. (47)-(48)).

Une véritable typologie doit donc s'appuyer, d'une part, sur des critères qui s'appliquent (et non des critères d'application floue), et, d'autre part, sur des faisceaux de critères croisés (et non des critères uniques hypostasiés). Nous pensons qu'avant d'aborder l'étude proprement dite du nahuatl, la clarté de l'exposé y gagnera si nous présentons sommairement quelques traits typologiques qui, eux, s'appliquent clairement à cette langue.

2.2.2.2. Le nahuatl, langue pronominalisante et non casuelle.

Cette double caractérisation concerne les marques des fonctions des constituants, la notion de fonction étant comprise comme une forme particulière de subordination. S'il y a dans l'énoncé plusieurs constituants, sauf dans les cas de coordination (8.3.1), ils représentent des formes de subordination différentes vis-à-vis du prédicat, donc autant de fonctions différentes.

Nous dirons qu'une langue est pronominalisante lorsque parmi les marques catégorielles nécessairement affixées au prédicat se trouvent celles d'une ou plusieurs fonctions. C'est bien ce qui se passe en nahuatl, où par exemple le prédicat verbal comprend sous forme préfixale des indices personnels représentant le sujet et l'objet, p.ex. :

- (3) /ni-k-teki in šöči-λ/(²⁸) nictequi in xöchitl "je cueille
la fleur(29)"
(/S₁^ep.sg. -O₃^ep.sg. -couper/DET/fleur-ABS/)
(et non */ni-teki in šöči-λ/)

(28) Dans l'analyse morphologique des exemples, les frontières de mot seront marquées par des barres obliques (/) et les frontières de morphèmes par des tirets (-). S = sujet; O = objet; DET = déterminant (nous ne traiterons pas pour l'instant des problèmes posés par la détermination par in, qui a entre autres emplois celui d'un article défini; pour les détails, v. 8.3.2.5.1.); ABS = suffixe nominal dit "absolu", v.5.2.1.1. A cause de la difficulté de trouver dans le corpus des familles d'exemples simples mettant en jeu les mêmes lexèmes, une bonne partie des exemples de ce chapitre seront "fabriqués", mais nous pensons pouvoir en garantir la grammaticalité. Sur certaines incidences de ce problème, v. plus loin 8.2.2.3.

(29) Ou: "les fleurs"; les noms inanimés ne sont en principe pas pluralisables, cf.5.2.1.3.1.

Le syntagme objet /in šöçil/ in xöchitl est ici pronominalisé par le préfixe objet de 3e p.sg. /-k-/. Cette pronominalisation est obligatoire quelle que soit la forme de la détermination du syntagme :

(4a) /ni-k-teki šöçil-λ/ nictequi cē xöchitl "je cueille une
(cē) fleur"

(4b) /ni-k-teki šöçil-λ/ nictequi xöchitl "je cueille des
fleurs"

et le préfixe objet doit être accordé en nombre :

(5a) /ni-k-miktia in totöl-in/ nicmictia in totölin "je tue
la dinde"
/S₁-sg. -O₃-sg. - tuer/DET/dinde-ABS/

(5b) /ni-kim-miktia in totöl-tin/ niquimmictia in totöltin
"je tue les dindes"
/S₁-sg. -O₃-pl. -tuer/DET/dinde-PLUR./

(5c) /ni-kim-miktia totöl-tin/ niquimmictia totöltin "je tue
des dindes"

La même relation de pronominalisation doit être posée pour la fonction sujet, bien que le préfixe sujet de 3e p. ait la forme zéro :

(6) /(\emptyset -)koçi in siwā-λ/ coçi in cihuätl "la femme dort"
/S₃-sg. -dormir/DET/femme-ABS./

(7) /(\emptyset -)ki-teki in siwā-λ in šöçil-λ/ (30) quitequi in cihuätl
/S₃-sg. -O₃-sg. -couper/DET/femme-ABS/ in xöchitl "la fem-
me cueille la fleur"
/DET/fleur-ABS/

Dans une langue pronominalisante, on n'a pas le droit de traiter de la même manière les indices personnels affixés et les syntagmes, qui ont des propriétés morphosyntaxiques très différentes. Les indices personnels sont grammaticaux, apparaissent en position fixe (et le plus souvent, comme en nahuatl, sous forme affixale), et ils sont nécessairement présents qu'il y ait ou non instantiation syntagmatique. Ainsi (6) est relié à :

(30) /-ki-/ est une variante de /-k-/ empêchant les groupes de consonnes internes, 3.1.2.2. Le détail des problèmes de la pronominalisation sera donné au ch.3.

(8) /(\emptyset -)koči/ cochi "il/elle⁽³¹⁾ dort"

et (7) à :

(9a) /(\emptyset -)ki-teki in sōči-λ/ quitequi in xōchitl "il/elle cueille la fleur"

(9b) /(\emptyset -)ki-teki in siwā-λ/ quitequi in cihuātl "la femme le/la cueille"

(9c) /(\emptyset -)ki-teki/ quitequi "il/elle le/la cueille"

Les préfixes de 1^e et 2^e personnes, qui ont une forme explicite, ne doivent pas être traités différemment. C'est ainsi qu'on trouve, parallèlement à (8) - (6), l'opposition (10a) - (10b) :

(10a) /ni-koči/ nicochi "je dors"

(10b) /ni-koči in ni-siwā-λ/ nicochi in nihuātl "moi, (qui suis) une femme, je dors"

relation qui ouvre d'ailleurs des aperçus intéressants sur la nature exacte de l'instanciation syntagmatique (v. 8.2.1 à 3).

Les phénomènes de pronominalisation nous donnent un critère simple pour appliquer dans une telle langue l'opposition tesnièreenne entre des fonctions actanciennes, qui sont marquées sur le prédicat (sujet, objet), et des fonctions circonstancielles, qui ne le sont pas. Par exemple :

(11a) /āškān ni-koči/ āxcān nicochi "maintenant (āxcān) je dors"

(11b) /āškān (\emptyset -)koči in siwā-λ/ āxcān cochi in cihuātl "maintenant, la femme dort"

(12a) /nikān ni-koči/ nicān nicochi "je dors ici (nicān)"

(12b) /nikān (\emptyset -)koči in siwā-λ/ nicān cochi in cihuātl "la femme dort ici"

Nous réserverons en principe le terme d'actant pour désigner une fonction marquée superficiellement par une certaine classe de préfixes, et celui d'argument pour une relation au niveau d'un schéma prédicatif de base, que nous pourrions reconstituer d'après le comportement des actants. Le nombre des actants est une propriété de chaque prédicat, et est en principe limité à 3. On pourra avec Tesnière parler de valence pour désigner ce phénomène, qui avec l'ensemble des phénomènes actanciels fera l'objet du ch.3.

(31) Pas de genre en nahuatl.

Nous dirons qu'une langue est non casuelle quand la fonction des syntagmes n'y est pas marquée sur les syntagmes eux-mêmes. Ce qui fait par exemple que in xōchitl dans (9a) a la fonction objet, c'est uniquement sa relation à la marque pronominale /-k-/ dans le prédicat verbal. Dans (10), rien au niveau des syntagmes ne marque l'opposition sujet/objet; et nous avons déjà dit (2.2.2.1) que malgré certaines préférences, l'ordre des syntagmes était libre. Evidemment, si le prédicat s'y prête, ce fait peut donner lieu à des ambiguïtés, par exemple :

(13) /(\emptyset -)ki-miktia in siwā-λ/ quimictia in cihuātl "la femme le/la tue", ou "il/elle tue la femme"

puisque rien n'indique si c'est le préfixe sujet ou le préfixe objet, tous deux de 3e personne, qui pronominalise le syntagme (cf. la même ambiguïté dans la traduction littérale française "elle la tue, la femme"). Dans les deux langues, cette ambiguïté est bien entendu plus théorique qu'effective, puisque dans la réalité elle est le plus souvent levée par le contexte ou par un ordre des mots préférentiel⁽³²⁾.

La combinaison des caractères pronominalisant et non-casuel n'est pas très fréquente, mais elle est bien attestée dans la plupart des familles méso-américaines. Au type pronominalisant et casuel appartiennent beaucoup de langues euskaro-caucasiennes (géorgien, basque). Ni pronominalisant ni casuel pourrait être le chinois, alors que le japonais est casuel et non-pronominalisant. On sait que certaines langues indo-européennes sont casuelles et d'autres non, mais elles ont en commun une pronominalisation restreinte à une fonction (dite sujet).

2.2.2.3. Le nahuatl, langue accusative.

On a ici affaire à un critère typologique majeur, même si l'opposition entre langues accusatives et langues ergatives n'est ni si radicale ni toujours si claire que certains le croient. Nous ne développerons pas ici le problème de l'ergativité, et du statut du

(32) En dehors des anomalies sémantiques, rien d'ailleurs n'empêche (9a) de signifier "la fleur le/la coupe" et (9b) "il/elle coupe la femme"

sujet dans les langues ergatives (v. en particulier Anderson (1976) et Rebuschi (1978)). Le problème est ici celui de l'attribution des fonctions (et de leurs marques morphosyntaxiques) aux arguments en fonction de leurs propriétés sémantiques.

Une langue sera dite accusative quand on peut y observer les phénomènes suivants: -a) dans les constructions mono-actanciennes (ou: à un seul argument), l'actant unique est pourvu de certaines propriétés morphosyntaxiques; -b) dans les constructions bi-actanciennes (ou: à 2 arguments), ces propriétés se retrouvent le plus souvent sur celui des arguments (actants) qui réfère à un agent; et -c) dans la même construction biactancielle, l'actant qui réfère à un non-agent se voit attribuer des propriétés morphosyntaxiques nouvelles dites accusatives.

Le type ergatif est en revanche caractérisé par l'attribution des propriétés morphosyntaxiques de l'actant unique au non-agent des constructions biactanciennes, dont c'est l'agent qui est pourvu de propriétés nouvelles dites ergatives.

Ces propriétés accusatives ou ergatives ne sont pas nécessairement casuelles, bien que ce soit à des dénominations de cas (accusatif: langues indo-européennes, etc.; ergatif: basque, etc.) que ces termes remontent. La pronominalisation peut manifester des structures aussi bien accusatives, comme en nahuatl (où les préfixes de l'actant unique, dits préfixes sujets, p.ex. 1^ep.sg. /ni-/, 3^ep. /ɣ-/), marquent l'agent dans les constructions biactanciennes, alors que le non-agent est marqué par des préfixes dit objets, 1^ep.sg. /-nēč-/ , 3^ep. /-k(i)-/):

(14a) /ni-wāllā'/ nihuāllā "je suis venu"

(14b) /((ɣ-)wāllā'/ huāllā "il/elle est venu(e)"

(15a) /ni-k-ān/ nicān "je l'ai attrapé(e)"

(15b) /((ɣ-)nēč-ān/ nēchān "il/elle m'a attrapé(e)"

(15c) /((ɣ-)k-ān/ cān "il/elle l'a attrapé(e)"

que des structures ergatives, comme en quiché (famille maya), où les préfixes de l'actant unique (dans l'exemple: 1^ep.sg. /in-/, 3^ep. /((ɣ-)/) se retrouvent dans les constructions biactanciennes pour marquer le non-agent, alors que l'agent reçoit des marques

nouvelles (ici: 1^ep.sg. /-nu-/, 3^ep. /-u-/) (33),

(16a) /š-in-ul/ "je suis venu" (/š-/: marque de prétérit)

(16b) /š-(ø-)ul/ "il/elle est venu(e)"

(17a) /š-(ø-)nu-riqo/ "je l'ai attrapé(e)"

(17b) /š-in-u-riqo/ "il/elle m'a attrapé(e)"

(17c) /š-(ø-)u-riqo/ "il/elle l'a attrapé(e)" (34)

2.2.2.4. Le nahuatl, langue pan-prédicative.

On voudra bien nous pardonner le néologisme, mais il s'agit d'un trait assez peu discuté et mis en valeur dans la tradition linguistique, bien qu'il ait une portée théorique considérable. Pour cerner cette notion de pan-prédicativité, nous nous replaçons dans la problématique de l'énoncé minimal (2.1.2.4), corrigée par nos remarques sur la prédication (2.2.1.3).

Nous avons suggéré que l'existence de la prédication n'impliquait pas qu'elle doive toujours prendre la forme d'une application à un seul terme appelé sujet - on doit a priori retenir la possibilité de prédicats qui se présentent comme des relations entre termes -, de sorte qu'il n'est pas nécessaire de rechercher toujours un niveau d'analyse où l'on aurait deux constituants. Nous renonçons donc à la notion de syntagme verbal comprenant un verbe suivi éventuellement d'un syntagme en fonction objet, ce qui nous évitera de tronçonner une phrase comme (7) en posant un constituant SV discontinu:

(18)

| | | |
|-------------|---------|----------|
| (ø-)ki-taki | in siwa | in šöçil |
| SV | SV SN | SN SV SV |

(33) Ces préfixes ayant par ailleurs des emplois possessifs.

(34) La non-casualité provoque seulement des ambiguïtés absentes des langues casuelles, p.ex. nah. /š-(ø-)k-än in siwa-ä/, quiché /š-(ø-)u-riqo r-išoqil/ peuvent correspondre soit à "il/elle a attrapé la femme", soit à "la femme l'a attrapé(e)", alors qu'en latin on aurait dans le premier cas mulier-em apprehendit, dans le second mulier eum apprehendit (le nominatif étant marqué par zéro et l'accusatif par -em); et qu'en basque on aurait dans le premier cas ematek hatxeman du, dans le second ematek-k hatxeman du (l'absolutif de l'actant unique et du non-agent étant marqué par zéro, l'ergatif par -k; hatxeman est ici une forme participiale et ø-u-(ø) un auxiliaire de type avoir ou sont pronominalisés à la fois l'absolutif (par ø-) et l'ergatif (par -ø)).

mais nous obligera à poser dans toute sa complexité la notion de relation (v. 3.2.2.2 et 3.5).

Nous avons vu d'autre part ((8)-(9)) que les termes concernés par la prédication n'étaient pas nécessairement exprimés sous forme lexicale. Il existe donc des énoncés à un seul constituant, le prédicat, et tout le problème est de savoir comment ils sont reliés aux énoncés à deux ou plusieurs constituants: doit-on dériver le plus court du plus long par troncation, ou le plus long du plus court par expansion (2.1.2.4)?

En fait, nous ne devons pas nous mettre en quête de procédés permettant de raccourcir ou d'allonger, mais plutôt d'explications cohérentes à la fois de la forme la plus courte (et des conditions qui lui permettent dans certains cas d'apparaître) et de l'instanciation lexicale permettant des phrases à deux ou plusieurs constituants: les deux types de constructions ont des raisons d'être, et l'absence d'un syntagme, tout autant que sa présence, exige un commentaire. Nous pensons que les schémas relationnels abstraits que nous posons plus loin (ch.3), associés aux opérations d'instanciation ou de non-instanciation (8.2) sont de nature à lever cette difficulté.

Ce sera donc par pure commodité méthodologique, et non parce qu'il conviendrait d'attribuer un statut théorique à la notion d'énoncé minimal, que nous nous attacherons d'abord aux prédicats, susceptibles de composer une phrase à eux seuls. La combinaison par transitivité du mot-prédicat (2.2.1.3) et du prédicat-phrase (possibilité d'un seul constituant) produit des mots-phrases, notion dans laquelle on voit une fois de plus la prééminence de la notion de mot sur celle de morphème (2.1.1.3), puisqu'aucune phrase ne peut être composée d'un seul morphème si ce morphème ne constitue aussi un mot⁽³⁵⁾. Nous pouvons donc, à titre d'expérience typologique, voir comment le lexique d'une langue réagit au critère de prédicativité.

(35) Ou plutôt: un seul morphème explicite (on verra que les mots-prédicats apparemment monomorphématiques comprennent en fait toujours un préfixe zéro de 3e personne sujet).

En nahuatl, on s'aperçoit alors que la quasi-totalité du lexique réagit positivement au test de la prédicativité, c.-à-d., que chaque mot est susceptible de constituer une phrase à lui tout seul. Cette propriété, que nous proposons donc d'appeler pan-prédicativité, vaut bien entendu pour les verbes, intransitifs (monovalents) ou transitifs (bivalents):

(19a)(=10a) /ni-koči/ nicochi "je dors"

(19b)(=9) /(~~o~~-)koči/ cochi "il/elle dort"

(20)(=9c) /(~~o~~-)ki-teki/ quitequi "il/elle le/la coupe"

mais aussi pour les noms (NB. il n'y a pas de classe d'adjectifs distincte de celle des noms, cf. 5.1.1.2):

(21a)(C.414) /ni-k^wal-li/ nicualli "je suis bon"

/S₁^e p. sg. -bon-ABS/

(21b)(ibid) /(~~o~~-)k^wal-li/ cualli "il/elle est bon(ne)"

(22)(XII,28) /ti-laskaltēka-'/ titlaxcaltēcā "nous sommes
tlaxcalteques"
/S₁^e p. pl. -tlaxcalteque-PL./

(23)(VI,232) /(~~o~~-)telči-l/ telchitl "il est responsable".
"c'est sa faute"
/S₃^e p. sg. -responsable-ABS/

et nous serons amenés pour diverses raisons à poser une troisième classe de mots-prédicats, les locatifs (v.ch.6)⁽³⁶⁾,

(24)(XI,105) /(~~o~~-)k^waw-la'/ ātiauh^htla "c'est un endroit plein
de précipices"
/S₃^e p. sg. -ravin-DER.LOC/⁽³⁷⁾

(25)(V,153) /(~~o~~-)yēk-kān/ yēccān "c'est un bon endroit"
/S₃^e p. sg. -bon-DER.LOC/

(26)(XI,263) /(~~o~~-)we'ka-lar'/ huēcatlan "c'est profond"
/S₃^e p. sg. -loin-DER.LOC/

Seuls deux types de mots réagissent négativement au test de prédicativité:

(36) Sur les raisons qui nous ont fait choisir ce terme, v. la discussion 6.1.2.1.

(37) DER.LOC désigne ici un suffixe de dérivation locative. Sur /-la'/ "endroit plein de", v. 6.2.2.4.1; sur /-kān/ "endroit qui est...", v. 6.2.2.6.1; sur /-lar/ "dessous", v. 6.2.2.2.2.

-a) une trentaine d'enclitiques qui n'apparaissent qu'antéposés à un prédicat, et que nous proposons d'appeler particules:

- (27)(C.502) Mā oc ni-tla-cua⁽³⁸⁾ "Laisse-moi d'abord manger", litt. "puisse-je (mā, particule optative, 8.1.1.7) encore (oc, part., 8.1.2.6.2) manger (-cua-) quelque chose (-tla-)"
- (28)(C.500) Quin ti-huallā-z "Tu (ti-) viendras (-huallā + -z futur) dans un instant (quin, part., 8.1.2.6.4)"
- (29)(XII,71) Ca ve (ǫ-)cual-li "Très bien", litt. "c'est un fait que (ca, part. assertive, 8.1.1.1) c'est déjà (ve, part., 8.1.2.6.1) bon"
- (30)(XII,25) Cuix (ǫ-)tēlpōch-tli? "Est-ce (cuix, part. interrogative, 8.1.1.2) un jeune homme?"
- (31)(XII,29) Oc (ǫ-)huēca? "Est-ce encre (oc) loin (huēca, prédicat locatif)?"

Les particules ne peuvent en aucun cas constituer à elles seules des énoncés:

- (32) *Mā oc; *Quine; *Ca ve; *Cuix?; *Oc

En tant que marques d'opérations énonciatives ou prédicatives (en particulier dans le domaine des modalités), les particules sont d'usage extrêmement fréquent, et les phrases à mot unique (sans particule) sont plutôt rares en dehors de certains types d'usage tels que: les exemples de grammaire (p.ex.(21)), les traités scientifiques:

- (33)(XI,35) (ǫ-)canāuh-tli "(Le cuācōztli;) c'est un canard"
- (34)(XI,125) (ǫ-)tlanelhuā-tl "(La patate douce;) c'est une racine"

et certains types de réponse (en particulier celles de devinettes):

- (35)(VI,239) Zā zan (ǫ-)tlein on, (ǫ-)huīpil-titich? - (ǫ-)tomā-tl "Qu'est ce que (tlein) ça peut bien être (zā zan, litt. "finalement seulement", 8.1.2,1.3) que ça (on), qui a sa blouse (huīpil-) bien serrée (-titich?) - "C'est) la tomate"

(38) Nous ne donnerons plus systématiquement la représentation phonologique; mais dans la graphie ordinaire, nous marquons la segmentation

- (36)(VI,238) ʔa zan (ʔ-)tlein on, (ʔ-)tetzahu-ilamā tlāl-lan
(ʔ-)tla-cuācua? - (ʔ-)tozan "Qu'est-ce que ça peut bien
 être que ça, une vieille (-ilamā) monstrueuse (tetzahu-)
 qui grignote (-cuācua + -tla- "qqch.") sous (-lar) la
 terre (tlāl-)? - (C'est) la taupe"

Autrement, le type (27)-(31), pourvu de particules, représente plutôt la norme, et le type (21)-(26) ou (33)-(36), sans particule, l'exception.

Nous traiterons des particules dans la section 8.1.

-b) deux mots qui peuvent apparaître en fonction attributive (sujet ou objet d'un prédicat), mais jamais en fonction prédicative: les déictiques /in/ in "ceci" et /on/ on "cela":

- (37)(C.491) ʔmo (ʔ-)cual-li in, vē (ʔ-)cual-li on "Ceci (ir)
 n'est pas (ʔmo, part. négative, 8.1.2.4) bon (cual-li),
 en revanche (vē, 5.2.5.2.5 et 8.1.2.2.1) cela (on) est
 bon" (ou: "... c'est cela qui est bon")

On ne trouve en effet jamais:

- (38) *ʔInʔ *ʔOnʔ (ni même avec particule assertive, cf.(29):
 *ʔCa inʔ *ʔCa onʔ)

Pour dire "c'est cela", le prédicat doit être le "pronom emphatique" (nous dirons ici: l'identificateur, cas particulier de nom, 5.2.5) /ye'(wā-1)/ yē(huātl):

- (39)(C.415) Ca yēhuātl on "C'est cela"

où yēhuātl est le prédicat nominal dont on est le sujet (5.2.5.2.1 et 2).

Nous avons donc deux propriétés du prédicat, qui peuvent être partagées par tous les mots du nahuatl, à l'exception de la trentaine de particules et des deux déictiques: la possibilité d'apparaître comme mot-phrase, et celle de se voir adjoindre des particules. Il y en a une troisième, la contrainte de non-détermination. Nous verrons en effet qu'il existe en nahuatl un déterminant défini "passe-partout" /in/, in (probablement issu de in déictique, mais ayant développé des propriétés spécifiques), que nous traiterons en détail plus tard (9.3.2.5). Qu'il nous suffise ici de dire qu'un prédicat de phrase n'est jamais déterminé par in. On ne trouve pas, par exemple:

(40) *In tomātl*; *In tozan* (cf. (35)-(36))

Toute prédication définie doit faire intervenir l'identificateur yè(huātl), cf. (39); par exemple, dans le même type de contexte que (35)-(36):

(41) (VI, 238) Yèhuātl in ōl-māi-tl "C'est le bâton (litt. "main", māi-tl) de caoutchouc (ōl-)"

(42) (VI, 239) Ca yènuatl in yaca-cuitla-tl "C'est (NB. ca. part. assertive) la morve (litt. "excrément", cuitla-tl, du nez, yaca-)"

Toutes les suites en fonction actancielle ou circonstancielle ne sont pas pourvues de in (8.4), mais la présence de in garantit qu'il ne s'agit pas d'un prédicat⁽³⁹⁾.

Nous ne voyons aucune raison de poser que les phrases à prédicat nominal ou locatif doivent être dérivées d'un schéma qui comporterait une copule suivi d'une règle d'effacement de cette copule (v. la discussion 5.1.2.1). Cela signifie que la fonction prédicative sera considérée comme primitive à la fois pour les verbes, les noms et les locatifs.

Nous en tirons deux conséquences: la première est que toute fonction non-prédicative sera considérée comme dérivée, et qu'il faudra donc poser des opérations d'actancialisation (8.2.3) et de circonstancialisation (8.2.5) d'un prédicat.

La seconde conséquence est que nous ne poserons jamais d'opération de type focalisation (ou: emphase). Nous pourrions tout au plus reconnaître une position focale, caractéristique de la fonction prédicative, et qui est en principe initiale après particules (9.4). Mais que cette position soit occupée par un verbe, un nom ou un locatif, elle ne peut être considérée comme dérivée par déplacement d'un schéma où ce nom, verbe ou locatif occuperait une position différente ou se verrait attribuer une fonction différente. L'opposition entre noms et verbes repose en nahuatl, non sur des bases fonctionnelles, mais sur le type de catégories qui peuvent être marquées affixalement sur chaque type de prédicat⁽⁴⁰⁾.

(39) Sur le contre-exemple apparent (et unique!) In ic P, tournure exclamative, cf. 9.2.4.2.2.

(40) O. voudra bien admettre par anticipation que dans les exemples suivants il y a bien des noms et des verbes là où nous les posons. Les justifications en seront données aux ch. 3, 4 et 5.

On peut en particulier trouver des phrases à prédicat verbal et actant (sujet ou objet) nominal (cas banal):

- (43)(C.516) Cuix mâ ò (ø-)mo-miqui-li in (ø-)mo-tà-tzin⁽⁴¹⁾?
 "Est-ce que (cuix, part.) par hasard (mâ, part.) ton (mo-) père (ta- + -tzin honorifique) est mort (miqui + mo-...-lia honorifique + apocope finale marquant le parfait, 4.2.2.1, + ò part. perfective, 4.2.2.2.1)?"
- (44)(C.466) Ni-c-cui in (ø-)tlaxcal-li "Je prends (cui) la tortilla"

ou des phrases à prédicat nominal et actant nominal:

- (45)(I,63) Ca amo (ø-)teò-tl in (ø-)Huitzilopàch-tli "Huitzilopochtli n'est pas (amo, part. négative + ca, part. assertive) un dieu"
- (46)(VI,38) Huel (ø-)teòxihui-tl in (ø-)in-yòllò "Leur (in-) cœur (-yòllò) est vraiment (huel, part.) une turquoise"

mais aussi des phrases à prédicat nominal et actant verbal (in correspond alors à "celui/celle/ceux/ce qui/que"):

- (47)(II,132) Zan nò (ø-)cihuà in (ø-)tla-napaloà "Ce sont aussi (nò, part.) seulement (zan, part.) (= ce sont de même) des femmes (cihua-) qui portent dans leurs bras (-napaloa) des choses (-tla-)"
- (48)(C.528) Amo (ø-)cual-li in ò ni-c-témic "Ce que j'ai rêvé (témiqui + apocope de parfait + ò part. perfective) n'est pas (amo) bon (cual-li)"

comme d'ailleurs des phrases à prédicat verbal et actant verbal:

- (49)(VI,224) Niman (ø-)huàllà-h in (ø-)c-òncayòtia "Alors (ni-man, part.) arrive (huàllàuh) quelqu'un ("celui", in) en second ("qui lui fait un deuxième", òncayòtia)"
- (50)(XII,55) (ø-)quin-yahualoà in (ø-)m-ltòtia "Ils entourent ceux qui dansent (litt. "se font danser", ltòtia; m-, préf. réfléchi)"

Dans la mesure où (47)-(48) entrent dans un quadruplet de combinaisons (V in N, N in N, N in V, V in V), nous ne voyons pas de raison de les dériver de tournures soi-disant canoniques à prédicat verbal et sujet nominal comme:

(41) Sur les raisons qui nous conduisent à poser un préfixe de 3e p. sujet devant le prédicat actancialisé, cf. 8.2.3.

- (51) (ø-)tla-napaloâ (?in) cihuâ "Les (des?) femmes portent des choses dans les bras"
 (52) ō ni-c-tēmic àmo cualli "J'ai rêvé (quelque chose de) pas bon"

Le nom y a en effet les propriétés du prédicat (possibilité de particules et absence de détermination), alors que le verbe a des propriétés actanciennes (détermination). On pourrait ajouter qu'elles se conforment à l'ordre canonique qui tend à mettre le prédicat en position initiale (8.4); et surtout, que si un élément est susceptible d'apparaître seul, c'est certainement le nom et non le verbe. De telles phrases peuvent être par exemple des réponses à Qui porte qqch. dans ses bras? ou Qu'as-tu rêvé? etc., contextes dans lesquels on pourrait dans une langue comme le français avoir des réponses par un simple syntagme nominal (cf. 2.1. 3.4), mais ils ne pourraient pas être des réponses à Que font les (?des) femmes? ou Qu'est-ce qui n'est pas bon?⁽⁴²⁾

Reste une difficulté. Si chaque mot du nahuatl est susceptible de constituer une phrase (prédicative), comment pourra-t-on distinguer parmi les opérations d'enchassement celles qui sont généralement considérées comme affectant un schéma de phrase, p.ex. la subordination complétive qui permet de passer de

(53a) (ø-)canāuh-tli "c'est un canard"

à

(53b) Ni-qu-ītoa in (ø-)canāuh-tli "Je dis (ītoa) que c'est un canard"

de celles qui sont généralement considérées comme relevant de l'insertion lexicale, p.ex. celle (actancialisant) qui permet en nahuatl de passer de (53a) à

(53c) Ni-c-mictia in (ø-)canāuh-tli "Je tue le canard"

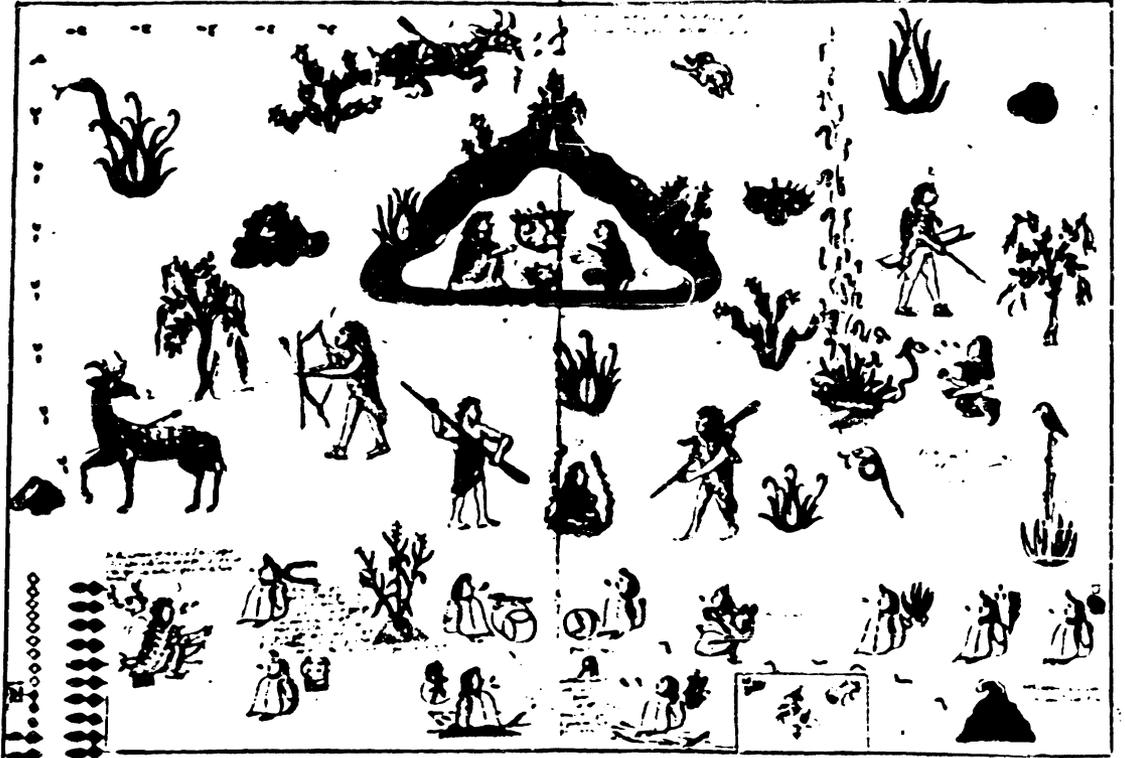
(42) On retrouve évidemment ici la problématique de l'opposition entre "connu" ou "acquis" d'une part et "nouveau" ou "informant" d'autre part.

La confusion peut s'accroître du fait que dans l'histoire de la linguistique ces opérations ont toutes deux pu recevoir le nom de nominalisation.

Mais en réalité les gloses qu'on est amené à en donner en français nous conduisent vite à poser la différence (et à renoncer à la notion de nominalisation). Il y a en effet, d'une part, une opération de complétivisation (glose: que P, le fait que P, l'idée que P...) qui porte globalement sur l'énoncé prédicatif au niveau de son application situationnelle (2.2.1.4 et 3.2.3.3); et d'autre part une opération d'actancialisation (glose: celui/elle/ceux/ce qui/que SV), qui porte sur le prédicat au niveau d'une application actancielle (subjectale ou objectale). Ou, si l'on préfère: l'objet de itoa dans (53b), c'est le schéma prédicatif entier, alors que l'objet de mictia dans (53c), c'est seulement le sujet du prédicat nominal (g-)canãuh-tli.

Nous traiterons plus loin en détail (8.2.3 et 4) de l'actancialisation et de la complétivisation. Disons ici simplement que l'actancialisation produit des syntagmes, alors que la complétivisation produit des propositions. Nous verrons également (8.2.5) quel complexe d'opérations constitue la circonstancialisation, qui, elle aussi, peut prendre une forme syntagmatique ou propositionnelle.

Notre exposé, assez classique dans son plan, examinera d'abord les types de prédicats, avec les catégories et les opérations qui leur sont attachées: les prédicats verbaux, envisagés comme complexes de relations actanciennes (ch.3) et comme porteurs de catégories de temps, aspect et mode (ch.4); les prédicats nominaux, porteurs de catégories spécifiques et comprenant des sous-classes remarquables telles qu'identificateurs, disjoncteurs et quantificateurs (ch.5); les prédicats locatifs, eux-mêmes pourvus de propriétés spécifiques (ch.6). Il nous restera ensuite à voir comment se constituent morphologiquement les mots prédicatifs non radicaux (composition et dérivation, ch.7); et quelles opérations permettent de construire des phrases qui ne se réduisent pas au mot-prédicat (ch.8).



CHAPITRE TROISIEME

LA DIATHESE VERBALE

Nous réunissons ici sous le terme de diathèse l'ensemble des phénomènes morphosyntaxiques qui ont trait aux relations entre un prédicat verbal et un ou plusieurs termes qui lui sont syntaxiquement reliés avec un statut d'actants (2.2.1.3). Nous examinerons successivement: les marques préfixales des fonctions actanciennes (3.1); la valence, ou classification des radicaux verbaux par rapport aux relations actanciennes qu'ils supportent (3.2); la diathèse récessive, ou phénomènes liés à une opération d'effacement au niveau de la place de sujet (3.3); les procédés permettant d'augmenter le nombre des actants (3.4). Nous terminerons ce chapitre par quelques propositions pour une représentation formelle des structures actanciennes et des opérations sur le prédicat (3.5).

3.1. Préfixes pronominaux.

3.1.1. Généralités.

Le nahuatl, avons-nous dit (2.2.2.2), est une langue pronominalisante. Ce trait va constituer un critère commode d'opposition entre des relations liées à la forme syntaxico-sémantique du prédicat, et des relations indépendantes de cette forme. La présence ou l'absence d'une représentation affixale dans le mot-prédicat correspond ainsi à l'opposition entre relations actanciennes et relations circonstanciennes au sens de Tesnière (1959)⁽¹⁾.

On peut donc dire que le mot-prédicat nahuatl comporte autant de préfixes qu'il a de places d'actants. Ce principe devra être

(1) Sur les circonstants, cf. 6.1 et 8.2.5.

assorti de trois correctifs, puisqu'on doit tenir compte: -a) de la forme zéro du sujet de 3e personne (3.1.2.1); -b) de l'impossibilité de cooccurrence de 2 objets définis (3.2.4.1); et -c) de la non-réapparition, dans la passivation, du préfixe objet défini "supprimé" par application de la règle (b) (3.3.2.1).

Le prédicat verbal partage avec le prédicat nominal (5.1) une série de préfixes sujets. Les autres marques actanciennes sont propres au prédicat verbal. En outre, le prédicat verbal peut se voir adjoindre des préfixes directionnels qui, vu leur place d'occurrence, seront eux aussi examinés dans cette section (3.1.4). L'ordre des préfixes est le suivant:

(1)

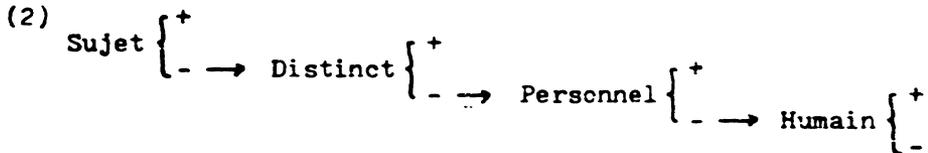
| | | | | | |
|-------|-----------------|----------------|----------|----------|-------------------|
| SUJET | OBJET DEFINI | (DIRECTIONNEL) | REFLECHI | INDEFINI | RADICAL VERBAL |
|-------|-----------------|----------------|----------|----------|-------------------|

Cet ordre est assez remarquable en ce qu'il révèle une intégration de plus en plus forte à mesure qu'on se rapproche du radical verbal. Il y a en effet deux groupes de position actancielle de part et d'autre des préfixes directionnels, qui établissent une frontière syntagmatique⁽²⁾: à gauche (donc, le plus éloignés du verbe), les préfixes définis, sujet et objet, sensibles à la catégorie de la personne (3.1.2), et associés à une référence individuelle; à droite, ceux que la grammaire comparée des langues uto-aztèques appelle parfois les marques des arguments non-distincts, cette non-distinction venant, soit d'une identification avec le sujet (une partie des emplois des réfléchis, 3.1.3.1), soit d'une indéfinition, dans le sens que nous explicitons plus loin pour les préfixes indéfinis (3.1.3.2.2), mais qui sous-tend aussi une partie de l'emploi des réfléchis (3.3.4.2). Chaque groupe positionnel se subdivise ensuite. Les préfixes définis apparaissent dans l'ordre sujet-objet, le sujet étant de toutes manières présent quelle que soit la valence verbale, et tendant ainsi à s'opposer à tout le reste de la construction (ce qui peut justifier partiellement

(2) Un peu à la manière dont le ne français établit une frontière syntagmatique entre le pronom sujet et les autres dans p.ex. je ne le lui donne pas.

les structures bipartites, 2.2.1.3). Les préfixes non-distincts, de leur côté, font apparaître en premier (donc le plus éloignés du RV) les réfléchis, qui sont encore sensibles à la catégorie de la personne (3.1.3.1.1), et ensuite les indéfinis (3.1.3.2); et quand dans les verbes bitransitifs apparaissent à la fois un indéfini humain (-tê-) et un indéfini non-humain (-tla-), alors c'est toujours dans l'ordre -tê-tla-RV⁽³⁾.

Tout ce positionnement semble donc obéir à des hiérarchies de marque (dans le sens habituellement donné à cette notion en linguistique structurale), qui opèrent dans le cas de pluralité accentuelle, et qu'on pourrait présenter ainsi:



3.1.2. Préfixes définis

3.1.2.1. Morphophonologie.

Nous les présenterons d'abord dans leur forme morphophonologique de base (en nous servant des principes et des conventions de la phonologie générative, p.ex. ceux de Schane (1969)):

| (3) | SUJ. | OBJ. |
|-----|----------------|--------|
| | 1 n- | -nêč- |
| Sg. | 2 t- ou š- | -mic- |
| | 3 ∅- | -k- |
| | 1 t- | -têč- |
| Pl. | 2 am- ou š- | -amêč- |
| | 3 ∅- | -k-im- |

Sur ces formes de base s'appliquent deux règles morphophonologiques générales:

(3) A ces phénomènes d'ordre, il faut ajouter des différences morphophonologiques (3.1.3.2.1) et des possibilités d'incorporation (7.2.2.2.2.2.h) qui vont toutes dans le sens d'une intégration maximale de -tla-, mais non de -tê-.

Règle 1: L'opposition entre les consonnes nasales se trouve neutralisée devant une autre consonne, cette seconde consonne transférant son point d'articulation sur la nasale (phénomène d'assimilation régressive). Ceci aboutit à une articulation [m] devant /p/ et /m/ (seules consonnes bilabiales), [n] devant les occlusives ou affriquées apicales (/t/, /n/, /c/, /č/, /ʎ/), [ŋ] devant les vélaires et labio-vélaires (/k/, /kʷ/, /w/), probablement [ɲ] devant /y/. On sait que ce type de phénomène, pour courant et simple qu'il soit, est très embarrassant pour la phonologie structuraliste, qui doit faire appel à la notion d'archiphonème (somme des traits pertinents communs à deux ou plusieurs phonèmes, ici: occlusive nasale) - ce qui en soit est légitime -, mais aussi à représenter graphiquement l'archiphonème, ce qui est beaucoup plus gênant puisque la forme de base se trouve ainsi occultée. C'est donc avec réserve que nous utilisons ainsi la représentation /N/ pour l'archiphonème nasal; nous nous conformons à une tradition, nous ne la reprenons pas à notre compte.

La tradition graphique du nahuatl, que nous suivons ici, note m pour [m], n pour les autres réalisations. La règle concernant la 2e p. pl. sujet (|am-|), et la 3e p. pl. objet (|-k-im-|), on a donc:

- (4) |am-ēwa-ʔ|⁽⁴⁾ → /am-ēwa-'/ → [amēwaʔ], amēhuā "vous parlez"
 |am-pēwa-ʔ| → /aN-pēwa-'/ → [ampēwaʔ], ampēhuā "vous commencez"
 |am-čōka-ʔ| → /aN-čōka-'/ → [antʃōkaʔ], anchōcā "vous pleurez"
 |am-koči-ʔ| → /aN-koči-'/ → [aŋkotʃiʔ], ancochī "vous dormez"
 |am-yōli-ʔ| → /aN-yōli-'/ → [aɲyōliʔ], anyōlī "vous vivez"
 (5) |ʃ-kim-āna| → /ʃ-kim-āna/ → [kimāna], quimāna "il les attrape"
 |ʃ-kim-pōwa| → /ʃ-kim-pōwa/ → [kimpōwa], quimpōhua "il les compte"

(4) |-ʔ| est ici le suffixe de pluriel, v. plus loin.

- |ʃ-kim-λasoʔλa| → /ʃ-kiN-λasoʔλa/ → [kintlasoʔtla], quin-
tlazòtla "il les aime"
 |ʃ-kim-kāwa| → /ʃ-kiN-kāwa/ → [kiŋkāwa], quincāhua "il
 les laisse"
 |ʃ-kim-yakāna| → /ʃ-kiN-yakāna/ → [kiŋyakāna], quinyacāna
 "il les dirige"

On trouve sporadiquement dans les textes des graphies comme <azcihua> "vous êtes femmes" (/aN-siwa-'/), <tiquixoxa> "tu les fascines" (/ti-kiN-šōšā/), qui marquent une assimilation complète (mais de caractère optionnel) de la nasale devant /s/ et /š/. Nous n'en tiendrons pas compte, et écrirons ces formes (en suivant la graphie la plus courante): ancihua, tiquinxōxa.

Règle 2: La syllabe nahuatl a la forme /(C)V(C)/: ceci exclut les groupes de consonnes en début et en fin de mot, et les groupes de plus de deux consonnes médians. Une infraction à ces règles sera évitée par le développement d'une "voyelle d'appui", généralement de timbre /i/, qui viendra ici en épenthèse. Cette règle concerne

-a) les préfixes sujets de 1^e et de 2^e p. du singulier et de 1^e p. du pluriel (ainsi que |š-| de 2^e p. du sg. et du pl.), qui ont les variantes /n-/, /t-/, /š-/ devant voyelle, /ni-/, /ti-/, /ši-/ devant consonne:

- (4a) |n-ēwa| → /n-ēwa/ nēhua "je me lève, je pars"
 |t-ēwa| → /t-ēwa/ tēhua "tu te lèves"
 |t-ēwa-ʔ| → /t-ēwa-ʔ/ tēhuâ "nous nous levons"
 |š-ēwa| → /š-ēwa/ xēhua "lève-toi"
 (4b) |n-koči| → /ni-koči/ nicochi "je dors"
 |t-koči| → /ti-koči/ ticochi "tu dors"
 |t-koči-ʔ| → /ti-koči-ʔ/ ticochi "nous dormons"
 |š-koči| → /ši-koči/ xicochi "dors"

-b) le préfixe objet de 3^e p. du sg., lorsque le sujet est de 3^e p. du singulier ou du pluriel (forme zéro) -auquel cas le préfixe objet se trouve en tête de mot -, ou de 2^e p. du pl. (forme |am-|) - auquel cas le préfixe objet apparaît après consonne. Dans ces deux cas, le préfixe a la variante /-k-/ devant voyelle et /-ki-/ devant consonne:

- (7) |ǝ-k-elēwia| → /ǝ-k-elēwia/ quelēhuia "il le désire"
 |ǝ-k-āna| → /ǝ-k-āna/ cāna "il l'attrape"
 |am-k-elēwia-ʔ| → /aN-k-elēwia-'/ anquelēhuiā "vous le désirez"
 |am-k-āna-ʔ| → /aN-k-āna-'/ ancānā "vous l'attrapez"
 |ǝ-k-nōca| → /ǝ-ki-nōca/ quinōtza "il l'interpelle"
 |am-k-nōca-ʔ| → /aN-ki-nōca-'/ anguinōtzā "vous l'interpellez"

Cette règle ne s'applique pas si la voyelle d'appui a déjà été développée sur le préfixe sujet:

- (8) |n-k-elēwia| → /ni-k-elēwia/ niquelēhuia "je le désire"
 |n-k-āna| → /ni-k-āna/ nicāna "je l'attrape"
 |n-k-nōca| → /ni-k-nōca/ nicnōtza "je l'interpelle"

3.1.2.2. Remarques sur la forme des préfixes.

-a) Les préfixes sujets pluriels sont en cooccurrence avec un suffixe final de pluriel, qui a dans les verbes l'une des formes suivantes: /-(e)'/, /-kān/, /-tin/, suivant l'aspect-mode (v. ch. 4), et dans les noms l'une des formes /-'/, /-me'/, /-tin/, /-wān/ (5.1.2.2). Ceci lève l'ambiguïté qui pourrait résulter de l'homonymie préfixale entre la 2e p. sg. et la 1^e p. pl. (sur cette dernière, v. ci-dessous 3.1.2.3.1):

- (9) /ti-koči/ ticochi "tu dors"
 /ti-koči-'/ ticochi "nous dormons"

On verra plus loin qu'en nahuatl (5.1.2.2) la pluralisation implique en principe une référence animée: cette remarque ne concerne en réalité que la 3e personne, puisque la 1^e et la 2e faisant intervenir les protagonistes de l'énonciation impliquent en principe le trait animé. La sensibilité morphologique du prédicat à la pluralisation du sujet, et sa non-sensibilité à la pluralisation de l'objet, sont en nahuatl (comme dans beaucoup d'autres langues, en particulier indo-européennes) l'un des traits qui confèrent au sujet un statut à part dans la hiérarchie actantielle.

-b) Les formes |š-| du sujet de 2e personne (au lieu de, respectivement, |t-| au singulier et |am-| au pluriel) n'apparaissent qu'à l'impératif-optatif (4.4.1) et à certains emplois de l'éventuel (4.4.3.2).

-c) Un morphème zéro de 3e personne est attesté dans des langues très diverses. Nous aurons à plusieurs reprises l'occasion de voir qu'en ce qui concerne le nahuatl ce fait va bien au-delà de l'intérêt anecdotique et des remarques triviales sur la "non-personne" (v. plus loin note (9)). En effet, une grande partie des phénomènes de diathèse⁽⁵⁾ et des relations syntaxiques⁽⁶⁾ tirent leur cohérence de l'immatérialité de la 3e personne définie (ce caractère défini étant aussi important que le fait qu'il s'agisse d'une 3e personne).

-d) Le nahuatl ayant des préfixes réfléchis (3.1.3.2), on ne peut pas trouver un sujet et un objet de même personne, sauf à la 3e dont chaque occurrence peut avoir des référents différents.

Ce principe, qui exclut *ni-nēch-RV, *ti-mitz-RV⁽⁷⁾ etc., exclut aussi les personnes de même indice mais de nombre différent. On ne trouve ni *ni-tēch "je nous", ni *ti-nēch (avec ti- de 1^e p.pl.) "*nous me", etc.

-e) L'homonymie entre les préfixes sujets de 2^e p. sg. et de 1^e p. pl. est a priori curieuse. Il en sera traité dans la section suivante (3.1.2.3)

-f) Les préfixes objets de 1^e p. sg. et de 1^e et 2^e p. pl. présentent une même finale /-ēč-/ qui est ajoutée à la forme du sujet, et qui a peut-être une valeur morphématique de marque de fonction objet. Il est même possible qu'il s'agisse d'un double suffixe /-ēč-/, cf. 3.1.2.3. La 3e p. est à part, ce qui n'est pas surprenant (cf.(c)), mais aussi la 2e p. sg., dont la forme /-mic-/ est totalement anormale⁽⁸⁾. Un affixe de forme voisine se retrouve dans des langues de l'Isthme non uto-aztèques: popoluca /mi^y/, /mič/ (Elson (1960)), zoque /mi/, /mis/, mixe /mic/ (La Grasserie (1898)), mais il serait étonnant qu'un emprunt se produise dans ce domaine.

(5) V. en particulier les impersonnels, 3.2.3. et 3.3.1.

(6) V. en particulier la complétivisation (8.2.4) et la circonstancialisisation (8.2.5.).

(7) Sauf si /ti-/ est 1^e p. pl. ("nous te").

(8) Comme l'est le /mo-/ du possessif par rapport à /no-/, /to-/, /amo-/, cf. 5.1.2.3.

-g) Il est difficile de dire si la forme de base |VC| de la 2^e p. pl. (contre |C| seulement aux autres) constitue également une anomalie. Une partie des dialectes modernes (surtout centraux) présente une forme |nam-| dont la consonne initiale n'est pas claire et semble de développement récent. En effet, la forme de l'objet reste |-amēč-| après un préfixe de 1^e ou de 2^e personne: on a ainsi, à Milpa Alta: /*β*-naN-koči-'/ "vous dormez", /*β*-namēč-itta/ "il vous voit", confondu avec /n-amēč-itta/ "je vous vois", /t-amēč-itta-'/ "nous vous voyons".

-h) Dans les verbes bitransitifs, deux préfixes objets définis se réduisent en surface à un seul, v. 3.2.4.1.

-i) Le préfixe objet de 3^e p. pl. est en réalité composé de 2 préfixes, /-k-/ et /-im-/, comme cela peut apparaître dans certaines constructions bitransitives (v. également 3.2.4.1).

-j) Le nahuatl n'a aucune marque grammaticale de genre.

3.1.2.3. Remarques sur la catégorie de la personne.

3.1.2.3.1. Le système universel et le problème de la 1^e p. pl.

Il est inutile de revenir longuement ici sur le système d'opposition qui fonde la catégorie de la personne: nous n'avons pas grand'chose à ajouter sur ce point à ce qui a pu être écrit en particulier par Jakobson (1957) et Benveniste (1946). Comme on peut s'y attendre, le nahuatl connaît bien l'opposition entre, d'une part, la référence aux protagonistes de l'énonciation, qui se subdivise elle-même en autoréférence à l'énonciateur/locuteur (1^e personne) vs. référence au coénonciateur/interlocuteur (2^e personne), et, d'autre part, la référence à un terme absent de la situation d'énonciation (3^e personne)⁽⁹⁾. Cette conformité du nahuatl à un système universel y entraîne l'apparition de phénomènes eux aussi universels tels que la permutation, dans l'interlocution, de la 1^e et de la 2^e personnes:

(9) Nous n'adoptons pas le terme de "non-personne" proposé par Benveniste, à cause des malentendus qu'il peut susciter par le sens restrictif (protagoniste de l'énonciation) qu'il confère curieusement à la notion de personne. On évitera ainsi de confondre la "non-personne" de Benveniste, qui appartient au paradigme des marques de termes définis, avec la personne indéfinie qui apparaît sous diverses formes en nahuatl (3.1.3.2 et 3.3).

- (10)(C.527) Cuix huel ti-c-chihua-z? - Ca à-huel ni-c-chihua-z "Est-ce que (cuix) tu pourras le faire (litt. "possiblement - huel - tu le feras")? - Je ne pourrai pas le faire (ca, assertion, à-, négation)"

mais le maintien de la 3e personne:

- (11)(C.497) Cuix mâ oc huèca (ø-)huïtz? - Ca aocmo huèca (ø-)huïtz "Est-ce que par hasard (cuix mâ) il vient (huïtz) encore (oc) de loin (huèca)? - Il ne vient plus (aocmo) de loin"

ou l'itération de la 3e personne, en fonction différente, avec des référents différents:

- (12) (ø-)qu-ittā "il le voit"

On sait cependant que ce système universel porte en lui un point de rencontre par rapport auquel on ne peut pas prévoir a priori comment les langues réagiront: la première personne du pluriel, qu'on ne saurait en aucun cas considérer comme une pluralisation de la 1^e personne dans le sens où l'on peut parler de pluralisation à propos des noms, ou à propos de la 3e personne⁽¹⁰⁾. En dehors de possibilités (non attestées semble-t-il en nahuatl) de pluriel de majesté ou de pluriel de politesse⁽¹¹⁾, la 1^e p. du pl. ne peut être comprise que comme une conjonction de personnes différentes, au moins 1+3 ("nous exclusif") et 1+2 ("nous inclusif"), le dernier cas de figure (1+2+3) étant généralement assimilé par la morphologie à 1+2. (encore qu'on puisse trouver des soi-disant "duels" 1+2 vs. "pluriel inclusif" 1+2+3, p.ex. en lacandon, cf. Bruce (1968)). Ceci entraîne une opposition, soit morphologiquement ouverte entre deux (ou trois) nous (quechua,

(10) Déjà le pluriel de la 2e p. peut faire difficulté, et on connaît bien des langues - dont les langues indo-européennes et le nahuatl - où la 2e p. pl. n'est pas morphologiquement marquée comme un pluriel de 3e personne (alors que dans la plupart de ces mêmes langues la 3e p. pl. est marquée comme pluriel de 3e p.).

(11) Le premier représente un "grossissement" métaphorique couramment attesté à la 2e p. ("vous de politesse"), le second une démultiplication par laquelle la 1^e p. se perd au milieu d'un groupe fictif.

guarani, plusieurs langues maya, etc.), soit non morphologique et n'apparaissant que dans le jeu de l'interlocution, puisque ce qui est "nous inclusif" pour l'un des protagonistes de l'énonciation l'est aussi pour l'autre (1+2 devenant 2+1 par permutation, cf. (10)):

- (13)(III,2) In õqui+taquê in Centzonhuitznāhuā, quìtòquê:
... (õ-)têch-āhuilquixtia... Auh in in̄hueltiuh in Co-
yõlxauhqui quimilhuī; noquichtihuan, (õ-)têch-āhuil-
quixtia "Quand les Centzonhuitznahua virent (que leur
 mere était ivre), ils dirent: elle nous déshonore...
 Et leur sœur aînée Coyclxauhqui leur dit: mes frères,
 elle nous déshonore"

alors que le "nous exclusif" de l'un est le vous de l'autre (1+3 devenant 2+3):

- (14)(XII,13) Cāmpa õ an-huāllāquê? - Ca õmpa ti-huāllāquê
in Mexico "D'où êtes-vous venus? - Nous sommes venus
 de Mexico"

Dans ce cadre, l'ambivalence du préfixe |t|, relevée plus haut (3.1.2.2.e) prend un intérêt particulier, d'autant que certains dialectes présentent un système différent et révélateur. Ainsi, dans les dialectes orientaux (v. p.ex. Law (1958)), on trouve les préfixes suivants:

- (15)(ISTHME)(12),
 /n(i)-/: 1^e p.sg. /n(i-)/+ pluriel: 1+3 (nous excl.)
 /t(i)-/: 2^e p.sg. /t(i-)/+ pluriel: 1+2(+3) (nous incl.)

On reconnaît une tendance bien attestée dans les langues "à deux nous", qui veut que si l'un des "deux nous" est marqué morphologiquement comme un pluriel de 1^e personne, c'est le "nous exclusif", dans lequel par opposition à la 2^e p. se produit une homogénéisation ("moi et tout ce que j'assimile à moi")⁽¹⁵⁾.

(12) Nous signalerons ainsi par des majuscules les exemples non classiques.

(13) Glose proposée par B. Pottier.

A ces préfixes sujets correspondent deux préfixes objets :

(16)(ISTHME) : /-nē-/
 /-tē-/(14)

Le premier (toujours selon Law (1958), qui ne donne malheureusement pas d'exemple), est la forme objet de /n(i)-/, sans distinction de nombre, autrement dit, correspond en français à la fois aux pronoms objets me et nous (exclusif). Le second, en revanche, est seulement la forme objet de "nous inclusif", l'objet de 2e p. sg. étant comme ailleurs /-mic-/ (qui serait aussi un objet de 2e p. pl.). L'identité morphologique de /-tē-/ avec le préfixe objet indéfini des autres dialectes ne peut évidemment pas être le fait d'un hasard: cf. à ce propos la notion de parcours, 3.1.3.2.2.

Il n'y a rien d'étonnant, avons-nous dit, à ce que le "nous exclusif" soit morphologiquement le pluriel de je. Plus gênant, intuitivement et structurellement, est le fait que, dans le système du nahuatl de l'Isthme décrit ici, ce qui morphologiquement est le pluriel de la 2e personne (tu) n'est pas une 2e personne du pluriel (vous), mais une 1^e inclusive (nous). Et c'est ici qu'il faut citer un autre groupe de dialectes, ceux du Morelos⁽¹⁵⁾, qui, pour marquer le sujet de 1^e p. sg. ont bien, comme le classique, /n(i)-/ si l'objet est absent (verbe intransitif) ou de 3e personne :

(17)(MORELOS) /ni-koči/ "je dors"
 /ni-k-itta/ "je le vois"

mais ont /t(i)-/ si l'objet est de 2e personne :

(18a)(MORELOS) /ti-mic-itta/ "je te vois"

(14) Ce qui laisse supposer que le /-č-/ qui apparaît dans les préfixes objets en classique et dans d'autres dialectes est un développement récent, du peut-être à l'adjonction d'un morphème dont nous ne connaissons pas l'origine.

(15) V. p. ex. Pittman (1954) ou Brewer et Brewer (1962).

Cette dernière forme est à rapprocher de celles que les dialectes du Morelos partagent avec le classique :

(18b) /ti-něč-itta/ "tu me vois"

(18c) /ti-mic-itta-'/ "nous (excl.)⁽¹⁶⁾ te voyons"

Dans un tel système, tout se passe donc comme si la valeur de "nous inclusif" (1+2) était primitive, et que les références singulières en étaient dérivées. Mieux: à partir d'une référence globale aux protagonistes de l'énonciation (/t(i)-/), on peut isoler l'un des deux par simple dissociation opérée par la présence de l'autre dans une fonction différente (18a,b,c); et c'est seulement si cette dissociation par l'objet n'est pas faite (en cas d'absence d'objet, ou d'objet de 3e p.) que l'énonciateur est amené à utiliser, par isolement, le morphème de 1^e p. (exclusive) /n(i)-/, le préfixe /t(i)-/ étant gardé en tant que forme non marquée pour la référence à la 2e personne.

Ces données dialectales permettent de supposer qu'originellement le morphème |t| marquait un "nous inclusif", et qu'il s'en est développé, d'une part, dans tous les dialectes, un emploi singulatif⁽¹⁷⁾ marquant la 2e p. sg. (avec dans le Morelos un autre emploi qui apparaît en (18a)), et d'autre part, dans certains dialectes seulement (dont le classique), une valeur indifférenciée de 1^e p. pl. qui a absorbé l'ancien "nous exclusif" marqué par |n|⁽¹⁸⁾. Le nahuatl classique a donc comme les langues indo-européennes une 1^e p. pl. "générale", le système ancien n'apparaissant qu'à l'état résiduel sous la forme de l'homonymie préfixale |t|.

(16) Une rapide réflexion montre en effet que nous ne peut dans de tels cas être inclusif. Cette idée est confirmée par le comportement des langues qui ont morphologiquement "deux nous": dans les combinaisons nous te, nous vous, tu nous, nous vous, c'est toujours le "nous exclusif" qui apparaît.

(17) Au sens utilisé pour parler de formes de singulier dérivées de celles de pluriel collectif, comme p. ex. dans certains cas en breton.

(18) Un peu à la manière dont en français on, originellement lié à l'inclusif (parcours sur les 3 personnes, v. plus loin 3.1.3. 2.2), en est venu à absorber aussi la valeur exclusive.

3.1.2.3.2. Emploi des personnes.

Le nahuatl n'utilise pas le procédé de changement de personne comme marque d'attitudes ou de relations sociales (politesse, prise de distance, sexe...) (19). Les références personnelles sont donc en règle générale celles que l'on peut attendre du système universel décrit plus haut. Elles sont cependant susceptibles d'être altérées dans trois types de contextes, énumérés ci-dessous.

3.1.2.3.2.1. Discours rapporté.

Le nahuatl connaît le type de construction dite "discours indirect" (Il dit que P) qui, comme dans d'autres langues (dont le français), peut provoquer des changements de personne (Il lui dit qu'il... pouvant correspondre à Il lui dit: "je...", ou ...:"tu...", ou ...:"il..."; tu me dis que je... correspondant à tu me dis: "tu...", etc.). Ces constructions sont des cas particuliers de complétivisation, et seront traitées dans la section correspondante (8.2.4.2.3).

Mais certains textes qui se présentent comme discours direct font apparaître une forme d'adresse à la 3e personne. Ainsi, Cortez s'adressant pour la première fois à Moctezuma:

(19)(XII,45) Mā (ø-)mo-yōllāli (20) in Motēuczōma, mācamo (ø-) mo-māuhti "Que Moctezuma se (-mo-) rassure, qu'il ne s'(-mo-) effraie pas"

Il serait probablement erroné d'y voir un effet de politesse ou plus généralement une prise de distance métaphorique. En réalité, si distance il y a, elle vient ici du fait que Cortez s'adresse indirectement à Moctezuma par le truchement de Malintzin qui traduit. Ceci est explicitement dit dans le contexte précédent (dons nous ne donnons ici que la traduction):

(19) Sur les formes honorifiques, v. 3.4.3.

(20) Dans cet exemple et les suivants, on ne se préoccupera que des préfixes sujets et objets définis. La raison de l'occurrence des autres préfixes apparaîtra dans les sections suivantes.

- (20)(XII,45) "Et quand fut achevée la harangue que Moctezuma avait adressée au Marquis, alors Malintzin l'interpréta, la traduisit pour lui. Et quand le marquis eut entendu les paroles de Moctezuma, alors il s'adressa à nouveau à Malintzin en langue étrangère, il lui dit dans son jargon..."

Tous les emplois de la 3e personne de type (19) (il y en a plusieurs dans le livre XII) apparaissent dans des passages qui relatent des conversations entre Espagnols et Mexicains, et supposent donc explicitement ou implicitement des actions de traduction. En revanche, quand Moctezuma accueille Cortez (avant la réponse de ce dernier en (19)), il s'adresse directement à lui:

- (21)(XII,44) Totēucyoé, ō ti-c-m-īiyōhuilti, ō ti-c-mo-ciya-huilti, ō tlāltitech t-om-m-āxitico "O seigneur, tu as eu du mal et de la fatigue (litt. "tu l'as souffert, tu l'as enduré"), tu es arrivé sur terre"

Une autre déformation de la catégorie de la personne apparaît dans les discours de porte-parole. Ainsi, les seigneurs mexicains s'apprêtent à déléguer le cihuacoatl (vice-roi) Tlacotzin, pour s'adresser à Cortez en leur nom à tous. Ils prévoient donc le discours qui doit être:

- (22)(Ch.7,196) Ach tlein ni-qu-ītōz; in ni-mexīcatl, camo ni-milê, camo ni-tlālê⁽²¹⁾ "Je me demande ce que (ach tlein) je dois dire: moi qui suis mexicain, je n'ai pas de champs, je n'ai pas de terres"

On attend évidemment a priori la 1^e p. pl. A-t-on ici un singulier générique? Peut-être, mais il nous semble plutôt que le contexte dans lequel le délégué se trouve seul pour reprendre à son compte le discours de ses mandants renforce considérablement le caractère exclusif (au sens décrit plus haut, 3.1.2.3.1) de la 1^e personne. Un tel exemple peut constituer un résidu d'un système tel que celui qui est conservé en nahuatl de l'Isthme (cf.(15)), le préfixe /n(i)-/ marquant avant toute chose l'impossibilité d'une interprétation inclusive, et pouvant ici apparaître comme le singulatif d'un "nous exclusif" disparu.

(21) Sur les syntagmes de 1^e et de 2^e personnes, cf. 8.2.3.1. Sur les noms en -ē signifiant "pourvu de", cf. 5.2.3.5.1.

3.1.2.3.2.2. Usage impersonnel de la 3e personne.

Comme dans beaucoup de langues, on trouve en nahuatl un usage impersonnel de la 3e personne définie, employée sous sa seule forme affixale sans instanciación lexicale. Cette notion d'impersonnel, qui a des incidences capitales sur les problèmes de valence (3.2) et en général de diathèse, sera traitée plus loin. Elle se présente sous trois variantes:

- sujet de 3e p. singulier: impersonnel proprement dit (3.2.3).
- sujet de 3e p. pluriel: substitué de passif-impersonnel (3.4.1.2)
- objet de 3e p. singulier: l'"objet-étalon"⁽²²⁾ (8.2.1.2.1).

3.1.2.3.2.3. L'exemplification.

Il s'agit de contextes où l'une des personnes apparaît comme le représentant de n'importe quel terme susceptible d'apparaître dans une relation prédicative. Là encore, il y a plusieurs variantes, dans lesquelles la 1^e p. sg. joue un rôle privilégié.

-a) Item lexical.

Dans le dictionnaire de Molina (1571), les items verbaux apparaissent toujours accompagnés d'une marque de valence (3.2): un préfixe actantiel (sujet) s'ils sont intransitifs, deux (sujet et objet) s'ils sont transitifs. Le préfixe sujet est normalement celui de 1^e p. sg.:

- (22)(Molina) <cochi. ni. dormir>
<choca. ni. llorar>

Faut-il y voir une référence latine, l'auteur ayant évidemment présents à l'esprit les paradigmes latins (dormio, plango, etc.)? Ou cela correspond-il à une représentation naturelle que pouvaient se faire les Nahuas de leur système verbal? Il est évidemment difficile de répondre, vu notre ignorance presque complète des idées métalinguistiques ou épilinguistiques des Aztèques. On voit cependant que la traduction espagnole fait appel à l'infinitif, selon une tradition qui semble déjà bien établie à l'époque. Comme on

(22) Un emploi de ce type apparaît dans l'exemple (21).

peut s'y attendre, l'utilisation de la 1^e p. sg. se révèle inadéquate avec les verbes impersonnels (3.2.3) ou ceux qui ne s'appliquent qu'à des inanimés. On trouve donc p. ex. :

(23)(Molina) <caalaca. sonar el cascauel, o la vasija de barro que tiene dentro pedrezuelas>
<eeca. hazer viento, o ayre>

D'autre part, avec les verbes transitifs, Molina se trouve devant un problème qui n'a pas son parallèle en latin, puisqu'il doit marquer les deux actants. Ceci est fait soigneusement, mais l'objet apparaît toujours, soit à la 3^e p. sg. définie :

(24)(Molina) <itqui. niqu. lleuar algo>

soit beaucoup plus souvent avec un préfixe réfléchi ou indéfini (v. 3.1.3), en tout cas, jamais avec une 1^e ou 2^e personne.

La méthode de Molina est reprise pour l'essentiel par Siméon (1985) :

(25)(Siméon) <cochi>: ni- dormir
<choca>: ni- pleurer
<caalaca>, v.n.⁽²³⁾ Faire du bruit, résonner, en parlant de vases fêlés
<eeca>, v.n. Faire du vent, souffler, en parlant du vent
<itqui> (...) Nitla- ou niqu- porter quelque chose

-b) Article encyclopédique

C'est un cas voisin du précédent. Dans certains textes de type scientifique traitant de plantes, objets, matières etc., on trouve souvent, après la description physique, un passage qui en décrit l'usage possible. La 1^e p. sg. est employée ici pour représenter tout utilisateur possible. Là encore il est difficile de savoir si celle 1^e personne représente une forme naturelle d'exemplification, ou si elle correspond à une réponse à une question d'enquêteur (de type : "que peux-tu faire avec ça?") :

(23) Abréviation pour "verbe neutre", notion dans laquelle Siméon confond les impersonnels et les intransitifs qui ne s'appliquent qu'à des inanimés.

- (26)(XI,267) Ochpantli: ni-c-patlāhua, ni-c-pitzāhua, ni-c-ochpana, ni-c-tla-cuicūilia, ni-c-yēctia... "La route: je l'élargis, je la retrecis, je la nettoie, je la dégage, je l'améliore..."
- (27)(XI,207) Cuillōxōchitl: ni-c-tlālia, ni-c-mana, ni-c-o, ni-qu-īnecui "Le cuilloxochitl (type de fleur): je les dépose, je les dispose, je les enfile, je les respire"

Dans les textes sur l'anatomie, les commentaires sur les parties du corps apparaissent à la 1^e p. pl. (on verra aussi la tendance des noms de parties du corps à apparaître en possession inaliénable, avec un préfixe possessif de 3^e p. pl., qui renvoie à l'espèce humaine en général ("nous globalement inclusif")):

- (23)(X,136) To-quiquiztica: in oncān ti-tōnalquizā "Nos pores: c'est la ou nous transpirons"

mais les exemples de ce que l'on peut faire avec cette partie du corps (ou à celle de quelqu'un d'autre) sont comme (26)-(27) à la 1^e p. sg.:

- (29)(X,131) Yōyōllōtli: ... ni-yōl-polihui, ni-yōl-miqui, ni-yōl-pāqui "Le coeur: ... j'ai mal au coeur, je m'évanouis, j'ai le coeur gai"
- (30)(X,99) Tzontecomatl: ... ni-c-cuā-tlapāna, ni-c-cuā-tzavāna, ni-c-cuā-telicza... "Le crâne: je lui casse la tête, je lui fais éclater la tête, je lui donne un coup de pied à la tête..."

-c) explication

Pour faire comprendre un terme ou une expression qu'il introduit, l'énonciateur est amené à évoquer une situation possible dans laquelle ce terme ou cette expression peut être employé. La première personne est la plus courante ici, soit au singulier:

- (31)(VI,227) Quēn nel? İcuāc mītoa in tlā itlā ō ni-cuīlīlōc, ānozo ō ni-c-no-polhui "Comment (faire) en vérité? Ceci se dit si je me suis fait prendre quelque chose, ou si j'ai perdu quelque chose"

soit au pluriel (référence générale à l'espèce humaine):

- (32)(VI,220) Cuicuitlahuīlli in tlālticpac: İcuāc mītoa, in quēmmanyān itlātzin ti-c-to-piyaliā "Il y a de petits morceaux sur terre: ça se dit quand nous arrivons à nous garder un petit quelque chose"

mais on trouve aussi dans ce type d'emploi une 3e personne avec un disjoncteur (5.2.6) comme acâ "quelqu'un", in aquin "celui quel qu'il soit qui":

- (33)(VI,219) Moxòxolòtítlanì: itechpa mìtoa in aquin (ø-)mo-
títlanì, in àmo (ø-)qui-huàl-cuepa in inetítlaniz "Il se
 laisse envoyer (títlanì) comme un page (xolòtl); ça se
 dit de celui qui se fait envoyer, et qui ne ramène pas
 sa commission"
- (34)(VI,234) Cānìn mach Coyōnacazco? Ìcuāc mìtoa, in acā (ø-)
tē-nāhualāhua... "Où est-ce donc, Coyonacazco ("dans
 l'oreille du coyote")? Ça se dit, quand quelqu'un que-
 relle les autres..."

La deuxième personne semble totalement exclue de ce type d'emploi, y compris lorsque pour des raisons de vraisemblance le dicton est rapporté à la 2e personne (parce qu'il s'agit en général d'une formule d'invective, ou d'un jugement porté sur l'interlocuteur):

- (35)(VI,230) Cāmpa x-om-pāti?⁽²⁴⁾ Ìcuāc mìtoa, in tlā acā
ō (ø-)nēch-āhuac ō (ø-)nēch-cocō tlātōltica "Où peux-
 tu bien aller guerir? Ça se dit si quelqu'un m'a que-
 relle, m'a fait mal par ses paroles" (et non: in tlā ō
ti-nēch-āhuac etc. "si tu m'as querellé...")
- (36)(VI,241) Ti-c-tētezoa in chālchihuitl ti-c-huāhuazoa in
quetzalli: inin tlātōlli itechpa mìtoa in aquin itlā
cencā tlazōtli (ø-)qu-ìtlacoa "Tu rayes le jade, tu é-
 bouriffe la plume; ce dicton se dit de celui qui, abî-
 me (ìtlacoa) quelque chose de très précieux (tlazōtli)"

3.1.3. Préfixes indéfinis et réfléchis.

Bien que différentes du point de vue du support catégoriel (le premier groupe est sensible, au moins partiellement, à la catégorie de la personne, et le second à l'opposition humain/non-humain), et bien que marquant des opérations distinctes (encore qu'elles puissent se rejoindre, 3.3.4.2), ces deux séries ont en commun de s'opposer morphologiquement et sémantiquement aux deux premières (v. 3.1.1). Réfléchis et indéfinis, en tant que marques des arguments (actants) non-distincts, sont par leur sens mais aussi par leur place morphologique orientés vers le radical verbal: ils représentent des opérations sur la diathèse.

(24) Sur cette construction, cf. 4.4.1.2.2.

3.1.3.1. Préfixes réfléchis.3.1.3.1.1. Morphophonologie.3.1.3.1.1.1. Variantes consonantiques et vocaliques.

Ils présentent des variantes devant consonne et devant voyelle, mais, contrairement à ce qui se passe pour les préfixes sujets, il faut poser comme primitive une forme comportant une voyelle (en l'occurrence: |o|), qui apparaît devant consonne, et comme dérivée (par élision) une forme sans voyelle qui apparaît devant voyelle. Le tableau sera donc le suivant:

(37)

| | | | | |
|-----|---|----|---|--------|
| | 1 | no | → | /n(o)/ |
| Sg. | 2 | mo | → | /m(o)/ |
| | 3 | mc | → | /m(o)/ |
| | 1 | to | → | /t(o)/ |
| Pl. | 2 | mo | → | /m(o)/ |
| | 3 | mo | → | /m(o)/ |

ce qui donne par exemple les paradigmes de conjugaison:

(38a)

| | | |
|------------------|-----------------|-----------------------|
| /ni-no-pāka/ | <u>ninopāca</u> | "je me lave" |
| /ti-mo-pāka/ | <u>timopāca</u> | "tu te laves" |
| /((ɔ-)mo-pāka/ | <u>mopāca</u> | "il/elle se lave" |
| /ti-to-pāka-'/ | <u>titopācâ</u> | "nous nous lavons" |
| /am-mo-pāka-'/ | <u>ammopācâ</u> | "vous vous lavez" |
| /((ɔ-)mo-pāka-'/ | <u>mopācâ</u> | "ils/elles se lavent" |

(38b)

| | | |
|----------------|----------------|-----------------------|
| /ni-n-ēwa/ | <u>ninēhua</u> | "je me lève" |
| /ti-m-ēwa/ | <u>timēhua</u> | "tu te lèves" |
| /((ɔ-)m-ēwa-'/ | <u>mēhua</u> | "il/elle se lève" |
| /ti-t-ēwa-'/ | <u>titēhuâ</u> | "nous nous levons" |
| /am-m-ēwa-'/ | <u>ammēhuâ</u> | "vous vous levez" |
| /((ɔ-)m-ēwa-'/ | <u>mēhuâ</u> | "ils/elles se lèvent" |

Un problème particulier se pose dans le cas où le préfixe réfléché se trouve devant un radical commençant par /icc-/ (où /c/ représente une consonne). Si la première consonne est /ʔ/, alors le /c/ s'élide comme dans (38b):

- (39a)
 /(\ø-)m-i'toa/ mìtoa "ça se dit"
 /(\ø-)m-i'k^wiloa/ mìcuiloa "ça s'écrit"
 /(\ø-)m-i'kali/ mìcali "il se bat"
 /(\ø-)m-i'lakoa/ mìtlacoa "ça se détériore"

En revanche, si elle est autre que /'/, c'est le /i/ radical qui disparaît, et le /o/ préfixal qui demeure:

- (39b)
 /(\ø-)mo-tta/ motta "il/ça se voit" (itta)
 /(\ø-)mo-lpia/ molpia "ça s'attache" (ilpia)
 /(\ø-)mo-tki/ motqui "ça se porte" (itqui)
 /(\ø-)mo-skalia/ mozcalia "il devient raisonnable", lit.
 "il se revivifie" (izcalia)

On pourrait être tenté de traiter ce phénomène en posant pour les radicaux de (39a) une forme de base |iCC| et pour ceux de (39b) une forme de base |CC-|. Cette solution aurait pour conséquence de traiter différemment le /i/ dans quìtoa "il le dit" et dans quitta "il le voit", puisque dans le premier cas il appartiendrait au radical, et que dans le second cas il serait une voyelle d'appui (cf. 3.1.2.1):

- (40)
 |(\ø-)k-i'toa| → /(\ø-)k-i'toa/
 |(\ø-)k-tta| → /(\ø-)ki-tta/

Mais cette solution est inutile, puisque: -a) l'opposition (39a-b) peut toujours être prévue d'après la nature de la consonne, et -b) une réaction différente apparaît avec le préfixe indéfini /a-/ (3.1.3.2). Il vaut donc mieux porter l'opposition (39a-b) au compte d'une particularité du préfixe réfléchi, plutôt qu'au compte d'une différence phonologique au niveau du radical.

3.1.3.1.1.2. Remarques sur la forme des préfixes.

On a vu que le réfléchi n'était que partiellement sensible à la catégorie de la personne, puisque la 2^e et la 3^e p. du singulier et du pluriel ont une forme indifférenciée /m(o)-/. Cette forme semble primitive et reste attestée dans plusieurs dialectes, p. ex. ceux de la région de Puebla-Tlaxcala, qui ont:

- (41)(TLAXCALANCINGO) /ni-mo-pāka/ "je me lave"
/ti-mo-pāka-'/ "nous nous lavons"

D'autre part, on retrouve l'invariant /mo/ en classique dans les emplois auxiliaires des verbes réfléchis (7.2.3.1.3):

- (42)(I,76) /ni-k-ilnāmik-ti-mo-λālia/ "je me mets (/mo-λālia/, et non */-no-λālia/) à me le rappeler (/ilnāmiki/; /-ti-/ a pour seul rôle d'introduire l'auxiliaire, cf. 7.2.3.1.1)"

Les formes classiques de la 1^e p. réfléchie semblent donc bien une innovation. Sont-elles dues à une assimilation du point d'articulation de la consonne du préfixe sujet (/ni-mo-/ → /ni-no-/, /ti-mo-/ → /ti-to-/), ou à une influence du préfixe possessif qui est homonyme (/n(o)-/ "mon", /t(o)-/ "notre", mais aussi /m(o)-/ "ton", 5.1.2.3⁽²⁵⁾)? Il est difficile de répondre à cette question.

A noter que les dialectes modernes du D.F. ont eu une évolution plus radicale, puisque les suites /ni-no-/ et /ti-to-/ se réduisent à /no-/ et /to-/. On a donc le paradigme suivant:

- (43)(MILPA ALTA) /no-pāka/
/ti-mo-pāka/
/(ø-)mo-pāka/
/to-pāka-'/
/nam-mo-pāka-'/ (/nam-/, 3.1.2.2.g)
/(ø-)mo-pāka-'/

3.1.3.1.2. Emplois du réfléchi.

Il faut rejeter d'emblée la conception naïve selon laquelle le réfléchi représenterait l'identification référentielle du sujet et de l'objet. Dans cette optique, la forme réfléchie serait restreinte à l'expression de procès actifs dans lesquels agent et patient seraient confondus, parce qu'un agent agirait sur lui-même.

(25) Ce parallélisme est rompu aux autres personnes: /amo-/ "vo-tre", /i-/ "son", /im-/ "leur".

Or, si de tels cas existent et sont particulièrement clairs à l'intuition, ils sont en tout cas loins d'être les plus fréquents, et il serait sans doute erroné de considérer que les emplois qui ne se conforment pas à ce cas privilégié en sont dérivés. La définition du réfléchi par identification référentielle est peut-être acceptable dans quelques langues qui ont ce que nous proposons d'appeler un réfléchi strict, le plus souvent marqué lexicalement par un syntagme nominal, comme p. ex. l'anglais (avec self) ou le basque (bere burua litt. "sa tête"). Mais un réseau plus complexe d'opérations apparaît dans de très nombreuses langues où le réfléchi est marqué grammaticalement (indices personnels dans les langues romanes ou slaves, formes moyennes en grec, formes en t(a)- en arabe...). Le nahuatl fait partie des langues dans lesquelles la forme qui marque le réfléchi coréférentiel a bien d'autres usages, que nous allons ci-dessous tenter de classer et de caractériser. On s'apercevra au passage de la grande parenté entre le réfléchi nahuatl et le réfléchi roman (français ou espagnol).

Les occurrences du réfléchi nahuatl peuvent être caractérisées de manière globale en disant: le réfléchi apparaît lorsque, dans une relation fixée linguistiquement comme verbe transitif (3.2.2), il n'y a pas de lieu d'établir une différence entre les deux termes mis en relation. Cette formulation autorise à donner à la tournure réfléchie au moins deux sources typiques, dont nous verrons que chacune comporte des variantes: d'une part, une contrainte référentielle (il n'y a effectivement qu'une entité impliquée dans le procès alors que, vu le type de procès, il pourrait y en avoir deux); d'autre part, une opération linguistique qui consiste à effacer (dans un sens qui sera précisé plus loin, 3.1.3.2.2) l'un des termes, de sorte que celui qui reste va tendre à occuper la place laissée vacante. Selon le type de procès, ou le type d'effacement, on aboutira ainsi à quelques types d'emploi assez bien caractérisés sémantiquement.

-a) le réfléchi strict, ou réfléchi de coréférence. Il représente un événement provoqué (éventuellement subi, (45)-(46)) par le référent du sujet sur lui-même, en tant que personne physique:

- (44)(Pl.10) Ti-mo-mā-pòpòhuaz "tu tenettoieras (pòpòhua) les mains (-mā-)"; (VI,153) (ǵ-)mo-cxi-pāca "il se lave (pāca) les pieds (icxi-tl)"
- (45)(Pl.27) Ti-mo-chocholtī, ti-mo-cuāouauhtī "Tu t'es fait des pieds de cerf, tu t'es fait des bois de cerf"
- (46)(AC.5) (ǵ-)mo-ttac in Quezalcōhuātl "Quetzalcoatl se vit"
- (47)(VI,257) Ācān ātl ic ti-m-āltīz, ti-mo-chipāhuaz "Nulle part avec (ic) de l'eau (ātl) tu ne te baigneras, tu ne te nettoieras"
- (48)(C.511) Cēcexiuhlica ni-no-huītequi "Chaque année je me flagelle"
- (49)(Pl.14) Mā mochipa ti-mo-pepetlā, ti-mo-tezcahuī, mā mochipa ti-mo-yēcquetz, mā mochipa ti-mo-yēcchīuh "Evite de toujours te peigner, de te regarder dans le miroir (tezcahuia), évite de toujours te mettre beau, évite de toujours te faire beau"
- (50)(VI,163) (ǵ-)mo-cencāhuā in cihuā, (ǵ-)mo-yāōchīchīhuā "Les femmes se preparent, elle s'arrangent de façon guerrière"

ou en tant que siège d'intérêts physiques ou moraux:

- (51)(X,177) (ǵ-)mo-xacaltīyā, (ǵ-)mo-zacacaltīyā "ils se faisaient des huttes, ils se faisaient des maisons de paille"
- (52)(X,180) (ǵ-)mo-tōtōl-cōhuā, (ǵ-)mo-tamalhuīā "ils s'achètent (cōhuia) des dindes (tōtōlin), ils se font des tamales"

ou en tant qu'individu pris dans des relations sociales:

- (53)(C.419) Amohuic ni-no-quixtia "Vis-à-vis de vous je me dégage (de mes obligations)"
- (54)(AC.5) Tlācatīca (ǵ-)mo-xtlāhuaz "Par des (sacrifices) humains il s'acquittera"
- (55)(I,39) Ihuīcpa (ǵ-)mo-nētōltīyā "A lui ils se consacraient"

L'"action sur soi" peut être comprise, non seulement au niveau d'un individu, mais aussi au niveau d'un groupe:

- (56)(VI,149) (ǵ-)mo-centlālīā in huēhuetquē "Les anciens se réunissent"
- (57)(VII,5) Nānecoc (ǵ)mo-tēcpanquē "Ils se rangèrent séparément"

On passe ainsi à la valeur réciproque.

-b) le réciproque.

Comme dans la plupart des langues qui ont une marque grammaticale du réfléchi (et peut-être toutes), cette marque fonctionne aussi avec une valeur réciproque. Le verbe est ici nécessairement au pluriel, représentant un couple ou un groupe au sein duquel l'événement est provoqué par chacun de ses membres (simultanément ou à tour de rôle) sur l'autre ou les autres:

- (58)(C.439) Ōmentin tēlpōpōchtin huel motlazōtlayā "Deux jeunes gens s'aimaient beaucoup"
 (59)(VI,149) (ŝ-)mo-nōtzā, (ŝ-)mo-tlāpaloā, (ŝ-)mo-tlātlauh-tiā in pilhuàquē "Les parents (des époux) s'interpellent, se saluent, se font des prières"
 (60)(Pl.24) (ŝ-)m-àhuazquē, (ŝ-)mo-mictizquē "ils se querelleront, ils se tueront"
 (61)(VI,161) (ŝ-)mo-huītequī, huel nelli (ŝ-)mo-yāōchīhuā "ils se frappent, c'est pour de vrai qu'ils se font la guerre"

Dans la mesure où le procès ne sort pas du domaine de référence du sujet, il s'agit d'un cas particulier de réfléchi strict, et de nombreuses formes réfléchies au pluriel peuvent être ambiguës:

- (62)(C.435) <titotlaçōtla, nos amamos, o sea que cada uno se ame a si mesmo, o que los amamos unos a otros... aunque para esprimir mejor este amor mutuo se suele poner el adverbio nepanotl⁽²⁶⁾, nepanotl titotlaçōtla>

-c) verbes de mouvement et de position.

C'est encore un cas particulier de (a), mais il se détache par son caractère très typé sémantiquement, et par certaines particularités lexicales.

Du point de vue de la référence, il s'agit toujours d'action sur soi-même, impliquant le corps dans son entier, sous la forme d'un mouvement physique ou métaphorique (type très courant dont nous ne citons ici que les plus fréquents):

(26) Sur ces "pseudo-adverbes" ou "pseudo-locatifs", v. 6.3.1.2.

- (63) (Pl.7) Aoc ìcemel in (ó-)m-èhua, in (ó-)mo-tèca "Ce n'est plus dans le calme (i-cemel) qu'il se leve, qu'il se couche"
- (64) (AC.6) Ítlan (ó-)mo-tlàlico "Il alla (-co) s'asseoir (tlàlia "poser") à côté de lui"
- (65) (X,195) Xi-mo-cuepa-cân "Retournez-vous"; (C.433) Aocmo ni-no-cuepa-z nochân "je ne reviendrai plus chez moi"
- (66) (X,163) Àzo cocòliztli (ó-)mo-mana-quiuh "Peut-être que la maladie va venir (-quiuh) se repandre"
- (67) (VII,8) (ó-)mo-quetz in èecatì "Le vent se leva ("se dressa", quetza)"
- (68) (CM.27) Ō (ó-)m-ìcuāni-què "Ils s'éloignèrent" (ìcuānia)
- (69) (Pl.19) Ítech ti-mo-pilò-z "Tu te pendras (piloa) à lui"
- (70) (VII,5) (ó-)mo-māyahui-z in tleco "Il va se précipiter dans le feu"

ou du résultat d'une action sur soi-même:

- (71) (Pl.29) Quin ìcuāc ti-mo-cāhua-z "C'est seulement alors que tu t'arrêteras" (lit. "tu t'abandonneras", cāhua)
- (72) (VI,260) Ayoccân ti-mo-nēxtia "Plus nulle part tu ne te montres"
- (73) (ibid.) Zan monòmā ti-mo-poloa "C'est par toi-même que tu te détruis"
- (74) (C.502) Xi-mo-cēhui "Repose-toi" (cēhuia)

Les mêmes verbes peuvent être utilisés transitivement, avec un objet animé ou plus souvent inanimé, et parfois dans un sens assez différent de celui de l'emploi réfléchi:

- (75) (Pl.7) in tlàtòlli in (ó-)qu-èhua "les paroles qu'il prononce ("élève")" (cf. (63))
- (76) (X,166) (ó-)qui-tèca-yâ in quetzalli "ils posaient ("couchaient") les plumes (cf. (63))
- (77) (X,173) Íyacac (ó-)qui-quetzâ, (ó-)qui-tlàliâ "A la pointe (des roseaux) ils plantent, ils mettent (des pierres taillées) (cf. (64) et (67))
- (78) (I,61) (ó-)qui-cuepa-z-què in ìnnemiliz "Ils modifieront ("retourneront") leur mode de vie" (cf. (65))
- (79) (C.499) Xi-qu-ìcuāni in tetì "Ecarte la pierre" (cf. (68))
- (80) (C.500) Oc ni-c-cāhua in "Pour l'instant (oc) je laisse ça" (cf. (71))

D'autre part, une grande partie des constructions réfléchies ont un correspondant intransitif dont le verbe transitif est le causatif (3.4.1):

(81)(C.504) Amixpantzinco ni-nēci-co "Devant vous je suis apparu" (cf. mo-nēx-tia, (72))

ou plus fréquemment le semi-causatif (7.1.1.7):

(82)(C.514) (ǝ-)polihui-z-quē in mexicā "les Mexicains périront" (cf. mo-poloa, (73))

cf. aussi les v.i. irréguliers d'état (4.6.4.2).

Le problème de la relation entre les intransitifs et les réfléchis transitifs sera traité plus loin (3.4.1 et 7.1.1.7). Il rejoint en partie celui des formes honorifiques (3.4.3).

-d) Sentiment et état physique.

Il s'agit là encore d'un type bien caractérisé sémantiquement, mais qui aboutit à une valeur du réfléchi très différente de celle qu'on a vue jusqu'ici. Ces formes marquent soit un sentiment:

(85)(VI,249) ō (ǝ-)mo-yōlltlacō in tlātoāni "Le roi s'est fâché"

(86)(VII,4) Mochi tlācatl (ǝ-)mo-māuhtia-ya "Tout le monde s'effrayait"

(87)(VI,144) (ǝ-)mo-zōmā-z, (ǝ-)mo-nēnequi-z "Il s'irritera, il se mettra en colère"

(88)(Pl.17) āmo ic ti-mo-xicō-z "Tu ne t'en (ic) montreras pas jaloux"

(89)(C.514) Toca (ǝ-)m-āhuiltiz-quē "Ils se moqueront (āhuiltia) de nous"

soit plus généralement un état ou un processus intellectuel, moral ou physique:

(90)(Pl.R) Ayamo cencā ni-no-zcalia, ni-n-īmati "Je ne suis pas encore très raisonnable, très habile (izcalia "revivifier", īmati "façonner habilement")"

(91)(X,174) āmo (ǝ-)mo-tollīni-z tlātlācpac "Il ne sera pas malheureux (tollīni "affliger") sur terre"

(92)(X,187) Huel (ǝ-)mo-cuiltonoā "Ils sont très riches (cuiltonoā "enrichir")"

(93)(VI,162) (ǝ-)m-īiyōtia in itzon "Sa chevelure a des pouvoirs (magiques)", litt. "elle se fait souffler"

- (94)(C.530) Miyacpa ò ti-mo-cocò "Souvent tu as été malade"
("tu t'es fait du mal")
- (95)(C.506) Moca ni-no-chihua "Je me préoccupe ("je me fais")
pour toi"

Il y a une double ambiguïté dans ces formes. La première est aspectuelle, puisqu'elles peuvent référer à des processus autant qu'à des états. Bien sûr, l'aspect joue dans cette interprétation: on verra en particulier (ch. IV, que le présent peut avoir une valeur statique, qui apparaît dans (90), (92), (93), mais aussi une valeur imperfective progressive qu'on peut trouver dans (86). De même, le parfait réfère plutôt à un événement aspectualisé (p. ex. (85), valeur inchoative ou ingressive), mais il peut aussi référer à un état ((94) est ambigu à cet égard, soit "il t'est souvent arrivé de tomber malade", soit "il t'est souvent arrivé d'être dans un état de maladie"). Certains lexèmes, ou certains types d'emploi, peuvent sélectionner le processus pur:

- (96)(VII,8) Āxolōtl (ǵ-)mo-cuepa-to "Il se transforma ("se retourna") en axolōtl"
- (97)(G.51) Ti-piltōntli ti-mo-chihua ⁽²⁷⁾ "Tu te changeras en ("te feras") enfant"

ou l'état pur:

- (99)(XI,1) (ǵ-)mo-cuicuiloa "il est coloré" ("il se colore")
- (99)(XI,28) (ǵ-)mo-ceceyōtia "il est gras" ("il s'engraisse")
- (100)(X,165) in temimilli cōhuātl (ǵ-)mo-chihua "la pierre ronde en forme de serpent", lit. "... (QUI) se fait (mo-chihua) serpent"

La deuxième ambiguïté est syntaxico-sémantique. Les types (a) à (c) pouvaient toujours être ramenés à ce que l'intuition reconnaît comme réfléchi, c'est-à-dire à une "action sur soi". Ceci implique, d'une part, que le sujet ait la propriété animé, et, d'autre part, qu'il n'y ait pas de second actant distinct du premier, et ce non seulement au niveau de la morphologie, mais aussi de la référence.

(27) Sur ce type de constructions, dites "attributives", cf. 8.3.2

Ici, l'intuition se perd un peu. D'une part, on a dans certains cas des états, qui excluent donc toute interprétation agentale. D'autre part, même s'il y a un procès agental, la forme de l'agentivité n'est pas toujours claire. Elle semble parfois être associée à un actif de type (a)-(c), par exemple, à côté de:

(101a)(C.520) ti-nēch-tolīnia "tu me rends malheureux"

on peut trouver la forme réfléchie interprétable comme une "action sur soi" dans un contexte (que nous laissons en français) comme:

(101b)(C.474) (L'enfant prodigue: il va de ci ce là, il mène une vie dissipée, une vie de plaisir, et à force de prodigalités) (ǵ-)pēuh ye (ǵ-)mo-tolīnia "il commença à s'appauvrir" (et il dut vendre tous ses bijoux...)

mais ce n'est certainement pas le contexte de (91), dont le contexte est:

(101c)(X,174) (S'ils tuent celui qui est malade ou âgé, c'est, disent-ils, qu'ils font par là preuve de pitié à son égard, c'est, disent-ils, pour qu'il ne soit pas malheureux sur terre)

Et si l'on peut associer des constructions transitives actives à (85)-(100), on voit que dans la très grande majorité des cas la parenté sémantique porte, non au niveau du sujet (qui référerait à un agent dirigeant sur lui-même une action qu'il pourrait diriger sur quelqu'un d'autre), mais au niveau exclusif de l'objet (il éprouve un sentiment, ou il lui arrive quelque chose, qui pourrait lui arriver par un agent ou un événement extérieur):

(102)(VI,249) ǵ (ǵ-)qui-mo-yōlltlacalhui (honorifique pour (ǵ-)qui-yōlltlacō, 3.4.3) in tlatoāni "Il a offensé le roi (cf. (85))"

(103)(C.509) Huel (ǵ)quim-mauhtia-ya in mexicā in tlequiquiztli "Les armes à feu (tlequiquiztli) effrayaient beaucoup les Mexicains" (cf. (86))

(104)(VI,163) (ǵ-)c-ahuilti-ti-huítzē "Elles viennent (-ti-huítzē) en l'amusant" (cf. (89))

(105)(III,12) In äquin (ø-)qui-nequi (ø-)qui-cuiltõnõz, (ø-)qui-cuiltõnoa "Celui qu'il veut enrichir ("qu'il l'enrichira"), il l'enrichit" (cf.(92))

(106)(C.511) Huel õ (ø-)nëch-cocõ in octli "Le pulque m'a fait beaucoup de mal"

Autrement dit: (85)-(100) ne peuvent pas être glosés par "N agit sur lui-même", mais "N est le siège d'un état physique ou mental dont l'origine ou la cause n'est pas exprimée⁽²⁸⁾". On se trouve donc dans le type de relation décrite par Benveniste (1950) comme moyenne.

Une caractéristique du réfléchi-moyen est une possibilité accrue d'autonomisation sémantique: on l'a vu avec les diverses valeurs de mo-chihua "se préoccuper" (95), "devenir" (97) ou "avoir l'allure de" (100), alors que chihua transitif actif a le sens de "fabriquer" ou de "préparer". C'est vrai aussi de mati qui employé activement a le sens de "ressentir", d'où "savoir, connaître":

(107)(VI,35-36) Mochi tläcatl (ø-)c-om-mati in tönëhuiztli
"Tout le monde éprouve la souffrance"

(108)(C.443) Ni-c-mati in tläcuilbliztli "Je sais écrire ("l'écriture")"

et à la forme réfléchie signifie soit "se trouver bien", soit "avoir une certaine impression":

(109)(C.483) Nicän ni-no-mati "Je me sens (bien) ici"

(110)(C.513) Iuh õ ni-no-mat in ca ämo õ ni-huëcähuac "J'ai eu l'impression ("Je me suis senti ainsi", que je ne m'étais pas mis en retard"

Mais on voit aussi que l'interprétation "naïve" du réfléchi va se retourner: ce qu'il y a de commun à (a)-(c) et à (d), ce n'est pas au niveau du sujet, mais au niveau de l'objet qu'il faut le chercher. Le réfléchi apparaît à partir du moment où un terme se

(28) Encore que le terme qui provoque l'état puisse être récupéré en fonction circonstancielle, comme on le voit avec -ca dans (89) ou (95), cf. 6.2.2.2.7; mais il est clair que cette causation est involontaire: c'est pourquoi on a la forme "instrumentale" (circonstancielle) en -ca, et non la forme subjectale (actancielle).

trouve en fonction objectale (correspondant du point de vue de la sémantique référentielle à une relation non-agentale au procès) sans qu'existe en position subjectale (relation sémantique agentale) un terme distinct. Ce caractère non-distinct peut provenir d'une coréférence, mais aussi d'une non-identification du terme qui serait susceptible d'apparaître en fonction sujet; de sorte que celui qui demeure se retrouve seul exprimable dans la relation transitive, et tend alors à en occuper les deux places.

On voit qu'on passe alors à l'emploi du réfléchi comme substitut de passif, qui constitue le type (e).

-e) Substitut de passif.

Il est particulièrement bien attesté avec des inanimés:

(111)(VII,4) (δ -)mo-tlālī in tletl "On installa le feu" ("le feu s'installa") ou "le feu fut installé"

mais on le trouve aussi avec des animés:

(112)(Pl.7) Aoc huel (δ -)mo-tzitzquia "On ne peut plus le saisir" ("plus possiblement il se saisit")

Comme il existe par ailleurs une autre forme dite passive, dont le réfléchi à sens passif est un concurrent, c'est dans la comparaison des valeurs et des emplois de ces deux formes que sera traité le problème (3.3.4.2).

Remarque. Il existe des reflexiva tantum, qui sont liés en général soit au type (c) (mouvement), soit au type (d) (activité impliquant un état physique ou mental): mo-tlāloa "courir", mo-zāhua "jeuner"; mo-cayāhua ou mo-cācayāhua "se moquer":

(113)(C.513) Iuhqui in (δ -)patlānī in ic (δ -)mo-tlaloā "C'est comme s'ils volaient (patlānī), tant ils courent"

(114)(VII,4) (δ -)mo-zāhu-que nāhuilhuitl "Ils jeunèrent quatre jours"

(115)(Pl.10) Àmo tēca ti-mo-cācayāhua-z "Tu ne te moqueras pas des autres"

Certains autres, très courants à l'état réfléchi, présentent des occurrences très sporadiques à une forme active; ainsi avec m-ītōtia "danser" (à la forme active: "faire danser":

(116a)(XII,55) (ǝ-)quin-yahualoâ in (ǝ-)m-îttötiâ "Ils entourent ceux qui dansent"

(116b)(Ch.7, 141) Ǟ (ǝ-)qu-îttöti "Il l'avait fait danser"

3.1.3.2. Préfixes indéfinis.

3.1.3.2.1. Inventaire et morphophonologie.

Les préfixes indéfinis sont au nombre de trois:

- (117) /-tê-/ -tê-: indéfini humain
 /-la-/ -la-: indéfini non-humain
 /-ne-/ -ne-: indéfini réfléchi

L'indéfini réfléchi /-ne-/ n'apparaît que lorsque se produit une opération de réduction ou d'augmentation au niveau de la diathèse et on en examinera plus loin les caractéristiques (3.3.2.2 et 3.4). Nous ne traiterons ici que de /-tê-/ et de /-la-/.

Les radicaux commençant par /iCC-/ perdent le /i-/ initial après /-la-/, et ce quelle que soit la consonne suivante (alors que l'élosion après le réfléchi dépend de cette consonne, 3.1.3.1.1.1). Par exemple:

- (118)
 /la-/ + /-itta/ — /la-tta/ tlatta "il voit (des choses)"
 /la-/ + /-ilpia/ — /la-lpia/ tlalpia "il attache (qqch., des choses)"
 /la-/ + /i'toa/ — /la-'toa/ tlàtoa "il dit des choses, il parle"
 /la-/ + /-i'k^wiloa/ — /la-'k^wiloa/ tlàcuiloa "il dessine, il écrit"

En revanche, /-tê-/ ne provoque aucune élosion:

- (119)
 /tê-/ + /-itta/ — /tê-itta/ têitta "il voit (qqn. des gens, les autres)"
 /tê-/ + /-i'toa/ — /tê-i'toa/ têitoa "il parle (de certaines personnes, des autres)"

On pourrait juger que l'élosion est le signe d'une relation plus étroite entre /la-/ et le radical qu'entre /tê-/ et le radical. Cette hypothèse serait confirmée par le fait que dans les verbes bitransitifs, s'il y a deux préfixes indéfinis, ils apparaissent toujours dans l'ordre /tê-la-/ (3.2.4.2). Elle devrait

cependant être nuancée par la remarque que dans les mêmes verbes bitransitifs, s'il y a un réfléchi et /-tē-/ , l'ordre est toujours réfléchi + /-tē-/ (alors que le réfléchi provoque lui aussi des phénomènes d'élimination sur le radical)⁽²⁹⁾.

Un autre indice d'une relation particulière avec le radical est le fait que /-λ λ-/ parfois (mais /-tē-/ jamais) tend à une fusion totale avec le radical, de sorte que certains phénomènes de composition apparaissent non devant le radical (après /-λ a-/), mais devant le complexe /-λ a-/+radical (après les autres préfixes actanciels), p.ex.

(120a)(VI,124) Amo ti-tequi-tla-cuā-z "Tu ne mangeras (cua) pas (des choses) excessivement (-tequi-)"

(120b)(XI,6) (λ-)qui-tequi-cua "Il en mange trop"

(121a)(C.498) Ni-chico-tla-'toa "Je médise", litt. "je dis (ītoa) des choses de travers (chico)"

(121b)(ibid.) Ni-tē-chico-ītoa "Je médise des autres"

Sur ces phénomènes, cf. 7.2.2.2.2.2.

3.1.3.2.2. Syntaxe et sémantique des indéfinis.

3.1.3.2.2.1. Le parcours disjonctif: nature de l'opération.

Dans une première approche, les préfixes indéfinis peuvent être considérés comme une contrainte morphologique qui empêche les verbes transitifs d'apparaître autrement qu'avec deux préfixes actanciels (moyennant bien entendu la forme zéro de la 3e p. sujet). Cette contrainte irait dans le même sens que la pronominalisation des syntagmes objets. De même que la présence d'un objet instancié ne fait pas disparaître sa représentation pronominale (2.2.2.2), de sorte qu'au français

(122a) Je mange la galette
J'appelle l'enfant

correspondent en nahuatl, respectivement

(122b) ni-c-cua in tlaxcalli (et non *ni-cua in tlaxcalli)
ni-c-nōtza in pilli (et non *ni-nōtza in pilli)

(29) Si le réfléchi est /-ne-/ , l'ordre peut varier, cf. 3.3.2.2, 3.4.1.3.2, 3.4.2.3.2.

de même les conditions qui dans une langue comme le français permettraient l'absence pure et simple de tout objet (syntagme nominal ou pronom) exigent en nahuatl la présence d'un objet indéfini, de sorte qu'au français

(123a) Je mange
J'appelle

correspondent en nahuatl, respectivement:

(123b) ni-tla-cua (et non *ni-cua)
ni-tē-nōtza (et non *ni-nōtza), (30)

Nous ne pouvons évidemment nous satisfaire de ces remarques, puisqu'il faut nous demander maintenant quelles sont ces conditions qui autorisent les formes de (123). Et il est probable que par-delà les différences morphosyntaxiques de langue à langue, ces conditions peuvent être caractérisées de manière universelle.

Une erreur fondamentale serait de considérer que les formes de (122) seraient dérivées de (123), et qu'elles seraient plus complexes parce qu'elles seraient plus longues. C'est l'erreur de Martinet (1960, p.127), pour qui dans les chiens mangent la soupe, la soupe est une expansion, n'étant pas indispensable puisqu'on peut dire les chiens mangent.

Cette approche est viciée à la base. Pour le français (et les langues de même type), parce que si la relation court/long qu'on a entre (123a) et (122a) est posée en termes d'expansion, on ne comprend pas ce qui fait la différence entre les formes "expansibles" (verbes transitifs) et les formes "non-expansibles" (intransitifs):

(124a) Je dors
Je ris
(124b) *Je dors le SN
*J. ris le SN

(30) Pourquoi Garibay (1940) a-t-il fait reposer toute la morphologie sur de tels barbarismes? Evidemment, les paradigmes qu'il donne visent à introduire, soit les préfixes sujets, soit les suffixes aspecto-temporels, mais cela n'autorise pas à raisonner sur des formes inexistantes. Et pourquoi Sullivan (1976) a-t-elle suivi un si mauvais exemple?

sauf à poser des contraintes d'"expansibilité" qui reproduisent l'opposition transitif/intransitif et interdisent donc d'aligner (123a) sur (124a). Elle est viciée aussi en ce qui concerne le nahuatl, puisqu'elle n'explique pas le changement de préfixe entre (122b) et (123b), ni le comportement différent des deux types de préfixe, puisqu'on ne peut pas avoir

- (125) *ni-tla-cua in SN
*ni-tē-nōtza in SN

alors qu'on peut opposer (122b) et:

- (126) ni-c-cua "je le mange"
ni-c-nōtza "je l'appelle"

Et on voit que la relation morphologique d'expansion, si elle existe, est de type sémantique différent entre le français ((123a) vs. (122a)) et le nahuatl ((126) vs. (122b)), le correspondant sémantique du français (123a) étant (123b).

Nous devons conclure qu'en nahuatl à coup sûr, mais aussi en français très probablement, les verbes transitifs sont transitifs dans leur forme de base. Nous voulons dire par là qu'il faut dériver, non (122a) de (123a) par expansion, mais bien (123a) de (122a) par effacement; ou, si l'on préfère, que l'absence de syntagme objet dans (123a) n'est pas un blanc morphosyntaxique correspondant à un vide sémantique (dont il n'y aurait rien à dire linguistiquement), mais bien le résultat d'une opération, qui en français (et dans les langues de type indo-européen) a pour marque une absence de syntagme, mais qui dans d'autres langues se réalise sous d'autres formes, telles que préfixe objet indéfini (nahuatl), ou objet vide, qui peut à son tour prendre la forme soit d'un item lexical "général", représentant ce qui par excellence peut apparaître comme objet (type chinois):

- (127) chī fàn "manger" ("manger du riz cuit")
xiě zì "écrire" ("écrire des caractères")

soit d'un nom déverbal (voisin des "noms d'objet" du nahuatl, cf. 7.1.3.2), comme en turc:

- (129) Yemek ye-di "Il a mangé" ("il a mangé de la nourriture")
Yazı yaz-dı "Il a écrit" ("il a écrit de l'écriture")

soit encore d'une définition circulaire, marquant de la même façon le défini (correspondant à (126)) et l'indéfini (correspondant à (123)), comme en basque :

- (129) jan d-u "il l'a mangé"/"il a mangé" (= ce qu'il a mangé)
idatzi d-u "il l'a écrit"/"il a écrit" (= ce qu'il a écrit)

L'effacement français (et plus généralement indo-européen) semble un procédé plutôt minoritaire dans l'ensemble des langues du monde.

Ayant ainsi rétabli le problème de la transitivité dans des termes plus facilement généralisables, nous devons essayer de caractériser cet effacement, ou plutôt (puisqu'en nahuatl et dans les autres langues citées ci-dessus il n'y a pas d'effacement au sens morphosyntaxique) de non-assignation d'une valeur à une place d'objet.

Ce problème a particulièrement retenu l'attention des spécialistes des langues uto-aztèques, ce qui est compréhensible puisqu'il représente dans cette famille de langues un paramètre grammatical majeur. Le terme généralement retenu est celui d'argument non-spécifié (unspecified argument). La formulation qui se rapproche le plus d'une définition est celle de Langacker et Munro (1975):

"An unspecified argument is one whose existence is semantically implied, but which is identified by neither reference nor lexical content"

Cette approche est insuffisante sur au moins trois points. D'abord, la notion d'implication sémantique est peu claire (cela signifie-t-il qu'il y a en quelque sorte des items verbaux transitifs parce qu'ils réfèrent à des procès "naturellement" ou extralinguistiquement transitifs, qui ne peuvent se réaliser qu'avec deux participants?) On verra plus loin (3.2.2) que les choses ne sont pas si claires. Ensuite, il n'est pas du tout certain que la

non-spécification, telle qu'elle est marquée en nahuatl par un préfixe indéfini, correspond à une absence de référence (v. ci-dessous la discussion sur les exemples (162)-(173)). Enfin, il nous semble que ces difficultés viennent de ce que Langacker et Munro raisonnent en termes de configurations sémantiques (qui devraient être décrites comme des combinaisons de traits, mais on a du mal à définir ces traits et à les appliquer à des exemples réels), alors que la non-assignation (ou non-spécification, comme on voudra) doit à notre sens être décrite en termes d'opérations.

Pour caractériser cette opération, on renoncera à toute tentative de définition de l'implication sémantique, et on raisonnera en termes d'implication morphosyntaxique. La forme que prend en nahuatl l'opposition entre v.i. et v.t. (avec la présence d'un vs. deux préfixes actantiels) nous donne un cadre d'analyse commode, et nous nous en satisferons provisoirement (ce n'est qu'à la section 3.2.2 que nous nous poserons le problème de la relation entre ces deux classes de verbes).

Nous dirons donc qu'un v.i. implique une classe d'arguments (ou: d'actants) de fonction sujet, et un v.t. deux classes d'arguments (actants) de fonction respectivement sujet et objet. Ces classes sont définies par simple compatibilité (les termes susceptibles d'apparaître en fonction sujet vs. objet de tel prédicat verbal), et sont susceptibles d'être restreintes (en particulier: par un univers de discours⁽³¹⁾) ou étendues (métaphores, déviations délirantes, esthétiques ou fantasmagoriques...). On les représentera par $\{a_1, a_2, a_3 \dots a_n\}$ et $\{b_1, b_2, b_3 \dots b_n\}$, respectivement.

Le préfixe défini correspond à la sélection d'un a_i ou d'un b_i dans la classe correspondante (ou, en cas de pluriel, d'une sous-classe définie). Cette sélection peut avoir pour source une

(31) P. ex. si je demande Qui parle?, il est possible que l'indécision ne porte qu'au sein d'un groupe restreint de personnes, et non sur l'ensemble des représentants de l'espèce humaine.

référence évidente ou contrainte (le type de prédicat, ou la situation, fait qu'il n'y a qu'un terme possible): c'est le cas de (126), v. à ce propos les problèmes du syntagme zéro (8.2.1), et sur un point particulier celui des impersonnels (3.2.3). Il peut aussi venir d'une référence à laquelle est attribuée une expression morphosyntaxique: c'est le cas de (122), mais c'est aussi celui des contre-exemples apparents représentés par les interrogatifs, les indéfinis et les négatifs:

- (130) Tlein ti-c-cua? "Que manges-tu?"
Cuix itlâ ti-c-cua? "Manges-tu quelque chose?"
Àtle ni-c-cua "Je ne mange rien"
Àquin ti-qu-itta? "Qui appelles-tu?"
Cuix acâ ti-qu-itta? "Vois-tu quelqu'un?"
Avâc ni-qu-itta "Je ne vois personne"

puisque l'indéfinition⁽³²⁾ associée à l'interrogatif, à l'indéfini et au négatif porte, non au niveau du verbe, mais au niveau de l'identification du terme (sur les interrogatifs, indéfinis et négatifs comme prédicats nominaux disjonctifs, cf. 5.2.6).

Avec la non-spécification (non-assignation de valeur), il n'y a pas de sélection à l'intérieur de la classe. Aucun terme n'est isolé, bien que l'on suppose que parmi tous les termes possibles il y en a un, ou plusieurs (et le cas échéant la totalité) qui permet (permettent) une validation référentielle de la relation prédicative. Ce cas de figure peut être assimilé à un passage en revue de tous les membres de la classe en les reliant par disjonction, soit: $\{a_1 \vee a_2 \vee a_3 \dots \vee a_n\}$ et $\{b_1 \vee b_2 \vee b_3 \dots \vee b_n\}$, respectivement, schémas dans lesquels v se lit et/ou. On reconnaît la notion de parcours, que Culioli (1970) adapte du Wertverlauf de Frege, mais il faut préciser qu'il s'agit ici d'un parcours disjonctif (que nous proposons d'appeler disjonction généralisée sur une classe), dans la mesure où peuvent exister des parcours conjonctifs qui opèrent une totalisation en reliant les éléments par et.

(32) Plus exactement: le parcours de valeurs (v. plus loin).

L'apparition des préfixes indéfinis correspond donc à une disjonction généralisée (ou: parcours disjonctif) sur une classe de termes en fonction objet. La même opération sur une classe de sujets a des conséquences différentes qui seront étudiées dans la section 3.3⁽³³⁾. Voyons maintenant quels types d'effets sémantiques peuvent être produits par cette opération.

3.1.3.2.2.2. Effets sémantiques

Il faut ici prendre conscience d'une difficulté que nous aurons l'occasion de retrouver. Les effets sémantiques liés à une opération ou à une classe de morphèmes sont produits par des combinaisons de paramètres secondaires nombreux et ténus, de sorte qu'on se trouve en pratique dans un domaine continu, où chaque valeur est rattachée aux autres. La contrainte de linéarité de l'exposé apparaît alors comme un carcan: les rubriques dégagées, et l'ordre dans lequel elles apparaissent, sont donc purement indicatifs.

-a) Le quelconque et le total.

L'effet sémantique le plus naturellement produit par la disjonction généralisée telle que nous l'avons décrite (3.1.3.2.2.1) est celui de l'objet quelconque, ou indéfini proprement dit: l'énonciateur, qu'il connaisse ou non la nature de l'objet impliqué dans le procès, le considère comme non pertinent. En particulier, la considération de nombre est absente. Pour /- λ a-/, la glose est donc "quelque chose, des choses, peu importe quoi", et la traduction française le plus souvent zéro:

(131)(C.424) Ye δ ni-tla-cuâ "J'ai déjà mangé" ("mangé des choses")

(132)(X,177) īicpac (δ -)tla-piya-yâ "Au sommet (du temple) ils montaient la garde ("ils gardaient des choses")"

(133)(C.444) Ni-c-mati ni-tla-'cuil δ -z "Je sais écrire (i-cuiloa)"

(134)(C.493) Āquin onçān (δ -)tla-'tò-ti-câ "Qui est là en train de (-ti-ca) parler ("dire des choses", ītoa)?"

(33) où l'on sera amené à remplacer les notions de sujet et d'objet par celles de terme d'origine et de terme d'arrivée.

Pour /-tē-/ , la glose est "quelqu'un", "des gens", "peu importe qui", et la traduction variera selon la nature du prédicat verbal et de la situation:

- (135)(Ch.7,115) (ǝ-)tē-cuà-quē cōcoyō "Les coyotes mangèrent des gens"
 (136)(V,192) (ǝ-)on-tē-polōz in tēchān "Il ira faire du mal ("détruire") aux gens chez eux"
 (137)(VI,149) in tīciti, in (ǝ-)tē-mixihuītiāni "la sage-femme, qui fait accoucher (les femmes)"

La disjonction peut produire avec /-la-/ une valeur de diversité qualitative ("toutes sortes de choses"):

- (138)(XII,41) In cequintin (ǝ-)tla-māmā, cequintin (ǝ-)tla-īxcuāmāmā, cequintin (ǝ-)tla-elpammāmā, cequintin (ǝ-)tlacacaxhuiā... "Certains portent des choses sur le dos (māmā), d'autres les portent attachées au front, d'autres les portent attachées sur la poitrine, d'autres les portent avec des crochets..."
 (139)(VI,35) (ǝ-)tla-īiyōhuītōc in tōnacāyōtl "La récolte endure (toutes sortes de maux)"

ou de totalisation (tous les "et/ou" pouvant prendre la valeur "et"):

- (140)(AC.7) Oncān (ǝ-)tla-tlātīquē in īneāltiāyān "(Les serviteurs de Quetzalcoatl) cachèrent tout près de son bain"
 (141)(VI,159) Huel (ǝ-)tla-cxōtla-ni, (ǝ-)tla-quīxtiā-ni, (ǝ-)tla-topēhua-ni "(La décoction de queue d'opossum) a pour pouvoir (-ni) de tout rejeter, de tout faire sortir, de tout repousser"
 (142)(VI,137-138) Nicān ti-tla-nēnquīxtiā, nicān ti-tla-nēm-poloā "Ici nous faisons tout mal, nous gâchons tout"

en particulier, avec panahuia "surpasser", qui rend le superlatif:

- (143a)(Pl.3) Cencā (ǝ-)tla-panahuia in ic (ǝ-)mitz-mo-cuitlahuītziñoa "Il t'aime encore plus", litt. "Elle dépasse vraiment tout, la manière dont il t'aime"
 (143b)(C.492) In cepayahuitl (ǝ-)tla-cempanahuia in ic iztāc "La neige est plus blanche que tout", litt. "la neige dépasse tout en tant qu'elle est blanche"

Avec /-tē-/ , cette totalisation peut se retrouver (glose: "les gens", "les hommes", "tout le monde")):

(144)(Pl,26) Zan yèuātzin Dios (ø-)tē-chìchihua "Seul Dieu crée les hommes"

(145)(VI,153) Oncān (ø-)tē-ìmati, (ø-)tē-chìchihua, (ø-)tē-tetzāhua "Là (la déesse des accouchements) traite les gens (ou: les femmes) avec adresse, elle les prépare, elle les renforce"

mais l'opposition fonctionnelle sujet/objet, le sujet étant lui-même généralement humain, entraîne une partition sur la classe des humains (d'un côté le référent du sujet, de l'autre le reste), et la traduction la plus naturelle est alors "les autres", "autrui":

(146)(C.417) Ni-tē-chicoltoa "Je dis du mal des autres"

(147)(VI,225) Àiel (ø-)tē-itta, zan (ø-)tē-àhua "C'est avec déplaisir qu'il voit les autres, il ne fait que les quereller"

(148)(Pl.11) Mā canā ti-tē-cuācoyōnī, mā canā ti-tē-topēuh "Évite en quelque occasion (canā) de blesser les autres à la tête, évite en quelque occasion de les bousculer"

-b) L'objet spatial.

Un verbe pourvu de /-la-/ est souvent associé à un locatif à sens spatial. Il peut alors marquer, banalement, que le procès concerne des objets situés dans le lieu désigné par le locatif; mais il peut aussi marquer que ce procès s'applique au lieu lui-même. Il existe en effet en nahuatl une contrainte qui empêche en principe les locatifs d'apparaître en fonction actantielle (v. les détails 6.1.2); mais le lieu désigné par le locatif peut être ramené à une classe d'objets qu'il contient:

(149)(X,165) Ítzontecōn tlālpān (ø-)tla-czaticac "Son crâne est posé sur le sol (tlālpān)", litt. "il est dressé (-t-icac) à piétiner des choses (icza) sur le sol"

(150)(VI;157) (ø)tla-zalōa ìltic inānāzin "(L'enfant à naître) colle au ventre de sa mère", litt. "il colle (zalōa) des choses dans le ventre de sa mère"

(151)(G.71) Niman ye ic (ø-)on-tla-chiya in Tōllān "Alors il regarde Tula", litt. "il regarde des choses à Tula"

- (152)(VI,142) Cuahuitl itic (ǫ-)tla-mati, (ǫ-)tla-chiya "Il connaît l'intérieur du bois", litt. "à l'intérieur du bois il connaît des choses, il observe des choses"

Les deux derniers exemples font apparaître deux verbes remarquables dans ce domaine: chiya "observer, attendre", employé dans le sens de "regarder" toujours avec -tla-, de sorte que pour dire "regarder qqn." on emploie une tournure signifiant "regarder dans les yeux (-ix-co, 6.3.2) et au-dessus de (-icpac, 6.2.2.2.4) qqn."

- (153)(Pl.1) ǫ m-ix-co ǫ mo-cpac (ǫ-)tla-chix-quê litt. "Ils ont regardé dans tes yeux et a ton sommet", c.-a-d.: "ils t'ont regardé"

et mati "sentir, éprouver, connaître, savoir" (cf.(107)-(110)), qui est aussi employé avec -tla- et un locatif dans le sens "se diriger vers"⁽³⁴⁾,

- (154)(VI,138) (ǫ-)on-tla-mati-z in tōnatiuh ichān "il se dirigera à la demeure du soleil"

- (155)(AC.7) Ǫmpa (ǫ-)tla-mat-ti-yàquê il Tōllān Tlapallān "Ils allèrent en se dirigeant vers Tula Tlapala"

Sans locatif exprimé, /-la-/ peut représenter une référence totalement vague à la situation: il se déroule un procès indubitablement actif, provoqué par un agent, mais qui n'affecte pas une classe d'objets discernables. On le trouve avec des verbes indiquant des mouvements corporels susceptibles d'affecter des entités extérieures au sujet (sans quoi on a le réfléchi, cf. 3.1.3)

- (156)(XI,32) (ǫ-)tla-cxinelòtinemi "Il passe son temps (-ti-nemi) à patauger (icxi-neloa, litt. "remuer avec les pieds")"

ainsi qu'avec des verbes référant à des bruits produits par des animés:

- (157)(VI,161) (ǫ-)tla-'zahuatz-ti-huítzê "Ils viennent (-ti-huítzê) en faisant du bruit rauques (izahuatza)"

- (158)(XII,41) (ǫ-)tla-tlanquiquiz-ti-huítzê "Il viennent en sifflant"

(34) Sur mati intransitif, cf. 3.2.5.2.3.

La référence spatiale peut être liée à un mouvement: on a des verbes qui réfèrent à des transformations d'objets, et qui avec /-la-/ prennent un sens spatial, le préfixe indéfini pouvant être glosé par "la marche, le chemin":

- (159)(C.499) Tlamâyēccāmpa xi-tla-cōlo "Tourne (cōloa litt. "tordre") a droite"
- (160)(XII,37) (ǵ-)tla-melāuh-ti-huítzē "Ils viennent (-ti-huítzē) tout droit (litt. "en faisant qqch. tout droit, melāhua")"
- (161)(X,198) Aocān huel (ǵ-)tla-zalò-quē "Nulle part ils ne purent (huel "possible") se fixer (litt. "coller des choses", zaloa cf. (150))"

On voit alors apparaître un effet de spécialisation sémantique, par lequel on passe au type suivant.

-c) L'objet spécialisé.

Il y a de très nombreux cas où /-la-/ ne représente pas un parcours sur tous les objets possibles, mais seulement sur une sous-classe sémantiquement restreinte. Il se produit alors un effet de spécialisation sémantique dans le domaine technique:

- (162)(X,176) (ǵ-)tla-pítzâ "Ils soufflent (dans des instruments de musique)"
- (163)(X,193) (ǵ-)tla-'chiquí "Ils râclent (la maguey)"
- (164)(X,180) (ǵ-)tla-chichinoâ, (ǵ-)tla-cimâ, (ǵ-)tla-huazōmâ, (ǵ-)tla-āquixtiâ "Elles passent à la flamme (les feuilles de maguey), elles les préparent, elles les grattent, elles en font sortir le jus"

culturel, religieux:

- (165)(VII,4) (ǵ-)tla-mācēhuâ "Ils accomplissent les rites religieux" (litt. "ils obtiennent des choses")
- (166)(C.474) An-tla-celī-z-quē "Vous communiez" ("vous recevrez des choses", cella)
- (167)(VI,163) in nuēhuetquē, in āquiquē (ǵ-)tla-tlālītihuf "les anciens, qui ont établi (les traditions)"

ou naturel:

- (168)(XI,24) (ǵ-)tla-tlāza, (ǵ-)tla-pachoa, (ǵ-)tla-tlapāna "Elle pond ("jette"), elle couve, elle fait éclore (ses oeufs)"

Cet effet est souvent associé à un jugement de valeur, positif ou négatif:

(169)(Pl.19) Àmo ìmpan ti-tla-òiqui-z "Tu ne composeras pas (de discours desobligeants) sur eux"

(170)(Pl.R) Ò (ò-)tla-cāuh in moyòllòtzin "Ton coeur a laissé (ses bienfaits)"

(171)(VI,221) Huel ò (ò-)tla-ìxhèxtì-què "Ils ont été capables de (huel) trouver (des avantages)"

ainsi qu'à des effets de tabou (en particulier sexuel):

(172)(III,19) (ò-)tla-pilò-tì-cā "Il laisse pendre (son sexe)"

(173)(C.463) Ni-tla-cuauhtilia "Je suis en érection", litt. "je durcis qqch."

On voit alors qu'on peut avoir /-la-/ alors que l'objet est parfaitement connu et identifié, et on passe ainsi à la valeur suivante.

-d) L'objet effacé ou retardé.

On a dit plus haut (a) que la non-pertinence de l'objet n'impliquait pas sa méconnaissance par l'énonciateur; et on vient de voir ci-dessus qu'on pouvait trouver le préfixe indéfini malgré une référence parfaitement claire. C'est que la disjonction généralisée sur une place d'objet peut constituer un véritable procédé syntaxico-sémantique qui vise à centrer la prédication uniquement sur la relation sujet-procès. Ainsi, on peut trouver /-tè-/ ou /-la-/ dans des cas où la référence de l'objet est donnée par le contexte:

(174)(XII,43) (ò-)mo-cencāhua in Motèuczōma in ic (ò-)tè-nā-miqui-z "Moctezuma se prépare pour la rencontre", litt. "... pour (in ic) qu'il rencontre (nāmiqui) des gens" (les pages précédentes décrivent l'arrivée des Espagnols, et il est évident que c'est eux que Moctezuma va rencontrer).

(175)(Ch.7,112) Momiquilíco in Cuāteōtl... Auh in yèhuāntin (ò-)tè-mictì-què "Cuateotl mourut (suit le récit de sa mort; il s'agit d'un assassinat particulièrement cruel) ... et ceux qui commirent le crime... (litt. "tuèrent, mictia qqr.")"; on pourrait probablement avoir in yèhuāntin (ò-)qui-mictì-què "ceux qui le tuèrent", mais le texte se préoccupe désormais de l'identité des auteurs du crime, et l'identité de la victime n'est plus pertinente.

- (176)(VI,241) In àquiquê quimocelilia sanctissimo sacramento, in àmo (ó-)tla-māhuiztiliā... "Ceux qui reçoivent le Saint Sacrement, (et qui) ne manifestent pas de respect" litt. "... qui n'honorent (māhuiztilia) pas qqch."

Un autre procédé, très courant, va dans le même sens. Il consiste à introduire les actants un par un dans deux propositions juxtaposées. Dans la première, le verbe apparaît avec sujet instancié et objet indéfini; dans la seconde, avec objet instancié et sujet représenté par le seul préfixe défini (avec anaphore contextuelle par rapport à la première proposition; sur ces phénomènes, cf. 3.2.1). On le trouve aussi bien avec un objet inanimé:

- (177)(I,59) Īixpan (ó-)tla-mana-z-quê, (ó-)qui-mana-z-quê in āmatl in copalli "Devant lui ils feront des présents ("ils présenteront qqch."), ils présenteront les (bandes de) papier et l'encens"
- (178)(VI,163) Nōhuiyān (ó-)tla-chichinā, (ó-)qui-chichinā in nepapan xōchitl "Partout ils font des libations ("ils sucent qqch."), ils sucent les diverses fleurs"

qu'avec un objet humain:

- (179)(II,91) (ó-)tē-yacāna-ya in Motēuczōma, (ó-)quin-yacāna-ya in nepapan tēteō "Moctezuma était dirigeant ("dirigeait des gens"), il dirigeait les divers dieux"
- (180)(Ch.7,173) (ó-)tē-mictl-quê in Xāltepēcā, (ó-)quim-mictl-quê in Mexicā "Les gens de Xaltepec firent des massacres, ils massacrèrent les Mexicains"

3.1.3.2.2.3. Humain et non-humain.

On a vu que les préfixes indéfinis n'étaient pas sensibles à la catégorie du nombre. Ils sont cependant organisés par une opposition qui, à notre connaissance, semble universellement attachée à la disjonction généralisée: l'opposition humain/inanimé (v. plus loin le problème de l'animé non-humain). Il semble que toutes les langues possèdent des couples tels que les indéfinis quelqu'un vs. quelque chose, les interrogatifs qui vs. quoi (ou qui est-ce qui vs. qu'est-ce qui), et les négatifs personne vs. rien (sur la relation de ces mots à la disjonction généralisée, cf. 5.2.6.2).

Pour claire et univoque qu'elle puisse paraître sur le plan sémantico-référentiel, cette opposition connaît plusieurs points d'incertitude, universels ou propres au nahuatl. Dans cette langue, nous avons relevé les problèmes suivants.

-a) Animaux et prisonniers.

Le domaine animé non-humain est généralement mal intégré dans les couples de morphèmes disjonctifs (indéfinis, interrogatifs et négatifs, v. plus haut). Il peut selon les situations être assimilé à l'humain, ou à l'inanimé, ou encore faire appel à un procédé qui permette de sortir de l'opposition à deux termes⁽³⁵⁾. En nahuatl, les contextes où la classe des objets possibles est clairement une classe d'animaux font habituellement apparaître /-la-/:

(181)(X,179) (g-)tla-tōchmatlahuītīnemi... (g-)tla-tzonhuītīnemi "ils prennent (des animaux) dans des pièges à lapin... ils en prennent dans des lacets"

(182)(Ch.6,3) Oncān (g-)tla-mīn-quē in chichimēcā, oncān (g-)qui-mīn-quē tlatlahuīqui ocēlōtl "Alors les Chichimèques fléchèrent (des animaux), alors ils fléchèrent un jaguar roux" (sur ces constructions, cf. (177)-(180))

encore qu'on puisse occasionnellement trouver /-tē-/ pour les animaux supérieurs: ainsi, dans le texte suivant, qui décrit la manière d'attraper les singes:

(183)(XI,14) Oncān (g-)tē-māncuītīhuetzī in ānquē "Alors les chasseurs se hâtent (-tī-huetzī) de saisir (les singes)"

Plus particulier au nahuatl, et sans doute lié à des facteurs culturels, est le fait que /-la-/ sert aussi habituellement à représenter les prisonniers et les victimes sacrificatoires:

(184)(VI,224) in āquin (g-)tla-mā-ya yāōc... "celui qui faisait des prisonniers ("chassait qqch.") au combat..."

(185)(II,179) īpan (g-)tla-mictīāyā "Sur cette (pierre) ils faisaient des sacrifices ("tuaient qqch.")"

(35) On pourra inventorier les cas où en français on peut dire, sachant qu'il s'agit d'un animal: "il y a qqn.", "il y a qqch." ou "il y a une bête": le type de situation (voit-on, entend-on, croit-on qu'il y a un animal), l'espèce animale, mais aussi des problèmes de relations personnelles (animal familier ou non, ayant un nom propre ou non) peuvent jouer.

Maie cette apparent "déshumanisation" semble liée en fait aux verbes eux-mêmes. Il est possible que dans (185) la présence de /-la-/ marque qu'on pouvait aussi sacrifier autre chose que des humains (/ -la-/ "non-marqué", v. section suivante), mais dans (184) le contexte ne s'applique qu'à des humains⁽³⁶⁾. D'autres verbes désignant des actions liées à la prise ou au sacrifice font toujours apparaître /-tē-/:

- (186)(II,187) Zan tlàtòquē in oncān (ǰ-)tē-āltiā-yā "Seuls les rois y accomplissaient les bains ("y baignaient des gens")" (il s'agit des bains rituels d'esclaves à sacrifier)
- (187)(II,190) In cuetlachtli (ǰ-)oṛ-tē-quetza-ya in temalacac ... Auh niman ye yāuh in tēixiptla in (ǰ-)tē-huīhuīte-qui-z... Auh in īcuāc ō (ǰ-)huetz malli, niman ye ic (ǰ-)tē-huilāna in cuetlachtli... Auh in yēhuātlī (ǰ-)tla-mictiā-ya in itōcā catca Yohuallāhuān "L'(homme déguisé en) ours plaçait la victime ("plaçait qqn.") sur la pierre à sacrifice... Et alors le représentant (d'un dieu) va pour frapper la victime ("frapper qqn.")... Et quand le prisonnier est tombé, alors l'ours le traîne ("traîne qqn.")...; et celui qui faisait le sacrifice ("tuait qqch.", NB!) avait pour nom Yohuallāhuan"

D'autre part, on trouve un contexte où /-la-/ représente un groupe d'ambassadeurs:

- (188)(XII,21) Niman ye ic (ǰ-)tla-ihuā in Motēcucōma: in (ǰ-)quin-ihuā moch yēhuāntin in atlācā, in tlāciuhquē, in nānāualtin "Alors Moctezuma ordonna une expédition ("envoya qqn."), ceux qu'il envoya étaient tous des gens méchants, des devins, des sorciers..."

Cette occurrence de /-la-/ tient-elle au type de verbe, ou au type de relations entretenues par le roi avec ceux qui sont à son service, ou aux deux? Il faut être prudent, puisque la position sociale du roi ne "déshumanise" pas en comparaison tous ses sujets: la plupart du temps, les verbes ayant pour sujet Moctezuma manifestent l'opposition ordinaire entre /-tē-/ et /-la-/, cf. p. ex. (179). Il est plus probable qu'il s'agisse d'un exemple de /-la-/ "généralisant", tel qu'il apparaît dans le type suivant.

(36) "Ce dicton s'entendait à propos de celui qui faisait un prisonnier à la guerre, alors arrive un second (guerrier) qui prend une main ou un pied, puis un troisième..."

-b) /-la-/ "généralisant" et non-marqué.

On trouve parfois /-la-/ là où l'objet ne peut être qu'humain:

(189)(VI,162) Mācīhui in (ǝ-)tla-chōctia, (ǝ-)tla-tlaōcoltia..

"Bien que (la mort de la femme en couches) soit lamentable et attristante ("fasse pleurer qqch., afflige qqch.")..."

(190)(X,193) ō (ǝ-)tla-pin&uhtī in (ǝ-)qui-tlāz īmaxtli "Il a scandalise ("fait honte a qqch.") en laissant tomber son pagne"

De tels exemples se trouvent à la rencontre de deux paramètres syntactico-sémantiques entre lesquels il n'est pas toujours facile de discerner lequel est dominant. D'un côté, le fait que /-tē-/, marquant une opération sur la classe des humains, est par là sémantiquement lié aux propriétés agentales, et, même en cas de non-agentivité, implique une relation au procès différente de celle d'un inanimé. Nous aurons plus loin l'occasion de commenter ces propriétés que nous appellerons celles de l'objet-datif (3.2.4 et 3.3.4.2.2) et nous verrons aussi le parallèle avec les tournures impersonnelles (3.3.1). La présence en (189)-(190) de verbes causatifs (3.4.1) peut d'ailleurs faire ressortir cet effet (glose: "ça provoque un chagrin incontrôlé", "il provoqua une honte dont nul ne put se défendre"...). D'un autre côté, il semble bien que dans le couple /-tē-/ - /-la-/, /-la-/ joue le rôle de terme non-marqué, représentant à la fois lui-même (non-humain) par opposition à /-tē-/, et le résultat de la neutralisation de l'opposition humain/non-humain (peu importe si c'est humain ou non-humain), ou du mélange humain/non-humain (groupe où sont associés des humains et des non-humains)⁽³⁷⁾. On peut donc très bien avoir ici un procédé qui marque que la portée de l'événement dépasse le monde humain, qu'il a une telle ampleur qu'il concerne le monde en général ("hommes et choses", "tout et tout le monde"...).

Cette constructions se retrouve avec des verbes qui réfèrent à des comportements ritualisés (où les personnes impliquées ne sont que des représentants d'un réseau de relations sociales):

(37) Comme en français apparaît le masculin quand l'opposition M/P ne joue pas, et aussi, au pluriel, quand on a à la fois du masculin et du féminin.

- (191)(VI,136) Mochipa òmentin in (ò-)tla-tlàtlauhtiâ, in (ò-)tla-tlàpaloâ "Ils sont toujours deux qui font les prières et les salutations ("qui prient qqch., qui saluent qqch.")"
- (192)(VII,8) Ic (ò-)tla-nõnõtzyâ huèhuetquê "Tel était le récit des anciens" ("Ainsi interpellaient qqch. les anciens")
- (193)(X,170) Cencâ (ò-)tla-teõmatinî "Ils sont très pieux" ("ils divinisent beaucoup qqch.")

ainsi que les verbes qui réfèrent à un ordre d'arrivée:

- (194)(XII,40) Zâ (ò-)tla-tzauctiuh, (ò-)tê-tzimpachõtziuh in yãõtâchcâuh "En dernier, fermant la marche, va ("il va en fermant qqch., il va en pressant l'arrière-train des gens") le général"
- (195)(VI,224) Niman oc cê (ò-)tla-yêcâyõtia "Puis vient un troisième" ("un autre fait le troisième à qqch.")

Le caractère non-marqué de /-la-/ peut apparaître clairement dans un exemple comme le suivant, qui au lieu de deux degrés de détermination de l'objet (comme (177)-(180)), en présente trois, successivement: général et non-marqué (/la-), humain (/tê-) et défini:

- (196)(II,75) (ò-)tla-nâhuâ, (ò-)tê-nâhuâ, (ò-)qui-nâhuâ in Huitzilopçhtli "(Les danseurs) touchent (des choses), ils couchent (des gens), ils touchent Huitzilopçhtli"

-c) /-la-/ dans les verbes semi-applicatifs.

Ce type est une variante remarquable du précédent. Il y a quelques verbes transitifs qui peuvent se construire, soit avec /-la-/, soit avec un objet défini humain. Avec /-la-/, ils réfèrent à un procès agental n'impliquant que l'agent; avec l'objet défini humain, ils marquent que ce procès se fait à l'avantage ou au détriment de quelqu'un. On a une relation sémantique dont nous verrons plus loin (3.4.2) qu'elle est de type applicatif, et que dans la plupart des cas de ce type cette relation est rendue par l'apparition d'un actant supplémentaire (les v.i. devenant transitifs et les v.t. bitransitifs), et non comme ici par une substitution de suffixe.

A ce type, que nous proposons d'appeler verbes semi-applicatifs, appartiennent quelques verbes transitifs comme huahualtza "aboyer", quiquinatza "gronder" (contre qqn.):

(197a)(C.478) (Ø-)tla-huahualtza "(le chien) aboie"

(197b)(ibid.) (Ø-)nèch-huahualtza "il aboie contre moi"

tequipanoa "travailler" (pour qqn.)

(198a)(C.503) Huel cemilhuitl in ò ni-tla-tequipanò "C'est tout le jour que j'ai travaillé"

(198b)(C.517) Tlè zan nèn ti-c-tequipanoa? Ca àmo (Ø-)mitz-tla-xtiahuí-z "A quoi ça sert que (tlè zan nèn, 8.1.2.5.2) tu travailles pour lui? Il ne te paiera pas"

et aussi - bien qu'on puisse dire qu'il y a toujours un humain impliqué (et qu'on soit donc plutôt dans le type (191)-(193)) - tlani "gagner au jeu (contre qqn.)" et tlācamati "obéir (à qqn.)":

(199)(Ch.7,92) Àzo (Ø-)tla-tlan, ànocé (Ø-)qui tlan-qué "Peut-être avait-il gagné, ou peut-être l'avait-on ('ils") battu"

(200a)(C.517) Àmo (Ø-)tla-tlācamati "Il n'obéit pas"

(200b)(C.472) Àmo ti-nèch-tlācamati-z-nequi "Tu ne veux (-z-nequi) pas m'obéir"

Deux verbes posent un problème particulier par le fait qu'ils ont des propriétés bitransitives, bien que cette bitransitivité ne se manifeste jamais par la présence de deux préfixes objets (contrairement aux verbes authentiquement bitransitifs, 3.2.4). Ce sont nānquilia "répondre" et nāhuatia "signifier, ordonner"⁽³⁸⁾. On les trouve construits:

- avec /-la-/ seul, sans expression ni de la personne à laquelle on s'adresse ni de ce qui est dit:

(201)(VI,231) Àmo huel ni-tla-nānquilia "Je ne peux pas (àmo huel "pas possible") répondre"

(38) Nānquilia est peut-être un ancien applicatif (3.3.2) phonologiquement évolué et syntaxiquement anormal de nāmiqui "rencontrer"; nāhuatia est dérivé de nāhua-tl "clair, compréhensible"; sur les v. en -tia, cf. 7.1.2.1.2.

(202)(Ch.7,140) Auh in ð iuh (ð-)tla-nāhuatī in Āxayacatzin...
 "Et quand Āxayacatl eut donne cet ordre ("eut ordonne
 ainsi, iuh")..."

- avec un objet défini humain:

(203)(VI,46) (ð-)quin-nānguilia in ð (ð-)tla-tlātlaughtiquē
 "Il répond a ceux qui ont fait la priere (cf.(191))"

(204)(VI,23) Āc (ð-)qui-nāhuatī-z in nāntli, in tātli?" "Qui
 donnera des instructions a la mere et au pere?"

Cette double construction, qui apparente ces verbes au type semi-applicatif, peut être utilisée dans des alternances indéfini-défini de type (177)-(180):

(205)(VI,61) ... in ic (ð-)tla-nānguiliā-ya tlātoāni, in ic
(ð-)quin-nānguiliā-ya īpilhuān "... la manière dont le
 roi répondait, la manière dont il répondait a ses en-
 fants"

(206)(VI,155-156) (ð-)tla-nāhuatia, huel (ð-)qui-nāhuatia in
otztli in tīcītl "La sage-femme (tīcītl) donne ses ins-
 tructions, elle laisse des injonctions fermes (huel
 "bien") à la femme enceinte (otztli)"

Mais - et ce trait n'apparaît pas dans les exemples cités plus haut ((197)-(200)), ce qui est dit comme réponse ou comme ordre peut se trouver instancié par une proposition complétive, en style direct ou indirect (3.2.4). Si ce qui est dit est seul exprimé (sans le destinataire), les deux verbes se comportent différemment. Nānguilia n'admet pas la construction, et demande une reprise par un autre verbe (ītoa "dire"):

(207)(VI,155) (ð-)tla-nānguiliā in pilhuāquē cihuā, quītoā...
 "Les femmes qui ont des enfants répondent, elles di-
 sent..." (suit la réponse)

ou par une construction applicative (nānguiliā-lia, 3.3.2). Nāhuatia, en revanche, admet l'expression propositionnelle de l'ordre, en maintenant /-la-/ (sur les constructions à objet exprimé malgré la présence de /-la-/, cf.8.2.6.3.3):

(208)(XII,9) Xi-tla-nāhuati, mā tla-piya-lo "Ordonne qu'on
 monte la garde"

(209)(VI,156) (ð-)tla-nāhuatia, āmo (ð-)qu-itta-z in tlapalli
 "Elle ordonne que (la futur: mere) ne voie pas la (cou-
 leur) rouge"

Mais on peut exprimer à la fois le destinataire et le propos, avec un préfixe défini représentant le destinataire. Ces constructions, où cette fois nānquilia et nāhuatia se rejoignent, ne sont pas morphologiquement différentes de celles des véritables verbes bitransitifs (3.2.4.1):

(210)(VI,228) Niman ye ic no-c-on-nānquilia⁽³⁹⁾; cuix nixi-lōtl? "Alors je lui réponds: suis-je un épi de maïs?"

(211)(VI,34) In tlapōuhqui (ǝ-)qui-nāhuatia in cocōxqui, in tētlatxlahuiliz "Le devin ordonne au malade de s'acquitter ("qu'il s'acquitte")"

encore qu'avec nāhuatia on puisse trouver /-la-/ dans ce cas:

(212)(VI,158) (ǝ-)tla-nāhuatia in ticitl in otztli, amo (ǝ-)mo-tlatlalō-z "La sage-femme ordonne à la femme enceinte qu'elle ne coure pas"

Remarque. Si le propos tenu est exprimé par un syntagme (et non par une proposition), on a avec nāhuatia une construction circonstancielle de ce syntagme:

(213a)(XII,9) (ǝ-)m-ītoa in tlein ic (ǝ-)tla-nāhuatī Motēuc-zōma "On dit ("se dit") ce qu'ordonna Moctezuma" (lit. "ce avec quoi, in tlein ic, 6.2.2.9, Moctezuma donna des ordres")

(213b)(VI,142) Iz cā cencamatl ic ni-mitz-nāhuatia "Voici un mot par lequel (ic) je te donne un ordre"

Nous n'avons pas rencontré l'équivalent de cette construction avec nānquilia.

3.1.4. Préfixes directionnels.

3.1.4.1. Morphophonologie.

Malgré leur place entre les préfixes définis et les préfixes réfléchis (V. le tableau (i)), ils ne sont pas actantiels. Il y en a deux, dont les formes de base sont:

(214) | -on-| centrifuge ou extroverse "vers là-bas"
| -wāl-| centripète ou introverse "vers ici"

(39) Pour ni-c-on-nānquilia, cf. 3.1.4.1.

Il y a en nahuatl une neutralisation générale de l'opposition des nasales (/m/ - /n/) devant consonne. Le |n| de |-on-| s'assimile donc à toute consonne suivante, dans les mêmes conditions que le |m| de |am-| et |-kim-| (3.1.2.1):

- (215) |(ɸ-)on-miki| → /(ɸ-)oN-miki/ → [ommiki], ommiqui "il meurt vers là-bas"⁽⁴⁰⁾
 |(ɸ-)on-ɔami| → /(ɸ-)oN-ɔami/ → [ontɔami], ontɔami "il s'achève vers là-bas"
 |(ɸ-)on-koči| → /(ɸ-)oN-koči/ → [oɟkotʃi], oncochi "il dort vers là-bas"

Devant la suite |-k-on| (où |-k-| est le préfixe objet défini de 3e personne), la voyelle d'appui des préfixes sujets |n-|, |t-| et |š-| prend le timbre /o/ (au lieu de /i/):

- (216) |n-k-on-ana| → /no-k-on-ana/ noconana "je l'attrape vers là-bas"
 |t-k-on-ana| → /to-k-on-ana/ toconana "tu l'attrapes vers là-bas"
 |t-k-on-ana-ʔ| → /to-k-on-ana-ʔ/ toconana "nous les attrapons vers là-bas"
 |š-k-on-ana| → /šo-k-on-ana/ xoconana "attrape-le vers là-bas"

Ce phénomène doit tenir à une assimilation vocalique entre préfixes de part et d'autre d'un préfixe réduit à une seule consonne. Il ne se produit en effet que dans ce cas: si |-on-| est précédé d'un préfixe plus long, la voyelle d'appui du préfixe sujet a le timbre habituel /i/:

- (217) |n-mic-on-ana| → /ni-mic-on-ana/ nimitzonana "je t'attrape vers là-bas"
 |n-kim-on-ana| → /ni-kim-on-ana/ niquimonana "je les attrape vers là-bas"

Les suites |l-ɔ| et |l-y| du nahuatl sont traitées /l-l/: ce phénomène apparaît donc avec |-wal-|:

(40) Pour le sens, cf. 3.1.4.2.

- (218) |(ø-)wāl-λami| — /(ø-)wāl-lami/ huállami "il s'achève vers ici"
 |(ø-)wāl-λa-čiya| — /(ø-)wāl-la-čiya/ huállachiya "il regarde (des choses) vers ici"
 |(ø-)wāl-yāw| — /(ø-)wāl-lāw/ huállāuh "il va (yāuh) vers ici", c.-a.-d.: "il vient"⁽⁴¹⁾

Remarque. Il y a quelques exemples d'une réduction à /o/ de |-on-| devant un radical commençant par /iCC-/ (cf. (39) et (118)); ceci se produit seulement avec itta "voir", pour lequel on trouve des formes comme :

- (219)(VI,127) Ma no-c-o-tta "Puissé-je aller le voir"; (C.445)
xo-c-o-tta "va le voir"

3.1.4.2. Sémantique des préfixes directionnels.

3.1.4.2.1. Problèmes préliminaires.

Les préfixes directionnels posent d'emblée trois difficultés théoriques et méthodologiques.

D'abord, celle de leur place, puisqu'ils apparaissent au milieu de la chaîne des préfixes actanciels (v. tableau (1)). Mais précisément, on a vu qu'ils établissent une frontière entre les marques des arguments (actants) définis (ou: distincts) et celles des arguments (actants) non-distincts (3.1.3). Les premiers sont référentiellement autonomes, orientés sur la situation; les seconds sont référentiellement contraints, orientés sur le prédicat: l'ordre d'apparition des préfixes réfléchis et indéfinis atteste leur tendance à perdre leur autonomie et à s'intégrer au radical verbal⁽⁴²⁾. On verra dans les exemples suivants que ce qui est marqué

(41) Curieusement, cette structure morphologique n'est pas repérée par les grammaires traditionnelles, qui présentent huállāuh comme un item lexical autonome.

(42) D'autres indices de ce type peuvent être la tendance à l'incorporation de /-λa-/ (7.2.2.2.2) ou l'impossibilité des préfixes indéfinis dans la dérivation déverbale, cf. 5.2.3.4, 6.2.2.6, 7.1.3. De ce point de vue, les directionnels se comportent comme les définis, puisqu'ils disparaissent eux aussi. "Au lever, au coucher du soleil" se dit ainsi (XII,2): tōnatiuh i-quiiza-yān-pa, i-calaqui-yān-pa (i- possessif 3e p.; -yān derive locatif, 6.2.2.6.2) alors que les formes verbales correspondantes sont huáll-quiiza litt. "il sort vers ici" et on-calaqui litt. "il entre en s'éloignant", cf. (270).

par les préfixes directionnels, c'est une modification ou une distance (spatiale, temporelle ou modale) au niveau des paramètres situationnels. Dans cette perspective, on peut comprendre pourquoi ils sont associés aux préfixes définis (orientés sur la situation) plutôt qu'au radical verbal lui-même.

La deuxième difficulté tient au statut du paradigme. C'est que /-on-/ et /-wāl-/ s'opposent entre eux, mais ils s'opposent aussi à l'absence de tout préfixe directionnel. Nous éviterons de nous lancer dans une problématique byzantine sur l'absence de préfixe et la présence d'un préfixe zéro (en l'occurrence, y a-t-il un système à deux termes, /-on-/ et /-wāl-/, qui se manifeste de manière facultative, ou un système à trois termes, /-on-/, /-wāl-/ et zéro, qui se manifeste de manière obligatoire?). On peut dire, en tout cas, que la présence d'un préfixe directionnel marque l'introduction d'un paramètre supplémentaire, la norme étant la stabilité des paramètres situationnels. Mais les préfixes directionnels ne sont pas rares. Un sondage rapide sur un corpus diversifié de quelque 190 pages⁽⁴³⁾ fait apparaître que, sur 6632 verbes recensés, 936 (soit 14,10%, environ 1 sur 7) sont pourvus de préfixes directionnels⁽⁴⁴⁾. A ce niveau, on peut se demander si les préfixes directionnels, plutôt qu'une catégorie verbale nécessaire (telle que la personne ou l'aspect-temps) ne représentent

(43) Il s'agit de l'anthologie qui constitue le tome II de notre Introduction (Launey (1980)). Nous les rappelons ici, avec leur origine et leur nombre de pages: I Plática (intégrale du texte Pl., 28 p.); II Rites de la grossesse (CF.VI, 21 p.); III Rites de l'accouchement (CF.VI, 23 p.); IV Prière à Tlaloc (CF.VI, 10 p.); V Mythe de la création du soleil et de la lune (CF.VII, 6 p.) VI Quetzalcoatl vaincu par les mcléfices de Tezcatlipoca (AC., 6 p.); VII Episodes de la Pérégrination des Mexicains (CM., 4 p.); VIII Les anciens peuples du Mexique (CF.X, 37 p.); IX Rites de la mort (CF.III, 7 p.); X Expressions populaires (CF.VI, 9 p.); XI Métaphores et langage élégant (CF.VI, 13 p.); XII Devinettes (CF.VI, 3 p.); XIII Chroniques de Chalco (Chimalpahin, 7e relation, 6 p.); XIV Arrivée des Espagnols à Mexico (CF.XII, 10 p.).

(44) Le plus faible taux est dans les textes I. (Plática) et XI (Métaphores et langage élégant): 8,49% dans chacun; le plus fort est dans les textes II (Rite de la grossesse): 26,56%, et XII (Devinettes): 28,80%, mais ce dernier texte est trop court (3 pages, 42 formes verbales seulement) pour être probant.

pas plutôt, dans une partie au moins des cas, une détermination optionnelle, par laquelle l'énonciateur vise à un effet sémantico-stylistique. Nous verrons dans les exemples qui suivent que certaines occurrences⁽⁴⁵⁾ sont à peu près intraduisibles, et qu'on ne peut guère faire mieux que les justifier a posteriori; et que même d'après des critères strictement internes au nahuatl, le taux de paraphrasabilité par des formes sans préfixes directionnels doit être élevé.

La troisième difficulté, liée à la deuxième, tient à l'inégalité statistique entre les préfixes directionnels. Dans le corpus de référence, sur les 936 formes pourvues de préfixes directionnels, 682 (72,96%, ou 10,28% du total des verbes) ont /-on-/, et seulement 254 (27,14%, ou 3,82% du total des verbes) ont /-wâl-/. Le préfixe directionnel centrifuge /-on-/ domine donc son partenaire centripète /-wâl-/ dans une proportion de presque 3 à 1⁽⁴⁶⁾. A priori, cette prépondérance statistique semble due à une relation de marque, et il faudra voir si cette idée est confirmée par l'analyse des types d'occurrences des préfixes, à laquelle nous allons maintenant procéder.

3.1.4.2.2. Déplacement et distance.

Les valeurs des préfixes directionnels sont produites par le croisement de deux séries de paramètres, qu'on peut exprimer en deux questions: -a) quelle est la forme du déplacement? et -b) comment est constitué le centre référentiel par rapport auquel

(45) De /-on-/ en particulier, v. § suivant.

(46) Là encore, il y a des disparités. La proportion est même inversée dans le texte VII, qui a 24 /-wâl-/ pour 8 /-on-/ sur 161 verbes (19,86% de formes à préfixes directionnels); mais il s'agit du récit d'un rapprochement (pègrination vers Mexico), ce qui fausse la statistique. Ce cas particulier mis à part, la plus grande dominance de /-on-/ sur /-wâl-/ se rencontre dans le texte XI (langage élégant): 48 /-on-/ contre 3 /-wâl-/, soit 16 contre 1, sur un total de 601 verbes; la plus faible est dans le texte I (Plática): 35 contre 30, soit 58,57% contre 41,43%, sur un total de 766 verbes. Curieusement, ces deux textes sont ceux qui présentent la plus faible proportion de formes directionnelles, v. note (44).

se fait le déplacement? Comme il est très difficile de construire un exposé linéaire sur des paramètres croisés, nous préférons répondre d'abord à la question (a), relativement moins complexe, et organiser ensuite l'inventaire des exemples par rapport à la question (b). A partir de ces exemples, le lecteur pourra facilement opérer les recoupements avec la question (a).

Le déplacement peut être spatial ou non spatial. S'il est non spatial, les problèmes posés se confondent avec ceux de la question (b) (forme du centre), v. ci-dessous les rubriques (C) à (G). S'il est spatial, il peut s'agir d'un déplacement intégré ou non au procès. Le premier type (nous parlerons de déplacement concomitant) apparaît essentiellement avec les verbes de mouvement, mais aussi avec certains verbes d'action: ce mouvement ou cette action s'éloigne (/on-/) ou se rapproche (/wâl-/) du centre de référence. Si le déplacement n'est pas intégré au procès, il y a de nouveau deux cas: ou bien il le précède (déplacement antérieur), de sorte que le procès se déroule dans un lieu distinct du centre de référence (/on-/), ou se déroule dans le centre de référence alors qu'il était susceptible de se dérouler ailleurs (/wâl-/); ou bien il n'y a pas de déplacement, mais simplement marque de distance, le procès se déroulant dans un endroit différent du centre de référence, sans que cela implique un mouvement préalable, et seul /on-/ peut alors apparaître.

La réponse à la question (b) revient à inventorier les variables susceptibles de constituer le centre de référence, et les effets sémantiques qui leur sont attachés. Comme toujours dans ce cas, on a des recoupements, et les sept types énumérés ci-dessous le sont à titre purement indicatif, et visent moins à introduire un ordre qu'à fixer quelques points de repère.

-A/ Référence situationnelle.

Le centre de référence, dans le cas le plus simple (et probablement le plus courant, bien que la forme écrite du corpus en minimise considérablement la fréquence), est constitué par la situation de l'énonciation; dans cette dernière, le point crucial

commandant les formes directionnelles est la relation entre le lieu de l'énonciation et ses protagonistes (1^e et 2^e personnes). Si seule la 1^e ou la 2^e personne est en jeu, ou si elles sont associées dans un même procès sans établissement d'une distance entre elles, le déplacement ne peut être qu'un éloignement (/on-/) :

- (220)(C.474) N-on-lichtequi in cuezcomac "Je vais voler (i-lichtequi) dans les greniers"
 (221)(C.494) Xi-nêch-on-cuî-li inon amatl "Va me prendre (cui, applicatif) ce livre-la"
 (222)(VI,238) X-on-chôlo, n-on-chôlô-z "Saute par là, je sauterai par là"
 (223)(ibid.) Ômpa t-on-to-nâmiqui-z-quê "Là-bas nous nous rencontrerons"

S'il s'établit une distance entre les deux protagonistes de l'énonciation, sous quelque forme que ce soit (jeu sur le temps ou l'aspect, communication à distance par l'appel ou la correspondance...), la 1^e personne joue le rôle de référence ultime: /on-/ marque un mouvement de la 1^e vers la 2^e, /-wâl-/ un mouvement de la 2^e vers la 1^e :

- (224)(C.445) Ixquichcapa ni-mitz-on-no-tlâpalhuia (hon. pour ni-mitz-on-tlâpalua) "De là je te salue" (écrit dans une lettre)
 (225)(C.530) Xi-huâl-îcihui "Dépêche-toi de venir", litt. "Hâte-toi (îcihui) vers ici"
 (226)(C.511) Amo an-qui-huâl-caquí in imissatzin Totéucyo "Vous ne venez pas écouter la messe de Notre-Seigneur"

/-wâl-/ peut pourtant apparaître avec un sujet de 1^e p. pour marquer un retour après un éloignement préalable :

- (227)(C.530) Ni-huâl-no-cuep-ti-huetzi-z "Je reviendrai (cuepa refl., cf.(65), vite (-ti-huetzi)"

et la 2^e personne peut être prise comme centre de référence si sa prééminence (roi, dieu...) conduit l'énonciateur à s'effacer devant elle :

- (223)(XII,44) Ô tlâl:titech t-on-s-âxi-ti-co (hon. pour t-on-aci-co) "Tu es arrivé (aci) sur terre" (dit par Moctezuma à Cortés)

D'autre part le système directionnel peut fonctionner de manière interne au sujet: /-on-/ marque un mouvement d'étirement ou d'allongement, /-wāl-/ un mouvement de repli - essentiellement au niveau des membres -:

- (229)(VI,237) Tocpac to-c-on-ānā, toztipan ti-c-huāl-tēcā,
oncān to-c-on-ictiā "(Le pou:) nous l'attrapons (ānā + /-on-/) sur notre tête, nous le posons (tēcā + /-wāl/) sur notre ongle, là nous le tuons (mictiā + /-on-/)".

La 3^e personne, on le sait, s'oppose aux deux autres en tant qu'extérieure à la situation de communication. On a donc la règle générale qu'un mouvement d'une 1^e ou d'une 2^e personne vers une 3^e apparaît avec /-on-/, tandis qu'un mouvement d'une 3^e vers une 1^e ou une 2^e entraîne /-wāl-/. Le mouvement peut être du sujet vers l'objet:

- (230)(C.510) achi miyacpa in no-c-on-itta notēiccāuh, auh in yehuātl zan quēmmaryān in (ō-)nēch-huāl-itta "C'est assez souvent que je vais voir (itta) mon frère aîné, mais lui c'est seulement de temps en temps qu'il vient me voir"
- (231)(VI,227) Tlā nel to-c-on-ilhuī-ti in quēn nel, āmo zan nō (ō-)qui-huāl-itō-z in quēn nel, "Même si tu lui dis "à quoi bon" (quēn nel?), il ne répondra pas de son côté "à quoi bon"
- (232)(VI,151) Nicān (ō-)mitz-huāl-mo-tiāli-lia in Totōucyo "Notre seigneur te place (hon. pour (ō-)mitz-huāl-tiā-lia) ici"

ou du sujet (de 3^e personne) vers la situation de l'énonciation (toujours /-wāl-/, évidemment, dans ce cas), que la situation soit clairement liée à un énonciateur particulier:

- (233)(C.499) Notlapanticpac (ō-)huāl-chōchōca in tecolōtl "Sur ma terrasse vient ululer (chōchōca) le hibou"
- (234)(C.525) In tlā (ō-)huāl-ēhua-s-quē in toyōhuān... ca ti-quin-cali-s-quē "Si nos ennemis se dressent (ēhua) contre nous (/ -wāl- /), nous les combattons"

ou plus générale ("chez nous", "à Mexico"; v. aussi plus loin C):

- (235)(C.506) Aocno (ō-)huāl-ilōti-s-quē "(Les Espagnols) ne reviendront (ilōti) plus (aocno) ici (/ -wāl- /)"

En particulier, les textes relatant la pérégrination des Mexicains depuis Aztlan vers Mexico ont ainsi systématiquement /-wāl-/ (v. note (46)), que le terme de la pérégrination (Mexico) soit ou non explicite :

(236)(X,189) In tlamacazqui in (ǫ-)quin-huāl-yacān Mexico...
"Le grand prêtre qui les dirigea vers Mexico..."

(237)(CM.25) In ic (ǫ-)huāl-panō-quē in Aztlan... (ǫ-)qui-huāl-an-ti-quiž-quē in diablo Huitzilopōchtli "En traversant (vers ici) depuis Aztlan... ils prirent (āna) en passant (-ti-quiža) le diable Huitzilopochtli"

Mais la 3^e personne peut apparaître avec /-on-/ si elle s'éloigne de la situation alors qu'elle s'y trouvait :

(238)(C.511) Cāmpa ō cuēl (ǫ-)on-yā? "Où est-il déjà parti?"

(239)(VI,151) Momāctzinco (ǫ-)c-on-cāhuā, (ǫ-)c-on-tlāliā
"Dans tes mains ils la laissent, ils la déposent"

y compris si elle associe dans ce mouvement une 2^e personne :

(240)(VI,143) Nōhuiyān (ǫ-)mitz-on-mo-nemi-ti-liā (hon. pour (ǫ-)mitz-on-nemi-tia) "Ils t'emmenent ("te font marcher") partout"

-B/ Récit et description.

Dans le récit, caractérisé par une absence de relation directe à la situation de l'énonciation⁽⁴⁷⁾, le système personnel et aspecto-temporel se trouve appauvri et réorganisé. En principe, on ne trouve que la 3^e personne, et c'est le sujet qui va récupérer une partie des propriétés attachées à la 1^e personne dans l'interlocution. Ceci veut dire que, sauf effet de "retour" analogue à (227), tout déplacement sera considéré comme centrifuge (par rapport à la situation antérieure du sujet), de sorte que seul /-on-/ pourra apparaître. Ceci vaut aussi bien pour le récit proprement dit, qui est celui d'événements uniques ou itérés :

(241)(Ch.6,1258) (ǫ-)c-on-āmaquēn-cuilòquē tetl Tlatēncō
"Ils allèrent orner (icuilōq) de revêtements de papier (āma-quēmi-tl) des pierres à Tlatenco"

(47) Cf. Benveniste (1959); v. aussi plus loin 4.1.2.1

- (242)(VII,4) Ōmpa (ø-)on-tla-màcēuh-ti-nenca nāuhyohual "Là ils allèrent pour rester (-ti-nemi) a faire penitence (tla-màcēhua) quatre nuits"
- (243)(VII,7) (ø-)c-on-ix-polò-quē, (ø-)c-on-ix-micti-quē "Ils lui abimerent (poloa) les yeux, ils lui esquinèrent ("tuerent", mictia) les yeux (ix-uli)" (Il s'agit du châtement inflige par les dieux a la lune Tecuciztecatl: ils doivent se déplacer pour l'atteindre)
- (244)(X,196) Tłtzalan, àcatzalan (ø-)om-mo-clālī-cō "Ils allèrent s'installer au milieu des joncs, au milieu des roseaux"
- (245)(X,168) Ōmpa (ø-)qu-itqui-yā⁽⁴⁸⁾, ōmpa (ø-)c-om-pāca-yā, ōmpa (ø-)c-on-chipāhua-yā "Là (les Toltèques) emmenaient (les turquoises), là ils les lavaient, là ils les nettoyaient"

que pour le traité, c'est-à-dire le récit ou la description de phénomènes naturels, des moeurs humaines ou animales... :

- (246)(VI,162) (ø-)qu-itqui in ìcuāc (ø-)on-ichtequi "Ils emportent (le bras de la femme morte en couches) quand ils vont commettre des vols"
- (247)(XI,41) Ātlan (ø-)calac-ti-huetzi, (ø-)c-on-āna in tlein (ø-)qui-cuā-z-nequi "(L'oiseau aquatique) entre (calac-qui) vite (-ti-huetzi) dans l'eau, il y attrape (āna) ce qu'il veut manger"
- (248)(XI,9) (ø-)cuauhtlèco... (ø-)c-on-āna in capōlin "Il monte aux arbres... il va il prendre les capulines"

Mais on voit que ce principe a une limite: c'est qu'à partir du moment où le récit intègre plusieurs 3^{es} personnes à références différentes (il faudrait préciser en fait: à référends animés différents), on peut voir se reconstituer un système d'oppositions qui reproduit celui de la situation d'énonciation: il suffit que l'énonciateur pose comme central l'un des termes à la 3^e personne pour que l'opposition /-on-/ - /-wāl-/ puisse à nouveau fonctionner. Ce caractère central peut venir du contexte (il y a un thème de discours, ou bien il y a une antériorité contextuelle):

(48) Itqui marquant le déplacement extroverse n'a pas besoin de /-on-/; meme chose dans (246).

- (249)(VI,150) Niman (ø-)qui-huāl-lāliā in tīcitl... (ø-)huāl-mo-tlāliā in huēhuetquē "Alors ils font asseoir la sage-femme... (puis) les anciens s'asseoient" (/wāl-/; par rapport au cercle)
- (250)(XI,7) (ø-)qui-huāl-mā-nōnōtz "(Le coyote) fit un signe (nōnōtza) de la patte (māi-tl) (à l'homme, pour l'inviter à le rejoindre)

ou un parti-pris venant d'une relation personnelle de l'énonciateur à l'un des termes (en particulier, s'il y a des indigènes et des étrangers): l'opposition /-on-/ - /-wāl-/ peut ainsi avoir parfois un effet de désambiguïsation:

- (251)(Ch.7,113) Aocmo huel ōmpa (ø-)on-calaqui-yā mexicā... nō ihui in chālcā aocmo huel (ø-)huāl-calaqui-yā "Les Mexicains ne pouvaient plus (aocmo huel) pénétrer (calaqui) là (= sur le territoire de Chalco)... et de même les Chalcas ne pouvaient plus pénétrer ici (/wāl-)"
- (252)(XII,56-57) (ø-)quim-om-mīnā... (ø-)quin-huāl-mīnā in mexicā "(Les Mexicains) envoient des flèches (aux Espagnols)... (et les Espagnols) envoient des flèches aux Mexicains"
- (253)(XII,6) In īzquitlamantli in (ø-)quim-om-maca-quē (ø-)quin-huāl-cuepcāyōtīlī-quē: (ø-)quin-huāl-maca-quē tezcatl... "(Pour) toutes les choses que (les Mexicains) offrirent (maca) (aux Espagnols), ceux-ci leur en retournèrent (cuepcāyō-tī-lia): ils leur donnerent (/wāl/) des miroirs..."
- (254)(ibid.) (ø-)quin-huāl-nānquīlī-quē... (ø-)quim-on-ilhuī-quē...; (XII,28) (ø-)quim-on-ilhuī-quē... (ø-)quin-huāl-nānquīlī-quē... "(Les Espagnols) répondirent (aux émissaires de Moctezuma... (ceux-ci) leur dirent...; (Les Tlaxcalteques) dirent (aux Espagnols)... (ceux-ci) répondirent...."(49)

Comme dans l'exemple (223) ci-dessus, la majesté attachée à une 3^e personne (en particulier divine) peut en faire un centre prépondérant par rapport aux 1^e-2^e personnes, en particulier dans des exemples comme:

(49) Il y a peut-être aussi un effet de médiatisation, dû à la présence probable d'interprètes, cf. ci-dessous (G).

- (255)(III,35) (ø-)nēch-huāl-nōtza in tōnatiuh "Le soleil m'appelle (nōtza) vers lui (/wāl-/)"
- (256)(VI,169) (ø-)mitz-huāl-mo-nōchi-lī-z, (ø-)mitz-huāl-mo-tzātzi-lī-lī-z "(Tezcatlipoca) s'adressera à toi, t'appellera de ses cris" (hon. pour (ø-)mitz-huāl-nōtza-z, (ø-)mitz-huāl-tzātzi-lī-z)

où l'apparition de /-wāl-/ est un témoignage grammatical de la croyance aztèque souvent exprimée en leitmotiv sous la forme āmo nican tlālticpac tocenchān "notre demeure définitive n'est pas ici sur terre". Ce phénomène peut même se produire avec une 3e p. objet:

- (257)(VI,189) Mā x-on-yā-ti-uh, xi-c-huāl-mo-tti-li (hon. pour xi-c-huāl-itta) in tlācatl "Va-t-en, retourne (/wāl-/) voir (itta) le maître"

exemple dans lequel on voit réapparaître la valeur de "retour" de (227) (cf. aussi plus loin le type (E), fin). On y voit aussi un changement de centre qui peut se retrouver dans des contextes exclusivement à la 3e personne, la "centrifugation" portant alternativement sur l'une puis sur l'autre:

- (258)(VI,163) (ø-)c-on-cuī in chimalli, (ø-)qui-huāl-nāmiqui in tōnatiuh... īmmāc (ø-)c-on-ānā in cuāuhtin ecēlō... "(Les femmes) vont prendre (cui) leurs boucliers, elles viennent rencontrer (nāmiqui) le soleil... elles vont le saisir (ānā) dans les mains des aigles et des jaguars..."
- (259)(VI,219) Niman (ø-)quin-huāl-ihuā cequintin (ø-)quim-itta-z-quē... Oc cēppa zātēpan (ø-)c-on-ihuā in īxolōuh "(Deux femmes se baignaient dans le bain de Quetzalcoatl; quand il les vit), alors il envoya des gens (vers elles, /-wāl-/) pour les voir... (Mais les envoyés ne revinrent pas:) finalement, une fois encore il y envoya (la-bas, /-on-/, par rapport à Quetzalcoatl) son page"
- (260)(Ch.7,95) (ø)qui-huāl-tzac-quē in tlein (ø-)c-on-ītlanā-yā "(Les gens de Chalco) cachèrent (/wāl-/, par devers eux) ce que (les Mexicains) leur demandaient"
- (261)(XII,37) (ø-)huāl-olin-quē, (ø-)om-mo-tlālī-cō in Izta-palāpan "(Les Espagnols) se mirent en mouvement (/wāl-/, par rapport à Mexico, cf.(235)-(237)), ils allèrent (/on-/, de leur point de vue, cf.(241)-(245)) s'installer à Iztapalapa"

-C/ Effets dérivés.

Nous avons vu plus haut que la situation pouvait être considérée dans un sens large, qui ne s'arrête pas aux limites spatio-temporelle étroites dans lesquelles prend place l'acte énonciatif. Il peut ainsi se produire des effets sémantiques bien caractérisés.

-a) Le monde humain.

C'est un cas-limite, par lequel le centre de référence est étendu à tout l'univers humain (tlālticpac "sur terre", 6.2.2.2.4). Or ce monde humain admet des entrées et des sorties. Peuvent y entrer des forces divines ou surnaturelles, mais aussi des animaux (d'ailleurs toujours susceptibles d'être liées aux premières), ou les humains eux-mêmes, venus d'ailleurs:

(262)(VI,163) (ø-)huāl-huī, (ø-)huāl-temō in tlālticpac...

(ø-)qui-huāl-cuī, (ø-)qui-huāl-temoā in malacatl...

"(Les femmes mortes en couches qui ont accompagné le soleil dans sa course) reviennent, redescendent sur terre... Elles viennent prendre, elles viennent chercher les fuseaux..."

(263)(XI,6) (ø-)quin-huāl-cuā in totōlmē "(Les fauves) viennent manger les dindes"

(264)(Pl.25) Zan īxquich cahuitl in huāl-ne-totōnī-lo "Ce n'est que pour un certain temps qu'on vient se réchauffer (= jouir des plaisirs terrestres; ne-, cf. 3.3.2)"

Les êtres humains peuvent en sortir, soit en se penchant sur les mystères du monde surnaturel, soit en y passant par la mort:

(265)(VI,137) T-on-tla-māhuizoā, t-on-tla-chiyā in àtotlachi-

yayān "Nous jetons un regard admiratif ("nous admirons, nous regardons") là où ce n'est pas à nous de regarder"

(266)(VI,144) Ca mictlān in t-on-tlātoā "C'est du séjour des

morts que nous parlons"; (VI,154) Ca oc yohuayān in t-on-tlātoā "Pour l'instant (oc), c'est dans l'obscurité que nous parlons"

(267)(VI,164) Ō (ø-)on-teōt "La femme morte en couches) est divisée"

Lorsqu'on parle aux morts, ou des morts, les verbes sont ainsi le plus souvent avec /-on-/, sans que par là on fasse nécessairement allusion aux conditions dans lesquelles ils sont passés dans l'autre monde (on est dans le type "marque de distance", cf. supra):

- (268)(VI,138) Ye nachca (ø-)om-man-ti-huī "(Les anciens disparus) vont (-ti-huī) déjà errant (mani) de l'autre côté (nachca)"
- (269)(III,43) Iz catqui in ic t-on-ōtlatocaz... Iz catqui in ic t-on-quīzaz in oncān tepētl īmonāmiqūiyān... Auh iz catqui in ic to-c-on-tocaz chīcūeyi ixtlāhua†l "Voici ce avec quoi tu continueras ton chemin... Voici ce avec quoi tu passeras l'endroit où les montagnes se rejoignent... Et voici ce avec quoi tu passeras les huit plaines rases..." (Prière au mort)

On peut typiquement rattacher à cet effet l'expression consacrée des mouvements du soleil:

- (270) (ø-)huāl-quīza "il se lève" ("il sort vers ici")
(ø-)on-calaqui "il se couche" ("il entre vers là-bas")

-b) Le visible.

Le critère d'appartenance à la situation peut être la visibilité. Dans ce cas, /-on-/ est associé à la disparition - avec des verbes qui marquent la dissimulation ou l'absorption -:

- (271)(VI,143) Àtle (ø-)c-on-tlātiā, àtle (ø-)c-on-ināyā "(Les parents qui donnent l'exemple) ne cachent rien, ne dissimulent rien"
- (272)(VI,36) Ō (ø-)c-om-mo-tōp-temi-li-tō, ō (ø-)c-om-mo-petlacal-temi-li-tō (hon. pour (ø-)c-on-tōp-tema-tō, (ø-)c-om-petlacal-tema-tō) "(Les dieux) ont rempli (tema) leurs coffres (tōp-tīi) et leurs caisses (petlacal-li) avec (la récolte)"
- (273)(XII,49) Moch (ø-)c-om-mo-techtī-quē, moch (ø-)c-om-mo-tōnaltī-quē "Ils s'approprièrent tout, ils s'attribuèrent tout"

(274)(C.504) No-c-on-i in octli "J'avale (i "boire") le pulque" (On pourrait dire ni-qu-i "je bois"; ici /-on-/, en marquant explicitement la disparition, semble introduire une valeur intensive)

/-wāl-/ est au contraire lié à l'apparition:

(275)(C.499) Tēcpan tlapanticpac (ø-)huāl-mo-quetz in tlàtoāni
"Sur la terrasse du palais le roi s'est mis debout"
(/-wāl-/: on le voit)

(276)(VI,149) Ca ø (ø-)huāl-lapouh in tōptli "Le coffre s'est ouvert (tlapohui)"

en particulier pour tout ce qui sort du corps humain:

(277)(VI,143) (ø-)huāl-lael-neliuh-ti-yā-z "(L'enfant à naître viendra mélangé (nelihui) de saleté (tlaelli)" (VI, 169) ... in ic (ø-)huāl-quimiliuh-t-oc "ce avec quoi (l'enfant a naître) est enveloppe"

(273)(VI,159) Mochi (ø-)huāl-mo-toxāhua-z in icuitlaxcol "Tous ses intestins se repandront"

(279)(VI,156) Ōmpa (ø-)c-on-tètequi in piltōntli, (ø-)qui-huāl-quiquixtia "(Si l'enfant est né dans le ventre de sa mère, la sage-femme prend un couteau et l'introduit, et là elle découpe (à l'aveuglette, /-on-/) l'enfant, elle le sort petit à petit (qui-quixtia) (à la lumière, /-wāl-/)"

-c) L'air libre.

C'est un cas particulier du précédent. Les conditions de vie normales dans le monde humain comportent avant tout la possibilité de se déplacer (d'où nemi "vivre" ou "marcher, se déplacer"⁽⁵⁰⁾). Ce qui ne correspond pas à ces propriétés d'ouverture et de visibilité sera donc considéré comme n'appartenant pas à la situation. Ceci vaut, non seulement pour le corps humain (cf. (274), (277)-(273)), mais aussi pour tous les lieux clos (maisons, prisons...), les contenants (sacs, paniers...), les endroits dangereux ne constituant pas le cadre de vie habituel des humains (forêt, feu, eau, précipices...):

(50) Cf. Toumi (1984)

- (290)(XII,38) Aoc äc (ø-)huäl-quíza "Plus personne ne sort"⁽⁵¹⁾
 (291)(Pl.2) Ti-huäl-quíza in mocacallöctzinco "Tu sors de ta coquille"
 (292)(III,43) Contönco (ø-)c-on-tēcâ ätl "Dans un petit pot ils versent de l'eau"
 (293)(VII,7) In iuh (ø-)on-huetz-quê tleco, zan nõ iuh (ø-)huäl-quíz-quê "Comme ils étaient tombés dans le feu, ainsi ils en ressortirent"
 (294)(Ch.7, 39) ... in ic huel (ø-)huäl-quíz-quê cuauhtlá "... de sorte qu'ils purent (huel) sortir de la forêt"
 (295)(XI,68) Pani (ø-)qui-huäl-quetza "(L'ahuitzotl, monstre aquatique) ramène (sa victime) à la surface" (cf. aussi (247))

-D) Valeurs modales.

Le centre est représenté ici par une norme morale ou naturelle, ou simplement un optimum qualitatif ou quantitatif de réalisation du procès. Le rapprochement de cette norme (/wäl-/) est considéré comme "bon":

- (296)(Pl.20) À (ø-)huäl-nēci-ni in tocochca in tonēuhca "On ne voit pas apparaître ("n'apparaît pas vers ici") notre repas du midi et du soir"
 (297)(Pl.2) Ō ti-huäl-mo-zcaltí, ō ti-huäl-izcāya-c, ō ti-huäl-chamāhua-c "Tu as pris de la raison ("tu t'es révivifié vers ici"), tu as grandi, tu as forcé"
 (298)(XII,66) (ø-)huäl-xilōyōti-ya "(Le maïs) faisait des épis"

L'éloignement de cette norme (/on-/) est connoté comme "mauvais", soit parce qu'il s'agit d'un événement défavorable:

- (299)(VI,249) Zan imāc (ø-)om-miqui in lēuāc (ø-)qui-pāti-z-nequi-ya "Il meurt (miqui) dans ses mains (ī-mā-c) quand il était prêt à (-z-nequi) le guérir"

(51) Ceci n'implique pas que l'énonciateur se trouve dehors au moment où il dit/écrit cela: il peut très bien être lui-même enfermé chez lui. Le centre de référence dépasse ici l'énonciateur et doit être "l'air libre", lieu de vie normal de la collectivité.

- (290)(VI,142) Ic (ǵ-)on-olini-z in piltōntli "Ainsi l'enfant partira avant terme (olini v.i. litt. "se mouvoir")"
- (291)(VI,143) Mā itlā ic t-on-mo-cocò-tzinō, t-on-tlaōcoliz-cuīti "Evite pour quelque cause de tomber malade, de prendre quelque mal"
- (292)(III,42) (ǵ-)on-tōnehua, (ǵ-)on-chichinaca in moyōllōtzin "Ton coeur souffre, est déchiré"
- (293)(C.527) N-on-no-tequipachō-ti-uh "Je vais (-ti-uh) inquiet (mo-tequipachoa)"

ou d'un excès, dangereux ou condamnable (la notion de mesure étant centrale dans la morale aztèque) (52);

- (294)(VII,27) In tlā (ǵ-)on-cochi-z-quē, quiquimichtin (ǵ-)mo-cuepa-z-quē "S'ils dorment (cochi) plus qu'il ne convient (/on-), ils se transformeront en souris"
- (295)(VI,142) Mācāmo xo-c-on-huelicā-chihua, xo-c-on-āhuiyacā-chihua in cochiztli "Ne t'adonne pas trop aux plaisirs, aux voluptés du sommeil", litt. "ne fais (chihua) pas trop (/on-) agréablement (huelic), plaisamment (āhuiyac) le sommeil"
- (296)(Pl.7) ... in āquin (ǵ-)on-calaqui in āmo īcalaquiyan, (ǵ-)om-māzohua in āmo imāzohuayan "... celui qui entre (calaqui) là ou ce n'est pas à lui d' (āmo ī-...-yan, 6.2.2.6.2.2) entrer, qui étend la main là ou ce n'est pas à lui de l'étendre" (53)

ou de toute mauvaise action qui perturbe l'ordre social:

- (297)(VI,9) At (ǵ-)on-cuecuenōti-z, at (ǵ-)on-ātlamati-z "Peut être va-t-il se vanter, peut-être ne va-t-il pas se tenir"
- (298)(VI,250) Ō no-c-on-chiuh, ō no-c-on-ītō in pipillōtl "J'ai commis, j'ai dit des enfantillages"
- (299)(Pl.23) Mā tēhuātl to-c-on-tlāz in ācualli "Ne va pas, toi, répandre le mal"
- (300)(C.515) No-c-on-ītlacō-ti-uh in ilhuitl "Je vais (-ti-uh) en gachant (ītlacoa) les fêtes"

(52) De cette valeur d'"excès", on peut passer à celle de "continuation", v. ci-dessous (E).

(53) Cf. aussi les exemples marquant l'enquête sur le monde sur-naturel, (265)-(266).

Dans une très grande partie des cas, il n'y a pas à proprement parler de jugement de valeur (bon/mauvais), mais un ensemble d'effets assez ténus, qui peuvent tourner autour de notions comme: force particulière dans la réalisation du procès (valeur intensive), efforts particuliers tendus vers cette réalisation (valeur conative), réalisation du procès par un agent qui normalement n'avait pas à le faire (valeur honorifique, traduisible dans ce cas par "daigner..."). Ces valeurs, parfois peu nettes, peuvent d'ailleurs être mêlées: nous nous contenterons d'en citer quelques exemples dont l'interprétation peut être tirée d'un côté ou de l'autre:

- (301)(VI,136) Centëntli, cencamatl to-c-on-quixtiâ "Nous émettons ("sortons") un mot, une parole"
- (302)(VI,223) No-c-on-ilhuia "Je lui réplique" ("je lui dis vers là-bas"); (VI,226) Niman ic (ó-)om-mo-nānquilia "Alors on lui ("il se") rétorque ("repond vers là-bas)"
- (303)(VII,4) Yēhuātl (ó-)c-on-nōtz-quē in tēteō "C'est lui que les dieux interpellèrent ("appelerent vers là-bas)"
- (304)(VI,136) ō an-c-om-mō-cuīlī-quē, ō an-c-om-m-ānīlī-quē in cēntëntli in cencamatl (hon. pour ō an-c-on-cuī-quē, ō an-c-on-ān-que) "Vous avez pris, vous avez saisi un mot, une parole"
- (305)(VI,40) Ca (ó-)on-itz-t-oc, ca (ó-)on-tzātzi-t-oc in tlālli "La terre est éveillée, elle crie"

Enfin, on voit parfois /-on-/ associé à une valeur proprement inchoative, le centre de référence étant simplement l'état antérieur:

- (306)(AC.5) (ó-)om-mo-tlātōcātlālī "Il fut intronisé roi"
- (307)(VII,4) (ó-)c-om-pēhuātlī-quē in ye tlamācēhuā "Ils commencèrent à faire pénitence"

Cette série témoigne assez clairement de la dominance statistique et du caractère non-marqué de /-on-/, qui dans les jugements de valeur fonctionne à la fois comme "mauvais" (par opposition à /-wāl-/ "bon"), et comme "neutre" (en dehors de l'opposition bon/mauvais).

-E/ Occurrences du procès.

Le centre est constitué ici par une occurrence (ou une série d'occurrences) particulière(s) du procès, par rapport à laquelle (ou: auxquelles) /-on-/ marque le passage à une occurrence supplémentaire plus ou moins inattendue, ou à un degré supérieur plus ou moins improbable:

(308)(Pl.26) Cuix t-on-pàti-z? Cuix oc t-on-yèctiya-z? "Vas-tu y remédier? Vas-tu y apporter une amélioration?"

(309)(VI,154) Tlein ye cuèl to-c-on-ìtō-z-quê? Cuix ti-qu-ìtō-z-quê in... "Mais alors qu'ajouterons-nous? (ìtoa "dire") Dìrons-nous que..."

Avec àci "arriver" (3.2.5.2.3), /-on-/ marque le passage à l'état résultant de l'arrivée:

(310)(C.502) Oc n-on-àci in nochàn "J'arrive juste chez moi"

Dans la plus grande partie des cas, /-on-/ marque une progression continue du procès. Le verbe est alors souvent (mais pas nécessairement) accompagné de oc "encore" (3.1.2.6.2):

(311)(C.475) Oc ic n-on-tē-machtia "Pour l'instant (oc ic) je continue à enseigner"

(312)(VI,228) Àzo oc quèzquilhuitzintli n-on-nemi-z "Peut-être que je survivrai (nemi "vivre") encore quelques jours"

(313)(Pl.18) Mā yê oc x-on-tlacòti, x-on-tequiti "Continue plutôt (yê) à servir, à travailler"

(314)(XII,39) (ø-)mo-cuècuep-ti-huí, (ø-)om-mo-cuècuep-ti-huí "Les chevaux vont (-ti-huí) en se retournant, en se retournant sans cesse"

Avec les verbes marquant un achèvement, /-on-/ introduit une valeur définitive:

(315)(C.518) Ye t-on-tlamí "Voilà que (yê) nous disparaissions pour de bon"; (Pl.20) Ca huel ò (ø-)on-tlan in nâcòl, in nocuìtlapan "Mes bras et mes épaules sont tout à fait (huel) à bout (tlamí "s'achever", ici au parfait)"

(316)(VI,96) Ayamo t-on-miquí, ayamo t-on-polihuí "Nous ne sommes pas encore morts, nous ne sommes pas encore perdus définitivement"

(317)(C.455) Ye (é-)on-ixtlauh, ye (é-)om-pòpòuh in tàyòtl in nányòtl "On s'est acquitté, on s'est libéré des tâches paternelles (et) des tâches maternelles"

Avec un verbe au parfait, /-on-/ marque l'achèvement qui conditionne le passage à un autre procès:

(318)(II,182) In ò (é-)on-tla-pítz, niman ye ic (é-)tletema, auh in ò (é-)on-tleten, niman ye ic calaquí "Quand il a joué (de la flûte), alors il dépose de l'encens, et quand il a déposé l'encens, alors il entre"

(319)(X,179) In ò (é-)on-elimic-quê zan nènemi "Quand ils ont fini de travailler la terre (elimiquí), ils se contentent de (zan) s'en aller"

L'achèvement marqué par /-on-/ peut être associé à une valorisation négative (l'aboutissement du procès est désagréable):

(320)(VI 224) Tetitech n-on-èhua, n-on-no-huítiquí "Je bute, je me cogne contre une pierre"

(321)(ibid.) Ítlahuelpán n-on-huetzi "Je tombe sur sa colère" (= je me fais disputer)

De manière antithétique, /-wál-/ peut marquer le passage à une première occurrence du procès. Contrairement à /-on-/, qui a lui aussi des effets inchoatifs si le sujet est humain ((306)-(307), mais aussi (291)-(293)), cette valeur inchoative est restreinte à l'expression des événements naturels, inévitables (affectant les humains d'une manière le plus souvent défavorable), ou cycliques:

(322)(G.6) Ye (é-)huál-yohua "Il se met à faire nuit"

(323)(C.519) Ye nopán huál-la-thuí-z "Le matin va me surprendre" ("Déjà sur moi il va se faire jour")

(324)(Ch.7,91) (é-)huál-olin vādyòtl "La guerre fut déclarée "se mit en mouvement vers ici, olini""

(325)(XII,1) (é-)quí-huál-poloā-ya in tōntiuh "Le soleil faisait disparaître (la comète)"

(326)(XII,91) (é-)quí-huál-toquilia Tlaxōchimaco "La (fête) Tlaxochimaco suit"

Le plus souvent, /-wál-/ marque le retour à un état antérieur, ou la reprise d'un procès interrompu:

- (327)(XII,16) (é-)huāl-īiyōcuī-quē "Ils re-(-huāl-)prirent souffle"
 (328)(VI,136) Cuix oc (é)huāl-la-mati? "(Les anciens disparus) savent-ils encore rétrospectivement (-huāl-) (ce qui se passe après eux)?" ; (XII,9) (é-)qui-huāl-mati-z in ī-petl, in īicpal "(Quetzalcoatl) viendra réinspecter ("connaître en retour") sa natte et son sieze (= le pouvoir royal)"

ou encore un procès qui se réalise comme réponse à un autre procès :

- (329)(Pl.9) Cuix ye quin īcuāc ti-huāl-mo-xicōtiuh, ti-c-huāl-ītōtiuh.... "Est ce alors seulement (après qu'il te soit arrivé tous les malheurs possibles) que tu te repentiras, que tu diras...."
 (330)(VI,185) Mopantzinco ni-c-huāl-huīca-z, ni-c-huāl-olimi in temoxtlī, in ēecatl "Sur toi j'amènerai, je ferai se lever la bourrasque et la tempête (en réponse à tes mauvaises actions, -huāl-)"
 (331)(II,63) In tlā acā (é)té-camanalhuia, (é)qui-huāl-āhuā, (é)qui-huāl-ilhuā.... "Si quelqu'un se moque des autres, en réponse (-huāl-) on l'invective, on lui dit..."

-F/ Existence.

C'est un cas particulier remarquable du précédent. Il doit avoir sa source dans l'utilisation du verbe de localisation cā "être quelque part" (cf. 4.5.1) avec /-on-/ pour marquer la permanence (valeur progressive de type (311)-(314)):

- (332)(C.501) Mā zan achitzinca iz n-on-ye "Je voudrais bien (mā + optatif) rester (-ve, variante radicale de cā) encore un peu (achitzinca) ici (nicān)"
 (333)(VI,93) Ca nicān t-on-cā "Te voici ici"

Tout se passe comme si la prolongation d'une localisation sur deux ou plusieurs points (spatiaux ou temporels) servait à marquer la permanence, cette permanence spatio-temporelle étant interprétable comme existentielle. Cette valeur apparaît le plus clairement lorsque manque un locatif marquant la localisation: on a alors une localisation absolue ("être là où c'est"):

- (334)(Pl.17) In tlā (ø-)on-cat-ê in (ø-)mitz-panahuiâ... "S'il y a (des p̄ens) qui te dépassent..."
 (335)(Ch.7,119) Huel (ø-)on-cat-ca in quimichin "Il y avait beaucoup (huel) de souris"
 (336)(I,61) Ayāc (ø-)on-cā oc cē teōtl "Il n'y a aucun (ayāc) autre (oc cē) dieu"

/-on-/ est indispensable dans ce cas (on ne trouve pas cā sans /-on-/ et sans locatif). Si le sujet est possédé (5.1.2.3), on a l'une des expressions qui correspondent à la relation "avoir"⁽⁵⁴⁾,

- (337)(VI,214) (ø-)on-cā no-nān, (ø-)on-cā no-tā "J'ai une mère et un père" ("ma mère existe, mon père existe"); (VI,226) (ø-)on-cā n-āxcā, no-tlatqui "J'ai ("existe") des ("mes") biens, des ("mes") richesses"
 (338)(X,172) Inin tlātoāni (ø-)on-cā ī-nāmic "Ce roi a une épouse" ("son épouse existe")

La valeur existentielle n'est pas restreinte à cā: elle apparaît aussi avec d'autres verbes marquant une localisation:

- (339)(X,63) Cuāuhtli (ø-)on-īcac "Un aigle est (là) debout"
 (340)(X,64) Tlalpilōni (ø-)on-temi "C'est plein de liens" ("les liens remplissent")
 (341)(X,166) (ø-)om-man-ca in ihuicalli "Il y avait ("était répandue") la maison des plumes"
 (342)(VI,24) Ca (ø-)on-nemi in N "Il existe ("vit"), Untel"
 (343)(VI,36) Aoc āc (ø-)on-cāuhtoc "Plus personne ne reste"

dont un cas spécial est le verbe signifiant "être couché", dont le radical est /-o-/, et qui, sans doute sous l'effet d'une contrainte morphophonologique visant à "étoffer" les mots courts (et dont nous aurons l'occasion de revoir des exemples⁽⁵⁵⁾) apparaît toujours précédé de /-on-/ (sauf comme auxiliaire, 7.2.3.1.2.2); d'autre part, ce verbe est défectif et remplace son présent par un parfait d'état (v.4.6.4.1): il apparaît donc sous la forme /-on-o-k/:

(54) Sur cette relation, et sur son expression la plus courante par les "noms possessifs", cf. 5.2.3.5.

(55) P.ex. les formes possédées des radicaux /VC/ (5.1.2.3.1), ou les formes incorporées /ā-λ-/ et /o'-la-/ au lieu de /ā-/ et /o'-/ attendus (7.2.2.1.3).

- (344) n-on-o-c, t-on-o-c, (ó-)on-o-c, t-on-o-quê etc. "je suis couché, tu es couché, il est couché, nous sommes couchés, etc"

A ce type peuvent être rattachées d'autres formes verbales marquant l'irruption, ou passage à l'existence d'un procès par apparition soudaine de l'agent. Les points entre lesquels se fait la progression se trouvent de part et d'autre du point initial:

- (345a) (VI, 221) (ó-)on-quĩz in náhualli "Le sorcier est passé par là)
 (345b) (VI, 144) Cuix (ó-)on-quĩza-quihui, (ó-)om-mo-quetza-quihui "Vont-ils ressortir, se représenter?"
 (346) (VII, 4) (ó-)on-tlatoa, (ó-)om-m-ixquetza in Tēucciztēcatl "C'est Tecuciztecatl qui parle, qui se manifeste"

Ces exemples, qu'on peut rapprocher des inchoatifs de type (291)-(293) ou (306)-(307), peuvent sembler paradoxaux dans la mesure où ils contredisent ce qui a été dit du visible (type C-b) et de l'arrivée dans le monde humain (type C-a), tous deux marqués par /-wál-/. Mais on voit que l'on arrive à ces derniers exemples par un cheminement différent - ce qui constitue l'une des difficultés de l'analyse des formes directionnelles -.

NB. Sur /wál-ka'/ huálcā fonctionnant comme pseudo locatif marquant la comparaison, cf. 6.3.1.2.

-G/ Médiatisation.

La distance peut provenir de l'intervention d'intermédiaires. Il peut s'agir d'instruments, en particulier, toutes les formes décrivant la vision dans un miroir ont /-on-/ (les choses sont visibles à un endroit différent de celui où elles sont):

- (347) (VI, 4) in tezcacatl, in ōpa t-on-ŕēci "le miroir, où nous apparaissions"
 (348) (III, 3) āno an-quĩ-māi in tlein ō no-c-on-itta-c? "Vous ne savez pas ce que j'ai vu dans le miroir?"

Mais le plus souvent, il s'agit d'intermédiaires humains, tels que serviteurs, messagers, interprètes, hommes de main... L'apparition de /-on-/ est ici un substitut de causatif (3.4.1). L'intermédiaire (celui grâce auquel s'accomplit le procès sous l'inspiration d'un autre) n'est pas exprimé.

- (349)(Ch.7,172) (é-)c-on-micti in Tzotzomatzin "Ahuitzotl) fit tuer ("tua vers la-bas") Tzotzomatzin"
- (350)(XII,44) (é-)c-on-xóchimaca-c, (é-)c-on-cózcacatl "(Moctezuma) fit donner des fleurs (à Cortes), il lui fit mettre au cou des colliers"
- (351)(XII,27) In ó (é-)c-on-cac-que, ó (é-)c-on-mat-que, (é-)on-ilhuiló-tó... "(Après la destruction de Teccac), quand (les Tlaxcalteques) l'entendirent, l'apprirent, en furent informés (par des fuyards, -on-)..."

On voit qu'on est dans le type décrit en début de cette section comme "marque de distance", où seul /-on-/ peut apparaître. Cependant, on peut rattacher à ce type certaines formes qui avec /-wál-/ marquent un rapprochement. C'est en particulier le cas de /-wál-/ avec les verbes marquant la vision (cf. (347)-(348)), signifiant "voir depuis l'endroit où l'on est":

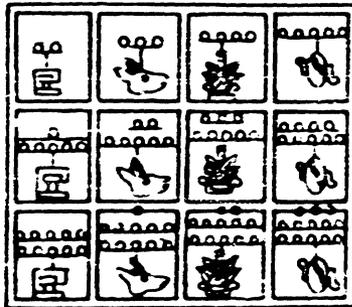
- (352)(C.494) Tepéixco (é-)huál-néci in nocal "Sur le versant de la montagne on voit ("apparaît vers ici") ma maison"
- (353)(VI,219) In ó (é-)quin-huál-itta-c... "Quand (Quetzalcoatl vit (les femmes)..." (ce début de phrase fait suite à (259);

C'est aussi le cas de l'implication d'un interprète qui s'adresse à une 1^e ou à une 2^e personne:

- (354)(VI,52) Mocamacpa (é-)huál-la-'toa "(Tezcatlipoca) parle ("vers ici") par la bouche"

On voit que la prédominance statistique de /-on-/ vient, d'une part, de ce qu'il y a plus d'effets particuliers produits par /-on-/ que par /-wál-/ (p.ex.: existence, continuation, médiation, cavestion...), et que /-on-/ joue clairement le rôle de terme non marqué: dans le jugement de valeur, /-wál-/ est "bon", /-on-/ "mauvais" ou "neutre" (D); dans le déplacement, /-wál-/ est centripète et /-on-/ est à la fois centrifuge, mais aussi non-centré sur la situation de l'énonciation (A) et distant sans déplacement (C, E). Le jeu du déplacement et de la distance produit ainsi /-on-/ deux fois sur quatre, contre une fois sur quatre seulement pour /-wál-/.

- Pas de déplacement, sans distance: pas de directionnel (cas qui reste le plus fréquent, en dehors de l'opposition entre /-on-/ et /-wāl-/)
- Pas de déplacement, avec distance: /-on-/
- Déplacement, avec accroissement de distance: /-on-/
- Déplacement, avec réduction de distance: /-wāl-/.



3.2. La valence verbale.

3.2.1. Généralités.

Nous empruntons à Tesnière (1959) cette adaptation commode d'un terme de chimie, pour désigner le nombre de places d'arguments (actants) associés à un prédicat. Une caractéristique importante du lexique nahuatl est que chaque prédicat (donc, à quelques exceptions près, chaque item lexical, 2.2.2.4) est pourvu d'une valence fixe, ce qui se manifeste morphologiquement par un nombre correspondant de préfixes actantiels (3.1).

Parmi les trois classes de prédicats, celle des verbes est celle qui atteste la plus grande variété au niveau de la valence. Noms et locatifs (ch. 5 et 6) sont en principe de valence 1, bien

qu'on puisse poser le problème d'une valence 2 dans le cas des formes possédées (5.1.2.3.2.2). Les verbes, en revanche, peuvent manifester non seulement les valences 1 et 2, mais aussi des valences supérieures (3 et parfois 4) ou une valence zéro. Les problèmes posés par ces structures seront examinées ci-dessous. Nous nous poserons à ce propos la question de savoir si l'on a affaire à des structures irréductibles ou si elles peuvent être reliées les unes aux autres. Mais nous devons apporter quelques précisions liminaires.

Nous entendons ici par verbe un mot composé d'un radical, de préfixes actantiels (3.1) et de suffixes ou de modifications de radical marquant l'aspect-temps et le mode⁽⁵⁶⁾ (ch.4). A strictement parler, c'est donc au radical verbal qu'est associée la valence. Le radical peut être lui-même morphologiquement insécable, composé d'un seul morphème lexical ou racine - nous parlerons alors de verbe radical⁽⁵⁷⁾ - ou complexe (composé de plusieurs morphèmes). Dans le second cas, la complexité peut provenir de phénomènes de dérivation ou de composition qui seront traités dans un autre chapitre (7.1.2 et 7.2.2)⁽⁵⁸⁾, à l'exception de ceux des phénomènes de dérivation qui ont pour effet de réduire (3.3) ou d'augmenter (3.4) la valence verbale. Les réductions ou augmentations de valence, marquées par des suffixes, constituent de nouveaux radicaux verbaux, donc de nouveaux verbes, bien qu'une grande systématisme dans les correspondances puisse permettre, selon une certaine conception du lexique, de ne pas voir des items lexicaux différents dans des séries comme p. ex. :

(56) Ainsi que le nombre du sujet, cf. 3.1.2.2(a).

(57) Nous ne pensons pas qu'il y ait d'inconvénient majeur à utiliser radical à la fois comme substantif désignant un item lexical (mono- ou poly-morphématique) porteur d'affixes grammaticaux, et comme adjectif correspondant, non au substantif radical, mais au substantif racine.

(58) Ainsi qu'une forme particulière de dérivation que nous appellerons verbes thématiques (7.1.1).

- (355a) cua v.t. (bivalent) "manger"
 (355b) cua-l-o v.i. (monovalent) "être mangé"
 (355c) cua-l-tia v.bt. (trivalent)⁽⁵⁹⁾ "faire manger"
 (355d) cua-lia v.bt. (trivalent) "manger qqch. à qqn."

Nous examinerons ci-dessous les problèmes posés par les diverses formes de valence verbale, en nous attachant prioritairement aux verbes radicaux. Nous traiterons d'abord (3.2.2) de la relation entre v.i. et v.t., qui constituent la masse de ces derniers. Ensuite, nous réfléchirons sur les verbes impersonnels (3.2.3) et les verbes bitransitifs (3.2.4), avant de traiter (3.2.5) des cas d'ambivalence attestés par quelques rares radicaux.

3.2.2. Verbes intransitifs et transitifs.

3.2.2.1. Morphologie.

La quasi-totalité des racines verbales forment des radicaux de valence 1 (v. intransitifs) ou 2 (v. transitifs). A part un petit nombre de verbes irréguliers qui ont une finale consonantique, et cinq racines (quatre de v.i., une de v.t.) qui se terminent en /-o/⁽⁶⁰⁾, elles se terminent par /-i/ ou /-a/. La finale /-i/ est statistiquement dominante dans les v.i., la finale /-a/ dans les v.t. D'autre part, les suffixes thématiques ou dérivationnels (7.1.1 et 2) fournissant des v.t. sont toujours terminés par /-a/, ceux qui fournissent des v.i. le plus souvent terminés par /-i/.

On trouvera ci-dessous, à titre indicatif, une liste de racines verbales d'usage courant⁽⁶¹⁾.

-a) v.i. (monovalents)

- (356)(finale /-i/): hmi "chasser"; cochi "dormir"; huetzi "tomber"; ixhui "se rassasier"; ïcihui "se hâter"; mihui "avoir peur"; miqui "mourir"; neni "se déplacer, vivre"; néci "apparaître"; péqui "se réjouir"; tzätzi "crier"; ybli "vivre", etc.

(59) En général, les dictionnaire de Molina (1571) et de Siméon (1885) font apparaître comme items autonomes les causatifs et les applicatifs (355c-d), mais non les passifs-impersonnels (355b).

(60) Il faudra ajouter un grand nombre de passifs-impersonnels, 3.3.

(61) Elles sont extraites du lexique qui apparaît à la fin de notre Grammaire (Lanney (1979)). Il se peut que certaines qui sont synchroniquement insecables soient diachroniquement des formes

(357)(finale /-a/): choloa "sauter, fuir"; chōca "pleurer"⁽⁶²⁾; cuica "chanter"; huetzca "rire"; mayāna "avoir faim"; pēhua "commencer"; quīza "sortir, passer"; tlāhuāna "s'enivrer"⁽⁶²⁾, etc.

(358)(finale /-o/, liste exhaustive): èco "arriver"; pano "passer"; temo "descendre"; tlèco "monter".

(359)(irréguliers, liste exhaustive): cā "être (qqe part)"; huītz "venir"⁽⁶³⁾; yāuh "aller".

(360)(défectifs, liste exhaustive, 4.6.4): īca-c "être debout"; pilca-c "être pendu"; on-o-c⁽⁶⁴⁾ "être couché".

-b) v.t. (bivalents)

(361)(finale /-i/): caqui "entendre"; cui "prendre"; huītequi "frapper"; i "boire"; itqui "porter (à bras)"; īcali "combattre"; īchiqui "râcler"; ītlani "demander"; īmacaci "craindre"; mati "sentir, connaître, savoir"⁽⁶⁵⁾; nequi "vouloir"; quēmi "revêtir"; tequi "couper"; tītlani "envoyer, utiliser, employer", etc.

(362)(finale /-a/): āhua "disputer"; āna "prendre, attraper"; chiya "attendre, observer"; chīhua "faire, fabriquer, préparer"; cocoa "faire mal à"; cōhua "acheter"; cua "manger"; elēhua "désirer"; huīca "emmener, transporter"; ihua "envoyer"; ilpia "attacher"; ināya "cacher"; itta "voir"; ixca "faire cuire sur une plaque"; ītōtia "faire danser"; ītzoma "coudre"; na "chasser"; mācōhua "obtenir par les rites religieux"; māna "porter (sur le dos)"; mōtia "lapider, lancer qqch. sur"; nōtza "interpeller, appeler, s'adresser à"; ōya "égrener"; palēhua

(62) Marginalement utilisé comme transitif, 3.2.5.2.2.b.

(63) En réalité, c'est une forme de yāuh: il n'y a donc que deux verbes irréguliers en nahuatl, 4.6.3.

(64) V. aussi ci-dessus 3.1.4.2.2.(F), ex. (344).

(65) Marginalement employé comme v.i., 3.2.5.2.3(c).

"aider"; păca "laver"; pêhua "vaincre"⁽⁶⁶⁾; piya "garder, détenir"; pitza "souffler"; quetza "dresser, arrêter"; têca "coucher, étendre"; têmoa "chercher"; tlătia "cacher"; tlălia "poser, asseoir"; tlăza "jeter"; toca "suivre"; tôca "enterrer, semer"; xima "raser, décharner"; xîxa "expulser (des excréments)"; zôma "fâcher, irriter", etc.

(363)(finale /-o/, un seul verbe): zo "saigner"

Pas de verbe irrégulier ou défectif.

Ces listes n'incluent pas certains v.t. très courants, mais qui sont constitués par des finales thématiques qui les relient à un v.i., bien que ce dernier puisse être nettement plus rare. Ainsi:

(364a)(alternance /-a/ - /-i/, 7.1.1.2): căhua "laisser" (căhui, rare "être abandonné"); cotôna "rompre" (cotôni "se rompre"); cuepa "retourner" (cuepi, rare "se retourner"); mana "présenter, disperser" (mani "se répandre"); tema "enfourner" (teni "se trouver dans..."), etc.

(364b)(alternance /-oa/ - /-iwi/ ou /-awi/, 7.1.1.3): îcuiloa "écrire" (îcuilhui "être écrit"); îtoa "dire" (îtahui "être dit"); poloa "détruire, perdre" (polihui "se perdre, se détruire", etc.

(364c)(alternance /-wa/ - /-wa/, cette homonymie disparaissant au parfait, 7.1.1.4 et ci-dessus note (66)): catzăhua v.t. "salir" et v.i. "se salir"; ăhua v.t. "lever, relever" et v.i. "se lever, partir"; tomăhua v.t. "grossir, rendre gros" et v.i. "grossir, devenir gros" etc.

(66) Cette forme n'est probablement qu'un homonyme du v.i. pêhua "commencer". En effet, les deux verbes ne sont pas en relation d'ambivalence (3.2.5); ils ne sont pas non plus en relation de semi-causation (7.1.1.7). On verra d'autre part que dans les couples de verbes en /-wa/ qui sont en relation de semi-causation (7.1.1.4), l'intransitif a une "consonne forte", de sorte que le parfait est en /-wa-k/, tandis que le transitif a une "consonne faible" (et le parfait en /-a/, 4.2.2.1). Or on a aussi bien pêuh (et non *pêhua-c) "il commença" que qui-pêuh "il le vainquit".

- (364d)(alternance /-ia/ - /-i/ ou /-nia/ - /-ni/, 7.1.1.2.3 et 7.1.1.5): olinia "bouger, remuer" (v.t.) (olini "bouger, remuer", v.i.); tlamia "finir, achever" (tlami "finir, s'achever", etc.
- (364e)(alternance /-lia/ - /-ya/, 7.1.1.6): celia "accepter, recevoir" (ceva "incliner la tête"), etc.
- (364f)(autres alternances): huātza "sécher, faire sécher" (huāqui "sécher, se dessécher", 7.1.1.2.1); tlatia "brûler, faire brûler" (tlatla "brûler, se consumer", 7.1.1.2.2), etc.

3.2.2.2. Théories de la valence.

Telle qu'elle apparaît, la liste de verbes (356)-(364)⁶⁷⁾ pose deux problèmes, l'un sémantico-référentiel, l'autre morphosyntaxique, que nous allons soulever ci-dessous.

Le premier problème pourrait prendre la forme d'une question comme: la répartition entre les v.i. et les v.t. provient-elle de contraintes référentielles? ou, plus naïvement: y a-t-il des procès naturellement intransitifs ou transitifs? Il est à première vue tentant de répondre par l'affirmative. D'abord, pour des raisons de bon sens: on voit bien que celui qui dort, meurt, etc., est seul concerné par le procès, alors que celui qui mange mange quelque chose, que celui qui dispute dispute quelqu'un, etc. Ensuite, parce que la correspondance de langue à langue semble pour l'essentiel assurée: les traductions françaises de (356) à (360) font très généralement apparaître des v.i. (parfois des formes réfléchies), celles de (361) à (363) des verbes transitifs, et la traduction dans toute langue où l'opposition v.i./v.t. a une réalité morphosyntaxique donnerait probablement des résultats comparables.

Une rapide réflexion sur les données montre pourtant que cette conception est simpliste, et que la situation est beaucoup plus complexe. C'est que la conceptualisation des procès, comme celle

⁶⁷⁾ Les problèmes de la semi-causation liés aux exemples (364) seront examinés plus loin (7.1.1.7).

de toutes les notions prédicables, n'est évidemment pas dans une relation biunivoque avec un réel extralinguistique précatégorisé. Ce qui se produit dans les détails des domaines sémantiques particuliers (en entraînant, de langue à langue, des regroupements différents, des correspondances conceptuelles seulement partielles, ou encore des sur-différenciations ou des sous-différenciations d'une langue par rapport à une autre) peut très bien avoir des effets au niveau de la sous-classification morphosyntaxique. Et on voit bien que c'est ce qui se passe dans les exemples (355)-(363): bien que la correspondance v.i. vs. v.t. entre le français et le nahuatl soit statistiquement la norme, des discordances apparaissent dans les détails. Par exemple, le verbe signifiant "chanter" (cuīca (357)) est intransitif, de sorte que pour "chanter une chanson", on doit employer un verbe transitif comme ēhua litt. "élever" ou ītoa litt. "dire"; ou encore, il y a en nahuatl un "chasser" intransitif (āmi (356)) et un "chasser" transitif (ma (362)).

Si l'on se penche sur ces phénomènes, on rencontre des problèmes du même ordre que ceux qui consistent à se demander quels sont les paramètres sémantico-référentiels qui entraînent l'occurrence de tel verbe (ou en général de tel mot) plutôt que de tel ou tel voisin sémantique (par exemple, pour parler d'un transport d'objet, dans quel cas emploie-t-on itqui (361), huīca, māma ou zāca (362) (58)). La conceptualisation est une opération dans laquelle, comme nous l'avons dit précédemment (2.1.1.4) peuvent intervenir non seulement des données référentielles (et l'importance indubitable de ces dernières explique ce qu'il peut y avoir de stable dans les correspondances de langue à langue), mais aussi des données d'ordre culturel, et des relations purement linguistiques dont certaines peuvent être dues au hasard.

(58) Ou: dans quels cas emploie-t-on en français casser, briser, rompre; ou encore: quand une langue sur-différencie un domaine sémantique par rapport à un autre (par exemple, les désignations multiples de la "neige" dans les langues où sociétés où elle joue un rôle culturel important), selon quelle propriétés physiques ou autre se fait cette différenciation, etc. On pourrait multiplier les exemples à loisir.

En particulier, l'occurrence effective, dans la réalité extralinguistique, d'un événement auquel participent deux entités, ne garantit pas a priori l'expression de cet événement par un prédicat bivalent. Une langue peut en effet très bien conceptualiser l'activité "chasser" en l'envisageant dans sa relation au seul chasseur (comme âmi en nahuatl), ou celle de "manger" dans sa relation au seul mangeur (ce qui peut être rendu en français par "s'alimenter", cf. en guarani karu⁽⁶⁹⁾). On pourra donc trouver un "manger-intransitif" et un "manger-transitif" lexicalement sans rapport, tout aussi bien que des situations il est vrai plus courantes dans lesquelles on a soit un même verbe à comportement ambivalent (comme en français et dans la plupart des langues indo-européennes), soit la marque d'une opération sur la diathèse qui a comme cas-limite la composition ou la dérivation (comme en nahuatl, où l'on pourrait soutenir qu'on a avec /k^wa/ un "manger-transitif" et avec /la-k^wa/ un "manger-intransitif"; ceci est encore plus net avec la diathèse récessive, 3.3). De même, dans certains cas, une relation spatiale ou temporelle pourra passer dans le domaine actanciel (cf. p.ex. la "version superessive" en géorgien ou la "voix circonstancielle" en malgache) ou vice-versa (cf. le statut morphosyntaxique du complément d'agent dans la plupart des langues à passif). Ou encore, certains types d'événements concernant trois participants pourront apparaître exprimés par des prédicats trivalents, mais aussi par des prédicats simplement bivalents; cf. en nahuatl pour "jeter" l'opposition (362) entre tiâ-za, marquant la relation entre celui qui jette et ce qu'il jette, et môtla, marquant la relation entre celui qui jette qqch. et la personne ou la chose contre laquelle il jette qqch.⁽⁷⁰⁾; ou encore entre ltoa (364b) marquant la relation entre celui qui parle et ce dont il parle, et nôtza (362), marquant la relation entre celui

(69) Dans cette langue, on a p.ex. o karu heta "il mange beaucoup"; o karu i-koty-pe "il mange dans sa chambre"; mais pour traduire les constructions transitives, on doit employer un autre verbe, non spécialisé dans la consommation des aliments solides ("consommer, absorber"); ho'u so'o "il mange de la viande"; ho'u kamby "il boit du lait", etc.

(70) L'objet jeté pouvant alors apparaître circonstanciellement (avec ic, 6.2.2.9).

qui parle et la personne à laquelle il s'adresse⁽⁷¹⁾. Il faut donc être prudent: la référence extralinguistique n'a aucun pouvoir prédictif, d'abord parce qu'elle n'est pas toujours interprétable de manière univoque, et ensuite parce que de toutes manières la sémantique référentielle reste soumise à des catégorisations linguistiques.

Et ceci nous amène au second problème, plus spécifiquement linguistique. Les propriétés morphosyntaxiques qui permettent d'opposer dans une langue des verbes intransitifs à des verbes transitifs⁽⁷²⁾ constituent-elles un principe de classification irréductible, ou est-il possible de poser entre les classes v.i. et v.t. des relations qui permettraient de les ramener à un schéma commun? Et si tel est le cas, peut-on dire que par rapport à cette interprétation globale l'une des structures apparaît comme primitive et l'autre comme dérivée? C'est là une interrogation linguistique majeure, et rarement formulée, bien que la plupart des théories y apportent autant de réponses implicites. Au risque de simplifier à outrance, nous pensons que ces réponses entraînent trois démarches théoriques, que nous appellerons théorie de la valence aléatoire, théorie de la bipartition et théorie des relations.

La théorie de la valence aléatoire apparaît sous des formes très diverses. Par exemple, dans la grammaire traditionnelle, où, en dehors du sujet, nécessairement présent, on peut trouver ou ne pas trouver un ou plusieurs compléments, tous globalement opposés au sujet, bien que les différences internes à la fonction complément soient en général reconnues; dans la syntaxe structurale de Tesnière, où, malgré la nouveauté majeure qui consiste à regrouper sujet et complément d'objet (actants) par opposition aux autres compléments (circonstants), la valence est d'abord une propriété associée au radical (même si Tesnière reconnaît des opérations modifiant la valence - comme les diathèses récessive et

(71) Il y a ici un troisième terme: ilhua "dire qqch. à qqn." (cf. 3.2.4.1).

(72) Que cette opposition tende à opérer une partition stricte dans la classe des verbes comme en nahuatl (ou il y a cependant une marge de flou, 3.2.5), ou qu'elle fonctionne de manière plus lâche comme en français (à cause de la possibilité d'effacer l'objet dans certaines conditions, 3.1.3.2.2).

causative, - et des relations entre items lexicaux qui peuvent être ramenées à des relations de valence⁽⁷³⁾); dans la grammaire des cas, où les fonctions syntaxico-sémantiques sont éparpillées, et où leur occurrence est, soit associée au verbe comme propriété syntaxique de ce dernier, soit facultativement ajoutée par l'énonciateur. A travers toutes leurs différences, ces théories ont en commun de ne pas poser de structure canonique au niveau de la valence.

La théorie de la bipartition est elle aussi bien représentée, et c'est probablement celle qui a suscité la plus grande réflexion épistémologique⁽⁷⁴⁾. Elle a de nombreuses variantes, dont la plus prestigieuse est évidemment la théorie générative standard, qui peuvent remonter à une double origine: d'une part, les avatars logico-linguistiques de l'opposition sujet-prédicat (avec l'intuition: parler, c'est dire qqch. de qqch., donc toute phrase va être composée de deux parties, l'une qui représente ce dont on parle et l'autre ce qui en est dit); d'autre part, l'analyse en constituants appliquée à des langues dans lesquelles, sauf cas marginaux, la forme morphologiquement la plus simple d'expression ("énoncé minimal") comprend deux éléments, l'un nominal et l'autre verbal, de sorte que toute complexification est ramenée à un réseau de dépendances partant de chacun de ces deux pôles. En particulier, puisqu'on trouve à la fois des structures S-V et S-V-O (mais pas S-O ni *V-O), l'élément lexical V et la suite V-C⁽⁷⁵⁾ se trouvent en relation de mutuelle substituabilité - d'où la notion de groupe verbal issue de celle (originelle) de complément, elle même évoluée en expansion (Martinet (1960), cf. la discussion 3.1.3.2.2.1). Dans toute cette perspective, il est clair que la construction intransitive est privilégiée, puisqu'elle est plus courte, et que l'élément lexical unique qui la compose appartient à une classe (verbale) qui doit nécessairement avoir un représentant dans les constructions plus complexes.

(73) Ch.107 p.259 "Renverser, c'est faire tomber... etc."; cf. aussi ch. 113 intitulé Le marquant synthétique de la nouvelle valence.

(74) Cf. Dahl (1969) et la bibliographie.

(75) Ceci reste vrai même si l'ordre est différent.

La théorie des relations est beaucoup plus rare dans la production linguistique. On en trouve une forme assez élaborée chez Culioli (1968), (1971)), mais d'autres auteurs tendent à des solutions apparentées, p. ex. Chevalier (1979). Nous avons pour notre part (Launey (1981)) avancé plusieurs raisons qui nous permettaient de penser que l'approche relationnelle était plus apte que d'autres à traiter les phénomènes de diathèse du nahuatl, et peut-être même être étendue à d'autres langues.

Nous redévelopperons ci-dessous (essentiellement à propos des verbes impersonnels, 3.2.3, des passifs-impersonnels, 3.3, et des causatifs, 3.4.1) les arguments sur lesquels nous avons appuyé notre raisonnement. Disons seulement ici que nous partons d'une conception selon laquelle la prédication consiste d'abord à relier des termes entre eux - même si ce n'est qu'une intuition, elle en vaut bien une autre -. De ce point de vue, dans la structure réputée aristotélicienne S est P, la copule est bien une marque de relation entre le sujet S et le prédicat P, mais cette relation est évidemment toujours présente dans une langue sans copule. Dans une construction de type SVO (sujet-verbe-objet), en nahuatl comme dans une autre langue, V représente une relation entre S et O, mais il existe aussi une relation S-V, une relation V-O, et des relations S-VO, O-SV et V-SO. C'est cependant la première relation qui va nous intéresser d'abord, dans la mesure où elle reçoit une expression lexicale sous la forme d'un radical verbal.

Nous ramènerons alors les structures SVO⁽⁷⁶⁾ à des schémas de type xRy, qui représentent une relation entre un terme d'origine (x) et un terme d'arrivée (y). La conceptualisation qui produit l'item lexical (radical verbal) représentant R lui associe en même temps ces deux places d'arguments x et y, avec des propriétés partiellement liées à celles de R, et partiellement constantes ou

(76) Qu'il soit bien entendu qu'à ce niveau S et O en nahuatl ne sont pas des items lexicaux, mais des fonctions qui sont marquées en tout cas par des préfixes actanciels (3.1), auxquels dans certains cas peuvent être associés des syntagmes (cf. 8.2).

préférentiellement liée à chacune des places (en particulier: le terme d'origine tend à être pourvu de propriétés référentielles d'agent, et par suite d'animé, v. 3.2.5.2.4.2 et 3.3). Ce schéma fournit donc comme forme canonique la structure transitive SVC, qui reproduit terme à terme xRy⁽⁷⁷⁾. Mais il peut fournir aussi la structure intransitive SV: il suffit pour cela d'admettre que dans un certain nombre de cas (et là encore cela fait partie de la conceptualisation), R implique que x et y soient identifiés. Si cette identification est, non pas contingente (ce qui donnerait une partie au moins des structures réfléchies: on a x = y mais on pourrait avoir x ≠ y, v. 3.1.3.1), mais contrainte, alors l'un des arguments ne provient pas d'un choix différent de celui de l'autre: tout va donc se passer comme s'il n'avait pas d'existence propre, et la place correspondante va apparaître vide.

Ce raisonnement va prendre tout son sens dans le traitement des tournures impersonnelles dérivées (3.3.1); mais le problème des verbes impersonnels primitifs peut aussi nous fournir un cadre d'application, comme nous allons le voir dans la section suivante.

3.2.3. Verbes impersonnels.

3.2.3.1. Propriétés morphologiques.

Existe-t-il des verbes avalents? Cette question exige que l'on cherche à donner une interprétation linguistique à la notion de "prédicat à zéro place d'argument" (indépendamment du risque de heurter certaines conceptions logicistes sur le langage), et que l'on définisse les critères morphosyntaxiques qui, répondant à ladite notion, permettent de reconnaître et de délimiter une classe correspondante de verbes.

Des verbes dits "impersonnels", caractérisés par l'impossibilité d'exprimer un sujet sous forme lexicale, sont en tout cas recensés dans les grammaires de langues très diverses. Il y en a

(77) Même si l'ordre de surface est différent (SOV ou autre).

deux types. D'une part, ceux qui sont dérivés d'un radical existant par ailleurs comme v.i. (voire comme v.t.) par "diathèse récessive" ou "effacement du sujet", p. ex. latin i-tu-r "on (y) va", pugna-tu-r "on combat". Cette construction est très bien attestée en nahuatl, cf. 3.3; mais nous nous intéresserons d'abord ici à l'autre type, ceux qui sont primitifs (c.-à-d. : non dérivés de v.i. ou de v.t.).

Dans toutes les langues où ils existent, ils ont deux propriétés importantes. D'abord, ils intègrent toujours le champ sémantique des "phénomènes naturels" (pleuvoir, vent, neiger...) et ils y sont parfois restreints. Ensuite, ils ont les propriétés morphosyntaxiques de la diathèse active. C'est-à-dire : si dans une langue coexistent une structure morphologique verbale qui peut être considérée comme forme de base (parce qu'elle est plus simple, ou parce qu'elle fournit la masse des verbes intransitifs et éventuellement transitifs), et une autre structure qui peut être considérée comme dérivée de la première (p.ex. les formes impersonnelles, passives ou moyennes dans les langues indo-européennes), alors le verbe impersonnel a les marques de la forme de base; et ce, même dans les langues où une partie des verbes n'existent qu'à la forme dérivée (p. ex. en latin : les verbes météorologiques sont actifs et non déponents). Ce trait se retrouve en nahuatl.

A ce niveau, on ne voit pas pourquoi il faudrait en faire une classe séparée, puisqu'en nahuatl comme p.ex. en français ou en latin le parallèle est total entre :

(365a) nah. (ǵ-)cochi; fr. il dort; lat. dormi-t

et :

(365b) nah. (ǵ-)quiyahui; fr. il pleut; lat. plui-t

L'interprétation de Tesnière (1959, p.90), qui fait de il pleut un noeud verbal avalent (alors qu'il traite habituellement les pronoms personnels comme des actants, subordonnés au verbe), est totalement artificielle; elle doit répondre à on ne sait quelle

évidence de bon sens qui forcerait tout le monde à reconnaître que p. ex. manger implique un mangeur et un mangé, que dormir implique un dormeur, mais que pleuvoir représente un procès qui se produit sans qu'aucune entité particulière y participe. Cette position, contrairement à ce que prétend Tesnière, ne prend donc pas le contrepied de l'interprétation de certains anciens, qui rétablissaient un nom de divinité dans les traductions de (365b) (Zeus húei, Juppiter pluit): elle n'en est que la variante athée ou agnostique⁽⁷⁸⁾.

Les arguments justifiant l'autonomie d'une classe de verbes impersonnels sont à chercher ailleurs que dans la sémantique intuitive. Le trait morphosyntaxique dominant de ces verbes est la contrainte sur la catégorie de la personne: ils n'existent qu'à la 3e p. du sg., et surtout, les marques grammaticales de la personne (affixes ou enclitiques) peuvent et doivent apparaître, à l'exclusion de toute instanciación lexicale. Si une catégorisation grammaticale affecte la 3e personne (essentiellement: le genre), c'est le terme non-marqué de la catégorie qui apparaît (masculin en cas d'opposition masculin/féminin; neutre si ce dernier existe en plus). Faut-il y voir une simple contrainte de surface qui ramènerait toute phrase à une structure bipartite comportant nécessairement un sujet? Cet argument téléologique, qui nous entraîne tout droit dans la mollesse sécurisante de la théorie du "sujet apparent", n'a de sens que dans une conception distributionnelle simpliste des fonctions (2.1.2.1). En réalité, si tant de langues disent il pleut comme il dort, c'est que il ou ses équivalents (en particulier le zéro du nahuatl) est d'abord la marque d'une opération, que nous allons maintenant essayer d'identifier.

3.2.3.2. Source des places vides.

Le plus important est ici qu'on ait une 3e personne définie, autrement dit, qu'on dise il pleut et non *on pleut ou *quelque chose pleut. Autrement dit: on ne se trouve pas dans une situation de type "parcours disjonctif" (3.1.3.2.2). Mieux, on ne peut

(78) Il y en a bien sûr une variante monothéiste, où il représente Dieu.

pas opérer ce parcours (alors qu'on peut dire on dort, quelqu'un dort, ou avec les autres expressions paraphrastiques du parcours de valeurs: il y a des gens qui dorment, etc.). Et une rapide réflexion montre que cette situation est très naturelle. C'est qu'un prédicat comme dormir peut être associé à une classe d'arguments $\{a_1, a_2, a_3, \dots, a_n\}$ susceptibles d'apparaître en fonction sujet; et cette classe supporte les deux opérations d'isolement d'un terme (défini) et de parcours disjonctif (indéfini). Avec un prédicat comme pleuvoir, en revanche, on se trouve devant un choix forcé: puisque la langue a conceptualisé un procès désignant le fait de tomber lorsqu'il s'agit de la pluie, la classe des arguments possibles se réduit à un terme (sauf bien sûr s'il y a un emploi métaphorique, p. ex. les coups pleuvent, le directeur tonne..., puisque la métaphore a pour effet d'étendre la classe des sujets possibles au-delà du singleton⁽⁷⁹⁾).

Tout s'éclaire alors. D'abord, la forme définie, puisqu'aucun parcours n'est possible sur une classe à un seul terme, qui se trouve automatiquement isolé. Ensuite, l'absence de syntagme lexical instancié, puisque l'identification du référend est garantie par le choix du prédicat verbal. Autrement dit, avec des verbes comme nah. quiyahui, fr. pleuvoir, on retrouve toujours la situation qui apparaît dans certains cas seulement avec des verbes comme nah. cochi, fr. dormir: celle où le référend du sujet est suffisamment clair (ou supposé tel) aux deux protagonistes de l'énonciation pour que la marque grammaticale personnelle suffise (nah. é-cochi, fr. il dort), et qu'on n'ait pas besoin d'une représentation lexicale (p.ex. nah. cochi in pilli/in Pedro, fr. l'enfant/Pierre dort).

Notre démarche lève également certaines difficultés méthodologiques, puisque la question n'a pas la forme: a-t-on ou non

(79) Il n'y a donc pas de contre-exemple dans des constructions comme serbo-croate kiša pada, japonais ame ga furu, chinois xia yu, litt. "la pluie tombe", dans lesquelles le verbe (padati, furu, xia) peut s'appliquer à d'autres sujets. Plus gênant est le turc yağmur yağıyor litt. "la pluie pleut"; mais on a aussi kar yağıyor litt. "la neige pleut".

deux classes (v.i. et v.imp.) étanches, chacune avec ses propriétés spécifiques?; mais bien quelle est la relation entre les deux types? On voit bien que, d'une certaine manière, les v.imp. sont un cas particulier de v.i., et chacun pourra juger à son gré si ce cas particulier est suffisamment remarquable pour justifier d'être ou non considéré comme une classe à part. En ce qui concerne le nahuatl, nous aurions tendance à adopter le deuxième point de vue (classe à part, malgré une relation évidente qui peut entre autres expliquer les phénomènes d'ambivalence, v. ci-dessous 3.2.5.1), pour trois raisons: -a) il y a au moins un cas de dérivation qui traite les v.imp. différemment des v.i.: celui des locatifs déverbaux en /-yân/ (6.2.2.6.2); -b) on peut à partir des v.i. dériver des v.imp. (3.3), mais cette opération est impossible avec les v.t.; -c) la dissociation entre v.imp. et v.i. va justifier en retour celle entre v.i. et v.t., tout en suggérant une relation assez voisine.

C'est que le raisonnement que nous avons fait à propos du "choix forcé" au niveau du sujet (la classe des sujets est réduite à un seul terme, impliqué par le prédicat verbal) peut être reproduit au niveau de la place objet dans les v.i.: la classe des objets possibles est réduite à un seul terme, impliqué par le choix du sujet parce que le prédicat verbal, de son côté, implique une identification des deux places, de sorte que la classe n'ayant qu'un seul terme n'aura pas d'existence linguistique et restera sans expression morphologique⁽⁸⁰⁾. Nous ne faisons qu'appliquer ici le principe saussurien "dans la langue, il n'y a que des différences", en l'interprétant (ce qui doit être correct d'un point de vue structuraliste) comme: il n'y a de réalité linguistique que par un système d'opposition à 2 termes au moins. Cette intuition va se trouver confirmée (et affinée en remplaçant sujet et objet par terme d'origine et terme d'arrivée) par les phénomènes liés à la construction des impersonnels dérivés, cf. 3.3.

(80) Ce qui, en toute logique, devra faire considérer les v.imp. comme des prédicats à 2 places vides, cf. 3.5.

Les verbes qui correspondent aux propriétés décrites ci-dessus constituent en nahuatl une classe assez restreinte. Ont toujours des caractéristiques impersonnelles:

(366) quiyahui "pleuvoir"; ayahui "bruiner"; cepayahui "neiger"; èeca "venter"; cèhua "faire froid"⁽⁸¹⁾

Deux autres verbes:

(367) tōna "faire chaud"; yohua "faire sombre"

ont des caractéristiques ambivalentes dont il sera parlé plus loin (3.2.5.1).

L'expression des autres phénomènes naturels fait appel à des impersonnels dérivés (3.3.1.1); c'est en particulier le cas de tla-thui "commencer à faire jour" (litt. "des choses deviennent visibles") et de tla-tetecuica "tonner" (litt. "des choses crépitent").

Enfin, certains dénominatifs en /-yō-wa/ (7.1.2.3) peuvent manifester des propriétés impersonnelles.

3.2.3.3. Application subjectale et application situationnelle.

Un dernier point mérite d'être évoqué à propos des impersonnels. L'accaparement de la désignation lexicale par le verbe (p. ex. pleuvoir) au détriment de son correspondant nominal (pluie)⁽⁸²⁾ crée au niveau du sujet un vide morphologique dans lequel l'observation naïve ou même théorique peut voir un vide référentiel, de sorte que chacun peut, selon sa conception du monde ou son imagination, le remplir à sa guise ou le laisser tel quel. La logique de la classe-singleton (une même expression pour le terme défini, isolé au milieu d'une classe, et pour le terme unique de sa classe) aboutit à un paradoxe de sémantique intuitive (une même expression pour le bien connu et pour l'absent) auquel il faut tenter de donner un contenu linguistique.

(81) Mais non cèhui qui est v.i. "se refroidir".

(82) Problème épineux: par rapport à pleuvoir, pluie est-il un nom d'agent (désignant la force qui fait pleuvoir), un nom d'action (le proces "pleuvoir") ou un nom d'objet (le résultat du proces)? Sur ce point comme sur beaucoup d'autres, la morphologie du nahuatl apporte une réponse intéressante (neutralisation des dérivations déverbales. 7.1.3.2.7).

Pour élucider le paradoxe, il faut prendre en compte le fait que la prédication, qu'on la ramène ou non à une relation (3.2.2.2), s'applique à deux niveaux, subjectal et situationnel (cf.2.2.1.4). Expliquons-nous.

L'application subjectale, reconnue depuis les débuts de la réflexion sur le langage, vient de ce que l'un des arguments du prédicat (et évidemment l'argument unique en cas d'unicité) se voit attribuer un statut privilégié. C'est par rapport à lui que va s'organiser la diathèse verbale, avec des manifestations morphosyntaxiques variable selon les langues (cas, voix, ordre...), mais qui vont toutes dans le sens d'une orientation du prédicat par rapport à ce terme qu'on appellera par convention le sujet. Les effets produits par cette organisation morphosyntaxique de la prédication peuvent alors faire apparaître le prédicat comme un propos tenu sur le sujet, rôle dans lequel le prédicat se trouve associé aux autres arguments (on retrouve ici l'acception traditionnelle de la notion de prédicat). Selon les langues, le choix d'un sujet parmi les arguments (et l'orientation conséquente du prédicat) peut se faire selon des critères souples, permettant des effets de pondération contrôlés par l'énonciateur, ou au contraire selon des critères contraignants: nous verrons (3.3) que le nahuatl appartient nettement au deuxième type de langue.

L'application situationnelle vient du fait que l'événement représenté par la relation prédicative (y compris le sujet) se trouve replacé dans le contexte spatial, temporel, modal et intersubjectif qui constitue la situation de référence. On ne dit pas seulement que le prédicat représentant le processus (actif, passif, statique...) est attribué à un sujet, mais aussi que l'attribution même de ce prédicat à ce sujet représente quelque chose qui peut être dit à propos de la situation. Par exemple dans le fr. Pierre dort, nah. Cochi in Pedro, il y a bien attribution à Pierre/in Pedro du prédicat verbal dormir/cochi (application subjectale), mais il y a aussi attribution à la situation de toute la construction prédicative Pierre dort/Cochi in Pedro (application situationnelle). En d'autres termes: je parle de Pierre/in Pedro pour en dire

qu'il dort, mais je parle aussi d'une certaine situation pour en dire que Pierre dort/Cochi in Pedro s'applique à elle. On pourra ensuite avoir des effets, soit d'identification - Pierre dort étant considéré comme décrivant totalement la situation, dont il n'y a alors rien d'autre à dire (glose: C'est que Pierre dort) -, soit de localisation/existence - Pierre dort est l'une des choses qu'on peut dire, la situation contient l'événement correspondant, mais elle en contient aussi d'autres (glose: Il y a que Pierre dort, mais v. plus loin note (96) pour ces gloses) -.

Mais on voit qu'il y a des différences capitales entre les deux applications. L'application subjectale est marquée par la diathèse verbale; d'autre part, le sujet peut apparaître soit sous la forme d'un syntagme, organisé autour d'un élément lexical, soit sous la forme d'un simple indice personnel (rappelons que dans les langues comme le nahuatl, l'espagnol, le latin, le grec, les langues slaves etc., qui peuvent exprimer le sujet par un simple indice personnel, on ne peut pas interpréter l'application subjectale en termes de bipartition syntagmatique de la phrase⁽⁸³⁾). En revanche, l'application situationnelle, qui est celle de l'ensemble de la relation prédicative et non celle du seul prédicat, est indifférente à l'orientation du prédicat, et surtout, elle n'a pas de marque morphologique ni lexicale⁽⁸⁴⁾.

D'autre part et surtout, s'il est vrai que les deux applications sont toujours présentes, elles entretiennent des relations hiérarchiques complexes: selon le contexte ou le type de construction, l'une peut apparaître comme dominante et tendre à absorber

(83) V. 2. 2.1.3, et pour le "syntagme zéro" 8.2.1.

(84) Il faudrait nuancer cette idée sur deux points: d'abord, il se peut que certains emplois des déictiques représentent la situation (p. ex. en français ça pue, ça barde, c'est bien, cf. aussi en nahuatl 8.2.2); ensuite, tout comme le syntagme zéro peut être issu d'une reprise contextuelle (p.ex.: Pierre est couché; il dort, v. 8.2.1.2.4), le zéro situationnel peut être amené par une explicitation préalable (p.ex.: Regarde! Pierre dort! ou Tais-toi! Pierre dort!).

l'autre. Un effet de thématization sur le sujet⁽⁸⁵⁾ (p.ex. : Pierre dort avec une intonation sur Pierre qui correspond à Quant à Pierre, il dort), ou une reprise contextuelle (8.2.1.2.4, p.ex. : Que fait Pierre? - Il dort) tendent à une hypostase de ce terme comme représentant de la situation, de sorte que l'application situationnelle se trouve absorbée. Inversement, il peut se produire une globalisation de la prédication dans laquelle le sujet ne joue pas son rôle de relais entre la prédication et la situation (p.ex. Tais-toi, Pierre dort! cf. note (84), ou Pourquoi me dis-tu de me taire? - Pierre dort⁽³⁶⁾).

On voit bien alors que dans des tournures comme fr. il pleut, nah. quiyahui, le il français, et a fortiori le zéro nahuatl, ne peuvent pas être considérés comme des reprises contextuelles comme il dort dans l'ex. cité en note (84). La seule reprise possible est de type situationnel (p.ex. Quel temps fait-il? - Il pleut, ou Oh, regarde! Il pleut!). L'application subjectale se trouve alors plaquée sur l'application situationnelle, ce qui conforte l'impression intuitive d'une absence de sujet. Mais on voit aussi l'intérêt en nahuatl de la forme zéro du morphème de je p. sujet: elle aligne la marque morphologique de l'application subjectale

(85) Ou d'ailleurs sur autre chose que le sujet, puisque les procédés de thématization explicites (fr. Pierre, il dort, nah. In Pedro cochí, 8.4.5) peuvent généralement s'appliquer à des syntagmes d'autres fonctions (fr. Pierre, je l'ai vu, nah. In Pedro òniquittac).

(86) On reconnaît ici les constructions thétiqes selon Kuroda (1972), dont on examinera les correspondants en nahuatl sous l'appellation de constructions compactes (8.4.3). Bien entendu, les choses peuvent être plus complexes. En particulier, le sujet peut reprendre sa fonction de relais en étant mis seul en relation directe à la situation, aussi bien dans la variante d'identification (Qu'est-ce que c'est? - C'est Pierre qui dort) que de localisation (Qu'est-ce qu'il y a? - Il y a Pierre qui dort), ces deux constructions étant généralement plus naturelles que celles citées plus haut (C'est que P/Il y a que P). Nous ne parlons pas ici de Pierre dort arrivant dans un contexte tel que Qui dort? - Pierre dort (= C'est Pierre qui dort), puisque la notion de focalisation n'a pas de sens en nahuatl, v. 2.2.2.4 et 5.2.5.2.3; v. également 8.2.3.2.

sur celle de l'application situationnelle. Le fait qu'on puisse analyser quiyahui aussi bien comme /ø-kiyawi/ que comme /kiyawi/ (sans préfixe) représente une ambiguïté essentielle à la logique des relations prédicatives, comme on le verra à propos des impersonnels dérivés (3.3) et de la complétivisation (5.2.4.1).

3.2.4. Verbes bitransitifs.

3.2.4.1. Propriétés et inventaire de la classe.

Comme la plupart des langues, le nahuatl a une classe de verbes trivalents (= à trois places d'arguments/actants), dits ici bitransitifs. Sauf dans le cas des verbes causatifs, qu'on pourra néanmoins ramener à ce type (3.4.1), il y a une assez grande constance sémantique dans le triplet actanciel, qui comporte habituellement: -a) un sujet (comme dans les v.i. et les v.t.), référant à un agent (donc, en principe, un animé); -b) un objet-1, que, malgré l'absence de déclinaison, nous appellerons accusatif, référant le plus souvent (mais pas obligatoirement) à un inanimé qui passe d'une entité vers une autre; et -c) un objet-2 ou datif, référant à un bénéficiaire (ou détrimentaire)⁽⁸⁷⁾ du mouvement de l'objet-1 (cet objet-2 est le plus souvent animé, mais peut être inanimé à condition d'être pourvu de propriétés locatives, cf. 3.4.2.4.1). Ce triplet, qui correspond à l'expression d'une transmission, réelle ou métaphorique, se retrouve évidemment dans d'autres langues, de sorte qu'une fois de plus le domaine des v.bt. (verbes bitransitifs) du nahuatl recouvre grosso modo celui qu'on trouve ailleurs (cf. les "verbes de dire et Je don" selon Tesnière (1959), p.256).

Le trait remarquable du nahuatl est l'absence quasi-totale de v.bt. radicaux. Un seul est proprement radical: maca "donner" (cf. ex.(369), (370) etc.); c'est aussi comme on peut s'en douter le plus courant. Les autres sont:

(87) Par convention, le terme de bénéficiaire sera utilisé ici sans jugement de valeur; le procès peut se dérouler à son bénéfice, à son détriment, ou de manière neutre.

-a) 3 verbes dénominatifs en /-wia/ "appliquer N à qqn." (7.1.2.2.3). Le plus courant (presque autant que maca: tous les autres sont loin derrière), il-huia (ex.(373),(378) etc.) "dire qqch. à qqn." (≠ ïtoa v.t. "dire; parler de") est dérivé d'un ancien radical nominal /il-/ désignant probablement un mouvement de retour en arrière, et qui apparaît en composition (il-nāmiqui v.t. "se rappeler", litt. "rencontrer en arrière", il-cāhua v.t. "oublier", litt. "abandonner en arrière", cf. 7.2.2.2.2), et dans le dérivé anomal ilōti v.i. "revenir sur ses pas" (et aussi "décroître", en parlant de la lune)⁽⁹³⁾. Comme le substantif *il-li supposé par un tel radical nominal n'est plus attesté en nahuatl classique, on peut considérer que ilhuia constitue le deuxième v.bt. radical avec maca, la liste s'arrêtant là.

Les deux autres verbes de cette série apparaissent toujours avec un réfléchi: ce sont cuitla-huia "s'occuper de" (ex.(374), (375) etc.) et, plus rare, tetza-huia "se faire un prodige de". Le second doit évidemment être analysé comme /tecaw-wia/ (avec réduction, bien attestée dans d'autres cas, de /ww/ à /w/), de tetzahui-tl "prodige". En revanche, cuitla-huia atteste un changement de sens par rapport au nom radical cuitla-tl qui désigne les excréments, mais aussi le dos. Faut-il comprendre "appliquer son dos à" (cf. angl. to put one's back to), ou "prendre sur son dos" ?

-b) Les verbes dénominatifs en /-tia/ "fournir N à qqn.", qui ont les deux constructions, transitive et bitransitive, v. 7.1.2.1.2, v. aussi plus loin 3.2.4.3.

-c) Tous les autres verbes bitransitifs, et donc la grande majorité de la classe, sont dérivés de verbes transitifs par transformation augmentative (3.4).

(93) Peut-être aussi les noms ilhui-tl "jour" et ilhuica-tl "ciel", qui cependant ne représentent pas des dérivations synchroniquement claires et productives.

3.2.4.2. Propriétés préfixales.

Selon le principe de pronominalisation (3.1.1), les trois places actanciennes doivent être représentées par trois préfixes (un sujet et deux objets). Ce principe est observé s'il y a deux indéfinis:

(368)(C.414) Ni-tē-tla-maca "Je fais un/des don(s)" ("Je donne qqch. à qqn./des choses à des gens")

(369)(Pl.10) Ti-tē-tla-cāhua-ltī-z, ti-tē-tla-polō-ltī-z "Tu prov. queras la renonciation et l'échec", litt. "tu feras abandonner (cāhua-ltia) des choses à des gens, tu feras perdre (polō-ltia) des choses à des gens"

ou s'il y a un défini et un indéfini, ce dernier pouvant être /-la-/ (cf. 3.2.4.3):

(370)(C.413) Ni-c-tla-maca in ncPiltzin "Je donne qqch. à mon fils"; (VI,11) (Ø-)qui-tla-maca-z in tōnatiuh "Il fera une offrande au soleil"

(371)(C.427) Ni-mitz-tla-xtlahuī-zquia "Je t'aurais (-zquia) payé" ("Je me serais acquitté envers toi de qqch.")

ou /-tē-/:

(372)(C.413) Ni-c-tē-maca tlaxcalli "Je donne des galettes (à des gens)"; (VI,227) Itlā (Ø-)qui-tē-maca "Il fait des dons"

(373)(III,17) (Ø-)qui-tē-ilhuia⁽⁸⁹⁾ "Il le dit aux autres"

ou encore s'il y a un réfléchi et un indéfini:

(374)(VI,245) Mochipa (Ø-)mo-tē-ilhuia "Il dépose toujours des plaintes" ("il se dit toujours à qqn.")

(375)(C.413) Ni-no-tē-cuitlahuia "Je m'occupe des autres/de qqn."

(376)(C.528) Ø (Ø-)mo-tla-cuitlahuī-cō "Ils sont venus (-co) prodiguer leurs soins"

ou un défini et un réfléchi:

(89) Dans cet exemple et les constructions de ce type (v. p.ex. (378), etc.), l'objet défini pronominalisé par /-k(i)-/ est le discours direct ou indirect qui suit.

- (377)(C.413) Ni-c-no-cuitlahuia in nopiltzin "Je prends soin de mon fils"; (ǵ-)qui-mo-cuitlahuia in ïpiltzin "Il prend soin de son fils"; an-qui-mo-cuitlahuia in amopiltzin "Vous prenez soin de votre fils"; ni-mitz-no-cuitlahuia "Tu prends soin de moi"; ti-nēch-mo-cuitlahuia "tu prends soin de moi", (ǵ-)nēch-mo-cuitlahuia "il prend soin de moi"; (Pl.16) Xi-c-mo-cuitlahui in tlālticpaccayōtl "Occupe-toi des choses terrestres"
- (378)(VII,4) (ǵ-)qui-mo-lhuī-quē "Ils se dirent les uns aux autres..."

Dans tous les exemples, les préfixes arrivent dans l'ordre prévu au tableau (1), les directionnels (3.1.4) pouvant s'y ajouter:

- (379)(C.444) Ni-mitz-on-no-cuitlahuia "Je prends soin de toi"; ni-quim-on-no-cuitlahuia "je prends soin d'eux"
- (380)(VI,14) Mā (ǵ-)qui-huāl-mo-maca "Puisse-t-il venir se donner a lui"
- (381)(IX,28) In īcuāc ō (ǵ-)quim-on-tla-maca-c... "Quand il leur eut fait ses dons..."

Si les deux objets sont définis (et devraient donc tous deux apparaître dans la deuxième colonne du tableau (1)), il y a une règle d'absorption par laquelle 2 préfixes de 3e personne se réduisent à un seul - ce qui n'empêche pas l'instanciation des deux syntagmes, comme on le voit en (352) -:

- (382)(C.413) Ni-c-maca tlaxcalli in nopiltzin "Je donne des galettes a mon fils"
- (383)(C.524) Zan ye nō īxquich an-qu-ilhuī-z-quē "C'est tout ce que vous lui direz"

Si l'un au moins est au pluriel, on trouve l'objet pluriel:

- (384)(VII,8) (ǵ-)quim-ilhuī in tēteō; mācāmo niqui "Il dit aux dieux: Je ne veux pas mourir"
- (385)(XII,5) (ǵ-)quim-maca-tō tlazōtilmātlī "Ils allèrent (-to) leur donner des capes précieuses"

S'il y a une 1^e ou 2^e personne et une 3^e, la 3^e disparaît - ce qui n'empêche pas l'instanciation du syntagme correspondant, comme on le voit en (386) -:

- (386)(C.414) Ni-mitz-maca tlaxcalli "Je te donne des galettes"
(et non *ni-c-mitz-maca, ni *ni-mitz-qui-maca)
(VI,226) Zan tepitōn in ō an-nēch-maca-quē "Ce n'est
qu'une petite quantité que vous m'avez donné"
(397)(C.526) Ni-c-huelcaqui in tlein ti-nēch-ilhuia "J'écoute
favorablement ce que tu me dis"

Dans cette absorption, le /-im-/ du préfixe objet de 3e p. pl. peut se maintenir (v.3.1.2.2.i). Carochi en cite 3 exemples, dont nous n'avons malheureusement pas trouvé confirmation (ni d'ailleurs infirmation) dans le reste du corpus:

- (388)(C.414) Xi-nēch-im-maca in motōtōlhuān "Donne-moi tes dindes"

L'absorption préfixale peut évidemment être interprétée comme une limite à la pronominalisation actancielle, que les langues manifestent souvent d'une manière ou d'une autre: soit, comme en nahuatl, par un effacement de surface (cf. aussi le français courant je leur ai dit, plus "naturel" que je le leur ai dit), soit par des changements de paradigme (cf. esp. se lo doy "je le lui donne", litt. "je se le donne"), soit encore par l'éloignement morphologique de l'un des actants (p.ex. en angl. I gave him the book, I gave it to John, mais I gave it to him et non *I gave it him ni *I gave him it). Dans le cas du nahuatl, l'absorption va très loin puisque la réduction superficielle à deux préfixes (et donc la bivalence apparente du verbe) se maintient dans deux cas où la contrainte ne peut plus s'expliquer par une appartenance de deux préfixes à un même paradigme: la passivation, dont nous verrons les détails plus loin (3.3.3), et le réfléchi à sens passif (3.3.4.2), puisque l'on trouve des tournures comme:

- (389)(XI,183) Oquichpātli:... In ye tllīēhua īnacayo, īcuitlapampa (ō-)/qui-macâ... Ihuān in āquin ōmococtēmic, zan nō īcuitlapampa (ō-)/mo-maca-z (et non ici *(ō-)/qui-mo-maca-z) "(L'herbe dite) oquichpatli ("remède d'homme"): ... Quand le corps (de l'homme) noircit, on lui en donne dans le rectum... Et celui qui a des pollutions nocturnes, de même on lui en donne ("il se donne") dans le rectum"

(390)(X,178) Ic ayō in āmozcalia, (ō-)mo-lhuia (et non (ō-)qui-mo-lhuia); yē on totomitl "C'est ainsi qu'on réprimande celui qui n'est pas raisonnable, on lui dit: tu es bien un otomi"

Ces particularités nous amènent à reprendre notre réflexion sur les formes propres au nahuatl des constructions trivalentes.

3.2.4.3. Verbes transitifs et verbes bitransitifs.

Nous avons vu par les exemples de la section précédente que dans les constructions trivalentes il n'y avait pas de hiérarchie ouverte entre les deux objets, accusatif et datif. Ils ne disposent pas chacun d'un paradigme distinct, ni d'une place spécifique⁽⁹⁰⁾: ils ont la forme et la place que leur attribuent leurs autres propriétés, en fonction du système d'opposition de marque représenté dans le tableau (2). Il en résulte qu'on peut voir apparaître aussi bien l'ordre accusatif-datif (p.ex. (372)-(373)), que datif-accusatif (p.ex. (369)-(371)).

Mais on voit aussi que le tableau (2) recoupe en partie l'opposition accusatif/datif, puisqu'on a les relations privilégiées suivantes:

- accusatif: préférentiellement inanimé (donc restreint à la 3e personne)
- datif: préférentiellement animé (donc opposition tripersonnelle).

La dominance de la 1^e et de la 2^e personnes dans les phénomènes d'absorption ((386)-(387)); peut donc être ramenée à une prédominance du datif sur l'accusatif et de l'animé sur l'inanimé. Mais il apparaît aussi un certain nombre de contraintes, qui se vérifient dans le corpus:

- dans la règle d'absorption, il y a toujours au moins une 3e personne: nous n'avons jamais rencontré de formes bitransitives qui correspondraient à *il te me... ou *il me te... (combinaisons d'ailleurs également impossibles en français).

(90) A vrai dire, il y a peu de langues dans lesquelles on trouve deux paradigmes complets et séparés d'affixes personnels accusatifs et datifs - s'il s'agit bien d'affixes et non de mots indépendants -.

- en cas de double indéfinition ((368)-(369)), la seule interprétation possible est celle où /-tē-/ est datif e. /-la-/ accusatif ("il V des choses à des gens", et non *"il V des gens à des choses"); là encore, pas de contre-exemple dans le corpus.

- /-tē-/ et /-la-/ ne sont pas itérables: le corpus ne donne aucun exemple de /-tē-tē-/ ni de /-la-la-/⁽⁹¹⁾.

- dans /-ki-la-/ (p.ex.(370)), /-ki-/ est nécessairement datif ("il lui V des choses"); nous verrons que les choses sont moins tranchées avec /-ki-tē-/ où /-ki-/ est bien accusatif dans les v.bt. primitifs (maca, ilhuia), mais peut être datif dans les causatifs (3.4.1).

La présence d'un réfléchi lève plusieurs de ces contraintes. D'abord, le réfléchi peut avoir les deux fonctions: accusative (et l'on voit alors apparaître un accusatif animé), cf. (374), (380), ou:

(391)(XII,120) Ye vāuh (ø-)quim-mo-maca-z in tēteô "Voilà qu'il va se donner aux dieux"

(392)(IV,29) Ac ti-c-to-lhuia-ni "A qui pourrions-nous (-ni) nous plaindre ("nous dire", cf.(374))?"

mais aussi dative, cf. (378), ou:

(393)(VI,226) Ti-c-to-macâ tepitzitzin "Nous nous en donnons une petite quantité"; (IV,98) (ø-)qui-mo-macâ in xō-chitl, in iyetl "Ils se donnent des fleurs et du tabac"

auquel cas il peut coexister avec un accusatif animé (en particulier avec les déverbaux en /-tia/):

(394)(C.461) Ni-mitz-no-chimal-tia "Je me fais de toi un bouclier (chimal-li)"; (III,41) Ca ô (ø-)mitz-huâl-mo-cpal-ti "Il s'est fait de toi un siège (icpal-li)"

(91) La suite écrite <-tlatla-> recouvre en réalité un redoublement au niveau du préfixe (/la²-la-/), cf.7.1.4.3.

D'autre part, il existe un emploi courant de maca réfléchi avec le sens "s'adonner à" ou "se lancer dans", dont on voit un exemple dans (391), mais qui admet un datif inanimé (on se trouve donc dans une situation où les relations privilégiées de propriétés se trouvent inversées, puisque l'accusatif est animé)⁽⁹²⁾;

(395)(C.521) (Ø-)qui-mo-maca-ti-nemi in mixitl in tlapatl
"Ils s'adonnent sans cesse (-ti-nemi) au mixitl et au tlapatl (plantes hallucinogènes)"

(396)(VI,117) Ti-c-mo-tequi-maca in paquiztli "Tu t'adonnes excessivement (-tequi-) au plaisir"

Dans cuitlahuia ((375)-(376), (378)) en revanche, le réfléchi doit être compris comme un datif ("s'appliquer le dos quant à..."), comme le montrent le doublet synonymique

(397)(VI,98) (Ø-)qui-mo-cuitlahuia, (Ø-)qui-mo-tequi-tia "Il s'en occupe, il s'en fait une charge (tequi-tl)"

et un hapax où cuitlahuia apparaît non réfléchi avec le sens "donner qqch. à qqn. comme sujet de préoccupation", ce qui entraîne l'interprétation de la forme réfléchie comme "se donner qqch. à soi-même comme sujet de préoccupation":

(398)(XII,96) In antlapalpopōl, cuix n-amēch-cuicuitlahui^{(93)?}
"Bande de vantards, vous ai-je demandé quelque chose?"
("Vous ai-je fait vous occuper de qqch.?")

En bref, la relation entre les deux objets est organisée par une hiérarchisation indirecte, issue de contraintes sur les combinaisons catégorielles. On peut alors se demander quelle est la source de ce double objet, question qui peut prendre une fois de plus la forme: quelle est la relation entre les v.bt. et les v.t. (comme nous avons posé la question de la relation entre v.t. et v.i., 3.2.2, et entre v.i. et v.impersonnel, 3.2.3). Sauf à poser une classe irréductible - et on ne voit pas pourquoi celle-ci le serait, puisqu'on a vu que les trois autres étaient liées entre elles -, il y a a priori quatre hypothèses possibles:

(92) L'interprétation qui en fait un cas particulier de (391) est beaucoup plus plausible que celle qui en fait un cas particulier de (393) ("ils se donnent les stupéfiants").

(93) Sur le redoublement, cf. 7.1.4.3.

- a) les v.bt. résulteraient d'une composition de deux schémas relationnels
- b) les v.bt. représenteraient l'adjonction d'une place de datif
- c) les v.bt. représenteraient l'adjonction d'une place d'accusatif
- d) les v.bt. représenteraient la structure primitive et canonique, et les v.t. en seraient dérivés par vidage d'une place.

En fait, les hypothèses (b) et (c) ne sont que deux développements possible de l'hypothèse (a). On peut par exemple analyser donner comme une relation complexe, résultant de la composition d'une relation entre le donneur et l'objet donné d'une part, et d'une relation entre le donneur et le bénéficiaire d'autre part (ce qui aboutit d'ailleurs à l'établissement d'une relation entre l'objet donné et le bénéficiaire); ceci correspond à l'hypothèse (a). Si cette idée est admise, on pourra ensuite se demander si l'une des relations est primitive par rapport à l'autre, ce qui nous amène à évaluer (b) et (c).

L'hypothèse (b) est évidemment la plus séduisante pour l'intuition et pour la connaissance que nous pouvons avoir d'autres langues. Dans les langues qui opposent morphologiquement deux compléments, la règle générale est qu'un complément au datif (ou en rection indirecte) n'apparaît que si le verbe a déjà un complément à l'accusatif (ou en rection directe)⁽⁹⁴⁾. Malheureuse-

(94) On trouvera évidemment des contre-exemples: verbes régissant uniquement un complément au datif (ou: indirect) sans complément à l'accusatif (ou: direct). Tesnière se contredit sur ce point, puisqu'après avoir défini les trois actants uniquement par des numéros d'ordre (l'occurrence d'un tiers actant impliquant logiquement celle d'un second actant), il décrit les rections indirectes comme tiers actants sans seconds actants (le critère étant alors le comportement morphologique du syntagme). Nous ne nous attarderons pas sur ces phénomènes, déjà copieusement décrits et analysés pour chaque langue particulière (et dont il nous semble que le cadre d'interprétation des relations actanciennes décrit dans ce chapitre pourrait aussi les traiter); ils sont en général suffisamment rares pour qu'on puisse considérer comme canonique l'implication d'un datif par un accusatif.

ment, elle ne semble avoir de sens en nahuatl que dans un cas particulier de v.bt. : celui des formes applicatives (qui permettent de passer p.ex. de "écrire" à "écrire à", 3.4.2). En revanche, l'hypothèse (c) peut être étayée par plusieurs arguments. Pas exemple :

- Si la place canonique est celle de datif, l'absorption préfixale ((392)-(397)) a pour effet de maintenir l'expression de cette place canonique.

- On connaît (7.2.2.2.2) des constructions où /- λ a-/ marque, non un actant, mais une extension spatiale. P.ex. :

(399a) ni-qu-itta "je le vois"

(399b) ni-c-tla-tta "je le vois sous certains rapports", "je l'examine"

On peut alors se demander si les bitransitifs n'ont pas leur source dans une construction de ce type, p.ex., en glosant (382) et (370) :

(400a) ni-c-maca "je l'atteins" (v. aussi plus loin (403))

(400b) ni-c-tla-maca "je l'atteins sous un certain rapport"

Le "rapport" en question étant compris comme l'objet donné, on peut distinguer des éléments dans la classe des termes susceptibles d'être donnés, et donc opposer /- λ a-/ à une marque d'actant défini, elle même susceptible d'être reliée à une instanciation lexicale. Le problème serait alors déplacé : comment se fait-il que ce passage à l'actance se produise avec certains verbes comme maca "donner", alors qu'il est bloqué avec d'autres comme itta "voir" (399b) ?

- Dans le même ordre d'idées, la relation entre les formes bivalentes et les formes trivalentes des verbes dénommatifs en /- w ia/ (7.1.2.2.3) et en /- t ia/ (7.1.2.1.2) fait apparaître comme constante la place qui dans les v.bt. est celle de datif. P.ex. :

(401a) ni-c-tetza-huia "je lui applique un prodige", "je l'ensorcelle"

(401b) ni-no-tetza-huia "je m'applique un prodige", "je me laisse ensorceler"

- (401c) ni-no-tla-tetza-huia "je me laisse ensorceler par certaines choses"
 (401d) i-c-no-tetza-huia "je me laisse ensorceler par cela", "je le considère comme un prodige"
 (402a) ni-c-cal-tia "je lui procure une maison (cal-li)"
 (402b) ni-no-cal-tia "je me procure une maison"
 (402c) ni-c-no-cal-tia "je me procure une maison sous ce rapport", "j'en fais ma maison"

- Incidemment, cette évolution à partir d'une forme originellement transitive pourrait fournir l'étymologie de la particule mo-lhui "proprement dit" (esp. mero), qui semble une forme participiale aoristique 5.2.3.4) d'un ilhuia transitif disparu autrement, et qu'il faudrait donc interpréter "réappliqué en retour à lui-même", ce retour à la notion construisant la valeur d'"authenticité" (8.1.2.5.5).

- Elle permettrait également de rendre compte des emplois dialectaux transitifs de maca (généralement sous la forme d'un doublet maga), avec le sens "frapper, atteindre"⁽⁹⁵⁾; p.ex. à Milpa Alta:

- (403a) (Horcasitas § 23) <Amo quimagayan (=quimagaya in) cihuaconetl> "Ils ne frappaient pas la petite fille"
 (403b) (ibid. § 141) <Opehuaya momaga> "Ils commençaient à se battre"

sens qui affleure en classique dans la coordination synonymique assez courante de maca avec mōtla v.t. "lancer qqch. sur" (cf. (362)):

- (404) (I,11) Huictli mecapalli (ø-)qui-tē-maca-ya, ic (ø-)tē-mōtla-ya "(La déesse Cihuacoatl) donnait aux hommes le huictli (baton à creuser) et le mecapalli (corde passée sur le front et le dos pour porter des fardeaux), elle les en (ic) frappait" (c.-a-d.: elle leur faisait connaître la misère)

et peut-être aussi dans tla-maca-z-qui "grand prêtre" (5.2.3.4.3.5), nom qui - si l'étymologie est correcte - témoigne d'un emploi

(95) La relation sémantique entre frapper et donner est attestée dans d'autres langues.

transitif de maca et devrait alors être rattaché, non au sens "donner", mais au sens "frapper" (et pourrait alors référer à un geste rituel sur la forme et la signification duquel nous n'avons plus de connaissances).

Tous ces exemples témoignent d'une parenté certaine entre la relation accusative des v.bt. et les relations circonstanciellles (spatiales ou instrumentales). Mais alors, que représente la fonction objet (ou la place de terme d'arrivée) dans les formes simplement transitives? Nous rencontrons ici l'hypothèse (d), mais sous une forme légèrement modifiée. C'est que le couple accusatif-datif peut être interprété comme l'éclatement d'une fonction ambiguë. Si l'on retient cette idée, il peut s'ensuivre deux conséquences: ou bien la fonction objet des v.t. cumulerait (ou peut-être: laisserait dans l'ambiguïté) les propriétés accusatives et datives, qui se trouveraient dissociées dans les v.bt.; ou bien, selon le verbe, selon les propriétés de l'objet ou selon le contexte, l'objet unique des v.t. devrait pouvoir être interprété, tantôt comme accusatif, tantôt comme datif.

On pense évidemment aussitôt à l'opposition entre la rection directe (ou accusative) et la rection indirecte (ou dative) de l'objet en espagnol, en roumain et dans diverses autres langues, opposition qui obéit à divers paramètres parmi lesquels le trait animé vs. inanimé joue un rôle dominant (mais pas le seul). Un tel phénomène, qui n'apparaît pas ouvertement en nahuatl, a néanmoins des manifestations détournées que nous verrons plus loin à propos des passifs (3.3.2), et des causatifs (3.4.1). Nous serons amenés à dégager un ensemble de propriétés datives, qui peuvent éventuellement affecter la fonction sujet (ou: la place de terme d'origine): la relation dative sera interprétée en termes d'opérations, ce qui nous placera dans un cadre d'interprétation dans lequel les hypothèses (b) et (d) ne sont pas contradictoires.

Remarque: Le corpus présente une demi-douzaine d'occurrences d'une forme anormale (g...)tla-mo-cuitlahuia, où l'ordre des préfixes viole le tableau (1). Ces formes sont toujours à la 3e personne, et parfois coordonnées à d'autres formes où l'on retrouve l'ordre cano-
nique:

(405)(II,211) Ōmpa (ŏ-)tla-mo-cuitlahuiā-vā "Ils s'y livraient à leurs occupations";(IV,50) In tlā (ŏ-)tla-mo-cuitlahuia, (ŏ-)mo-tla-cuitlahuia... "S'il a des occupations, des activités..."

Elles représentent sans doute un figement du groupe réfléchi + RV, dont nous verrons plus loin un autre exemple avec l'impersonnel tla-mochihua (3.3.1.1, remarque). En tout cas, en donnant à /-la-/ une place plus éloignée que le réfléchi qui fait corps avec le radical, elle conforte l'hypothèse (b).

3.2.5. Ambivalence.

Malgré le caractère très contraignant de la relation entre chaque radical verbal et un nombre de places actancielles (de sorte que toute modification entraîne, soit un préfixe indéfini, soit une modification radicale, cf. 3.3. et 3.4), il existe des phénomènes d'ambivalence qui affectent un certain nombre de RV. A vrai dire, ce phénomène est prévisible à partir du moment où la valence est conçue, non comme une donnée irréductible, mais comme liée à des opérations sur des classes d'arguments. Il y a trois cas d'ambivalence, dont le second, et le plus développé (verbes intransitifs et transitifs), est aussi celui qui pose les problèmes les plus complexes.

3.2.5.1. Verbes a- et mono-valents.

Si la valence zéro provient de la réduction à un singleton de la classe des sujets possibles (3.2.3.2), alors on peut s'attendre à ce que certains effets sémantiques provoquent des modifications dans le comportement de certains verbes, de la monovalence vers l'avalence ou vice versa (comme cela arrive p.ex. en français avec les emplois métaphoriques de verbes météorologiques). Ceci se produit en nahuatl:

-a) avec la classe des verbes en /-yō-wa/ "être plein de", qui peuvent être prédiqués d'une entité dotée de propriétés locatives, mais aussi de la situation, cf. 7.1.2.3.

-b) de yohua, habituellement v.i. "devenir sombre":

(406)(VI,31) (ø-)yohua-ti-mani-z in atl in tepētl "La cité restera (ou: tombera, -ti-mani) dans l'obscurité"

et qui fournit en tant que tel un impersonnel tla-yohua "faire nuit" (3.3.1.1, ex.(471)), mais qu'on trouve aussi dans des emplois impersonnels radicaux:

(407)(VII,5) Ye huāl-yohua "Voilà que la nuit vient"

(403)(XII,47) Zan oc iuh on-yohua-c "C'est comme s'il faisait nuit"

et qui connaît en tant que tel la dérivation en /-yān/ des impersonnels (6.2.2.6.2).

-c) de tōna "faire chaud", "faire du soleil", qui est le plus souvent employé avec des propriétés impersonnelles:

(409)(VII,4) ... in tōna-z, in tla-thui-z "... qu'il fasse du soleil, qu'il fasse de la lumière"; (X,187) Cencâ tōna "Il y a beaucoup de soleil", "il fait très chaud"

mais l'activité de chaleur et de lumière qui est attribuée par excellence au soleil (tōna-ti-uh "celui qui va en faisant de la chaleur et de la lumière", 7.2.3.1.2.3⁽⁹⁶⁾) peut aussi être attribuée à d'autres termes: on a alors un emploi intransitif avec sujet, signifiant soit "briller" (avec sujet inanimé):

(410)(VI,113) In teōxihuitl, in chālchihuitl (ø)cuecuevoca-ti-câ, (ø-)tōna-ti-câ "La turquoise, le jade reluisent, rayonnent"

soit "prosperer, se multiplier, être nombreux" (surtout avec un sujet animé):

(411)(XII,61) Huel (ø-)ixachintin, huel (ø-)tōna-quê "Ils sont tout à fait innombrables, ils sont en abondance"

(412)(Ch.7,31) Ye ø (ø-)miyaquiya-quê, ye (ø-)tōna-quê "Ils s'étaient déjà multipliés, ils étaient déjà devenus nombreux"

(96) Sur tōna-l-li, cf.7.1.3.2.7.

sens auquel il faut sans doute rattacher totōnac "totonaque", forme à redoublement /CV-/ (7.1.4.4), désignant un peuple vivant sur le versant atlantique de la Sierra, région particulièrement chaude, arrosée et prospère.

3.2.5.2. Verbes mono- et bi-valents.

Il y en a plusieurs sous-classes, qui ont des propriétés sémantiques et morphosyntaxiques différentes.

3.2.5.2.1. V.t. à sens (semi-)causatif.

L'emploi bivalent (transitif) se trouve vis-à-vis de l'emploi monovalent (intransitif) dans une relation que nous décrivons plus loin (7.1.1.1 et 7.1.1.7) comme semi-causative: alors que le v.i. réfère à un état ou à un changement d'état d'une entité le plus souvent inanimée, le v.t. réfère à une action (le plus souvent d'un animé) qui provoque un état ou un changement d'état; la conséquence en étant que le terme représentant l'entité affectée a la fonction de sujet dans les v.i., mais d'objet dans les v.t. Ce type bien connu ailleurs (c'est p.ex. celui du fr. brûler dans le papier brûle vs. je brûle le papier) donne habituellement lieu en nahuatl à des alternances morphologiques de type thématique (7.1.1). Nous en connaissons pourtant deux qui conservent la même forme: pōztequi "se briser/briser", "se défaire/défaire":

(413a)(IX,89) īmāc (ō-)pōztequi-ya in quetzalli "Dans leurs mains se cassaient les plumes"; (X,161) ō (ō-)pōztec omitl "l'os s'est brisé"

(413b)(VI,249) ō t-on-tla-pōztec "Tu as tout cassé"; (XI,178) in ō (ō-)mo-poztec "celui qui s'est cassé"

et iucci "cuire/faire cuire" ou "mûrir/faire mûrir":

(414a)(VI,226) ayamo cencâ huel iucci tlaxcalli "une galette pas encore (ayamo, vraiment bien cuite"

(414b)(XI,79) (ō-)mo-patzca īcuāc mo-ucci-c "on le presse quand il a été cuit" ("il se presse quand il s'est cuit")

auxquels il faut ajouter la très nombreuse classe de verbes thématiques en /-wa/ où l'homonymie n'est qu'apparente (7.1.1.4.1, cf. aussi ci-dessus (3.2.2.2, ex. (364c)).

3.2.5.2.2. Développement actanciel du domaine d'application.

Une vingtaine de verbes (donc la sous-classe la plus nombreuse de cette section) sont concernés par ce phénomène, qu'on peut caractériser de la manière suivante :

- dans le couple v.i./v.t., la relation sémantique entre le sujet et le prédicat est constante (contrairement à 3.2.5.2.1).

- par rapport au v.t., le v.i. a le sens produit habituellement par le préfixe indéfini /-la-/ (3.1.3.2.2), mais précisément /-la-/ est rare dans ces verbes, et se trouve généralement remplacé par une intransitivisation.

- par rapport au v.i., le v.t. développe une place d'objet, phénomène qui n'est pas sans rappeler les constructions applicatives (3.4.2), à ceci près que (sauf métaphore) cet objet est normalement inanimé et représente un domaine d'application du procès. Cette notion peut recouvrir deux effets sémantiques assez typés :

-a) activité technique ou socialisée. Cet effet apparaît avec huit verbes (sauf omission) marquant une forme d'activité culturellement spécifique (travaux agricoles, artisanaux ou domestiques, comportement social). Ces verbes sont caractérisés par l'absence quasi-totale de constructions transitives avec /-la-/ (remplacées par la construction intransitive), et par un relatif équilibre statistique entre emplois intransitifs et transitifs.

Citons :

tōca "mettre en terre, semer, planter, enterrer":

(415a)(C.496) Quēzquicān ō ti-tōca-c? "En combien d'endroits as-tu semé?"

(415b)(C.499) Āxcān teōtlac (ō-)mo-tōca-z in miccātzintli "Ce soir on enterrera ("s'enterrera") le défunt"

pixca "récolter":

(416a)(X,180) Īcuāc in pixcā... "Au moment où ils font la récolte..."

(416b)(ibid.) Aocmo quēxquich in (ō-)qui-pixcā "Ils n'ont plus grand'chose à récolter" ("Plus en quantité n'est ce qu'ils récoltent")

elimiqui "labourer":

(417a)(X,179) Cencâ (é-)elimiqui-ní "Ils savent (-ni) très bien labourer"; (Pl.19) X-elimiqui "Laboure"

(417b)(Ch.7,144) Tlalli (é-)qu-elimic "Il laboura la terre"

iquiti "tisser":

(413)(X,180) (é-)iquiti... (é-)qu-iquiti in océlotilmätli "Elles tissent... Elles tissent des capes d'ocelot"

ochoa "attacher les épis de maïs" (seul avec le suivant à apparaître avec /-la-/:

(419)(X,42) (é-)ochoâ, (é-)tla-ochoâ "il attache (les épis), il fait des grappes"

têci "moudre, broyer, faire de la farine":

(420a)(VI,173) (é-)têci-z, (é-)tzähua-z, (é-)iquiti-z⁽⁹⁷⁾ "Elle fera de la farine, elle filera, elle tissera"

(420b)(XII,51) (é-)qui-têci in huäuh-tli "Elle moud (les graines d'amarante"; (IX,74) (é-)mo-têci in tecolötl "On broie ("se broie") le charbon"; (X,71) (é-)têci-ni, (é-)tla-têci-ni "Il sait faire de la farine, il sait moudre"

pîqui "façonner, enrouler (des tamales)"

(421a)(IV,123) (é-)pîqui, (é-)tamaloâ "Ils confectionnent (de la nourriture), ils font des tamales"

(421b)(Pl.1) ō (é-)mitz-yōcox, ō (é-)mitz-pîc "(Dieu) t'a conçu, il t'a façonné"

ichtequi "voler"⁽⁹⁸⁾:

(422a)(XI,9) Cencâ (é-)ichtequi-ni "Il est très voleur"; (VI, 67) Avâc (é-)ichtequi-z "Personne ne doit voler" (cf. aussi (220))

(97) Nous n'avons pas rencontrés d'exemple de tzähua transitif, mais il est possible qu'il appartienne à cette classe.

(98) Il est possible qu'il faille analyser le radical comme composé de tequi v.t. "couper" et de ich-tli "fil". Dans ce cas, l'emploi intransitif pourrait venir d'une incorporation saturante (7.2.2.1) "couper le fil", et l'emploi transitif d'une incorporation modifiante (7.2.2.2) "couper le fil a...", "couper en ce qui concerne le fil".

-b) expérience individuelle. Une douzaine de verbes qui ont les mêmes caractéristiques syntaxiques que la série (a) s'en différencient cependant sur deux points: d'une part, la très grande majorité de leurs occurrences sont intransitives, et l'emploi transitif apparaît marginal; d'autre part, l'occurrence de /-la-/ est beaucoup moins exceptionnelle, mais semble introduire une valeur intensive ("toutes sortes de choses").

Sémantiquement, ils réfèrent, non à des actions proprement dites, mais à des mouvements ou à des expériences physiques ou moraux, habituellement exprimés par des v.i. (dont le sujet réfère à la personne qui fait ce mouvement ou éprouve cette expérience), mais par rapport auxquels peut être exprimé, sous la forme d'un objet, un terme qui provoque ou par rapport auquel se produit ce mouvement ou cette expérience. Ce phénomène apparaît avec les verbes suivants (qui, rappelons-le, sont normalement intransitifs⁽⁹⁹⁾)

-ciyahui "se fatiguer" et ciyam-miqui "s'épuiser"⁽¹⁰⁰⁾ (l'emploi transitif apparaît presque toujours couplé avec liyōhuia "supporter, souffrir", verbe toujours transitif):

(423a)(VI,42) ō t-on-ciyahui-c "Tu t'es fatigué"; (C.521) ō mach ni-ciyammic "Je suis complètement à bout"

(423b)(VI,7-8) Nelli mach in (ō-)qu-liyōhuia, nelli mach in (ō-)qui-ciyahui "C'est bien vrai qu'elle en souffre, c'est bien vrai qu'elle en est fatiguée"; (VI,35)(ō-) tla-ciyahui, (ō-)tla-liyōhuia "Il éprouve la fatigue et la souffrance"; (VI,258) Ti-c-ciyammiqui-z in cuitlapilli, in àtlapalli "Tu t'épuiseras pour la queue et les ailes (= le peuple)"

- amiqui "avoir soif" et teōcihui "avoir faim":

(424a)(C.423) N-amiqui "J'ai soif"; (C.436)(ō-) teōcihui "il a faim"

(424b)(XII,31)(ō-) c-amiqui, (ō-)qui-teōcihui in teōcuitlatl "Ils ont soif, ils ont faim d'or"; (VI,31)(ō-) mitz-huāl-amic-t-oz, (ō-)mitz-huāl-teōciuh-t-oz "(La cité) restera (-t-o-z) a avoir faim et soif de toi"

(99) A l'exception de toloa (430), bien attesté dans les deux valences.

(100) Sur ce composé, cf. 7.2.2.2.

- tēmiqui "rêver" et cochitlêhua "songer":

(425a)(VI,145) Oc ti-tēmiqui, ti-cochitlêhuâ "Pour l'instant nous rêvons, nous songeons"

(425b)(VI,89) in tēucvōtl, in tlātōcāvōtl in āxcān ni-c-tēmiqui, ni-c-cochitlêhua "la seigneurie, la royauté dont je rêve, auxquelles je songe aujourd'hui"

- chōca "pleurer" et elcìcihui "soupirer":

(426a)(C.429) ni-chōca-ti-uh "je vais en pleurant"; (VI,141) Cuix ô t-on-elcìciuh, cuix ô t-on-chōca-c "Peut-être as-tu soupiré, peut-être as-tu pleuré"

(426b)(VI,107) (ô-)/qui-chōca-vâ, (ô-)/qu-elcìcihui-vâ "Ils pleuraient pour lui, ils soupiraient pour lui"; (VI,194) (ô-)/mitz-chōca, (ô-)/mitz-elcìcihui in ātl in tepētl "la cité pleure pour toi, soupire pour toi"

- tlāhuāna "s'enivrer" (v.t.: "perdre pour cause d'ivrognerie")

(427a)(C.515) Cuix ô ti-tlāhuān? "T'es-tu enivré?"; (C.510) Mochipa ni-tlāhuāna huēhuēyi ilhuitl īpan "Je m'enivre toujours les jours de fête"

(427b)(X,179) (ô-)/qui-tlāhuānâ in xilōtl "Ils vendent les jeunes épis (xilōtl) pour s'enivrer"; (VI,171) Mochi (ô-)/qui-tlāhuān in ītlāl "Il a perdu toutes ses terres par son ivrognerie"

- cochi "dormir": nous n'avons rencontré que 3 occurrences d'un emploi transitif, toujours actancialisé par rapport à un prédicat quantificateur référant à une quantité de sommeil:

(428a)(C.501) Oc nômâ an-cochî? "Vous dormez encore?"

(428b)(VIII,43) Zan achi in (ô-)/c-on-cochi-yâ "Ce n'est qu'un peu qu'ils dormaient"; (VII,3) Ye huēyi in (ô-)/qui-co-chî, ye huēyi in ic (ô-)/cochî litt. "Grand est ce qu'ils dorment, grande est la manière dont ils dorment" (NB. la construction circonstancielle après la construction actancielle)

- pāqui "se réjouir, être heureux":

(429a)(VI,164) Cemìcac in (ô-)/āhuivâ, in (ô-)/pāqui "C'est éternellement qu'elles sont dans le plaisir, qu'elles sont dans le bonheur"

(429b)(XI,207) Ni-qu-înequi, ni-c-pâqui "(Les fleurs:) je les respire, j'en jouis"

- toloa "incliner la tête" (v.t. "avalier");

(430a)(XII,34) Zan (ø-)huâl-tolô "Il baissa la tête"; (XI,212) Achi (ø-)tolca "(La fleur) est un peu inclinée"

(430b)(XII,47) Iuhqui in mochi tlâcatl (ø-)qui-tolô ïvôllô
 "C'est comme si tout le monde avait avalé son coeur";
 (XI,67)(ø-)tla-toloa, (ø-)tê-toloa "Le crocodile) avale les choses et les gens"

- pipitzca "hennir":

(431)(XII,40) (ø-)pipitzcâ, (ø-)tla-pipitzcâ "(Les chevaux) hennissent, poussent des hennissements"

Toutes ces formes constituent un témoignage précieux sur la genèse d'un système à valence fixe. C'est que le nahuatl tend certainement à organiser l'expression verbale des procès par la catégorie de la valence, mais sans atteindre à une rigidité absolue. Si comme nous le pensons la valence vient d'opérations sur des classes d'arguments, on peut imaginer une possibilité de fluctuation dans deux directions: -a) ou bien le terme d'origine et le terme d'arrivée (correspondant à un agent et à un patient) sont normalement distincts, mais des facteurs physiques ou culturels font que l'on puisse appréhender le procès exclusivement dans sa relation à l'agent: la place de terme d'arrivée correspondant au patient perd alors son autonomie et ses propriétés de classe (possibilité d'opérer le choix défini par le parcours disjonctif), ce qui entraîne son vidage, cf. 3.2.2.2; -b) ou bien le procès se trouve normalement centré sur un seul terme (de sorte que les deux places d'arguments ne sont pas distinctes, et que cette identification contrainte équivaut à un vide sur l'une des places), mais il peut dans certains cas être conçu comme sortant de ce terme unique pour passer dans un domaine d'application extérieur (qui peut être une entité, une classe d'entités, ou une extension spatiale ou temporelle): dans ce cas, la place de terme d'arrivée récupère son autonomie.

On aura reconnu les types (a) et (b) ci-dessus, mais peut-être aussi, au-delà du nahuatl, un domaine syntaxico-sémantique où les langues peuvent opérer de façon plus ou moins stricte. Le français, par exemple, peut être considéré comme très laxiste vis-à-vis de la forme (a) de fluctuation (qui aboutit à tous les emplois intransitifs de v.t. comme je lis, je mange etc.), mais un comportement assez voisin du nahuatl vis-à-vis de la forme (b) de fluctuation (qui peut aboutir à des constructions à sens applicatif comme pleurer ses parents, mais aussi à l'"objet interne" ou aux "compléments d'extension" comme vivre sa vie, courir le marathon, etc. Ajoutons que de toutes façons, dans le cadre que nous adoptons (celui d'une théorie de la relation, 3.2.2.2), les fluctuations sont des phénomènes secondaires sur des schémas comprenant toujours deux places d'arguments, de sorte que l'opposition entre (a) et (b) peut être caractérisée plus en termes de jeux de force qu'en termes de successivité d'opérations. En particulier, le caractère statistiquement dominant de l'emploi intransitif dans le type (b) n'implique pas qu'il ait un caractère primitif; et il se peut que les emplois transitifs proviennent d'un obstacle à l'intransitivisation plutôt que d'un passage (ou d'un retour) à la transitivité.

Remarques: -1. Certains emplois transitifs de verbes normalement intransitifs (type (b)), qui n'apparaissent pas en tant que tels, sont néanmoins supposés par des formes dérivées telles que le passif. P.ex.:

(432)(X,5)(~~g~~-)ch^hicha-lo "on lui crache dessus" ("il est crache dessus")

suppose un emploi transitif ("cracher sur") de ch^hicha v.i. "cracher".

-2. Peut-être peut-on rattacher le couple p^hhua v.i. "commencer"/v.t. "vaincre" (v. note (66)) au type (b) avec pour le sens transitif "agir en premier par rapport à..."

-3. Pâqui ('19) a un "nom d'agent inanimé" (5.2.3.4.1.3) tê-pâc "réjouissant, plaisant" qui suppose une relation semi-causative de type 3.2.5.2.1:

(433)(X,90) (ʃ-)tê-pâc, (ʃ-)tzopelîc "c'est plaisant, doux";
 (XII,17) Aoc tle (ʃ-)huelîc, aoc tle (ʃ-)tê-pâc îpan
 (ʃ-)qui-mati-ya "Il ne considérerait (mati) plus rien
 comme ("sur", i-pan) agréable, comme réjouissant"

3.2.5.2.3. Verbes spatiaux.

Ce type est un cas particulier du précédent, et on pourra faire le même raisonnement sur l'origine de l'ambivalence. Il est caractérisé par l'occurrence nécessaire avec l'intransitif (sauf dans certains cas pour âci, cf. (435)) d'un locatif (ou d'un syntagme à centre locatif). Le procès est associé à un terme qui au niveau sémantico-référentiel peut être pourvu ou non de propriétés spatiales (ou temporelles): ceci entraîne une dénomination de ce terme, respectivement, par un locatif ou par un nom, et, par suite, l'intransitivité ou la transitivité du verbe. Trois verbes ont cette propriété:

-a) âci v.i. "arriver (à)", v.t. "atteindre, rejoindre" (avec objet inanimé ou animé):

(434a)(CM.27) Ń (ʃ-)âci-cô in cuahuitl îtzintlan "Ils arrivèrent au pied de l'arbre"; (Ch.7,95) Aocmo (ʃ-)quin-câ-hua-yâ ômpa (ʃ-)âci-z-quê "Ils ne les laissaient pas arriver (qu'ils arrivent) jusque-là"; (C.501) T-âci-z-quê in Pascuâ "Nous allons arriver à Pâques"

(434b)(VI,100) Ca topallôtî (ʃ-)c-âci "Il atteint (le comble) de la vanité"; (C.525) Ń ni-c-âci-c in tlâtôcâvôtî "J'ai atteint la royauté"; (X,196) In tlâ nâhui, mâcuilli (ʃ-)c-âci yâôc "S'il atteint quatre ou cinq (prisonniers) à la guerre..."

L'intransitif peut être employé sans locatif, la référence spatio-temporelle étant évidemment la situation de l'énonciation; sur le problème du syntagme circonstanciel zéro, cf.8.2.1.2.5.

- (435)(C.511) Quin ð n-àci-co "Je viens juste d'arriver"; (C.488) In quin iuh (ð-)huāl-àci tlaneltoquiliztli... "Quand la (vraie) foi venait juste d'arriver..."

Le transitif peut être employé réfléchi avec le sens "être entier", "être parfait":

- (436)(VI,127) In ìntèlpòch ye ð (ð-)m-àci-c "Leur fils "jeune homme" vient d'arriver à l'âge mûr"; (C.472)(ð-)m-àci-tzinò-ti-câ in Totêucyo Dios "Notre-Seigneur Dieu est parfait"

-b) māyahui v.i. "fouiller, mettre la main dans", v.t. "précipiter" (presque toujours réfléchi):

- (437a)(VI,193) Cuix tēcōmic, tēcaxic ti-māyahui-z "Peut-être vas-tu fouiller dans les pots, dans les assiettes des autres (c.-a-d.: chercher à connaître leurs secrets)"
 (437b)(VII,5) X-om-mo-māyahui in tleco "Précipite-toi dans le feu"; (VI,5) Ni-no-māyahui, ni-no-tlāza in ānequetzalō-yān "Je me précipite, je me jette à l'endroit d'où l'on ne se relève pas"

-c) mati. Ce verbe se distingue des deux autres par le caractère très largement dominant de l'emploi transitif dans le sens "sentir, connaître, croire" (v. 3.1.3.1.2, ex.(107)-(110)). Les emplois intransitifs, avec un locatif, sont le plus souvent (mais pas nécessairement) accompagnés de /-on-/ (3.1.4.2.2) et peuvent avoir pour sens, soit "savoir où se trouve", "pouvoir aller à":

- (438)(C.483) Mexico ni-mitz-tītlani-z-nequi, cuix ðmpa t-om-mati? "Je veux t'envoyer à Mexico, sais-tu y aller?"; (VI,121) À (ð-)om-mati in ìixco in ìicpac "Il ne sait pas où sont ses yeux et son dessus" (= il est idiot); (XI,17) Aocmo (ð-)om-mati in ìtlacoyocco "(La souris) ne sait plus (retourner) dans son trou"

soit "savoir ce qu'il y a dans", "s'y connaître":

- (439)(VI,171) Yāōc (ð-)mati-ni "Il s'y connaît en choses guerrières ("au combat)"; (VI,224) Àcazo cān (ð-)om-mati "Peut-être n'a-t-il aucune compétence ("ne s'y connaît-il nulle part)"; (III,11) Tèltic (ð-)tla-mati, mati "Il connaît, il sait ce qu'il y a à l'intérieur des gens" (NB. le doublet v.t./v.i.)

3.2.5.2.4. /äyi/.

3.2.5.2.4.1. Propriétés morphosyntaxiques.

Ce verbe, généralement traduit par "faire", a des propriétés qui en font un type unique, totalement opposé aux deux séries précédentes (3.2.5.2.2 et 3). En effet, il n'admet pas de préfixe objet défini:

(440) *ni-c-äyi

mais seulement l'emploi intransitif (sans préfixe objet) et le préfixe indéfini /-ä-/.

L'absence de préfixe est très largement dominante, mais il s'y associe trois particularités: -a) il doit apparaître un syntagme qui a, au moins en apparence, les propriétés sémantiques de l'objet; -b) ce syntagme a (sauf dans de très rares cas, (452)-(453)) la forme d'un nom disjonctif (5.2.6), en l'occurrence, l'interrogatif tlê/tlein "quoi", ou l'indéfini itlâ "quelque chose" (101), ou encore le négatif ätle(in) "rien"; -c) le sujet n'a pas toujours une valeur agentale. Ce dernier point mérite d'être examiné sur des exemples.

Dans la plus grande partie des cas, le sujet ne renvoie pas à un agent (qui "fait" qqch.), mais plutôt à un patient (à qui il "arrive" qqch.) ou à un siège de procès (qui "éprouve" qqch., cf. 3.1.3.1.2)

(441)(C.528) Tlê ò t-äx⁽¹⁰²⁾? Aoc ti-c-mati? "Que t'est-il arrivé? As-tu perdu la raison? ("ne le sais-tu plus?")"

(442)(C.510) Ach tlein ò n-äx in ve yohuac; cenyohual ò ni-n-äman "Je ne sais pas ce qui m'est arrivé la nuit dernière: toute la nuit je me suis agité"

(443)(XII,17) Mä itlâ nicân t-äx-tin, mä itlâ topan (ó-)mo-chíuh "Puisse-t-il ici ne rien ("pas qqch.") nous arriver, puisse-t-il ne rien se faire (mo-chíhua) sur nous de fâcheux)"

(444)(VI,90) Tlê an-äyi-z-qué tlälticpac? "Que va-t-il vous arriver sur terre?"

(101) Il y a (VI,18) une occurrence avec catlâ "lequel"(5.2.5.3)

(102) /-s/ (-x) représente l'assourdissement de /-y/ devenu final après la disparition de la voyelle précédente, cf. 4.2.2.1.

Très souvent, ayi est couplé avec chihua, qui est toujours transitif et réfère à une action clairement agentale ("faire, fabriquer, préparer"). Ce couplage est ambigu, puisque les deux formes peuvent être aussi bien synonymiques ("que fais-tu, que fabriques-tu?") que sémantiquement complémentaires ("que t'arrive-t-il, que fais-tu?") (103);

(445)(VI,253) Tlein t-ayi, tlein ti-c-chihua? "Que fais-tu, que fabriques-tu?" ou "Qu'as-tu, que fais-tu?"

(446)(VI,30) (ø-)c-on-ilnāmiq̄ui in tlein ø (ø-)āx, in tlein ø (ø-)qui-chiuh "Il se rappelle ce qu'il a fait, ce qu'il a accompli"

(447)(ibid.) ... in tlein (ø-)on-āyi-z, in tlein (ø-)c-on-chihua-z, in quēnin (ø-)on-nemi-z "... ce qu'il fera, ce qu'il accomplira, comment il vivra"

Mais il y a des exemples où le contexte fait ressortir pour ayi une valeur nettement agentale:

(448)(VI,252) Àtle huel (ø-)āyi "Il ne peut rien faire"

(449)(I,25) ... in quēnin (ø-)mo-chiuh, in quēnin t-āx, in quēnin ti-c-chiuh in monecual in monecuāhuitec "... la façon dont ça s'est produit, la façon dont tu as fait, dont tu as commis toutes tes folies (litt. "le fait de t'être mangé et de t'être cogné la tête")"

(450)(IV,7) ... in ic itlā huel (ø-)āyi-z-quē, (ø-)m-lmati-z-quē "... afin qu'ils puissent faire quelque chose, qu'ils soient habiles"

Dans ce sens, ayi peut être associé au quantificateur de totalisation moch "tout" (5.2.7.3.2):

(451)(X,117) Moch āyi-ni "Il sait (-ni) tout faire"

et au déterminant in produisant l'actancialisation (8.2.3):

(452)(VI,106) Iz catqui in t-āyi-z, in ti-c-chihua-z "Voici ce que tu dois faire, ce que tu dois accomplir"

en particulier dans la tournure tautologique:

(453)(VI,29) Ca ye ø (ø-)āx, ye ø (ø-)qui-chiuh in ø (ø-)āx, in ø (ø-)qui-chiuh "Voilà qu'il a fait, voilà qu'il a accompli ce qu'il a fait, ce qu'il a accompli"

(103) Sur ces couplages, cf. 8.3.1.

C'est encore cette valeur agentale qui apparaît dans les (rares) emplois de ayi avec /-la-/:

(454)(VI,124) in ti-tla-ayi, in ti-m-ìtônia, in ti-tla-tequi-panoa "toi qui agis, toi qui transpires, toi qui travailles"

(455)(X,8) (ø-)mo-tla-yecòltiã-ni, (ø-)tla-ayi-ni, (ø-)tòltè-catl "Il sait bien (-ni) s'exercer, il sait agir, il est habile artisan"

(456)(Pl.19) Xi-tla-ayi, xi-cuàcuahui, x-elimiqui "Agis, coupe du bois, laboure"

3.2.5.2.4.2. Interprétation.

La première question qui vient à l'esprit est naturellement celle de l'impossibilité de

(457) *Tlein ti-c-ayi?

puisque comme on le voit par tlein ti-c-chihua ((445) etc.) les interrogatifs-indéfinis et négatifs sont associés dans le prédicat verbal à une représentation définie. Mais on peut aussi se demander pourquoi on n'a pas davantage

(458) *Tlein (ø-)mitz-ayi?

dans un sens comme "qu'est-ce qui t'arrive?", "qu'est-ce qui t'affecte?", puisque dans une partie au moins des cas le sujet de ayi a des propriétés non-agentales. Bref, tlein dans (445) etc. n'est ni le sujet ni l'objet de ayi, et nous allons tenter d'élucider ce phénomène troublant en réfléchissant sur le sens de ayi.

Partons d'une remarque. Les très fortes restrictions sur la forme des syntagmes susceptibles d'accompagner ayi vont de pair avec l'impossibilité de reprendre ayi comme réponse à une question. Par exemple:

(459)(III,15) Tlein t-ayi-z? - Ca ni-huâl-nòtza-lo, (ø-)nèch-huâl-nòtza in tònatiuh "Que vas-tu faire? - Je suis rappelé, c'est le soleil qui me rappelle" (et non *Ca n-ayi-z in SN, *ca SN in n-ayi-z)

alors qu'on a, avec les autres types d'interrogation portant sur une place actancielle ou circonstancielle :

(460)(C.470) Tlein ni-qu-í-z? - Yèhuàtl ti-c-m-í-tí-z "Que vais-je boire (i)? - C'est cela que tu boiras"

(461)(III,18) Câmpa ni-yâ-z? - Ca zan ti-yâ-z in ômpa Töllân "Ou vais-je aller? - Tu iras a Tula"

On peut en tirer l'idée que ayi joue vis-à-vis des verbes le rôle joué par tlê/tlein "quoi" et âc/aquin "qui" vis-à-vis des noms, ou cân "où" vis-à-vis des locatifs spatiaux; en l'occurrence, celui de marquer un parcours (3.1.3.2.2.1) sur toute une classe de prédicats susceptibles d'être représentés par des items lexicaux. Nous reviendrons plus loin (5.2.6.2) sur l'idée que les morphèmes ou les procédés employés par les langues pour marquer l'interrogation représentent toujours la classe des éventualités entre lesquelles est sollicité le choix de l'interlocuteur (p.ex. tlein dans (460) représente la classe des termes susceptibles d'être instanciés dans une relation objectale avec ni-qu-í-z "je le boirai", l'énonciateur étant incapable de faire le choix lui-même).

Mais la situation est plus complexe, car dans ces conditions on ne voit pas pourquoi les questions n'ont pas simplement la forme

(462) *†T-âyi?†

Il faut donc aller plus loin. D'abord, en rappelant que l'interrogation n'est pas le seul effet susceptible d'être produit par le parcours de valeurs; nous verrons (5.2.6.2) qu'il peut aussi produire l'interrogation indirecte, la négation ("rien", "personne"), l'indéfinition ("quelque chose", "quelqu'un"), la concession de syntagme ("quoi que ce soit", "quiconque"). L'interrogation ne doit donc pas être considérée comme le représentant par excellence du parcours de valeurs, mais comme un de ses effets, qui apparaît dans certains contextes seulement (et même,

dans la plupart des langues dont le nahuatl, marqué par des morphèmes qui peuvent avoir des valeurs autres qu'interrogatives). Si l'on cherche une glose parlante pour l'intuition, celles de ac/aquin et de tlê/tlein ne seront pas "qui?" et "quoi?", mais plutôt quelque chose comme "Untel ou Untel", ou "telle ou telle chose"; pour ayi, s'il y a un parallèle, il faut chercher, non du côté de "quoi faire?", mais plutôt de celui de "faire telle ou telle chose", ou mieux "être impliqué dans tel ou tel procès".

Il faut maintenant voir ce qui différencie profondément ayi des interrogatifs (ou indéfinis) nominaux ou locatifs, et qui tient à ses propriétés verbales. Puisqu'on a affaire à un verbe (représentant la classe des verbes), il est pourvu de catégories aspecto-modales (v.ch.4) qui peuvent interférer avec l'interrogation - en particulier, par l'opposition entre des formes assertives et des formes non-assertives -. D'autre part, contrairement à la classe des noms et à celle des locatifs⁽¹⁰⁴⁾, la classe des verbes est divisée en sous-classe par la valence, de sorte qu'un verbe représentant la classe des procès dans lesquels peut être impliqué un terme recouvre donc:

- des verbes intransitifs dont ce terme sera sujet
- " " transitifs " " " " "
- " " " " " " " " objet,

issus de schémas relationnels (3.2.2.2) dans lesquels il peut aussi bien être terme d'origine que terme d'arrivée. Ayi neutralise cette opposition fonctionnelle au profit de la fonction sujet, seule possible dans les v.i.⁽¹⁰⁵⁾ (et il est normal qu'il s'agisse d'un v.i., puisqu'il n'y a qu'un seul terme à propos duquel on se demande dans quel procès il est impliqué). On a donc une double contrainte, modale et actancielle, qui joue pour reporter la marque du parcours en dehors de la forme verbale.

(104) Et malgré le contre-exemple que pourraient constituer les formes possédées, 5.1.2.3.

(105) Ce qui ne veut pas dire qu'au niveau de la relation il ne puisse pas s'agir d'un terme d'arrivée, puisque le nahuatl connaît une contrainte subjectale, 3.2.3.3; les indices morphosyntaxiques sont malheureusement insuffisants pour vérifier ou infirmer cette hypothèse.

Dans le cas d'une question, on fait alors appel au prédicat interrogatif tlê/tlein qui est, non seulement l'interrogatif des inanimés (parcours sur une classe d'entités), mais aussi celui des prédicats. On comprend alors pourquoi l'on a (445) et non (462); c'est que tlein ne représente pas une interrogation sur le terme d'arrivée de ayi, mais sur la relation prédicative elle-même. La glose de tlein tâyi dans (445) n'est pas "tu fais quoi?", mais "le procès dans lequel tu es impliqué, c'est quoi?".

Le même raisonnement peut être fait à propos des autres marques du parcours: l'indéfini itlâ ((443): "puissions-nous ne pas être impliqués dans un procès qui soit quelque chose (de mauvais)); les totalisateurs (marques du parcours conjonctif) positif moch ((451): "les procès dans lesquels il est susceptible d'être impliqué, c'est tout (ce qu'on veut)) et négatif atle ((448): "les procès dans lesquels il peut s'impliquer sont inexistantes"). Mais dans tous les cas il y a un renversement de valeur de ayi: puisque la disjonction est reportée à l'extérieur, ce qui reste dans ayi, c'est une anaphore définie analogue à celle qui provoque l'objet défini dans p.ex. tlein ti-c-chihua? Non seulement l'identité du sujet de ayi n'est pas mise en cause dans la question (ou dans l'indéfinition, etc.), mais on ne met pas non plus en cause le fait qu'il soit impliqué dans un procès: c'est la nature de ce procès qui fait problème. On peut alors rapprocher tlein tâyi (445) de l'interrogation

(463) Āc tēhuātl? "Qui es-tu?" (et non *T-āc?, 5.2.6.2)

qui doit être glosée, non "tu es qui?", mais "celui qui est toi (tēhuātl, 5.2.5.2.6.2), c'est qui (āc)?".

Dans ce cas, ayi doit être rapproché, non des prédicats disjonctifs nominaux ou locatifs (5.2.6 et 6.2.3.1), mais des prédicats d'identifications nominaux comme nēhuātl "moi", tēhuātl "toi" etc., ou locatifs comme ōmpa "là-bas", īcuāc "alors", etc. (6.2.3.2). Cette identification, qui apparaît dans les gloses, permet aussi d'expliquer les emplois actancialisés de type (452)-(453).

On pourrait objecter que le parallèle est trompeur, puisqu'alors qu'on trouve des emplois prédicatifs assertifs des identificateurs nominaux ou locatifs:

(464) (Ca) nèhuàtl "c'est moi", (ca) tèhuàtl "c'est toi", etc.

(Ca) òmpa "c'est là-bas", (ca) ìcuàc "c'est alors", etc.

en revanche (462) est aussi impossible assertivement:

(465) *(Ca) n-āyi

Mais justement, on a vu qu'on trouvait

(466) (Ca) ni-tla-āyi etc., cf. (454)-(456),

forme qui est caractérisée par le report (ou le maintien?) au sein des catégories verbales de la disjonction habituellement extérieure: d'abord, sous la forme d'un développement d'une place de terme d'arrivée distincte de celle de terme d'origine (selon le même processus que celui qui "transitivise" des v. comme ciyahui, chō-ca etc., 3.2.5.2.2), mais nécessairement indéfinie; mais aussi par une contrainte aspecto-modale qui semble ne permettre que des formes modales non-assertives (impératif-optatif dans (456)) ou itératives (présent générique dans (454), éventuel référant à une classe de procès et produisant la valeur "propriété" ou "propension" dans (455)⁽¹⁰⁶⁾). Le présent hic et nunc, le parfait ponctuel et semelfactif semblent exclus dans ce cas.

Cette association de la disjonction et de l'identification se retrouve évidemment, sous des formes morphosyntaxiques plus ou moins voisines, dans d'autres langues avec des v. comme fr. faire, angl. do, etc.

3.2.5.3. Verbes bi- et tri-valents.

Il faut exclure de cette classe les formes transitives apparaissant avec /-la-/ marquant une extension ou un "rapport" (7.2.2.2.2, ci-dessus ex. (399b)), qui sont d'ailleurs assez rares. L'ambivalence v.t.-v.bt. n'apparaît guère que dans les verbes dénominaux: ceux en /-tia/, où elle est courante et constitutive

(106) Sur les formes verbales, v.ch.4.

de la classe (7.1.2.1.2, ex. (402c)), et ceux en /-wia/, où elle est beaucoup plus restreinte (7.1.2.2.3, ex. (401c-d)).

À part ces cas, les exemples en sont sporadiques. Le verbe cuiltonoa "enrichir", employé comme quasi-synonyme de tlamach-tia "rendre heureux", la plupart du temps comme transitif réfléchi:

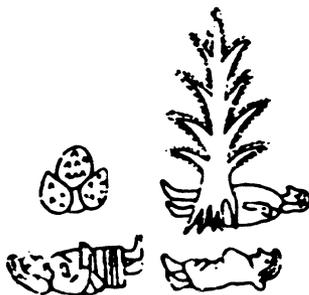
(467)(VI,13) Ōmpa (ǝ-)mo-tlamach-tiâ, (ǝ-)mo-cuiltonoâ "Là-bas ils sont heureux, ils sont prospères"

l'est aussi, beaucoup plus rarement, comme bitransitif:

(468)(VI,2) Ca ye (ǝ-)qui-mo-tlamach-tia, ca ye (ǝ-)qui-mo-cuiltonoa in cuahuiti in tetl "Voilà qu'il est heureux, voilà qu'il jouit du bâton et de la pierre (= qu'il se plaît à infliger des punitions)"

Nous avons d'autre part trouvé un hapax de aquia, habituellement v.t. "faire entrer, mettre dans" (semi-causatif de aqui v.i. "entrer", 7.1.1.2.3), avec le réfléchi et un objet défini référant à ce dans quoi l'on entre (type applicatif-locatif, cf. 3.4.2.4.1):

(469)(XII,114) Tlahuiztli (ǝ-)c-om-m-aquia-yâ "Ils se mettaient dans leurs habits guerriers"



3.3. La diathèse récessive: formes impersonnelles et passives.

Nous utiliserons ici le terme de diathèse récessive dans le sens que lui donne Tesnière (1959): un procédé "qui diminue d'une unité le nombre des actants". Nous lui donnons aussi le même sens restrictif qu'il laisse curieusement sans commentaire: car tous les exemples qu'il donne concernent un effacement au niveau du sujet, les problèmes de l'effacement de l'objet étant traités ailleurs, très rapidement (sous le terme de "valence inemployée de l'objet"), et sans être rapproché de celui du sujet.

En ce qui concerne le nahuatl, nous verrons: -a) que l'effacement du sujet a des effets différents selon la valence du verbe auquel il s'applique; -b) qu'il doit indubitablement être relié à l'effacement de l'objet, décrit plus haut (3.1.3.2.1); et -c) qu'il s'agit d'un phénomène qui remet en cause la notion même de sujet.

3.3.1. Formes impersonnelles dérivées de verbes intransitifs.

3.3.1.1. Les deux procédés.

Il existe, non un, mais deux procédés permettant de construire des verbes impersonnels à partir de verbes intransitifs, l'un par préfixation et l'autre par suffixation.

3.3.1.1.1. Impersonnels en / λ a-/.

Le premier procédé consiste simplement à préfixer / λ a-/ au radical verbal. On forme ainsi des impersonnels référant en général à des événements naturels, qui peuvent être traduits ou glosés par "tout V", "ça V", "il y a des choses qui V":

(470)(XI,24) In ve tla-totōniva, in ve tla-tzmolini, in ye tla-celiya... "Quand il se met à (ye) faire chaud ("des choses se réchauffent"), que tout germe, que tout reverdit..."

(471)(VI,163) In nicān tla-yohua, ye tla-nēci, ye tla-thui in mictlān "Quand ici il fait noir (yohua, cf. 3.2.3.1.b), il fait déjà jour (litt. "des choses apparaissent, nēci"), il fait déjà clair ("des choses sont visibles, īthui", cf. 7.1.1.2.1) au séjour des morts"

(472)(C.436) Tla-huāqui, tla-polihui "Tout se dessèche, tout se perd"

(473)(Ch.7,232) Tla-xixitin "Tous (les bâtiments) s'effondrèrent"

Comme le /la-/ objet (3.1.3.2.2.2), ce /la-/ sujet impersonnel peut avoir une valeur spatiale:

(474)(VI,254) Tla-alāhua, tla-petzcahui in īixpan petlatl, icpalli "C'est savonneux, c'est glissant devant la natte et le siège" (= il faut être prudent quand on a affaire au pouvoir royal)

(475)(IX,1) Iuh tla-man-cain ya huēcauh "Telle était la situation ("Ainsi étaient répandues, mani, les choses") autrefois"

mais on le trouve aussi (et plus fréquemment que /la-/ objet, 3.1.3.2.2.3) pour référer à des événements impliquant des humains: ces verbes marquent des procès non-agentaux, subis passivement, et en particulier des modifications ou des réactions corporelles incontrôlées:

(476)(VI,136) Cuix oc tla-chamāhua, cuix oc tla-pipiniya, cuix oc tla-tzoniztāya? "Y a-t-il encore de hautes statures, y a-t-il encore des âges avancés, y a-t-il encore des cheveux qui blanchissent?" (litt. "Est-ce qu'encore des choses prennent de l'épaisseur, est-ce qu'encore des choses prennent de l'âge, est-ce qu'encore des choses prennent des cheveux blancs?")

(477)(XII,25) Tla-quechpilihui "Les gens baissent la tête" litt. "des choses laissent pendre (-pilihui) le cou (quech-tli)"

(478)(XII,50) Huāl-la-chichitoca, tla-'cica, tla-huihuiyoca "On ("tout") s'éparpille, on est essoufflé, on tremble"

(479)(VI,35) Tla-īxcuātōlpōpozāhua, tla-tēnzacuāhua, tla-omizahui "Les paupières sont gonflées, les lèvres desséchées, les os décharnés", litt. "des choses se gonflent (pozāhua) par les paupières (īxcuātōl-li), se dessèchent (zacuāhua) par les lèvres (tēn-tli), jeunent (zahui) par les os (omi-tl)"

Remarque. On trouve quelques occurrences d'une forme

(480)(VII,19) Tla-mo-chihua "Tout pousse"

dans laquelle l'ordre anomal des préfixes (qui contredit le tableau (1)) témoigne d'un figement comme v.i. de la forme réfléchie mo-chihua litt. "se faire" (3.1.3.1.2).

3.3.1.1.2. /-wa/ et ses variantes.

Le second procédé est une suffixation. Le suffixe a la forme de base |-wa|, et peut provoquer diverses altérations sur le radical. D'abord, l'allongement d'un /-i/ final (nous unifions la graphie longue, malgré le fait que Carochi ne l'utilise pas systématiquement):

(481) cochī-hua "on dort", "tout le monde dort", "il y a des gens qui dorment" (cochi); yōli-hua "on vit" (yōli); tzātzi-hua "on crie" (tzātzi)

avec une modification de /i/ en /ō/ après /k/ et /m/:

(482) nemō-hua "on vit" (nemi); calacō-hua "on entre" (calacqui); pācō-hua "on se réjouit" (pāqui); micō-hua "on meurt" (miqui).⁽¹⁰⁷⁾

Cette apophonie après une labiovélaire fait disparaître le phonème ou l'appendice labial (les combinaisons |wo|, |k^wo| étant systématiquement réduites à /o/, /ko/):

(483) poliō-hua "on disparaît" (polihui); teōciō-hua "on a faim" (teōcihui); nechicaō-hua "on se rassemble" (nechicahui)

Elle est associée à une palatalisation de /s/ et /c/ en /š/, /č/:

(484) nēxō-hua "on apparaît" (nēci); huechō-hua "on tombe" (huetzi)

(107) Il y a pourtant (II,134) āmī-hua "on chasse" (de āmi v.i., 3.1.2.2.).

sauf pour àci "arriver", dont l'impersonnel est

(485) àxi-hua "on arrive" (108)

Dans les v.i. terminés par /-a/, ce /-a/ ne garde jamais son timbre devant /-wa/. Il y a, soit une apophonie et des modifications de la consonne précédente comme pour les verbes en /-i/:

(486) ēō-hua "on se lève" (ēhua, cf. (463)); quixō-hua "on sort" (quiza, cf. (484))

soit, après /k/, une réduction de |-a-wa| à |-o|:

(487) huetzc-o "on rit" (huetzca); cuic-o "on chante" (cuica); chichinac-o "on souffre mentalement" (chichinaca)

sauf pour chōca "pleurer", dont l'impersonnel est

(488) chōcō-hua "on pleure"

soit encore, et le plus souvent, maintien de la voyelle /a/ mais développement d'un suffixe /-lo/, qui est probablement analogique des passifs-impersonnels en /-l-o/ tirés des v.t. (3.3.2.1):

(489) māvana-lo "on a faim"; ahuiya-lo "on a du plaisir"

Les deux types de suffixation (/ -wa/ et / -lo/) peuvent apparaître comme doublets:

(490)(II, 78) Huāl-eō-hua, huāl-ēhua-lo "On se dresse, on se lève (vers ici)"

Il apparaît même des formes "hypercaractérisées" en /-wa-lo/, doublets sporadiques de formes en /-wa/:

(108) Il est difficile de dire si cette absence d'apophonie est due aux deux consonnes précédentes. Les phénomènes morphologiques du nahuatl affectent souvent un très petit nombre de radicaux, voire un seul, mais ces radicaux ont souvent des structures phonologiques spécifiques, de sorte qu'on ne sait pas toujours si la modification morphologique est à mettre au compte d'une spécificité (de type irrégularité), ou d'une règle morphophonologique qui se trouve n'avoir qu'un ou très peu de cas d'application. Noter aussi que tzatzī /ca'ci/ a pour impersonnel tzatzī-hua /ca'ci-wa/ et non *tzachihua */ca'ci-wa/ (481).

- (491)(IV,127) nemō-hua-ni, nemō-hua-lō-ni "on peut (-ni) vivre, ça permet de vivre"; (II,188) micō-hua-lō-ya "on mourait" (cf. (482))

et en /-lō-wa/, seuls impersonnels attestés des verbes irréguliers câ "être" et yāuh "aller" (4.6.1 et 2):

- (492) ye-lō-hua "on (y) est"; hui-lō-hua "on (y) va"

Cet impersonnel en /-wa/ concerne uniquement des références humaines. Les traductions habituelles sont "on V", "il y a des gens qui V", "tout le monde V", "les gens/des gens V", ou encore par une tournure existentielle ou un nom déverbal:

- (493)(Pl.19) Moca tzàtzi-hua-z "On criera à ton propos", "il y aura des cris à ton propos"
 (494)(VI,164) ... in òmpa ahuiya-lo, in pācō-hua "... là où l'on a du plaisir, ou l'on se réjouit"
 (495)(VI,36) Ātica in ye micō-hua, in ye poliō-hua "C'est par (manque d') eau qu'on meurt, qu'on disparaît"
 (496)(X,195-196) Āmo Chicōmoztōc huāl-quixō-hua-c "Ce n'est pas de Chicōmoztoc qu'on est issu"
 (497)(Ch.7,113) Īcuāc mayāna-lō-c "Alors il y eut une famine"
 (498)(VI,53) Tlachichiquilco in nemō-hua "C'est sur une arête qu'on vit"
 (499)(III,43) In Īcuāc on-āxī-hua in ĩtech Mictlān Tēuctli... "Quand on arrive auprès de Mictlān Tēuctli (seigneur du séjour des morts)..."

3 3.1.2. Interprétation.

Ces données posent immédiatement deux questions: celle de la relation entre les formes impersonnelles et le parcours sur la place d'objet (3.1.3.2.2.1), et celle de l'opposition entre les deux constructions.

3.3.1.2.1. L'impersonnel dérivé comme marque d'argument non-spécifié.

La relation entre les impersonnels en /-wa/ et les objets indéfinis peut évidemment être posée à partir de l'identité morphologique. Celle des impersonnels en /-wa/ est moins évidente. Il nous semble cependant qu'elle peut être appuyée par plusieurs arguments.

-a) Intuition sémantique. Les paraphrases qu'on peut être amené à donner de l'impersonnel reproduisent largement, sur la place sujet, celles qu'on peut donner de l'objet en /-tê-/ ("des gens", "les gens", "tout le monde"), à l'exception de on, évidemment restreinte à la place sujet. La tendance à utiliser une construction existentielle ("il y a des gens qui...") tient à une contrainte sur le sujet, que nous commenterons plus loin (3.3.1.2.2), et qui éclaire d'ailleurs l'origine du suffixe /-wa/.

-b) Manque morphologique. Il n'y a pas de solution préfixale à la non-spécification d'un sujet humain:

(500) *tê-cochi

mais on voit mal pourquoi cette non-spécification serait impossible dans l'absolu (et les traductions de (493)-(499) correspondent bien à un tel cas de figure). Si (500) est impossible, ce n'est pas parce qu'il serait impossible d'imaginer un événement caractérisé par le fait que des gens non spécifiés dorment; ce doit donc être parce que des contraintes morphosyntaxiques pèsent sur l'expression de cet événement.

-c) "Sujet retardé".

On a pu voir des exemples de coordination parataxique introduisant successivement un objet indéfini puis un objet défini (3.1.3.2.2.2.d, ex. (177)-(180)). Or, bien que ce soit rare, on trouve aussi la coordination d'un impersonnel et d'une forme personnelle, qui semble répondre au même procédé:

(501)(VI,79) Ca on-o-hua-c⁽¹⁰⁹⁾, ca on-o-qu-ê in tēuctlàtòquē
 "Il y a des gens assis (on-o-c) là, ils sont assis là,
 les seigneurs souverains"

(502)(II,183) Ōmpa micō-hua-ya, ōmpa miqui-yâ in māmaltin "Là
 il y avait des morts, ~~la~~ mouraient les prisonniers"

(109) Le radical est /o/, cf. 4.6.4.

-d) Apparetements dialectaux.

Nous connaissons deux cas dialectaux dans lesquels l'impersonnel dérivé d'un v.i. et l'objet indéfini d'un v.t. ont des propriétés communes. D'abord, dans les dialectes du Morelos (Dakin (1976), Pittman (1948), Brewer et Brewer (1971)), où la forme impersonnelle est utilisée avec une valeur honorifique:

(503a)(MORELOS) cochi-hua "il dort (hon.)"

mais c'est aussi le cas de /-tē-/ , honorifique de l'objet:

(503b)(MORELOS) tē-huica "il l'(hon.) emmène"

Ensuite, dans les dialectes du D.F. (Hercasitas (1968), López Avila (1984), Launey (1979: appendice 1); v. aussi plus loin 8.2. 6.3), l'impersonnel est souvent utilisé avec un sujet morphologiquement ou sémantiquement pluriel:

(504a)(MILPA ALTA) Oc cequi tlācatl hui-lo-hua "D'autres gens y vont" (cf.(492)); (TLACOTENCO) Noch tlācatl pāpaco-hua "Tout le monde se réjouit"

et le même phénomène apparaît avec /-tē-/ et un objet pluriel:

(504b)(MILPA ALTA) ō (ō-)tē-huāl-ica-que tlāca "Ils amenèrent des gens"; (TLACOTENCO) Inin yōlcātl ō (ō-)tē-cuā-ya huēhuetques "Cet animal mangeait les vieillards"

Nous pouvons donc considérer comme raisonnable l'hypothèse que, tout comme /-tē-/ marque un parcours disjonctif sur une classe d'objets, /-wa/ marque un parcours disjonctif sur une classe de sujets. Reste à préciser cette idée, et à expliquer l'opposition entre les deux types d'impersonnels.

3.3.1.2.2. Les fonctions au niveau relationnel et au niveau verbal

Si l'impersonnel en |-wa| est bien une marque d'argument non spécifié (par parcours disjonctif sur la classe), alors d'où vient l'opposition avec l'impersonnel en /la-/? Ou autrement dit: comment se fait-il qu'on n'ait ni |-wa| dans le type (470)-(480), ni /-tē-/ comme marque du sujet indéfini (type (500))? Nous pensons

que ces phénomènes peuvent s'expliquer par le fait que des problèmes différents se posent au niveau du verbe - qui se présente comme un complexe morphématique comprenant un radical et des préfixes actanciels -⁽¹¹⁰⁾ et au niveau relationnel dont il dérive.

Le schéma relationnel (terme d'origine - relation - terme d'arrivée, respectivement abrégés ci-dessous par TO, R et TA) produit comme forme canonique (3.2.2.2) la structure transitive, dans laquelle au terme d'origine correspond⁽¹¹¹⁾ le sujet, à R le radical verbal et au terme d'arrivée l'objet. Cette correspondance peut être représentée par le schéma suivant, où nous rétablissons l'ordre de surface des morphèmes du nahuatl:

$$(505) \quad \begin{array}{ccc} \underline{TO} & \underline{TA} & \underline{R} \\ \downarrow & \downarrow & \downarrow \\ \underline{S} & \underline{O} & \underline{RV} \end{array}$$

La structure intransitive a pour source une contrainte de co-référence au niveau des places d'argument, qui entraîne le vidage de l'une des deux places, soit:

$$(506) \quad \begin{array}{ccc} \underline{TO} & \emptyset & \underline{R} \\ \downarrow & \downarrow & \downarrow \\ \underline{S} & \emptyset & \underline{RV} \end{array}$$

Mais pourquoi ce vidage devrait-il se produire nécessairement au niveau de la place de terme d'arrivée? On peut très bien imaginer a priori des formules de base qui auraient la forme

$$(507) \quad \emptyset \quad \underline{TA} \quad \underline{R}$$

Encore faut-il que l'opposition entre (506) et (507) ait une interprétation syntaxico-sémantique, et une manifestation morpho-syntaxique. Voyons ces points.

L'opposition (506)-(507) ne peut avoir comme origine que les propriétés sémantiques du terme unique, et sa relation au procès.

(110) Et des suffixes aspecto-modaux dont il sera question au ch. IV.

(111) On peut ici parler de réécriture au sens générativiste.

Très simplement: si le terme unique a les propriétés qui sont habituellement liées au TO, alors il se maintient comme TO, et le TA est vidé; si en revanche il a les propriétés qui sont habituellement liées au TA, alors il se maintient comme TA, et c'est le TO qui est vidé.

Il y a certes ici le risque de se satisfaire d'une explication qui permet de gagner à tout coup. Si l'opposition entre les deux impersonnels correspond à une opposition entre les schémas de type (506) (pour l'impersonnel en |-wa|) et (507) (pour l'impersonnel en /ʌa-/), nous risquons de tomber dans une argumentation circulaire. C'est que les propriétés liées au terme d'origine sont celles d'agent, impliquant elles-mêmes en principe le caractère animé, tandis que celles qui sont liées au terme d'arrivée sont des propriétés non-agentales, qui n'ont aucune implication sur l'opposition animé/non-animé. On peut donc s'attendre à ce que tout verbe à sujet inanimé tombe dans le type (507); mais si le sujet est animé, on ne peut que justifier a posteriori son appartenance au type (506) ou au type (507), faute d'une définition claire de l'agentivité. Certains procès exprimés par des RV intransitifs sont clairement agentaux (p.ex. ami "chasser", calaqui "entrer", cuica "chanter", quiza "sortir", etc.); ceux qui, quoique s'appliquant à des animés, donnent des impersonnels en /ʌa-/ (type (476)-(479)), sont non-agentaux (encore qu'on puisse objecter que le tremblement et la dispersion dans (478) impliquent des mouvements et donc des actions...). Mais on ne peut guère faire mieux qu'observer que cochi "dormir", pāqui "se réjouir", miqui "mourir", et plusieurs autres dont le caractère agental est au bas mot douteux, fournissent un impersonnel en |-wa| et semblent donc appartenir au type (506). Un examen plus attentif montre cependant que le type (507) (qui fournit (476)-(479)) semble bien référer à des procès qui concernent uniquement le corps et n'affectent ni la conscience ni la volonté.

Nous laisserons aux ethnolinguistes le soin de tirer les conclusions qu'ils jugent appropriées sur ces données qui, du point de vue strictement linguistique, ne sont pas prédictibles. Tout juste peut-on prévoir une opposition claire dans le traitement morphosyntaxique de l'animé-agent et de l'inanimé, et une marge d'incertitude dans celui de l'animé non-agent. C'est cette marge d'incertitude qui permet la coordination de formes appartenant aux deux types d'impersonnels quoique référant à un même groupe de personnes:

- (508)(IV, 117) Calacō-hua, tla-ix-nelihui, tla-ix-moyāhua,...
tla-ix-tomāhua, iciō-hua "On entre, on a les yeux troubles, on a les yeux défaits..., on a les yeux enflés, (= c'est le tumulte et le désordre), on se dépêche (i-cihui)"

tandis que l'opposition animé-agent vs. inanimé rend compte de l'occurrence sur un même verbe des deux formes impersonnelles, cf. tla-polihui "tout disparaît" (472) vs. pcliō-hua (494), ou:

- (509)(X, 168) Quitlātlatlāitiyāquē in quēnin tla-yā-z cenyohual,
cemilhuitl "Ils ont établi la façon dont les choses devaient aller (≠ huilō-hua cf. (492) ou (504a) toute la nuit et tout le jour"

- (510)(C.436) Nēxō-hua "Des gens apparaissent" (≠ tla-nēci cf. (471))

Incidentement, ce double impersonnel plaide pour la nécessité de poser un niveau d'analyse dans lequel existe une coréférence contrainte entre terme d'origine et terme d'arrivée (TO = TA), avant le vidage de la place non pourvue des propriétés canoniques attendues.

Après l'interprétation sémantique, passons maintenant à l'interprétation morphologique. Nous devons faire appel à une double contrainte: la contrainte subjectale, et la contrainte de sujet défini, qu'on peut énoncer ainsi:

- Le verbe nahuatl doit être pourvu d'un sujet
- Les propriétés du sujet sont attribuées au premier terme défini à partir de la gauche. S'il n'y en a pas, elles peuvent être attribuées à un terme vide (type impersonnel), mais elles ne peuvent en aucun cas être attribuées à un terme indéfini.

La contrainte subjectale (v. HAGEGE (1978)) est très banale, et nous l'avons déjà commentée (3.2.3.3). Il existe un certain nombre de propriétés morphosyntaxiques (dont les deux plus évidentes sont en nahuatl: la pronominalisation par le paradigme le plus à gauche du tableau (1), et l'accord en nombre) nécessairement présentes dans toute prédication verbale. Ces propriétés sont attribuées à l'actant unique du verbe intransitif, et à l'un des actants (dans une langue accusative comme le nahuatl: préférentiellement à celui qui est pourvu de propriétés agentales) du verbe transitif. Rappelons que les verbes impersonnels sont construits comme des intransitifs à sujet de 3e p. définie sans instantiation lexicale, 3.2.3.1.

La contrainte de définitude du sujet est elle aussi attestée dans de très nombreuses langues (v. LI (1975), en particulier les articles de CHAFE et KEENAN). Elle doit tenir aux propriétés thématiques associées à la bipartition induite par la présence constante d'au moins un morphème (éventuellement de forme zéro) marquant le sujet, et d'un radical verbal. En tant que point d'application de la prédication (v. la notion d'application subjectale, 3.2.3.3), ce sujet peut difficilement avoir la forme d'un parcours disjonctif de valeurs. Intuitivement, il est naturel de dire "étant donné telle entité, alors j'en dis que...", mais il est plus difficile de dire "étant donné une ou plusieurs entités sur l'identité desquelles je ne peux ou ne veux rien dire, alors j'en dis que....".

La combinaison des deux contraintes va entraîner un échelle de choix du sujet. Nous reprendrons les schémas (505)-(507), en les modifiant selon les conventions suivantes:

- (511) a: terme d'origine défini
b: terme d'arrivée défini
∅: terme vide (d'origine ou d'arrivée)
Δ: terme indéfini (valeur non-assignée, parcours disjonctif)

Cette liste représente une hiérarchie, et le passage du schéma relationnel au complexe morphologique va être représenté en termes de réécriture. Nous verrons plus loin (3.3.2) comment doivent être traités les schémas transitifs. En ce qui concerne les schémas intransitifs, (506) sera traité comme:

- (512) a∅R → aR (avec a sujet, et pas d'objet)

mais la réécriture correspondant à (507) sera:

- (513) ∅bR → bR (avec b sujet)

Si l'on préfère la représentation de type (506), on aura:

- (514) $\begin{array}{ccc} \underline{\emptyset} & \underline{TA} & \underline{R} \\ \downarrow & \downarrow & \downarrow \\ \underline{\emptyset} & \underline{S} & \underline{RV} \end{array}$ et non: $\begin{array}{ccc} \underline{\emptyset} & \underline{TA} & \underline{R} \\ \downarrow & \downarrow & \downarrow \\ * \underline{\emptyset} & \underline{O} & \underline{RV} \end{array}$

ce qui fait qu'on aura, par exemple:

- (515a) (∅-)huâqui in xōchitl "la fleur se dessèche"
(∅-)celiya in cuahuitl "l'arbre reverdit"

et non:

- (515b) *(∅)qui-huâqui in xōchitl
*(∅-)qui-celiya in cuahuitl

Le nahuatl ne connaît pas de construction à sujet impersonnel et objet défini du type latin me paenitet "je regrette", litt. "il me cause du regret".

Si maintenant on a affaire à un argument non distinct (parcours disjonctif sur la classe), les schémas de base auront respectivement la forme:

(516) $\Delta\acute{e}R$ (correspondant à (512))

(517) $\acute{e}\Delta R$ (correspondant à (513))

(516) se heurte à la contrainte de définition et doit donc être transformé. Cette transformation peut être formulée ainsi :

(518) $\Delta\acute{e}R \rightarrow \acute{e}\acute{e}R^{\circ}$

ce qui se lit: le prédicat verbal devient impersonnel par vidage de la place de terme d'origine, mais ce changement de valence doit être marqué sur le prédicat verbal (ce que nous symbolisons ici par $\underline{\circ}$, représentant le suffixe $|-wa|$). Ce vidage représente le transfert de l'application subjectale (impossible dans le cas d'un indéfini) à une application situationnelle (3.2.3.3). En termes intuitifs: on passe de p. ex. "le prédicat dormir s'applique à un ou plusieurs individus non spécifiés, qui dorment (ou: qui appartiennent à la classe des actants sujets possibles du prédicat verbal dormir)" à: "le prédicat dormir s'applique à la situation de référence, dans laquelle il prend place (ainsi que les participants non-spécifiés au procès correspondant)". On a ainsi une localisation sans identification (la situation contient le procès représenté par dormir mais peut aussi en contenir d'autres), qui équivaut à une prédication d'existence ("il y a dormir..."). On verra plus loin (7.1.2.3) que $|-wa|$ représente bien dans certains cas une prédication existentielle.

La contrainte de définitude ne s'applique pas à (517), qui donne tout naturellement:

(519) $\acute{e}\Delta R \rightarrow \Delta R$

où Δ représente le préfixe indéfini $/\lambda a-/$, mais où il y a aussi un sujet de type impersonnel, admis par la liste hiérarchique de (511) s'il n'y a pas d'autre terme apte à fournir un sujet (le fr. il se dessèche des choses fournit un parallèle assez satisfaisant au nah. tla-huâqui). On voit qu'une fois de plus la forme

zéro de la 3e personne définie est essentielle: au niveau relationnel, il y a indubitablement un terme d'origine, même s'il est vide; au niveau morphologique, il y a indubitablement une absence de morphème explicite, absence dans laquelle se rejoignent le vide et le défini.

Deux problèmes demeurent. D'abord, comment se fait-il que le schéma (519), s'il est bien à la source des impersonnels de type (476)-(479), ne donne jamais /-tē-/?

(520) *tē-chamāhua, *tē-pipiniya, *tē-tzoniztāya, *tē-quech-pilihui, etc.

On pourrait, comme dans le cas du / λ a-/ objet "généralisant" (3.1.3.2.2.3), faire appel au caractère non-marqué de ce morphème dans son opposition avec /-tē-/. Mais on voit mal pourquoi ce caractère non-marqué apparaîtrait nécessairement après un terme d'origine vide. Plus probablement, les raisons sont à chercher dans la relation de l'opposition /-tē-/ - / λ a-/ à l'opposition fonctionnelle objet-datif - objet-accusatif (3.2.4.3). Là encore on a des propriétés sémantiques préférentielles: au datif sont liées les possibilités de réaction affective et intellectuelles et une agentivité latente; à l'accusatif, la passivité et l'absence de contrôle de l'entité sur elle-même. On voit que ces propriétés recouvrent largement l'opposition animé - inanimé, mais là comme ailleurs il peut y avoir une marge d'incertitude, si bien que l'opposition /-tē-/ - / λ a-/ pourrait recouvrir au moins dans certains cas une opposition datif - accusatif plutôt qu'une opposition humain - inanimé. D'autres propriétés du datif seront examinées à propos de la passivation (3.3.2), des causatifs (3.4.1) et des applicatifs (3.4.2).

Le deuxième problème pendant est celui du traitement des termes d'origine indéfinis dans les constructions transitives. Il fait l'objet de la section suivante (3.3.2).

3.3.2. Formes passives et impersonnelles tirées de v. transitifs.3.3.2.1. Morphologie du passif.

Les v.t. du nahuatl ont des formes dites passives, traduisibles en français, soit par la tournure passive SN est Vppé, soit par on V SN, et qui ont les caractéristiques suivantes:

- a) La forme passive d'un v.t. est un v.i.
- b) Ce changement de valence est marqué par un suffixe.
- c) Le sujet du passif correspond sémantiquement à l'objet de l'actif transitif correspondant.
- d) Aucun complément d'agent ne peut être exprimé⁽¹¹²⁾.

Le suffixe a le plus souvent la forme /-lo/. Il élide le /-a/ final des radicaux terminés par deux voyelles (qui sont toujours /-ia/ ou /-oa/⁽¹¹³⁾;

- (521)(II,184) Àmo (ø-)cua-lō-yā "(Les prisonniers) n'étaient pas mangés"
- (522)(XII,47) Àmo ic (ø-)xiccāhua-lo "Ce n'est pas pour cela qu'on l'abandonne"
- (523)(VI,256) Àmo huel (ø-)tēnēhua-lō-vā "On ne pouvait pas les mentionner"
- (524)(VI,252) In āquin (ø-)nōnōtza-lo... "Celui qui est admoneste..."
- (525)(Pl.19) Ti-māma-lo "Tu es porté sur le dos"
- (526)(VI,157) Ic oc palēhuī-lo in cihuātl "Ainsi la femme est encore soulagée (palēhuia)"
- (527)(Pl.5) Ti-vēqu-ītō-lō-z, ti-cual-ītō-lō-z "Il sera dit (ītoa) de toi du bien, il sera dit de toi des choses flatteuses" ("tu seras mentionné en bien")
- (528)(X,196) Aoccān (ø-)celī-lō-quē "Nulle part ils ne furent reçus (celia)"

(112)(C.433) "Los verbos pasivos no tienen persona, que haze, que en latin se pone en ablativo con a, vel ab, por que no se dice en esta lengua yo soy amado de Pedro, lo qual es menester dezir por activo, nēchtlazotla in Pedro."

(113) Sur l'allongement de /i/ et de /o/ dans cette position, ainsi que sur l'allongement du /-o/ de /-lo/ devant suffixe, cf. 4.2.3.1.

Dans certains cas, le passif est formé en remplaçant la voyelle finale par /-o/ (type de formation symbolisé ici par /-^oo/). Il s'agit des verbes dont la consonne finale est /k/ ou /n/, ainsi que de itla "voir":

(529)(VI,242) T-ān-ō-ti-huī "Nous allons (-ti-huī) prisonniers (āna "prendre")"

(530)(X,121) (ø-) itlan-ō in imichpōchhuān "Leurs filles sont recherchées (itlani) (en mariage)"

(531)(VI,223) Ni-totōc-o "Je suis poursuivi (totōca)"

(532)(III,45) Yēhuāntin in (ø-)huītec-ō "Ce sont ceux qui sont frappés"

(533)(C.528) N-itt-o "Je suis vu", "on me voit" (itla)

et de ceux dont elle est /s/ ou /t/ (seulement devant /i/ dans ce dernier cas, puisqu'à part itla le nahuatl n'a pas de RV terminé par /-ta/), qui se trouvent alors palatalisés:

(534)(III,49) Āzo tlepan (ø-)tlāx-ō "Peut-être sont-ils jetés (tlāza) au feu"

(535)(XI,3) (ø-) imacax-ō "Ils sont craints (imacaci)"

(536)(Pl.5) Ti-tlācamach-ō-z "Tu seras obéi (tlācamati);

(X,196) Aocmo (ø-)iximach-ō-quē "Ils ne furent plus reconnus (iximati)"

Le verbe /a'wa/ āhua "gronder" a un passif /ayo/ qui appartient probablement à cette série malgré son apparence anormale: le /-o/ final peut en effet provenir de |-wo| (cf.(483))⁽¹¹⁴⁾; quant à l'alternance /' - /y/, cf. 5.1.2.3.4:

(537)(X,178) Ic (ø-)ay-o in ā-(ø-)mo-zcalia "C'est ainsi qu'on réprimande celui qui n'est pas raisonnable"

Enfin, un suffixe de forme /-wa/, avec allongement de la voyelle précédente, est attesté avec les verbes terminés en /-i/ (sauf après /k/, /n/, /s/, /c/, /t/ qui entraînent le type /-^oo/):

(114) Ce qui ne fait que repousser le problème, puisque tous les autres v.t. terminés par /-wa/ ont le passif régulier en /-lo/; il est vrai qu'ils ont aussi tous une voyelle devant /-wa/.

- (538)(Pl.23) Àzo huel (ø-)on-ī-hua... in ātōlātziintli "Peut-être l'atole liquide est-il bu (i) comme il faut" (= il ne faut pas troubler l'ordre social)
- (539)(III,49) ... ànozo (ø-)cacali-huā "ou peut-être sont-ils percés de fleches"

ainsi qu'après deux consonnes, même si la seconde est /k/ ou /s/ pas d'exemple de v.t. terminé en /-Cni/ ou /-Cti/), /s/ étant alors palatalisé:

- (540)(Pl.19) T-itqui-hua "Tu es porté sur les bras"
- (541)(XI,11) In ìcuac (ø-)àxi-hua... "Quand il est atteint (aci v.t., 3.2.5.2.3)..."

Une apophonie /i/>/ø/ apparaît dans quēmi "revêtir" (seul radical à notre connaissance terminé par /-mi/):

- (542)(VI,168) Ciyahuiztli, tlāpalihuiztli in (ø-)cua-lō-z, in (ø-)ī-hua-z, in (ø-)quēmō-hua-z "C'est la fatigue et l'effort qu'on mangera, qu'on boira, qu'on revetira"

On rencontre des doublets morphologiques (y compris dans des combinaisons synonymiques), le plus souvent dans le sens de /-lo/ après /-a/:

- (543)(Pl.30) T-itta-lō-z "Tu seras vu" (cf.(533))
- (544)(V,171) (ø-)tlāx-o, (ø-)tlāza-lo in tētilmā "On jette, on abandonne ses vêtements" (cf.(534))
- (545)(IV,93) Àzo (ø-)huāhuāna-lō-z, (ø-)huāhuān-ō-z "Peut-être sera-t-il écorché, peut-être l'écorchera-t-on"
- (546)(VI,243) (ø-)āhua-lō-ya "Il se faisait gronder" (cf.(537))
- (547)(Pl.7) (ø-)āna-lō-z-quē "Ils seront pris" (cf.(529))

et /-o/ après /-i/:

- (548)(VI,247) in (ø-)itc-ō-ni, in (ø-)māma-lō-ni "celui qui doit (-ni) être porté a bras et sur le dos" (cf.(540))

ainsi que de rares exemples d'hypercaractérisation en /-wa-lo/, le plus souvent par analogie contextuelle (un passif normalement en /-wa/ se voit suffixer /-lo/ au contact d'un passif en /-lo/):

- (549)(Pl.10) ... in tlein (ø-)cua-lò-ni ànozo (ø-)i-hua-lò-ni
 "ce qui est mangeable ou buvable"
 (550)(IX,56) Mā (ø-)cuí-hua-lò-quê, mā (ø-)āna-lò-quê, "Peut-
 être auront-ils été pris, peut-être auront-ils été
 attrapés"

3.3.2.2. Les impersonnels tirés de v.transitifs.

La même suffixation fournit des formes impersonnelles en remplaçant le préfixe sujet par /tē-/ ("des gens sont Vppé", "on V des gens"):

- (551)(C.435) Tē-tlazòtla-lo "Il y a des gens qui sont aimés"
 (552)(X,178) Íc tē-ay-o, tē-pināuhtí-lo "C'est ainsi qu'on
 reprimande les autres, qu'on fait honte aux autres"
 (ahua, pināuhtia)
 (553)(XII,103) Tē-huihuilān-o "Des gens sont trainés (huilāna)
 en tous sens (redoublement /CV'/)"

ou par /ʎa-/ ("des choses sont Vppé", "on V des choses"):

- (554)(C.435) Tla-chiya-lo "On regarde"
 (555)(C.507) Àzo ye ò cuēl on-tla-cua-lò-c "Peut-être a-t-on
 déjà mangé"
 (556)(II,189) Tla-mamali-hua "On fore (des trous)"

Il existe d'autre part des impersonnels réfléchis ("on se V"). Le préfixe est alors le réfléchi indéfini /ne-/ (cf.(117)). Ces impersonnels ont les valeurs habituelles du réfléchi, à savoir le réfléchi strict (cf. 3.1.3.1.2):

- (557)(VI,129) Ne-chìchìhua-lo "On se prépare"
 (558)(X,197) Ne-centlali-lò-c "On se réunit"(cf.(56))

le réciproque:

- (559)(C.435) Ne-tlazòtla-lo "Des gens s'aiment" (cf.(58))
 (560)(X,178) Íc ne-ay-o "C'est ainsi qu'on se querelle" (cf.
 (60))

le mouvement:

- (561)(XII,50) Huāl-ne-tlalò-lo "On revient en courant" (cf.(113))
 (562)(X,196) Huāl-ne-cuepa-lò-c "On s'en retourne" (cf.(65))

l'état physique, mental ou affectif:

(563)(III,47) Cencâ ne-cuiltonô-lo "Il y a une grande prospérité" (mô-cuiltonoa "il est riche", cf.(92))

(564)(III,43) Cencâ ne-tolinî-lo "Il y a une grande misère" (mo-tolinîa "il est malheureux", cf.(91))

En revanche, le réfléchi à valeur passive ne peut pas donner d'impersonnel en /ne-/, v. plus loin

/ne-/, comme /la-/ (3.1.3.2.1), élide /i/ devant /CC/:

(565)(XII,56) Ne-'calihua "on se bat" (m-icali); (IX,92) in ne-'tôtî-lô-ni "les instruments" ⁽¹¹⁵⁾ pour danser (m-î-tôtia); (VI,64) in ne-lpî-lô-ni "la ceinture" (mo-lpia "il s'attache")

Remarque. Il y a un impersonnel sur la forme superficiellement transitive de ayi "faire" (3.2.5.2.4):

(566)(VI,94) Ca tla-ayi-hua, ca ne-mîltî-lo, ne-caltî-lo, tla-tequipanô-lo "On s'active, on se fait des champs, on se fait des maisons, on travaille"

3.3.2.3. Interprétation.

3.3.2.3.1. Passif et indéfini.

Nous avons gardé la dénomination traditionnelle de passif, qui parmi les propriétés énumérées plus haut (3.3.2.1) hypostasie la troisième (transfert des propriétés du sujet sur le terme qui à l'actif serait l'objet). Mais on peut se demander si cette réorientation de la diathèse, qui est traditionnellement considérée comme définitoire, n'est pas en réalité un phénomène dérivé d'une opération d'indéfinition.

Nous sommes incités dans cette voie par la disparition complète du terme d'origine (qui devrait fournir le sujet s'il était défini). Et nous voyons que nous pouvons reprendre le raisonnement fait plus haut (3.3.1.3.1) à propos des impersonnels d'intransitifs pour nous en convaincre.

(115) Sur ce sens de l'éventuel (-ni) impersonnel, cf. 5.2.4.5.

D'abord, l'intuition sémantique (confirmée par la possibilité très générale de traduire en français par le pronom indéfini on) reste valable, de même que la constatation de l'absence de solution préfixale. L'alternance entre formes indéfinies et définies, marquée au niveau de l'objet par un changement préfixal (3.1.3.2.2.2, ex. (177)-(180)) et dans les v.i. par une coordination entre forme impersonnelle et forme personnelle (3.3.1.2.1, ex. (501)(502)) se manifeste dans le cas des v.t. par l'alternance entre un verbe passif et l'actif correspondant (le second introduisant le TO défini comme sujet):

(567)(III,35) Ca ni-huāl-nōtza-lo, (ø-)nēch-huāl-nōtza in tō-natiuh "Je suis rappelé, (c'est) le soleil (qui) me rappelle"

(568)(IX,3) Oncān (ø-)vāōchīhua-lō-quē, in (ø-)quim-on-vāōchī-hua-va Tēcuāntepēcatl "Là ils furent attaqués, ceux ("celui") qui les attaqua(en)t, c'était le(s) Tequan-tepeque"

La présence de deux classes d'arguments permet d'ailleurs des jeux plus complexes, puisqu'on peut faire alterner TO indéfini et TA défini (sujet de passif), puis TO défini et TA indéfini (actif avec objet indéfini):

(569)(Ch.7,101) (ø-)pēhua-lō-quē in tlatilōlcā, yēhuāntin (ø-)tē-pēuh-quē in Tenōchcā "les Tlatilulcas furent vaincus, ce sont les Tenochcas qui furent vainqueurs ("vainquirent des gens")"

ou une double indéfinition (forme impersonnelle) et la définition du TA:

(570)(XII,25) Tē-pepetla-lo, (ø-)pepetla-lō in pipiltzitzintin "On coiffe des gens, on coiffe les enfants"

ou des deux arguments:

(571)(IX,51-52) Niman ye ic tē-nōtza-lo, (ø-)quin-nōtzā in Oztōmécā "Alors il y a un appel ("on appelle des gens"), ils appellent les Oztomecas"

ce qui se produit évidemment aussi dans la reprise définie d'un impersonnel réfléchi :

(572)(II,59) Ne-tzom-pāc-o, in tlamāni (ǫ-)mo-tzom-pāca "Il y a lavage (pāca "laver") des cheveux (tzon-tli), le chasseur se lave les cheveux"

En ce qui concerne les données dialectales, l'utilisation du suffixe /-lo/ est bien attestée avec une valeur honorifique dans les dialectes du Morelos (v. Pittman (1948)) :

(573)(MORELOS) /(ǫ-)ki-wika-lo/ "Il (hon.) l'emmène"

mais on voit bien que du passif cette forme n'a que le suffixe et non la structure actancielle, qui demeure active, inchangée par rapport à la forme simple correspondante /(ǫ-)ki-wika/ "il l'emmène". Il y aurait d'ailleurs sans doute contradiction à utiliser, pour marquer une catégorie affectant le sujet, un procédé qui transfère les propriétés du sujet à un autre terme. C'est sans doute la raison pour laquelle les dialectes du D.F., plus conservateurs (en ce sens qu'ils ne dissocient par l'occurrence du suffixe /-lo/ des opérations sur la diathèse), n'utilisent pas le passif comme marque de sujet pluriel équivalent à (504) - là encore, il y aurait contradiction -, sauf dans le cas d'un impersonnel réfléchi :

(574)(TLACOTENCO) Noch tlacatl ǫ no-nechicǫ-lǫ-c "Tout le monde se réunit" (mo-nechicoa; no- est l'équivalent du cl. ne-)

3.3.2.3.2. Passif et impersonnel.

Il ne fait donc aucun doute que le passif est bien la marque d'une indéfinition du TO, et appartient ainsi à la famille des constructions qui marquent un argument non-spécifié. Mais surtout, il apparaît, non comme une troisième construction (avec les préfixes indéfinis et les impersonnels de type 3.3.1), mais bien comme un cas particulier de ces impersonnels. Plus exactement: ce sont des impersonnels avec quelque chose de plus. Ceci apparaît à deux niveaux: relationnel et morphologique.

Au niveau de la structure relationnelle, nous pouvons reprendre les conventions de type (516)-(519), en donnant aux passifs des sources de forme :

(575a) ΔbR (TO indéfini, TA défini)

et aux impersonnels des sources de forme :

(575b) $\Delta_1 \Delta_2 R$

pour ceux en /tē-/ et /la-/ (les indices marquant que les deux classes soumises au parcours disjonctif sont distinctes), et

(575c) $\Delta \Delta R$

pour les impersonnels réfléchis en /ne-/ (les deux classes d'argument sont identifiées⁽¹¹⁶⁾).

Ce qu'il y a de plus par rapport à (516), c'est que le terme d'arrivée n'est pas vide. Le vidage du terme d'origine, analogue à celui qui se passe dans (518), va donc se trouver associé à une autre opération, la réorientation de la diathèse par rapport à ce terme d'arrivée.

Voyons maintenant si cette réorientation a une interprétation morphologique. Ce qui frappe d'emblée, c'est l'identité des marques suffixales du passif et de l'impersonnel : dans les deux cas, /-wa/, /-^oo/ et /-lo/ se trouvent attestés. Mais on voit aussi une différence distributionnelle :

/-^oo/ est restreint à certains contextes consonantiques, d'ailleurs plus rares avec les v.i. (essentiellement : les finales /-ka/, (487)) qu'avec les v.t. (cf.(529)-(536)).

/-lo/ n'apparaît dans les v.i. qu'avec une petite partie de ceux terminés en /-a/ ((489)-(490)), finale d'ailleurs minoritaire dans cette classe (3.2.2.1). Aucun v.i. terminé en /-i/ (finale la plus fréquente) n'a d'impersonnel en /-lo/.

(116) Mais de manière contingente : on a TO=TA mais on pourrait aussi avoir TO≠TA ; si l'identification TO=TA est contrainte, alors on a des verbes intransitifs, cf.3.2.2.2.

/-wa/ n'apparaît dans les v.t. qu'avec une petite partie de ceux terminés en /-i/ (538), finale très largement nimoritaire dans cette classe. Aucun v.t. terminé en /-a/ n'a le passif en /-wa/.

Ces données nous permettent de poser comme norme morphologique: impersonnels en /-wa/ pour les v.i., passifs-impersonnels en /-lo/ pour les v.t. Les contre-exemples peuvent être expliqués par des phénomènes analogiques secondaires tendant à attribuer un suffixe /-wa/ à une finale /-i/ et un suffixe /-lo/ à une finale /-a/ quelle que soit la valence du radical. En somme, il y a à date classique une relative autonomie morphophonologique des suffixes, qui d'ailleurs apparaît bien dans les doublets ((490) et (543)-(548)), dans les hypercaractérisations ((491)-(492) et (549)-(550)), ainsi que dans des formes dialectales comme (573), qui attestent une perte complète de la valeur originelle du suffixe.

Enfin, il n'y a certainement rien de choquant phonétiquement à supposer que le /-o/ postconsonantique puisse provenir d'un ancien */-wa/. Cette hypothèse peut être corroborée par un comportement identique, dans la morphologie verbale, des finales /-o/ et des finales /-wa/ du passif-impersonnel (elles ne connaissent pas l'apocope, 4.2.2.1). Mais en particulier, /-lo/ pourrait ainsi être l'évolution d'un complexe de deux suffixes, */-l-wa/. Nous verrons plus loin (3.4.1) qu'il existe bien un suffixe /-l-/ susceptible d'entrer dans d'autres combinaisons. Et nous pensons que ce suffixe /-l-/ représente bien l'opération "supplémentaire" qui apparaît dans l'indéfinition du TO des v.t.: la réorientation de la diathèse par rapport à un TA non vide.

Restent peut-être trois problèmes. D'abord, celui de l'origine de la forme /-^oo/ du suffixe. Nous n'avons pas d'explication vraiment convaincante à proposer, sinon que ce /-o/ final peut sans doute provenir, non seulement de */-Vwa/, mais aussi de */-Vlo/ (lui-même issu de */-Vlwa/), par l'intermédiaire d'une vélarisation de /l/ tendant à la vocalisation en [o] ou [u] (cf. la morphophonologie de |l| sous-jacent en serbo-croate, ou l'évolution

en français des groupes /-alC-/ du latin); mais nous ne savons pas expliquer pourquoi une telle évolution se serait produite précisément dans ces contextes-là et non dans d'autres. Nous sommes moins convaincu aujourd'hui par une explication que nous avons proposée précédemment (Launey (1976)), et qui consistait à poser pour les formes passives une double origine: la réorientation de la diathèse marquée par /-l-/ , et celle qui est induite par l'aspect perfectif, dans lequel le TO perd une partie de ses propriétés subjectales au profit de propriétés datives (v. Benveniste (1952), Culioli (1971), et ci-dessous 4.2.2.1.2). Notre argumentation se fondait sur le fait que l'apocope comprise dans le suffixe /-^oo/ est également le procédé formant la base perfective du verbe⁽¹¹⁷⁾. Mais cette interprétation, pour séduisante qu'elle puisse paraître, se heurte à trois objections: -a) pourquoi /-^oo/ est-il restreint à certains contextes phonologiques, et pourquoi ne voit-on pas plus généralement de doublets /-lo/ ou /-^oo/ sur le même verbe? -b) /-^oo/ s'applique à certaines finales (en particulier /-ka/ ou /-CCa/ dans itta, (531)-(532)) qui n'ont pas l'apocope au parfait (4.2.2.1.1); et -c) l'opposition entre la base à finale vocalique du présent et la base apocopée (à finale consonantique) du parfait semble un développement récent de certains dialectes seulement (v. Canger (1980)), ce qui rend peu plausible qu'elle ait pu acquérir une telle portée syntaxico-sémantique.

Le deuxième problème concerne la présence de /-l-/ non seulement au passif (où il y a bien un transfert de propriétés du sujet sur un terme d'arrivée défini), mais aussi aux impersonnels (3.3.2.2), où la forme indéfinie du terme d'arrivée ..'empêche d'acquérir ces propriétés de sujet (il s'agit en fait d'impersonnels de type gAR comme (519)). Bien que l'ordre d'application des

(117) En outre, certains RV qui n'ont pas d'apocope, comme ceux qui sont terminés par /-CCi/ ou les monosyllabes en /-i/ ont également le passif en /-wa/, cf. /i-wa/(538), /itki-wa/ (540), ce qui va dans le même sens.

règles constitue souvent plus une commodité pour le linguiste qu'une explication des processus linguistiques, il nous semble nécessaire de préciser que par réorientation nous entendons une opération différente de (ou: antérieure à) la passivation proprement dite. Elle est simplement issue du passage de schémas de type (575) à des schémas à TO vide et TA non-vide (ØbR, ØΔR), schémas auxquels s'applique ensuite, non une subjectivisation automatique du TA, mais un choix hiérarchisé du sujet, comme nous l'avons exposé en 3.3.1.2.2 (et qui fait de b dans ØbR le sujet, mais laisse un sujet impersonnel dans ØΔR).

Le troisième problème concerne l'existence de 3 types d'impersonnels préfixés (/tē-/ , /λa-/ , /ne-/) dans les v.t. contre un seul (/λa-/) dans les v.i. Celui-là ne nous semble pas crucial. En ce qui concerne /ne-/, on peut raisonnablement souligner l'utilité d'un procédé marquant la permanence de la coréférence par delà le vidage des deux places d'argument. En ce qui concerne /tē-/ (ou plutôt: l'opposition /tē-/-/λa-/), elle va plutôt dans le sens de ce que nous disions à propos des impersonnels en /λa-/ (3.3.2.3.2), à savoir: que l'on a bien au niveau de la place de TA une opposition de type datif - accusatif, et que cette opposition n'apparaît que dans un schéma transitif (puisque si dans un schéma intransitif le terme unique est pourvu de propriétés datives, alors il se maintient comme TO et non comme TA). D'ailleurs, les v.t. fournissent eux aussi des impersonnels en /λa-/ à référence humaine:

(576)(VI,183) Tla-tlāpalō-lo: achtopa (Ø-)tlāpalō-lo in òmè-cahuí piltzintli "On fait des salutations (tlāpaloa): d'abord on salue l'enfant qui est arrivé..."

En résumé: dans la passivation, le transfert des propriétés sujet du TO ("sujet profond" dans une certaine terminologie) sur le TA ("objet profond") n'est qu'un effet secondaire de l'indéfinition du TO. Et cette interprétation dépasse certainement le cas du nahuatl pour s'appliquer, non seulement aux langues où le passif n'a pas de complément d'agent (comme l'arabe), mais aussi à

celles où il peut en avoir un, comme la plupart des langues indo-européennes. La morphologie du passif et les effets sémantiques et aspectuels qui lui sont liés, la dominance statistique générale de la tournure sans complément d'agent, montrent en effet que le passif n'est pas une conversion de l'actif, mais bien avant tout une expulsion du terme d'origine hors du schéma prédicatif: soit parce qu'il est indéfini (dans le sens du nahuatl), soit parce que la langue peut vider une place même définie pour produire un effet sémantique⁽¹¹⁸⁾, quitte à récupérer ensuite le terme d'origine sous la forme d'un complément d'agent, dont la morphologie est toujours celle d'un circonstant et non d'un actant.

3.3.3. Passifs et impersonnels tirés de verbes bitransitifs

Les verbes bitransitifs ont eux aussi des passifs, qui comme on peut s'y attendre sont des v. transitifs, mais ces derniers ont une particularité morphologique: c'est que les changements préfixaux se font par rapport à ce qui serait la forme superficielle de la forme active correspondante. C'est ainsi qu'on peut avoir un préfixe sujet (qui correspondrait à l'objet défini de la forme active) avec /-tē-/ ou /-la-/:

(577)(IX.28) (ǵ-)tē-mac-o in iyetl⁽¹¹⁹⁾ "le tabac est donné"
(maca v.bt.)

(578)(C.433) Ni-tla-mac-o "On me fait un don", "je reçois qqch."

puisqu'avec un sujet défini, par exemple de 3e personne, on aurait respectivement (ǵ-)qui-tē-maca in iyetl "il me donne le tabac" et (ǵ-)nāch-tla-maca "il me donne qqch.". En revanche, les

(118) En particulier de focalisation (le discours a été lu par le vice-président = c'est le vice-président qui...); cet effet peut apparaître dans les alternances passif-actif du nahuatl (type (567)-(571)) ou l'actif fonctionne un peu comme un substitut de complément d'agent.

(119) Mais cette forme est très rare et n'apparaît qu'avec iyetl comme sujet; on a apparemment un figement qui réfère à un événement ritualisé.

formes qui à l'actif n'ont qu'un seul préfixe objet, à la suite de la règle d'absorption des objets définis accusatifs (3.2.4.2), ne font pas réapparaître cet objet à la forme passive, bien que la forme passive soit bivalente et que l'objet non-représenté par un préfixe puisse être instancié syntagmatiquement:

- (579)(VI,45) Molhuil, momacēhual ti-mac-ō-z "Tu recevras ce qui te revient, ce qui t'est du" (et non *ti-c-mac-ō-z)
 (580)(VI,94) Ti-c-cac-quē, t-ilhuī-lō-quē "Nous l'avons entendu, on nous l'a dit" (et non *ti-qu-ilhuī-lō-quē)

les formes actives correspondantes étant (toujours avec un sujet de 3ep.): (ō-)mitz-maca-z "il te (le) donnera" et (ō-)tēch-ilhuī "il nous (l')a dit".

S'il y a un réfléchi indéfini, il est marqué par /-ne-/ comme dans les v.t., mais l'objet défini apparaissant en surface dans la forme active devient sujet du passif:

- (581)(XII,23) Cencā (ō-)ne-cuitlahuī-lō-quē "On s'occupe beaucoup d'eux"
 (582)(II,134) Auh in (ō-)on-ne-mac-ō-c... "Et quand on s'est offert mutuellement (des roseaux)..."
 (583)(IV,105) Āc (ō-)on-ne-lhuī-lō-z? "A qui se confiera-t-on? ("se dira-t-on")"

formes dont les actifs correspondants pourraient être (ō-)quim-mo-cuitlahuīā "il s'occupe d'eux", (ō-)qui-mo-maca-quē "ils se le sont donné"⁽¹²⁰⁾, (ō-)qui-mo-lhuī-lō-z "il se confiera à lui".

Ces formes ont des impersonnels qui supposent la présence de deux préfixes indéfinis, qui peuvent être /-tē-λa-/:

- (584)(I,33) Tē-tla-caquīti-lo "On informe des gens" ("on fait entendre qqch. à qqn.")
 (585)(IX,27) In icuāc on-tē-tla-lhuī-lo, in on-tē-nōtza-lo...
 "Quand on s'est confié à qqn., qu'on a appelé qqn..."

/ne-tē-/:

- (586)(C.435) Ne-tē-cuitlahuī-lo "On s'occupe des autres"

(120) Nous avons besoin ici d'un sujet pluriel, à cause du sens réciproque du réfléchi.

(537)(VI,251) Iixpan ð ne-tē-ilhuī-lā-c "Devant lui on s'est confié"

ou /ne-λa-/:

(583)(C.435) Ne-tla-cuitlahuī-lo "On s'occupe de choses"

(589)(XII,72) Ne-tla-tètēmōli-lo "On se cherche (tètēmōlia, applicatif de tēmoa "chercher", 3.4.2) des choses"

formes qui à l'actif correspondant auraient respectivement, après le préfixe sujet, les préfixes /-tē-λa-/, /-mo-tē-/ et /-mo-λa-/.

3.3.4. Substituts du passif-impersonnel.

Les passifs et les impersonnels sont concurrencés par deux types de constructions qui peuvent produire des effets sémantiques très voisins: les formes personnelles et la forme réfléchie.

3.3.4.1. Formes personnelles.

Le parcours sur une classe de TO peut être marqué par une forme personnelle de pluriel, qui conserve l'orientation primitive de la relation (TO → Sujet, TA → Objet), et qui exprime un parcours conjonctif. Dans la mesure où le parcours disjonctif (relation et/ou) est compatible avec la conjonction (relation et), on a souvent une véritable équivalence sémantique, moyennant quelques intéressantes connotations modales.

3.3.4.1.1. La 1^e personne du pluriel.

Nous avons eu (3.1.2.3.1) l'occasion de commenter la notion de "nous inclusif", et de souligner la parenté étymologique probable des préfixes /t(i)-/, /-tēc-/ avec le préfixe indéfini /-tē-/. Il n'y a donc rien d'étonnant à voir utiliser la 1^e p. du pl. comme parcours conjonctif sur la classe de tous les sujets humains possibles:

(590)(XI,32) Ōmpa t-on-nēcī "Là (dans le miroir) nous apparaissions"

(591)(C.418) Chālchiuhteuh ti-tètēyīnicō, ti-xāxamānicō "Comme le jade nous venons nous briser, nous venons nous défaire"

Cette valeur peut évidemment être prise par l'impersonnel - si la classe des sujets possibles n'est pas restreinte à un univers du discours, elle est étendue à l'ensemble des humains -; d'où la possibilité d'alternances:

- (592)(VI,101) Tlachichiquilco in ti-huī, in ti-nemī... Zan tlanepantlā in huī-lō-hua, in nemō-hua "C'est sur une arête que nous allons, que nous vivons... Ce n'est qu'au milieu qu'on va, qu'on vit" (il n'est pas impossible que l'impersonnel dans la deuxième phrase introduise ici une valeur déontique)

3.3.4.1.2. La 3e personne du pluriel.

Il s'agit ici d'une utilisation de la 3e p. du pl. sans instantiation lexicale ("ils"): c'est évidemment ce dernier point qui est essentiel. A notre connaissance, un tel procédé existe, plus ou moins étendu, dans les langues les plus diverses. Il marque une totalisation sur une classe définie, en général implicitement, mais toujours posée dans une relation d'opposition. Dans le cas le plus clair, cette opposition est posée au niveau de la situation de l'énonciation, et concerne la 1^e et/ou la 2^e personne par rapport à un groupe extérieur à la relation d'interlocution. Cet effet n'apparaît qu'avec des verbes transitifs dont l'objet est à la 1^e ou à la 2^e personne:

- (593)(C.498) Ni-temo tlatzintlan, ca (ǵ-)nēch-nōtzā "Je descends en bas, car on ("ils") m'appelle"

Le plus souvent, on a dans ce cas une connotation défavorable: le verbe réfère à une action contraignante ou détrimentale, située dans une relation sociale antagonique:

- (594)(VI,70) Matlīvān, motlacuāyān (ǵ-)mitz-āna-z-quē "Là où tu manges, là où tu bois on viendra ("ils viendront") te prendre"
- (595)(XII,76) À ō (ǵ-)tēch-tlamī-quē, à ō (ǵ-)tēch-pòpolò-quē! "Ils ne nous ont pas achevés, ils ne nous ont pas détruits!" (= nos ennemis...)

ou hiérarchique (ce qui n'est évidemment pas incompatible avec

l'antagonisme), la glose pouvant être "les autorités", "les détenteurs du pouvoir" (121),

(596)(C.511) Cāpa ti-c-to-cuī-lī-z-quē in īxquich (ø-)tēch-ītlani-liā "Où allons-nous nous prendre tout ce qu'on ("ils") nous demande?"

(597)(C.500) Oncān tiyānquizco ō (ø-)nēch-ilpī-quē "Là au marché on ("ils") m'a fait prisonnier"

Dans le récit, où disparaissent la 1^e et la 2^e personnes (4.1.3), on peut avoir le même effet par rapport à un terme (à la 3^e p.) posé comme central (thème du propos, cf. un même phénomène avec les préfixes directionnels, 3.1.4.2.2); là encore, ce terme est posé dans une relation désavantageuse par rapport à l'auteur d'une action:

(598)(Ch.7,92) Àzo (ø-)tla-tlan, ànozo (ø-)qui-tlan-quē "Peut-être avait-il gagné, ou peut-être l'avait-on ("ils") battu"

(599)(Ch.7,112) (ø-)mo-miqui-lī-co in Cuāteōtl... (ø-)qui-tlati-lī-quē in itēcpāncal, in ic quiyahuac (ø-)qui-huāl-quixtī-quē, (ø-)qui-māmā-ilpī-quē, (ø-)qu-licxi-ilpī-quē... "Quateotl mourut... On ("ils") lui brûla son palais, de sorte qu'on ("ils") le fit sortir dans la cour, on ("ils") lui attacha les mains et les pieds..."

La 3^e p. du pl. est également la forme consacrée dans l'exposé des rites, coutumes, etc. La glose est alors "les gens d'ici", ou "les anciens" (d'une manière générale: ceux qui vivent ou vivaient à la manière aztèque traditionnelle, non influencée par la culture hispano-chrétienne): cette interprétation peut d'ailleurs apparaître explicitement:

(600)(VI,135) Oncān (ø-)m-ītoa in tlein (ø-)qui-chihua-yā in nicān tlācā "(Dans ce chapitre) se dit ce que faisaient les gens d'ici"

mais elle est le plus souvent laissée implicite:

(121) Cf. dans les Carnets du Major Thompson de P. Daninos la perplexité du major qui entend fréquemment les Français attribuer tous leurs malheurs à un ils jamais dénommé.

- (601)(I,1) Intechpa tlàtoa in tèteô... in (é-)quim-mo-teōtia-yâ in ye huècâuh "(Ce livre) parle des dieux... qu'on ("ils") venerait autrefois"
- (602)(VI,219) Oncân (é-)mìtoa in cequi tlàtlàtōlli in (é-)qu-itoâ-yâ, ihuân in (é-)qu-itoâ "Ici sont rapportés quelques dictons qu'on ("ils") disait, et qu'on ("ils") dit (encore)"
- (603)(III,45) In ìcuâc (é-)miqui-yâ in tlàtòquê, (é-)quin-to-lōltiâ-yâ châlchihuitl..., miyac tlamantli in ic (é-)quin-chìchìhua-yâ "Quand mouraient les rois, on leur mettait dans la bouche ("ils leur faisaient avaler") un jade..., on ("ils") les parait de nombreux ornements"

En dépit des apparences, ces emplois sont assez différents de (593)-(599). En fait, ils semblent dérivés de ceux de la 1^{re} p. pl. (3.3.4.1.1) par restriction de la classe des humains à celle des Mexicains, et simple prise de distance de l'énonciateur, qui n'appartient pas au groupe concerné, ou plus probablement s'en dissocie. On n'y trouve pas la contrainte de transitivité, ni les implications défavorables (sauf une éventuelle réprobation de l'indigène christianisé devant les coutumes païennes de ses compatriotes, mais elle apparaît rarement dans ce contexte⁽¹²²⁾). En revanche, il y a de fortes restrictions aspecto-temporelles: les verbes n'apparaissent guère qu'à l'imparfait (marqué par /-ya/, 4.3.1), ou au présent de vérité générale (4.2.1.2.2)⁽¹²³⁾.

La 3^e p. du pl. peut alterner avec un passif ou un impersonnel:

- (604)(II,150) In tlâ ô (é-)itt-ô-quê nicân Mexico..., niman (é-)quim-mictiâ-yâ "S'ils étaient vus ici à Mexico..., alors on ("ils") les mettait à mort"
- (605)(II,184) Niman (é-)quin-tōca-yâ, àmo (é-)cua-lō-yâ "Alors on ("ils") les enterrait, ils n'étaient pas mangés"

(122) En dehors de quelques en-têtes de chapitre qui précisent: (VI,35) "on y voit apparaître de nombreux exemples des antiques superstitions", ou (VI,29) "Voici le discours de confession qu'ils faisaient, quand ils étaient encore idolâtres"; mais ces notations sont exceptionnelles.

(123) Eventuellement, un parfait d'antériorité ("une fois qu'ils ont fait cela, alors..."), cf. 4.2.2.2.3.

et elle peut être utilisée, tout comme le passif-impersonnel (cf. (501)-(502) et (567)-(572)), pour "retarder l'instanciation lexicale du TO - généralement dans ce cas par focalisation prédicative -:

(606)(Ch.7,96) (Ø-)qui-mictī-cō in Chīmalpopōcatzin... Tepa-
nēcā in (Ø-)qui-mictī-cō "Ils tuèrent Chimalpopocatzin
... Ce sont des Tepaneques qui le tuèrent"

(607)(VI,11) Oncān motēnēhua in tlātōlli... in ic (Ø-)qui-tlā-
tlauhtiāvā Tezcatlipōca... Yēhuāntin ic (Ø-)qui-tlā-
tlauhtiā-yā in tienamacaquē "On dit ici les paroles...
par lesquelles on ("ils") priait Tezcatlipoca... Ceux
qui le priaient aussi, c'étaient les prêtres-encenseurs"

Dans une partie au moins des exemples de cette section, l'événement de référence peut très bien être réalisé par un individu unique: dans (593) il peut très bien n'y avoir qu'une personne qui appelle, dans (598) un seul adversaire qui gagne, etc.; et on trouve sans contradiction des exemples comme le suivant (qui, au changement de verbe près, rappelle (606)-(607)):

(608)(VI,25) Oncān motēnēhua in tlātōlli in ic (Ø-)qui-tlā-
tlauhtiāvā Tezcatlipōca... Yēhuātl ic (Ø-)tla-teōnōnō-
tza-ya in huēyi tlenamacac "On dit ici les paroles par
lesquelles on ("ils") priait Tezcatlipoca... Celui qui
faisait l'invocation, c'était le grand prêtre-encenseur"

C'est que la 3e p. du pl. a plusieurs effets: -a) le fait qu'il s'agisse d'un pluriel garantit le caractère animé du sujet (issu du TO); -b) elle construit une classe à laquelle appartient (ou appartiennent) le terme (ou les termes) qui vérifie(nt) la relation; -c) c'est seulement par la construction de cette classe qu'en cas d'unicité le TO peut être laissé (comme cela est nécessaire, puisqu'il est présenté comme non connu) sans instanciation lexicale: comme on n'est pas dans une relation de type impersonnel, et comme il n'y a pas de définition préalable⁽¹²⁴⁾, une 3e

(124) Sur le syntagme zéro, cf. 8.2.1.

p. du *sg.* est exclue; -d) alors que le parcours disjonctif montre que l'énonciateur ne se prononce pas sur l'identité du ou des terme(s), le parcours conjonctif pose une relation d'équivalence: quel que soit le ou les terme(s) qui vérifie(nt) la relation, c'est comme si n'importe lequel, ou tous les autres, la vérifiaient; il suffit qu'un seul le fasse pour qu'il engage l'ensemble⁽¹²⁵⁾; -e) c'est cette "massification" de l'agent qui peut créer les connotations d'infériorité ou d'impuissance au niveau du TA objet.

3.3.4.2. Le réfléchi-passif⁽¹²⁶⁾.

3.3.4.2.1. Réfléchi et passif.

Nous avons eu l'occasion (3.1.3.1.2.c) d'évoquer l'existence de formes réfléchies à sens passif. Nous nous satisferons de définir comme telles des structures de type il se V, qui peuvent être traduites (ou paraphrasées) par on le V, ce qui permet de poser à la base de ces formes un parcours disjonctif sur le terme d'origine. Ce type est très bien attesté dans plusieurs branches de l'indo-européen (en particulier: en roman et en slave), ainsi qu'en arabe (formes en ta-); et nous allons voir qu'il l'est aussi en nahuatl, où le réfléchi apparaît très nettement comme un concurrent du passif.

Mais cette concurrence n'est ni vraiment une supplétion, comme les formes en /*la-*/ le sont pour l'impersonnel en /-*wa-*/ (3.3.1.1.1), ni une simple alternative comme la 3e p. du pl. (3.3.4.1.2). Il est rare de voir passifs et réfléchis-passifs employés dans le même type de contexte (v. cependant ci-dessous (668)-(671)). Il convient donc d'examiner quelles valeurs apparaissent dans les contextes qui sélectionnent plutôt une forme que l'autre, avant de chercher à fournir une interprétation de cette opposition.

(125) C'est sans doute pour cette raison qu'on a en français p. ex. J'ai appelé les flics (on s'adresse à une institution; peu importe le nombre et l'identité des policiers qui s'occupent de l'affaire), ou les voleurs n'ont pas été identifiés (ce qui n'exclut pas qu'il ait pu y avoir un seul voleur).

(126) Ce phénomène ne concerne évidemment que les v.t., bien qu'on puisse poser le problème de la relation entre v.i. et réfléchi du semi causatif (7.1.1.7.3).

3.3.4.2.1.1. L'opposition humain/inanimé.

Ce qui frappe d'emblée, c'est que, dans la très grande majorité des exemples que nous avons donnés dans la section sur le passif (3.3.2), le terme d'arrivée (sujet du passif) est humain. Sur 34 exemples ((521)-(550) et (567)-(570)), seuls 3 ((538), (542) et (544)) ont un sujet inanimé. Il n'y a là aucun artifice d'exposition de notre part, mais un simple reflet de la statistique, qui nous amenait il y a quelques années (Launey (1979a)) à poser l'opposition humain vs. inanimé comme source principale de l'opposition passif-réfléchi. Il est certain que de très nombreux couples d'exemples peuvent conforter dans cette opinion:

- (609a)(C.433) Ni-tlazòtla-lo "Je suis aimé", "On m'aime"
 (609b)(IX,76) In iztác teòcuitlatl huel (ǰ-)mo-tlazòtla-ya "On appréciait beaucoup l'argent ("or blanc")"
 (510a)(Ch.7,54) (ǰ-)tè-tecòc cè pilli "Un noble fut coupe en morceaux"
 (610b)(IX,91) ... in ic (ǰ-)mo-tequi ihuitl "... la manière dont on découpe les plumes"
 (611a)(Pl.19) Ic t-ìtò-lò-z, ic ti-tènēhua-lò-z "C'est ainsi qu'on parlera de toi, c'est ainsi qu'on te mentionnera"
 (611b)(VII,4,etc.) (ǰ-)m-ìtoa... "On dit (que...)"; (VI,7,etc) Oncān (ǰ-)mo-tènēhua in tlàtòlli... "Ici on rapporte les paroles (qu'ils disaient...)"
 (612a)(Ch.7,261) Oc cècentlamantintzitzin ìpan (ǰ-)mach-ò-z-què "Ils seront considérés comme ("connus sur") autre chose"
 (612b)(Ch.6,19) In ìtòcā àmo huel (ǰ-)mo-mati "Son nom n'est pas bien connu"
 (613a)(Pl.19) Ti-māma-lo "Tu es porté sur le dos"
 (613b)(C.494) Àmo zan oc moch (ǰ-)mo-māma-ya? "Est-ce que tout ne se portait pas encore sur le dos?"

Dans les exemples qui suivent, une alternance avec le passif nous semble généralement impossible. Et le réfléchi n'a pas nécessairement les implications modales ou aspectuelles (vérité générale, habitude, propriété, déontique) qu'on trouve p.ex. en français et d'ailleurs parfois aussi en nahuatl, cf.:

- (614)(C.433) Miyac tlàtlacōlli (ǫ-)mo-chīhua, miyac tētolīni
(ǫ-)m-īiyōhuia "On commet beaucoup de fautes, (et) on
 endure beaucoup de peines"
- (615)(C.500) In quin iuh (ǫ-)om-m-i, (ǫ-)om-mo-camacui in Cax-
tillān tlailli, ca yamānqui "Quand on vient juste (quin
iuh) de boire, de déguster le vin d'Espagne, il est
 doux"
- (616)(VI,23) Oncān (ǫ-)mo-lnāmiqui, oncān (ǫ-)mo-yōcoya in
teōātl, in tlachinōlli "C'est là que l'on rappelle, que
 l'on conçoit l'eau divine et l'incendie (= la guerre)"

Mais on trouve aussi en nahuatl le réfléchi à sens passif pour
 référer à des événements particuliers, cas dans lequel la traduc-
 tion par le réfléchi français est souvent impossible:

- (617)(C.489) (ǫ-)qui-cac in tēcciztli (ǫ-)mo-pītza "Il enten-
 dit qu'on sonnait (que se sonne) le buccin"
- (618)(Ch.7,35) ō (ǫ-)mo-cuēcuetp-ti-huetz in itlātōl "Leurs
 langues furent aussitôt (-ti-huetzi) changées" (récit
 de la tour de Babel)
- (619)(Ch.6,14) Zan īicxi ō (ǫ-)mo-tzopīni "Il avait été piqué
 au pied" ("son pied s'était piqué")
- (620)(VI,205) In oquichpiltōntli ineātiliz ca ō (ǫ-)m-ītō
 "Le bain du petit garçon a déjà été dit" ("s'est dit")

C'est aussi la forme consacrée du "mode d'emploi", comme le
 texte de CF. IX qui décrit les techniques artisanales des orfèvres
 et des plumassiers, et dans lequel on trouve plusieurs centaines
 d'occurrences de la forme réfléchie, contre 2 exemples seulement
 de "vrai" passif:

- (621)(IX,76) Tapaltica (ǫ-)m-īx-chīchiqui, (ǫ-)mo-tapalcahuia,
(ǫ-)mo-tapalca-chīchiqui, in ic (ǫ-)m-īxpetzoa "On en
 racle la surface avec un tesson, on la frotte avec un
 tesson, on la gratte avec un tesson, de sorte qu'elle
 se lisse"
- (622)(IX,77) In īcuāc ō (ǫ-)mo-cencāuh, niman tecōlātīl īīxco
(ǫ-)mo-tēca, ic niman (ǫ-)mo-pāhuaci in xicocuitlatl,
(ǫ-)mo-neloa in iztāc copalli... "Quand on a préparé
 (l'ébauche), on met dessus de la poudre de charbon,
 puis on fait bouillir la cire, on remue le copal blanc"

Cette forme alterne dans le texte, non avec la passivation, mais avec la 3e p. du pluriel, référant aux artisans (3.3.4.1.2):

(623)(IX,93) Achto huēl (ø-)qui-pochinā, (ø-)c-ānā, (ø-)qui-canāhuā... "Tout d'abord ils la cardent bien, ils l'éti-
rent, l'amincissent..."

(il est question ici de la doublure de coton sur laquelle sera fait le dessin; puis on parle de cette doublure de coton, et on retrouve le réfléchi:

(624)(IX,93) In ð nōhuiyān (ø-)m-icuilō ichcatl, in àtle ð (ø-)mo-lcāuh, niman ic ipan (ø-)om-mo-zalōa cē amatl
"Et quand partout a été peint ("s'est peint") le coton, et que rien n'a été oublié ("ne s'est oublié"), alors on colle ("se colle") sur un papier"

3.3.4.2.1.2. Réfléchi à sujet humain.

Un examen plus attentif montre pourtant que cette opposition entre réfléchi-inanimé et passif-humain connaît des contre-exemples en quantité beaucoup trop grande pour qu'elle puisse être mise au compte d'effets stylistiques isolés. Ils mettent en évidence une grande importance de paramètres modaux et même aspectuels.

Rappelons tout d'abord que le réfléchi est aussi de règle quand le terme d'arrivée subit un processus non-agental ("réfléchi de sentiment ou d'état physique ou moral", 3.1.3.1.1.2 type (d)). On peut ainsi opposer:

(625a)(C.520) (ø-)mo-tolinā "Il est malheureux"

(625b)(Pl.26) In tlā ilihuiiz xi-c-cui in àmo momācēhual, ic ti-tolinī-lō-z "Si tu prends inconsidérément ce qui n'est pas à toi, alors on te fera du mal (passif)"

La passivation semble bien impliquer une relation entre deux terme humains: il suffit que l'un des deux ne le soit pas pour qu'on ait le réfléchi. Mais il y a des cas limites, en particulier avec les verbes marquant un changement d'état (physique ou social) qui peut se produire sans l'intervention d'un agent (p.ex. mo-chi-hua "devenir", litt. "se faire" cf.(97)), mais qui peuvent aussi impliquer une relation interpersonnelle, tout en restant au réfléchi, p.ex.:

- (626)(Ch.7,74) Tlātoāni (ø-)mo-chiuh Tenōchtitlan "Il était devenu roi à Tenochtitlan"
- (627)(IX,2) In ic ēvi (ø-)mo-tlālī-co tlātoāni... "Le troisième qui ait été installé roi...."
- (628)(6,10) (ø-)mo-tlātōcā-tlālī in Don Thomas... Yēhuātl (ø-) qui-tlātōcā-tlālī in Marqués "Don Thomas fut installé ("s'installa") comme gouverneur... C'est le Marquis qui l'installa" (NB. ici la coordination avec "retard" de l'expression du terme d'origine, tout comme dans les passifs, (567)-(568))
- (629)(XI,133) ... in cihuātl in ō (ø-)m-ītlacō "... la femme qui a été ("s'est") engrossée"

Les verbes marquant une dénomination sont de même le plus souvent au réfléchi. En fait, sauf dans les cas où ils marquent l'acquisition de cette dénomination, ils réfèrent non à un procès mais à une propriété, ce qui a des effets au niveau de l'aspect (ils apparaissent au présent de vérité générale ou à l'imparfait), mais aussi au niveau de la relation prédicative: il n'y a pas à proprement parler de construction d'une classe de termes d'origine (référant à des personnes qui appelleraient quelqu'un d'un certain nom):

- (630)(IX,2) Yēhuātl in (ø-)mo-tōcāvōtia Mātzatzāztli "C'est celui qui s'appelle Matzatzāztli"
- (631)(IX,69) Cequintin (ø-)mo-tēnēhuā tlatzotzonquē "Certains s'appellent musiciens" (sur ces constructions "attributives", cf. 8.3.3)

D'un autre côté, dans la mesure où la dénomination est bien l'attribution d'un prédicat nominal, elle fait quitter le niveau de la référence extralinguistique animée pour celle de la référence autonymique, nécessairement inanimée: c'est sans doute la raison pour laquelle la mention ou le rappel d'un nom s'expriment, tout comme la dénomination, par le réfléchi:

- (632)(Ch.7,110) In ōmentin ō (ø-)mo-tēnēuh-quē tlātōcapīpīl-tin... "Les deux nobles seigneurs qu'on a mentionnés..." (comparer (631))

Le réfléchi est employé, de préférence au passif, dans l'exposé d'événements coutumiers, rituels, etc.: chacun de ces événements n'est qu'une occurrence dans une classe d'événements équivalents, et ceux qui y participent le font moins en tant qu'individus qu'en tant que représentants de l'ordre social. Il y a probablement dans une partie des exemples cités ci-dessous une modalité déontique latente ("comme le veut la tradition"). Rappelons que c'est aussi un type d'emplois où l'on peut trouver un objet indéfini /-la-/ bien que référant à une classe d'humains ((191)-(195)):

- (633)(VIII,39) in (ǵ-)mo-vāō-tītlān-quē "ceux qui ont été envoyés (tītlāni⁽¹²⁷⁾) à l'ennemi (vāō-tl)"; (VI,219) (ǵ-) mo-xōxolō-tītlāni "il est envoyé en tant que page"
- (634)(VI,205) Oncān (ǵ-)m-ītoa in iuh (ǵ-)m-āltiā-yā in cihuā-pīpiltin "On dit là comment étaient baignées les nobles femmes" (on ne peut pas interpréter comme un "vrai" réfléchi "se baignaient": il s'agit d'un bain rituel effectué par la sage-femme)
- (635)(C.499) Āxcān teōtlac (ǵ-)mo-tōca-z in miccātzintli "Ce soir on enterrera ("s'enterrera") le défunt" (il serait évidemment naïf de penser que la mort fait perdre au sujet son caractère "animé"!)
- (636)(VI,128) ... āc vēhuātl cihuātzintli in (ǵ-)m-ītlāni-z "(Les parents de la femme enceinte cherchent) quelle est la femme qu'on requerra (pour aider à l'accouchement)"
- (637)(VI,149) ... in ic cē acā (ǵ-)mo-tēmō-z, (ǵ-)mo-tlātlauh-tī-z ticitl "... afin que l'on cherche ("se cherche"), que l'on implore ("s'implore") une sage-femme"

C'est enfin le réfléchi qui est très généralement employé dans la modalité "pouvoir", marquée par la particule huel (9.1.2.5.1.2)

- (638)(VI,248) ... in cihuā, in āmo huel (ǵ-)mo-piyā "... les femmes, qu'on ne peut pas garder" ("qui ne se gardent pas bien")
- (639)(Pl.7) Aoc huel (ǵ-)m-āna, aoc huel (ǵ-)mo-tzītztquia "(Le fou furieux) on ne peut plus l'attraper, on ne peut plus le saisir"

(127) Tītlāni v.t. désigne avec un objet humain le fait de se servir de quelqu'un comme envoyé, représentant (tītlāntli), et avec un objet inanimé, le fait de s'en servir comme un outil.

A ces effets modaux ou aspectuels, on peut ajouter que, sauf dans les réfléchis de sentiment ou d'état (type (d), 3.1.3.1.2), ainsi que dans les verbes de dénomination ((630)-(631)), le réfléchi à sens passif n'apparaît qu'à la 3e personne. Toutes ces données vont dans le sens de ce que l'on pourrait appeler - malgré les malentendus que risque d'entraîner ce terme - une désactualisation du procès: il n'apparaît plus comme occurrence individuelle, rattachée directement (interlocution) ou indirectement (récit) à la situation de l'énonciation. Les modalités de type devoir ou pouvoir, comme l'itération (dont le cas limite est l'expression de la propriété, 4.2.1.2.2), ou le cas particulier d'itération que représente l'expression des coutumes, ramènent à la notion de classe d'occurrences du procès: celui-ci est rattaché, non à une situation particulière dans laquelle il prend effectivement place, mais à une classe de situations dans lesquelles il est susceptible de prendre place. En dépit des apparences (et de certaines différences de détail qu'on peut observer dans les traductions), on se trouve donc dans une situation assez voisine de celle du français; et on voit aussi que les phénomènes aspecto-mojaux peuvent entraîner des conséquences au niveau de la classe des termes d'origine, qui peut apparaître non plus comme une collection d'individus, mais comme un domaine dense (cf. 5.1.2.2), auquel le parcours de valeurs ne peut pas s'appliquer sous sa forme habituelle.

3.3.4.2.1.3. Passif à sujet inanimé.

Le passif plutôt que le réfléchi est très généralement utilisé quand le terme d'arrivée (sujet de surface), même inanimé, est à une forme possédée (5.1.2.3) avec un possesseur animé. On a ainsi une sorte de transitivité de la relation possessive (cas particulier de relation locative-dative, 5.1.2.3.2), dont nous verrons un autre exemple avec les tournures applicatives (3.4.2):

(640)(V,171) (ø-)î nec-o î-el "Sa puanteur est sentie (î necui)"

(641)(IV,29) Oncân (ø-)piya-lô-ya in î-ixiptla "Là était gardée (piya) son image"

- (642)(IV,71) ō (ø-)mach-ō-c in i-tōnal N "On a reconnu ("a été connu") le signe astrologique de N."
 (643)(XI,77) In tlā i-mā, ànozo i-icxi (ø-)cua-lo... "Si ses mains, ou ses pieds sont mangés..."

Ce phénomène peut apparaître avec un possesseur de 1^e ou de 2^e p. (sans qu'il y ait cependant accord de personne dans le verbe):

- (644)(VI,257) Ye ō (ø-)mach-ō-c in mo-tlātlaçōl "Ta faute a été connue"
 (645)(VI,81) Mo-ca (ø-)tlāli-lō-c, (ø-)nāhuatī-lō-c in m-ā-uh in mo-tepē-uh "Par toi ⁽¹²⁸⁾ a été installée, a été instruite ta cité"

La même passivation apparaît avec une proposition complétive ou interrogative indirecte (8.2.4) à sujet animé (on peut y voir une forme détournée de prolepse, 8.2.4.4):

- (646)(IV,71) (ø-)itō-lo in ye nemi "Il a été dit qu'il vivait"
 (647)(VI,27) Mā i-tech (ø-)itt-o in iuhqui ic (ø-)nemi "Puisse-t-on voir ("que soit vu") à son (comportement) la manière dont il vit"
 (648)(VI,183) In (ø-)om-mach-ō-c in ō (ø-)tlācachiuh in N... "Quand il a été appris que N. avait enfanté..."

Une totalisation explicite sur le TA sujet (avec un quantificateur comme mochi "tout", 5.2.7.3.2) peut également entraîner le passif:

- (649)(XII,72) Mochi (ø-)nāmoya-lō-c "Tout fut pillé"
 (650)(V,190) Īciuhcā mochi (ø-)cōhua-lo in tlein (ø-)qui-nama-ca "Bien vite tout est acheté (de) ce qu'il vend"

Mais la plus grande partie des exemples de passif à sujet inanimé vient de contextes où apparaît un effet opposé à celui qui entraîne le réfléchi à sujet inanimé (v. ci-dessus 3.3.4.2.1.2): une individualisation du procès, qui peut apparaître comme un événement exemplaire, remarquable, important, paradoxal...

(128) On peut voir dans la relation causale exprimée par mo-ca (6.2.2.2.7.2) l'embryon de l'expression du complément d'agent.

- (651)(XII,2) (ø-)huītec-ø-c teðcalli... (ø-)tetzam-mach-ø-c
 "Un temple fut frappe (par la foudre)... ce fut consi-
 déré (mati) comme un prodige (tetzahui-tl)"
- (652)(X,165) In äxcän ca (ø-)itt-o, auh (ø-)än-o in tlällan in
töltēcacaxitl "De nos jours on voit ("sont vus"), et on
 ramasse ("sont ramassés") dans la terre des plats toi-
 teques"
- (653)(I,58) Ca zan cuahuitl, auh (ø-)teðtoc-o "Ce n'est que
 du bois, et pourtant il est vénéré"

C'est la forme préférée dans le style sentencieux ou solennel, les proverbes, les aphorismes moralisateurs, les figures de style... (on la trouve donc très couramment dans le livre VI du CF, qui traite de la rhétorique):

- (654)(VI,83) Cocöc teòpöuhqui (ø-)mach-o "La douleur et l'af-
 fliction sont ressenties"
- (655)(VI,17) Ca ø (ø-)pitzalø-c ø (ø-)mamali-hua-c in chäl-
chiuhtli, in mäquīztli "On a formé, on a percé le jade
 et le bracelet" (= un nouveau roi nous est donné)
- (656)(VI,122) In tlein (ø-)itø-lo, mä yê (ø-)itø-lo "Ce qui
 est dit, que cela soit dit"

Le passif est aussi plus courant que le réfléchi dans les textes religieux, ou qui décrivent des croyances religieuses:

- (657)(VII,17) İtech (ø-)tlami-lø-ya in quiyahuitl "C'est à
 lui (Tlaloc) qu'était attribuée la pluie"
- (658)(IV,125) Öncän (ø-)mächhua-lo in icnöyötl "Là est obtenue
 la pauvreté"
- (659)(VI,38) Ömpa (ø-)chichina-lo in nepapan xöchitl "(Au pa-
 radis des guerriers morts), on y suce ("sont sucées")
 toutes sortes de fleurs"
- (660)(I,65) (ø-)cac-o in sancto evangelio "Le saint Evangile
 est entendu"

Enfin, il y a une forme aspecto-modale qui entraîne nécessairement le passif: l'éventuel en /-ni/ (4.4.3), qui réfère dans ce cas à une aptitude passive⁽¹²⁹⁾, et qu'on peut traduire par devoir ou pouvoir + infinitif passif, ou encore par un adjectif en -able/-ible. Là, on ne trouve que le passif et jamais le réfléchi, que la forme s'applique à un humain

(129) Précisons: il peut apparaître avec des réfléchis, mais jamais avec des réfléchis à sens passif.

- (661)(VI,42) N-itc-ò-ni ni-màma-lò-ni "Je dois être porté dans les bras (itqui) et sur le dos (màma)" (= je ne suis pas indépendant)
- (662)(I,58) Huel (ò-)telchihua-lò-ni "Ils sont très méprisables"
- (663)(III,11) In Tezcatlipōca... àmo itt-ò-ni "Tezcatlipoca ... ne peut être vu (itta)"

ou à un inanimé:

- (664)(VI,115) Iz catqui cencamatl, in (ò-)piya-lò-ni, in (ò-)cui-hua-ni, in (ò-)cac-ò-ni "Voici une parole, qu'il faut garder, qu'il faut saisir, qu'il faut écouter" (*mo-piya-ni, *mo-cui-ni, *mo-caqui-ni)
- (665)(VI,149) (ò-)mo-cencāhua in (ò-)cua-lò-ni, in (ò-)i-hua-ni "On prépare de quoi manger et de quoi boire ("le mangeable, le buvable")" (*mo-cuā-ni, *m-i-ni)
- (666)(V,183) xōchitl (ò-)īnec-ò-ni "des fleurs qu'on peut respirer (īnecui)"
- (667)(XI,107) (ò-)tlapān-ò-ni, (ò-)huapal-tec-ò-ni, (ò-)tza-vān-ò-ni, (ò-)xelò-lò-ni "(Le bois de pin): il peut être fendu (tlapāna), coupe (tegui) en planches (huapal-li), éclaté (tzayāna) morcele (xeloa)" (et non *mo-tlapāna-ni, etc., cf. en revanche (621)-(622))

Ce dernier fait peut apparaître paradoxal dans la mesure où l'on a vu que la modalité pouvoir exprimée par huel ((638)-(639)) entraînait le réfléchi. Mais précisément, on a ici une forme qui explicitement réfère à (et non comme le présent: est compatible avec) une propriété. En fait, ((638)-(639)) semblent décrire plutôt une possibilité d'occurrence du procès ("il peut/ne peut pas se faire que P"), ou une relation entre le TO effacé et le procès ("on peut/ne peut pas V SN"), alors que l'éventuel pose une relation entre le sujet de surface (ici: le TA, mais éventuellement le TO s'il est défini) et le procès: devenu ainsi point d'ancrage de relations modales, ce terme est par là pourvu de propriétés de type datif, dont nous verrons plus loin (3.3.4.2.2) qu'elles sont sans doute à la source de la passivation.

3.3.4.2.1.4. Alternances et fluctuations.

Comme on le voit, les facteurs susceptibles d'entraîner plutôt le passif ou plutôt le réfléchi sont d'ordre hétérogène, et, bien qu'ils jouent souvent dans le même sens, ils peuvent jouer de façon contradictoire, et comportent une marge d'incertitude. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce qu'on puisse trouver des contre-exemples, en particulier sous la forme d'alternances passif/réfléchi dans le même contexte :

- (668)(Ch.7,26) Zan (ø-)mo-tēnēhuā (ø-)tōcāyōtī-lō tēcpan tlācā
"Ils s'appellent, ils sont nommés "gens du pays"
- (669)(III,69) ... in quēnin (ø-)mo-tlāliā-yā (ø-)pēpena-lō-yā
in huēhuēyin tlamacazquē "... la manière dont s'installaient, dont étaient choisis les grands prêtres"
- (670)(VI,219-220) Moch (ø-)c-om-machiztia in tlein (ø-)mo-chī-
hua... In tlein (ø-)chīhua-lo, tēhuān (ø-)qui-chīuh-ti-
huetzi "Il s'y connaît bien en tout ce qui se fait...
Ce qui est fait, il le fait vite (-ti-huetzi) avec les autres"
- (671)(VI,219) in aquin (ø-)mo-tītlani... in āmo (ø-)yāuh in
ōmpa (ø-)tītlan-o "celui qui se (fait) envoyer... (et) qui ne va pas là où il est envoyé"

ou sous celle de redondances :

- (672)(VI,192) Iz catqui in ic (ø-)mo-tlāpaloa, in ic (ø-)tlā-
palō-lo piltzintli "Voici comment se (fait) saluer, comment est salué l'enfant"
- (673)(VI,49) Ca ō (ø-)m-ītō in topan in mictlān, ca ō (ø-)ītō-
lō-c "Ça s'est dit sur nous au séjour des morts, ça a été dit"
- (674)(X,3) Huel (ø-)mo-nōtza, (ø-)nōtza-lō-ni "Il peut se (faire) interpeller, il est interpellable"

Il faut également tenir compte des fluctuations dans le domaine animal, assimilé tantôt à l'humain tantôt à l'inanimé (3.1.3.2.2.3) :

- (675a)(XI,60) In īquē in tōtōmē, in ic (ø-)āxī-huā, in ic (ø-)
ān-ō... "Ces oiseaux, la manière dont ils sont attrapés, dont ils sont pris..."
- (675b)(ibid.) In ic (ø-)m-āna, in ic (ø-)m-āci āyōtl... "La manière dont la tortue se fait attraper, se fait prendre..."

et les éléments naturels tels que les étoiles, les montagnes (pluralisables, 5.1.2.2), le soleil, la lune... :

(676a)(Ch.6,13) (ǵ-)mo-tta-c centetl citlalli "Une étoile se vit"

(676b)(XII,1) In iuh (ǵ-)itt-ō-va... "La manière dont (la comète était vue..."

3.3.4.2.1.5. L'impersonnel dans l'opposition passif/réfléchi.

Les impersonnels en /ne-/ (3.3.2.2) ne peuvent jamais avoir l'interprétation correspondant au réfléchi-passif. La forme correspondant par exemple à

(677a)(C.474) in tlaxcalli (ǵ-)mo-cuā-z "le pain (qu')on va manger ("se mangera")"

sera

(677b)(VI,135) Tla-cua-lo "on mange"

et non

(677c) Ne-cua-lo

qui ne peut signifier que "les gens se mangent".

3.3.4.2.2. Interprétation.

Nous avons déjà émis l'idée (3.1.3.1.2) que dans l'identification qui entraîne le réfléchi, c'est le terme d'arrivée (et non le terme d'origine) qui joue le rôle de pôle de stabilité: cette interprétation semble seule compatible avec le réfléchi à sens passif et le réfléchi de sentiment ou d'état physique ou moral, et elle n'est pas incompatible avec les autres types (réfléchi strict réciproque, mouvement). Le réfléchi apparaît quand il n'y a pas lieu de distinguer le TO du TA, soit parce qu'il y a bien identification référentielle, soit parce que la place de TO vidée se trouve réoccupée par le TA, sans changement d'orientation, contrairement au passif où la place de TO est vidée mais maintenue distincte de celle de TA. Bien entendu, nous devons nous demander les raisons de cette situation, et pourquoi l'opposition entre les deux types se produit dans les conditions décrites dans la section précédente.

Nous devons probablement faire appel, non seulement à la question de la relation entre TO et R, mais aussi entre R et TA. Nous avons vu (3.3.2.3.2) que les passifs sont des cas particuliers d'impersonnels; mais aussi que l'impersonnel était caractérisé par un report de l'application subjectale sur l'application situationnelle (3.2.3.3), c.-à-d., sur un terme extérieur à la relation prédicative. Il faut donc considérer que dans le passif, l'application subjectale rétablie vient non de ce que le TA reste seul dans la relation - si ce n'est que cela, le réfléchi peut faire l'affaire -, mais de ce que le TA prend la place qui est celle de la situation dans l'impersonnel en $|-wa|$, et ce parce qu'il est placé extérieurement à la relation.

Nous sommes donc amenés à poser une opération d'éloignement du TA, qui se trouve morphologiquement "écrasée" dans la construction transitive active mais réapparaît au passif, et qui correspond à l'établissement d'une relation dative (3.2.4.3) entre R et TA. De la place de terme d'arrivée de la relation, on a un déplacement vers un autre statut: celui d'attributaire, ou terme ultime servant de localisateur de tout le schéma relationnel. En termes intuitifs, on passe p.ex. d'un schéma de type "X frappe Y" à un schéma de type "L'événement par lequel X frappe qqn. ou qqch. est attribué à (localisé par) Y" - et c'est Y qui est frappé, mais ses propriétés d'attributaire absorbent celles de TA.

La cause la plus courante de cet éloignement réside dans les propriétés humaines: on retrouve évidemment, sous une forme détournée, des phénomènes connus ailleurs, tels que la rection indirecte de l'objet animé en espagnol ou en roumain, ou encore, dans les langues slaves, l'accusatif-génitif du masculin animé (contre l'accusatif-nominatif du masculin inanimé). Mais (tout comme d'ailleurs en espagnol) d'autres facteurs peuvent entraîner l'établissement d'une relation dative plutôt qu'accusative avec un objet inanimé, ou au contraire maintenir un objet humain en relation accusative: les catégories aspectuelles et modales liées à R, mais aussi les propriétés du TO peuvent en faire partie, comme nous l'avons vu dans la section précédente. Nous tenterons plus loin (3.5) de donner à ces phénomènes une représentation formelle.

3.4. Augmentations.

De même que le passif-impersonnel représente une réduction du nombre des actants (3.3), il existe des procédés permettant au contraire d'augmenter le nombre des actants. Cette augmentation, tout comme la diathèse récessive, est marquée par des suffixes, dans lesquels, selon la conception qu'on se fait de la relation entre grammaire et lexique, on pourra voir soit des marques de catégories grammaticales soit des morphèmes de dérivation (v.7.0).

Mais en réalité il y a deux façons d'ajouter un actant supplémentaire, qui définissent respectivement les formes causatives (3.4.1) et applicatives (3.4.2). En outre, le nahuatl fait un usage très particulier de ces augmentations dans les tournures honorifiques (3.4.3).

3.4.1. Causatifs.

3.4.1.1. Généralités.

Nous entendrons ici causatif dans le sens de l'anglais causative, qui correspond à ce qui dans la terminologie française traditionnelle est appelé factitif. Outre que causatif semble maintenant bien ancré dans le vocabulaire linguistique (et que Tesnière parle déjà de diathèse causative), nous utiliserons ce terme de préférence à factitif à cause de la dérivation qu'il permet: nous pourrions en effet parler d'un processus de causation et d'un agent causateur, alors qu'il serait difficile de trouver avec factitif les termes équivalents. Les grammaires traditionnelles parlent de verbos compulsivos (sauf erreur, le terme apparaît pour la première fois chez Rincón (1595)), appellation qui nous semble assez heureuse mais n'a guère connu de succès en dehors de cette tradition.

La diathèse causative est la seule forme d'augmentation reconnue par Tesnière. Elle est en nahuatl caractérisée par les traits suivants, qui permettent sans doute une définition universelle des constructions causatives:

- le causatif d'un v.i. est un v.t. et le causatif d'un v.t. est un v.bt.

- le terme nouvellement introduit devient sujet (ou plutôt: TO, c.-à-d. sujet s'il est défini); le terme qui dans la forme de base active serait le sujet (ou plutôt: le TO) devient objet.

- dans le causatif v.bt. des v.t., cet objet a des propriétés datives.

La diathèse causative fournit ainsi en nahuatl des couples comme p.ex.:

(678a) ni-cochi "je dors"

(678b) ti-nēch-cochi-tia "tu me fais dormir", "tu m'endors"

(679a) ni-tla-cua "je mange"

(679b) ti-nēch-tla-cua-l-tia "tu me fais manger", "tu me donnes à manger"

L'identification référentielle de l'objet de (678b)-(679b) et du sujet de (678a)-(679a) se double d'une constante sémantique: c'est que ti-nēch-cochi-tia est vrai si est vrai aussi ni-cochi, ou au moins (puisque la causation peut échouer) ni-cochi-z "je vais/dois/peux/risque de dormir"⁽¹³⁰⁾; ou, en termes de constituants, si les formes radicales peuvent être représentées par SN-SV, alors les formes causatives correspondantes peuvent être glisées SN SV sous l'effet de SN'. Par convention, nous appellerons causateur ce nouveau terme SN'.

Quant à la nature du processus de causation, il est clair qu'elle ne peut être définie que de manière vague ("agir en sorte que..."), l'"action" en question pouvant prendre les formes de la contrainte physique, de l'ordre, de l'invitation, de la requête polie, de la fourniture de moyens de réalisation du procès, voire de l'absence d'action visant à empêcher le procès de se réaliser ("ne rien faire pour que...ne pas..." = "laisser", valeur qui apparaît p.ex. dans (681)). Nous verrons cependant (3.4.1.4) que ce processus a deux variantes possibles.

Une dernière caractéristique, morphologiquement claire en nahuatl, peut avoir des manifestations variables dans d'autres langues. Elle concerne la causation appliquée à un procès intransitif. On voit en effet s'opposer en nahuatl de "vrais" causatifs

(130) Sur les valeurs du futur, cf. 4.2.3.2.

marqués par un suffixe /-(1)tia/ et ce que nous appellerons des "semi-causatifs" marqués par divers procédés dont le plus fréquent est un changement sur la fin du radical (verbes dits "thématiques"; 7.1.1). Cette opposition recoupe pour l'essentiel celle des v.i. à sujet issu du terme d'origine (3.3.1.2.2), qui fournissent les "vrais" causatifs, et des v.i. à sujet issu du terme d'arrivée, qui donnent les "semi-causatifs", malgré quelques fluctuations de détail et une apparente "spécialisation" de certains radicaux verbaux.

Il ne sera question ici que des "vrais" causatifs en /-(1)tia/; les questions posées par la semi-causation seront traitées plus loin (7.1.1.7).

La contrainte sur la forme du sujet du verbe radical apparaît d'autre part par l'inexistence de causatifs formés sur des impersonnels (3.2.3) comme quiyahui "pleuvoir", èeca "venter" etc.⁽¹³¹⁾. Semble également bloquée la construction causative sur v.bt.: nous ne connaissons pas de causatif à maca "donner" ou ilhuia "dire qqch. à qqn." (3.2.4). Ce dernier phénomène semble dû à des contraintes portant sur la relation entre propriétés subjectales et propriétés datives: le TO du verbe radical perd ses propriétés subjectales au profit de propriétés datives, mais cette transformation est peut-être bloquée dans un verbe bt. où les places d'objet-accusatif et d'objet-datif sont toutes deux occupées.

3.4.1.2. Morphologie de la suffixation

Elle n'est pas sans rappeler celle des passifs-impersonnels, si l'on remplace /-wa/- /-o/ - /-ōwa/ par /-tia/. En effet:

3.4.1.2.1. Sur verbes intransitifs

Les v.i. terminés par /-i/ ont en général /-tia/ avec allongement de /i/:

(680)(I,5) (g-)qui-yōlī-tia-ya in teuhli tlazulli "(Tezcātlipoca) donnait vie à (yōli "vivre") la poussière et à la saleté (= au vice)"

(131) Tōna-l-tia v.t. "faire un sacrifice à" est en réalité un dérivé en -tia (7.1.2.1.2) de tōna-l-li (7.1.3.2.7).

- (681)(X,189) In immalhuān zan (ǫ-)quin-nemi-tiā-yā "Leurs prisonniers, ils les laissaient vivre (nemi)"
 (682)(V,167) (ǫ-)qu-īcihui-tia in iēcōliz piltōntli "Cela hâte (īcihui "se depecher") l'arrivée de l'enfant"
 (683)(VI,153) (ǫ-)tē-mixihui-tiā-ni "(la sage-femme) sait (-ni) aider a accoucher (mixihui)"

et ceux terminés par /-a/ ont en général /-ltia/, le /-a/ final étant apocopé après voyelle :

- (684)(VI,71) (ǫ-)qui-pēhua-lti in īcal "Il commença ("fit débiter", pēhua) sa maison"
 (685)(II,50) (ǫ-)tla-payīna-ltiā-ya "Il faisait courir"
 (686)(C.521) Mā (ǫ-)nēch-ceya-lti "Puisse-t-il me faire accepter (ceya v.i. "faire un signe de tête approbateur"; le /-a/ final de /-ltia/ est apocopé à l'optatif, 4.4.1.1)"
 (687)(IV,30) Oc (ǫ-)c-on-cholō-ltiā-ya "Il le faisait sauter (cholōa)"

Mais un /-a/ ou un /-i/ de fin de radical peut être apocopé après /-k/, /-n/ ou /-w/ devant /-tia/ (nous parlerons alors de type /-^otia/, cf. passif de type /-^oo/, 3.3.2.1); mais les raisons de la répartition entre /-^otia/ et /-tia/ ou /-ltia/ ne sont pas entièrement claires (la quantité et/ou le timbre de la voyelle précédente peuvent jouer: il semble en particulier que l'apocope soit systématique si la finale est /-āna/, /-āwa/, /-āwi/):

- (688)(C.515-516) ō ti-tē-tlāhuan-tī "Tu as enivré les autres" (tlāhuāna "s'enivrer")
 (689)(X,193) ō (ǫ-)tla-pināuh-tī "Il avait provoqué la honte" (pināhui "avoir honte")
 (690)(Pl.21) (ǫ-)tē-māmāuh-tī "C'est effrayant" (māmāhui "avoir peur")
 (691)(C.464) Ni-c-pāc-tia "Je lui fais plaisir" (pāqui "se réjouir")
 (692)(VI,162) (ǫ-)tla-chōc-tia "C'est lamentable" (chōca "pleurer")
 (693)(X,184) Cōhuātl, tōtōtl, tōchin in īixpan (ǫ-)qui-mic-tiā-yā "Ce n'est que des serpents, des oiseaux, des lapins qu'ils tuaient (miqui "mourir") devant lui"

Cette apocope se double d'une palatalisation de /s/ en /š/ et de /t/ en /č/:

(694)(Pl.21) Àmo ti-c-nēx-tī-z "Tu ne le dévoileras pas (nēci "apparaître")"

(695)(C.464) Ni-tē-ilōch-tia "Je fais revenir (ilōti) des gens"

(696)(ibid.) Ni-c-quīx-tia "Je le sors", "je le fais sortir" (quīza)

Le remplacement de /a/ par /i/ après /-CC-/ dans de tels contextes peut être interprété comme une "vowelle d'appui" (cf.3.1.2.1):

(697)(VI,90) An-qu-ìxi-tī-z-quē in ātl in tepētl "Vous réveillerez (iza "s'éveiller") la cité"

mais non dans un contexte comme:

(698)(XI,49) (ǵ-)quim-ēhui-tia "Il les fait lever (ēhua)"

On voit d'autre part apparaître sporadiquement des doublets en /-ltia/:

(699)(VI,153) (ǵ-)tē-pāpāqui-ltī "C'est réjouissant" (cf.(691))

(700)(C.465) Ni-c-chōqui-ltia "Je le fais pleurer" (cf.(692))

3.4.1.2.2. Sur verbes transitifs.

Les v.t. terminés en /-a/ ont un suffixe /-ltia/ (avec apocope de /a/ après /V/):

(701)(VI,90) Tlē ti-c-tē-cua-ltī-z? "Que feras-tu manger (cua) aux autres?"

(702)(VI,202) (ǵ-)c-om-palō-ltiā in ātl "Ils lui font avaler (paloa) l'eau"

(703)(VI,162) (ǵ-)quin-tlāza-ltiā in tīticī in īnacavo moci-huāquetzqui "Ils forcent les sages-femmes à laisser tomber (tlāza) le corps de la femme morte en couches"

(704)(C.464) Ni-c-tē-chīhua-ltia in tlixcalli "Je fais faire les galettes (par qqn.)"

(705)(VI,232) Avāxcān ō ti-c-celī-ltī-quē "C'est à grand'peine que nous le lui avons fait accepter (celia)"

Les v.t. terminés en /-i/ ont /-tia/:

(706)(XI,215) (ǵ-)qui-tē-ī-tia "Il le lui fait boire (ī)"

(707)(C.465) Ō ni-qu-itqui-tī in māmah "Je lui ai fait porter (= demande de porter) la lettre"

sauf si la finale est /-ki/ ou /-mi/, auquel cas on a apocope :

- (708)(I,41) (ǫ-)qui-tla-quên-tiā-yâ "Ils le faisaient s'habiller ("revêtir qqch., quēmi")"
- (709)(XI,96) Huel (ǫ-)tē-tla-nec-tī "Cela incite à l'envie ("fait vouloir qqch. a qqn., nequi")"
- (710)(Pl.12) (ǫ-)qui-tē-nāmic-tia in tetl in cuahuītl "Cela fait rencontrer (nāmiqui) la pierre et le bâton (= le châiment)"

Mais on trouve également /-ltia/ :

- (711)(IX,41) (ǫ-)quim-imacaxi-ltiā-yâ in tlacōhuānōtzaltin in āzo acā teuhvōtihuītz "Ils invitaient les convives à redouter (imacaci) que quelqu'un vienne en état d'impureté"

ainsi que des doublets :

- (712)(I,15) (ǫ-)qui-tla-nēnec-tiā-yâ, (ǫ-)qui-tla-nēnequi-ltiā-yâ "Ils provoquaient ses désirs ("lui faisaient vouloir des choses"), ils l'incitaient au désir"

et des apophonies en /a/ en /i/ :

- (713)(I,70) ō (ǫ-)quin-tla-neltoqui-lti-quē "Ils leur ont fait croire (neltoaca) des choses (fausses)"
- (714)(C.447) Ni-tē-tla-tzacui-ltia "Je punis ("fais expier, tzacua") qqn."

Nous pouvons donc être amenés dans l'ensemble à faire la part des hésitations et des analogies, et considérer que /-ltia/ est plutôt associé aux v.t. et /-tia/ aux v.i., ce qui rappelle la répartition des suffixes de passif-impersonnel (3.3.2.3.2), et nous permet une fois encore d'isoler le suffixe /-l-/ : mais nous devons nous demander quelle est la raison de sa présence ici, s'il s'agit bien comme nous l'avons dit plus haut de la marque d'une conversion de la relation prédicative. Nous verrons plus loin (3.4.1.4) quelle interprétation on peut donner à ce phénomène.

3.4.1.2.3. Les verbes de perception.

Avec les verbes de perception, il semble que l'opposition morphologique /-tia/ - /-ltia/ ne soit pas un simple doublet, mais corresponde à une différence sémantique. Une fois de plus, c'est Carochi qui nous rend attentifs à ce point :

(715)(C.465) Ni-qu-itta-ltia in tōnatiuh "Je lui montre le soleil (en emmenant la personne voir le soleil)" (C.: "Hagole ver el sol, moviendole el sujeto para que lo vea")

(716a) (ibid.) itti-tia "faire voir, montrer (un objet à qqn.)" (C.: "Hagole ver, mostrandole el objeto")

Il n'y a pas d'exemple de itti-tia en contexte dans ce passage, mais on a de nombreuses occurrences de cette forme dans le reste du corpus⁽¹³²⁾:

(716b)(VI,108) Mochi ni-mitz-itti-tia "Je te montre tout"

Malheureusement, contre plusieurs dizaines de itti-tia, le corpus (sauf omission) ne présente aucun exemple de itta-ltia. Il est de même difficile de dire si la même opposition existe entre l'hapax caqui-ltia qui apparaît non commenté chez Carochi:

(717)(C.465) ō ni-c-tē-caqui-ltī in tlein ōmītō "J'ai rapporté ("fait entendre a des gens") ce qui s'était dit"

et les nombreux exemples de caqui-tia relevés dans le corpus:

(718)(VIII,73) Melāhuac tlātōlli ō (ō-)qui-caqui-tī-quē Mo-tēuczōma "Ce sont des paroles véridiques qu'ils firent entendre à Moctezuma"

S'il s'agit de la même opposition, il faudrait comprendre que dans (717) celui qui parle aurait pu réunir des gens pour leur faire un rapport, alors que dans (718) des gens se seraient présentés devant Moctezuma pour lui parler. Sans être garantie, cette interprétation n'est pas impossible, et peut-être retrouve-t-on encore la même opposition entre les deux formes suivantes, qui à notre connaissance sont toutes deux des hapax:

(719)(VI,26) ō ic (ō-)on-tla-polō in māxcātzin... in ō to-c-om-m-īnecui-ltī "Il a tout détruit avec tes biens... que tu lui as fait respirer (īnecui)" (=... en l'amenant? - Cette phrase est extraite d'une prière à Tezcatlipoca pour réclamer le châtiment d'un mauvais roi)

(132) Carochi affirme qu'il y a un troisième causatif itztiltia, mais il fait erreur, cf. 7.2.3.1.4.1.2.

(720)(VI,52) Àzo zan (ó-)mitz-on-ìnecui-tì-z, àzo zan motëntlan
(ó-)c-on-quix-ti-z in ìitzmolinca in ìcelica "Peut-être
 (Tezcatlipoca) te fera-t-il juste (zan) respirer, peut-
 être fera-t-il juste passer (quix-tia) sous tes lèvres
 (mo-tën-tlan) sa fraîcheur, sa tendresse" (ici, c'est
 nettement l'odeur qui est amenée à celui qui la respire
 et non le contraire; la phrase est extraite d'un dis-
 cours fait par un ancien au roi nouvellement intronisé)

Même si les contextes ne sont pas totalement probants, ils n'infirmant pas l'opposition sémantique formulée par Carochi; et il est très improbable qu'il n'y ait là qu'un effet de l'imagination fertile de cet auteur. Nous allons voir plus loin (3.4.1.4) que cette opposition aide à mieux comprendre la nature du processus de causation, et les opérations qu'il entraîne.

3.4.1.2.4. Les causatifs de /mati/.

Nous avons eu l'occasion de rencontrer mati v.t., qui désigne une prise de connaissance intellectuelle ou corporelle ("sentir, ressentir, connaître, savoir", cf.(107)-(110); v. aussi les emplois intransitifs 3.2.5.2.3); on peut le considérer comme un cas particulier de verbe de perception (3.4.1.2.3). Et de fait, il présente bien les deux causatifs mach-tia et machi-tia. De ces deux formations, machi-tia doit généralement être traduit par "faire savoir", et semble bien correspondre à la glose qu'on peut faire des causatifs en /-tia/ de type itti-tia (716); le processus de causation correspond à une action sur le terme d'arrivée de la relation radicale - en l'occurrence, il s'agit d'une information qui se réalise par la production d'un discours -:

(721)(VI,135) ... in ìcuac ye otztli ìmichpöch..., (ó-)qui-
të-machi-tiã-yã "... Quand leur fille était enceinte
 ils en informaient les autres"

(722)(XI,9) (ó-)quim-machi-tia in tēcuānimē in ca ò (ó-)tla-mã
 "Il informe les animaux qu'il a fait une prise"

(723)(IV,88) Ic (ó-)machi-ti-lo in yancuicān tlātoāni "C'est
 ainsi qu'en est informé le nouveau roi"

Mach-tia, en revanche, se traduit généralement par "enseigner", "instruire", ce qui correspond à une activité centrée sur le terme d'origine de la relation radicale (relation enseignant-enseigné), et peut être congruent avec la morphologie. En effet, à défaut d'une opposition entre le type /-ltia/ et le type /-tia/.

comme dans les causatifs de itta et des verbes de perception (cf. ((715)-(720)), on a une opposition /-^otia/ (mach-tia) vs. /-tia/ (machi-tia); or, si le parallèle avec les passifs-impersonnels est exact, /-^otia/ est plutôt une variante de /-ltia/, tout comme /-^oo/ est plutôt une variante de /-lo/ (3.3.2.3.2). Cela dit, mach-tia "enseigner" a des propriétés d'ambivalence (3.2.5.3). En l'occurrence: si la "chose apprise" (TA de la relation radicale) est définie, on a un comportement bitransitif ordinaire:

(724)(II,208) (Ø-)qui-tē-mach-tiā-ya in teōccuicatl "Il enseignait les chants sacrés"

(725)(VI,228) Caxtillān tlātōlli (Ø-)qui-mo-mach-tia "Il apprend ("s'enseigne") la langue espagnole"

En revanche, si cette "chose apprise" est indéfinie, mach-tia est simplement transitif (on n'a pas /-la-/) :

(726)(C.513) Huel yēhuātl in ic n-amēch-mach-tī-z "(La raison pour laquelle je suis venu ici), c'est pour que je vous instruisse"

(727)(C.425) Ni-tē-mach-tia "J'enseigne"

(728)(VI,221) À ĩntlacualiz (Ø-)qui-matī in (Ø-)mo-mach-tiā "Ils en oublient ("ne savent plus") leur repas (tant) ils étudient ("s'instruisent")"

D'autre part, comme dans certains bitransitifs, on peut avoir un réfléchi à sens passif superficiellement transitif (cf.(389)-(390)):

(729)(VI,221) Īvechpa (Ø-)m-ĭtoa in itlā (Ø-)mo-mach-tia "(Ce dicton) se dit à propos de quelque chose qui s'apprend"

Il existe pourtant une forme superficiellement bitransitive avec /-la-/, mais elle a toujours le sens de "rendre heureux", et /-la-/ apparaît ici comme figé:

(730)(C.406) (Ø-)tē-tla-mach-tī "Ça rend heureux"

(731)(VI.37) Mā (Ø-)mo-cuiltono, (Ø-)mo-tla-mach-ti in mācē-hualli "Puisse le peuple être riche, être heureux"

Ce figement permet par développement d'un objet d'extension un emploi superficiellement quadrivalent qu'on a rencontré avec l'exemple (468).

3.4.1.3. Le jeu des relations actanciennes dans les schémas causatifs.

Les causatifs ont le comportement morphologique habituel des v.t. et des v.bt.; en particulier, s'ils sont bt. (issus de v.t.), ils sont soumis aux règles d'absorption préfixale (3.2.4.2); cf. (702), (703), (705), (716b), etc. Mais deux points permettent de suivre les effets de la causation sur la structure radicale: les cas où un argument est indéfini, et les cas où il y a un réfléchi.

3.4.1.3.1. Les arguments indéfinis dans les constructions causatives.

Là encore il faut distinguer deux cas: l'argument indéfini est dans la structure radicale, ou c'est le causateur qui est indéfini.

3.4.1.3.1.1. Indéfini dans la structure radicale.

Dans les causatifs bt. (issus de v.t.), les deux objets indéfinis /-tē-λa-/ représentent respectivement le terme d'origine et le terme d'arrivée de la relation radicale, cf.(714). On doit bien raisonner en termes de TO et de TA (et non en termes de surface de sujet et d'objet), puisque la forme radicale de (714) serait un impersonnel (tla-tzacua-lo "des gens paient des choses").

Si un seul actant est indéfini, il représente le TA de la structure radicale s'il est inanimé (/λa-/); cf. (708), (712), (713); en revanche, s'il est animé (/tē-/), alors il représente le TO de la forme radicale; cf. (701), (704), (706), (710). On peut ainsi opposer

(732a)(V,183) (ǝ-)quin-tla-cāhua-ltia-yā "Ils les amenaient au renoncement" ("ils leur faisaient abandonner des choses")

(732b)(VI,79) (ǝ-)qui-tē-cāhua-ltia-ya in tlātlacōlli "Ils les faisaient renoncer au péché"

couple dans lequel on voit que le premier membre (732a) est plus proche de la forme radicale qui serait active ((ǝ-)tla-cāhua-yā "ils abandonnaient des choses") que ne l'est le second membre (732b), auquel correspond une forme radicale à TO indéfini, et

qui donnerait donc un passif ((Ø-cāhua-lo), ou plus probablement (3.3.4.2) une tournure réfléchie ((Ø-mo-cāhua-ya in tlātlacōlli "on abandonnait le péché").

La répartition des propriétés mises en évidence dans (732b) semble une contrainte: /-tē-/ est objet datif, issu du TO de la structure radicale, et /-k(i)-/ objet accusatif, issu du TA de la structure radicale. En outre, /-k(i)-/ doit référer à un inanimé. Nous n'avons pas rencontré dans le corpus de forme construite comme (732b) et dans laquelle le préfixe défini pourrait être interprété comme datif (issu du TO: "je lui fais V des gens"); mais nous n'avons pas davantage rencontré une telle forme dans laquelle /-k(i)-/ pourrait être animé et issu du TA de la structure radicale ("je le fais V par des gens", "je fais que des gens le V").

On a donc une contrainte au niveau de la relation dative, qu'on peut énoncer ainsi:

Dans les constructions causatives bitransitives (issues de v. t.):

- a) /-tē-/ réfère nécessairement au TO de la structure de base
- b) /-λa-/ " " " TA " " " " "

Ce qui revient à dire:

La construction causative ne peut opérer sur une forme qui aurait:

- a) un objet indéfini humain (/tē-/)
- b) un objet défini humain, si le TO est indéfini.

Le blocage dû à la contrainte (b) est résolu par une composition avec un auxiliaire modal, /-λani/ (7.2.3.2.2); nous ne connaissons pas de solution au blocage dû à la contrainte (a) - ce qui d'ailleurs est surprenant, puisque ce cas de figure ne semble pas a priori exceptionnel -. Peut-être pourrait-on dans ce cas avoir /-λa-/ au lieu de /-tē-/? Mais aucun exemple clair n'est donné par le corpus.

3.4.1.3.1.2. Causateur indéfini.

Il n'y a rien de contradictoire à ce que le causateur puisse être indéfini: la forme verbale exprime simplement que qqn. fait

qqch., non de son propre gré ou à sa propre initiative, mais à l'initiative (à l'injonction, sous l'impulsion) d'une ou plusieurs personnes non spécifiées. Mais on sait que dans le schéma composé qui résulte de la causation, c'est le causateur qui joue le rôle de TO (sujet s'il est défini): son indéfinition provoque donc des tournures passives ou impersonnelles. Ainsi, avec des causatifs v.t. (issus de v.i.):

(733)(VI,44) Oncân (Ø-)ìcihuì-tì-lo in miquiztli "Par là la mort est hâtée" (cf.(682))

(734)(VI,31) Quèn t-òtlatoc-tì-lo? "Comment t'a-t-on mis en route?" (otlatoca v.i. "suivre son chemin")

ou avec des causatifs v.bt. (issus de v.t.), dans lesquels un préfixe objet indéfini est maintenu (133),

(735)(I,59) Mictlân (Ø-)tla-ìiyòhui-ltì-lò-z-què "Au séjour des morts on leur fera subir des épreuves" (litt. "ils seront fait endurer qqch.", ìiyòhuia)

(736)(VI,233) Ø (Ø-)tla-tzacui-ltì-lò-c "Il a été puni" (cf. (714))

mais un préfixe objet défini "absorbé" par le datif ne réapparaît pas (cf.(579)-(580)):

(737)(VI,70) Ti-càhua-ltì-lo "On te le fait abandonner" (cf. (732))

(738)(VI,193) Mecatì ti-yecò-ltì-lò-z "On te fera essayer (yecoa) la corde"

(739)(IX,31) Zan ni-huàl-itquí-tì-lò-c "J'ai été invité à le porter (itquí)"

On peut enfin, par indéfinition de toutes les places d'arguments, avoir des impersonnels, sur causatifs transitifs

(740)(XII,100-101) ... in quemman tè-èhui-tì-lò-z "...au moment où l'on fera lever les gens" (cf.(698))

(741)(C.503) ... in oc ic tè-mach-tì-lo "... tant qu'il y a classe" (cf. 3.4.1.2.4)

(133) Toujours /-la-/: nous n'avons pas rencontré de forme passive correspondant à (732b). On a vu plus haut ((389)-(390) et (729)) que la passivation à partir de l'objet accusatif inanimé était extrêmement rare.

ou bitransitifs:

(742)(I,29) Te-tla-cāhua-ltī-lō-ya "On était amené au renoncement" (cf.732)

(743)(I,33) Te-tla-caquí-tī-lo "On fait un rapport" ("on fait entendre qqch. à qqn.", cf.(718))

3.4.1.3.2. Le réfléchi dans les constructions causatives.

De nouveau il y a deux cas: selon que la coréférence marquée par le réfléchi porte ou non sur le causateur.

3.4.1.3.2.1. Réfléchi du causateur.

La causation peut développer un terme coréférent d'un terme déjà présent dans le schéma radical, donnant ainsi une forme causative réfléchie. Dans le cas des v.i., ce terme est évidemment le terme unique (normalement issu du TO); dans les v.t., ce terme peut être le TO ou le TA.

Cette tournure est, il est vrai, relativement rare. Le problème est de savoir quel sens il y a à dire que quelqu'un provoque sur lui-même un processus qui aboutit à ce qu'il fasse quelque chose, puisqu'à la limite la forme radicale correspond à ce sens: elle exprime bien en effet que le procès se réalise à l'initiative du TO⁽¹³⁴⁾.

Il nous semble qu'il y a un procédé qui opère à deux niveaux. D'abord, en construisant une classe de causateurs: même si dans cette classe on retient le coréférent du TO, le seul fait de la construire ouvre la possibilité que le causateur puisse être distinct. Ensuite, au niveau aspecto-modal, en établissant une distance entre l'initiative du procès et sa réalisation. On voit alors apparaître, comme on peut s'y attendre, des effets de conation ("il s'efforce de...", "il s'applique à ...") ou d'inchoation ("il se met à..."), qui sont particulièrement clairs avec les causatifs issus de v.i. qui réfèrent à des processus corporels ou mentaux:

(134) Il pourrait y avoir ainsi intérêt, dans une représentation formelle, à poser un causateur zéro, identifié au TO.

- (744)(XI,90) (ϕ -)mo-meya-ltia "Il se met à uriner" (litt. "il se fait uriner, meya")
 (745)(AC.5) Cencâ (ϕ -)mo-mâuh-tî (135) "Il eut très peur" ("il s'effraya beaucoup")
 (746)(Pl.30) Ic ni-no-quix-tia "Sur quoi je me retire"
 (747)(VI,163) Miyacpa (ϕ -)mo-nêx-tiâ-ya "Souvent (le démon) se montrait ("se faisait apparaître")"

Mais l'effet le plus courant dans ce type est la valeur honorifique, v. plus loin 3.4.3. Beaucoup plus rare, parce qu'impliquant généralement un inanimé (et donc une valeur semi-causative qui ne peut apparaître qu'avec quelques rares verbes, 7.1.1.7.4) est la valeur de réfléchi-passif:

- (748)(X,146) (ϕ -)mo-quix-tia in totlan "On arrache ("se fait sortir") les ("nos") dents"

Avec les causatifs bitransitifs (issus de v.t.), on retrouve généralement la valeur conative, souvent associée à des jugements de valeur dépréciatifs implicites ("il cherche à tout prix à...", "il s'entête à..."), ou à l'établissement d'une distance entre l'intention et la réalisation ("il V en croyant faire autre chose", "il V à tort"):

- (749)(I,64) Cencâ ô (ϕ -)mo-tla-polô-ltî-quê, cencâ ô (ϕ -)tê-tla-polô-ltî-quê "Ils ont beaucoup commis d'erreurs ("se sont fait perdre des choses"), ils ont beaucoup induit en erreur ("ont fait perdre des choses à des gens")"
 (750)(X,41) À cochiztli (ϕ -)qui-mo-chîhua-ltia "Il ne parvient pas à trouver ("se faire faire") le sommeil"
 (751)(XII,115) Iuh (ϕ -)qui-mo-pîc-tiâ-yâ "C'est ainsi qu'ils se le figuraient (pîqui "façonner")"

Mais le réfléchi peut aussi correspondre au TA ("N₁ fait que N₂ V N₁", "N₁ se fait V par N₂"). Beaucoup plus rare, cet effet apparaît essentiellement avec les verbes de perception, ou assimilables:

* (135) Mâuh-tia est le seul causatif réfléchi qui soit statistiquement nettement plus fréquent que le v.i. radical (mâhui).

- (752)(I,43) (ǵ-)mo-tē-itti-tiā-ya "Il se faisait voir"; (VI, 163) (ǵ-)qui-mo-tti-tia in ināmic "(Le démon) se montre à l'époux (de la femme morte en couches)"
- (753)(IV,81) Ca ð (ǵ-)mo-tē-nāmic-tī... ð (ǵ-)quim-mo-nāmic-tī in cihuāpiltin "Il se fait rencontrer... Il se fait rencontrer par les nobles dames"

Le causatif réfléchi (to)toc-tia de toca v.t. "suivre, presser", pris dans le sens "se cacher dans/derrière..." (avec un objet généralement inanimé) n'est pas clair. On peut en effet comprendre soit "se rapprocher soi-même de..." (réfléchi correspondant au TO du schéma radical), soit "se mettre dans l'état où l'on est serré de près par..." (réfléchi correspondant au TA du schéma radical):

- (754)(XII,88) (ǵ-)qui-mo-totoc-tī-t-īca-ca in tetlaquetzalli "Ils se tinrent debout (-t-īca-c) derrière les colonnes de pierre"
- (755)(VI,260) Xomolli, caltechtlī ti-c-mo-toc-tia "Tu recherches les coins et le long des murs" (= tu fuis la société)

Toutes ces constructions peuvent apparaître au passif-impersonnel, avec /ne-/ (3.3.2.2):

- (756)(XII,47) Ne-māmāuh-tī-lō-t-oc "On reste (-t-oc) figé de peur" (cf.(745))
- (757)(II,109) À cochiztli (ǵ-)ne-chihua-ltī-lo "On ne se laisse pas provoquer les uns sur les autres le sommeil"
- (758)(VI,218) Nepanōtl (ǵ-)ne-tti-tī-lo "On se le montre les uns aux autres"

3.4.1.3.2.2. Réfléchi interne.

Un cas différent du précédent est celui où le causatif porte sur un schéma radical déjà réfléchi. On voit alors apparaître /-ne-/ dans la forme active du causatif:

- (759)(I,15) (ǵ-)qui-ne-'cali-ltiā-yā "Ils le faisaient se battre (m-icali)"
- (760)(VI,80) Amo ti-tla-ne-zōma-ltī "Tu n'a pas provoqué la colere (mo-zōma)"

- (761)(I,45) (Ø-)qui-ne-piya-lti-z "Il le fera se garder"
 (762)(VI,216) (Ø-)mitz-ìtò-què, (Ø-)mitz-ne-'tò-lti-què "Ils t'ont mentionné, ils ont fait un vœu pour toi ("ils t'ont fait te dire, m-ìtoa")"
 (763)(IX,56) Achto ti-mitz-ne-'mach-tiâ "Avant tout nous t'incitons à la prudence" (m-ìmati "il est habile")

Si le schéma radical comporte un réfléchi indéfini, l'ordre qui apparaît dans le causatif est /-tè-ne-/ (et non /ne-tè-/ comme dans (586)-(587)):

- (764)(C.466) Ni-tè-ne-tlazòtla-ltia "Je réconcilie ("fais s'aimer") des gens"
 (765)(IV,81) Ø (Ø-)tè-ne-piya-lti-co "Il est venu (-co) inciter (-ltia) les gens à se garder"

Certaines de ces constructions avec /ne-/ se figent comme de nouveaux radicaux verbaux transitifs: c'est en particulier le cas de ne-'mach-tia (763) "inciter à la prudence" ("faire être habile") et de ne-'tò-ltia (762) "faire un vœu pour" ("faire se dire"), qu'on peut trouver avec un réfléchi défini⁽¹³⁶⁾,

- (766)(XII,21) Ic (Ø-)mo-nèmachtì, cuix (Ø-)qu-ì-z-què in ìm-èzzo "(Moctezuma) prit garde au fait que (les Espagnols) pourraient bien (cuix) boire le sang (des Mexicains)"
 (767)(XII,53) Ìhuic (Ø-)mo-nètòltì-què "Ils prononcèrent leurs vœux ("se vouèrent") devant lui"

3.4.1.4. Interprétation.

Les formes causatives doivent être interprétées comme des relations complexes résultant de la composition de deux relations, la relation radicale et la relation causative. Dans cette composition, c'est la relation causative qui sera dominante (ou: principale) et la relation radicale dominée (ou: subordonnée); ceci se manifeste morphologiquement par le caractère englobant de la première (qui fournit à la fois le nouveau sujet, marqué par le suffixe le plus à gauche, et le dernier suffixe, qui marque l'opération sur la diathèse), ainsi que par les transformations requises dans la deuxième.

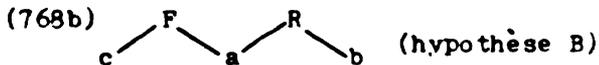
(136) On pourrait aussi expliquer ces formes comme des dérivés en /-tia/ (7.1.2.1.2) des noms d'objet en /ne-/ nemach-tli, netòl-li (7.1.3.2.3).

Dans la relation causative, il ne fait aucun doute que le TO soit le causateur, puisqu'il en a les propriétés sémantiques (agent caractérisé) et les propriétés morphosyntaxiques positives (sujet) et négatives (contrainte sur la détermination). En revanche, la nature de son terme d'arrivée fait problème. Nous voyons en effet a priori deux hypothèses également plausibles :

-A) le TA de la relation causative est la relation radicale prise en bloc

-b) le TA de la relation causative est le TO de la relation radicale

alternative qui pourrait être représentée par les schémas suivants, où, provisoirement, nous raisonnerons sur un schéma radical canonique à deux arguments définis a et b, en représentant par convention la relation causative par F (pour factitif, ou faire) et le causateur par c :

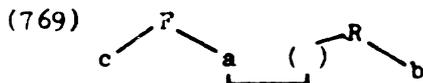


qu'on glosera, intuitivement, pour (768a) : "le causateur agit de telle sorte qu'un procès, représenté par aRb, se réalise", et, pour (768b) : "le causateur agit sur un agent de telle sorte que cet agent réalise un procès représenté par aRb".

On a donc bien a priori deux formes différentes de composition (même si la plupart des causations sont sémantiquement compatibles avec les deux interprétations), qui vont recevoir des traitements morphologiques différents. En effet :

- pour (A), la composition va donner une relation, dont l'expression lexicale sera R-F (c.-à-d. : le radical + la marque suffixale du causatif, en l'occurrence /-tia/), comportant trois places d'argument, donc en principe trois préfixes (mais on sait que cette configuration est soumise à une règle d'absorption qui n'en laisse que deux en surface, 3.2.4.2).

- pour (B), le processus est plus complexe, puisqu'on a un terme (a) qui est partagé entre deux relations, étant à la fois le TA de F et le TO de R. Les deux relations cFa et aRb se trouvent dans une relation hiérarchisée, avec cFa dominante, la possibilité de subordination reposant sur l'identification des termes marqués par a. On se trouve dans une situation qui n'est pas sans rappeler les constructions relatives (8.3.2.2)⁽¹³⁷⁾. Or le traitement habituel d'un tel schéma est (puisque'il y a coréférence contrainte) le vidage de la place qui dans le schéma dominé est mise en coréférence avec une place du schéma dominant; dans le schéma dominé, ce terme n'a plus de valeur propre, il tire sa valeur de sa coréférence avec le terme qui apparaît dans le schéma dominant. On a donc un schéma, dérivé de (768b) comme :



où () marque le vidage. Comme on le voit, le schéma dominé a la forme d'un schéma de passif (3.3.2.3.2, (575a)), et se voit appliquer le même traitement, c.-à-d. : la réorientation par rapport au TA, qui est marquée par le suffixe /-l-/. Tout comme nous l'avons fait pour le passif /-lo/, nous analyserons donc /-ltia/ comme un suffixe complexe /-l-/+/-tia/, où seul /-tia/ marque le causatif.

Nous reconnaissons bien volontiers que nous nous plaçons à un niveau abstrait que l'intuition sémantique peut avoir du mal à suivre (ce qui peut occasionner des gloses laborieuses). Mais nous n'en tirons ni embarras ni fierté. Pour abstraites qu'elles paraissent, les opérations que nous posons ne sont pas contre-intuitives.

(137) Par exemple, rapidement (en passant en particulier sur les problèmes de détermination), dans J'ai vu l'homme qui a tué l'ours, homme apparaît comme partagé entre un schéma propositionnel dominant (dont le verbe est voir), ou il est objet, et un schéma propositionnel dominé (dont le verbe est tuer), ou il est sujet.

Et surtout, elles nous permettent d'expliquer de manière satisfaisante, et par un traitement unifié, des faits qui autrement paraîtraient incompréhensibles et d'sparates, à savoir:

- l'apparition de /-l-/⁽¹³⁸⁾ dans la plupart des causatifs issus de v.t.: la manière la plus naturelle de provoquer la réalisation d'un processus agental est d'inciter (d'une manière ou d'une autre) l'agent à le réaliser.

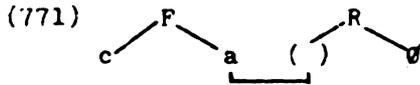
- l'opposition sémantique des deux passifs des verbes de perception ou de connaissance (3.4.1.2.3 et 4), qui correspond bien à celle entre le type (A) ((716b): "j'agis de façon à ce que tu voies tout - mais pas forcément en agissant sur toi -") et le type (B) ((715): "j'agis sur lui pour qu'il voie le soleil"). Evidemment, Carochi glose (715) par "je montre l'objet", c.-à-d. "j'agis sur l'objet". Mais il n'y a pas de moyen structural d'exprimer directement une intervention du causateur sur le TA: le traitement par le type (A) exprime qu'en tout cas il n'y a pas de causation directe sur le TO. On voit aussi que les verbes de perception représentent un domaine privilégié d'application de cette opposition, puisqu'il n'y a pas à proprement parler agentivité (sauf infirmité, on ne peut faire autrement que de voir ce qu'on a sous les yeux - d'où dans certaines langues des constructions datives, où a voit b est rendu par b est visible à a -). Incidemment, on comprend aussi pourquoi "se faire voir à" ne peut être rendu que par itti-tia (752).

- l'apparition de /-ne-/ dans les réfléchis imbriqués de type (759)-(765), puisque la relation radicale correspondant à (769) va bien faire apparaître un schéma réfléchi indéfini:



(138) Et peut-être, comme dans les passifs, de sa variante /-^o-/, cf. 3.4.1.2.4.

- la non-occurrence (sauf par analogie morphophonologique) de /-l-/ avec les causatifs issus de v.i., puisque, si le type (A) ne produit de toutes façons pas /-l-/, le type (B) ne le produit pas davantage sur un schéma intransitif où (769) prend la forme:



c'est-à-dire, pour la relation dominée, celle d'un schéma impersonnel (3.3.1.2.2, (518)), où le caractère vide du TA empêche la réorientation, et donc l'apparition de /-l-/.

Un dernier point mérite attention: l'analyse morphologique du suffixe /-tia/, qui a par ailleurs des emplois dénominatifs. Il sera traité en détail dans la section correspondante (7.1.2.1.2). C'est cet emploi dénominatif qui fournit en apparence des verbes dérivés en /-tia/ à sens applicatif, v. plus loin 3.4.2.2.d.

Remarque. La causation n'est pas itérable, et on ne trouve pas de formes comme *mic-ti-ltia "faire tuer". Le préfixe directionnel extroverse /on/ (valeur de médiatisation, 3.1.4.2.2.G) peut être utilisé dans ce cas, cf. (349).

3.4.2. Verbes applicatifs.

3.4.2.1. Généralités.

Nous reprenons ici un terme traditionnel dans les grammaires puisqu'à notre connaissance il apparaît pour la première fois chez Rincón (1595), et est repris par Carochi (1645), Aldama y Guevara (1754), jusqu'à Garibay (1940) et Andrews (1975). Il a l'avantage d'être moins marqué sémantiquement que celui, fréquent en linguistique descriptive américaine, de benefactive (puisque, comme nous le verrons, l'idée de profit pour un tiers n'est qu'un des effets sémantiques possibles). Il est vrai que certaines confusions peuvent naître du fait que la notion de voix applicative est utilisée aussi dans les grammaires des langues bantoues pour désigner une opération différente. Mais puisqu'avec Rincón nous avons pour nous le droit de l'inventeur, nous maintenons ce terme d'applicatif, avec charge à nous d'en donner une caractérisation non ambiguë.

Nous sommes donc amenés à poser une diathèse applicative, qui n'est pas reconnue par Tesnière⁽¹³⁹⁾, et qui a pourtant le même effet d'augmentation que la diathèse causative, puisque les deux formes partagent la propriété suivante :

- l'applicatif d'un v.i. est un v.t. et l'applicatif d'un v.t. est un v.bt.

En revanche, les autres propriétés applicatives sont opposées à celles des causatifs :

- le terme nouvellement introduit est pourvu des propriétés sémantiques et morphosyntaxiques d'un objet datif

- le sujet de l'applicatif est le même que celui du verbe radical.

Il faut enfin citer une propriété d'ordre statistique :

- les constructions applicatives sont courantes et apparemment libres sur les v.t. ; elles sont en revanche rares et sémantiquement restreintes sur les v.i.

Ce dernier point mérite un examen particulier (3.2.4.2.2) ; jusque là, nous ne donnerons d'exemples que d'applicatifs issus de v.t.

La diathèse applicative fournit donc des couples comme :

(772a) ni-tla-cua "Je mange"

(772b) ni-mitz-tla-cua-lia "Je te mange qqch."

L'identification des sujets de (772a) et (772b) peut être posée en termes d'implication (pour que (772b) soit vrai, il faut que (772a) le soit). En termes de constituants, si les formes radicales peuvent être représentées par SN-SV, les formes applicatives correspondantes peuvent être glosées par SN-SV pour/au détriment/ par rapport à SN'. Par convention, nous appellerons le terme SN' simplement datif, ou, s'il faut l'opposer à un objet doté de propriétés datives dans la relation radicale : nouveau datif.

Nous reviendrons plus loin (3.2.4.2.1) sur certains effets sémantiques de la diathèse applicative.

(139) Sans doute parce que les tournures qui traduisent les formes applicatives du nahuatl ne comportent généralement pas de modifications morphologiques dans les langues connues de Tesnière.

3.4.2.2. Morphologie de la suffixation.

-a) /-lia/. C'est le suffixe le plus couramment attesté, qui apparaît tel quel après /-i/:

(773)(V,158) Tlein ti-nēch-nequi-lia? "Que me veux-tu?"

(774)(XI,6) (ǵ-)qui-caqui-liā itzatziliz "Ils entendent (de lui) son cri"

(775)(VI,161) (ǵ-)qui-cuī-liā in itzon "Ils lui prennent les cheveux"

et provoque une apophonie de /a/ en /i/:

(776)(VI,87) Àiuhcāyōtl àiuhtlancāyōtl ni-c-chihui-lia in ātl in tepētl "Je commets (chihua) envers la cité (in ātl in tepētl) des incongruités et des ratages"

(777)(VI,23) Āc (ǵ-)c-āni-lī-z in īlyāca, in īpalānca? "Qui lui enlèvera (āna) sa puanteur, sa pourriture?"

(778)(I,1) (ǵ-)quin-tla-mani-liā-ya in ye huēcauh "Ils leur faisaient des offrandes (mana) autrefois"

(779)(VI,221) (ǵ-)qui-tē-cuepi-lia tlātōlli "Il retourne (cuepa) aux autres les paroles" (= il leur répond)

(780)(VI,98) (ǵ-)qu-itti-lia in cualtzin tōnalli "Il regarde (itta) pour lui le jour faste"

et la palatalisation d'une consonne précédente (/s/ en /š/, /t/ ou /c/ en /č/):

(781)(VI,49) (ǵ-)mitz-tla-machi-lī-z "Il saura (mati) tout (/λa/) de toi"

(782)(XI,3) (ǵ-)qui-tlāxi-lia ācatl "Il lui lance (tlāza) une (flèche de) roseau"

(783)(C.466) Xi-nēch-nōchi-li in nopiltzin "Appelle (nōtza)-moi mon fils"

/λ/ pouvant dans ce cas être modifié en /t/ ou /č/ sans que les raisons en soient très claires:

(784)(C.466) Ō ti-nēch-pati-lī in nāmauh "Tu m'as changé (pātla) mon livre"

(785)(ibid.) Ti-nēch-mōchi-lia in nopiltzin "Tu lapides (mōtla) mon fils" (litt. "tu me le lapides")

L'apophonie peut être entravée dans les monosyllabes en /-a/ (ou les radicaux qui ont la même morphologie, 4.2.2.1): il semble que le /-a/ soit alors allongé:

(786)(C.466) Ō (ǝ-)nēch-tla-cuā-lī-quē in nocuācuahuēcāhuān
"Mes vaches m'ont mangé des choses (cuā)"

(787)(C.467) Ni-mitz-tla-ihua-lia "Je t'envoie (ihua) des choses"

ainsi que dans les finales /-iya/ (il semble que le nahuatl classique évite les suites /-iyi-/):

(788)(IX,2) (ǝ-)c-on-tla-piya-lī-quē "Ils gardèrent (piya) des choses pour lui"

(789)(IV,6) (ǝ-)c-on-tla-chiya-liā "Ils observent (chiya) pour lui"

Avec les finales vocaliques /-ia/, /-oa/, le /-a/ disparaît et la voyelle précédente est allongée:

(790)(VI,163) (ǝ-)qui-tēmō-lia, (ǝ-)qu-ītlani-lia in cuēitl, huipilli "Le diable déguisé en femme) vient chercher (tēmoa) auprès (du veuf), vient lui réclamer (ītlani) la jupe et le huipil"

(791)(VI,83) (ǝ-)qui-tla-nānquillī-liā-ya āltepētī "Il répondait (nānquillīa, 3.1.3.2.2.3.c) au nom de la cité"

(792)(XI,44) īixpan (ǝ-)qui-tlālī-liā canāuhtli "Ils lui mettent (tlālīa) devant les yeux un canard"

-b) /-ia/. Ce suffixe est beaucoup plus rare: il est restreint à certains verbes, généralement terminés par /-wa/ comme cōhua "acheter":

(793)(X,179) (ǝ-)mo-tla-cōhuiā... (ǝ-)m-oc-cōhuiā "Ils s'achètent des choses... ils s'achètent du pulque (oc-tli)"

les composés par incorporation (7.2.2) de cāhua "laisser", bien que le radical non composé ait habituellement l'applicatif en /-lia/:

(794a)(VI,75) Āc an-qui-tlāl-cāhuia? "A qui laissez-vous la place?" (tlāl-ī "terre")

(794b)(VI,18) īcochiz (ǝ-)c-on-cāhui-lī-z "Il y laissera le scameil" (dans les soucis)

ainsi que chihua "faire" et pohua "compter", dans le sens, respectivement, de "jeter un sort à qqn." et "prédire sa destinée à qqn.": on a toujours un objet indéfini /-la-/ dans ce cas:

(795)(XII,22) Àzo huel (ø-)quin-tla-chihui-z-que "Peut-être pourront-ils leur jeter des sorts"

Quelques autres verbes attestent habituellement un applicatif en /-ia/:

- ixoa "cuire" (sur un comal, plaque chauffante):

(796)(I,30) Mochintin (ø-)quin-tla-xquiã-yã "Tous leur faisaient cuire (à certains dieux) des choses"

- tzacua "fermer" (toujours avec objet-accusatif défini, litt. "le lui fermer"), signifie "venir en dernier d'une liste":

(797)(X,169) Auh in (ø-)qui-tzacuia... "Et celui qui vient en dernier..."

- pepena "choisir"

(798)(VI,205) (ø-)qui-tõnal-pepeniã "Ils lui choisissent un jour (tõnali)"

- quetza "dresser"

(799)(X,115) (ø-)to-ne-tla-quechiã-ya "(les coudes:) c'est c. avec quoi nous nous appuyons", litt. "notre moyen (to-va, 5.2.4.5.2) pour nous appuyer sur qqch."

-c) /-(ⁱ/al)wia/. Cette forme d'applicatif apparaît uniquement dans les triplets thématiques dont le v.i. est en /-iwi/ - /-awi/ et le v.t. semi-causatif en /-oa/. Cette classe sera traitée en détail plus loin (7.1.1.3). Ex.:

(800)(VI,54) Ca nel (ø-)tẽ-tla-'talhuia "Vraiment, il parle (tla-'toa) pour les autres"

On trouve aussi un suffixe /-wia/ sur les v.i. de mouvement e /-o/, mais il peut aussi bien avoir un sens causatif qu'applicatif, cf. 7.1.2.2.4.

-d) forme causative. Deux verbes ont couramment un applicatif de forme causative. Il s'agit de cuica v.i. "chanter":

(801)(Ch.7,131) Quit Zotzon cē nequetzalhuētl...īhuān (Ø-)
tē-cuīca-tī "Il se mit à jouer du tambour droit... et à
chanter pour les autres"

et namaca v.t. "vendre":

(802)(XII,5) Iuhqui in mā (Ø-)quin-tla-nāmaqui-itī-tō "C'est
comme s'ils étaient allés leur vendre des choses"

On voit aussi sporadiquement des doublets synonymiques des applicatifs avec une forme causative:

(803)(V,173) (Ø-)c-on-nec-tiā, (Ø-)c-on-nequi-liā, (Ø-)c-on-
nequi-ltiā in mā cuēlē miqūi "Ils veulent, ils espèrent,
ils désirent à son propos qu'il meure"

Ces formes doivent être en fait des dénominatifs en /-tia/, dont le sens est "fournir N à..." (7.1.2.1.2), et qui sont dérivés de noms d'objet déverbaux (7.1.3.2), dont seul celui qui correspond à (801) (cuīca-tī "chant") est effectivement attesté. Nous avons ici un aperçu de la formation morphologique des causatifs ("fournir à qq. le résultat du procès"), l'un des problèmes posés par cette formation étant que l'interprétation applicative serait en général plus naturelle intuitivement que l'interprétation causative, pourtant seule attestée sauf dans les exemples de type (801)-(803).

3.4.2.3. Le jeu des arguments dans les constructions applicatives.

3.4.2.3.1. Argument indéfini.

La relation préférentielle entre datif et animé (v. cependant plus loin 3.4.2.4.1) fait que s'il apparaît un préfixe indéfini, /-tā-/ représente le nouveau datif, introduit par la diathèse applicative (p.ex.(779)), alors que /-la-/ représente l'objet indéfini de la relation de base (p.ex.(781) etc.).

Dans le cas où la forme radicale comprend un objet animé (avec comme on l'a vu des propriétés datives, 3.2.4.3), les règles habituelles de la cooccurrence préfixale sont observées: objet défini et indéfini sont compatibles:

- (804)(XII,29) (ǵ-)quin-tē-nāhuatī-lī-quē in tlaxcaltēcā "Les Tlaxcalteques avaient dressé ("ordonne", nāhuatia, cf. 3.1.3.2.2.3.c) des gens contre eux"

mais non deux définis :

- (805)(C.468) Xi-nēch-tēmō-li cē tīcītl "Cherche-moi un médecin"

Bien que les données soient peu abondantes, il semble qu'il y ait ici une contrainte hiérarchique: si l'on ordonne les préfixes selon une hiérarchie 1^e/2^ep.⁽¹³⁹⁾ > 3^ep. définie > indéfini, alors le nouveau datif doit avoir un rang supérieur à l'objet interne à la relation radicale. Nous n'avons pas rencontré de formes inversant de ce point de vue le type (804) (et qui signifieraient "N me/te/le V pour/contre/ par rapport à qqn.")⁽¹⁴⁰⁾, ni le type (805) (et qui signifieraient "N me/te V pour/contre/par rapport à lui/elle"). On ne trouve pas davantage de double indéfini animé /-tē-tē-/⁽¹⁴¹⁾.

Le TO de la relation complexe applicative (qui est, rappelons-le, celui de la relation radicale) peut être indéfini, ce qui donne des constructions passives dont le sujet est habituellement, comme on peut s'y attendre (3.3.3), le datif:

- (806)(I,84) ǵ (ǵ-)cūi-lī-lō-c in tleyōtl "On lui a pris la gloire" (pass. de cūi-lia "prendre qqch. à qqn.")
 (807)(VI,153) Ātle huel (ǵ-)on-chīhui-lī-lo in totēucyo "Notre seigneur ne peut rien voir accompli pour lui" (pass. de chīhui-lia "faire qqch. pour qqn.")
 (808)(VI,102) Mochipa t-ilnāmiqui-lī-lō-z "Toujours on s'en souviendra à ton propos" (pass. de ilnāmiqui-lia "se rappeler qqch. de qqn.")
 (809)(VI,168) Tlē ō t-ilpī-lī-lō-c? "Qu'a-t-on attaché sur toi?" (pass. de ilpī-lia, appl. de ilpia "attacher")

(139) Qui se maintiennent dans l'absorption préfixale contre un préfixe de 3e p., 3.2.4.2.

(140) Dans les suites /-k(i)-tē-/ observables en (779), /-k(i)-/ réfère toujours à un animé; ces constructions sont d'ailleurs rares.

(141) En dépit de Andrews (1975) qui sur ce point comme sur certains autres "invente" le nahuatl.

Quoique plus rare, la passivation à partir de l'objet-accusatif (interne à la relation radicale) n'est cependant pas impossible:

(810)(C.468) Ō (ø-)tē-cuī-lī-lō-c in amatl "Le livre a été pris a qqn."

Mais il faut que cet objet-accusatif soit morphologiquement présent dans la forme "active" correspondante (c.-à-d.: que le datif soit indéfini ou réfléchi; cf. aussi (577) et ci-dessous (818)).

3.4.2.3.2. Réfléchis.

Lorsqu'apparaît un réfléchi dans une construction applicative, il se produit un phénomène déjà observé à propos des causatives (3.4.1.3.2), à savoir: si le réfléchi est introduit par la diathèse applicative, alors il a la forme réfléchie définie. Ce réfléchi renvoie toujours au TO (jamais au TA) et marque que le procès est réalisé par ce dernier dans son propre intérêt: nous verrons plus loin (3.4.3) l'utilisation expressive de ces formes.

(811)(C.515) Cāmpa nel ni-c-no-cuī-lī-z in ni-quim-maca-z in nopilhuāntotōn? "Où vais-je donc bien pouvoir me prendre (cuī) de quoi donner à mes enfants?"

(812)(XII,114) Tilmātlī pani (ø-)qui-mo-ipī-liā-yā "Ils s'attachaient (ilpia, cf.(809)) par-dessus (parī) des capes"

(813)(VI,224) ... ir tlein ni-c-no-piya-lia "... ce que je garde pour moi"

En revanche, si le réfléchi est interne à la relation radicale (c.-à-d.: si la forme applicative est dérivée d'un verbe réfléchi), alors il prend la forme du réfléchi indéfini /-ne-/:

(814)(C.468) Ni-c-ne-tlātī-lia in notēmachticāuh "Je me cache (ni-no-tlātīa) a mon maître"

(815)(XII,44) (ø-)c-on-ne-pechtēqui-lia "Il s'incline ((ø-)mo-pechtēca) devant lui"

(816)(I',7) Achtopa (ø-)qui-ne-zahui-liā-yā "D'abord ils jeûnaient ((ø-)mo-zahua-ya) en son honneur"

Aux formes passives et impersonnelles n'apparaît évidemment que /-ne-/ (3.3.2.2), qui peut remonter dans la forme active correspondante aussi bien à un /-ne-/:

- (817)(I,72) (ø-)ne-zahui-li-lō-va "On jeûnait pour lui" (la forme active correspondante serait (816))

qu'à un réfléchi défini :

- (818)(I,29) Huāuhquiltamalli (ø-)ne-chīchīhui-li-lō-va "On se préparait des tamales a l'amarante" (actif: (ø-)qui-mo-chīchihui-liā-vā "ils s'en faisaient")
- (819)(XII,72) Ne-tla-tētēmō-li-lo "On se cherche en tous sens (tē-tēmoa) des choses" (actif: (ø-)mo-tla-tētēmō-lia "ils se cherchent des choses")

3.4.2.3.3. Applicatif sur causatif.

On peut construire un applicatif sur un causatif (mais non l'inverse). On a alors un double suffixe /-tī-lia/, qui peut former des verbes trivalents (issus de causatifs v.t. construits sur des v.i.):

- (820)(C.527) Avāxcān mi-c-no-nēx-tī-lia in nonēuhca "C'est à grand'peine que je me trouve (nēx-tia "faire apparaître" causatif de nēci v.i.) ma subsistance"
- (821)(XI,54) Ic (ø-)tē-tla-mic-tī-lia "Ainsi il rend impuis-sant", litt. "il tue (mic-tia, caus. de miqui "mourir") des choses à des gens"
- (822)(IV,105) J (ø-)tla-quix-tī-li-lō-quē "Ils ont été dé-pouillés" (pass. de quix-tī-lia, appl. du caus. de quiza, litt. "faire sortir qqch. à qqn.")

mais aussi des verbes quadrivalents, issus de causatifs v.bt. construits sur des v.t. :

- (823)(C.468) Xi-nēch-in-tla-cua-ltī-li in nopilhuāntōtōn "Donne à manger ("fais-leur manger des choses") à mes enfants" (-nēch-: attraction du possesseur de l'objet, cf. ci-dessus 3.4.2.4.1, peut aussi être interprété "pour me faire plaisir"; sur -in-, forme réduite de -qu-in-, cf.(388))
- (824)(IX,70) Zātēpan (ø-)quin-ne-'cali-ltī-liā-vā in cequintin "Finalement (les participants a la fete) faisaient se battre (m-licali) certains (cequintin) en l'honneur (du représentant de Xipe Totec)"

Le causatif ne peut être construit sur un applicatif, mais il n'y a pas non plus de "surcomposition" causative. Pour "faire tuer", on n'a pas *mic-tī-(l)tia, mais on se sert du /-on-/ de "médiatisation", 3.1.4.2.2.G, (349)-(351).

3.4.2.4. Interprétation de la diathèse applicative.

3.4.2.4.1. Sémantique du nouveau datif.

Les exemples (772)-(824) montrent assez clairement que l'interprétation favorable ("bénéfactive") ou défavorable ("détrimentaire") n'est qu'un effet secondaire lié au sémantisme du verbe radical (bénéfactif dans (780), (793), (796) etc.; détrimentaire dans (782), (784), (736) etc.), du complexe verbe + objet (p.ex. chi-hui-lia "faire qqch. pour qqn." devient détrimentaire dans (776), et ani-lia "enlever qqch. à qqn." devient bénéfactif dans (777)), ou encore de la référence (p.ex. (773) est ambigu: on peut vouloir du bien ou du mal). Mais il faut aller plus loin. Dans une grande partie des exemples, l'interprétation n'est à proprement parler ni bénéfactive ni détrimentaire, ni même ambiguë, mais simplement "neutre", en dehors de tout jugement de valeur. Ceci apparaît plus particulièrement dans deux cas:

-a) l'objet est à la forme possédée (5.1.2.3), et le possesseur de l'objet est coréférent du nouveau datif. Plutôt qu'un jugement de valeur (et d'ailleurs, la traduction française par V... à SN est souvent difficile dans ce cas), il vaut mieux y voir une "attraction" de la relation possessive par le verbe, cf. plus loin 3.4.2.4.3. Ceci est assez net si l'on a une relation de parenté, cf. (783), (785), ou:

(825)(C.466) Ni-mitz-tlazòti-lia in mo-piltzin "J'aime (tlazòtla) ton fils" ("je t'aime ton fils")

ainsi qu' ec les noms déverbaux représentant une action ou le produit d'une action, cf. (774), ou:

(826)(C.467) Ni-mitz-machi-lia in mo-tlàtlacòl "Je connais tes fautes" ("je te connais tes fautes, tlacò-l-li, nom d'objet de tlacoa v.t. "détériorer")

Mais c'est sans doute par une attraction du même type qu'il faut expliquer la forme applicative des verbes dont le TA désigne une partie du corps (relation inaliénable comme celle de parenté), même si on peut les interpréter comme bénéficiaire (827) détrimentaire (828) ou neutre (829):

- (827)(VI,155) (ø-)qui-huellāli-lia in īiti in otztli "(La sa-
ge-femme) masse le ventre de ("son ventre a") la femme
enceinte"
- (828)(C.466) Ni-mitz-cotōni-lia in mo-māpil "Je te coupe le
("ton") doigt"
- (829)(XI,59) In (ø-)cuā-lī-lo, zan vē in ī-ācōlteuh "Le crabe
tecuicītlī: ce qu'on mange de lui (pass. de cuā-lia
"manger qqch. a..."), ce ne sont que ses pinces"

-b) lorsque le nouveau datif est envisagé de manière purement physique et non morale (on fait qqch. sur son corps): cf. (792), (812), ou:

- (830)(VI,257) Ō t-on-tlāli-lī-lō-c in hue? chamāhua "On a
mis sur toi (pass. de tlāli-lia "mettre sur") ce qui
est bien épais" (= on t'a donné de bons conseils)
- (831)(XII,44) (ø-)c-on-tēqui-lia in teōcuitlacōzcatl "(Mocte-
zuma) lui met (tēca "étendre") (a Cortez) un collier
d'or"

On a ici une interprétation quasi-locative, qui apparaît encore plus clairement lorsque, comme cela peut se produire, le datif est inanimé:

- (832)(X,174) In tlein (ø-)qui-minā... (ø-)qui-tlāxi-liā zan
cen "Ce qu'ils flèchent... ils lui lancent (tlāza) seu-
lement une (flèche)
- (833)(Pl.11) Huel ti-c-ne-'machi-lī-z in motlātōl "Tu mettras
de la prudence dans ("tu seras prudent - ti-m-īmati-z -
par rapport a") tes paroles
- (834)(X,153) Nepoztequiliztli:... (ø-)om-mo-tēqui-lia in zaca-
cilin inelhuāvo "Les (os) brisés: on y étend⁽¹⁴²⁾ de la
racine de zacacilin"
- (835)(Pl.20) Āmo xīxtli, āmo cuitlatl ō ni-mitz-tlāli-lī "Je
ne t'ai pas mis (tlāliā) dans l'urine, dans les excré-
ments"

3.4.2.4.2. Les applicatifs de verbes intransitifs.

Ces formes sont rares. Les v.i. dont elles peuvent dériver ont en général un caractère agental très prononcé, marquant soit une activité manuelle, soit un mouvement, soit une manifestation corporelle. Le datif peut avoir un sens qu'on trouve dans les applicatifs de v.t. ("pour/contre/par rapport à"):

(142) Sur cet emploi du réfléchi, cf. (339)-(390).

(836)(VI,71) Ye (ǝ-)tē-tzahui-lia in ìcihuāuh, ye (ǝ-)tē-iqui-ti-lia "Voilà que sa femme file (tzahua) pour les autres, qu'elle tisse (iquiti) pour les autres"

(837)(VI,40) N-amēch-nōtza, n-amēch-tzātzi-lia "Je vous appelle, je crie vers vous" (tzātzi-lia est de très loin le plus courant des applicatifs de v.i.: il doit en fournir plus de la moitié des occurrences dans le corpus)

mais qui dans certains cas se rapproche d'une valeur causative:

(838)(C.467) Ni-c-chōqui-lia in notlàtlacōl "Je pleure (chō-ca) sur mes fautes" (peut-être paraphrasable par (ǝ-) nēch-chōc-tia in notlàtlacōl "mes fautes me font pleurer")

ainsi qu'une valeur locative, avec les réfléchis tirés de verbes de mouvement:

(839)(XI,56) Tepantli (ǝ-)qui-tlēca-huì-quē "Ils escaladèrent (tleco "monter") la muraille"

(840)(XII,69) (ǝ-)c-om-panahuì-quē in Tepzolātł "Ils passèrent (appl. de pano) la (rivière) Tepzolatl"

dont un cas particulier peut être la valeur dérivée "réfléchir (à)" de nemi-lia, alors que le v.i. nemi a le sens "se mouvoir", "vivre" (143),

(841a)(C.467) Ni-tla-nemi-lia "Je réfléchis"

(841b)(VI,220) (ǝ-)qui-nemi-lia in quēnin huel (ǝ-)qui-tēmōz "Il réfléchit à la façon dont ("comment", quēnin) il pourrait bien le rechercher"

Un sens particulier, qu'on ne voit pas apparaître avec les applicatifs de v.t., est la valeur comitative:

(842)(C.467) Ō ni-c-huetzqui-lí cē cihuātł "J'ai ri (huetzca) avec une femme"

(843)(C.468) Ni-tē-pàto-huia "Je joue au pàtolli (pàtoa, v.i.) avec d'autres"

qu'on trouve aussi (avec un inanimé) dans la formule qui désigne la "ligature des années" au bout d'un cycle de 52 ans:

(143) Sur ce verbe, v. Toumi (1984); v. aussi plus loin 7.2.3.1.2.4.

(844) (Ch. 7, 117, etc.) To-xiuh (d-)mo-lpi-li litt. "Nos années s'attachèrent (les unes aux autres)"

où le verbe radical doit être, non ilpia v.t. "attacher", mais bien ilpi v.i. "s'attacher" (7.1.1.2.3).

3.4.2.4.3. Les applicatifs de verbes impersonnels.

Il y a deux cas d'applicatifs sur v. impersonnels, qui sont d'ailleurs traités de manière divergente. Le premier est celui des passifs comme quiyahuí-lo "recevoir la pluie" ou tecihú-lo "recevoir la grêle":

(845) (II, 44) Ca ve ti-quiyahuí-lō-z-quē "Il va nous pleuvoir dessus"; (VII, 20) In ic àmo tecihuí-lō-z, in ic àmo tecim-miqui-z tōctli... "Afin que le maïs (tōctli) ne reçoive pas de grêle, qu'il ne périsse (miqui) pas de la grêle..."

qui sont probablement construits, non sur quiyahui "pleuvoir" et tecihui "grêler", mais sur les applicatifs correspondants *quiva-huia "pleuvoir sur" et *tecihuia "grêler sur" (144). Si ces derniers verbes ne sont pas attestés à la forme active, c'est, rappelons-le, que les verbes radicaux sont impersonnels, de sorte que le nouveau datif en est le premier argument non vide: c'est donc par rapport à lui que la relation est réorientée, sous la forme d'une passivation automatique. On retrouvera un phénomène du même type avec les verbes qui incorporent l'agent (7.2.2.2). Reste un problème embarrassant: le caractère vide (et non effacé par parcours disjonctif) des deux arguments de la relation radicale devrait empêcher la passivation. Peut-être cette formation est-elle une construction analogique tardive, ou peut-être le caractère structurellement datif (et externe à la relation radicale) du nouvel actant suffit-elle à entraîner la passivation (au lieu de donner p.ex. un v.i. radical).

Plus curieuse encore est la forme tla-thui-lia, construite sur l'impersonnel dérivé en /la-/ (3.3.1.1.1) tla-thui qui désigne le lever du jour, et que nous pensons pouvoir interpréter comme "des choses deviennent visibles" (ithui v.i., 7.1.1.2.1). L'applicatif

(144) C'est la raison pour laquelle nous avons cru pouvoir noter un /i/ long qui n'apparaît pas dans le texte original. Ces formes sont malheureusement absentes de la grammaire de Carochi.

peut être traduit par "attendre le jour" ou "être atteint par le lever du soleil". On en trouve une paraphrase par une relation circonstancielle (superessive) dans:

(846)(XII,1) (ǝ-)tla-thui-liã-ya, i-pan tla-thui-ya "(La comète) se maintenait jusqu'au jour, le jour se levait sur elle"

Le trait étonnant est que le datif semble accaparer ici la place de sujet, et en l'occurrence même celle de TO, puisque, contrairement à (845), il n'y a pas de passivation: on voit même ce phénomène avec un sujet animé:

(847)(VI,132) Àmo huihui in inçhân, zan oncân (ǝ-)tla-thui-liã
 "Elles ne vont pas chez elles, elles attendent juste la (oncân) le jour"

Or la forme (ǝ-)tla-thui a bien, tout comme quiyahui, un TO vide. On passe donc d'une forme qu'on peut gloser par "il se montre des choses", où "il" est impersonnel, à une forme qu'on peut gloser, non "il se montre des choses à N", mais bien "N se montre à des choses", ou "N devient visible pour des choses"⁽¹⁴⁵⁾. Nous avons notre embarras à fournir une explication convaincante.

3.4.2.4.4. Identification de la relation applicative.

On a donc vu plus haut (3.4.2.2.1) que le jugement de valeur bénéficiaire/détrimentaire était insuffisant à caractériser le sémantisme de la construction applicative, et qu'il fallait faire appel à une notion à la fois plus abstraite et plus polyvalente.

Nous avons aussi mis en évidence une parenté sémantique et morphosyntaxique des formes applicatives avec les relations possessives d'une part, les relations spatiales d'autre part. Il faut donc nous rendre à l'évidence: nous sommes en présence, sous la forme la plus pure, d'une relation dative, qui peut être définie ainsi:

(145) On n'est pas sorti d'affaire si on laisse inanalysé tlathui "il fait jour", car alors la glose de tlathui-lia devient "N fait (le) jour pour...", et le datif reste pendant.

il s'agit d'une relation de localisation dégénérée qui apparaît lorsque dans un schéma $X \underline{\epsilon} Y$ ("X est localisé par Y", "X est par rapport à Y")⁽¹⁴⁶⁾, Y a des propriétés d'entité individuelle ("X est à Y")⁽¹⁴⁷⁾.

Et on voit alors apparaître un champ d'opérations remarquable. C'est que dans le cas où X est une relation prédicative aRb , celle-ci peut bien être localisée en bloc par rapport au datif (représenté ici par d):

(848a) $\langle\langle aRb \rangle \underline{\epsilon} d \rangle$

Mais il existe des phénomènes qui montrent que dans certains cas il y a une osmose qui implique une relation ordonnée mais non hiérarchisée de type

(848b) $\langle aRb \underline{\epsilon} d \rangle$

En effet, une relation possessive portant sur le TA b peut être représentée par

(848c) $\langle aR \langle b \underline{\epsilon} d \rangle \rangle$

(glose: "a V le b qui est à d", "a V le b de d").

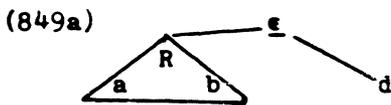
Or ce schéma, qui peut donner simplement un v.t. avec un objet exprimé à la forme possédée, peut aussi être traité selon le principe de transitivité du datif, qui associe ce dernier au verbe: on aboutit ainsi à (848a), probablement par un intermédiaire de type (848b), où se font les réarrangements. Cette transitivité (régressive) du datif, qui peut être considérée comme un cas particulier de raising (montée d'un terme d'une relation dans une relation dominante) est attestée dans de très nombreuses langues, en particulier romanes (en fr. avec des noms de parties du corps: je me lave les mains, je lui casse la figure; en esp. avec d'autres relations, p.ex. se quitó el sombrero litt. "il s'enleva le chapeau") ou slaves.

(146) Sur $\underline{\epsilon}$, v.3.5.1.

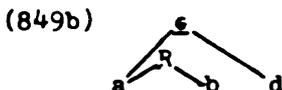
(147) V. Launey (1979b).

Une particularité du nahuatl est que, contrairement aux langues citées, la relation dative (sous sa variante possessive, associée à un nom) ne disparaît pas du nom instancié (cf. (828), litt. "je te coupe ton doigt"; mais cf. aussi en fr. je lui enlève ses chaussures).

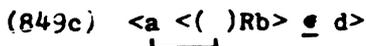
Enfin, l'opposition entre les variantes /-ia/ et /-lia/ du suffixe applicatif rappelle évidemment l'opposition /-tia/ - /-ltia/ du causatif, et on peut se demander si elle n'a pas une source analogue, ce qui amènerait à se poser le problème du terme d'origine de la relation dative ε. On peut en effet, comme le suggère la représentation (848a), considérer qu'il s'agit de la relation aRb dans son entier (glose: "le procès aRb est attribué à d"), ce qu'on pourrait noter par une variante de (848a):



Mais on peut aussi considérer que a est l'origine d'une double relation l'une (R) avec b (en tant qu'agent), l'autre (ε) avec d (en tant qu'origine d'un procès qui a d pour terme ultime, soit quelque chose comme:



Comme dans le cas des causatifs (3.4.1.4), ce schéma peut provoquer un partage de a, suivi d'un vidage de coréférence (cf. (768)-(769)):



puis d'un renversement dans la relation imbriquée, qui serait marqué comme d'habitude par /-l-/, alors que seul /-ia/ marquerait la relation dative.

Restent deux restrictions propres au nahuatl. La première est que la transitivité du datif, qui peut faire passer de (848c) à (848a), n'existe que sur le TA, et jamais sur le TO: il n'y a pas d'intégration actancielle de d dans un schéma comme

(850) <<a_dRb>

("le a de d V d"), qui peut donner un datif p.ex. en basque dans aita hil zait "mon père est mort" (litt. "le père m'est mort"), ou en serbo-croate dans brisači mi ne rade "mes essuie-glace ne fonctionnent pas" (litt. "les essuie-glace ne me fonctionnent pas"), ou encore (avec conversion de la relation possessive par avoir, cf. 4.2.4 et 5.2.3.5) en fr. dans j'ai mon père (qui est) malade.

La seconde est, comme nous l'avons signalé, la rareté des schémas de type aR_ded, c.-à-d., des applicatifs tirés de v.i. Il y a comme une résistance à l'introduction d'un nouveau datif en l'absence d'une place remplie d'accusatif. Ou bien on a un v.t. primitif, dans lequel le TA occupe à la fois des propriétés datives et accusatives (même si, selon les cas, les unes ou les autres dominant); ou bien on introduit un nouveau datif, mais alors il faut un accusatif caractérisé, ou éventuellement, une dégradation d'un ancien datif (en pratique: d'un TA animé), le nouveau accapant les propriétés datives de l'ancien.

Ces deux contraintes (la première stricte, la seconde tendancielle) vont dans le même sens: une grande rigidité du nahuatl dans les conditions d'attribution des fonctions, et, par voie de conséquence, dans l'orientation diathétique du verbe. Nous avons déjà vu que la promotion du TA en sujet était soumise à de très fortes restrictions (vidage de la place de TO, 3.3.2): nous voyons maintenant que des conditions assez strictes (position ultime dans le schéma, présence d'un TA plein dans la relation radicale) doivent être remplies pour que puisse être intégré le nouveau datif.

3.4.3. Formes honorifiques et affectives.3.4.3.1. Morphologie.3.4.3.1.1. Généralités.

Les verbes du nahuatl ont des formes honorifiques (les grammaires traditionnelles parlent de verbos reverenciales) construites par un procédé qui à notre connaissance n'est pas courant. Il consiste en effet à opérer une augmentation, causative ou applicative, la place actancielle ainsi développée étant coréférente du sujet - autrement dit, il apparaît un réfléchi -.

Le principe général est que les v.i. forment leur honorifique avec le causatif:

(851)(VI,151) Ca nicān ti-huāl-mo-huetzi-tia "Tu t'asseois (litt. "tu te fais tomber", huetzi) ici"

(852)(VI,40) Mā xi-huāl-m-īcihui-tī-cān, tēteōé "Hâtez-vous (īcihui) vers ici (-huāl-), o dieux"

(853)(AC.6) Nopiltzin, mā xi-mo-cuīca-ti "O seigneur, chante (cuīca), s'il te plaît"

(854)(XII,44) Totēucyoé... ō tlaltitech t-om-m-āxi-tī-co "O notre seigneur..., tu es arrive sur terre (aci)"

dans certains cas avec un semi-causatif (7.1.1.7):

(855)(C.469) Xi-mo-calaqui⁽¹⁴⁸⁾ tlātoānié "Entre, ô roi"

alors que les v.t. le forment avec l'applicatif:

(856)(Pl.R.) Cāmpa nel ti-nēch-om-m-ihua-lī-z, ca tinonāntzin "Où que tu m'envoies (ihua), tu es ma mère"

(857)(ibid.) Notātziné, ō ti-nēch-mo-cnēlī-lī "O mon père, tu m'as fait du bien (icnēlīa)"

(858)(VI,136) Totēucyōhuāné... ca ō an-c-om-mo-cuī-lī-quē, ca ō an-c-om-m-āni-lī-quē in centētli, in cencamatl "Nos seigneurs... vous avez pris (cuī), vous avez saisi (āna) un mot, une parole (litt. "une levre, une bouche)"

(859)(VI,152) Xi-c-mo-chīhui-li in motequitzin "Accomplis (chīhua) ta tâche"

3.4.3.1.2. Extension et restriction de l'emploi.

Le terme sur lequel porte le respect peut être aussi bien de 3e p. que de 2e:

(148) Impératif-optatif de calaquia v.t. "faire entrer", et non de calaqui v.i. "entrer"; le /-a/ final disparaît à l'optatif après une voyelle. cf. (853).

- (860)(VI,154) Àzo ò (ó-)mo-tlatzihui-ti in totēucvo "Peut-être notre seigneur s'est-il lassé" (tlatzihui v.i. "être paresseux")
- (861)(C.527) Cencâ (ó-)tēch-mo-tlazòti-lia in Totēucvo Dios "Notre Seigneur Dieu nous aime (tlazotla) beaucoup"
- (862)(VI,137) Ca ò (ó-)quim-mo-pol-huí, ca ò (ó-)quim-mo-tlā-ti-lí in totēucvo in huel huéhuetquē "Notre seigneur a fait disparaître (poloa), a caché (tlātia) les authentiques anciens"
- (863)(VI,155) On-cān (ó-)mo-tla-piva-lia... in Yohualticitl "C'est la ç Yoalticitl (déesse des accouchements) monte la garde"

mais il n'est jamais de 1^e p., quelle que soit la majesté de celui qui parle (149);

- (864)(AC.6) Ca amo ni-qu-i-z (et non *ni-c-n-i-ti-z) "Je n'en boirai pas" (c'est Quetzalcoatl qui parle)
- (865)(ibid.) Mā tonehuān ti-tlāhuāna-cān "Enivrons-nous (tlāhuāna v.i.) ensemble" (nous = Quetzalcoatl et sa soeur Quetzalpetlatl) (et non *ti-to-tlāhuān-ti-cān)
- (866)(XII,3) Amo an-qui-matí in tlein ò no-c-on-itta-c? "Vous ne savez pas ce que j'ai vu?" (et non *ò no-c-on-no-tti-lí; c'est Moctezuma qui parle)

Cependant, l'honorifique de 3^e p. semble exiger une situation de communication - la présence d'un interlocuteur auquel on veut manifester le respect qu'on porte à un tiers -. Le récit historique, en particulier, ne fait pas apparaître de formes honorifiques (sauf quelques cas marginaux dont il sera traité plus loin, cf. (908)-(909)).

(149) Carochi (p.469) dit: "El que habla aunque más autorizado sea, si habla de sí, no usa del verbo reverencial...: y así no puede decir ninocochitia, sino nicochi, yo duermo". Il y a un seul contre-exemple, d'ailleurs douteux, dans le corpus: (I,68) n-amēch-no-maquí-lí-z in quiyahuitl "Je vous donnerai la pluie": c'est Dieu qui parle, ou plutôt, que le religieux à la sollicitation duquel est écrit l'appendice du livre I fait parler, et il ne s'agit peut-être pas d'une production naturelle d'un nahuaphone.

- (867)(XII, 5) Auh in Motēuczōma (ē-)on-tla-chix, (ē-)qu-itta-c
auh niman (ē-)quin-nōtz in tlāciuhquē "Et Moctezuma re-
 garda, et vit... et alors il appela les devins"
 (868)(AC.6) Iuh (ē-)qui-cac in Quetzalcōhuātl, yē (ē-)qu-ittō...
 "(Quand) Quetzalcoatl eut entendu cela, il dit..."

D'autre part, le terme respecté peut être non seulement le sujet, mais aussi l'objet, ce qui apparaît clairement dans les exemples ci-dessous où les v.t. sont à la forme honorifique (à cause de l'objet), mais non les v.i. :

- (869)(Pl.3) Xi-c-mo-nōchi-lī-ti-nemi, xi-c-mo-tlātlaughtī-lī-
ti-nemi, x-elcīciuh-ti-nemi, xi-tlaūcox-ti-nemi "Passe
 ton temps (-ti-nemi) à l'appeler (nōtza), à le prier
 (tlātlaughtī), à soupirer (elcīcihui), à te lamenter
 (tlaūcoya)" (Extrait du discours d'un père à son fils;
 l'objet des 2 premiers verbes est: Dieu)
 (870)(AC.5) Amo (ē-)ceya, cencā (ē-)mitz-mo-tti-lī-z-nequi "Il
 ne veut pas (ceya v.i. "faire un signe s'assentiment"),
 il tient (-z-nequi) absolument à te voir (itta)" (Rapport
 d'un serviteur à Quetzalcoatl sur une visite)

auquel cas on peut trouver l'honorifique avec un sujet de 1^e p. :

- (871)(C.469) Ni-c-no-tlazōti-lia in Totēucyo Dios "J'aime No-
 tre Seigneur Dieu"
 (872)(VI, 145) Mā n-amēch-no-tlāxi-lī, mā n-amēch-no-tecuīni-lī
 "Puisse-je ne pas (mā + vetatif) vous faire tomber (tlā-
 za), puisse-je ne pas vous faire trébucher (tecuīnia)"
 (873)(XII, 44) Ca ye ō ni-mitz-no-tti-lī, mītzinco ō ni-tla-
chix "Voilà que je t'ai vu (itta), que j'ai regardé dans
 tes yeux" (là encore, le deuxième verbe n'est pas hono-
 rifique, puisqu'il n'a pas d'objet défini)

Mais cet argument doit être défini: il n'y a pas d'exemple de forme honorifique provoquée par un objet indéfini /-tē-/. D'autre part, nous n'avons pas rencontré un seul exemple d'honorifique impersonnel, ni, ce qui pourrait paraître plus étonnant, d'honorifique au passif⁽¹⁵⁰⁾,

(150) On comprend que le sujet de passif ne puisse développer un réfléchi, mais on pourrait, sur des formes honorifiques de l'objet comme (ē-)qui-mo-nanāmiqui-lia, (ē-)qui-mo-palēhui-lia "ils le se-
 condent, ils l'aident" ou (ē-)mitz-mo-huāl-nōchi-lia "il t'appelle"
 (correspondant à (874) et (875)), imaginer une passivation avec
 /ne-/ (cf. (818)-(819)), qui donnerait *(ē-)ne-nanāmiqui-li-lo,
 *(ē-)ne-palēhui-lī-lo, et *ti-ne-huāl-nōchi-lī-lō-c.

- (874)(VI,158) Ca zan (ø-)nānāmic-o, ca zan (ø-)palēhui-lo in totēucvo "Notre seigneur est seulement secondé (nānāmicui), est seulement aidé (palēhuia)"
- (875)(VI,165) Ca ø ti-tēch-om-mo-cāhui-lī-ti-vā... Ca ø ti-huāi-nōtza-lō-c "Tu es partie (-ti-vā) en nous laissant (cāhua, hon.)... Car tu as été appelée"

3.4.3.1.3. Les valences supérieures.

L'honorifique peut s'appliquer à des verbes bitransitifs pour former des verbes quadrivalents. Ceci vaut pour les v.bt. primitifs (3.2.4.1):

- (876)(VI,136) Āquin centētli, cencamatl (ø-)amēch-mo-maquili-z? "Qui vous (hon.) donnera (maca) un mot, une parole?"
- (877)(C.445) Ø ni-c-no-lhui-lī "Je le lui (hon.) ai dit (ilhua)"

mais aussi causatifs:

- (878)(VI,135) T-amēch-to-tla-polō-iti-lī-z-quē "Nous allons vous (hon.) faire détruire (polō-itia, caus. de polca) des choses" (= nous allons provoquer le trouble dans vos actes)
- (879)(VI,145) Mā itlā n-amēch-no-lcāhua-ltī-lī "Puisse-je ne pas (mā + vetatif) vous (hon.) faire oublier (ilcāhua-ltia, caus. de ilcāhua) des choses"
- (890)(AC.5) Ni-mitz-no-tti-tī-lī-co in monacayo "Je suis venu (-co) te (hon.) montrer (itti-tia, caus. de itta "voir") ton corps"

et même applicatifs:

- (881)(VI,144) Intepotzco ti-quim-on-tla-caqui-lī-liā "Derrière eux (il s'agit des ancêtres disparus), nous entendons d'eux (caqui-lia, appl. de caqui) des choses"
- (882)(C.471) Ni-mitz-no-cell-lī-lia in motlātōltzin "Je reçois de toi (cell-lia, appl. de cellia) tes paroles"
- (893)(XII,44) achi ic (ø-)mitz-om-mo-tla-piya-lī-lī-cō "Pour un temps (achi ic) ils sont venus (-co) monter la garde pour toi (piya-lia, appl. de piya "garder")"

Nous n'avons pas rencontré de forme honorifique construite sur un verbe quadrivalent causatif + applicatif de type (823); il est vrai que ces formes sont de toutes manières extrêmement rares. Mais a priori la morphologie ne semble pas l'interdire.

3.4.3.1.4. Formations nonorifiques anormales.

La répartition des suffixes observée jusqu'ici est contredite dans certains cas où l'on trouve sur v.i. un honorifique de forme applicative - c'est en particulier le cas de miqui "mourir" et de chôca "pleurer" - :

(834)(C.501) ô (ô-)mo-miqui-lî notàtzin "Mon père est mort"

(835)(C.469) (ô-)mo-chôqui-lia in nonàntzin "Ma mère pleure"

ou sur v.t. un honorifique de forme causative: c'est en particulier le cas des verbes marquant une absorption

(886)(IV,62) Ti-c-mo-cua-ltî-z in tlaxcalcuappitzli "Tu mangeras (cua) des tortillas pliees"

(887)(III,18) Zan achitôn xo-c-om-mo-palô-lti "Goûtes-en (pa-loa) seulement un peu"

(888)(C.470) Yèhuàtl ti-c-m-î-tî-z "C'est cela que tu boiras (i)"

et de quelques autres comme nequi "vouloir", caqui "entendre", liyôhuia "supporter", mati "savoir" (toujours sous la forme machitia et non machtia, 3.4.1.2.4):

(889)(VI,135) An-qui-mo-cuî-liâ, an-qui-mo-caquî-tiâ "Vous le saisissez, vous l'entendez"

(890)(VI,136) Quên (ô-)qui-mo-nequi-ltia in totêucyo? "Comment notre seigneur le veut-il?"

(891)(VI,164) ô ti-c-m-liyôhuî-ltî "Tu as souffert" (litt. "tu l'as endure")

(892)(C.517) Àzo mâ ô ti-c-mo-machi-tî "Peut-être l'as-tu déjà appris"

On trouve d'autre part plusieurs cas - qui témoignent à notre sens d'une formation récente - des formes causatives anormales de v.i. spécialement réservées à des emplois honorifiques, soit parce que le causatif ordinaire provoque des modifications morphologiques absentes dans ce cas:

(893)(VI,34) (Ø-)m-amiqui-tia "Il a soif" (amiqui est composé de ā- "eau" et -miqui "mourir", dont le caus. est comme on l'a vu mic-tia)

soit surtout parce que le v.i. a non un causatif mais un semi-causatif (7.1.1):

(894)(VI,154) Cuix zan īxquichtzin (Ø-)om-mo-polihui-tī-z? "Va-t-elle tout entière disparaître?" (a polihui v.i. "disparaître" correspond le semi-causatif poloa, cf. 7.1.1.3)

(895)(C.470) īquin t-om-m-ēhui-tī-z/t-om-m-ēhua-ltī-z? "Quand partiras-tu?"; (VI,26) Ti-m-ēhui-ltī-ti-yā "Tu t'en es allé" (a ēhua v.i. "se lever, partir" correspond le semi-causatif ēhua v.t. "faire lever, faire partir", 7.1.1.4)

(896)(VI,39) (Ø-)mo-zō+lāhui-ltia "elle s'évanouit"; (XII,76) (Ø-)mo-huēcāhui-tī-z "il prendra du retard" (zotlāhua "s'évanouir" et huēcāhua "tarder" ont aussi des semi-causatifs homonymes, 7.1.1.4)

Remarques: -A/ Le suffixe /-lia/ qu'on trouve pour former les honorifiques des v.i. en /-ti/ (7.1.2.1.1) a aussi une valeur semi-causative et non applicative (7.1.1.6):

(897)(VI,152) Mā xi-mo-tlācoti-li, mā xi-mo-tequi-ti-li "Accomplis ton service, accomplis ta tâche" (tlācoti "faire l'esclave"; tequiti "travailler")

(898)(C.496) Cecni icnōxācalco ō (Ø-)mo-tlāca-ti-lī in Totē-māquixtīcātzin "C'est dans une pauvre chaumière que Notre Sauveur est né"

-B/ Itta v.t. "voir", qui a normalement un honorifique applicatif itti-lia (cf.(870)), a itzti-lia devant un auxiliaire (7.2.3): itz- est la forme habituelle du radical devant auxiliaire):

(899)(C.471) Āquin ti-qu-itz-ti-cā? Ni-c-no-tztill-ti-cā in tlātoāni "Qui es-tu en train de (ti-cā) regarder? - Je suis en train de regarder le roi"

(900)(VI,111) (Ø-)mitz-mo-tztill-t-īcac "Il est debout (-t-īcac) a te regarder"

3.4.3.2. Notes sur la valeur et l'emploi des honorifiques.

Le problème qui se pose d'emblée est évidemment celui de la logique de cette formation. Les procédés honorifiques les plus courants peuvent faire appel à deux types de métaphores: celle de l'amplification - on donne à la personne respectée une importance accrue -, et celle de l'éloignement - on ne parle pas directement à la personne respectée -. Au premier type participe clairement la pluralisation (français), au deuxième le changement de la 2^e à la 3^e personne (espagnol, etc.).

Comme on vient de le voir, le nahuatl ne passe ni par la catégorie du nombre ni par celle de la personne, mais par la diathèse. Ce procédé a pour avantage de permettre de marquer l'honorifique à la fois au pluriel (alors que cela n'est pas possible dans une langue qui marque l'honorifique par la pluralisation) et à la 3^e personne (alors que cela n'est pas possible dans une langue qui marque l'honorifique par la 3^e personne⁽¹⁵¹⁾). A première vue, le dédoublement de la place actancielle pourrait participer aux procédés d'amplification (la personne respectée se voyant attribuer deux places au lieu d'une), et, au moins dans le cas de l'honorifique-causatif, aux procédés d'éloignement, sinon au niveau de la relation interpersonnelle d'énonciation, du moins au niveau de la relation prédicative, puisque le "recul" du sujet sur le causateur correspond à une médiatisation entre l'agent et le procès. Mais il y a plusieurs difficultés.

D'abord, la notion d'éloignement peut avoir un sens en ce qui concerne les honorifiques-causatifs, mais non dans le cas des honorifiques applicatifs, où le sujet reste à sa place: nous devons donc renoncer à cette interprétation au profit de la seule amplification. D'autre part, la présence d'honorifiques-applicatifs construits sur des formes déjà honorifiques ((881)-(883)) témoigne de

(151) De toutes façons, comme on le voit avec le français, le jeu sur la seule catégorie du nombre ne garantit pas qu'il y ait un honorifique de 3^e personne.

ce qu'on pourrait appeler une récursivité à droite de l'expansion actancielle (selon les schémas de type (949)), qui s'oppose à la non-récursivité à gauche (pas de double causatif⁽¹⁵²⁾). A cela on doit ajouter que la répartition des honorifiques-causatifs et des honorifiques-applicatifs reproduit la tendance à la non-applicativité des v.i. (3.4.2.4.2); c'est apparemment par la difficulté pour les v.i. de développer un datif que s'explique la rareté des honorifiques-applicatifs sur v.i. Dans ces conditions, le passage par le causatif n'est sans doute qu'un procédé de remplacement qui, en dédoublant le sujet "à gauche" (sous la forme d'un causateur), permet de retrouver un datif dérivé (le TO de la relation radicale, 3.4.1.1). Tout concorde donc pour montrer que la forme canonique des honorifiques est l'applicatif, ou mieux: que le procédé honorifique du nahuatl consiste, d'une manière générale, à faire apparaître un datif coréférent du sujet. Mais on voit apparaître alors deux autres difficultés.

La première est que le développement d'un datif est, dans la plupart des langues où il se produit, plutôt une marque de familiarité que de respect. Le cas le plus typique est celui des formes allocutives du basque, qui font largement appel à la fonction dative⁽¹⁵³⁾. Mais on le trouve aussi en français: le pronom de 2e p. qui peut apparaître dialectalement (il te leur a flanqué un de ces coups de poing!), tout comme le sujet de 2e p. de avoir dans les expressions existentielles (tu as des gens qui... = il y a des gens qui...), même s'il est au pluriel dit de politesse (vous avez des gens qui...) a en tout cas pour effet de resserrer fortement les relations interpersonnelles de l'énonciation, c'est-à-dire, de diminuer l'éloignement plutôt que de l'accroître. La seconde difficulté, incontournable, est l'utilisation du même procédé (dédoublément du sujet) comme honorifique de l'objet ((869)-(973), etc.).

(152) Cf. 3.4.2.3.3.

(153) V. Rebuschi (1982).

Toutes ces objections sont peut-être surmontables, à condition de recentrer le problème. D'abord, il faut bien voir que les procédés honorifiques sont ambigus et peuvent très souvent se retourner. L'amplification métaphorique peut être un brouillage de la relation personnelle, la personne concernée se perdant dans une masse indistincte: ceci explique qu'on puisse trouver en français aussi bien le nous de modestie que le nous de majesté, ou aussi que certains éducateurs puissent utiliser vous pour réprimander des enfants habituellement tutoyés. L'éloignement (et en particulier l'adresse indirecte à la 3e p.) peut dans certaines situations être compris comme insultant ou méprisant. En fait, plus importante que la nature des procédés, est l'existence d'une sorte de prolifération morphologique, qui révèle une forme marquée de l'expression des relations interpersonnelles, mais qui n'est pas nécessairement univoque. A l'opposé du basque, cité plus haut, se trouve ainsi le japonais, où, par rapport à la "forme polie ordinaire", les formes honorifiques sont caractérisées par un développement des procédés morphologiques (avec en particulier des constructions à auxiliaire), alors que la relation de familiarité est marquée par une réduction des mêmes procédés, tendant vers le style télégraphique. La redondance introduite en nahuatl par le doublement actanciel peut être plus importante que la valeur exacte de cette redondance.

Car il faut enfin s'interroger sur la notion même de forme honorifique qui, comme celle de forme de politesse, recouvre des réalités différentes de langue à langue - ou peut-être faudrait-il dire ici: de société à société -. Dans les langues européennes, les changements morphologiques évoqués marquent moins le respect ou même la politesse que la non-familiarité. Un francophone peut tutoyer quelqu'un qu'il respecte profondément, et vouvoyer quelqu'un pour qui il a le plus grand mépris, et on peut très bien être grossier sans quitter le vouvoiement. En japonais intervient à la fois la familiarité et le respect, et ce dans l'expression combinée de celui à qui l'on parle et de celui dont on parle;

mais en japonais comme dans les langues européennes, les oppositions morphologiques sont provoquées d'abord par un système de relations sociales. En nahuatl, il semble bien qu'on joue non sur des relations sociales mais sur des relations affectives, et que le respect lui-même participe - de façon dominante mais non exclusive - à ce type de relations.

Non exclusive, parce qu'il y a toute une série d'emplois des mêmes formes qui ne sont pas strictement honorifiques. On les voit en effet apparaître couramment dans l'expression de la com-misération: ainsi, pour parler avec attendrissement de ce que font les enfants, ou, avec compassion, des personnes frappées par un sort malheureux:

- (901)(VI,2) ... in piltzintli, in aya (ø-)qui-mo-machi-tia "le petit enfant, qui n'a pas encore de raison (litt. "qui ne le sait pas encore", cf. 8 .2.1.2.1)"
- (902)(VI,35) Ixcuatōl-zāzamactzin (ø-)mo-nemītia in piltzintli "Avec les paupières blafardes marche (nemī) le petit enfant"
- (903)(VI,37) Tlê õ cuēl (ø-)c-om-mo-cua-ltī? Tlê cuēl (ø-)c-om-mo-tzacui-lī-ti-uh? "Qu'a-t-il déjà mangé (cua)? Qu'est-il en train d'expié (tzacua litt. "fermer")?" (comme dans l'exemple précédent, il s'agit des enfants affamés)
- (904)(VI,158) (ø-)mo-tla-tlāxi-lī-z in nāntli "La mère va tout rejeter (= avoir une fausse couche)"
- (905)(VI,164) Inin īltitzin ic (ø-)mo-miqui-lia cihuātzintli... "Cette pauvre femme qui meurt (miqui) en couches (litt. "de son ventre")..."

voire dans le discours tenu à un chien mort:

- (906)(IV,20) Xi-nēch-huāl-mo-chiya-li; ti-nēch-huāl-mo-pana-huī-lī-z in chiucnāhuāpan "Attends (chiya)-moi là-bas; tu me feras passer (panahuia) aux neuf rivières (= au séjour des morts)"

Cet emploi lève les restrictions sur la personne (au moins sur la 1^e p. du pluriel):

- (907)(VI,165) Monica, motepotzco t-on-to-pòpolihui-ti-z-que^{Q 54}
 "En ton absence, après toi, nous irons a notre perte
 (polihui)

et sur le récit - en particulier, chez Chimalpahin, les verbes mi-
qui "mourir" et tlàcati "naître" sont les seuls à apparaître ré-
 gulièrement à la forme honorifique :

- (908)(Ch.7,114) Ípan in (ø-)mo-tlàcati-lí in tlàtòcápilli To-
yâôtzin "En cette (année) naquit le prince Toyaoztin"

- (909)(Ch.7,115) Ípan in (ø-)mo-miqui-lí-co in Chalchiuhtlatò-
nac "En cette (année) mourut Chalchiuhtlatonac"

C'est aussi par cette notion d'affectivité que peut s'expliquer
 un phénomène qui à notre connaissance n'a jamais été relevé: c'est
 que même en situation de communication interlocutive, et que ce
 soit à la 3e ou à la 2e personne, l'emploi de la forme honorifique
 n'est pas systématique. Contrairement à ce qui se passe avec les
 formes de politesse de type européen (normalement, on vouvoie
 quelqu'un ou on le tutoie; et quand on passe du vouvoiement au
 tutoiement, le changement est en principe définitif), on voit en
 nahuatl couramment alterner les formes honorifiques et non-hono-
 rifiques:

- (910)(VI,153) An-qui-mo-nòchi-liâ, an-qui-mo-tzàtzi-lí-liâ,
an-qui-tíci-nòtza in teteò innân "Vous appelez (nòtza),
 vous demandez a grands cris (tzàtzi-lia cf.(837)), vous
 requérez pour ses soins (tíci-nòtza "appeler comme mé-
 decin" la mère des dieux" (le dernier verbe n'est pas
 honorifique)

- (911)(VI,143) Àco (ø-)mitz-ilpiâ, (ø-)mitz-tetziloâ in monân-
huân, in motàhuân... auh achi (ø-)mitz-om-mo-tti-tí-liâ,
nòhuiyân (ø-)mitz-om-mo-nemí-tí-liâ "Tes pères et mères
 te redressent ("t'attachent en l'air"), te secouent (c.-
 à-d.: t'encouragent)... et ils te montrent (itti-tia)
 tout, ils t'emmenent ("te font marcher", nemí-tia) par-
 tout" (seuls les 2 derniers exemples sont honorifiques)

(154) On a vu dans plusieurs exemples apparaître le suffixe hono-
 rifique /-cin/ (5.1.2.6.2), qui a exactement les memes effets de
 considération: il lève également dans ce cas les contraintes sur
 la personne, cf. (VI,158) ti-cihuâ-tzi-tzin-tin "nous pauvres
 femmes".

- (912)(Pl.6) Xi-c-mo-tlazòti-li, xi-c-mo-cnèilmachi-ti, xi-qu-ixtì-li, xi-qu-ímacaci, xi-c-tlācamati "Aime-le (tlazotla), sois-lui reconnaissant (icnèlil-mati), respecte-le, crains-le, obéis-lui" (seuls les 2 premiers verbes sont honorifiques)
- (913)(VI,196) Āc (ø-)qui-mati in to-c-om-mo-tlāxi-lì-t-ēhua-z, in to-c-on-tlāz-t-ēhua-z? "Qui sait si tu partiras (-t-ēhua) en l'abandonnant, en le rejetant?" (tlāza est en redondance synonymique, d'abord honorifique puis non)

Il est vrai d'ailleurs que le réfléchi causatif ou applicatif a un sens propre autre qu'honorifique (3.4.1.3.2 et 3.4.2.3.2), de sorte qu'on peut parfois hésiter sur l'interprétation à donner. Ainsi peut s'expliquer l'apparition, en particulier avec des verbes de mouvement, de formes en apparence honorifiques, mais qui doivent plutôt être de type conatif:

- (914)(Pl.1) Ō ti-yōl, ō ti-tlācat, ō ti-mo-tlāticpac-quix-ti-co "Tu es venu à la vie, tu es né, tu es sorti (quiza) sur terre (tlāticpac)" (plutôt que d'un honorifique de ti-tlāticpac-quiza-co, il doit s'agir d'un vrai réfléchi-causatif)
- (915)(Pl.10) fhuiyān, icemel xi-mo-nemi-ti "Vis tranquillement, paisiblement"
- (916)(VI,164) Mā intech x-om-m-āxi-ti, mā intech x-om-mo-calaqui "Va les trouver (litt. "fais-toi arriver - āci - auprès d'elles"), réfugie-toi ("fais-toi entrer", cf.(855)) auprès d'elles"

Contrairement aux relations sociales, les relations affectives qui sous-tendent les formes dites honorifiques du nahuatl se présentent donc de manière plutôt continue (ou au moins scalaire) que discrète, et peuvent être issues de choix de l'énonciateur plutôt que de contraintes interpersonnelles. Dans le même sens va évidemment le fait qu'elles soient morphologiquement construites de telle manière qu'elles puissent apparaître comme un simple effet sémantique d'une construction qui a d'autres valeurs propres.

3.4.3.3. Formes affectives suffixées.

3.4.3.3.1. /-cinoa/.

On a vu que la formation des honorifiques à partir de la catégorie de la diathèse permettait de laisser libres les oppositions

de nombre et de personne. Mais elle a un gros inconvénient: c'est qu'elle est bloquée dans les formes qui sont déjà réfléchies.

Pour former l'honorifique des réfléchis, le nahuatl utilise un expédient, sous la forme du suffixe /-cinoa/, dérivé ou plutôt analogique du suffixe nominal /-cin/ (5.1.2.6.2), sans modification de la diathèse. Ce suffixe apparaît sur la rose 2 du verbe, qui sert par ailleurs à former le parfait-aoriste. On en verra les détails plus loin (4.2.2.1); qu'il suffise de dire ici que cette base se caractérise par une tendance à l'apocope de la voyelle finale du radical dans la plupart des contextes phonologiques.

- (917)(VI,143) Mā itlā ic t-om-mo-cocò-tzinō "Veille à ne pas (mā + véatif) prendre mal (mo-cocoa) de quelque manière"
- (918)(VI,145) An-cuexānè-què an-tepotzè-què am-mo-chiuh-tzinoā "Vous devenez (mo-chihua "se faire") pourvus de larges épaules, de larges épaules"
- (919)(XII,44) Mā xi-mo-cēhuī-tzino "Repose-toi (mo-cēhuia)"
- (920)(Pl.3) (ǝ-)mitz-mo-cuitlahuī-tzinōa "(Dieu) s'occupe (mo-cuitlahuia, 3.2.4) de toi"

Il existe des exemples d'hypercaractérisation avec /-cinoa/ sur une forme déjà honorifique:

- (921)(C.472) Cemīcac (ǝ-)mo-nemī-tī-tzinoa "(Dieu) vit (nemī) éternellement"
- (922)(VI,165) Cuix tēl ō ti-c-mo-nequi-ltī-tzinō "Et pourtant, l'as-tu voulu (nequi)?"

Le blocage de l'honorifique ordinaire est donc provoqué par la présence d'un réfléchi défini. En revanche, si la forme de départ comprend un réfléchi indéfini (/ -ne- /), on peut développer le réfléchi défini de l'honorifique ordinaire. Ce cas très rare ne se produit qu'avec / -ne- / apparaissant dans les augmentations (3.4.1.3.2.2 et 3.4.2.3.2), puisque comme on l'a vu plus haut les honorifiques ne pouvaient pas être construits sur les formes impersonnelles.

- (923)(VI,152) āmo (ǝ-)mitz-mo-ne-ināyi-lī-liā, āmo (ǝ-)mitz-mo-ne-tlātī-lī-liā "Ils ne se cachent pas à toi, ils ne se dissimulent pas à toi" (hon. pour (ǝ-)mitz-ne-ināyiliā, (ǝ-)mitz-ne-tlātī-liā, eux-mêmes appl. de (ǝ-)mī-nāya, (ǝ-)mo-tlātīa "ils se cachent, se dissimulent"

3.4.3.3.2. Autres formes affectives.

Sur le modèle /-cinoa/ deux autres formations correspondant aux suffixes affectifs nominaux sont attestées. L'une est /-pöloa/, qui forme un dépréciatif (sur /-pöla/, 5.1.2.6.5). Contrairement à /-cinoa/, qui n'apparaît que sur une forme réfléchie (donc sur un v.t. ou un v.bt.), et qui connaît les mêmes restrictions personnelles que la forme honorifique ordinaire, /-pöloa/ apparaît à toutes les personnes, et indépendamment de la valence du verbe radical:

- (924)(C.472) Huēvi tlātlacōlli ō ni-c-chiuh-pölo "J'ai commis (misérable que je suis) de grandes fautes"
 (925)(VI,146) Ō n-ītlacauh-pölo "Je suis tombée enceinte (et j'en suis indigné)"
 (926) (V,163) Mā xi-tla-mat-pölo-ti-uh "Passe ton chemin, misérable"

L'autre est /-piloa/, qui marque un effet diminutif sur le verbe (/-pila/, 5.1.2.6.4). Nous n'en connaissons qu'un hapax:

- (927)(VI,135) Ō (p-)ītlacauh, ō (p-)ītlacauh-pilo "Elle est tombée enceinte, elle a conçu (la chère petite)"



3.5. Représentation formelle.

Nous proposons ici, à titre expérimental, une formalisation construite à partir de la notion de relation (3.2.2.2, 3.3.1.2.2), et qui nous semble plus appropriée que d'autres théories de la valence pour représenter la morphologie de la diathèse verbale en nahuatl. Elle représente un approfondissement de systèmes que nous avons déjà proposés ailleurs (Launey (1979a) et (1981)). Nous restons bien entendu prêt à en étudier la compatibilité ou les possibilités d'adaptation par rapport à toute autre représentation formelle.

3.5.1. Verbes radicaux (impersonnels, intransitifs, transitifs).

3.5.1.1. Genèse de la valence.

Toutes les structures sont dérivées du schéma de relation:

(928) XRY

où X et Y représentent des places d'arguments, respectivement terme d'origine (en abrégé: TO) et terme d'arrivée (en abrégé: TA), susceptibles de prendre une forme vide ou une forme pleine. La forme vide correspond à la réduction de la classe à un terme singleton (choix forcé, 3.2.3.2), la forme pleine à une classe à plusieurs termes, qui supporte les opérations de sélection d'un terme (défini) ou de parcours disjonctif (indéfini). Le caractère vide ou plein de la place est fonction des propriétés de R. On a donc 4 schémas possibles:

(929) ∅R∅ (TO et TA vides)

(930) xR∅ (TO plein, TA vide)

(931) ∅Ry (TO vide, TA plein)

(932) xRy (TO et TA pleins)

Les places pleines (représentées provisoirement par x et y minuscules) sont, avons-nous dit, susceptibles de prendre deux valeurs: définie ou indéfinie. Dans le premier cas, on les représentera par les minuscules latines a et b (respectivement TO et TA); s'il y a coréférence entre a et b due à une autre raison qu'une contrainte de R (on a a=b, mais on pourrait avoir a≠b), on écrira aRa. Un terme indéfini (issu d'un parcours disjonctif) sera représenté par Δ; s'il y a 2 termes indéfinis non coréférents, on les

indicara sous la forme $\underline{\Delta_1 R \Delta_2}$. (930)-(932) peuvent ainsi se réécrire :

- (933) $\underline{xR\phi}$ (930) \rightarrow $\underline{aR\phi}$, ou:
 (934) $\underline{\quad}$ (") \rightarrow $\underline{\Delta R\phi}$
 (935) $\underline{\phi R y}$ (931) \rightarrow $\underline{\phi R b}$, ou:
 (936) $\underline{\quad}$ (") \rightarrow $\underline{\phi R \Delta}$
 (937) $\underline{xR y}$ (932) \rightarrow $\underline{aR b}$, ou:
 (938) $\underline{\quad}$ (") \rightarrow $\underline{aR \Delta}$, ou:
 (939) $\underline{\quad}$ (") \rightarrow $\underline{aR a}$, ou:
 (940) $\underline{\quad}$ (") \rightarrow $\underline{\Delta R b}$, ou:
 (941) $\underline{\quad}$ (") \rightarrow $\underline{\Delta_1 R \Delta_2}$, ou:
 (942) $\underline{\quad}$ (") \rightarrow $\underline{\Delta R \Delta}$

3.5.1.2. Création de datif.

A certaines conditions (parmi lesquelles la propriété humain est dominante, mais n'est ni décisive ni unique, cf. 3.2.4.3 et 3.3.4.2.2), un argument peut se voir conférer des propriétés datives: il représente un terme auquel le schéma relationnel est attribué. On a alors une localisation du schéma relationnel par rapport à ce terme, qui sera marquée par l'opérateur $\underline{\epsilon}$ (lire: "est localisé par", "est repéré par rapport à"), repris de Culioli (1971). Par convention, le schéma relationnel primitif, dont est "extrait" le datif, sera dorénavant délimité par $\langle \quad \rangle$.

Le TO a toujours des propriétés datives; le TA peut en avoir ou non. S'il y a un double datif (TO et TA), il sera construit en miroir, le TO étant le datif ultime.

La création de datif est associée à une réduction de corréférence: un même terme ne peut occuper deux places. On a alors vidage de l'une des deux places où il se trouve (qui sera représenté par la parenthèse vide ou "zéro dérivé"), et établissement d'une relation de corréférence (représentée par une barre de liaison $\overline{\quad}$), le vidage répondant à une échelle de préférence:

- plutôt TO que datif
- plutôt datif que TA.

Ni (929), ni les schémas issus de (931) ne donnent de datif: le premier parce que les deux termes sont vides⁽¹⁵⁵⁾, le second parce que si le terme unique d'un schéma intransitif a des propriétés datives, il est placé comme TO (et on a donc (930) au lieu de (931)). Les schémas issus de (930) et (932) sont développés comme suit:

- (943) $aR\emptyset$ (933) $\rightarrow \langle aR\emptyset \rangle \in a \rightarrow \langle aR\emptyset \rangle \in ()$
- (944) $\Delta R\emptyset$ (934) $\rightarrow \langle \Delta R\emptyset \rangle \in \Delta \rightarrow \langle \Delta R\emptyset \rangle \in ()$
- (945) aRb (937) $\rightarrow \langle aRb \rangle \in a \rightarrow \langle aRb \rangle \in ()$, ou:
- (946) " (") $\rightarrow \langle aRb \rangle \in b \in a \rightarrow \langle aR() \rangle \in b \in ()$
- (947) $aR\Delta$ (938) $\rightarrow \langle aR\Delta \rangle \in a \rightarrow \langle aR\Delta \rangle \in ()$, ou:
- (948) " (") $\rightarrow \langle aR\Delta \rangle \in \Delta \in a \rightarrow \langle aR() \rangle \in \Delta \in ()$
- (949) aRa (939) $\rightarrow \langle aRa \rangle \in a \rightarrow \langle aR() \rangle \in ()$ ⁽¹⁵⁶⁾
- (950) ΔRb (940) $\rightarrow \langle \Delta Rb \rangle \in \Delta \rightarrow \langle \Delta Rb \rangle \in ()$, ou:
- (951) " (") $\rightarrow \langle \Delta Rb \rangle \in b \in \Delta \rightarrow \langle \Delta R() \rangle \in b \in ()$
- (952) $\Delta_1 R\Delta_2$ (941) $\rightarrow \langle \Delta_1 R\Delta_2 \rangle \in \Delta_1 \rightarrow \langle \Delta_1 R\Delta_2 \rangle \in ()$, ou:
- (953) " (") $\rightarrow \langle \Delta_1 R\Delta_2 \rangle \in \Delta_2 \in \Delta_1 \rightarrow \langle \Delta_1 R() \rangle \in \Delta_2 \in ()$
- (954) $\Delta R\Delta$ (942) $\rightarrow \langle \Delta R\Delta \rangle \in \Delta \rightarrow \langle \Delta R() \rangle \in ()$

(155) On peut renoncer à cette contrainte, et poser un datif de forme zéro: le résultat final (3.5.1.3.) n'en sera pas affecté.

(156) A moins que comme nous le suggérons plus haut (3.1.3.1.2) la réduction de coréférence interne à la relation primitive ne se fasse au profit de la place de TA (et ce après la réduction de coréférence dative), ce qui donnerait pour (949) la forme finale:

$$\langle ()Ra \rangle \in ()$$

On aurait évidemment la même modification en (954).

3.5.1.3. Création de sujet.

Le choix d'un sujet correspond à l'établissement d'une relation de localisation-repérage entre un argument et le schéma relationnel. Il a en cela une certaine symétrie avec la création de datif (3.5.1.2), mais il est réglé par d'autres contraintes, dont la principale est celle de définition.

Le sujet peut être extrait du schéma primitif, ou choisi hors de cette relation parmi les datifs issus de (943)-(954). L'échelle de choix est:

- intérieur à la relation plutôt qu'extérieur
- TO plutôt que TA
- défini plutôt que vide
- en aucun cas indéfini

L'extraction d'un sujet non vide est suivi d'une réduction de coréférence du même type que celle qui se produit lors de la création de datif, mais qui se fait toujours au profit de la place de sujet. On obtient donc, avec sujet extrait de la relation, les schémas suivants (par commodité, nous passerons directement à l'état résultant de la double opération création de sujet + réduction de coréférence):

$$\begin{aligned}
 (955) & \langle \emptyset R \emptyset \rangle (929) \rightarrow \emptyset \in \langle \emptyset R \emptyset \rangle \\
 (956) & \langle a R \emptyset \rangle \in () (943) \rightarrow a \in \langle () R \emptyset \rangle \in () \\
 (957) & \langle \emptyset R b \rangle (935) \rightarrow b \in \langle \emptyset R () \rangle \\
 (958) & \langle \emptyset R \Delta \rangle (936) \rightarrow \emptyset \in \langle \emptyset R \Delta \rangle \\
 (959) & \langle a R b \rangle \in () (945) \rightarrow a \in \langle () R b \rangle \in () \\
 (960) & \langle a R () \rangle \in () \quad b \in () (946) \rightarrow a \in \langle () R () \rangle \in () \quad b \in () \\
 (961) & \langle a R \Delta \rangle \in () (947) \rightarrow a \in \langle () R \Delta \rangle \in () \\
 (962) & \langle a R () \rangle \in () \quad \Delta \in () (948) \rightarrow a \in \langle () R () \rangle \in () \quad \Delta \in () \\
 (963) & \langle a R () \rangle \in () (949) \rightarrow a \in \langle () R () \rangle \in ()
 \end{aligned}$$

Dans le cas de (950), où l'on a un TO indéfini et un TA défini, la "remontée" sur le TA implique le vidage au niveau du TO:

$$(964) \overbrace{\langle \Delta R b \rangle} \underline{\epsilon} () (950) \rightarrow b \underline{\epsilon} \overbrace{\langle () R () \rangle} \underline{\epsilon} ()$$

Si le TO de la relation primitive est indéfini et le TA indéfini ou vide, le sujet ne peut pas être pris dans la relation, et il l'est dans les datifs. Ce choix donne lieu à une réorientation en miroir du schéma: le datif passant en position sujet garde sa propriété de localisateur de la relation (et non de localisé par la relation), et l'opérateur de localisation est soumis à conversion, ce qu'on représentera par \exists ("epsilon miroir", lire: "est le localisateur de"). Il n'y a aucun inconvénient à ce que le sujet-localisateur ait une forme vide (rappelons que le terme vide a des propriétés définies); mais tout terme coréférent sera vidé en retour (autrement dit, Δ terme d'origine va être vidé).

Si la relation primitive comporte un terme d'arrivée autre que δ , on a un effet de réorientation qui sera symbolisé par le changement de R en \check{R} . On a donc:

$$(965) \overbrace{\langle \Delta R \delta \rangle} \underline{\epsilon} () (944) \rightarrow () \exists \overbrace{\langle () R \delta \rangle}$$

$$(966) \overbrace{\langle \Delta R () \rangle} \underline{\epsilon} \overbrace{b \underline{\epsilon} ()} (951) \rightarrow () \exists \overbrace{b \exists \overbrace{\langle () \check{R} () \rangle}} (157)$$

$$(967) \overbrace{\langle \Delta_1 R \Delta_2 \rangle} \underline{\epsilon} () (952) \rightarrow () \exists \overbrace{\langle () \check{R} \Delta_2 \rangle}$$

$$(968) \overbrace{\langle \Delta_1 R () \rangle} \underline{\epsilon} \overbrace{\Delta_2 \underline{\epsilon} ()} (953) \rightarrow () \exists \overbrace{\Delta_2 \exists \overbrace{\langle () \check{R} () \rangle}}$$

$$(969) \overbrace{\langle \Delta R () \rangle} \underline{\epsilon} () (954) \rightarrow () \exists \overbrace{\langle () \check{R} () \rangle}$$

On voit se construire ici l'expression de l'existence, comme localisation par rapport à un localisateur circulairement défini.

Remarque. Nous n'avons pas encore à ce niveau les effets aspectuels qui apparaissent au niveau du procès, et par lesquels le sujet, qu'il soit vis-à-vis de la relation posé comme localisé ($\underline{\epsilon}$) ou comme localisateur (\exists), peut être envisagé comme intérieur (localisé) au procès ou comme extérieur (localisateur). Ces opérations aspectuelles se surajoutent aux schémas relationnels développés ici, cf. 4.2.4.

(157) Peut-être pourrait-on ici poser un choix de préférence parmi les datifs, qui ne ferait passer "à gauche" que b ; mais de toutes manières il faudrait poser un double passage à gauche pour (968).

3.5.1.4. Morphogénèse.

R se réécrit comme un radical verbal, sur lequel apparaissent suffixés ̣, réécrit -l-, et ̣, réécrit -wa (158).

Les symboles \emptyset , () et ̣ n'ont pas de réécriture morphologique.

Les marques des arguments sont regroupées en tête (c.-à-d. : comme préfixes), dans l'ordre où ils apparaissent dans les schémas terminaux (955)-(969). De deux définis (a, b), le plus à gauche est réécrit comme préfixe sujet (symboles: a_s, b_s), le second des propriétés d'objet (symbole: b_o). Rappelons que a_s a à la 3e personne la forme zéro, ce qui le rapproche des symboles \emptyset et ().

En dehors des formes en -wa (dans lesquelles le passage du datif en sujet provoque toujours une réduction de valence), une réduction de valence de 2 à 1 (un seul symbole plein dans le schéma terminal) est marquée par -mo-. Une réduction de valence de 2 à zéro (combinaison du vidage datif-sujet avec -wa et d'un vidage de coréférence interne au schéma primitif) est marquée par -ne-.

Δ intérieur à la relation primitive se réécrit -la-; Δ extérieur se réécrit -tê- (159).

On a donc :

(970) $\emptyset \underline{\epsilon} < \emptyset R \emptyset >$ (955) $\rightarrow R$ (ex.: quiyahui "il pleut" (365b))

(971) $a \underline{\epsilon} < () R \emptyset > \underline{\epsilon} ()$ (956) $\rightarrow a_s - R$ (ex.: ni-cochi "je dors" (4b))

(972) $b \underline{\epsilon} < \emptyset R () >$ (957) $\rightarrow b_s - R$ (ex.: (\emptyset)-huâqui "il se dessèche" (515a))

(973) $\emptyset \underline{\epsilon} < \emptyset R \Delta >$ (958) $\rightarrow la - R$ (ex.: tla-celiya "tout reverdit" (470))

(974) $a \underline{\epsilon} < () R b > \underline{\epsilon} ()$ (959) $\rightarrow a_s - b_o - R$ (ex.: ti-c-têtezoa "tu le raves" (35))

(975) $a \underline{\epsilon} < () R () > \underline{\epsilon} b \underline{\epsilon} ()$ (960) $\rightarrow a_s - b_o - R$ (ex.: ni-c-nõtza "je l'appelle" (8))

(158) Les symboles doivent se comprendre comme des représentations morphophonologiques des morphèmes. Ainsi -l- peut dans certains cas apparaître comme apocope (3.3.2.1), -wa comme /-o/ (ibid.) et -mo- (v. plus loin) comme un préfixe réfléchi de 1^e p. /-n(o)-/ ou /-t(o)-/.

(159) Nous évitons ainsi l'assimilation systématique de l'opposition /-tê-/ - /-la-/ à une opposition référentielle humain - non-humain (v. les contre-exemples (189)-(195) ou (476)-(479)).

- (976) $a \underline{c} < () R \Delta > \underline{c} ()$ (961) $\rightarrow a_s \text{-} \lambda a \text{-} R$ (ex.: ni-tla-cua "je mange" (123b))
- (977) $a \underline{c} < () R () > \underline{c} \Delta \underline{c} ()$ (962) $\rightarrow a_s \text{-} t\bar{e} \text{-} R$ (ex.: ni-t\bar{e}-n\bar{o}tza "j'appelle qqn" (123b))
- (978) $a \underline{c} < () R () > \underline{c} ()$ (963) $\rightarrow a_s \text{-} mo \text{-} R$ (ex.: ni-no-p\bar{a}ca "je me lave" (38a))
- (979) $b \underline{c} < () R () > \underline{c} ()$ (964) $\rightarrow b_s \text{-} mo \text{-} R$ (ex.: (\bar{c}-)mo-tequi "on le coupe" (610b))
- (980) $() \underline{\exists} < () R \Delta >$ (965) $\rightarrow R \text{-} wa$ (ex.: coch\bar{i}-hua "on dort" (481))
- (981) $() \underline{\exists} b \underline{\exists} < () R () >$ (966) $\rightarrow b_s \text{-} R \text{-} l \text{-} wa$ (ex.: ni-tlaz\bar{o}tla-l-o "je suis aimé" (609a))
- (982) $() \underline{\exists} < () R \Delta_2 >$ (967) $\rightarrow \lambda a \text{-} R \text{-} l \text{-} wa$ (ex.: tla-chiva-l-o "on regarde" (554))
- (983) $() \underline{\exists} \Delta_2 \underline{\exists} < () R () >$ (968) $\rightarrow t\bar{e} \text{-} R \text{-} l \text{-} wa$ (ex.: t\bar{e}-tlaz\bar{o}-tla-l-o "il y a des gens qui sont aimés" (551))
- (984) $() \underline{\exists} < () R () >$ (969) $\rightarrow ne \text{-} R \text{-} l \text{-} wa$ (ex.: ne-ch\bar{i}ch\bar{i}hua-l-o "on se prépare" (557))

3.5.2. Schémas composés et bitransitifs.

3.5.2.1. Causatifs.

On a vu (3.4.1.4) que la causation était une composition de schémas dans laquelle le schéma dominant était une relation F introduisant un nouveau TO, ici symbolisé par \underline{c} s'il est défini (sauf s'il est coréférent d'un terme de la relation radicale); et que le TA de F pouvait être, soit la relation radicale prise en bloc, soit le TO de la relation radicale. On a donc a priori les possibilités suivantes, avec un schéma intransitif:

(985) $\langle cF \langle aR \bar{c} \rangle \rangle$, ou:

(986) $\langle cF a \langle aR \bar{c} \rangle \rangle$

et avec un schéma transitif:

(987) $\langle cF \langle aR b \rangle \rangle$, ou:

(988) $\langle cF a \langle aR b \rangle \rangle$

Le partage de a est suivi d'une réduction de coréférence, soit:

(989) <cPa<aR $\overline{\rho}$ >> (986) — <cPa<()R $\overline{\rho}$ >>

(990) <cPa<aR \overline{b} >> (988) — <cPa<()R \overline{b} >>

A ce point, et pour éviter à l'intuition du lecteur de s'égarer, nous préférons suivre chaque schéma composé à travers les opérations auxquels il est soumis, et qui sont:

-a) création de datif (en abrégé: CD): le TO de la relation radicale est en principe pourvue de propriétés datives⁽¹⁶⁰⁾, et le causateur humain: on a donc toujours un double datif. Mais il semble qu'il y ait une contrainte qui limite à 2 le nombre des datifs. Autrement dit, TA dans la relation radicale ne peut pas être extrait. Ce point est particulièrement important s'il s'agit d'un indéfini, comme nous l'avons signalé plus haut (3.4.1.3.1.1)⁽¹⁶¹⁾.

La création de datif s'accompagne comme d'habitude d'une réduction de coréférence. Mais dans les schémas de type (989)-(990), ceci aboutit à un deuxième vidage de a (ou de Δ TO de la relation radicale), de sorte que la place de TO vidée dans la relation radicale se trouve en coréférence avec une place à sa gauche elle-même vidée, configuration qui rappelle les schémas passifs de type (966)-(969), et entraîne le passage de R à \overline{R} dans les mêmes conditions.

-b) disparition d'accusatif (en abrégé: DA). Cette opération, spécifique des verbes bitransitifs, correspond à une limitation de la représentation affixale des arguments définis (3.2.4.2). Si a est défini, quelle que soit la forme du causateur, b est vidé sans établissement de coréférence.

-c) création de sujet (en abrégé: CS). Elle se fait dans les mêmes conditions que dans le cas des schémas radicaux, autrement dit: si le causateur est défini, il est pris comme sujet; sinon,

(160) Il peut y avoir quelques contre-exemples, qu'on voit avec l'apparition de /-la-/, cf. (685), (689), (692); v. aussi plus loin note (162).

(161) Rappelons que cette contrainte - qui pourrait donc avoir une origine formelle (limitation du développement des datifs) - autorise des formes qu'on peut gloser par "c fait que a V qqch.", "c fait que qqn. V qqch.", "c fait que qqn. V b (avec b inanimé)", mais interdit *"c fait que a V qqn." et *"c fait que qqn. V b" (avec b humain)".

comme la relation composée ne comporte plus de terme défini (le TO de la relation radicale étant extrait par CD et le TA vidé par DA), on a un schéma de type passif-impersonnel (et non réfléchi comme dans (979)), avec sujet-datif et conversion de F en \check{F} (162).

-d) morphogénèse: les préfixes sont ordonnés comme dans le tableau (1). F est représenté par un suffixe -tia sur R.

On a donc:

$$(991) \langle cF\langle aR\emptyset \rangle \rangle \xrightarrow{-(CD)} \langle cF\langle \quad \rangle R\emptyset \rangle \xrightarrow{\underline{\epsilon} \ a \ \underline{\epsilon} \ (\)}$$

$$\xrightarrow{-(CS)} c \ \underline{\epsilon} \ \langle \quad \rangle P\langle \quad \rangle R\emptyset \rangle \xrightarrow{\underline{\epsilon} \ a \ \underline{\epsilon} \ (\)} \rightarrow \underline{c}_s\text{-}\underline{a}_o\text{-}R\text{-}tia$$

(ex.: ti-nēch-cochi-tia "tu me fais dormir" (678b))

$$(992) \langle cFa\langle \quad \rangle R\emptyset \rangle \xrightarrow{-(CD)} \langle cF\langle \quad \rangle \langle \quad \rangle R\emptyset \rangle \xrightarrow{\underline{\epsilon} \ a \ \underline{\epsilon} \ (\)}$$

$$\xrightarrow{-(CS)} c \ \underline{\epsilon} \ \langle \quad \rangle P\langle \quad \rangle \langle \quad \rangle R\emptyset \rangle \xrightarrow{\underline{\epsilon} \ a \ \underline{\epsilon} \ (\)} \rightarrow \underline{c}_s\text{-}\underline{a}_o\text{-}R\text{-}tia$$

(ce type aboutit au même résultat que (991): la source des formes comme (678b) est donc en fait indécidable).

$$(993) (163) \langle cF\Delta\langle \quad \rangle R\emptyset \rangle \xrightarrow{-(CD)} \langle cF\langle \quad \rangle \langle \quad \rangle R\emptyset \rangle \xrightarrow{\underline{\epsilon} \ \Delta \ \underline{\epsilon} \ (\)}$$

$$\xrightarrow{-(CS)} c \ \underline{\epsilon} \ \langle \quad \rangle P\langle \quad \rangle \langle \quad \rangle R\emptyset \rangle \xrightarrow{\underline{\epsilon} \ \Delta \ \underline{\epsilon} \ (\)} \rightarrow \underline{c}_s\text{-}\underline{t\check{e}}\text{-}R\text{-}tia$$

(ex.: (\emptyset)-tē-mixihui-tia "elle fait accoucher" (683) (164))

$$(994) \langle \Delta Fa\langle \quad \rangle R\emptyset \rangle \xrightarrow{-(CD)} \langle \Delta F\langle \quad \rangle \langle \quad \rangle R\emptyset \rangle \xrightarrow{\underline{\epsilon} \ a \ \underline{\epsilon} \ (\)}$$

$$\xrightarrow{-(CS)} (\) \ \underline{\exists} \ a \ \underline{\exists} \ \langle \quad \rangle \check{P}\langle \quad \rangle \langle \quad \rangle R\emptyset \rangle \rightarrow \underline{a}_s\text{-}R\text{-}tia\text{-}l\text{-}wa$$

(ex.: t-òtlatòc-tī-l-o "tu es mis en chemin" (734))

(162) Sauf dans un cas marginal comme (748), où malgré la morphologie on a un sens très nettement semi-causatif (7.1.1.7).

(163) Nous construisons cet exemple et les deux suivants comme (992), mais on vient de voir qu'ils pourraient aussi bien être construits comme (991).

(164) Le cas échéant, nous rétablirons ici au présent un verbe qui dans l'exemple cité apparaît à une autre forme.

(995) $\langle \Delta_0 \text{FA}_1 \langle () \text{R} \delta \rangle \rangle$ (165) $\xrightarrow{-\text{CD}}$ $\langle \Delta_0 \check{\text{F}} \langle () \langle () \text{R} \delta \rangle \rangle \in \Delta_1 \in ()$

$\xrightarrow{-\text{CS}}$ $() \ni \Delta_1 \ni \langle () \text{F} \langle () \langle () \text{R} \delta \rangle \rangle \rightarrow \text{tA-R-tia-l-wa}$
 (ex.: tē-ēhui-tī-l-o "on fait lever des gens" (740))

(996) $\langle \text{cF} \langle \text{aRb} \rangle \rangle \xrightarrow{-\text{CD}}$ $\langle \text{cF} \langle () \text{Rb} \rangle \rangle \in \underline{\text{a}} \in ()$

$\xrightarrow{-\text{DA}}$ $\langle \text{cF} \langle () \text{R} () \rangle \rangle \in \underline{\text{a}} \in ()$

$\xrightarrow{-\text{CS}}$ $\text{c} \in \langle () \text{F} \langle () \text{R} () \rangle \rangle \in \underline{\text{a}} \in () \rightarrow \underline{\text{c}}_s \text{-a}_o \text{-R-tia}$
 (ex.: ni-mitz-itti-tia "je te le fais voir" (716b))

(997) (166) $\langle \text{cF} \langle \text{a} \langle () \text{Rb} \rangle \rangle \rangle \xrightarrow{-\text{CD}}$ $\langle \text{cF} \langle () \langle () \text{Rb} \rangle \rangle \rangle \in \underline{\text{a}} \in ()$

$\xrightarrow{-\text{DA}}$ $\langle \text{cF} \langle () \langle () \check{\text{R}} () \rangle \rangle \rangle \in \underline{\text{a}} \in ()$

$\xrightarrow{-\text{CS}}$ $\text{c} \in \langle () \text{F} \langle () \langle () \check{\text{R}} () \rangle \rangle \rangle \in \underline{\text{a}} \in () \rightarrow \underline{\text{c}}_s \text{-a}_o \text{-R-l-tia}$
 (ex.: ni-qu-itta-l-tia "je le lui fais voir" (715))

(998) $\langle \text{cF} \langle \text{a} \langle () \text{R} \Delta \rangle \rangle \rangle \xrightarrow{-\text{CD}}$ $\langle \text{cF} \langle () \langle () \text{R} \Delta \rangle \rangle \rangle \in \underline{\text{a}} \in ()$

$\xrightarrow{-\text{CS}}$ $\text{c} \in \langle () \text{F} \langle () \langle () \check{\text{R}} \Delta \rangle \rangle \rangle \in \underline{\text{a}} \in () \rightarrow \underline{\text{c}}_s \text{-a}_o \text{-} \lambda \text{a-R-l-tia}$
 (ex.: (δ-)quin-tla-cāhua-l-tiā "ils leur font abandonner des choses (732a))

(999) $\langle \text{cF} \langle \text{a} \langle () \text{Rb} \rangle \rangle \rangle \xrightarrow{-\text{CD}}$ $\langle \text{cF} \langle () \langle () \check{\text{R}} \text{b} \rangle \rangle \rangle \in \underline{\Delta} \in ()$

$\xrightarrow{-\text{CS}}$ $\text{c} \in \langle () \text{F} \langle () \langle () \check{\text{R}} \text{b} \rangle \rangle \rangle \in \underline{\Delta} \in () \rightarrow \underline{\text{c}}_s \text{-b}_o \text{-tē-R-l-tia}$
 (ex.: (δ-)qui-tē-cāhua-l-tia "il fait que des gens l'abandonnent" (732b))

(165) Pour conserver l'ordre des indices, nous notons Δ_0 et Δ_1 , plutôt que Δ_1 et Δ_2 .

(166) Sauf si le type (996) est pertinent (cf. (1010)), tous nos exemples seront désormais pris dans le type "à partage" (997). Les cas d'application de (996), beaucoup plus rares (3.4.1.2.3 et 4), ne se distinguent à la fin des opérations que par l'absence de -l-.

- (1000) $\langle cFA_1 \langle () RA_2 \rangle \rangle \rightarrow -CD \rightarrow \langle cF \langle () \check{R}A_2 \rangle \rangle \in \Delta_1 \in ()$
 $-CS \rightarrow c \in \langle () F \langle () \check{R}A_2 \rangle \rangle \in \Delta_1 \in () \rightarrow \underline{c_s-t\acute{e}-\lambda a-R-l-tia}$
 (ex.: ni-tē-tla-tzacui-l-tia "je fais expier des choses à des gens" (714))
- (1001) $\langle \Delta F a \langle () Rb \rangle \rangle \rightarrow -CD \rightarrow \langle \Delta F \langle () \check{R}b \rangle \rangle \in a \in ()$
 $-DA \rightarrow \langle \Delta F \langle () R \langle () \rangle \rangle \in a \in ()$
 $-CS \rightarrow () \exists a \exists \langle () \check{F} \langle () \check{R} \langle () \rangle \rangle \rightarrow \underline{a_s-R-l-tia-l-wa}$
 (ex.: ti-cāhua-l-ti-l-o "on te le fait abandonner" (737))
- (1002) $\langle \Delta_0 F a \langle () RA_2 \rangle \rangle \rightarrow -CD \rightarrow \langle \Delta_0 F \langle () \check{R}A_2 \rangle \rangle \in a \in ()$
 $-CS \rightarrow () \exists a \exists \langle () \check{F} \langle () \check{R}A_2 \rangle \rangle \rightarrow \underline{a_s-\lambda a-R-l-tia-l-wa}$
 (ex.: (\phi)-tla-iiyōhui-l-ti-l-o "on leur fait endurer des choses" (735))

(1003) $\langle \Delta_0 F A_1 \langle () Rb \rangle \rangle$: nous n'avons pas rencontré d'exemple correspondant à ce schéma, v. 3.4.1.3.2 note (133).

- (1004) $\langle \Delta_0 F A_1 \langle () RA_2 \rangle \rangle \rightarrow -CD \rightarrow \langle \Delta_0 F \langle () \check{R}A_2 \rangle \rangle \in \Delta_1 \in ()$
 $-CS \rightarrow () \exists \Delta_1 \exists \langle () \check{F} \langle () \check{R}A_2 \rangle \rangle \rightarrow \underline{t\acute{e}-\lambda a-R-l-tia-l-wa}$
 (ex.: tē-tīa-cāhua-l-ti-l-o "on fait que des gens abandonnent des choses" (742))

Le réfléchi du causateur (3.4.1.3.2.1) ne pose pas de problèmes particuliers, à ceci près que l'absence d'un causateur distinct du TO évite la dégradation de ce TO en datif et par conséquent la disparition d'accusatif:

- (1005) $\langle aFa \langle () R\phi \rangle \rangle \rightarrow -CD \rightarrow \langle aF \langle () R\phi \rangle \rangle \in ()$
 $-CS \rightarrow a \in \langle () F \langle () R\phi \rangle \rangle \in () \rightarrow \underline{a_s-mo-R-tia}$
 (ex.: ni-no-quix-tia "je me retire" (746))

(1006) $\langle \overline{aFa} \langle () \rangle Rb \rangle \rangle \text{-CD} \rightarrow \langle \overline{aF} \langle () \rangle \langle () \rangle \check{R}b \rangle \rangle \underline{\epsilon} ()$
 $\text{-CS} \rightarrow \overline{a \underline{\epsilon} \langle () \rangle \overline{F} \langle () \rangle \langle () \rangle \check{R}b} \rangle \rangle \underline{\epsilon} () \rightarrow \underline{a_s-b_o-mo-R-l-tia}$
 (ex.: (ǵ-)qui-mo-chihua-l-tia "il se le fait faire" (750))

(1007) $\langle \overline{aFa} \langle () \rangle R\Delta \rangle \rangle \text{-CD} \rightarrow \langle \overline{aF} \langle () \rangle \langle () \rangle R\Delta \rangle \rangle \underline{\epsilon} ()$
 $\text{-CS} \rightarrow \overline{a \underline{\epsilon} \langle () \rangle \overline{F} \langle () \rangle \langle () \rangle R\Delta} \rangle \rangle \underline{\epsilon} () \rightarrow \underline{a_s-mo-\lambda a-R-l-tia}$
 (ex.: (ǵ-)mo-tla-polō-l-tiā "ils se font perdre des choses" (749))

(1008) $\langle \overline{AFa} \langle () \rangle R\delta \rangle \rangle \text{-CD} \rightarrow \langle \overline{AF} \langle () \rangle \langle () \rangle R\delta \rangle \rangle \underline{\epsilon} ()$
 $\text{-CS} \rightarrow () \underline{\exists} \langle () \rangle \overline{F} \langle () \rangle \langle () \rangle R\delta \rangle \rangle \rightarrow \underline{ne-R-tia-l-wa}$
 (ex.: ne-māmāuh-tī-l-o "on prend peur" (752))

sauf dans le type (757)-(759), où le causateur est indéfini et le TA défini: les seuls exemples dont nous disposons (tous avec TA de 3e personne) ne permettent pas de savoir s'il faut poser un impersonnel après disparition d'accusatif:

(1009a) $\langle \overline{AFa} \langle () \rangle Rb \rangle \rangle \text{-CD} \rightarrow \langle \overline{AF} \langle () \rangle \langle () \rangle \check{R}b \rangle \rangle \underline{\epsilon} ()$
 $\text{-DA} \rightarrow \langle \overline{AF} \langle () \rangle \langle () \rangle \check{R} () \rangle \rangle \underline{\epsilon} ()$
 $\text{-CS} \rightarrow () \underline{\exists} \langle () \rangle \overline{F} \langle () \rangle \langle () \rangle \check{R} () \rangle \rangle \rightarrow \underline{ne-R-l-F-l-wa}$

ou un développement datif de b même inanimé:

(1009b) $\langle \overline{AFa} \langle () \rangle Rb \rangle \rangle \text{-CD} \rightarrow \langle \overline{AF} \langle () \rangle \langle () \rangle \check{R} () \rangle \rangle \underline{\epsilon} \underline{b} \underline{\epsilon} ()$
 $\text{-CS} \rightarrow () \underline{\exists} \underline{b} \underline{\exists} \langle () \rangle \overline{F} \langle () \rangle \langle () \rangle \check{R} () \rangle \rangle \rightarrow \underline{b_s-ne-R-l-F-l-wa}$

Avec b \rightarrow ǵ à la 3e personne, ces deux dérivations peuvent devenir p.ex.:

(1009c) (ǵ-)ne-chihua-l-tī-l-o "on se le fait faire" (757)

Le réfléchi par coréférence causateur - TA, rare, semble impliquer une construction du causatif "sans partage" de type (989): la

causation ne portant pas sur le TO de la relation radicale, faute de pouvoir exprimer structurellement qu'elle porte sur le TA, le traitement de type (987) peut exprimer qu'en tout cas il n'y a pas de causation sur le TO:

$$(1010) \langle bP\langle aRb \rangle \rangle \text{---CD} \rightarrow \langle bP\langle ()R() \rangle \rangle \underline{\epsilon} \underline{a} \underline{\epsilon} ()$$

$$\text{---CS} \rightarrow b \underline{\epsilon} \langle ()P\langle ()R() \rangle \rangle \underline{\epsilon} \underline{a} \underline{\epsilon} () \rightarrow \underline{b_s-a_o-mo-R-tia}$$

(ex.: (g-)qui-mo-tti-tia "il se fait voir à lui" (752))

$$(1011) \langle bP\langle \Delta Rb \rangle \rangle \text{---CD} \rightarrow \langle bP\langle ()R() \rangle \rangle \underline{\epsilon} \underline{\Delta} \underline{\epsilon} ()$$

$$\text{---CS} \rightarrow b \underline{\epsilon} \langle ()P\langle ()R() \rangle \rangle \underline{\epsilon} \underline{\Delta} \underline{\epsilon} () \rightarrow \underline{b_s-mc-t\acute{e}-R-tia}$$

(ex.: (g-)mo-t\acute{e}-itti-tia "il se fait voir à des gens" (752))

Le réfléchi interne à la relation radicale, en provoquant un vidage général dans cette dernière, entraîne -ne-:

$$(1012) \langle cP\langle ()R() \rangle \rangle \text{---CD} \rightarrow \langle cP\langle ()\langle ()R() \rangle \rangle \underline{\epsilon} \underline{a} \underline{\epsilon} ()$$

$$\text{---CS} \rightarrow c \underline{\epsilon} \langle ()P\langle ()\langle ()R() \rangle \rangle \underline{\epsilon} \underline{a} \underline{\epsilon} () \rightarrow \underline{c_s-a_o-ne-R-l-tia}$$

(ex.: (g-)qui-ne-piya-l-tia "il le fait se garder" (761))

$$(1013) \langle cP\langle ()R() \rangle \rangle \text{---CD} \rightarrow \langle cP\langle ()\langle ()R() \rangle \rangle \underline{\epsilon} \underline{\Delta} \underline{\epsilon} ()$$

$$\text{---CS} \rightarrow c \underline{\epsilon} \langle ()P\langle ()\langle ()R() \rangle \rangle \underline{\epsilon} \underline{\Delta} \underline{\epsilon} () \rightarrow \underline{c_s-t\acute{e}-ne-R-l-tia}$$

(ex.: ni-t\acute{e}-ne-tlaz\`otla-l-tia "je fais s'aimer des gens" (764))

Sauf omission, nous n'avons pas rencontré dans le corpus de forme remontant à un schéma comme $\langle \Delta_o P\Delta_1 \langle ()R() \rangle \rangle$ ("des gens font que d'autres se V").

Remarque. Le type $\langle cP\langle \phi Rb \rangle \rangle$ donne les constructions semi-causatives (7.1.1.7). On peut d'ailleurs se demander si un tel schéma existe et s'il ne conviendrait pas de poser une contrainte qui bloquerait le développement du causateur en cas de TO vide (tout comme il y a une certaine difficulté à développer un nouveau datif avec un TA vide, 3.4.2.4.2).

3.5.2.2. Applicatifs.

La construction applicative est caractérisée par le développement d'un nouveau datif (3.4.2.4), qui bloque une éventuelle dativisation du TA de la relation radicale, même si ce dernier est humain (p.ex. (783), (785), (825) etc.). Cette relation dative sera représentée par $\underline{\epsilon} d$ (ou: $\underline{\epsilon} \Delta$) extérieur à la relation radicale, mais intérieur à la relation composée. Comme pour le causatif, on peut avoir le traitement "relation bloquée":

$$(1014) \ll aRb \gg \underline{\epsilon} d$$

ou le traitement "partage de \underline{a} ":

$$(1015) \langle \overline{a} () Rb \rangle \underline{\epsilon} d$$

qui, suivis de la création de datif et la réduction de coréférence, donnent respectivement:

$$(1016): (1014) \rightarrow \langle \langle aRb \rangle \underline{\epsilon} () \rangle \underline{\epsilon} d \underline{\epsilon} ()$$

$$(1017): (1015) \rightarrow \langle \overline{a} () Rb \rangle \underline{\epsilon} () \underline{\epsilon} d \underline{\epsilon} ()$$

puis, le cas échéant (si TO est défini), d'une disparition d'accusatif:

$$(1018): (1016) \rightarrow \langle \langle aR() \rangle \underline{\epsilon} () \rangle \underline{\epsilon} d \underline{\epsilon} ()$$

$$(1019): (1017) \rightarrow \langle \overline{a} () R() \rangle \underline{\epsilon} () \underline{\epsilon} d \underline{\epsilon} ()$$

Puis on a une création de sujet qui dans (1019) (mais non dans (1018)) développe une coréférence vide à gauche du TO radical, d'où le passage de R à \check{R} :

$$(1020): (1018) \rightarrow a \underline{\epsilon} \langle \langle () R() \rangle \underline{\epsilon} () \rangle \underline{\epsilon} d \underline{\epsilon} ()$$

$$(1021): (1019) \rightarrow a \underline{\epsilon} \langle () \langle () \check{R}() \rangle \underline{\epsilon} () \rangle \underline{\epsilon} d \underline{\epsilon} ()$$

On a vu (3.4.2.2) que le type (1015), passant à (1021) et produisant un suffixe complexe $-l-a$ (où $-ia$ est la marque morphématique de " $\underline{\epsilon}$ intérieur", introduisant le nouveau datif), est beaucoup plus courant que (1014), passant à (1020) et produisant le seul suffixe $-ia$ ((793)-(799)).

On a donc, pour (1021), une réécriture morphématique :

(1022) a_s-d_o-R-l-ia (ex. : ti-néch-nequi-l-ia "tu le veux pour moi" (773))

et, avec un TA et/ou un nouveau datif indéfini (schémas soumis à création de datif et de sujet, mais non à disparition d'accusatif : nous pensons que par souci de concision nous pouvons "sauter" dans la dérivation l'étape intermédiaire CD) :

(1023) $\langle \overline{a} \langle () \overline{R} \Delta \rangle \in d \rangle \rightarrow \overline{a} \in \langle () \langle () \check{R} \Delta \rangle \in () \rangle \in d \in ()$
 $\rightarrow \underline{a}_s - \underline{d}_o - \underline{\lambda a} - R - l - ia$ (ex. : (ϕ -)mitz-tla-machi-l-ia "il sait des choses de toi" (781))

(1024) $\langle \overline{a} \langle () \overline{R} b \rangle \in \Delta \rangle \rightarrow \overline{a} \in \langle () \langle () \check{R} b \rangle \in () \rangle \in \Delta \in ()$
 $\rightarrow \underline{a}_s - \underline{b}_o - \underline{t\check{e}} - R - l - ia$ (ex. : (ϕ -)qui-t\check{e}-c\check{u}epi-l-ia "il le retourne aux autres" (779))

(1025) $\langle \overline{a} \langle () \overline{R} \Delta_2 \rangle \in \Delta_3 \rangle \rightarrow \overline{a} \in \langle () \langle () \check{R} \Delta_2 \rangle \in () \rangle \in \Delta_3 \in ()$
 $\rightarrow \underline{a}_s - \underline{t\check{e}} - \underline{\lambda a} - R - l - ia$ (ex. : (ϕ -)t\check{e}-tla-'ta-l-huia⁽¹⁶⁷⁾ "il dit qqch. pour qqn." (800))

La forme applicative peut être soumise à passivation si le TO n'est pas mis en coréférence définie à gauche :

(1026) $\langle \overline{\Delta} \langle () \overline{R} b \rangle \in d \rangle - (CD) \rightarrow \overline{\Delta} \langle () \overline{R} b \rangle \in () \rangle \in d \in ()$
 $\rightarrow \overline{\Delta} \langle () \overline{R} () \rangle \in () \rangle \in d \in ()$
 $\rightarrow () \ni d \ni \langle () \langle () \check{R} () \rangle \ni () \rangle$ ⁽¹⁶⁸⁾ $\rightarrow \underline{d}_o - R - l - ia - l - wa$
 (ex. : t-ilpí-l-i-i-o "on te l'attache" (809))

(167) /-'ta-l-wia/ doit remonter à */'-taw-l-ia/, v. 7.1.1.3.

(168) On peut à ce point se demander si le symbole \check{u} représente une simple réorientation par rapport au terme d'arrivée (il y a un changement typologique de la relation, qui passe du type (932) au type (931)), ou une véritable conversion, qui en l'occurrence ferait passer \in à \ni , mais impliquerait que l'effet miroir soit étendu aussi à toute relation, y compris R et P. On aurait donc pour (1026) :

$() \ni d \ni \langle () \ni \langle () \check{R} () \rangle () \rangle$

et, pour une relation non composée telle que (966) :

Le schéma applicatif supporte le réfléchi externe (qui a le plus souvent une valeur honorifique, 3.4.3): dans ce cas il n'y a pas de disparition d'accusatif:

$$(1027) \overline{\langle a \langle () \text{Rb} \rangle \in a \rangle} \rightarrow a \in \overline{\langle () \langle () \check{\text{R}} \text{b} \rangle \in () \rangle} \in () \in ()$$

→ a_s-b_o-mo-R-l-ia (ex.: ni-c-no-piya-lia "je me le garde"
(813))

et le réfléchi interne, qui vide la relation radicale et entraîne -ne-:

$$(1028) \overline{\langle a \langle () \text{R} \langle () \rangle \rangle \in d} \rightarrow a \in \overline{\langle () \langle () \check{\text{R}} \langle () \rangle \rangle \in () \rangle} \in d \in ()$$

→ a_s-b_c-ne-R-l-ia (ex.: ni-c-ne-tlāti-l-ia "je me cache
à lui" (814))

Remarque. Nous avons vu (3.4.2.4.2) qu'un TA de forme $\check{\text{d}}$ constitue une entrave (quoique non absolue) au développement d'un nouveau datif. Dans le cas où ce développement se produit malgré tout (donnant des schémas de type $\langle \langle a \text{R} \check{\text{d}} \rangle \in d \rangle$ ou $\langle a \langle () \text{R} \check{\text{d}} \rangle \in d \rangle$), ces schémas sont traités comme des transitifs ordinaires.

$$\overline{\langle \text{AR} \langle () \rangle \in b \in () \rangle} \rightarrow () \ni b \ni \overline{\langle () \check{\text{R}} \langle () \rangle}$$

Cette solution est évidemment assez satisfaisante pour l'esprit, d'autant qu'on voit s'y dessiner la possibilité d'un double traitement pour le type (967): soit:

$$\overline{\langle \Delta_1 \text{R} \Delta_2 \rangle \in () \rangle} \rightarrow () \ni \overline{\langle \Delta_2 \check{\text{R}} \langle () \rangle}$$

avec conversion de $\check{\text{r}}$, soit peut-être aussi:

$$\overline{\langle \Delta_1 \text{R} \Delta_2 \rangle \in () \rangle} \rightarrow () \ni \overline{\langle () \text{R} \Delta_2 \rangle}$$

où le sujet vide serait en corréférence directe (sans symbole intermédiaire comme c'est p.ex. le cas dans (966) etc.) avec le TO, ce qui ne provoquerait pas d'effet miroir. On aurait ainsi, dans les cas où le TA est indéfini sans propriété datives, la possibilité d'une double base morphologique, -la-R- et -la-R-l-; la première, si elle est mal attestée dans les passifs-impersonnels, l'est nettement mieux dans les dérivés nominaux de type nom d'objet (7.1.3.2.1). Cela dit, les indices morphologiques ne sont pas entièrement probants, dans la mesure où, comme nous le verrons, de nombreuses réflexions analogiques se produisent dans la dérivation déverbale, et qu'on ne peut pas en exclure la possibilité dans la flexion verbale elle-même.

3.5.2.3. Bitransitifs radicaux.

Les bitransitifs radicaux (3.4.2.1) seront considérés comme des v.t. où exceptionnellement se développe un datif distinct du TA:

(1029) <aRb> ε d

Ce type est soumis à la création de datif (restreinte au TO), puis le cas échéant à la disparition d'accusatif, et enfin à la création de sujet:

(1030) $\overbrace{\langle \text{aRb} \rangle \underline{\epsilon} \text{ d } \underline{\epsilon} ()} \text{-(DA)} \rightarrow \overbrace{\langle \text{aR} () \rangle \underline{\epsilon} \text{ d } \underline{\epsilon} ()}$
 $\text{-(CS)} \rightarrow \overbrace{\text{a } \underline{\epsilon} \langle () \text{R} () \rangle \underline{\epsilon} \text{ d } \underline{\epsilon} ()} \rightarrow \underline{\text{a}}_s \text{-d}_o \text{-R}$
 (ex.: ni-mitz-maca "je te le donne" (386))

On pourra aisément reconstituer les dérivations des schémas qui comportent un TA et/ou un datif indéfini.

Le réfléchi, qu'il soit issu d'une coréférence avec le TA ou avec le datif, donne -mo- et non -ne-, puisqu'il y a toujours coréférence pleine à gauche. En cas de réfléchi du datif, comme CD produit un datif vide par coréférence, il n'y a pas de disparition d'accusatif:

(1031) $\langle \text{aRa} \rangle \underline{\epsilon} \text{ d } \text{-(CD)} \rightarrow \overbrace{\langle \text{aR} () \rangle \underline{\epsilon} \text{ d } \underline{\epsilon} ()}$
 $\text{-(CS)} \rightarrow \overbrace{\text{a } \underline{\epsilon} \langle () \text{R} () \rangle \underline{\epsilon} \text{ d } \underline{\epsilon} ()} \rightarrow \underline{\text{a}}_s \text{-d}_o \text{-mo-R}$
 (ex.: (g-)quin-mo-maca "il se donne à eux" (391))

(1032) $\langle \text{aRb} \rangle \underline{\epsilon} \text{ a } \text{-(CD)} \rightarrow \overbrace{\langle \text{aRb} \rangle \underline{\epsilon} () \underline{\epsilon} ()}$
 $\text{-(CS)} \rightarrow \overbrace{\text{a } \underline{\epsilon} \langle () \text{Rb} \rangle \underline{\epsilon} () \underline{\epsilon} ()} \rightarrow \underline{\text{a}}_s \text{-d}_o \text{-mo-R}$
 (ex.: (g-)qui-mo-macâ "ils se le donnent" (393))

Les passifs-impersonnels se font dans les conditions habituelles, avec un sujet-datif:

$$(1033) \langle \Delta Rb \rangle \in d \text{ -CD} \rightarrow \langle \overline{Rb} \rangle \in d \in (\text{ ' }) \text{ -DA} \rightarrow \langle \overline{\Delta R(\text{ ' })} \rangle \in d \in (\text{ ' })$$

$$\text{-CS} \rightarrow (\text{ ' }) \ni d \ni \langle (\text{ ' }) \check{R}(\text{ ' }) \rangle \rightarrow \underline{d_s-R-l-wa}$$

(ex.: t-ilhuĩ-1-ô "on nous le dit" (580))

Le passif (rare) à sujet-TA de type (582) semble issu d'une interprétation du zéro (par vidage) du sujet-datif comme un zéro de 3e personne définie (ici représenté par ($3 \rightarrow \emptyset$)), associé au TA, seul terme défini restant dans la relation (et obligatoirement de 3e personne puisqu'il est en principe inanimé):

$$(1034) \langle \overline{\Delta_1 Rb} \rangle \in \Delta_2 \text{ -CD} \rightarrow \langle \overline{\Delta_1 Rb} \rangle \in \Delta_2 \in (\text{ ' })$$

$$\text{-DA} \rightarrow \langle \overline{\Delta_1 R(\text{ ' })} \rangle \in \Delta_2 \in (\text{ ' }) \text{ -CS} \rightarrow (\text{ ' }) \ni \Delta_2 \ni \langle (\text{ ' }) \check{R}(\text{ ' }) \rangle$$

$$\rightarrow (3 \rightarrow \emptyset) \ni \Delta_2 \ni \langle (\text{ ' }) \check{R}(\text{ ' }) \rangle \rightarrow (3 \rightarrow \emptyset)\text{-tê-R-l-wa}$$

(ex.: (\emptyset -)tê-mac-o "on le donne à des gens" (582))

On peut avoir le triple indéfini:

$$(1035) \langle \overline{\Delta_1 R \Delta_2} \rangle \in \Delta_3 \text{ -CD} \rightarrow \langle \overline{\Delta_1 R \Delta_2} \rangle \in \Delta_3 \in (\text{ ' })$$

$$\text{-CS} \rightarrow (\text{ ' }) \ni \Delta_3 \ni \langle (\text{ ' }) \check{R} \Delta_2 \rangle \rightarrow \underline{tê-\lambda a-R-l-wa}$$

(ex.: tê-tla-lhuĩ-1-o "des gens disent des choses à d'autres" (585))

Comme le réfléchi défini, le réfléchi indéfini peut venir du TA ou du datif. Dans le deuxième cas, il se produit un phénomène de "réfection de sujet" de type (1034); et dans les deux cas, le double vidage provoque la forme -ne- du réfléchi:

$$(1036) \langle \overline{\Delta R \Delta} \rangle \in b \text{ -CD} \rightarrow \langle \overline{\Delta R(\text{ ' })} \rangle \in b \in (\text{ ' })$$

$$\text{-CS} \rightarrow (\text{ ' }) \in b \in \langle (\text{ ' }) \check{R}(\text{ ' }) \rangle \rightarrow \underline{b_s-ne-R-l-wa}$$

(ex.: (\emptyset -)ne-cuitlahuĩ-1-ô "on s'occupe d'eux"

$$(1037) \langle \overline{\Delta Rb} \rangle \in \Delta \text{ -CD} \rightarrow \langle \overline{\Delta Rb} \rangle \in (\text{ ' }) \in (\text{ ' })$$

$$\text{-CS} \rightarrow (\text{ ' }) \ni (\text{ ' }) \ni \langle (\text{ ' }) \check{R}b \rangle \rightarrow (\text{ ' }) \ni (b \rightarrow \emptyset) \ni \langle (\text{ ' }) \check{R}(\text{ ' }) \rangle$$

$$\rightarrow (b \rightarrow \emptyset)\text{-ne-R-l-wa} \text{ (ex.: } \underline{ne-mac-o} \text{ "on se le donne" (582))}$$

On peut combiner l'indéfini-réfléchi interne et un datif indéfini:

- (1038) $\langle \Delta_1 R \Delta_1 \rangle \in \Delta_3 \text{ -CD} \rightarrow \langle \Delta_1 R(\check{\cdot}) \rangle \in \Delta_3 \in (\check{\cdot})$
 $\text{-CS} \rightarrow (\check{\cdot}) \ni \Delta_3 \ni \langle (\check{\cdot}) R(\check{\cdot}) \rangle \rightarrow \underline{\text{ne-tē-R-l-wa}}$
 (ex.: ne-tē-cuitlahuī-l-o "on s'occupe de gens" (586))

ou l'indéfini réfléchi du datif et un TA indéfini:

- (1039) $\langle \Delta_1 R \Delta_2 \rangle \in \Delta_1 \text{ -CD} \rightarrow \langle \Delta_1 R \Delta_2 \rangle \in (\check{\cdot}) \in (\check{\cdot})$
 $\text{-CS} \rightarrow (\check{\cdot}) \ni (\check{\cdot}) \ni \langle (\check{\cdot}) R \Delta_2 \rangle \rightarrow \underline{\text{ne-la-R-l-wa}}$
 (ex.: ne-tla-cuitlahuī-l-o "on s'occupe de choses" (589))

Le fait que (1038) et (1039) puissent être construits sur le même verbe semble venir d'un "réarrangement des places", qui pourrait aussi être à la source, d'une part, des phénomènes d'ambivalence (3.2.5) et, d'autre part, des doubles impersonnels en /la-/ et /-wa/ (représentant RA et RA pour le même verbe, cf. (472) et (494), (492) et (509), ou (510)). Ici, le coréférent du sujet a des propriétés datives qui sont maintenues si le TA n'en est pas pourvu, mais il peut être dégradé en TA (ou: changer de place avec le TA) si ce dernier a des propriétés datives accentuées.

Remarque. L'ordre ne-tē- de (1038), à côté de l'ordre -tē-ne- de (1013), doit tenir au fait que dans (1038) le réfléchi-indéfini se trouve dans un schéma dominant ($\langle \Delta_1 R \Delta_1 \rangle \in \Delta_3$), alors que dans (1013) il se trouve dans un schéma dominé par la relation causative ($\langle \text{cFA} \langle \Delta R \Delta \rangle \rangle$), qui comporte à la fois un TO (c) et un TA (Δ), réalisés par un couple de préfixes sujet-objet (ni-tē-).



CHAPITRE QUATRIEME

LES CATEGORIES VERBALES

4.1. Le domaine des catégories verbales.

4.1.1. Généralités.

En ouvrant ce chapitre, nous avons conscience d'aborder un problème - ou plutôt un réseau de problèmes - sur lequel tout semble avoir été dit, si du moins l'on en juge par la masse d'études de toutes dimensions portant sur tant de langues. Dans ces conditions, une étude nouvelle, même sur une langue encore peu étudiée sous ce rapport, ne peut que tout redire - et tomber dans la banalité lassante de la paraphrase -, ou tout reprendre à zéro - et risquer l'outréculance de la fausse originalité -. Et divers facteurs se conjuguent pour faire des catégories verbales celles qui se prêtent peut-être le plus difficilement à une analyse linguistique qui cherche à dépasser le niveau intuitif. Nous énumérons ci-dessous ceux qui (jusque dans leur formulation!) nous causent le plus grand embarras.

-a) Les oppositions entre les différentes formes verbales reposent sur des combinaisons de paramètres hétérogènes, de sorte que le signifié des morphèmes ne peut pas être caractérisé en termes de référence extralinguistique même soumise à conceptualisation.

-b) Il n'est guère plus facile de caractériser le signifié des morphèmes en y voyant les marques de relations ou d'opérations, comme on a pu le faire p.ex. avec les marques des fonctions actan-

cielles (personnelles ou diathétiques⁽¹⁾). Les catégories verbales ne sont pas de celles où les oppositions ressortent par des tests clairs, univoques et aisément observables (déplacements, effacements, contraintes, promotions...), à travers des manipulations de paramètres faciles à isoler. Au contraire, l'étude des catégories verbales d'une langue rencontre souvent une impasse méthodologique: c'est qu'une fois que la catégorie est identifiée par l'établissement d'un paradigme de morphèmes, les conditions d'utilisation de chacune des formes inventoriées doivent le plus souvent être recherchées en dehors du cadre de la phrase, dans le contexte (et même: dans un contexte parfois très étendu), voire dans un complexe extralinguistique d'événements, ou encore dans les intentions supposées de l'énonciateur. On en est alors réduit, soit à gloser les contextes et les situations, soit à imaginer des contextes et des situations dans lesquels telle ou telle forme serait appropriée - avec, plus encore que dans d'autres catégories, des changements de paramètres plus souvent scalaires ou continus que discrets -.

-c) La plupart du temps, les complexes de références, de relations et d'opérations qui sous-tendent les catégories verbales s'expriment non seulement par des inventaires paradigmatiques d'affixes, mais aussi par toutes sortes de procédés extérieurs au mot verbal (auxiliaires, semi-auxiliaires, adverbes, incidences sur la rection des compléments...) dont beaucoup tendent vers le lexique. En fait, les langues présentent des degrés divers de grammaticalisation de mots indépendants et de périphrases, caractéristiques d'un renouvellement diachronique permanent des marques catégorielles et de la structure même des catégories. Ce phénomène crée évidemment une difficulté méthodologique supplémentaire, puisque les frontières de la grammaire apparaissent floues.

(1) Ou comme on pourrait le faire dans une autre langue avec les marques casuelles.

-d) Tout comme cela se passe avec les phénomènes de diathèse - et en particulier la partition plus ou moins stricte que peut opérer dans la classe des verbes le principe de valence ⁽²⁾ -, les catégories verbales abordées dans ce chapitre sont sensibles au sémantisme du radical. Mais - en dehors des cas évidents de défektivité -, les restrictions et les contraintes apparaissent de manière moins immédiate et plus mal reconnue par la tradition grammaticale, qui présente fréquemment des paradigmes verbaux complets de verbes dont certaines formes sont au bas mot improbables.

-e) D'une manière générale, la grammaire traditionnelle dans les pays latins ou germaniques traite le problème comme s'il était simple, en en fournissant une représentation indigente, dominée par deux absurdités. D'abord, les catégories sont présentées comme étanches (en particulier, il y a des temps et des modes), ce qui ne les empêche pas d'être des fourre-tout (l'infinitif et le participe considérés comme des modes au même titre que l'indicatif ou le subjonctif). Ensuite, un rôle dominant est attribué au paramètre temporel (dont nous verrons qu'il est en fait le moins opérant), la notion de temps n'étant pas considérée comme une simple convention terminologique, mais bien comme un démarcage du flux temporel avec passé (ou "prétérit"), présent et futur: nous sommes ainsi les héritiers d'une terminologie qui incite en permanence au dérapage vers l'aberration ⁽³⁾, et qui pèse sur toute notre appréhension du phénomène.

(2) M.'s aussi, dans certaines langues, les phénomènes de rection.

(3) L'une des plus célèbres étant celle de Whorf (1956), qu'on peut résumer ainsi: si la morphologie verbale du hopi n'est pas organisée en présent-passé-futur, c'est qu'elle est sous-tendue par une autre conception, culturellement spécifique, du flux temporel. L'idée que les catégories verbales ne véhiculent pas nécessairement une métaphysique de l'espace-temps n'est pas prise en considération, et pas davantage le fait (plus grave encore pour la démonstration) que la morphologie du verbe anglais (et, d'une manière générale, des verbes des langues indo-européennes) n'est pas organisée autour d'un triplet présent-passé-futur.

-f) La nature écrite du corpus modifie profondément la fréquence d'emploi des formes par rapport à ce qu'elle devait être dans la pratique linguistique d'un nahuaphone. Les formes directement liées à la situation de l'énonciation se trouvent certainement sous-représentées, celles qui sont hors situation sur-représentées. Et il n'est pas sûr que cette déformation quantitative n'ait pas des effets qualitatifs sur la représentation qu'on peut construire du système lui-même. Il faudra donc prêter une attention particulière au type de textes dont sont extraites les occurrences de ces formes.

-g) L'absence d'informateur fait apparaître ici d'une manière particulièrement crue les limites du travail sur corpus. En effet, la glose des contextes et des situations évoquée en (b) est sous la responsabilité du seul linguiste, et les manipulations qui mettraient en évidence certaines propriétés positives ou négatives évoquées en (d)⁽⁴⁾ sont le plus souvent hasardeuses et parfois impossibles.

Ce chapitre ne se présentera donc pas comme une théorie générale des catégories verbales, construite à partir de celles du nahuatl, mais plus modestement comme une étude de ces catégories en nahuatl littéraire, étude dont nous espérons qu'elle puisse contribuer à nourrir une théorie générale. Le principe d'analyse en sera fourni par l'inventaire des formes dans cette langue particulière, que nous nous contenterons de classer et d'organiser de la manière qui nous semble la plus appropriée morphologiquement et syntaxiquement. En cela, nous ne ferons d'ailleurs que suivre la méthode de la plupart des grammairiens de langues variées, et en particulier de ceux des langues slaves, qui ont eu au moins le mérite de remettre en cause la prééminence de la notion de temps

(4) Par exemple: en français, la compatibilité avec le semi-auxiliaire être en train de est un bon révélateur des propriétés aspectuelles inhérentes d'un verbe. Dans un corpus, l'absence d'occurrence d'une telle tournure avec un verbe particulier ne peut être considéré comme une preuve de non-compatibilité.

en la subordonnant à celle d'aspect, mais qui se sont rarement donné les moyens d'étendre cette notion d'aspect à d'autres langues⁽⁵⁾.

Mais même si elle est axée sur leur manifestation dans une langue particulière, cette étude des catégories verbales ne peut se passer d'une reconnaissance préalable des paramètres mis en jeu de manière universelle. C'est ce cadre théorique qui fait l'objet de la section suivante.

4.1.2. Développement des catégories verbales.

4.1.2.1. La situation de l'énonciation.

Les catégories verbales se développent dans un réseau de relations établies par l'énonciateur entre la référence et la situation de l'énonciation au moyen de l'énoncé. Le terme de référence ne doit pas être pris en un sens exclusivement réel: il peut fort bien s'agir d'un événement psychologique ou imaginaire.

La situation de l'énonciation est une donnée primitive définie par le quadruplet $\{S_0, S_1, L, C\}$. S_0 et S_1 représentent les deux protagonistes de l'énonciation, L le lieu et C le moment ("moi, toi, ici, maintenant"). Elle constitue le point d'origine de l'ensemble des catégories grammaticales liées à l'énonciation. Nous avons déjà vu que c'était par rapport au couple $\{S_0, S_1\}$ qu'était construite la catégorie de la personne (3.1.2.3), et, en conséquence, qu'étaient attribués les indices personnels des actants. Mais la relation $\{S_0, S_1\}$ peut aussi provoquer d'autres phénomènes morphologiques, tels que formes de politesse (et dans certaines langues formes allocutives) (3.4.3), ou phénomènes d'implication (8.2.6.2.3).

(5) L'idée, longtemps admise par de nombreux linguistes, qu'il y aurait des langues "à temps" et des langues "à aspects" avait un peu l'allure d'un pacte de non-agression qui, en évitant les remises en cause déchirantes, retardait ainsi les avancées théoriques.

4.1.2.2. Le temps.

L'énoncé fait référence à un événement prédicable auquel participent une ou plusieurs entités. Il sera représenté par un schéma prédicatif pourvu d'une diathèse, mais il participe aussi à une situation de référence, comportant en particulier un moment de référence que nous noterons \underline{T} . Ce dernier peut se trouver identifié au moment de l'énonciation ($\underline{T} = \underline{\mathcal{C}}$) ou différent de ce moment ($\underline{T} \neq \underline{\mathcal{C}}$). Dans le deuxième cas, on dira qu'on a un transfert temporel. Par convention terminologique, le champ de la catégorie du temps sera restreint à l'expression de cette relation entre \underline{T} et $\underline{\mathcal{C}}$.

Le moment de référence peut servir à son tour de point d'origine dérivé pour de nouvelles relations, et en particulier pour un nouveau transfert temporel.

4.1.2.3. Le mode et les modalités.

L'énonciation, activité significative, est contrôlée par l'énonciateur sur divers plans. En particulier, il peut se charger d'attribuer lui-même une valeur de vérité à l'énoncé - on a alors une forme ou une tournure dite assertive -, ou ne pas le faire, et ce de plusieurs manières, et tout spécialement: -a) en demandant à son interlocuteur de la faire à sa place: c'est le cas banal de la question de phrase, dont il sera question plus loin (8.1.1.2); -b) en déchargeant sa responsabilité sur un tiers: on a alors une forme ou une tournure dite testimonial (P.ex. en français certains emplois du conditionnel; certaines langues ont une forme spécifique, p.ex. en turc le suffixe -miş; pour le nahuatl, v. 8.1.1.4); -c) en se contentant d'émettre un jugement de valeur sur l'un des termes de l'alternative ("je ne sais pas si P ou si non-P, mais P est meilleur"): on a des formes ou tournures optatives; -d) en se contentant de prendre l'un des termes de l'alternative comme base de raisonnement: c'est le cas des formes ou tournures conditionnelles, pour lesquelles on peut parler d'un transfert modal. Toutes ces formes de non-assertion ont des variantes. Par convention, la relation entre l'énonciateur et la valeur de vérité de l'énoncé définissent la catégorie du mode.

Le domaine modal lié aux conditions d'assertabilité peut rejoindre celui qui est lié aux conditions de réalisation de l'événement prédicable. Il s'agit, d'une part, de jugements de nécessité ou de possibilité, portant sur les relations entre l'événement prédicable et les autres événements qui constituent l'univers prédicable; et, d'autre part, de jugements de type volitif ou déontique, portant sur la relation entre l'événement et le ou les participants. Par commodité, l'expression de ces relations sera désignée comme modalités, qui peuvent être de type devoir (nécessaire ou déontique), pouvoir et vouloir.

On pourra parler au pluriel de catégories modales pour regrouper l'ensemble des phénomènes cités.

4.1.2.4. L'aspect: types d'événements.

Vis-à-vis de la référence, l'énonciateur garde une certaine latitude (à un même événement ne correspond évidemment pas une et une seule forme d'expression linguistique), où peut entrer la modalisation (4.1.2.4), mais aussi d'une manière générale toutes les possibilités de paraphrase. Il reste néanmoins soumis à un certain nombre de contraintes, et en particulier celles du lexique de la langue qui, d'une part, représente un ensemble structuré de conceptualisations (2.1.1.4), et, d'autre part, est lié à des propriétés morphosyntaxiques. Parmi ces dernières, la valence et les phénomènes de diathèse qui lui sont liées (v.ch.3) jouent évidemment un rôle majeur, mais il est certainement une opposition plus radicale encore, celle des prédicats non-verbaux et des prédicats verbaux.

Nous ne reviendrons pas ici sur le caractère fondamentalement prédicatif des noms en nahuatl (2.2.2.4 et 5.1.1), et sur la généralisabilité de la notion de prédicat nominal ⁽⁶⁾. Mais cette opposition nous invite à réfléchir ici sur la typologie des événements prédicables. Nous savons bien sûr que l'on ne peut justifier

(6) Ce que nous en disons plus loin nous semble pourtant généralisable, si l'on fait la part de certaines contraintes spécifiques, comme celle d'une copule.

qu'a posteriori le fait que tel prédicable tombe dans telle classe de prédicats⁽⁷⁾, mais aussi que pour l'essentiel il y a sur ce point une large concordance entre les langues.

On a donc, d'abord, des événements qui sont représentés par des prédicats non-verbaux. Ils font référence à l'attribution à une entité de propriétés stables, ou plus exactement, présentées comme stables même si elles peuvent être acquises ou perdues. Aucune référence d'aucune sorte n'est faite à cette éventuelle acquisition ou à cette éventuelle perte, et aucune évolution, aucune modification quantitative ou qualitative dans la possession de ces propriétés n'est marquée. Les prédications non verbales feront l'objet des deux chapitres suivants (5 et 6). Disons pourtant dès maintenant qu'elles présentent deux caractéristiques annexes: une contrainte de monovalence⁽⁸⁾, et l'intégration à la prédication de la notion d'appartenance (à une classe de prédicables, qui peut éventuellement être un singleton), qui est absente de la prédication verbale (5.3).

Nous appellerons procès les prédicables représentés par des prédicats verbaux⁽⁹⁾. Parmi les procès, il faudra distinguer entre les processus (ou: procès dynamiques) et les états (ou: procès statiques). Les processus sont caractérisés par un déroulement, qui occupe un certain intervalle sur l'axe temporel, avec une limite initiale et une limite finale (commencement et achèvement) - nous y reviendrons plus loin -. Les états sont caractérisés par l'absence de considération sur les limites du procès: il n'y a ni déroulement ni progression, mais stabilité.

(7) Par exemple, la désignation du soleil est en nahuatl un verbe, tōna-tiuh (7.2.3.1.2.3); cf. à ce sujet la discussion sur le passage de la prédication verbale vers la prédication nominale (5.2.3.4.2) et de la prédication nominale vers la prédication verbale (7.1.2.1.1).

(8) V. 5.1.2.3.2.2 la discussion sur le statut du "possesseur".

(9) Il s'agit bien d'une caractérisation a posteriori, mais non d'une définition circulaire, puisque l'appartenance à la classe des verbes n'est que la conséquence d'une sensibilité aux oppositions aspectuelles, v. plus loin.

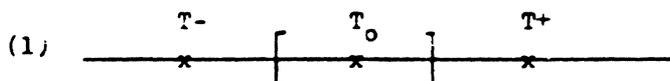
C'est ici qu'intervient le risque de circularité, puisque la stabilité de l'événement est également une caractéristique de la prédication nominale (cf. supra), et qu'on risque d'appeler simplement procès statiques ceux des événements stables qui sont exprimés par un prédicat verbal. Il est vrai que l'expression d'un procès statique tend vers celle d'une propriété - et ce fait a des conséquences morphologiques, en particulier dans la formation des noms déverbaux -. Mais nous maintenons que l'opposition entre prédicats nominaux et prédicats verbaux statiques a un sens, et qu'elle est plus radicale que celle qui oppose les prédicats verbaux statiques et dynamiques.

C'est que l'opposition verbo-nominale ne se réduit pas à une présence vs. absence a priori imprévisibles de catégories verbales. En effet: -a) la prédication verbale, contrairement à la prédication nominale, se fait sans construction d'une classe d'appartenance (5.3); -b) les verbes même statiques ne connaissent pas la contrainte de monovalence; -c) les valeurs statiques ou dynamiques ne sont généralement pas liées au seul sémantisme du radical verbal, mais à la fois au radical et à certaines formes particulières. Ainsi, en français, aimer ou savoir ont des propriétés statiques au présent (qui empêchent *je suis en train de l'aimer, *je suis en train de le savoir⁽¹⁰⁾, v. note (4)), mais cette stativité du présent n'empêche pas l'existence d'un paradigme complet, avec simplement des valeurs particulières - et non statiques - pour certaines formes, p.ex. le passé composé inchoatif (je l'ai aimé = j'ai commencé à l'aimer; je l'ai su = je l'ai appris) ou de validité terminée (= je ne l'aime plus; je ne le sais plus). De même, certaines formes de verbes dynamiques peuvent prendre une valeur statique (cf. les parfaits d'état de type j'ai mangé = je suis rassasié). Etats et processus sont donc bien deux valeurs que peut prendre une même classe de prédicats. En revanche, le passage de la prédication verbale à la prédication nominale implique de profonds changements morphosyntaxiques (cf. note (7)).

(10) Et même, ces formes pourraient être acceptables dans le sens, respectivement "je l'aime de plus en plus", et "je l'apprends petit à petit à mes dépens" (ou l'on voit apparaître le dynamisme).

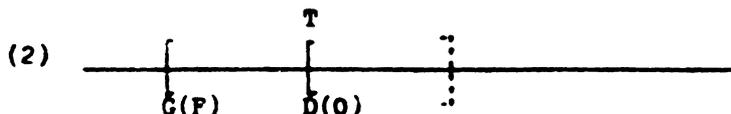
4.1.2.5. L'aspect: intervalles et bornes.

Il faut maintenant préciser la notion d'intervalle, introduite dans la section précédente. Dans une première approche, il pourrait constituer une localisation du moment de référence \underline{T} , qui lui serait intérieur ou extérieur, et, dans le deuxième cas, se situer à sa gauche (c.-à-d.: avant) ou à sa droite (c.-à-d.: après), ce qui définirait un triplet de positions T_0 ("en train"), T_- ("pas encore") et T_+ ("déjà plus"):

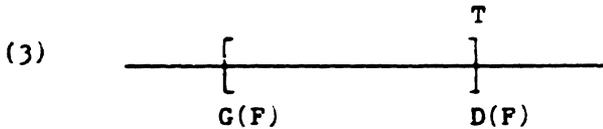


Les dissymétries entre "pas encore" et "déjà plus" éclatent immédiatement, puisque le "déjà plus" implique que le processus se soit effectivement réalisé, alors que le "pas encore" est simplement une prévision de sa réalisation, non une certitude. T_0 et T_+ appartiennent donc tous deux au domaine du certain, et s'opposent ensemble à T_- . Cette absence de certitude crée une affinité entre T_- et les formes modales non-assertives (4.1.2.3).

Reprenons l'opposition entre T_0 et T_+ . En fait, si l'on est en T_0 , on sait bien que le procès a commencé, mais la fin n'est pas marquée, et la limite droite de l'intervalle est virtuelle. Il faut alors retoucher le tableau (1), en remplaçant la notion intuitive de limite initiale et finale par celle de bornes. La borne est une limite qui peut être dite fermée ou ouverte. Elle est dite fermée si son franchissement est associé à un changement qualitatif (on passe d'un domaine dans un autre); elle est dite ouverte dans le cas contraire (de part et d'autre de la borne, on est dans le même domaine, on a les mêmes propriétés). La situation T_0 sera alors assimilée à une localisation de \underline{T} sur une borne droite ouverte, ou localisation dans un intervalle ouvert:

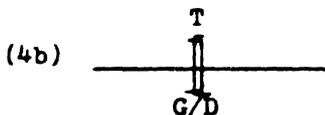
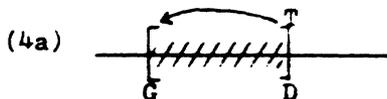


La borne droite ouverte (représentée par convention par des crochets qui se referment hors de l'intervalle) peut être considérée comme un curseur qui se déplace vers une borne fermée virtuelle située à droite: à gauche et à droite de cette borne ouverte, on est encore dans le processus. En revanche, quand la borne fermée devient réelle (que le terme est atteint par le curseur), l'intervalle est fermé:



L'opposition entre (2) et (3) correspond pour l'essentiel à celle que certaines langues marquent morphologiquement comme imperfectif vs. perfectif, mais elle a de nombreuses dérivations qui peuvent avoir elles aussi des manifestations morphologiques autonomes.

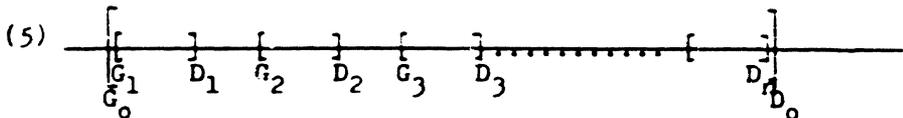
L'une des possibilités consiste à déplacer \underline{T} à droite de la borne droite, de sorte qu'on se trouve alors dans un nouvel intervalle, ouvert celui-là, puisqu'il s'agit de l'état résultant de l'achèvement du processus (ce qui peut correspondre p.ex. au parfait du grec ancien). D'un autre côté, le maintien de \underline{T} sur la borne droite peut avoir pour effet de poser l'intégralité du déroulement du processus, de sorte que quelle qu'en soit la durée effective (= quelle que soit la distance entre les bornes), elle ne compte pas. (4a) est ainsi ramené à (4b) par "compactification" de l'intervalle, phénomène qu'on peut caractériser ainsi: il est équivalent de dire qu'on a une distension de \underline{T} sur l'ensemble de l'intervalle, ou une ponctualisation de l'intervalle par rapprochement jusqu'à la coïncidence des deux bornes.



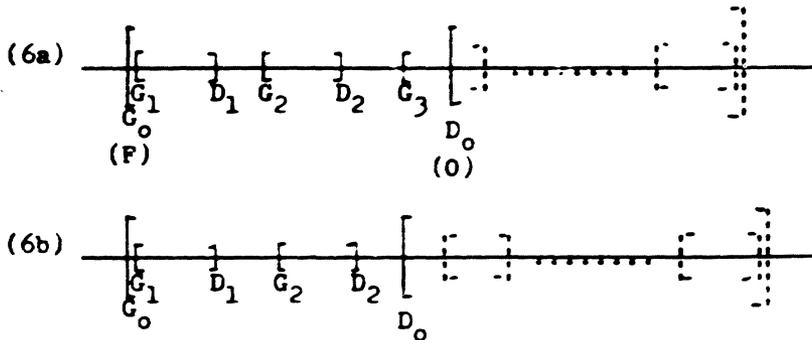
C'est l'un des effets de la forme dite aoriste en grec ancien. Nous aurons l'occasion de commenter ce phénomène plus en détail (4.2.2.2).

Enfin, citons deux types de complexification qui peuvent être apportés à la notion d'intervalle borné. Le premier est la subdivision du processus en phases, dans laquelle la proximité des bornes peut entraîner des effets morphologiques, avec les valeurs inchoative (phase initiale, proximité de la borne gauche) et terminative (phase finale, proximité de la borne droite). Ces phases peuvent elles-mêmes être représentées par des intervalles bornables, de sorte qu'on peut dire sans contradiction "être en train de commencer à/finir de V". Par ailleurs, le franchissement des bornes peut être assimilé à un processus ponctuel de type (4b) : on a alors des valeurs ingressive (franchissement de la borne G) et égressive (franchissement de la borne D).

Le second concerne la possibilité pour un processus de se répéter : on parlera alors d'itération et de valeur itérative, opposée à la valeur semelfactive du procès à occurrence unique. Mais l'itération construit un ensemble d'occurrences du procès, qui peut à son tour être considéré comme un procès, et dans certains cas comme un processus pourvu d'un début et d'un achèvement "généraux" enserrant une suite d'intervalles, ce qui peut être représenté de manière intuitive comme un cas particulier de (1) :



ou, en utilisant la notion de bornage (et en particulier celle de borne ouverte), comme un cas particulier de (2), la borne ouverte pouvant être située aussi bien au sein d'une occurrence particulière du procès (6a) qu'entre deux occurrences particulières (6b) - on peut dire p.ex. je mange à la cantine, que l'on soit ou non en train d'y manger - :



Dans tous les exemples de cette section, la borne droite peut être ouverte ou fermée, mais la borne gauche est nécessairement fermée: on n'imagine pas un processus dont le commencement ne provoque pas un changement qualitatif entre le "pas encore" et le "en train". En revanche, elle peut ne pas être prise en considération: on a alors un procès dont on ne dit pas à quel moment il a commencé: c'est ce qui se passe dans les états - cas particulier de (1) - ou dans les répétitions éternelles - cas particulier de (6) -. Ainsi les procès statiques ne sont que des cas particuliers de processus.

Par convention terminologique, les marques des relations entre T (moment de référence) et l'intervalle bornable définissent la catégorie de l'aspect. Dans la mesure où, comme on vient de le voir, l'aspect est une notion applicable non seulement aux processus mais aussi aux états, il est équivalent de parler de prédicats verbaux ou de prédicats aspectuels.

Le domaine sémantique de l'aspect est visiblement plus riche que celui du temps, et cette dominance sémantique se double d'une dominance morphologique dans la plupart des langues, y compris les langues réputées "à temps" comme les langues romanes. Cela dit, la caractéristique fondamentale de la quasi-totalité des systèmes verbaux est que les catégories temporelles, modales et aspectuelles se présentent d'une manière morphologiquement enchevêtrée, le même morphème étant susceptible de prendre diverses valeurs d'une ou de plus d'une de ces catégories. Cet enchevêtrement

tient évidemment à l'existence de nombreux points de passage d'une catégorie à l'autre. Nous allons voir que le nahuatl ne fait pas exception dans ce domaine.

4.1.3. Types de textes.

Le jeu des relations aspectuelles, temporelles et modales, comme d'ailleurs celui de la catégorie de la personne, est profondément tributaire du type de texte dans lequel apparaissent les verbes. Nous reprendrons ici la distinction posée par Benveniste (1966) entre les deux "plans d'énonciation" du discours et du récit, reprise par Fuchs et Léonard (1979) en termes de descriptif et de constatif, ou énonciation subjective vs. énonciation objective.

Dans l'énonciation subjective fonctionne pleinement la relation à la situation de l'énonciation dans sa spécificité individuelle. On trouve la totalité des oppositions personnelles, la 1^e et la 2^e personnes étant pourvues d'une référence univoque et situationnellement évidente. Etant pris dans une relation d'interlocution, l'énonciateur assume son activité significative en tant qu'individu particulier s'adressant à un autre individu particulier dans des circonstances particulières. Cette implication entraîne le jeu complet des oppositions temporelles, modales et aspectuelles (encore que certaines valeurs aoristiques puissent disparaître, cf. ce que dit Benveniste (1966) du passé simple français).

L'énonciation objective, en revanche, est caractérisée par l'absence de relation à une situation particulière d'énonciation. Même si elle se produit dans une situation particulière, celle-ci est interchangeable avec n'importe quelle autre. L'énonciateur s'efface en tant que tel, son énoncé étant susceptible d'être repris par n'importe quel autre énonciateur; le rôle de la 2^e personne disparaît aussi - ce qui est dit étant valable pour n'importe quel interlocuteur -. Le jeu des oppositions se trouve donc appauvri, aussi bien dans la catégorie de la personne (disparition

des protagonistes de l'énonciation⁽¹¹⁾) que dans celles de temps (puisque \bar{T} ne joue pas son rôle de point d'origine des relations temporelles, la relation \bar{T} - \underline{T} s'efface) et de mode (l'énonciateur n'exerçant pas de contrôle de validité et n'émettant pas de jugement de valeur). Si les oppositions aspectuelles semblent se maintenir un peu mieux, les paramètres en sont néanmoins déformés, ce qui aboutit à des décentrages structurels et des modifications statistiques dans les valeurs et les emplois des formes: en particulier, le présent imperfectif hic et nunc est supplanté par celui d'état ou de vérité générale (4.2.1.2.2), et l'opposition parfait - aoriste se trouve nettement rééquilibrée au profit de l'aoriste (4.2.2.2.2).

Il y a bien évidemment une affinité particulière entre l'énonciation subjective et le support oral d'une part (co-présence des énonciateurs dans la communication orale), entre l'énonciation objective et le support écrit d'autre part (communication médiatisée, le destinataire étant le plus souvent quelconque). Mais le caractère oral ou écrit du texte n'est qu'un élément, certes important, parmi d'autres qui construisent les conditions de l'énonciation subjective ou objective. Lorsque tous les éléments vont dans le même sens, on a les types les plus purs: la discussion animée pour l'énonciation subjective, l'écrit historique, scientifique ou juridique pour l'énonciation objective. Mais d'autres combinaisons peuvent construire des types mixtes ou intermédiaires tels que: l'échange épistolaire, le monologue, le cours professoral, le récit autobiographique...

(11) On a donc en principe exclusivement la 3e p., sauf dans le récit autobiographique (cf. infra: c'est ce qui explique la possibilité de trouver en français moderne le passé simple à la 1^e p., mais l'exclut radicalement à la 2^e), ainsi que dans l'exemplification où peuvent apparaître la 1^e ou la 2^e personne comme représentant n'importe qui. Sur l'exemplification à la 1^e p. en nahuatl, cf. 3.1.2.3.2.3; cf. aussi en latin certains usages de la 2^e p. dans le sens de "on".

L'opposition entre énonciation subjective et énonciation objective fournit un principe de partition assez net sur notre corpus. Mais dans chacun des types de textes ainsi définis, on peut distinguer deux sous-types relativement clairs, ce qui nous amènera à considérer finalement que, par rapport aux paramètres énonciatifs, nous disposons de 4 types de textes.

Nous diviserons donc les textes de type "énonciation subjective" en :

-a) interlocution, pleinement liée à une situation particulière et à deux protagonistes particuliers de l'énonciation. Comme nous l'avons dit plus haut - et comme on peut s'en douter a priori -, ce type est statistiquement très minoré dans le corpus. Il n'apparaît guère que dans les reproductions de propos ou dialogues en style direct qui se trouve insérées dans les récits ou traités (v. ci-dessous), ainsi que dans la plupart des exemples de la grammaire de Carochi.

-b) discours rhétorique. Ce type est en revanche statistiquement majoré. Il a la plupart des propriétés catégorielles de l'interlocution (en particulier personnelles et aspectuelles), mais il apparaît dans des situations qui sont conçues, non comme particulières, mais comme représentant une classe de situations: il s'agit en effet de discours qui doivent être tenus en telle ou telle occasion de la vie sociale. Il n'y a donc pas à proprement parler d'interlocution, puisque les réponses elles-mêmes, et d'une manière générale l'ordre des tours de parole, sont prévus et codifiés. Ce type (qui comprend non seulement les discours proprement dits, mais aussi les prières) est représenté par le livre VI du CF⁽¹²⁾, par la Plática d'Olmos, et apparaît sporadiquement ailleurs.

(12) Sauf les indications sur les rites qui accompagnent les discours, qui sont de type "traité" (v. ci-dessous (d)); de même, les formules et dictons des ch. 39 et 41 sont bien de type rhétorique, mais leurs commentaires sont également du type "traité" (avec, il est vrai, un rôle inhabituel de la 1^e et de la 2^e p., puisqu'on est dans l'exemplification, cf. note (11).

L'énonciation objective présente à son tour deux variantes :

-c) le récit historique ou mythologique. Les événements qui y sont relatés sont présentés comme réels, individuels et révolus - d'où l'importance de la valeur aoristique (4.2.2.2.2) -. Il fournit l'essentiel des Relations de Chimalpahin, du livre XII du CP, de la Crónica Mexicáyotl, ainsi que les récits mythologiques qu'on trouve au livre VII du CP ou dans les Anales de Cuauhtitlan.

-d) le traité scientifique ou technique. On a pour l'essentiel référence, non à des événements individuels, mais à des classes d'événements susceptibles de se reproduire chaque fois que les mêmes conditions sont réunies. On est dans le domaine de l'itération, de l'état, de la vérité générale. Ce type apparaît clairement dans le CP au livre X (sociologie, ethnologie, médecine), XI (zoologie, botanique, minéralogie), IX (sociologie, religion, techniques), I (théologie), II (religion), IV (astrologie).

4.1.4. Les grands traits de la morphologie verbale du nahuatl.

La morphologie verbale du nahuatl comporte quinze formes, dont neuf seront dites de conjugaison propre et six de conjugaisons directionnelles. La conjugaison propre comprend :

-a) six formes assertives, organisées en fait en 3 x 2. Il y a en effet trois formes fondamentales, dans lesquelles la tradition voit des temps, respectivement un présent, un passé (ou: prétérit) et un futur, mais qui sont en réalité essentiellement aspectuelles et modales. Pour garder le contact terminologique avec la tradition, tout en rétablissant leur véritable nature, nous les appellerons ici, respectivement, présent-imperfectif, parfait-aoriste et futur-prospectif, mais par convention, nous pourrions réduire ces appellations au premier terme et parler simplement de présent, parfait et futur (4.2). Ces trois valeurs aspecto-modales sont reproduites, mais associées à un transfert d'ordre temporel, dans trois nouvelles formes dites respectivement imparfait, plus-que-parfait et irréel (4.3).

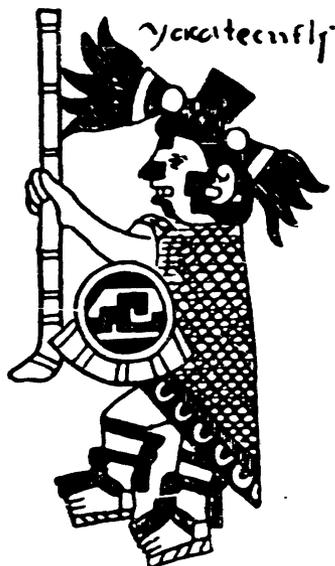
-b) deux formes non-assertives que par convention nous appellerons modales (tout en reconnaissant que l'assertion participe elle aussi aux catégories modales, et que des effets modaux peuvent apparaître dans les formes assertives), l'impératif-optatif et le vétatif-monitif (4.4.1 et 2).

-c) une forme isolée qui présente des valeurs modales et aspectuelles, l'éventuel (4.4.3).

Les deux conjugaisons directionnelles représentent l'association au procès d'un mouvement d'éloignement (conjugaison dite extroverse ou centrifuge) ou de rapprochement (conjugaison dite introverse ou centripète). Toutes deux présentent une morphologie aspecto-modale réduite, avec 3 formes (4.5).

La dernière section de ce chapitre (4.6) sera consacrée à l'examen d'un très petit nombre de verbes irréguliers ou défectifs.

Le redoublement initial, qui peut avoir des effets modaux ou aspectuels (mais qui est compatible avec l'ensemble des formes citées) sera traité comme un cas de dérivation (7.1.4). Les phénomènes d'auxiliation, qui peuvent eux aussi avoir des effets aspecto-modaux, seront traités comme un cas de composition (7.2.3).



4.2. Les formes fondamentales.

4.2.0. Fondamentales, les trois formes aspecto-temporelles dont nous allons traiter ici le sont à plusieurs titres. D'abord, par leur fréquence statistique, puisqu'à elles seules elle doivent fournir environ les 4/5 des occurrences verbales⁽¹³⁾. Par leur morphologie ensuite: elles attestent les trois bases morphologiques du verbe et à ce titre pourraient sans doute jouer un rôle voisin de celui des "temps primitifs" dans les grammaires du latin, du grec ou des langues germaniques (à ceci près que le présent permet de prévoir les autres). Enfin, par les valeurs aspecto-temporelles et modales dont elles sont les marques, et qui représentent bien trois façons fondamentales de situer le moment de référence T par rapport au procès: en dépit de certaines apparences, ces dernières ne doivent pas être comprises comme présent, passé et futur, mais plutôt comme imperfectif, aoriste et prospectif, comme il ressortira des exemples et de leurs analyses.

4.2.1. Le présent-imperfectif.

4.2.1.1. Morphophonologie.

C'est la forme morphologiquement primitive du verbe, celle dont les autres sont déductibles; et c'est aussi celle du dictionnaire. Rappelons que, sauf dans de très rares verbes irréguliers (4.6), il est toujours terminé par /-a/, /-i/ ou /-o/ (en ordre décroissant de fréquence).

Le pluriel y a la forme /-':/:

(7) /ti-ʒʒka-'/ tichôcâ "nous pleurons"; /am-olini-'/ amolini
"vous remuez"; /tɛmo-'/⁽¹⁴⁾ temô "ils descendent"

(13) Dans le corpus réduit représenté par notre anthologie littéraire (Launey (1980)), qui nous a déjà servi de référence statistique (v.ch.3 note (43)), et qui comprend environ 6600 formes verbales, les chiffres exacts sont de 79,3%, dont 45% pour le présent, 22% pour le parfait-aoriste et 12,3% pour le futur. Les autres formes relativement fréquentes, l'imparfait (4.3.1) et l'impératif-optatif (4.4.1) ne représentent, respectivement, que 6,8% et 4,7% des occurrences.

(14) Nous cessons de rappeler systématiquement le préfixe zéro de 3e p.

4.2.1.2. Valeurs et emplois.

Ils ne présentent guère de traits exceptionnels en nahuatl; la traduction par le présent français et vice-versa est assurée dans la très grande majorité des cas - ce qui n'est évidemment pas une raison pour ne pas commenter ces occurrences -. L'essentiel n'est pas qu'il s'agisse d'un présent en tant que marque d'un événement actuel opposé à un événement révolu ou à un événement à venir, mais bien d'un imperfectif. La valeur aspectuelle imperfective correspond à la situation du moment de référence dans un intervalle ouvert. Mais cet intervalle ouvert peut être construit de diverses façons qui, combinées avec le sémantisme propre de chaque verbe, peut produire divers effets aspectuels et modaux que nous avons cru pouvoir regrouper en trois grands types: le présent de procès particulier, le présent de situation ou de classe de procès, et le présente de concomitance ou de cadre d'événement.

4.2.1.2.1. Procès particulier.

4.2.1.2.1.1. Le présent hic et nunc et ses variantes.

Le cas privilégié de l'emploi du présent est évidemment le présent hic et nunc, qui réfère à un procès déjà commencé et non encore achevé au moment de l'énonciation, qui est identifié au moment T de référence (4.1.2.2):

- (8)(VI,253) Tlein t-āvi, tlein ti-c-chihua? "Qu'as-tu, que fais-tu?"
- (9)(C.455) Mo-chōqui-lia in nonāntzin "Ma mère est en train de pleurer"
- (10)(VI,135) Mācēhuallōpan n-on-tlātoa "Je suis en train de parler de manière vulgaire"
- (11)(C.489) In ic tetecuica motleuh! "Comme ton feu crépite!"

Le caractère ouvert de l'intervalle (4.1.2.5) peut être souligné⁽¹⁵⁾ par l'emploi de l'auxiliaire cā "être en train de" (7.2.3.1.2.1):

(15) Nous aurons l'occasion de réutiliser, faute de mieux, cette formulation intuitive, pour exprimer simplement que certains morphèmes qui apparaissent au contact d'une forme verbale peuvent expliciter l'une des valeurs de cette forme.

- (12)(C.528) Tlê t-âx-ti-câ in oncân on? "Qu'es-tu en train de faire là?"

ou par la particule oc (8.1.2.6.2), qui marque entre autres une continuation (passage à un moment ultérieur où l'on se trouve encore dans le même procès):

- (13)(C.501) Oc nômâ an-cochî? "Vous dormez encore à cette heure?"

Cela dit, le corpus présente peu d'occurrences de ce présent hic et nunc sous la forme la plus pure, dans un discours subjectif ancré dans une situation d'énonciation particulière: ce phénomène tient comme nous l'avons dit (4.1.4) à la minorisation statistique de l'interlocution dans le corpus. En revanche, on trouve assez couramment une variante caractéristique du discours rhétorique: c'est celle qui consiste à ramener l'événement de référence à un type d'événement, reconnu par la tradition culturelle, et qui peut être exprimé par un dicton ou une expression populaire, le plus souvent métaphoriques:

- (14)(VI,247) M-ix-tlâza, mo-tlan-tlâza "Il se jette les yeux, il se jette les dents" (= il parle de manière incorrecte)
- (15)(VI,241) Ti-c-têtezoa in châlchihuitl, ti-c-huâhuazoa in quetzalli "Tu rayes le jade, tu ébouriffes la plume" (= tu abîmes qqch. de précieux, ou tu déshonores qqn. d'honorable)
- (16)(VI,145) Oc an-quin-quimil-patlâ, oc an-quin-cacax-patlâ "Vous leur reprenez leur bagage, vous leur reprenez leur crochet à porter" (= vous les déchargez de leurs tâches)

Mais on voit qu'il y a là une sorte de décrochage par rapport au discours imperfectif proprement dit. Il ne s'agit pas de la communication d'une information ou d'une impression, caractéristique des situations d'interlocution. L'énonciateur décrit moins l'événement qu'il ne le juge en le rapportant à un système de croyances ou d'opinions. Par ce point de vue extérieur à l'événement, on passe à la valeur constative.

4.2.1.2.1.2. Le présent constatif.

Nous employons ce terme dans un sens différent de celui que lui donnent Fuchs et Léonard (1979), qui assimilent la valeur constative au discours objectif. Nous dirons ici qu'il y a constat lorsque l'énonciateur établit une identification entre l'événement et le schéma prédicatif qui le décrit ("ce qu'il y a à dire dans les conditions présentes, c'est P, et ce n'est que cela"), ce qui revient à hypostasier l'événement de référence pour l'assimiler à la situation toute entière. L'événement est annoncé en même temps qu'il se réalise. Généralement, il s'agit d'une explication (métaphorique ou non) de ce qui est en train de se passer - ou de ce qui se passe dans le temps même où on le dit -. L'identification à la situation est alors très souvent soulignée par nicān "ici":

- (17)(VI,137) Nicān ti-c-tlapohuā in tōptli in petlacalli "Ici nous ouvrons le coffre et la caisse" (= un secret nous est révélé)
- (18)(VI,135) Ca nicān an-huāl-mo-huetzi-tiā: ca nicān amēch-huāl-mo-huetzi-tia in totēucyo "Vous êtes assis ("vous tombez", hon.) ici; ici vous êtes réunis par ("il vous place", hon.) notre seigneur"
- (19)(III,41) Ca nicān pōpohui in nānyōtl, in tàyōtl "Ici s'accomplit la maternité, la paternité"

Cette valeur est souvent associée à des effets inchoatifs ou ingressifs (il y a franchissement d'une frontière, qui met les protagonistes de l'énonciation dans une situation nouvelle et le plus souvent inattendue), très souvent soulignée par ye "voilà que" (8.1.2.6.1):

- (20)(VI,259) Mātzayāni in ilhuicatl, tēntlapāni in tlālli "Le ciel se déchire, la terre s'ouvre"
- (21)(Pl.9) ... in īteuh, in īcuauh in totēucyo in ye notech c-on-tēca "... la pierre et le bâton (= le châtement) de Notre Seigneur que déjà il applique sur moi"

Un cas limite est la valeur performative (on fait qqch. en disant qu'on le fait), qui n'apparaît qu'à la 1^e personne:

- (22)(VI,40) Ca n-amēch-nōtza, ca n-amēch-tzātzi-lia "Je vous appelle, je crie vers vous"
 (23)(C.502) Oc ni-mitz-tla-pōpolhuia "Je te pardonne encore"
 (24)(VI,10) Ca nonômâ n-on-no-tlâza n-on-no-mâyahui "De moi-même je me jette, je me précipite"

et dont un cas particulier pourrait être la formule de politesse:

- (25)(C.445) Īxquichcapa ni-mitz-on-no-tlāpalhuia "De là (où je suis) je te salue" (écrit dans une lettre)
 (26)(C.480) Ni-c-tlazōtēnnāmiqui in momātzin "Je baise respectueusement tes mains"

et la métaphore poétique:

- (27)(C.479) Ni-c-xōchi-tēmoa cuiçatl, ni-c-xōchi-pēpena cuiçatl "Je cherche les chants comme des fleurs, je choisis les chants comme des fleurs"

4.2.1.2.1.3. Le jeu sur les bornes.

Dans une grande partie des exemples de la section précédente, on voit apparaître une valeur aspectuelle aoristique (4.1.2.5): si l'on dit ce que l'on fait (ou, d'une manière générale, ce qui se passe) dans le moment même et dans le délai même où on le fait (ou: où cela se passe), on couvre bien l'ensemble du déroulement du procès. Pour qu'on puisse utiliser une forme imperfective, il faut qu'il y ait un étirement artificiel de l'intervalle entre les bornes, afin qu'on puisse se placer à l'intérieur.

On a donc bien un jeu sur les bornes, qui explique aussi des effets de passé immédiat, où le présent décrit un événement qui dans les faits vient juste de s'achever:

- (28)(C.471) Tlein ti-c-m-ītalhuia? "Que dis-tu?" (Cela n'implique pas que l'énonciateur coupe la parole à son interlocuteur, le discours incompréhensible de ce dernier peut très bien être achevé)
 (29)(C.502) Ca zan oc Īxquich in ni-mitz-ilhuia "C'est tout (ixquich) ce que je te dis pour l'instant (oc)" (On peut évidemment considérer que le discours qui vient de s'achever inclut cette dernière phrase; mais en fait elle porte sur tout ce qui a été dit avant)

- (30)(VI,251) Tle ĩca in ti-c-cui, in ti-c-āna iztlacatiliztli?
 "Pourquoi reçois-tu, pourquoi acceptes-tu le mensonge?"
 (En fait, si la question est posée, c'est probablement parce que l'interlocuteur a déjà montré par son comportement qu'il était crédule)

L'immédiateté est souvent soulignée par quin (8.1.2.6.4):

- (31)(C.521) Quin ic õppa in tzätzi cuānaca "Ce n'est que la deuxième fois que le coq chante"

Plus rarement, on peut avoir l'expression de l'imminence ou du futur immédiat:

- (32)(C.502) Zan ni-huāl-ĩcihui "Je reviens vite" ("je me hâte en retour")
 (33)(VI,142) Iz cā cencamatl ic ti-mitz-nāhuatiā "Voici un mot par lequel nous te donnons des instructions" (suit un discours: on est dans la situation inverse de (29))

Mais ce jeu sur les bornes peut se produire sur le plan modal: la situation à laquelle s'applique le schéma prédicatif peut être un démarquage de la situation de l'énonciation, dans un autre monde possible. On peut considérer que c'est déjà presque le cas avec les métaphores (type (14)-(16)), et, d'une manière générale, avec les comparaisons de type "comme si", explicite ou non:

- (34)(Pl.2) Iuhqui in mā quin ye quıza in mocuitlapiltzin, in mātlapaltzin, iuhqui in mā quin quēntēltzin ti-c-õolinia in momātzin, in mocxitzin "C'est comme si (iuhqui in mā) déjà sortaient (quıza) ta queue et tes ailes, c'est comme si tu remuais (õolinia) un peu tes mains et tes pieds" (comparaison de l'adolescence avec la naissance d'un oiseau)
 (35)(VI,138) Ca yohuan in ti-tlātoā, ca ti-tēmiquĩ, ti-cochitlēhuā "C'est dans la nuit que nous parlons, car nous revons, nous songeons" (= nous ne sommes pas sûrs de l'avenir)

ou dans la description des situations imaginaires, hypothétiques:

- (36)(VI,230) Cequintin tlacuaticatē: ni-quin-tla-ĩtlanilia, in mā tepitzin nēch-maca-cān..., ātle nēch-macā, zan cualā-nĩ... "(Imaginons la situation suivante:) certaines personnes sont en train de (-ti-cā) manger; je leur demande qu'ils m'en donnent (maca, optatif) un peu..., (et) ils ne me donnent rien, ils ne font que se fâcher..."

qui peuvent parfois (quoique rarement) prendre des valeurs optatives:

(37)(XII,79) Mexicàé, ye yāuh in amoyāuh: ti-c-cencāhuā, ti-cem-oliní, ti-cen-huí "Mexicains, votre ennemi s'en va: nous préparons (nos armes), nous nous mettons tous en mouvement, nous y allons tous"

(38)(III,2) Téch-āhuil-quixtia: zan ti-c-mictiā in tonān "Elle nous deshonore: nous tuons (= nous devons tuer) notre mère"

ou dans des emplois ludiques (devinettes):

(39)(VI,237) Zā zan tlein on, icuitlaxcōl qui-huilāna, sepā-tozcatl qui-toca? "Qu'est-ce que c'est: elle traîne ses intestins, elle suit la gorge des montagnes?" (réponse: l'aiguille)

Il est vrai que dans (36)-(39) on peut arguer que la référence à un événement possible ou exemplaire (même s'il est envisagé comme particulier) renvoie à une classe d'événements, type d'emploi du présent dont il sera question plus loin (4.2.1.2.2).

4.2.1.2.1.4. Le présent de récit.

C'est toujours l'étirement des bornes (permettant la position de T dans un intervalle ouvert) qui permet l'utilisation très abondante du présent récit, concurrent du parfait-aoriste (4.2.2) tout comme en français le présent concurrence le passé simple dans le style historique. On a les mêmes effets d'un style imagé, d'une plus grande vivacité, qui tient probablement plus à l'aspect imperfectif qu'au temps présent (puisque nous verrons que le parfait aoriste ne représente pas en tant que tel un transfert au passé). Ces présents de récit arrivent en général par groupes, et souvent après niman ye ic "alors voilà que..." (8.1.2.6.3):

(40)(VII,4) Niman ye ic nepanōtl m-ō-ottā, qui-mo-tti-tiā, qui-mo-lhuiā "Alors mutuellement ils se regardent, ils se font des signes, ils se disent..."

(41)(XII,39) Niman ye ic huāl-oliní... mo-cēcencāhuā, mo-yāō-chlchihūā, m-ō-olpiā... "Et alors (les Espagnols) se mettent en route... ils se préparent bien, ils revêtent leurs armes, ils se ceignent..."

L'alternance entre le parfait-aoriste (4.2.2) et le présent se manifeste comme celle qui existe entre l'apport d'une information ("telle chose est arrivée") et une description ("voilà comment c'est arrivé") :

- (42)(VII,4) Mo-tlālī in tletl: ve tlatla in oncān tlecūilco
 "On prépara (pft.-ao.) le feu: le voilà qui brule (pr.)
 dans le foyer"
- (43)(G.30) Qui-nāmiqui in azcatl in Quetzalcōhuātl, qu-itō:...
 "Quetzalcoatl rencontre (pr.) la fourmi, (et) il lui
 dit (pft.-ao.):..."

Cette opposition se présente souvent sous la variante suivante: le présent est employé pour référer à un événement envisagé dans sa généralité, alors que les divers procès particuliers qui composent cet événement sont au parfait-aoriste:

- (44)(XII,9) In Motēuczōma niman ve ic quin-nāhuatia in Cuetlaxtēcātl ihuān in īzquintin, quim-ilhuī:... "Moctezuma, alors, donne ses ordres (pr.) au Cuetlaxteque et a tous (les autres), il leur dit (pft.-ao.):..."
- (45)(XII,15) Niman ve ic qui-chīchīhuā in capitan, huel vē-huātl c-on-aquī-quē in xiuhcōhuāxayacatl..., ihuān c-on-aquī-quē xicōlli, c-on-xicōltī-quē, ihuān c-on-cōzcatī-quē in chālchiuhcōzcapetlatl, nō ic c-on-tzināpan-quē in tilmātlī... "Alors (les envoyés de Moctezuma) parent (pr.) le capitaine, ils lui mirent le masque de turquoise lui-même..., et ils lui mirent la jaquette, ils l'enjaquetèrent, et ils lui passèrent au cou le collier plat d'émeraude, et ils l'ornèrent de la cape..."

Cette valeur généralisante du présent rejoint l'emploi du présent de "classe de procès", dont il sera question ci-dessous.

4.2.1.2.2. Présent d'état et de classe de procès.

4.2.1.2.2.1. Verbes d'état.

Avec un certain nombre de verbes, le présent prend une valeur statique (4.1.2.4). Il n'y a pas à proprement parler d'évolution, mais une stabilité dans laquelle le rôle de la borne gauche tend à disparaître (si rien n'est dit sur l'origine du procès), mais où il n'est pas davantage envisagé de limite qui permettrait une fermeture de la borne droite. Cette valeur statique se rencontre aussi bien sur des intransitifs:

- (46)(C.419) Motech pōhui in "Ceci t'appartient ("est compté contre toi")"
- (47)(Pl.23) Àzo huei mani in mōlcaxitl, in chiquihuitl "Peut-être le vase a broyer et la corbeille sont-ils disposés (mani) comme il faut" (= il ne faut pas troubler l'ordre social)
- (48)(C.494) Nechca tepēixco huāl-nēci in nocal "Là-bas au flanc de la montagne apparaît ma maison"

que des réfléchis:

- (49)(VI,149) Mach ye om-mo-zcalia "On dirait qu'il est raisonnable"
- (50)(Pl.9) Tlàtlacōltica mo-cocoa "Il souffre de ses fautes"
- (51)(X,197) In iquē in mo-cuiltonoā "Ces gens sont riches"
- (52)(C.520) Mo-tolinia in icnōhuēhuē in icnōilamā "Ils sont malheureux, le pauvre vieillard et la pauvre vieille"

ou des transitifs:

- (53)(C.443) Ni-c-mati in tlācuilōliztli "Je sais écrire ("l'écriture")"
- (54)(VI,158) Cuix miquizpātli ni-c-piya? "Est-ce un remède contre la mort que je detiens?"

En fait, la frontière entre état et processus n'est pas entièrement claire, et les textes qui permettraient de faire ressortir les propriétés statiques ou dynamiques de ces verbes ne peuvent être appliqués dans le cadre d'un travail sur corpus. Nous avons donc bien volontiers que notre classification, à ce niveau, repose sur des bases largement intuitives.

4.2.1.2.2.2. Le prolongement de l'état et les effets de la négation.

Cette utilisation du présent comme marque de la stabilité a entre autres conséquences son emploi comme en français (mais non p. ex. en anglais) dans l'expression de la permanence d'un procès (statique ou dynamique) jusqu'au moment de référence, puisque ce dernier (identifié ici au moment de l'énonciation) est bien situé sur la borne droite ouverte:

- (55)(C.470) Ca ye huècauh in ni-mitz-n-iximachi-lia "Il y a longtemps que je te (hon.) connais"
 (56)(C.530) Ye ic onya in ni-mitz-no-temò-lia "Il y a un bon moment que je te (hon.) cherche"
 (57)(X,167) Yèppa qui-titlanì in chimalli "Depuis toujours ils utilisent (ou: ont utilise) le bouclier"

C'est de la même manière que peuvent s'expliquer les emplois du présent avec la négation. C'est que si un événement attendu ou possible ne se produit pas (ou: ne s'est pas produit), on se trouve toujours dans la situation où il n'a pas lieu. D'où l'emploi constant du présent pour exprimer le "pas encore" (aya-mo "pas encore", aya-ic "jamais encore", cf. 8.1.2.6.1.3):

- (58)(C.507) Ayaic ni-no-cocoa "Je n'ai encore jamais été malade (pr.)"
 (59)(VI,244) Ayamo polihui in ipòcvo "Sa fumée (= sa gloire) n'est pas encore disparue (pr.)"

ou implicite (autres négations):

- (60)(C.495) Àcan iuhqui ni-c-caqui "Nulle part (àcàn) je n'ai entendu (pr.) une telle chose"
 (61)(C.526) Ayic mà nel zan cè pìnacatl nomàc miqui "Jamais même un seul scarabee (pìnacatl) n'est mort (miqui, pr.) dans mes mains"

L'opposition entre la forme négative au présent et la forme positive au parfait-aoriste peut apparaître dans le même contexte:

- (62)(C.519) Cuix ò-ni-n-ixcùep?... Àmo ni-n-ixcùepa "Me suis-je trompé?... (Non,) je ne me trompe pas"
 (63)(VI,156) In ayamo om-m-àci piltzintli... Auh in ò-m-àci-c... "Quand le foetus n'est pas encore arrivé (pr.) à maturité (m-àci, 3.2.5.2.3)... et quand il y est arrivé (pft.-ao.)..."

Mais si ces exemples frappent par le fait que leurs traductions en français font généralement appel à un passé composé, on doit peut-être faire le même raisonnement pour les formes négatives d'apparence plus banale, parce qu'elles ne peuvent se traduire que par un présent, p.ex.:

(64)(VII,7) Àmo olini in tōnatiuh' "Le soleil ne bouge pas!"

(65)(AC.5) Àmo ceva "Il ne veut pas (me parler)"

L'impression d'une valeur constative de type 4.2.1.2.1.2 est peut-être erronée: ce qui est marqué ici, c'est (64) que le soleil reste immobile, et (65) que le visiteur persiste dans son refus de parler à un simple serviteur.

4.2.1.2.2.3. L'itération statifiante et la propriété.

La permanence qui apparaît dans la négation peut être atteinte de manière positive: c'est l'expression de la constance, de la fréquence:

(66)(C.510) Àmo zan tlapōhualpa n-iztlacati "J'ai menti ("je mens") un nombre incalculable ("pas seulement comptable") de fois"

(67)(ibid.) Miyacpa in ye ni-no-cocoa "J'ai déjà (ve) souvent (miyac-pa) ete malade (pr.)"

ou, d'une manière générale, de l'itération (4.1.2.4), qui peut s'entendre de deux manières: ou bien l'événement se répète plusieurs fois, en impliquant le(s) même(s) participant(s):

(63)(C.505) Zan quēmānyān ni-tlāhuāna "Je ne m'enivre que de temps en temps"

(69)(C.510) Mochipa ni-tlāhuāna huēhuēyi ilhuitl ipan "Je m'enivre toujours (mochi-pa) les jours de fête"

(70)(C.445) Mōmōztlāé no-c-on-no-tti-lia in tlācāni "Tous les jours je vais voir (hon.) le roi"

(71)(C.510) In cemilhuitl mācuilpa ni-no-tēōchihua "Pendant la journée je prie cinq fois"

ou bien il se reproduit en plusieurs occasions (successives ou simultanées) en impliquant des participants différents:

(72)(VI,157) Miyacpa ic miqui in mixihui "Souvent la parturiente (mixihui) meurt (miqui) dans ces conditions (ic)"

(73)(X,171) In oquichtin mo-tzonquentiā, mo-cuāpolōltiā "Les hommes (chichimeques) portent les cheveux longs, (et) ils se les séparent par une raie"

(74)(X,192) In leuāc ti-miqui, como nelli in ti-miqui "Quand nous mourons, nous ne mourons pas réellement"

Cette itération n'est pas nécessairement soulignée par une forme adverbiale: elle peut être laissée implicite et interprétable à partir de la seule forme de présent:

(75)(Pl.7) ... in imac chicha, in mo-mätlemamali, in iquech-tlan tla-cuiya, in imac tla-cuiya..., in tzätzi, in oyo-hua... "(Ne fais pas comme celui) qui crache dans ses mains, qui se frotte les mains, qui roule des choses sur sa poitrine ou dans ses mains..., qui crie, qui hurle..."

(76)(Pl.R) Oc nocuitl ni-c-n-ähuiltia, oc notencualac novacacuitl ni-c-tecuiya "Je m'amuse encore avec mes excréments, je roule encore dans les mains ma bave et ma morve"

d'où l'on peut voir apparaître la modalité "pouvoir", implicite:

(77)(X,170) Ca än-o, ca itt-o in intlatoc "(Les Toltèques:) on ramasse, on voit (ou: on peut ramasser, on peut voir) ce qu'ils ont enterré"

(78)(VI,135) Amotlantzinco mo-calaquia in icnōcūauhtli in icnōcēlōtl "Après de vous (les anciens) vient (ou: peut venir) se réfugier le malheureux aigle, le malheureux jaguar"

ou explicite (avec huel "possiblement", 8.1.2.5.1):

(79)(C.502) Cuix oc tlatoa in cocōxqui? - Aocmo, aoc huel-lā-toa "Le malade parle-t-il encore? - Non, il ne peut plus parler"

On passe ainsi de l'expression de l'itération à celle de la propriété par un effet de "lissage"⁽¹⁶⁾; si les espaces entre les diverses occurrences du procès disparaissent complètement, on n'a plus affaire à un ensemble d'événements qui se répètent fréquemment, mais à une situation toujours valide (v. les schémas (5)(6)):

(80)(X,174) Cencā payinā in ic huī "Ils courent très vite en se déplaçant"

(81)(X,183) Amo tle mo-chihua in intlalpan "Rien ne pousse chez eux"

(82)(X,185) In intōcā, itech quiza in tlalli "Leur nom... vient de leur pays"

(16) Terme proposé par A. Culioli; v. aussi 5.2.4.1.

- (93)(X,182) Nō ihuān mo-tōcayōtiā Tolōcā in Matlatzincā "Les Matlatzincas s'appellent aussi Toluca"
- (94)(C.492) In cepayahuitl tla-cempanahua in ic iztāc "La neige dépasse tout en tant que blanche" ("... est ce qu'il y a de plus blanc")

4.2.1.2.2.4. Gnomique et déontique.

L'expression de la propriété aboutit tout naturellement à celle de la vérité générale et intemporelle (valeur dite gnomique), qui ressort particulièrement lorsqu'il y a une relation interpersonnelle de type rhétorique ou pédagogique. Le présent est alors associé au ton sentencieux (éventuellement nuancé de polémique ou d'admonestation). Ceci apparaît dans le discours scientifique :

- (85)(VI,156) In tlein qu-i, in tlein qui-cua nāntli, nō yē-huātl qui-mo-nacayōtia in piltzintli "Ce que boit, ce que mange la mère, l'enfant lui aussi, en fait sa propre chair" (et c'est pourquoi la future mère ne doit pas consommer n'importe quoi)
- (86)(C.497) In cīcītlāltin... qui-panahuiā in tlālticpactli; auh yē ica in huel huēcapan catē, iuhqui in tepitōtōn ic huāl-nēcī "(Contrairement à ce qu'on pourrait croire), les étoiles dépassent (en grandeur) la terre; et c'est parce qu'elles se trouvent (cat-e) très haut qu'elles apparaissent d'ici (huāl-) comme toutes petites"

ou moral :

- (87)(VI,145) Ā-mo-mati in āzo pāpācō-hua tlālticpac "On ne sait pas si l'on a du bonheur sur terre"
- (88)(Pl.26) Zan yēhuātzin Dios tē-chīchihua "Seul Dieu forme les hommes"
- (89)(Pl.25) Āmo ōppatī-hua in nemō-hua "On ne vit pas deux fois", litt. "on ne fait pas deux fois qu'on vit"

Dans les deux cas (scientifique ou moral), la vérité générale peut amener la valeur déontique: l'événement a lieu parce qu'il faut qu'il aie lieu, soit parce que de cette manière-là seulement on peut obtenir le résultat voulu, soit parce que de cette manière-là seulement on se conforme à ce qui est reconnu comme bien:

- (90)(X,145) Yohualàhuachtli ìnyacac om-mo-chopìnia... ìhuàn tomàtica mo-pàpachoà in ìncamac "(Ceux qui sont très enrhumés:) "on leur instille ("s'instille") dans le nez (in-yaca-c) de la rosée... et on leur presse une tomate dans la bouche ("ils se pressent dans la bouche avec une tomate")"
- (91)(VI,255) Àmo ic tètloc nemò-hua "Ce n'est pas ainsi qu'on vit (= qu'on doit vivre) en société"
- (92)(C.522) Tlein tèt ìpan mo-tta in ò-ni-c-chiuh? "Quelle opinion doit-on avoir de ("sur quoi pourtant se voit") ce que j'ai fait?"

4.2.1.2.2.5. Le présent de traité.

Le réseau de valeurs étroitement liées que nous venons de décrire explique que le présent soit par excellence la forme du traité (4.1.3). En effet, l'expression de la propriété est la composante essentielle du discours scientifique :

- (93)(XI,125) In camòtli nicàn mo-tòca, nicàn mo-tataca "La patate douce se plante ici (et) se déterre ici"
- (94)(XI,29) Nò tè-ilaquia "(Le pélican) fait aussi noyer les gens"

ou théologique, astrologique... :

- (95)(I,29) Xiuhteuctli... : ca tè-tlatia, tè-paloa, tè-chichi-noa... ìhuàn nivac-tlamantli in ic tla-cnèlia "(Le dieu) Xiuhteuctli... : il brûle les gens, il les consume, il les grille... et en même temps il est de nombreuses manières propice"
- (96)(IV,24) Cocòliztli ìntech mo-tlàlia, àzo ìxpòpòyòtí, àno-zo nòntí... "(Celui qui est né sous un signe néfaste:) la maladie s'installe en lui, il devient soit aveugle, soit sourd..."

Mais c'est surtout dans les textes anthropologiques que les divers effets aspectuels et modaux que nous venons de voir se trouvent condensés. Puisqu'il s'agit de l'expression de rites et de coutumes, on a bien itération (ça se reproduit dans toutes les occasions similaires); mais les us et coutumes sont bien des propriétés caractéristiques du corps social, et représentent un cadre de références morales auxquelles on doit se conformer :

- (97)(VI,149) Achtopa nepanōtl mo-nōtzā, mo-tlāpaloā, mo-tlā-tlauhtiā "Tout d'abord, (les invités) s'interpellent, se saluent, s'adressent des prières"
- (98)(VI,155) Niman ic inōmā qui-tlatia, qui-totōnia in tīcītl in temazcalli, auh qui-calaquia in temazcalco in ich-pōchtli. Oncān qui-pachoa in īlti in otztli, oncān qui-huellālīia... "Alors la sage-femme (tīcītl) allume, chauffe elle-même le temazcal, et elle introduit la jeune femme dans le temazcal. Là elle masse le ventre de la parturiente, elle le lui met comme il faut..."
- (99)(X,172) Mo-nōtzā, mo-tzātziā in īxquichtin in quēxquichtin cē tlātoāni quim-pachoa, īīxpan qui-huicā in tlātoāni in tētlanxiqui ihuān in cihuātl, quin-tla-tzontequilia... Mochi tlācatl nānānhui ic quim-mīna in mītl... (Punition de l'adultère chez les Chichimeques:) Tous ceux que gouverne un même souverain s'appellent, se lancent des cris, ils amènent l'adultère devant le roi avec la femme, (et le roi) les juge... Chacun leur décoche quatre flèches..."
- (100)(III,43) Niman achi cōntōnco c-on-tēcā ātl, c-on-macā...
Niman īltic c-on-aquiā, niman ye ic qui-quimiloā...
 "(Rites mortuaires:) Alors (les officiants) mettent un peu d'eau dans un petit pot, (et) ils le donnent (au mort)... Alors ils le lui mettent sur le ventre, puis ils l'enveloppent..."

4.2.1.2.3. Le présent de concomitance ou de cadre d'événement.

Cette valeur est celle qui apparaît en subordination. Nous aurons l'occasion plus loin (9.2 et 9.3) de traiter en détail des diverses formes de subordination et des opérations qui les soutiennent. Disons ici que par subordination, nous entendons banalement une relation hiérarchique entre deux schémas prédicatifs dits respectivement principal (ou: central, ou encore: dominant) et subordonné (ou: dominé); mais que cette hiérarchie ne concerne pas seulement des schémas propositionnels: seront considérés comme des cas de subordination les relations actanciennes exprimées par des noms ou des verbes, les relations circonstancielles exprimées par des locatifs, ou encore les relations épithétiques entre un nom et un mot (nominal ou verbal) qui le détermine.

En subordination, le schéma prédicatif dominant joue le rôle d'un nouveau point d'origine aspecto-temporel, sur lequel se développent les relations aspecto-temporelles affectant le schéma prédicatif dominé. Par rapport à ce nouveau point d'origine, le nahuatl ne présente pas le phénomène dit de "concordance des temps", qui marque la médiatisation de la relation temporelle. Le présent est donc utilisé dans sa pure valeur aspectuelle d'imperfectif, pour marquer la concomitance, c'est-à-dire une coïncidence ou une continuation (par progression vers un achèvement, par stabilité ou par itération, v. 4.2.1.2.1 et 2) du procès auquel réfère le prédicat dominant. Cette valeur purement aspectuelle est particulièrement claire avec les subordonnées temporelles dépendant d'un verbe au parfait-aoriste (4.2.2):

(101)(VII,4) In ayamc tōna, in ayamo tlathui... mo-centlālī-quē in tēteō "Alors qu'il n'y avait pas encore de soleil (pr.), qu'il n'y avait pas encore de lumière (pr.) ... les dieux se réunirent (pft.-ao.)"

(102)(C.501) In ye tlapoyahua... ō-tlāhuān-tī-lō-quē in cuahcalpixquē "Alors que la nuit tombait (pr.)... on enivra (pft.-ao.) les gardes"

ou au futur (4.2.3):

(103)(C.505) In ye t-ixtlamati, quin īcuāc ni-mitz-tlazōtla-z "Quand tu seras raisonnable (pr.), alors seulement je serai ton ami (fut.)"

(104)(Pl.R) Quin īcuāc in āhuel ni-c-āna, mā ti-nēch-mo-cāhui-li-z "C'est seulement au moment où je ne pourrais (pr.) saisir (ton enseignement), que peut-être tu (hon.) pourras m'abandonner (fut.)"

Mais elle peut aussi apparaître dans des relations parataxiques:

(105)(C.519) Zan īmācpa ni-c-quixtī-to, qui-quech-ilacatzoa "Je suis allé (-to, 4.5.2) la tirer de ses mains, (alors qu') il était en train de (pr.) lui tordre le cou"

(106)(VIII,41) Tlātōcāti in Noctēuczōma, ōnxihuitl in mayāna-lō-c "(Alors que) régnait (pr.) Noctezuma, il y eut une femme (pft.-ao.) de deux ans"

(107)(XII,2) Nēz ye tlatla "(La comète) apparut (pft.-ao.)
brillante (tlatla "elle brûle", pr.)"

ou dans ce qu'on pourrait appeler des relations temporelles inversées, dans lesquelles c'est la principale (au présent) qui décrit une situation dans laquelle se produit un événement (exprimé au parfait-aoriste) décrit par la subordonnée:

(108)(C.500) Quin iuh ni-no-nāmictia, in ō-mo-miqui-lī in no-tātzin "Je venais juste de me marier (pr.), quand mon père est mort (hon., pft.-ao.)"

(109)(C.505) Ayamo huāl-quīza in tōnatiuh in ō-ni-tēnīzac "Le soleil n'était pas encore levé (pr.) quand j'ai déjeuné"

C'est également un verbe au présent qui dépend des verbes marquant l'inchoation ou la termination (sur ces constructions, cf. 8.2.4.2.4.1):

(110)(C.504) Peuh tlātlahuālilōcāti "Il commença (pft.-ao.) à faire des folies (pr.)"

(111)(C.502) In ō-tlan ti-tlāchpāna... "Quand tu auras fini de ("c'en sera fini que", pft.-ao) balayer (pr.)..."

ainsi que dans certains verbes marquant un résultat obtenu par la réalisation d'un procès: l'emploi du présent - malgré l'achèvement -, en "réouvrant" le procès, peut introduire une valeur conative ("à force de..."):

(112)(C.489) In ō-pachiuh-quē ātlī... "Quand ils se furent rassasiés (pft.-ao.) de boire ("qu'ils boivent", pr.) ..."

(113)(C.521) Ō mach ni-ciyanmic in ni-mitz-no-temō-lia "Je me suis rudement fatigué (pft.-ao.) à te chercher (pr.)"

Le présent peut apparaître dans l'actancialisation (traduisible par celui/celle/ce/ceux qui/que...", 8.2.2):

(114)(C.496) Ō-quim-itz-ti-man-cā in m-ītōtiā "Ils restèrent (-ti-man-ca, 4.6.2) à regarder ceux qui dansaient (pr.)"

ou l'épithétisation (8.3.2):

(115)(C.489) Qui-cac in tēciztli mo-pitza "Il entendit sonner (pitza) le buccin", litt. "Il entendit le buccin (qui) se sonner"

Bien évidemment, on peut faire le même raisonnement si le verbe principal est au présent. Simplement, il n'y a pas de "décrochage" entre la principale et le moment de l'énonciation; ou plutôt, il n'y a pas de marque de décrochage, car de tels phénomènes de subordination apparaissent plutôt avec le présent de traité ou le présent de récit qu'avec le présent hic et nunc:

- (116)(VI,149) In ye tomāhua in ïlti in cihuātztintli..., mo-
centlāliā in huēhuetquē "Quand le ventre de la femme
est déjà gros..., les anciens se rassemblent"
- (117)(VI,161) Qui-huicā..., ye tlapoyāhua "Ils emmènent (la
femme morte en couchés, pour l'enterrer)..., (alors que)
la nuit tombe"
- (118)(XII,51) Imixco tlā-tla-chiyā in tēci cihuā "Ils regardent dans les yeux les femmes qui font de la farine (tē-
ci)"

4.2.2. Le parfait-aoriste⁽¹⁷⁾.

4.2.2.1. Morphophonologie.

En dépit des apparences, il n'y a qu'un seul procédé de formation du parfait-aoriste, mais ce fait a complètement échappé à la tradition, qui croit reconnaître deux classes morphologiques de verbes (qui forment les uns le parfait par apocope, les autres par suffixation), plus quelques verbes irréguliers. Cette analyse erronée se perpétue jusque dans des études récentes comme Garibay (1940), Pittman (1954), Newman (1967) et Sullivan (1976) Une approche correcte, en revanche, a été fournie par Andrews (1975), Dakin (1982), Canger (1980) et nous-même (1976), (1979). Elle se résume à la combinaison de deux phénomènes morphophonologiques:

- (119) - Adjonction d'un suffixe dit participial⁽¹⁸⁾, dont la forme de base est $|-k|$ et les variantes $/-k/$ ou zéro.
- Syncope de la voyelle finale du radical dans certaines conditions, le résultat (dit base 2 ou base brève du radical) entraînant l'une des variantes du suffixe participial

(17) Par convention, nous pourrions à l'occasion abréger en parfait

(18) Le terme est de nous, et nous est suggéré par ses propriétés verbo-nominales (4.2.4 et 5.2.3).

C'est la relative complexité des conditions de la syncope qui peut entraîner l'existence apparente de plusieurs classes morphologiques, que nous préférons appeler types de parfait. Il y en a 4 groupes:

-a) Types /-Ca/ et /-Ci/

Sauf exceptions citées en (b), la syncope de /-a/ ou de /-i/ après une consonne unique donne une base 2 terminée par consonne, et un parfait terminé par 2 consonnes |-Ck|, suite non acceptable (3.1.2.1). Le suffixe participial apparaît alors sous sa variante zéro⁽¹⁹⁾, d'où l'apparence d'un parfait formé par simple apocope de la voyelle finale:

(120a) |(š-)kīsa⁰-k|⁽²⁰⁾ → |(š-)kīs-k| → /(š-)kīs/, quiz "il sortit"

(120b) |(š-)weci⁰-k| → |(š-)wec-k| → /(š-)wec/, huetz "il tomba"

De même:

(121a) qui-cuep "il le retourna" (cuepa); yōl "il vécut" (yō-li); coch "il dormit" (cochi), etc.,

et, avec les variations graphiques (sans signification phonologique) entraînées par les conventions:

(121b) mic (/mik/) "il mourut" (de miqui, /miki/); nēz (/nēs/) "il apparut" (de nēci, /nēsi/); qui-tzauç (/ki-cak^w/) "il le ferma" (de tzacua, /cak^wa/); qui-cāuh (/ki-kāw/) "il l'abandonna" (de cāhua, /kāwa/)

Mais l'apocope entraîne aussi d'autres phénomènes morphophonologiques, comme par exemple la neutralisation de l'opposition /n/ - /m/ en finale (le résultat, probablement [ŋ], étant par convention écrit -n):

(122a) |(š-)k-āna⁰-k| → |(š-)k-ān-k| → /(š-)k-āN/, cān "il l'attrapa"

(122b) |(š-)nemi⁰-k| → |(š-)nem-k| → /(š-)neN/, nen "il vécut"

(19) Sur la variante alternative /-ki/, cf. 5.2.3.4.

(20) |⁰| note par convention la syncope de la base 2.

ou le dévoisement de |y|, qui aboutit à une neutralisation de l'opposition /y/ - /š/ au profit de /š/ (21),

(123a) |(š-)k-piya^o-k| → |(š-)k-piy-k| → / (š-)kⁱ-piš/, qui-
pix "il le garda"

(123b) |(š-)äyi^o-k| → |(š-)äy-k| → / (š-)äS/, ʔx "il fit"
(cf. 3.2.3.2.4)

Nous nous conformerons enfin à la tradition qui note une neutralisation entre /t/ et /ʔ/ au profit de /ʔ/ dans mati "sentir", savoir :

(124a) |(š-)k-mati^o-k| → |(š-)k-mat-k| → / (š-)ki-ma^ʔ/, quimâ
"il le sut"

mais seulement dans ce verbe, et jamais dans les autres radicaux terminés en /-ti/ (22),

(124b) |(š-)lakati^o-k| → |(š-)lakat-k| → / (š-)lakat/ tlâcat
"il naquit"

-b) Types /-C⁺a/ ou /-C⁺i/, /ʔ(C)i/ et /-o/.

Ces types sont ceux qui empêchent la syncope de la voyelle finale devant le suffixe. La base 2 se confond alors avec la base 1 (du présent), et, comme la finale est vocalique, le suffixe partiel apparaît sous sa variante /-k/.

(21) En fait, il semble bien que les choses soient plus complexes, et que <x>, graphie que nous reprendrons dans tous les cas semblables, puisse n'être qu'une approximation qui note ici non [ʃ], mais bien la palatale [ç]; ou encore, que dans certains contextes au moins (en particulier lorsque le radical comprend une voyelle d'avant, comme le remarque Canger (1980)) puisse apparaître une telle variante [ç], qui expliquerait certaines graphies comme <celiz> "il reverdit" (de celiya), ou <cez> "il accepta" (de ceyal). D'autre part, le dévoisement de /y/ n'est ici qu'un cas particulier d'une tendance générale au dévoisement en finale, qui affecte aussi p.ex. /-w/ (d'où la graphie <-uh>, constante dans les textes) et /-l/ (d'où dans certains textes une graphie <-lh>); simplement, comme ce dévoisement ne provoque pas d'empiètement sur le domaine d'articulation d'un autre phonème, il n'y a pas de phénomène de neutralisation. On voit ici encore le caractère très peu satisfaisant de cette dernière notion (v. notre critique 3.1.2.1).

(22) Il n'y a pas de radical terminé par /-ta/ à l'exception de itta "voir", qui à cause des 2 consonnes appartient au type /-C⁺a/. v. ci-dessous (b).

/C⁺/ est ici une notation conventionnelle pour une "consonne forte", qui peut être :

- un groupe quelconque de consonnes (rappelons pourtant que le nombre en est limité à 2) :

(125a) |(ǫ-)|k-itt^o-k| → /(ǫ-)|k-itt^o-k/ quittac "il le vit"

(125b) |(ǫ-)|i^osa^o-k| → /(ǫ-)|i^osa^o-k/ izac "il s'éveilla"

(125c) |(ǫ-)|ca^oci^o-k| → /(ǫ-)|ca^oci^o-k/ tzàtzic "il cria"

- /l/ et /k/ devant /a/⁽²³⁾ :

(126a) |(ǫ-)|k-mōla^o-k| → /(ǫ-)|ki-mōla^o-k/ quimōtlac "il le lapida"

(126b) |(ǫ-)|čōka^o-k| → /(ǫ-)|čōka^o-k/ chōcac "il pleura"

- /w/ devant /a/, quand le verbe est intransitif ou impersonnel, et que /-wa/ est un suffixe thématique (7.1.1.4) ou passif-impersonnel (3.3)⁽²⁴⁾

(127a) |(ǫ-)|kacā-wa^c-k| → /(ǫ-)|kacāwa^c-k/ catzāhuac "il se souilla"

(127b) |(ǫ-)|miki-wa^o-k| → /(ǫ-)|mikō-wa^o-k/ micōhuac "il mourut"

Dans les v.t. homonymes du type (127a) et à sens semi-causatif (7.1.1.4 et 7), le /w/ est "faible" :

(127c) |(ǫ-)|k-kacāwa^o-k| → /(ǫ-)|k-kacāw-k| → /(ǫ-)|ki-kacāw/ quicatzāuh "il le souilla"

- /y/ facultativement dans le suffixe thématique /-ya/ (7.1.1.6) :

(129) |(ǫ-)|te-ti-ya^o-k| → { / (ǫ-)|te-ti-ya^o-k/ tetivac
| (ǫ-)|te-ti-y-k| → / (ǫ-)|te-ti-S/ tetix "il se pétrifia"

(23) Il n'y a pas de finale /-li/. Rappelons que la finale /-ki/ appartient au groupe (a) (niqui, (121b)). Un parfait pāc (/pāk/) est cependant attesté pour pāca v.t. "laver". Nous n'avons pas d'explication pour cette exception.

(24) Il faudra peut-être noter différemment le |w| "fort". p.ex. |w|. |w⁺| ou |ww|.

- /n/ dans tōna "faire du soleil" (3.2.5.1) et tolīna "avoir faim":

(129) | (∅-)tōna^o-k | → / (∅-)tōna-k / tōnac "il fit du soleil"

/*(C)i/ note les trois monosyllabes en /-i/: cui v.t. "prendre", i v.t. "boire" et pi v.t. "récolter". Le /i/ est allongé devant le suffixe participial, ce qui laisse supposer qu'il est long (|i|) dans la forme de base (et abrégé en finale absolue):

(130) | (∅-)k-k^{wi}^o-k | → / (∅-)ki-k^{wi}-k / quicuic "il le prit"

/-o/ note tout radical verbal terminé par /-o/, et pouvant être l'un des 5 verbes radicaux (3.2.2.1, ex. (358) et (363)), ou un passif-impersonnel (3.3.1.1.2 et 3.3.2.1). Là encore, le /o/ est allongé:

(131) | (∅-)temō^o-k | → / (∅-)temō-k / temōc "il descendit"

(132) | (∅-)nōca-l-wa^o-k | ⁽²⁵⁾ → / (∅-)nōca-l-ō-k / nōtzalōc
"il fut appelé"

-c) type /-Va/

Dans les radicaux verbaux terminés par deux voyelles (qui sont toujours /-ia/ ou /-oa/), la syncope de /a/ est associée à une occlusion glottale qui doit être un procédé d'abrègement de la consonne précédente. Mais cette occlusion glottale a synchroniquement le statut d'une consonne, de sorte que le suffixe participial a de nouveau la forme zéro:

(133a) | (∅-)λa-ʔtoa^o-k | → | (∅-)λa-ʔtoʔ-k | → / (∅-)λa-'to' /
tlàtō "il parla"

(133b) | (∅-)mo-λālia^o-k | → | (∅-)mo-λāliʔ-k | → / (∅-)mo-λāli' /
motlāli "il s'assit"

-d) type /C(a)a/

Ce type est une variante du précédent, et doit remonter⁽²⁶⁾ à d'anciennes finales */-aa/ (elles mêmes issues de */-aha/?), réduites synchroniquement à /-a/. Le résultat superficiel est que

(25) Nous rétablissons la structure probable du suffixe de passif /-lo/, cf. 3.3.2.3.2.

(26) V. l'argumentation de Dakin (1982) et Canger (1990).

le parfait a une occlusion glottale sur la base du présent. Ce type est le plus rare, puisqu'il ne concerne que 6 verbes: les 3 monosyllabes en /-a/ (tous v.t.): cua "manger", pa "teindre" et ma "chasser":

(134a) |(ɔ-)k-k^waa^o-k| → |(ɔ-)k-k^wa[?]-k| → /(ɔ-)ki-k^wa' /
quicuâ "il le mangea"

et trois autres v.t. disyllabiques: mâma "porter sur le dos", zōma "irriter", et ihua "envoyer"

(134b) qui-mâmâ "il le porta"; mo-zōmâ "il se fâcha"; qu-ihua
"il l'envoya"

Le pluriel, dont la forme de base est | -ʔ | (peut-être issu de | -t |) comme au présent, doit après le premier suffixe consonantique | -k | développer une voyelle d'appui, en l'occurrence /e/. On a ainsi un suffixe complexe /-k-e' /, qui est possible dans tous les cas, puisque le /k/ se trouve entre 2 voyelles (types (b)), ou entre une consonne et une voyelle (types (a), (c), (d)). Ainsi:

(135a) (type (a)) |(ɔ-)kisa^o-k-ʔ| → |(ɔ-)kīs-k-ʔ| →
/(ɔ-)kīs-k-e' / quizquê "ils sortirent"

(135b) (type (b)) |(ɔ-)ca[?]ci^o-k-ʔ| → /(ɔ-)ca'ci-k-e' /
tzâtziquê "ils crièrent"

(135c) (type (c)) |(ɔ-)λa[?]toa^o-k-ʔ| → |(ɔ-)λa[?]to[?]-k-ʔ|
→ /(ɔ-)λa-'to'-k-e' / tlàtòquê "ils parlèrent"

(135d) (type (d)) |(ɔ-)k-k^waa^o-k-ʔ| → |(ɔ-)k-k^wa[?]-k-ʔ| →
/(ɔ-)ki-k^wa'-k-e' / quicuàquê "ils le mangèrent"

On a ainsi, en surface, l'adjonction d'un suffixe de pluriel /-ke' / à la forme de singulier dans les types (a), (c) et (d), et une substitution de ce suffixe de pluriel /-ke' / à un suffixe de singulier /-k / dans les types (b). Les grammaires traditionnelles s'en tiennent à cette présentation, sans chercher à décomposer /-ke' / et à en tirer les conséquences.

Remarque. Des formes sans apocope au singulier sont attestées pour le type (a) dans plusieurs dialectes, p.ex. dans la Sierra de Puebla.

4.2.2.2. Valeurs et emplois.4.2.2.2.1. L'"augment" /ø/.

Les diverses interprétations possibles de la notion d'intervalle fermé (4.1.2.4) produisent trois valeurs principales, chacune comportant des variantes: la valeur perfective, la valeur d'antériorité, et la valeur aoristique. On verra par les exemples qu'elles sont plus nettement tranchées que les différentes valeurs du présent. En outre, elles sont soulignées de manière pratiquement biunivoque par le jeu de la particule /ø/, de sorte que les trois valeurs sont à peu de chose près reproduites selon la morphosyntaxe: présence de /ø/ en proposition principale (valeur perfective, 4.2.2.2.2), présence de /ø/ en subordonnée (valeur d'antériorité, 4.2.2.2.3), absence de /ø/ (valeur aoristique, 4.2.2.2.4).

Les grammaires traditionnelles (influencées en cela par la grammaire grecque) appellent cette particule augment (aumento), et l'écrivent habituellement en un seul mot avec le verbe. Nous suivrons cette coutume⁽²⁷⁾, en remarquant pourtant que /ø/ est bien une particule (8.1), c'est-à-dire un mot isolé, et non un préfixe. En effet:

-a) elle peut être séparée des verbes par certains mots, et en particulier des formes locatives, cf. 8.1.2.6.7, 8.4.3.1.2 et ci-dessous ex. (139b), (157), etc.

-b) elle ne provoque pas la disparition d'une voyelle d'appui dans les préfixes actanciels:

(136a) /ø-ni-koč/ ønicoch (et non */ø-n-koč/) "j'ai dormi"

(136b) /ø-(ø-)ki-kak/ øquicac (et non */ø-(ø-)k-kak/ "il l'a
entendu"

Devant le préfixe directionnel /-on-/ (3.1.4.1), l'"augment" est le plus souvent absent de la graphie traditionnelle, y compris chez Carochi qui, fait troublant, note toujours <o> bref dans ce cas (alors que, s'il s'agit d'un phénomène de contraction, on attend plutôt un <ø> long):

(27) Si nous ne l'avons pas fait au ch.3, c'est pour mieux faire ressortir le caractère initial des préfixes actanciels.

(137)(C.493) <Nicān onēhuac> "Il est parti d'ici"

Pourtant, cette absence graphique de /ō/, si elle marque probablement un phénomène phonétique, ne correspond certainement pas à une incompatibilité structurale entre /ō/ et /-on-/, puisque, d'une part, tout préfixe actanciel explicite ou tout mot intercalé permet l'apparition de /ō/:

(138a)(C.445) ō-no-c-on-no-lhui-lī "Je le lui (hon.) ai dit";

(C.503) ō-c-on-ītō "il l'a dit"

(138b)(C.507) Àzo ye ō cuēl on-tla-cua-lō-c "Peut-être que déjà (ye... cuēl) tout a été mangé"

et que d'autre part un phénomène phonétique et graphique du même ordre apparaît dans les initiales /ii-/ où /i-/ est le préfixe possessif de 3e p. (5.1.2.3.1) et /-i-/ la voyelle initiale d'un radical nominal. On ne peut donc rien dire sur la présence ou l'absence de /ō/ dans un parfait-aoriste commençant graphiquement par <on->, et, si nous essaierons en principe d'éviter de raisonner sur de telles formes, nous ne nous interdirons pas le cas échéant de rétablir le /ō/.

4.2.2.2.2. Valeur perfective.

Perfectif sera utilisé ici, non comme un nom (désignant une forme ou un ensemble de formes verbales opposées à imperfectif, comme dans la tradition slavissante, 4.1.2.4), mais comme un adjectif dérivé de parfait (28).

Associé à la particule /ō/, le parfait-aoriste du nahuatl prend donc une valeur perfective (= de parfait), assez proche de celle du grec ancien. En l'occurrence, il s'agit du point de vue temporel d'un présent (il n'y a aucun transfert) décrivant l'état qui au moment de l'énonciation résulte de l'achèvement du procès de référence. L'intervalle correspondant au procès est bien fermé, mais le moment de l'énonciation représente la borne droite d'un

(28) Comme (1976) rend un mauvais service à la terminologie en extrayant le terme perfective des grammaires russes pour le faire participer à une théorie générale de l'aspect où il l'oppose à perfect.

ouvert de type statique. Cette valeur statique est particulièrement claire quand le verbe réfère à un mouvement ou à un changement d'état: la traduction française la plus appropriée est souvent de type attributif avec copule au présent:

- (139)(VI,135) Ca ò-ìtlacauh in piltòntli "La petite enfant est enceinte ("est devenue enceinte", ìtlacahui)
 (140)(C.527) Ye ò-ti-ciyauh-què "Nous sommes déjà fatigués" ("nous nous sommes fatigués", ciyahui)
 (141)(C.522) Ca ye ò-n-ìixhui-c "Je suis déjà rassasié" ("je me suis déjà rassasié", ìixhui)
 (142)(XII,45) Ye ò-ti-huàl-là-què in ìchàn "Nous voici venus chez lui" ("nous sommes déjà venus", huàl-làuh, 4.6.2)

Cet état est souvent associé à des connotations d'irréversibilité, en particulier avec les verbes ou métaphores désignant la mort:

- (143)(C.469) Ca ò-mo-miqui-lì in notàtzin "Mon père est mort (hon.)"
 (144)(C.455) Ye ò-poliuh, ye ò-tlan in mexicayòtli "La civilisation mexicaine est perdue (polihui), est finie (tlami)"
 (145)(VI,136) Ò-quim-polò, ò-quin-tlàtì in totèucyo... ca ò-cen-yà-què "Notre seigneur les a fait disparaître (po-loa), les a cachés (tlàtia),... Ils sont partis à jamais (-cen-)" (Il s'agit des ancêtres disparus)
 (146)(III,41) Ca ò-t-om-mo-huica-c in quènamìcàn "Tu t'en es allé (mo-huicà dans un lieu de mystère" (prière au mort)

Comme pour le présent (4.2.1.2.2.2), la valeur statique peut être atteinte par la négation:

- (147)(C.504) Niman ayic ò-ni-c-tequipachò "Absolument jamais je ne l'ai ennuyé"
 (148)(VI,156) Ca ayic ò-mo-càuh-què "Jamais ils n'ont renoncé (à faire l'amour pendant la grossesse de la femme)"
 (149)(X,184) Ìxquich oncà in xòchìcualli, tēl yē ayic ò-mo-chìuh in cacàhuàtl "Il y a tous les fruits (possibles), mais jamais n'y a poussé le cacao"

Le sens est évidemment très proche de celui du présent dans (58)-(63), mais l'approche est différente. Alors qu'avec le présent la valeur statique résultait d'un "pas encore", ou plutôt

d'un "toujours pas" (on vérifie que la non-réalisation du procès est encore valable), ici on a une annulation de toutes les occasions possibles d'occurrence du procès dans le passé: on est dans le "à aucun moment/en aucune occasion", souligné par la négation composée ay-ic "jamais" (6.2.3.1.1, litt. "pas quand").

Certains verbes qui au présent ont une valeur statique (4.2.1.2.2.1) peuvent apparaître au parfait, avec une valeur ingressive ou inchoative:

(150)(Pl.1) ō-ti-yōl "Tu es né" (litt. "tu as vécu")

(151)(VI,146) Ca ye nicān ō-ni-no-cuiltōnō, ō-ni-no-tlamachtī
"Me voici ici (plus) riche, (plus) heureuse" ("je me suis enrichie, j'ai été heureuse")

(152)(C.517) āzo mā ō-ti-c-mo-machi-tī "Peut-être l'as-tu appris" (machi-tia, hon. de matī "savoir")

Cet effet d'inchoation-ingression, bien attesté dans la plupart des langues (cf. fr. je l'ai su, je l'ai aimée, 4.1.2.3) peut aussi ressortir par des manipulations: c'est qu'on est dans une situation où le parfait (inchoatif) et le présent (statique) ne sont pas référentiellement contradictoires (ō-ni-no-cuiltōnō "je suis devenue riche", de sorte que maintenant je peux dire ni-no-cuiltō-noa "je suis riche"; ō-ti-yōl "tu es venu à la vie", de sorte que maintenant ti-yōli "tu vis", etc.).

Mais la valeur statique du parfait a une variante faible, qu'on pourrait appeler le parfait d'expérience. Il apparaît quand le procès de référence, achevé, est ramené moins à la situation qu'au sujet: il décrit un événement auquel ce dernier a participé, et qui fait maintenant partie de ses caractéristiques essentielles. Cette valeur affecte surtout la 1^e personne (glose: "il m'est arrivé de..."), mais on peut le trouver à la 2^e ou à la 3^e:

(153)(C.461) Yāōpan ō-ni-malti-c "J'ai été fait prisonnier à la guerre" (dit par quelqu'un qui ne l'est plus)

(154)(C.464) Cē cihuātl nāmiquē ō-ni-c-cholō-ltī "J'ai séduit ("fait sauter") une femme mariée" (dit par un pénitent en confession)

(155)(VI,141) Cuix ō-t-on-elcīciuh, cuix ō-t-on-chōca-c "Peut-être as-tu soupiré, peut-être as-tu pleuré (pendant la durée de ta grossesse)"

- (156)(Pl.21) Míxpan ò-ìtò-lò-c ò-tènēhua-lò-c in cualli tlà-tòlli "Devant toi ont été dites, ont été proférées les belles paroles (qui convenaient)"

Une autre variante faible de la valeur perfective est le parfait de discours, qui sert en interlocution à exprimer tout procès achevé, quelle que soit son incidence réelle au moment de l'énonciation. Le seul fait d'être rappelé et mentionné au moment de l'énonciation entraîne un certain degré de pertinence actuelle: puisque cet événement s'est déroulé avant, nous sommes dans une situation qui, dans une certaine mesure (même très faible et très indirecte) peut être considérée comme résultant de cet événement. De ce point de vue, le parfait nahuatl avec /ò/ ressemble beaucoup au passé composé du français, bien décrit par Benveniste (1959) - mais non, par exemple, au passé composé de l'espagnol ou de l'anglais -:

- (157)(C.599) Ū nopan quiyauh "Il m'a plu dessus" (dit le lendemain par quelqu'un qui a eu le temps de se sécher!)
- (158)(C.496) Necocōmpa ò-micō-hua-c "Des deux côtés il y a eu des morts" (il ne s'agit apparemment pas d'une constatation après la bataille, mais d'un récit fait à un interlocuteur d'un événement historique)
- (159)(C.421) Ītitzinco, ĩxillantzinco ò-mo-nacayōtì-tzinō in Totēmaquixtīcātzin "Notre Sauveur s'est incarné (hon.) dans le ventre, dans les entrailles (de la vierge Marie)"
- (160)(C.496) Yālhua ò-tla-lhui-quīz "Hier il y a eu fête"

4.2.2.2.3. L'antériorité.

On peut encore considérer qu'on a ici une variante de la valeur perfective. C'est, si l'on veut, un parfait "relatif", qui apparaît essentiellement en subordination, pour marquer qu'au moment de référence de la principale le procès décrit par la subordonnée est (était, sera) achevé. Mais en fait, tout comme dans le présent de concomitance (4.2.1.2.3), ces effets aspectuels (là imperfectif, ici perfectif) se confondent avec les effets temporels (temps relatif, par rapport au moment de l'autre événement).

L'antériorité peut être posée par rapport à un présent (essentiellement un présent itératif) - la traduction française sera alors un passé composé - :

(161)(VI,155) In ìcuâc ò-huâl-quìz, ìcuâc qui-pachoa "Quand (la future mere) est sortie (du bain de vapeur), c'est alors que (la sage-femme) la masse"

(162)(X,172) In ò-nèz, niman mo-nòtzâ "Quand (un adultère) est apparu (nèci), alors (les Chichimeques) s'interpellent"

un parfait-aoriste - la traduction française sera un passé antérieur - :

(163)(X,193) In ìcuâc ò-mo-huèvi-tlàlì, mo-nòtz-quê in ìx-quichtin tètèc "Quand (le pulque) eut été préparé ("pose", tlàlia) en grande quantité ("grand", huèvi), tous les dieux s'interpellèrent"

(164)(C.520) In ò iuh qui-cac in..., tlahuèlcuì-c "Lorsqu'il eut entendu (cagui) de tels (propos), il se mit en colère"

un imparfait (4.3.1) - la traduction française sera un plus-que-parfait - :

(165)(VI,147) ... in tlàtòlli in ic qui-tlàpaloâ-yâ in tlàto-ani in quin ò-mo-tlàlì "... les paroles par lesquelles ils saluaient (tlapaloa + -yâ, impft.) le roi qui s'était tout juste (quin) installé"

(166)(VI,167) Qui-tlàtlaughtiâ-yâ in piltzintli in ò-huâl-lâcat "Elle adressait une prière à l'enfant qui était né"

ou un futur (4.2.3), auquel cas la traduction française se fera par le futur antérieur :

(167)(Pl.29) In ò-ti-huâl-mo-huìca-c..., niman cualli tlàtòltica ti-c-nānquillì-z "Quand tu seras revenu (hon.)..., alors tu lui répondras (nānquilia + -z, futur) par de belles paroles"

(168)(VI,156) In ò-m-àci-c, aomo tlàlticpac tla-mati-z "Quand (le fœtus) sera arrivé (à 6 ou 7 mois de gestation), (le père) ne recherchera plus les plaisirs charnels"

Mais des effets d'antériorité du même type peuvent apparaître dans des propositions principales ou indépendantes, en particulier dans la description d'une situation future ou hypothétique :

- (169)(Pl.8) Ayāc ō-qui-tōchtilī, ō-qui-mazātilī...: can īne-huiyān ō-qui-mo-chīhui-lī "(Si quelqu'un qui s'est comporté de manière extravagante connaît une fin misérable,) nul ne l'aura fait devenir lapin, ne l'aura fait devenir cerf (= ne l'aura poussé à commettre des actes insensés): c'est de lui-même qu'il se le sera fait"
- (170)(Pl.27) Aoc tle ic ti-huāl-mo-xicō-z...: ca mohuic ō-ne-quixtī-lō-c, ō-ne-tla-ēhua-lō-c "(Si toi-même tu as à payer le prix de tes débordements), tu n'auras pas à (fut.) te fâcher contre quoi que ce soit...: car vis-à-vis de toi les devoirs auront été accomplis, les charges auront été assumées (litt. "on s'est sorti, on s'est soulevé en quelque chose")
- (171)(XII,70) In tlā mo-huēcāhui-tī-z..., à ō-tech-tlamī-quē, à ō-tēch-pōpolō-quē "Si (le secours) tarde ("tardera", fut.),... peut-être (les Mexicains) nous auront-ils achevés, peut-être nous auront-ils détruits"
- (172)(C.424) Ye ō-ni-tla-cuā in īcuāc ti-huāl-lā-z "J'aurai déjà mangé quand tu viendras"

4.2.2.2.4. Valeurs aoristiques.

Comme nous l'avons dit plus haut (4.2.2.2.1), nous identifions les valeurs aoristiques du parfait-aoriste nahuatl aux emplois de cette forme sans l'"augment" /ō/. Il est un fait qui ne peut manquer de frapper d'emblée: c'est une correspondance quasi-systématique⁽²⁹⁾ entre le nahuatl et le français, sous la forme suivante:

- nahuatl: parfait-aoriste avec /ō/ vs. français: temps composés (4.2.2.2.2 et 3)
- nahuatl: parfait-aoriste sans /ō/ vs. français: passé simple

Une telle situation n'a évidemment pas d'intérêt anecdotique, mais elle doit être comprise comme le révélateur d'un problème aspectuel de portée générale. On pourrait en donner une approximation en disant qu'en nahuatl comme en français la notion de parfait doit être interprétée de manière lâche, alors que la notion d'aoriste doit être interprétée de manière très restrictive.

(29) Moyennant certaines extensions de l'aoriste nahuatl qui seront examinées à la fin de la section ((190) sqq.).

Le caractère lâche du parfait (nahuatl: forme avec /ð/; français: temps composés) a été souligné plus haut à propos du "parfait de discours" (4.2.2.2.2), seul apte en situation d'énonciation à relater des événements révolus (dans des cas où d'autres langues auraient des formes centrées sur la valeur aoristique, comme le passé simple espagnol, ou sur le transfert temporel, comme le prétérit anglais). En ce qui concerne la valeur aoristique, rappelons qu'elle apparaît quand le procès de référence est conçu dans la globalité de son extension (4.1.2.4). Ce fait entraîne des conséquences quelque peu paradoxales: c'est qu'on ne se place certainement pas à l'intérieur de cette extension (ce qui serait l'imperfectif), mais on n'est pas non plus à l'extérieur (comme dans le cas du parfait). En fait, le moment de référence T se confond avec l'extension du procès, soit par "étirement" du premier, soit par resserrement (ponctualisation) de la seconde. Mais si T coïncide avec un procès révolu, alors il devrait y avoir un transfert temporel: on n'est pas dans du parfait, mais bien dans du passé. Dans ce que nous appellerons la forme aoristique "dure" (ou "restrictive") - celle du nahuatl et du français, opposée à celle de l'anglais ou de l'espagnol -, aucun effet de transfert temporel n'apparaît, non parce que T serait ramené au moment de l'énonciation C (comme cela peut se produire avec le présent de récit, 4.2.1.2.1.4), mais parce que C disparaît en tant que tel. Il ne joue plus son rôle de point d'origine des relations aspecto-temporelles, ce qui implique qu'on soit en dehors d'une situation particulière. En pratique, cela exclut l'aoriste de l'interlocution et de sa variante oratoire (4.1.3).

L'aoriste est donc par excellence la forme du récit, de la chronique historique, ou du mythe (même si ce dernier est fait d'abord pour être dit), et ce quelle que soit la durée effective du procès de référence:

- (173) (CM.92) Auh oncân quin-nōtz in diablo, quim-ilhuí... "Et alors le diable s'adressa à eux, il leur dit..." (récit historico-mythique de la fondation de Mexico)

- (174)(Ch.7,115) Cencâ chicâhuac cehuetz, in ic mayâna-lô-c mâcuilxi'uitl, in àtle mo-chiuh in cuâlôni "Il grêla (ce-huetzi) tres fort, de sorte qu'il y eut famine (mayâna, impersonnel) pendant cinq ans, (et) que rien de mangeable ne poussa (mo-chihua)" (NB. l'extension temporelle!)
- (175)(VII,4) Mo-centlâlî-quê, mo-nônôtz-quê in têtê in ômpa Teôtihuacân, qu-îto-quê, qui-mo-lhuî-quê... "Les dieux se réunirent, tinrent conseil a Teotihuacan, ils dirent, ils se dirent..."
- (176)(AC.5) Niman c-om-maca-c in tezcatl, qu-ilhuî... Auh niman mo-tra-c in Quetzalcôhuâtl, cencâ mo-mâuhti, qu-îto: "Alors (tezcatlipoca) lui donna le miroir, (et) il lui dit... Et alors Quetzalcoatl se vit, il eut tres peur, il dit..."

On pourrait multiplier les exemples. C'est l'absence de toute relation à une situation hic et nunc qui entraîne la forme aoristique (sans /ô/), et exclut la forme perferive (avec /ô/), sauf s'il y a une référence interne au texte, auquel cas (qu'on peut assimiler à un monologue ou à une interlocution fictive: l'écrivain contrôle sa production et attire dessus l'attention du lecteur) on peut retrouver le parfait:

- (177)(Ch.7,115) Nô îpan inin ô-mo-tênêuh xihuitl in quim-pêuh Tôllântzinco tlâcâ in Nezâhualcoyôtzin "C'est aussi en l'année susdite ("qui a été mentionnée", mo-tênêhua, pft.) que Nezahualcoyotl vainquit (pêhua, ao.) les gens de Tulantzinco"
- (178)(Ch.7,126) Ye ô-m-îto îcuâc tlâtôcâti in huêhuê Motêuc-zôma "On a déjà dit ("il s'est dit", m-îtoa, pft.) qu'alors régnait ("régne") Moctezuma l'ancien"

Autrement, la seule forme concurrente de l'aoriste est le présent de récit (4.2.1.2.1.4), et encore ce dernier semble-t-il soumis à des restrictions d'emplois, puisque l'effet descriptif connaît certaines contraintes (cf.(40)-(45)).

On peut dans le récit retrouver à l'aoriste des effets secondaires qui apparaissent en situation au parfait, et en particulier ceux d'inchoation-ingression (cf.(150)-(152)):

- (179)(Ch.7,129) Qui-cocōlli-quē in Axayacatzin "Ils prirent Axayacatl en haine" (cocōlia v.t. "hair")
- (180)(Ch.7,143) Cencā qui-tlazōtla c in ipampa ic ō-qu-ītōtī "Il se prit pour lui d'une gr. de amitié (tlazotla "aimer") parce qu'il l'avait fait penser"
- (181)(C.513) Qui-mā in aocmo huēca huēca Caxtiltēcā "Il apprit ("sut", mati) que les Espagnols n'étaient ("venaient", huitz, 4.6.3) plus loin"

et d'antéricrité en principale (cf. (169)-(172)) par rapport à la description d'une situation passée à l'imparfait (4.3.1):

- (182)(X,189) In tlein quim-ilhuiā-ya in teōpixqui, huel qui-chihua-yā... Ca quim-ilhui, quin-nōnōtz... "Ce que le prêtre leur disait (-ya, impft.), ils le faisaient sans faute... Car il leur avait dit (ao.), il les avait avertis..."

Le parfait-aoriste sans /ō/ ne paraît cependant pas totalement absent de l'interlocution ou de la rhétorique (e' en cela il représente un aoriste moins "dur" que le passé simple français). Il est difficile de gloser les exemples de Carochi, qui apparaissent le plus souvent hors contexte (malgré un effort certain d'explicitation des conditions de production, cf. 1.1.3.3.5) de sorte qu'on ne sait pas toujours si l'on a affaire à de l'interlocution ou à du discours objectif (4.1.3), mais il semble bien que certains sémantismes verbaux ou certains contextes puissent être associés à des effets aoristiques marqués en tant que tels. C'est en particulier le cas avec mo-chihua "se faire", quand cette forme reprend l'occurrence pure et simple d'un événement ("avoir lieu", "se produire"). On peut alors (mais pas nécessairement) le trouver sans /ō/:

- (183)(C.515) Ca nixpan mo-chihuh "C'est arrivé sous mes yeux"
- (184)(C.521) Ahuel mo-chihuh, ic ō-cualān "Ça n'a pas pu se faire, de sorte qu'il s'est mis en colère" (NB. l'opposition entre l'absence et la présence de /ō/)

On le trouve aussi (quoique assez rarement) en rhétorique avec semble-t-il des effets de solennité (la rupture avec la situation conférant à l'événement une portée universelle):

- (185)(VI,168) Ca nel qui-m-ìtalhui, ca qui-mo-tlālī-lī in to-tēucyo "Car notre seigneur l'a dit (hon.), en a disposé (hon.); (VI,172) Qui-tlālī, qu-ìtō in monān in motā "Ta mere et ton pere l'ont établi, i'ont dit"
- (186)(VI,191) ... in mīctictzinco c-aquí, qui-tlālī in totēucyo, in mītz-yōllō-tī "... ce que notre seigneur a mis, a déposé en toi, ce dont il a fait ton coeur"

et dans l'interlocution, pour produire soit le même effet solennel:

- (187)(XII,57) Mexicāé, amēch-tlātlahti in amotlātōcāuh! "Mexicains, votre roi vous a fait une demande!"

soit des effets d'étonnement ou d'indignation (en refusant de poser la relation entre l'événement et la situation, on fait semblant de ne pas y croire):

- (188)(X,194) Cuix ti-c-tlamī in mācuiloctli? "As-tu fini tes cinq pulques? (= n'aurais-tu pas un peu trop bu?)"
- (189)(VI,91) Cān ni-qu-ittac pillōtl ic 3-m-ēuh, ic 3-coch "Où ai-je (jamais) vu qu'(un noble) se soit réveillé et endormi (= ait pu trouver sa subsistance) grâce à la (seule) noblesse?"

Ce qu'il peut y avoir de commun à tous ces emplois, c'est l'expression de l'existence pure et simple du procès, par l'identification du moment de référence et du procès lui-même, qui annule l'espace temporel correspondant à son déroulement. Mais on voit que ce procédé détruit tout ce qui fonde le système aspectuel: le bornage (4.1.2.4) permettant d'opposer l'ouvert et le fermé. L'abolition des bornes peut alors être équivalente à leur éloignement à l'infini (ou, ce qui revient au même, à leur non-prise en compte), ce qui dans certaines langues provoque des effets gnomiques où là encore l'aoriste peut rejoindre le présent de "vérité générale". On connaît l'usage de l'aoriste grec dans l'expression des vérités sentencieuses. La situation du nahuatl est à la fois plus restreinte et plus large. Plus restreinte, parce que les vérités générales sont plutôt exprimées par le présent (4.2.1.2.2.3), quoiqu'il existe bien un aoriste de propriété, qui apparaît essentiellement dans des descriptions naturalistes:

- (190)(XI,5) Àcān qui-tlānēhuī in mazātl "Il ne ressemble en rien ("nulle part il n'a emprunte qqch.") au cerf"
- (191)(XI,34) In iācōlpan tliltic in qui-mo-tlālī-lī "Sur les épaules il a du noir" ("c'est du noir qu'il s'est mis")
- (192)(XI,93) Iztāc in qui-mo-quechi-lī īcuitlapan "Sa queue est blanche" ("c'est du blanc qu'il s'est planté sur la queue"(30)

et des emplois qui semblent bien gnomiques dans p.ex.:

- (193)(Pl.12) In ahuillātōlli... tē-tlāz, tē-mayauh in ātoyāc, in tepēxic "Les propos pervers... entraînent, précipitent ("entraînerent, précipiterent") les gens dans la rivière, dans le précipice"
- (194)(VI,230) Ca in tēixcuelittalitzli āquēn tē-chīuh "Car un regard torve n'affecte ("n'affecta") aucunement les gens"

Mais nous sommes ici à la limite d'un phénomène radical (et inconnu p.ex. du grec): l'abolition pure et simple de l'aspect, dont l'aoriste constitue une porte de sortie, et dont la conséquence est l'intégration de la forme aoristique à la prédication nominale. Amorcée avec la neutralisation aspectuelle, elle est achevée lorsqu'à la désaspectualisation s'ajoutent des contraintes comme la monovalence actancielle (obtenue par non-spécification de l'objet). On a alors des formes qui peuvent prendre des propriétés nominales positives, comme la cooccurrence avec la copule (5.1.2.1), la possession (5.1.2.3) ou le vocatif (5.1.2.5), c'est-à-dire, devenir de véritables noms. Et ce processus est extrêmement bien attesté, puisqu'il représente la formation régulière des "noms d'agent" et d'une partie des "pseudo-adjectifs" dont il sera question plus loin (5.2.3.3 et 4).

(30) Il serait tentant d'expliquer l'emploi de l'aoriste par une référence implicite à un événement mythique - connu ou inconnu de nous - qui explique l'origine de la morphologie animale, comme par exemple dans le mythe de l'origine du soleil et de la lune (C.F.VII), qui explique le mouchetage du jaguar par le fait qu'il se serait jeté dans un feu à demi-éteint. Cette interprétation pourrait à la rigueur passer pour (191) et (192), mais plus difficilement dans (190) (et plus encore dans une même expression si le point de comparaison est un animal européen, (XI,10) quitlanēhuī in puerco). Si l'aoriste peut effectivement relier la propriété et l'événement particulier, cela tient à ses propriétés aspectuelles et non à la mythologie aztèque - ce qui n'empêche pas la seconde de s'appuyer le cas échéant sur les premières -.

4.2.3. Le futur-prospectif.4.2.3.1. Morphophonologie.

La morphologie du futur est relativement plus simple que celle du parfait-aoriste. Elle consiste en:

- Base 3 (ou base moyenne) du verbe (v. ci-dessous)
- Suffixe /-s-/
- Suffixe participial

Après le suffixe /-s-/, tout comme dans les parfaits-aoristes construits sur une base 2 à finale consonantique (4.2.2.1), le suffixe participial a au singulier la forme zéro, mais sa présence est garantie par l'apparition au pluriel du suffixe complexe /-k-e'/.

La base 3 ou base moyenne (marquée d-dessous par convention |[~]|) se confond dans la plupart des cas avec la base 1 (radical verbal):

- (195) |n-koči[~]-s-k| → /ni-koči-s/ nicochiz "je dormirai"
 |n-k-nōca[~]-s-k| → /ni-k-nōca-s/ nicnōtzaz "je l'appellerai"

La seule exception apparaît dans les finales /-Va/, où le /-a/ final va disparaître:

- (196) |n-k-λalīa[~]-s-k| → /ni-k-λalī-s/ nictlālīz "je le poserai"
 |n-λa-ʔtōa[~]-s-k| → /ni-λa-'tō-s/ nitlātōz "je parlerai"

Carochi (p.424) affirme que dans ces cas la dernière voyelle radicale est toujours longue, ce qui ne l'empêche pas de noter fréquemment des /i/ brefs dans le reste de son ouvrage. Il est vrai que la quantité de /i/ semble toujours plus difficile à discerner à l'analyse superficielle, y compris dans les dialectes modernes (D.F., Morelos) où, contrairement à ce qui se passe sur les autres voyelles, l'allongement de /i/ ne provoque pas de changement de timbre appréciable. Les incertitudes graphiques de Carochi sont sans doute un effet de cette situation. Il nous semble

pourtant que les futurs des verbes terminés en /-tia/ (3.4.1 et 7.2.1.2.1) ou /-wia/ (7.1.2.2.3) sont plus fréquemment écrits avec une longue (<-tiz>, <-huiz>) et ceux des verbes terminés en /-lia/ (3.4.2 et 7.1.1.6) avec une brève (<-liz>), et que cette situation recoupe des phénomènes qui apparaissent dans la morphologie de l'imparfait (4.3.1.1) et de l'éventuel (4.4.3.1). Dans l'incertitude, nous noterons toujours -iz les futurs des verbes en -ia, tout en restant prêt à réviser cette position devant un argument définitif.

La voyelle longue apparaît également dans les futurs des verbes en /-o/:

(197) ni-temō-z "je descendrai"; ni-tlazōtla-lō-z "je serai aimé"

et des monosyllabes en /-i/ ou /-a/:

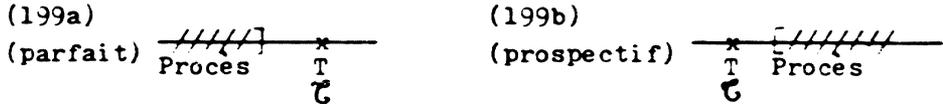
(198) ni-qu-ī-z "je le boirai"; ni-tla-cuā-z "je mangerai"

4.2.3.2. Emplois et valeurs.

4.2.3.2.1. La configuration prospective.

Puisque les trois formes fondamentales ne représentent pas simplement des catégories temporelles présent/passé/futur (ou: actuel /antérieur/postérieur), on peut s'attendre à ce que la forme traditionnellement et conventionnellement appelée futur ne soit pas le symétrique (par rapport au présent) du parfait-aoriste. Plutôt, il semble à certains égards s'opposer aux deux autres formes prises ensemble. Il produit en effet des effets plus variés et plus différenciés (encore que fortement liés entre eux), et mieux répartis entre les 3 domaines catégoriels du temps, de l'aspect et du mode, avec une très nette prééminence des effets modaux. Dans l'apparition de ces différentes valeurs, l'opposition entre discours subjectif et discours objectif joue un moins grand rôle que dans les deux autres formes (et d'ailleurs, le futur est relativement rare en discours objectif proprement dit). En revanche, le paramètre personnel a plus d'importance, et la subordination ne se présente pas de la même façon.

Ces valeurs partent toutes d'une configuration aspecto-temporelle prospective, qu'on pourrait appeler le domaine du "pas-encore", et qui semble pourtant bien à première vue reproduire en miroir celle du parfait, si l'on s'en tient aux schémas intuitifs:



Dans les deux cas en effet:

- le moment de référence est hors du procès
- on est bien temporellement dans du présent: il n'y a pas de transfert temporel
- tout comme le parfait ("résultat présent d'un procès achevé"), le "pas encore" prospectif est du point de vue aspectuel un statique: tant que le procès de référence n'a pas (encore) lieu, tous les moments sont équivalents par rapport à cette non-réalisation (cf. 4.2.1.2.2.2)

Pourtant deux séries de paramètres, modaux et aspectuels, provoquent une profonde dissymétrie.

Modaux d'abord: c'est que dans le parfait, puisque le procès a effectivement eu lieu, on est dans le domaine du certain, de l'assertable. Dans le prospectif, on est dans le non-certain, l'occurrence de l'événement envisagée pouvant toujours être annulée pour une raison imprévue. Et pourtant, bien qu'on soit stricto sensu en dehors du vrai et du faux, le propre du futur est de faire comme si le jeu normal des valeurs de vérité fonctionnait. Les possibilités d'assertion vont alors se déplacer de l'occurrence du procès lui-même pour se poser sur les conditions de sa réalisation, ce qui ouvre le champ des modalités, vouloir/devoir d'un côté (4.2.3.2.3), et pouvoir de l'autre (4.2.3.2.4).

Aspectuels ensuite. Dans le parfait, la fermeture de la borne droite du procès de référence implique l'existence de la borne gauche fermée: un procès ne peut s'achever que s'il a commencé, même si la date de ce début n'est pas connue, ou est repoussée au

commencement des temps (la disparition du rôle de la borne gauche ne se produit que dans certains imperfectifs statiques). Au prospectif, en revanche, on se trouve par rapport à une borne gauche nécessairement fermée (qui représente le changement qualitatif entre le "pas encore" et le "déjà en train"), mais rien n'est dit sur la borne droite. Ou plutôt, on peut poser la borne droite, mais on sort dans ce cas de la valeur prospective pour tomber dans l'aoristique qui n'est pas en soi futur (le "futur perfectif" des langues slaves est morphologiquement un présent perfectif, c.-à-d. une forme fondamentalement aoristique, qui est d'ailleurs parfois utilisée - au moins à notre connaissance en serbo-croate - comme forme de récit; quant au grec moderne, le futur y est formé par une périphrase modale avec le subjonctif, et c'est au niveau de ce subjonctif que fonctionne l'opposition entre présent-imperfectif et aoriste). Si l'on examine maintenant les états, l'état résultant du parfait a bien une borne gauche fermée qui coïncide avec la fermeture à droite du procès; mais rien n'est dit sur son achèvement éventuel. En revanche, dans l'état d'attente qui caractérise le prospectif, la borne gauche n'est certainement pas prise en considération, mais cet état est marqué d'emblée comme provisoire, puisqu'en posant la borne gauche du procès on pose en même temps la borne droite de l'état. Ce caractère explicitement provisoire constitue évidemment une limitation des propriétés statiques.

Nous pensons pouvoir ramener les effets issus de cette configuration à 3 groupes: futur temporel (ou futur de postériorité), futur modal et parcours d'éventualités (ou futur potentiel).

4.2.3.2.2. Futur temporel.

L'état d'attente apparaît de la manière la plus pure dans l'expression de l'imminence (ou: futur immédiat), assez courante en discours subjectif (interlocution ou rhétorique), et généralement accompagnée d'un locatif ou d'une particule:

- (200)(C.475) Āxcān qui-xèxelō-z-quê in òpilōlōc "Aujourd'hui (ou: "à l'instant", āxcān 6.2.2.7.2) ils vont dépecer (xexeloa) le pendu"
- (201)(C.500) Quin ti-huāllā-z "Tu viendras dans un instant (quin, 8.1.2.6.4)"
- (202)(G,89) Ca ye huāl-quīza-z in tīcītl "Voilà que (ye) le médecin va ressortir"

On en trouve des variantes en subordination, dans les textes de type récit ou traité (avec dans la principale un présent générique, 4.2.1.2.2):

- (203)(VI,162) In ye huāl-quīza-z tōnatiuh, mo-cencāhuā "Quand le soleil est sur le point de se lever ("sortir"), elles se préparent"
- (204)(XI,34) Auh in īcuāc in ye yā-z-quê, in īntzontecon...
achi huel chichilihui "Et au moment où (les oiseaux migrateurs) sont prêts à partir, leur crâne... est plutôt rouge"

ainsi qu'en actancialisation ("celui qui", 8.2.3) ou en épithétisation (8.3.2):

- (205)(VI,225) In āquin tē-āhua-z āzo ye ōmpa tēmāc huetzi-tīuh
"Celui qui est prêt à quereller (ahua) quelqu'un va peut-être tomber entre ses mains"
- (206)(VI,242) Inin tlātōlli īntechpa m-ītoā-ya in āquiquē in ye om-mictī-lō-z-quê "Ce dicton se disait (m-ītoa) à propos de (in-tech) ceux qui (āquiquē) allaient être mis à mort" (mictī-lo, pass. de mictīa)"
- (207)(VI,156) īxcuātōlmimilpōl yez in tlācati-z piltōntli
"L'enfant (piltōntli) qui doit naître (tlācati) sera (ye-z) avec les paupières toutes boursoufflées"

Un effet assez différent est produit avec ce qu'on pourrait appeler la prévision datée, qui se trouve vis-à-vis de l'imminence dans une relation qui rappelle celle de l'aoriste au parfait (4.2.2.2): en posant explicitement un moment futur auquel un événement est censé se dérouler, on décentre la valeur prospective du moment de l'énonciation (état d'attente) sur le procès lui-même. La datation peut être exprimée par un locatif temporel (6.2.2.7.2):

- (208)(C.499) Mōztla ni-yā-z cuauhtlā "Demain j'irai au bois"
 (209)(ibid.) Huīptla tla-yahualō-lō-z "Après-demain il y aura
 procession ("des choses seront entourées", yahualoa)"
 (210)(C.504) Aocmo huècauh ti-miqui-z-quē "Dans peu de temps
 ("plus longtemps") nous mourrons"

ou par une subordonnée temporelle, qui peut être elle-même au futur (coïncidence):

- (211)(VI,156) In ìcuāc tlācati-z piltōntli, zan mach mo-tēn-
 tzotzopotza-z "Quand l'enfant naîtra, il ne fera que
 machouiller"
 (212)(VI,223) Ca ni-c-tolīnī-z in ìcuāc nēci-z "Je lui ferai
 du mal quand il se montrera"

ou à une autre forme (présent de concomitance, parfait d'antériorité):

- (213)(C.505) In ve t-ixtlamati, quin ìcuāc ni-mitz-tlazōtla-z
 "Quand tu seras ("es") raisonnable, alors seulement je
 t'aimerai"
 (214)(Pl.29) In ò-ti-huāl-mo-huīca-c..., cualli tlātōltica
 ti-c-nānguīlī-z "Quand tu t'en seras revenu..., tu lui
 répondras avec de belles paroles"

L'absence de datation produit l'effet d'attente: on sait qu'un procès doit se produire, mais on ne sait pas quand. Selon le contexte, et selon la personne, ceci peut être interprété comme une prédiction ou une promesse:

- (215)(I,69) Oc huāllā-z, oc chiya-lo "(Quetzalcoatl) doit encore venir, il est encore attendu"
 (216)(CM.32) An-quim-piya-z-quē àmo zan quēxquichtin... in
 amo-macēhualhuān, in amēch-tla-calaqui-lī-z-quē "Vous
 aurez en nombre incalculable... des sujets qui vous
 paieront tribut"
 (217)(C.491) Achi ohuī..., yēcē ca ni-c-chīhua-z "C'est plutôt
 difficile..., mais je le ferai"

Un autre effet temporel apparaît dans le récit historique: c'est ce qu'on pourrait appeler le passé postérieur ou prévision rétrospective. L'événement de référence est postérieur à un événement exprimé à l'aoriste de récit: mais au moment de la rédaction (ou du rapport, de la lecture...), il est également révolu.

La traduction française se fait généralement par un conditionnel ou par une périphrase avec devoir à l'imparfait. On voit surtout ce cas en subordination:

- (218)(VI,83) Itō-lō-c, yocō-lō-c in tēucti-z-quē in tlātōcāti-z-quē "Il fut dit, il fut disposé qu'ils dirigeraient, qu'ils régneraient"
- (219)(Ch.7,205) Quin-huāl-mo-pachihui-tia īncustodio... in huel m-ītō-z, mo-tēnehua-z in Mexico apostol "(Les Franciscains) étaient dirigés par leur supérieur... qui serait (plus tard) appelé, nommé l'apôtre de Mexico"
- (220)(Ch.7,311) Mo-tzauc in huēhueteōcalli... in aocmo oncān misa mo-chīhua-z "On ferma l'ancienne église... où l'on ne devait plus faire la messe"

mais on le trouve aussi en principale:

- (221)(Ch.7,121) In īcuāc mo-chīuh in, oc iuh chicōnxihuitl polihui-z in āltepētī chālcayōtī "Quand cela se produisit, (c'était) sept ans avant la chute de ("encore comme sept ans périra") la cité de Chalco"
- (222)(C.501) Zā iuh nāuhxihuitl huāl-āci-z-quē in Caxtiltēcā in mo-chīuh in "C'est quatre ans avant que n'arrivent les Espagnols que cela se produisit"

Pour être au futur, l'événement doit dans ce cas s'être produit (ou, si l'on préfère, la prévision qu'on pouvait faire a dû se révéler exacte), sans quoi on a l'irréel, 4.3.3.2.

4.2.3.2.3. Futur modal.

4.2.3.2.3.1. "Vouloir".

La valeur de vérité et la possibilité d'assertion (4.2.3.2.1) viennent ici de ce que c'est la relation sujet-procès qui constitue l'état d'attente. La vision prospective de l'énonciateur vient de la prise en compte d'une volonté ou d'une nécessité qui, si rien ne les entrave, conduiront à la réalisation du procès. On sait que dans de très nombreuses langues (en particulier indo-européennes: germaniques, slaves du Sud, grec moderne, etc.) le futur a sa source dans la modalité vouloir ou devoir. En nahuatl, où le morphème /-s-/ est synchroniquement inanalysable (v. cependant son utilisation dans les noms déverbaux, 7.1.3.1), on voit bien

apparaître, à côté des valeurs temporelles, des valeurs modales du même type. La modalité vouloir correspond à une préparation (intellectuelle ou matérielle) du sujet pour la réalisation du procès (le plus souvent, mais pas nécessairement, en tant qu'agent):

- (223)(G.30) Tlein ti-c-chīnuaz, Quetzalcōhuātlé? "Que veux-tu faire, Quetzalcoatl?" (dit par le seigneur des morts à Quetzalcoatl qu'il voit arriver avec inquiétude: la traduction par le futur français est impossible; à la rigueur on pourrait traduire "que vas-tu faire?")
- (224)(AC.6) Ca àmo ni-qu-ī-z "Je n'en boirai pas"/"Je ne veux pas en boire" (premier refus de Quetzalcoatl à qui l'on présente du pulque alors qu'il pratique le jeûne)

Cette valeur peut se retrouver en récit:

- (225)(Ch.7,159) Quin-huīca-quē in Mexico nāhuintin pīpiltin...
Quim-ittaz in tlātoāni Ahuitzōtzin "On accompagna à Mexico quatre seigneurs... Le roi Ahuitzotl voulait les voir ("les verra")"

et elle fait du futur la forme privilégiée de la subordination, dans les complétives (8.2.4) dépendant des verbes d'intention ou de conation - la traduction française sera le plus souvent un infinitif ou un subjonctif -:

- (226)(C.443) Ni-c-nequi ni-tla-pōhua-z "Je veux lire", litt. "Je veux (que) je lirai/lise"
- (227)(VI,154) Cuix tōna-z, tlathui-z qui-mo-chīhui-lī-z? "Ferra-t-il (chihua, hon.) qu'il y ait du soleil, qu'il y ait de la lumière?"
- (228)(G.56) Qui-yōcoya in cuīcamana-z "Il s'arrange pour qu'il chante"

dans les subordonnées finales, avec in ic (6.2.2.9.2):

- (229)(C.510) Piyalō... in ic àmo huel quīza-z-quē "Ils sont gardés... afin qu'ils ne puissent sortir"
- (230)(VI,7) Qu-ītlani-liā-yâ necuīltōnōliztli, in ic àmo motolīni-z-quē "Ils lui demandaient la prospérité, afin qu'ils ne soient pas malheureux"

et dans la combinaison avec des verbes de mouvement qui jouent un rôle semi-auxiliaire (8.3.3.2):

(231)(C.503) N-on-yāuh teōpan ni-no-teōchihua-z "Je vais (yāuh, 4.6.2) à l'église pour prier"

(232)(VI,161) Qui-huicā qui-tōca-z-quē cihuātzintli "Ils emmenent (huica) la malheureuse femme (pour) l'enterrer (tōca)"

4.2.3.2.3.2 "Devoir" et ses variantes.

L'assertabilité d'un procès à venir peut aussi être atteinte par la modalité devoir. A vrai dire, elle doit probablement être considérée comme dérivée de vouloir: si une entité est dans la nécessité de participer (de manière agentale ou non) à un procès, c'est parce qu'une certaine forme de volonté s'impose à elle. Cette volonté peut être celle d'un individu, d'un groupe d'individus ou de la société: on a alors la variante déontique de la modalité devoir; mais du déontique on passe facilement au nécessaire, si l'on a affaire à la "volonté des choses", c.-à-d. la conformité aux lois de la nature ou la pression des circonstances. C'est ainsi que le verbe exprimant la volonté, nequi (cf.(226)), produit la modalité devoir lorsqu'il est au réfléchi à sens passif (3.3.4.2) qui, correspondant à l'effacement du terme d'origine de nequi, peut selon les cas être interprété comme déontique ou comme nécessaire:

(233)(C.507) Mo-nequi aṅ-qu-ītō-z-quē "Il faut ("se veut") que vous le disiez"

(234)(VI,156) Mo-nequi āmo qu-itta-z in tlein tēcualānī "Il ne faut pas qu'elle voie ("se veut qu'elle ne voie pas") ce qui irrite"

De même que la modalité vouloir peut apparaître en l'absence de son expression lexicale par nequi (p.ex. (223)-(225), la modalité devoir peut être produite par le seul futur (sans mo-nequi), en particulier avec la négation:

(235)(VI,95) Iz catqui in motequiuh in ti-c-chihua-z "Voici le ("ton") travail que tu feras/que tu dois faire"

(236)(C.519) Ātle itech huetzi-z in toyōllō "Notre coeur ne doit s'attacher à ("ne tombera contre") rien"

(237)(VI,220) Ayāc ti-c-to-xictī-z-quē "Nous ne devons mépriser ("nous ne mépriserons", litt. "prendrons pour nombril") personne"

(238)(AC.5) Avic nēch-itta-z in nomācēhual "Il ne faut jamais que mon peuple me voie" ("jamais il ne me verra")

Des variantes de la modalité devoir peuvent apparaître liées à la personne. A la 1^e personne, avec l'interrogation, le futur délibératif est généralement de type devoir:

(239)(VI,154) Cuix nēhuātl ītlan n-aqui-z in īchīmal? "Vais-je, moi, devoir me mettre (aqui) derrière son bouclier?"

(240)(C.520) Cuix zan tēmāc ni-no-tlāza-z? "Dois-je simplement me jeter dans les mains des autres?"

A la 2^e personne, on a très couramment le futur injonctif: l'information ou le rappel d'un devoir équivaut à un ordre ou à une invitation. L'énonciateur qui produit l'injonction s'efface en se fondant dans la masse du corps social ou des circonstances qui engendrent pour son interlocuteur une nécessité:

(241)(C.502) In īcuāc am-m-ēhuā, oc acatto am-mō-mā-tequi-z-qué "Quand vous vous levez (prés.), il faut tout d'abord que vous vous laviez ("vous vous laverez") les mains"

(242)(C.499) Tlācā ti-huāllā-z, āmo vohualtica "Il faut que tu viennes ("tu viendras") de jour, pas de nuit"

Ce type apparaît fréquemment dans les textes sentencieux comme la Plática, où il alterne librement avec l'impératif-optatif (4.4.1) et le vétatif (4.4.2):

(243)(Pl.9) Āmo īnca ti-huetzca-z "Tu ne riras pas de ces gens-la"

(244)(Pl.5) Ti-quin-nāmiqui-z in pīpiltin "Tu iras à la rencontre des nobles"

A la 3^e personne, on peut trouver l'injonction indirecte qu'on a aussi à l'optatif (4.4.1), et qui peut tendre vers le souhait:

(245)(XII,45) Mā mo-yōllāli in Mōtēuczōma ihuīyān qui-caqui-z in totlātōl "Que Moctezuma se rassure (mo-yōllalia, opt.) qu'il entende ("il entendra") tranquillement (ihuīyān) nos paroles"

(246)(C.483) Ayāc qui-mo-chīhua-l-toca-z, ayāc qui-m-ītō-l-toca-z "Nul ne doit présumer (-l-toca, 7.2.3.2.3) le faire, nul ne doit présumer le dire"

- (247)(VI,258) Mācamo polihui-z in ĩntlīl, in ĩntlapal in huē-
huetquē "Il ne faut pas que disparaissent (polihui)
 l'encre noire et l'encre rouge (= les documents) des
 anciens"

Mais le plus souvent, le futur, apparaissant avec une 3e personne inanimée, est interprété comme un conseil ("voilà ce qui doit se produire si l'on veut obtenir un bon résultat"), et est courant dans les traités de type recette, instructions techniques, traitements médicaux... :

- (248)(X,147) Mo-tlam-...-za-z itztic ātl ĩca, tilmātica mo-pōpo-
hua-z, tecōltica mo-chīchiqui-z "(Celui qui a du tar-
 tre): il doit se laver les dents à l'eau froide, les
 frotter avec du tissu, les gratter avec du charbon de
 bois"
- (249)(XI,129) Āmo nō m-īnecui-z "(La datura): on ne doit pas
 non plus la respirer"

Il alterne alors librement avec le présent de vérité générale (4.2.1.2.2) :

- (250a)(X,147) Ic mo-pāca-z in tlein xococ "On doit le laver
 avec quelque chose d'acide"
- (250b)(X,149) Āxīxtica mo-pāca "On le lave avec de l'urine"

On remarquera que si le futur temporel apparaît fréquemment associé à des particules ou à des locatifs, ce phénomène est beaucoup plus rare dans le futur modal

4.2.3.2.4. Classe d'éventualités.

Cette valeur a sa source dans un cas limite des valeurs modales traitées dans la section précédente: celui où elles sont associées à l'itération. En effet, en composant l'itération (en particulier: dans le traité) avec les modalités, on obtient l'expression de la propriété: si un procès se réalise à tout coup dans certaines conditions, il devient prévisible lorsque ces conditions sont réunies. On vient de voir (250) l'alternance futur/présent dans les textes de type "mode d'emploi", mais la modalité devoir peut souvent être interprétée en termes de propriétés ("être voué à") :

- (251) (VI, 171) In cihuātl àcāmpa yā-z "La femme ne doit aller ("n'ira") nulle part (en dehors de chez elle)"
- (252) (VI, 217) Mā nemō-hua in quēnin nemō-hua-z "Qu'on vive (nemi, impersonnel optatif, 4.4.1) de la manière dont on doit vivre ("vivra")"
- (253) (IV, 2) In tlā mēcēhualli ipan tlācati-ya, oquichti-z, tiyācāuhti-z "Si un homme du peuple naissait (tlācati, imparfait) en ce (jour), il était destiné à être ("il sera") viril, courageux"

Et de même, la modalité vouloir combinée avec l'itération donne aussi la propriété ("être enclin à"), (31):

- (254) (IV, 15) Àiel qui-caqui-z in camanalli "Il n'aime pas entendre ("il n'entendra pas de bon cœur", i-el) la plaisanterie"
- (255) (XI, 14) Ca nel nozo à-qu-itta-z in tletl "Car en vérité (la pierre dite cacalōtetl, ne supporte pas ("ne verra pas") le feu"
- (256) (IV, 59) Ca cualli tōnalli, intlācamo zan yēhuāntin qu-ītlacō-z-quē in oncān tlācati "C'est un jour faste, si seulement ceux qui y naissent (in oncān tlācati) veulent bien ne pas le gacher ("ne le gacheront pas", ītlacoa) eux-mêmes"

On voit alors se construire la modalité pouvoir, quand on passe de l'itération passée, présente ou future à toute occurrence, déjà réalisée ou non, du procès dans les mêmes conditions. Cette modalité peut apparaître explicitement (avec huel "possible", 8.1.2. 5.1):

- (257) (C.462) Àquin huel tēch-ilhuī-z? "Qui pourra bien nous le dire?"
- (258) (C.520) Àyāc huel c-ācicā-ītō-z "Nul ne peut/pourra le dire exactement (acicā-)"

ou par une complétive dépendant de mati "savoir":

- (259) (C.443) Ni-c-mati ni-tla-tēuīlō-z "Je sais écrire ("que j'écrive")"

(31) Cf. l'utilisation de will en anglais au prétérit dans Every-day he would beat us "chaque jour il nous battait", mais aussi au présent dans These animals will bite "Ces animaux mordent" (avertissement dans un zoo).

Elle est implicite dans l'expression de l'embarras, variante du futur délibératif (cf.(239)-(240)) avec interrogation de syntagme, le mot interrogatif représentant un parcours sur un classe d'éventualités actanciennes ou circonstanciennes:

(260)(C.470) Tlein ni-c-cuā-z? "Que puis-je manger?"

(261)(C.455) Cāmpa nel ni-yā-z? "Où puis-je bien aller?"

Mais la classe d'éventualités peut se construire autrement: dans les conditionnelles de type potentiel (portant sur l'avenir, sans qu'on se prononce sur l'idée que cette éventualité doive nécessairement se réaliser):

(262)(Pl.5) In tlā nel ti-c-chīhua-z in, ic ti-tlācamach-ō-z
"Si tu fais ("feras") bien cela, tu en seras obéi"

(263)(C.521) In tlā-ca-mo to-c-on-īxpanti-lī-z 'n teōpīxqui in
motiātīlacōlcocōliz, ca niman āhuel ti-pāti-z "Si tu ne dévoiles ("dévoilleras", īxpanti-līa) au prêtre les péchés dont tu souffres, tu ne pourras certainement pas guérir"

dans l'hypothèse (āzo "peut-être", 8.1.2.2.5.3) ou la concession (in mā nel "même si", 8.1.2.2.4.2):

(264)(Pl.19) Āzo t-ichtequi-z..., moca tzātzihua-z, āc ti-c-
tēnyōtī-z? "Supposons que (āzo) tu commettes un vol..., on criera à ton propos, et qui rendras-tu célèbre?"

(265)(C.523) In mā nel nēch-āpiz-mictī-z-quē, ca yēppa iz ni-
no-cāhua-z "Quand bien même on ("ils") me ferait mourir de faim (āpiz-mictia), je resterai toujours ici"

ou dans l'explicitation d'un prédicat nominal ou locatif (hors aspect-temps) par une complétive (8.2.4.2.1):

(266)(C.491) Yē cualli in ītechtzinco ti-to-tēmachi-z-quē
"Il vaut mieux ("c'est cela qui est bon") que nous ayons confiance (mo-tēmachia) en lui"

(267)(C.487) Cuix āmo to-nāhuatīl in ic ti-quin-tlazōtla-z-
quē? "N'est-ce pas notre devoir (nāhuatīl-li) que de les aimer ("que nous les aimions")?"

(268)(C.507) Ye imman in ti-tla-cuā-z-quē "Il est temps que nous mangions/de manger"

ou encore pour commenter un ordre ou (plus couramment) une défense, en expliquant les conséquences (généralement fâcheuses) qui pourraient résulter de la non-observation de cet ordre ou de cette défense: on a ici l'emploi très typé du futur de risque, généralement traduisible en français par le conditionnel:

(259)(VI, 52) Mā acā ti-c-tlahuēlnōtz: ti-tla-māuhtī-z, ti-tla-izahuī-z "Ne t'adresse à personne avec colère: tu ferais peur, tu effraierais"

(270)(VI, 142) Mā oc cencā am-mo-tequi-cuā-tin: ca an-qu-ītla-cō-z-quē "Évitez surtout de faire l'amour (litt. "de vous manger" cuā) excessivement (-tequi-): vous abîmerez (le fœtus)" (conseils de la sage-femme à la future mère)

(271)(Pl. 11) Mā canā ti-tē-topēuh, ti-tē-tlahuītec: ca ic xix-tli, cuitlatl ti-c-mo-tlālī-lī-z "Évite en tout occasion (canā) de heurter (topēhua), de frapper les gens; car ainsi tu te mettras dans l'urine, dans les excréments" (= tu aurais un comportement indigne)

De l'information d'un risque, on passe à l'avertissement et à la menace:

(272)(Pl. 8) In ìcuāc ti-miqui-z, mocuitl, māxix ipan t-ac-ti-vā-z "(Si tu te comportes ainsi), quand tu mourras, tu iras (-ti-vā-z) en pénétrant dans tes excréments et ton urine" (= tu seras déshonoré)"

(273)(C. 519) Oc māva, ni-mitz-tla-tzacui-ltī-z "Attends un peu, je vais te punir"

ou à la valeur sentencieuse de type gnominique:

(274)(Pl. 6) Ca āmo huel ic ìca-z, ic nemi-z "(Celui qui se comporte mal, ne pourra pas ainsi subsister et vivre"

(275)(Pl. 8) Avāc itech cualāni-z "Nul ne sera désolé pour lui"

La référence à une classe de procès et à l'éventualité du procès est sans doute la source commune du /-s-/ de futur et du /-s-/ déverbal formant des "noms d'action" (7.1.3.1; v. aussi ci-dessous 4.2.4).

4.2.4. Note sur le suffixe participial.

Nous n'avons pas commenté jusqu'ici ce qui constitue dans le domaine morphologique le point commun le plus remarquable au parfait-aoriste et au futur-prospectif: la présence du suffixe participial. Il est plus que probable que sa présence tient au caractère aspectuellement fermé du procès dans les deux cas: le moment de référence n'est pas intérieur au procès. Il peut lui être extérieur, ou à la rigueur coïncider avec lui (cas de l'aoriste), mais il ne se trouve pas dans le déroulement.

On voit alors une fois de plus apparaître une particularité remarquable de l'actant sujet: c'est qu'il participe au réseau des coordonnées aspecto-temporelles en étant toujours associé au moment de référence \bar{t} . Si ce moment de référence est intérieur au procès, on a une localisation du sujet par le procès ("être en train de"), pour la représentation de laquelle nous reprenons le ϵ de localisation/appartenance (3.5) sous la forme provisoire:

(276) Sujet ϵ Procès ⁽³²⁾

Si le moment de référence n'est pas intérieur au procès, ce dernier ne peut jouer le rôle de localisateur. Le schéma de localisation va alors être inversé sous la forme (toujours provisoire) d'une localisation du procès par le sujet:

(277a) Procès ϵ Sujet

c'est-à-dire: le procès est localisé par le sujet, il lui est attribué. Au moment de référence, on n'est pas dans le procès, mais on trouve bien le sujet qui est mis dans une certaine relation aspectuelle (perfective, aoristique, prospective) avec un procès auquel il n'est pas en train de participer. Essayons de développer cette notion.

(32) Sujet représente ici comme toujours une fonction superficielle, qui peut renvoyer au terme d'origine, mais aussi au terme d'arrivée après passivation (p.ex. (156), (213) etc., (197), (252) etc.), réflexivisation ((163), (194) etc., (219), (220) etc.), ou à un impersonnel (p.ex. (139b), (157), (158) etc., (209), (252) etc.).

Dans (276), $\underline{\epsilon}$ représente une localisation temporelle. Le sujet est situé à l'intérieur du segment temporel correspondant au déroulement du procès. C'est une simple variante de la localisation spatiale de type $\underline{X} \underline{\epsilon} \underline{Loc}$, par laquelle on exprime qu'une entité se trouve dans un certain endroit. Il est vrai que les marques morphologiques de la localisation spatiale (par rapport à un lieu) et de la localisation temporelle (par rapport à un procès) sont généralement différentes dans les langues, et qu'en particulier l'expression de la localisation spatiale fait plus couramment appel à un verbe (de type être) que la localisation temporelle, pour laquelle le présent-imperfectif prend le plus souvent la forme d'un morphème (et même parfois d'un morphème zéro) affixé au radical verbal. Mais là où il y a des possibilités d'explicitation de l'imperfectif, on voit couramment apparaître un verbe utilisé par ailleurs dans la localisation spatiale (type être)⁽³³⁾.

Dans (277a), $\underline{\epsilon}$ est une localisation de type possessif, qui met le sujet dans une relation dative. Rappelons que cette dernière (3.4.2.2.4) est une localisation de type $\underline{X} \underline{\epsilon} \underline{Y}$ dans laquelle le localisateur \underline{Y} est une entité non pourvue de propriétés spatiales. Ceci est vrai du datif actanciel (3.2.4 et 3.4.2), mais aussi du datif possessif qu'on a p.ex. en français dans ce livre est à moi, en latin dans hic liber mihi est, etc. Nous considérerons (277a) comme un cas particulier de relation possessive dans laquelle le terme à localiser \underline{X} représente, non une entité, mais un procès. On sait que dans certaines langues le schéma (277a) peut être interprété directement sous forme de l'apparition d'un sujet au datif, p.ex. en géorgien⁽³⁴⁾.

(33) Sauf s'il y a prééminence des relations actanciennes comme en basque, où le triplet de participes rappelle les 3 formes fondamentales du nahuatl, mais où l'auxiliaire porteur des marques actanciennes reste inchangé.

(34) Le parfait a dans cette langue une valeur testimoniale, mais peu importe ici. Nous ne discuterons pas l'idée qu'on puisse néanmoins parler de sujet ici: le cas n'est pas la seule caractéristique de la fonction sujet.

Mais même si la fonction sujet peut être définie par des propriétés autres que casuelles, il reste que le renversement entre (276) et (277a) provoque des bouleversements importants sur la structure prédicative, en particulier au niveau de la thématisation (le terme à localiser étant en général doté de propriétés thématiques, ce qui explique certaines contraintes de définitude). Cet inconvénient peut être minimisé par la conversion de (277a) sous la forme

(277b) Sujet \ni Procès (où \ni se lit "epsilon miroir", cf. 3.5) c'est-à-dire: le sujet est le localisateur du procès. Nous pensons que le suffixe participial représente cette conversion de la relation (et est dans ce cas la marque de \ni ⁽³⁵⁾). Si cette interprétation est correcte, le suffixe participial risque d'apparaître dans d'autres contextes, et en particulier dans la relation possessive converse $\underline{Y} \ni \underline{X}$, qui apparaît dans le cas où le localisé \underline{X} est inapte à la fonction sujet - c.-à-d., en pratique, s'il est indéfini -. Ainsi, la relation dative qui apparaît p.ex. en français dans le livre est à moi trouve sa conversion dans j'ai un livre, la forme à sujet indéfini *un livre est à moi étant impossible (sauf s'il y a effet de contraste: un livre est à moi, l'autre à mon frère, où un signifie un des). Nous verrons plus loin que tel est bien le cas, puisque les tournures correspondant au français j'ai un N font bien appel au suffixe participial (5.2.3.5).

Nous nous trouvons alors en présence d'un phénomène d'une portée très générale puisque, si le nahuatl utilise le suffixe participial pour marquer à la fois une relation à un procès aspectuellement fermé et la possession, cette communauté d'expression existe aussi dans de très nombreuses langues. C'est en particulier le cas de celle (romanes, germaniques, chinois) qui utilisent un verbe de type avoir aussi bien pour marquer la possession que comme

(35) Mais non la seule: |-wa| joue aussi ce rôle dans la conversion du datif actanciel, 3.5.

auxiliaire perfectif⁽³⁶⁾ ou de futur (il est vrai que le deuxième cas est plus rare, mais on sait que les suffixes du futur en roman occidental ont pour étymologie une construction avec l'infinitif + habeo; d'autre part, l'anglais utilise have to comme l'une des marques de la modalité devoir pouvant tendre à une valeur temporelle de futur).

Incidentement, le parallèle est accentué par l'utilisation en nahuatl de la base 2 pour former une partie au moins des "noms d'objet" (souvent traduisibles en français par des participes passés, 7.1.3.2), et de la base 3 + /-s-/ pour former des "noms d'action" (parfois proches de l'infinitif, 7.1.3.1.1):

(278) |koči-s-λ|⁽³⁷⁾ → /koči-s-λi/ cochiztli "(le fait de) dormir", angl. "(to) sleep"
 |n-koči-s-k| → /ni-koči-s/ nicochiz "j'ai à dormir", angl. "I have to sleep"

(279) |λa-čīwa^o-λ| → /λa-čīw-λi/ tlachiuhkli "(objet) fabrique", angl. "made (thing)"
 |n-λa-čīwa^o-k| → /ni-λa-čīw/ nitlachiuh "j'ai fabriqué (des choses)", angl. "I have made (things)"

Ce parallèle, qui n'est certainement pas dû au hasard, est malheureusement faussé en nahuatl par l'intervention du suffixe converseur /-l-/ dans une grande partie de la dérivation, comme on le verra dans les sections correspondantes du ch. 7.

Un dernier point mérite commentaire. Les schémas (276)-(278) laissent inanalysée la notion de procès, et pourraient contredire une partie de ceux qui apparaissent en 3.5. Mais c'est que le système aspecto-temporel se surajoute au jeu des relations actancielles, puisque le sujet se trouve envisagé non dans sa relation aux autres arguments du schéma prédicatif, mais dans sa relation

(36) Il est vrai qu'en chinois yōu, dans son emploi comme auxiliaire verbal, n'apparaît qu'avec la négation.

(37) |-λ| étant le suffixe nominal dit "absolu", 5.2.1.1.

au complexe aspecto-temporel. Procès représente donc bien ici un schéma prédicatif quelconque, dans son état final - c.-à-d., avec sa structure actancielle de surface -. On a compris, en particulier, que le datif aspectuel qui apparaît dans (277) et est marqué par le suffixe participial n'est pas de même nature que le datif actanciel qui apparaît dans les hiérarchies prefixales (3.2.4) ou dans les transformations passives (3.3.2.3), causative (3.4.1) ou applicative (3.4.2). Cela dit, si le nahuatl laisse relativement étanches ces deux séries de paramètres, il n'en va pas toujours de même dans d'autres langues: ainsi peuvent s'expliquer, d'une part, la relation privilégiée entre passif et perfectif, et la valeur perfective de certains présents passifs (cf. Benveniste (1952) ou Culicci (1971)); et, d'autre part, certains phénomènes qui ne vont pas dans le sens que nous avons décrit, en particulier l'emploi partiel de être (français, allemand...) comme auxiliaire de parfait. Nous ne développerons pas ici ce dernier point.

Remarque. Une variante /-ki/ du suffixe participial après consonne apparaît dans des expressions archaïques ou figées comme:

(280)(VI,145) ō-tla-cauh-qui in moyōllōtzin "Ton coeur a laissé des choses" (c.-à-d.: des bienfaits - expression de la reconnaissance -)

mais elle est normalement spécialisée dans les emplois nominaux produits par la désaspectualisation et l'apparition de propriétés non-verbales (vocativisation, perte du second actant, possessivisation, 5.2.3.4).



4.3. Le transfert au passé.

Les formes examinées ci-dessous correspondent à l'introduction d'une distance entre le moment de l'énonciation \bar{C} et le moment de référence \underline{T} qui lui est posé comme antérieur. Contrairement à ce qui se passe pour les effets aoristiques du parfait-aoriste (4.2.2.2) ou éventuellement du futur (4.2.3.2), on n'a pas un simple effacement du moment de l'énonciation, mais bien un véritable transfert, qui a trois caractéristiques principales: -a) il n'a de sens que parce que \bar{C} et \underline{T} jouent tous deux leur rôle (4.1.2.2); -b) il ne peut se faire que vers le passé, et -c) ce transfert temporel permet la reconstitution du système aspectuel fondamental à 3 formes (4.2), en lui ajoutant des effets modaux.

4.3.1. L'imparfait.

C'est le correspondant transféré au passé du présent-imperfectif (4.2.1).

4.3.1.1. Morphophonologie.

La marque est un suffixe /-va/ (38), qui apparaît sur la base 1 (celle du présent) du radical. Il n'y a donc pas d'apocope.

(291) /k'isa-va/ quízava "il sortait"; /koçi-va/ cochiva "il dormait"

La voyelle finale est allongée: -a) dans les verbes de type /-(a)a/ (4.2.2.1):

(292a) /(\sigma-)la-k^wa-va/ tlacuâva "il mangeait"

-b) dans les verbes de type /-oa/, /-ia/ (39)

(232b) /(\sigma-)la-'toâ-va/ tlâtoâva "il parlait"

/(\sigma-)mo-âliâ-va/ motlâliâva "il s'asseyait"

(38) Il est peut-être en relation avec le radical /yâ-/ de /yâ-w/ "aller" (4.5.2); on aurait alors une ancienne forme à auxiliaire; mais les preuves synchroniques et diachroniques manquent. Cf. aussi les locatifs en /-vân/ (4.2.2.6.2) et la forme possédée en /-ya/ des noms d'instrument (5.2.4.5.2).

(39) Ce n'est pas tout à fait sûr dans le deuxième cas: il semble que Carochi note <-iâva> et <-iava> dans les cas où les futurs sont respectivement <-îz> et <-iz> (4.2.3.1); mais ce n'est qu'une tendance.

Il faut peut-être poser une structure phonologique de base de type $|-ōa|$, $|-īā|$, la voyelle longue se maintenant au futur après la chute du $|-a|$ final⁽⁴⁰⁾, et une règle de métathèse de quantité qui donnerait $|-ōā|$, $|-īā|$ (attestées à l'imparfait), suivie de l'abrègement habituel des voyelles longues en finale ou devant $|-ʔ|$ (ce qui donnerait les formes de présent)⁽⁴¹⁾.

Le pluriel est $/-ʔ/$:

(283) $/ti-kīsa-va-ʔ/$ tiquīzayā "nous sortions"; $/aŋ-koči-ya-ʔ/$
ancochiyā "vous dormiez"; $/(ŋ-)la-k^wā-ya-ʔ/$ tlacuāyā
"ils mangeaient"

4.3.1.2. Valeurs et emplois.

4.3.1.2.1. Transfert du présent.

L'imparfait est fondamentalement un imperfectif du passé, de type assez banal, qui se traduit à peu près toujours dans les langues romanes par la forme du même nom. Il reproduit les valeurs aspectuelles du présent (4.2.1.2).

Pour la référence à un procès dynamique particulier (4.2.1.2.1) le transfert temporel doit généralement recevoir une marque explicite, qui peut prendre la forme d'un locatif temporel:

(294)(C.515) Yālhua... oc ni-tla-tequipanoā-va "Hier... je travaillais encore"

(285)(Ch.7,79) In īcuāc in... zan oc qui-nechicoā-yā in cintli
"A ce moment là... ils étaient juste en train de ramasser des épis"

ou d'une proposition (principale ou subordonnée) au parfait-aoriste (ou à l'accompli directionnel, 4.5) exprimant un événement qui se produit pendant le déroulement de celui qui est exprimé à l'imparfait (transfert du présent de concomitance, 4.2.1.2.3):

(296)(CM.23) In ic quīz-quē Chicōmoztōc... quin-huāl-huīca-yā
in intlapīyal "Lorsqu'ils quittèrent Chicomoztoc... ils emmenaient ce dont ils avaient la garde"

(297)(CM.27) Qui-cāuh-quē in qui-cuā-yā "Ils laissèrent ce qu'ils mangeaient"

(40) Même phénomène à l'optatif pluriel, 4.4.1.1.

(41) La même règle abrègerait $|-ō|$ et $|-ī|$ finaux à l'optatif singulier, 4.4.1.1.

Beaucoup plus courant (et sans nécessité d'explicitation) est l'emploi de l'imparfait pour transférer l'imperfectif de type statique (4.2.1.2.2):

(283)(VII,4) Avâc mo-tlâpaloâ-va... zan mochi tlâcatl mo-mâuhtiâ-va "Personne n'osait... Tout le monde avait peur"

(299)(II,133) Oncân mo-piya-va in tlacochtlî "Là, on regardait ("se regardaient") les javelines"

(290)(C.511) Ô-ni-c-tlâpalâ-to... in îcuâc mo-cocoâ-va "Je suis allé le saluer... quand il était malade"

ou pour marquer l'itération dans le passé:

(291)(G.58) Auh in îcuâc cuîca-tlâtoâ-va, zan niman qui-nân-quiliâ-yâ, îtêmpan c-âna-yâ in cuîcatl "Et quand il chantait, alors ils lui répondaient, ils prenaient la chanson sur ses lèvres"

(292)(Ch.7,71) In quim-âci-yâ in mexicâ pipiltin zan oc quincâhua-yâ in châlçâ, mo-cuepa-yâ in încân Mexico. Auh nô ihui in quim-âci-yâ in châlçâ pipiltin zan oc quincâhua-yâ in mexicâ, mo-cuepa-yâ in încân Châlco. Ca zan oc încêltin in macêhualtin in miqui-yâ "Les nobles Mexicains que les Chalcas prenaient (âci), ils les laissaient (câhua), et (les Mexicains) rentraient (mo-cuepa) chez eux à Mexico(42). Et de la même façon les nobles Chalcas que les Mexicains prenaient, ils les laissaient rentrer chez eux à Chalco. Seuls les gens du peuple mouraient"

(293)(XII,1) Quin vèhuâtl qui-poloâ-va in tônatiuh in îcuâc nêci-ya "Seul le soleil faisait disparaître (la comète) quand il apparaissait"

(294)(VI,135) Oncân m-îtoa in tlein qui-chîhua-yâ in nicân tlâcâ, in îcuâc ve otztlî îmichpôch "On dit ici ce que faisaient les gens d'ici, quand leur fille (était) enceinte"

(42) Et non, comme traduit Siméon "lorsque les seigneurs Mexicains avaient atteint les Chalcas, ils les laissaient et rentraient chez eux à Mexico". La guerre fleurie (xôchivâôvôtl) exige que l'on relâche les prisonniers qui sont nobles, et non que les nobles relâchent leurs prisonniers. On a bien ici l'ordre verbe-objet-sujet, que la référence culturelle (et la précision contextuelle sur le retour dans leur foyer des prisonniers - et non des preneurs -) désambiguïse.

L'imparfait se trouve en concurrence avec deux autres formes. D'abord, avec le présent de description (4.2.1.2.1.3), avec lequel il peut alterner plus ou moins librement. Le présent semble cependant jouer le rôle d'"imperfectif de dernier ressort", ou de "description dans la description", quand il apparaît en dernier pour développer une description faite à l'imparfait (et peut souvent être traduit par un gérondif, cf. un phénomène de même type avec le parfait, (44)-(45)):

(295)(VI,163) In ic tla-ztlacahuiā-ya in tztzimitl: mivacpa mo-nēxtiā-ya, mo-tē-itti-tiā-ya i hqui in mā yē mocihuā-quetz, qui-nōtza, qui-mo-tti-tia in ināmic, qui-tēmō-lia, qu-ītlanī-lia in cuēitl, huipilli "Une manière par laquelle le démon trompait (iztlacahuiā, impft.) (était la suivante): souvent il se montrait (impft.), il se faisait voir (impft.) sous l'apparence de la femme morte en couches, en appelant (prést.), en se faisant voir (prést.) à son époux, en lui réclamant (prést.), en lui demandant (prést.) la jupe et le huipil"

(296)(VI,256) Mācanelmo tiyācāuh, zan tlatquitica in vēc-tēnē-hua-lō-ya, yēica ca mivacpa tē-cōhuānōtza, tē-tlāuhitia "Même sans être un vaillant guerrier, il était loué (impft.) pour ses actions, parce que souvent il lançait des invitations (prést.), il conviait les gens (prést.)"

Ensuite, avec le parfait-aoriste de récit (4.2.2.2.4), dont l'effet aspectuel constatif (le procès est "opacifié", pris en bloc sans qu'on puisse y placer le moment de référence T autrement qu'en l'identifiant à l'ensemble de son déroulement) s'oppose à l'effet aspectuel descriptif de l'imparfait (l'intervalle est laissé ouvert: il excède les dimensions ponctuelles du moment de référence):

(297)(C.517) Huel ōmilhuitl in qui-tētēmō-quē in impiltzin, in ācān huel qu-itta-quē: zan nēnyan īxquīquiza-vā, āhuīc huī-vā... "Deux jours entiers ils cherchèrent (pft.) leur fils, qu'ils ne purent voir (pft.) nulle part; ils fouillaient des yeux (impft.) partout, ils allaient (impft.) de part et d'autre..."

(298)(Ch.6,7-8) Niman ic mo-yāō-mani-lī-quē... Zan oc xōchi-yāōyōtl mo-chihua-ya, zan iyōquē in mēcēhualtin miqui-yā
 "Alors ils se firent la guerre (pft.)... Il ne se faisait (impft.) alors qu'une guerre fleurie, seuls les sens du peuple mouraient (impft.)"

Ce dernier exemple est assez proche de (45), mais on a ici l'imparfait et non le présent de récit, qui semble exclu si l'on a à la fois itération et transfert au passé. Peut-être dans (295) et (296) pourrait-on mettre tous les verbes au parfait-aoriste, à valeur référentielle constante. Mais alors les procès seraient tous pris dans la totalité de leur extension et placés en cela sur le même plan: l'alternance parfait-aoriste - imparfait marque que l'énonciateur veut à la fois raconter et décrire.

Le caractère aspectuellement imperfectif peut entraîner une valeur conative: l'imparfait marque alors une tentative entravée ou annulée par l'événement qui est exprimé au parfait-aoriste:

(299)(C.475) Àmo ni-c-nequi-ya, zan ō-ni-cuīcuitlahuī-ltī-lō-c
 "Je ne voulais pas, mais j'y ai été contraint"

(300)(VI,225) ... in tlā itlā ō-qui-nequi-ya novōllō, zan à-huel mo-chīuh; in tlā ni-no-machtiā-ya, zan àhuel ō-ni-c-mā "(Ce dicton se dit) si mon coeur voulait (impft.) quelque chose, et que ça ne s'est pas fait (pft.); (ou) si j'ai (essayé d') étudier (impft.), et que je n'ai pas pu apprendre (pft.)"

Mais cet effet d'annulation mérite un commentaire particulier.

4.3.1.2.2. La rupture de validité.

C'est en effet un trait dominant du transfert temporel en nahuatl (et qu'on peut retrouver, quoique moins systématiquement, dans d'autres langues), et qu'on pourrait commenter ainsi: pour qu'on établisse une distance temporelle entre le moment de référence et celui de l'énonciation, il faut que la prédication référentiellement valide en T ne le soit plus en C. Qu'il s'agisse de la description de monuments détruits (p.ex. (289)), de coutumes perdues⁽⁴³⁾ (p.ex. (291), (292), etc.), de la vie de gens disparus

(43) Ou dont on feint de les croire perdues, pour faire plaisir au pouvoir chrétien.

ou de moments antérieurs de la vie de gens encore vivants, on trouve toujours un processus ou un ensemble de processus qui entre Ā et T s'est trouvé interrompu. Il n'y a guère de sens à se situer dans le passé pour référer à un procès dont l'extension inclut le présent, sauf pour préciser la double validité dans le passé et le présent⁽⁴⁴⁾;

(301)(VI,219) ... cequi tlàtlàtlàlli in qu-ìtoā-vā, ihuān in qu-ìtoā "(On dit ici, certaines expressions que les Mexicains disaient, et qu'ils disent (encore))"⁽⁴⁵⁾"

Autrement, l'imparfait, surtout en discours, interlocutoire ou rhétorique, introduit le plus souvent un effet explicite ou implicite de contraste entre ce qui était vrai à un certain moment et ce qui l'est au moment de l'énonciation:

(302)(C.504) In oc ve huēcauh... cualli ic tla-mani-ya in ipan tāttepēuh "Autrefois... ça allait bien ("les choses étaient bien répandues") dans notre cité"

(303)(C.507) In ōmpa nochān ni-no-yōlcuītīā-ya, auh in ve īx-quich cāhuitl in nicān ni-nemi, aoc ic ni-no-vōlcuītīā "La-bas chez moi je me confessais, mais depuis tout le temps que je vis ici, je ne me suis plus jamais confessé (prest., cf. 4.2.1.2.2.2,)"

(304)(C.529) Huel oc centlamantli in ic ni-c-matīva in motēnyo "J'avais une autre opinion de toi", litt. "c'est bien autre chose, la façon dont je connaissais ta renommée"

Ce phénomène est parfaitement clair avec ayamo "pas encore" (cf.(58)-(59)) qui accompagné de l'imparfait implique que l'événement qui ne s'était pas produit en T s'est produit entre T et Ā:

(305)(C.505) Tlacacē iz ti-mo-huīcatz! Ayamo ni-mitz-no-ttīliā-vē "Alors comme ça te voilà! Je ne t'avais pas vu ("je ne te voyais pas encore")"

(44) Cf. p.ex. en français la précision nécessaire dans A cette époque j'habitais déjà Paris; si déjà manque, l'interprétation normale est que l'énonciateur n'habite plus Paris.

(45) A moins qu'il ne faille comprendre; il y en a certains qui ne se disent plus.

- (306) (Ch. 7, 97) Auh in oc ic ayamo polihui-vâ Tepanecâ "Et à cette époque, les Tlapanèques n'avaient pas encore disparu"
- (307) (C. 503) In iuh ayamo mo-nacavōtī-tzinoā-va in Totēmaqūix-ticātzin, tlavohuayān on-nemi-vâ in tlālticpac tlācā "Avant que ne s'incarne ("comme pas encore s'incarnait") Notre Sauveur, les hommes d'ici-bas vivaient dans les ténèbres"

4.3.1.2.3. L'imparfait avec augment.

Il y a quelques occurrences (une vingtaine dans le corpus) d'un emploi de l'imparfait avec /ō/ (4.2.2.2.1). Dans la plupart des exemples, il s'agit d'un transfert du deuxième degré qui se fait, non pas directement par rapport à la situation de l'énonciation, mais par rapport à un événement exprimé au parfait-aoriste ou à l'accompli directionnel:

- (308) (Pl. 24) Quēn ō-ti-quīza-to in ōmpa ō-ti-mo-huīca-va? "Comment es-tu allé (-to) passer (ton temps) là ou tu étais allé?"
- (309) (C. 501) Ō-tlāhuān-tī-lō-quē in cuauhcalpixquē in ō-qui-piva-vâ "On enivra les sentinelles qui le gardaient"
- (310) (G. 133) In vēhuātl in mexīcatl mītica chīmāitica in amēch-cuī-lī in amotlāl, auh in oncān in ō-an-qui-tlavecōltiā-vâ "Le mexicain vous a pris vos terres par la flèche et le bouclier (= la guerre), et là vous le serviez"
- (311) (Ch. 7, 141) Cencā mo-māuhtī-quē in iuh mo-mat-quē in ach-topa ō-tla-tzotzona-va ihuān ō-tē-cuīcatiā-va Tlālmanal-co pilli "Ils eurent très peur quand ils apprirent que c'était la première fois (achtopa) que le seigneur de Tlalmanalco avait joué de la musique et chanté en public"

Mais on peut aussi le trouver par rapport à un autre imparfait:

- (312) (V. 194) Ic nēci-va quīl mach ve miqui-z in ō-⁺tēci-va "(Quand la pierre a moulu se brisait), par là il apparaissait que, soi-disant (quīl mach), la (femme) qui était en train de faire de la farine (tēci) allait mourir"

ou par rapport à un présent générique :

- (313)(XI,155) Itēch mo-nequi in āquin mo-caxānia in ō-mo-co-coā-va "(Ce remède) est approprié ("se veut") pour quiconque a eu une rechute, qui avait été malade"

voire directement par rapport à la situation :

- (315)(VI,232) Ō-ni-hui-va in Caxtillān "Je suis allé en Espagne"

- (316)(III,15) ... in ic ō-tla-manī-tiā-va... in nicān Mexīco
"... la manière dont (les prêtres) assuraient le culte
("faisaient se répandre des choses") ici à Mexico"

Dans ces derniers exemples, la combinaison du transfert temporel (imparfait) et de la marque explicite d'une antériorité par rapport à la situation (/ō/) équivaut à un double relais, analogue à des procédés comme la surcomposition en français, et avec des effets apparemment divergents selon que leur application est de type subjectal ou de type situationnel (3.2.3.3). Si elle est de type subjectal, on a une caractéristique intangible ((314) : cf. français dialectal j'ai eu fait ça = "je l'ai fait bel et bien" "je suis quelqu'un qui l'a fait"); si elle est de type situationnel, cette caractéristique s'applique à l'histoire et est globalement annulée (cf. le célèbre sketch de F. Ravnaud: "ça a eu pavé...., mais ça ne paie plus")⁽⁴⁶⁾.

4.3.2. Le plus-que-parfait.

4.3.2.1. Morphophonologie.

Le suffixe est /-ka/ sur base ǝ (comme au parfait, 4.2.2.1); le pluriel est /-'//. L'"augment" /ō/ (4.2.2.2.1) peut apparaître dans des conditions voisines de celles du parfait-aoriste, v. ci-dessous 4.3.2.2. :

- (316) (ō-) coch-ca "il avait dormi" (cochi); (ō-) qui-chīuh-ca "il l'avait fait" (chīhua); (ō-) qu-ittā-ca "il l'avait vu" (ittā); (ō-) tla-cuā-cā "ils avaient mangé" (cuā); (ō-) panō-cā "ils étaient passés" (pano); (ō-) mo-tlātī-cā "ils s'étaient cachés" (mo-tlātīa), etc.

(46) Une autre extension possible de la surcomposition est le département d'une valeur testimoniale, qu'on voit apparaître p.ex. en bulgare, et qui représente aussi l'évolution du parfait géorgien.

4.3.2.2. Emplois et valeurs.

En tant que transfert au passé des valeurs aspectuelles du parfait-aoriste, on doit pouvoir y retrouver l'opposition entre les valeurs perfectives et les valeurs aoristiques. Et de fait, c'est bien ce qui se passe.

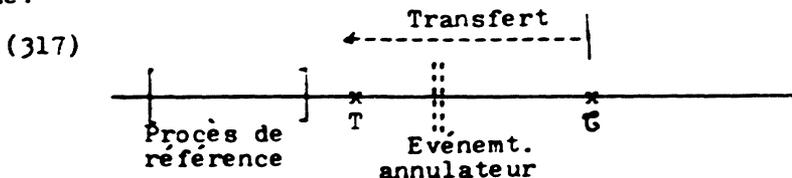
4.3.2.2.1. Le passé perfectif ou antérieur.

Il est caractérisé comme le parfait (4.2.2.2.2 et 3) par la présence de l'"augment" /b/.

-a) Passé perfectif.

Le moment de l'énonciation joue pleinement son rôle de point d'origine. L'énonciateur, par le transfert temporel, établit une référence à un moment passé dans lequel l'événement pouvait être représenté par un prédicat verbal au parfait. Mais étant donné les propriétés du parfait (et le fait qu'en nahuatl, tout comme en français, dans le discours, tout événement achevé est mis en relation à la situation de l'énonciation, ce qui bloque l'aoriste), on peut se demander quel sens il y a à opérer un transfert au passé: puisque l'état résultant de l'achèvement du procès de référence est ouvert à droite, si \underline{T} (antérieur à $\underline{\mathcal{C}}$) s'y trouve, $\underline{\mathcal{C}}$ s'y trouve aussi.

Le transfert temporel n'a donc de sens que s'il y a un contraste entre la situation en \underline{T} et la situation en $\underline{\mathcal{C}}$. En nahuatl, cela veut dire en pratique qu'il y a une rupture de validité (4.3.1.2.2), autrement dit: qu'entre \underline{T} et $\underline{\mathcal{C}}$ il s'est produit un événement qui annule les effets du procès de référence, soit quelque chose comme:



Le passé perfectif est extrêmement rare dans le corpus, à cause de la double rareté de la forme elle-même et de la situation d'in-

terlocution où elle prendrait sa place⁽⁴⁷⁾. Nous n'en avons relevé que deux exemples, dont un en subordination (dans une relative, 8.3.2.2):

(319)(C.484) Ca ð-ni-mitz-polò-ca, ð-ni-mitz-mic-câ-toca-ca
 "Je t'avais perdu (polò), je t'avais cru (-toca, 7.2.3.2.3) mort" (extrait de la parabole du fils prodigue: en employant le plus-que-parfait, le père qui parle marque que ce qui était vrai a un moment du passé, ou il pouvait dire ð-ni-c-polò "je l'ai perdu", n'est plus vrai à partir du moment où son fils est revenu.)

(319)(III,21) "Ye noca huetzc-o, in tohuénvo ð-ni-c-no-môn-ti"
 (...) Ca ic pinâhuiz-tla-mati-va in tohuénvo in ð-qui-mo-môn-ti-ca "(Le roi, toltèque Huemac a donné sa fille en mariage a un Huastèque; il dit:) "Voilà qu'on rit (huetzc-o) de moi, qui ai fait (pft.!) mon gendre (môn-tli; môn-tia v.bt. refl. "faire son gendre de...", 7.1.2.1.2.2) d'un Huastèque (tohuénvo)" (alors les Tolteques font la guerre aux Huastèques, et on croit le gendre Huastèque mort; l'énonciateur continge alors:) Car (le roi) avait honte (pinâhuiz-tla-mati) a cause (ic) du Huastèque dont il avait fait son gendre (pppft.!)"
 - l'événement annulateur est la mort supposée du Huastèque -.

-b) Passé antérieur.

C'est une variante du cas précédent (comme le parfait d'antériorité est une variante du parfait situationnel, 4.2.2.2.3), et elle est également très rare dans le corpus. Nous n'en avons trouvé d'exemple que dans des textes de type traité (4.1.3), où l'antériorité est posée par rapport à un présent générique:

(320)(XI,164) Ic pàti in mo-cocolil-ilòchtia cihuàtl, in tlà ð-mixiuh-ca, ànozo ð-mo-caxàni, in ð-mo-cocà-ya "Par (ce remède) guérit (prest. générique) la femme qui a des complications (mo-cocolil-ilòchtia litt. "revient en maladie", prest. générique) si elle a accouché (mixihui, pppft.!), ou qui a eu une rechute (mo-caxània, litt. "s'est désagrégée", pft.) si elle était malade (impft.)" L'imparfait comme le plus-que-parfait réfèrent à un état antérieur ou à un événement (rechute, aggravation); mais l'impft. ð-mo-cocà-ya (cf. aussi (313)) est le transfert du présent statique mo-cocò, alors que le pppft. ð-mixiuh-ca est le transfert du pft. ð-mixiuh (lui aussi statique: "elle a accouché - et elle est donc dans l'état de l'accouchée -")

(47) Malgré son absence dans les textes publiés (Horcasitas (1968) (1979), nous avons pu en vérifier la subsistance dans le D.F., en proposant à nos informateurs des exemples comme "j'avais construit un mur, mais il s'est écroulé".

(321)(XI,191) In iuhqui ò-mì-mic-câ cocōliztica: oncân àco-huetzi, chicāhuā "C'est comme ceux qui étaient presque morts (mi-migui, pqpft.) de maladie: par là ils se redressent, ils se renforcent" (Il y a avant le moment où ils se rétablissent un moment où l'on pouvait dire d'eux au pft.: ò-mì-mic-que "ils sont à moitié morts")

4.3.2.2.2. Le passé aoristique.

Comme l'aoriste (4.2.2.2.4), c'est essentiellement une forme de récit. Mais nous avons dit que le propre de l'aoriste était de faire disparaître le rôle du moment de l'énonciation. On peut donc se demander à quoi correspond dans ce cas le transfert au passé.

En fait, on a déjà vu à propos des préfixes directionnels (3.1.4.2) que le récit, s'il n'est pas mis directement en relation avec la situation de l'énonciation, connaît pourtant des phénomènes de centrifugation, qui entraîne une hiérarchisation des différents prédicats (et pas seulement sous forme de relations de subordination). Il y a donc place a priori pour un transfert interne au récit, par rapport au moment de référence d'un procès considéré comme central.

Mais ce transfert ne peut pas exprimer une simple antériorité. En effet, en cas de succession d'événements, ou bien ces événements sont non hiérarchisés, et ils apparaissent tous à l'aoriste (4.2.2.2.4, (173)-(176)⁽⁴⁸⁾), ou bien la relation d'antériorité donne lieu à une subordination, et on voit apparaître le parfait d'antériorité (4.2.2.2.3, (162)-(164)), puisque l'événement décrit par la principale prend sa place dans la situation résultant de l'achèvement de l'événement décrit par la subordonnée.

Telle n'est pas la perspective du plus-que-parfait, où le transfert est associé à une rupture de validité. Le procès exprimé au plus-que-parfait n'est pas celui dont l'achèvement laisse la place à un second (exprimé au parfait-aoriste ou à l'imparfait), mais bien celui dont le second annule les effets. L'événement

(48) Eventuellement au présent de récit (4.2.1.2.1.4, (40)-(41)).

s'est bien produit (de sorte qu'à un moment du passé on pouvait y référer en utilisant un verbe au parfait-aoriste), mais quelque chose est arrivé par la suite qui fait que c'est comme s'il ne s'était pas produit. Le plus-que-parfait ne correspond alors que rarement à la forme de même nom dans les langues européennes, comme on pourra s'en convaincre par les exemples qui suivent. C'est la forme du retour à la situation antérieure (généralement dans une relative dépendant d'un nom actant d'un verbe à l'aoriste):

(322)(XII.63) Auh in Españoles huel mochintin quin-teōcalhuī-
quē in īxquichtin tlēcō-cā in tivācāhuān "Et les Espa-
gnols précipitèrent en bas des temples (teōcal-huia,
ao.) tous ceux des guerriers (tiyacāhuān) qui y étaient
montés (tlēco, pqpft.)"

(323)(VIII.22) Huāl-mo-centlālī-quē in mexicā in moyāhua-cā
in xitīn-cā in īpampa yāōvōtl "Les Mexicains qui s'é-
taient dispersés (moyāhua, pqpft.), qui s'étaient dis-
loqués (xitīni, pqpft.) a cause de la guerre se réuni-
rent (mo-centlālīa, ao.)"

(324)(Ch.7,281) Huāl-mo-cuep-quē Āmaquēmēcān in Tlapechhuāquē
in Tlālmanalco ō-calac-cā "Les Tlapechuas qui étaient
entrés (calaqui, pqpft.) a Tlalmanalco retournèrent (mo-
cuepa, ao.) a Amaquemecan"

de l'événement annulé par un second (qui apparaît le plus souvent explicitement exprimé):

(325)(Ch.7,134) Ōmpa mal-ti-ca in tlātoāni Āxayacatzin in yā-
oc; auh yēhuātl ōmpa qui-māquixtī, qui-palēhuī in Que-
tzalmamalitzin "Le roi Axayacatl fut fait prisonnier
(mal-ti, pqpft.) a la guerre; et c'est Quetzalmamalitzin
qui le délivra, qui le secourut (ao.)"

(326)(Ch.7,148) In ic caxtolomēme īpilhuāntzitzintin Āxayaca-
tzin zan nō cihuāpilli... ōmpa qui-huāl-ītlān cē tlātcā-
ni in Ocuillān. In ic caxtolomēvi... zan nō cihuāpilli,
ōmpa qui-huāl-ītlān-ca in Ācōlhuācān Tetzōcō in Nezā-
hualpilli Ācamāpichtli; inin zan qui-mictī īpampa qui-
tlānxin "Le 17e des enfants d'Axayacatl était aussi une
princesse..., elle fut demandée en mariage par ("la de-
manda", ītlāni, ao.) un roi a Ocuilan. Le 18e..., égale-
ment une princesse, fut demandée en mariage par ("l'a-
vait demandée", pqpft.!) par Nezahualcoyotl Acamāpichtli
a Acolhuacan Tezcoco; ce dernier la tua (ao.) parce
qu'elle l'avait trompé (ao.!)"

(327)(Ch.7,201) Tēuctli mo-chīuh-ca... Auh zan nāuhpōhualil-huitl in on-tlatōcati-to "Il fut fait seigneur (ppft.) ... Mais il ne gouverna que 80 jours"

de l'événement qui échoue ou n'est pas mené à son terme :

(328)(XII,47) Yèhuātl huel tla-nāhuati-ca in Motēuczōma; auh in quin-huāl-nōtza-ya pipiltin àmo qui-tlācamati-yā "Moctezuma lui-même donna les ordres (ppft.); mais les nobles auxquels il s'adressait (impft.) ne lui obéissaient pas (impft.)"

(329)(XII,26) Aoc tle huel mo-chīuh in intlatōl... in ic qui-yōl-cuep-cā, in ic qui-yōl-malacachō-cā, in ic qui-tla-cuepi-lī-cā "Elles ne s'accomplirent pas ("ne purent plus rien se faire", ao.) les paroles par lesquelles, (les devins) l'avaient fait changer d'avis ("retourné le cœur", ppft.), l'avaient embrouillé ("enroulé le cœur", ppft.), l'avaient trompé ("lui avaient retourné des choses", ppft.)"

l'échec pouvant être exprimé simplement par une particule ou par un locatif :

(330)(XII,33) Nēpancā in om-mo-tlālī-cā "C'est en vain (6.2.2.7.3) qu'ils s'y installèrent (ppft.)"

(331)(XII,37) Oc nēn tla-nāhuati-ca in qui-tzàtzacua-z-quē in òtli "En vain (nēn, 8.1.2.5.2) il ordonna (ppft.) qu'ils barrent le chemin"

De même, l'occurrence d'un plus-que-parfait sans expression de l'événement annulateur doit se comprendre comme décrivant un événement provisoire :

(332)(Ch.7,223) Mo-tlālī-tzinō-to in Texcalyacac, oncān cē teōpancal-tepitzin qui-mo-quechi-lī-ca tlātoāni "Il alla (-to) s'établir à Texcalyacac, où le roi avait fait élever une petite église (probablement détruite par la suite)"

(333)(Ch.7,185) Oc cequintin Huēxōtzincā huāl-calac-cā nicān "D'autres Huexotzincas pénétrèrent ici" (cette occupation a été toute provisoire et les envahisseurs ont été rapidement repoussés)

(334)(Ch.7,74) Quim-mo-mācēhual-tī-cā in chālcā in matlatzincā "Les Chalcas asservirent (pour un temps) les Matlatzincas"

Une variante faible de l'annulation est l'expression du changement d'avis ou de comportement. Dans les deux prédicats qui se suivent, le sujet est le même; le second procès apparaît alors comme une correction ou une amélioration apportée au premier:

(335)(XII,57) Oc ìnchàchàn quin-huïca-câ, zâ tēpan quin-huâl-huïca-quē in teōithualco "(Les parents des guerriers morts) portèrent (pppft.) d'abord (oc, 8.1.2.6.2) (les corps chez eux, et finalement ils les portèrent (ao.) dans la cour du temple"

(336)(XII,62) Ōme huepantli qui-tlēcahuï-câ, ìhuān... teōcua-huitl in qui-tlēcahuï-quē "Ils montèrent (pppft.) deux poutres, puis... c'est du bois divin" qu'ils monterent (ao.)"

En tant qu'aoriste passé, le plus-que-parfait peut avoir une valeur gnominique. Celle-ci est restreinte à un type très particulier d'expression, dont nous n'avons relevé qu'une demi-douzaine d'occurrences dans le corpus: le verbe est mis en relation subjec-tale⁽⁴⁹⁾ avec un disjoncteur (5.2.6), interrogatif ou négatif, toujours humain dans les exemples relevés, en l'occurrence āc "qui" et ay-āc "personne":

(337)(VI,164) Āc qu-icnōpilhuï-ca in ō-ti-c-mo-mācēhuï? "Qui a (jamais) obtenu (pppft.) ce que tu as gagné par tes prières (ao.)?"

(338)(VI,89) C-ay-āc zan qui-mo-tēn-ītalhuï-ca in mā nēhuātl in, c-ay-āc zan qui-mo-cuï-lī-ca in tlatcōni, in tlamā-malōni "Car nul n'a (jamais) proféré "ça doit être moi", nul n'a (jamais) simplement pris pour lui les instruments pour porter à bras et sur le dos (= les renes du pouvoir)". (extrait du discours d'un roi à ses fils, visant à leur inculquer la modestie)

(339)(VI,10) Av-āc on-quīz-ca in mixpantzinco "Personne n'a (jamais pu) s'échapper de devant toi"

Il nous semble qu'ici encore on a un procédé de surcomposition (4.3.1.2.3) dont l'effet est assez clair: l'événement ne peut être

(49) On nous pardonnera cette circonlocution: si nous ne disons pas simplement que le sujet est un disjoncteur (interrogatif ou négatif), c'est parce que, comme nous le verrons, ce disjoncteur doit probablement être considéré comme le prédicat de la phrase.

prédiqué en Ā (moment de l'énonciation); il ne peut l'être en T (moment de référence antérieur); il ne peut l'être non plus par un transfert secondaire par rapport à T. On remonte ainsi la classe des moments d'occurrence possibles du procès dans le passé, et on ne le trouve pas: c'est l'une des constructions plausibles de l'irréalité.

Remarques. -A/ Les v.i. nemi "vivre, marcher" et mani "se répandre" ont un plus-que-parfait qui tend à absorber le parfait-aoriste et l'imparfait, v. 4.6.5.

-B/ Il y a au livre XII du CF une accumulation de couples pq-pft - impft. qui représente un type d'emploi dont nous n'avons pas trouvé d'autres exemples, et que nous traduisons ici littéralement:

(340)(XII,26) Auh qui-mo-yöllò-ì-ca, qui-mo-yöllò-tiā-ya, qui-mo-píc-tì-ca, qui-mo-píc-tiā-ya, qui-vöcox-ca, qui-vöcoya-ya, ic mo-yöl-nönötz-ca, ic mo-yöl-nönötza-ya, ìtic qui-mo-lhui-ca ìtic qui-mo-lhuiā-ya canā oztōc calaquì-z "Et (Moctezuma) s'était mis en tête ("en coeur"), il se mettait en tête, il avait fait le projet, il faisait le projet, il avait imaginé, il s'imaginait, il s'était proposé ("interpellé le coeur"), il se proposait, il s'était dit en lui-même, il se disait en lui-même d'aller (se cacher) dans quelque grotte"

Plus qu'un problème tenant au seul plus-que-parfait, il nous semble qu'il y a un problème de relation, ici transférée au passé, entre le parfait-aoriste et l'imperfectif. Ce qui est exprimé, c'est qu'une fois le procès achevé, alors il se reproduit. Dans ce cas: une fois l'idée formée ou la décision prise, Moctezuma la remet en cause. Un magnifique exemple de l'utilisation des opposition aspectuelles pour exprimer la velléité et l'irrésolution.

4.3.3. L'irréel.

4.3.3.1. Morphophonologie.

Le suffixe est |~skia| (ou peut-être |~skiya|, v. ci-dessous), où |~| marque la base 3 comme au futur (4.2.3.1). Il peut recevoir l'"augment" (4.2.2.1) /ð/ (v. p.ex. ci-dessous (346)-(348)).

La graphie <-zquia>, constante dans le corpus, peut représenter aussi bien /-skia/ que /-skiya/. Il est plus que probable qu'il s'agisse d'un suffixe complexe, où /-s-/ est celui de futur. Il est en revanche douteux que la partie /-ki-/ représente le suffixe participial (qui ne fournit que des dérivations de type nominal, cf. 5.2.3). Peut-être le suffixe complexe est-il une réduction morphophonologique de /-s-neki-ya/, imparfait de l'auxiliaire modal "vouloir", "être prêt à" (7.2.3.2.1). Les deux constructions apparaissent d'ailleurs en redondance dans un passage :

(341)(XII,26) Cholō-zquia, cholō-z-nequi-ya, mo-chōltī-zquia,
mo-chōltī-z-nequi-ya, mo-tlātī-zquia, mo-tlātī-z-nequi-
ya "Il aurait bien fui, il voulait fuir, il se serait
 bien enfui, il voulait d'enfuir, il se serait bien ca-
 ché, il voulait se cacher"

ce qui ne constitue évidemment un argument ni pour ni contre l'éty-mologie suggérée, mais témoigne d'une évidente parenté sémanti-que. En l'absence d'argument vraiment décisif, nous ferons par convention comme si le suffixe était synchroniquement inanalysa-ble, et de forme /-skia/.

4.3.3.2. Emplois et valeurs.

Nous sommes à notre connaissance à l'origine de la dénomination d'irréel. Cette forme n'est pas mentionnée par Olmos (1547), ni par Rincón (1595). Carochi (1645) ne parvient pas à lui trouver un nom⁽⁵⁰⁾, et de même Aldama y Guevara (1754), qui parle de "una voz peculiar de subjuntivo". Andrews (1975) fait comme souvent appel à une composition avec un hypothétique verbe -quia (/ -kia/?), dont on ne sait trop s'il est ici au présent ni pourquoi, contrairement à tous les autres, il n'apparaîtrait qu'à une seule forme aspecto-temporelle⁽⁵¹⁾.

(50) Il parle (p.427) de "un tiempo de subiunctiuo, muy frecuente, que se forma del futuro, añadiendole quia"

(51) Objection qu'on pourrait d'ailleurs aussi opposer à l'hypo-thèse étymologique /-s-neki-ya/ (v. plus haut), dans laquelle l'i-dée d'un auxiliaire à l'imparfait cadre cependant mieux avec les valeurs de l'irréel.

L'irréel complète le transfert au passé des formes fondamentales: comme l'imparfait transfère le présent-imperfectif et le plus que parfait le parfait-aoriste, il correspond à un transfert du futur-prospectif. Autrement dit: il marque qu'à un moment de référence T antérieur au moment de l'énonciation T, un procès pouvait être envisagé de manière prospective (4.2.3.2) et donc exprimé au futur. Mais quel sens le transfert a-t-il dans ce cas? Car un événement qui doit se produire par rapport à un moment passé, s'il s'est effectivement produit, ou bien est exprimé au futur (on est transféré purement et simplement en T, qui devient point d'ancrage des relations aspecto-modales:

- (342)(II,187) Ômpa m-îtôtiâ-vâ... in ìcuâc ve miqui-z-quê
 "C'est là qu'ils dansaient... quand ils allaient mourir" (et non miqui-zquia)

ou bien est exprimé au parfait-aoriste (c'est simplement un événement qui est arrivé après un autre, et est considéré sous le même aspect perfectif ou aoristique):

- (343)(C.522) Ca tēhuâtzin ô-ti-nēch-mo-cuitlahui-ltî-lî in ic
ô mohuântzinco ni-calac tēpancalco "C'est toi qui m'as obligé (pft.) à entrer (calaqui, pft.!) avec toi au palais"

- (344)(Pl.3) Ca yēhuâtzin ô-qu-îtô, ô-qui-vôcox... in ic ô-ti-yôl, in ic ô-ti-tlâcat "C'est lui qui a dit, qui a conçu (pft.) que tu vives, que tu naisses (pft.!)"

- (345)(Ch.7,162) Quim-polô-co in Ahuitzôtzin, in ic aocmo mo-tlâlî-quê "Ahuitzotl destitua (litt. "détruisit", poloa; -co: accompli introverse, 4.5.) (les princes), de sorte qu'ils se se réinstallèrent plus" (ou: "... pour qu'ils ne se réinstallent plus")

Selon qu'il est envisagé depuis T ou depuis T, le procès apparaît donc respectivement au futur ou au parfait-aoriste. Pour que l'irréel puisse être utilisé, il faut que le transfert se produise, mais que l'événement envisagé prospectivement en T ne soit pas révolu en T: autrement dit, qu'il n'ait pas eu lieu. D'où le terme que nous avons proposé, et qui correspond bien à l'irréel du passé tel qu'on le connaît dans la grammaire latine: on vérifie

en \mathcal{C} qu'un certain événement ne s'est pas produit, et on énonce les conditions auxquelles il aurait pu se produire (subordonnée conditionnelle). En nahuatl, dans de telles constructions, la principale est à l'irréel et la subordonnée à l'éventuel (4.4.3), avec / δ / dans les deux formes si l'on est en discours:

(345)(C.427) In tlā δ -xi-nēch-tequibanoā-ni, ca δ -ni-nitz-tla-xtlahuī-zquia "Si tu avais travaillé (-ni, éventuel) pour moi, je t'aurais pavé (ixtlahuia, irréel)"

Mais l'irréel n'apparaît pas seulement dans les principales des constructions conditionnelles. On le trouve aussi en indépendante ou en subordonnée, pour exprimer simplement qu'un événement qu'on pouvait attendre ne s'est pas produit. On a en général / δ /:

(347)(VI,223) In tlā acā δ -nēch-tolīnī, δ nō ni-c-tolīnī-zquia "Dans les cas où quelqu'un m'a fait du mal (tolīnī), et qu'à mon tour j'aurais bien voulu (irr.) lui faire du mal..."

(348)(VI,223) In tlā tēcuāni δ -nēch-cuā-zquia, ānozo toro δ -nēch-cuācuahūi-zquia... "Dans les cas où un fauve a failli (irr.) me manger, ou un taureau a failli m'encorner..."

sauf dans l'expression Zā tepitōn in ic P litt. "ce n'est plus qu'un peu, la façon dont P" (où P est un verbe à l'irréel) = "il s'en est fallu de peu que P":

(349)(C.530) Zā tepitōn in ic ti-miqui-zquia "Il s'en est fallu de peu que tu ne meures"

(350)(C.509) Zā huel tepitōn in ic ni-c-mācāhua-zquia in nāpi-lōi "Il s'en est vraiment fallu de peu que je ne laisse tomber ma cruche"

En récit (toujours sans / δ /), on retrouve les effets du futur: prévision (erronée) ou intention (non suivie d'effet), en subordonnée:

(351)(Ch.7,34) C-on-nequi-vā in on-nāl-quīza-zquiā in ilhui-catl īltic, in ic δ mpa qui-m-āxi-lī-zquiā in Totēucvo Dios "Ils voulaient atteindre le coeur du ciel, pour y rencontrer Notre Seigneur Dieu"

- (352)(Ch.7,303) Ōxitin iglesia mavor, oncân mo-chihua-zquia concilio "L'église métropolitaine, où aurait dû avoir lieu le culte, s'effondra"
- (353)(XII,33) Quim-ihua oc cequintin tētlachihuiānimē in ic quin-tla-chihui-zquiā "(Moctezuma) envoya d'autres jeteurs de sorts pour qu'ils jettent des sorts (aux Espagnols)"

mais aussi en principale :

- (354)(Ch.6,13) Tēch-cuī-lī-zquiā cuahuatl in ōmpa Tōtōmihuacân Cuāxōchpan Españoles "Les Espagnols voulaient nous prendre (cui) le bois de Totomihuacan Quaxochpan"
- (355)(III,35) Oncân qui-huāl-cuepa-zquiā in tlātlācatecolō, qui-huāl-ilōchtī-zquiā "Les démons voulaient le faire revenir, ils voulaient le faire retourner"
- (356)(Ch.7,93) Yēhuātl tlātōcāti-zquia in ĩntiachcāuh... auh āhuel mo-chihuh "C'est son frère aîné qui aurait dû résumer (tlātōcāti)... mais ça ne put se faire"

modalité "devoir" ("aurait dû"), parfois difficile à distinguer de la simple prévision :

- (357)(I,69) Macihui in vēcnemilicē, ca āmo qui-mo-teōtī-zquiā "Rien que (Quetzalcoatl) fut vertueux, ils n'auraient pas dû le diviniser"
- (358)(XII,95) Huāllā quē in quim-palēhui-zquiā mexicā "On vit venir les Mexicains qui auraient dû le secourir"

possibilité et risque :

- (359)(Ch.7,243) Ātl quiz in ic polihui-zquia āltepētī "Il y eut une inondation ("de l'eau sortit") de sorte que la ville faillit disparaître"
- (360)(IV,71) Āmo ipanti-c in ic chuīti-zquia "Ça ne lui est pas arrivé, ce par quoi il aurait pu être en danger"

Ces exemples sont souvent liés à un plus-que-parfait :

- (361)(XII,96) Auh in iuh qui-mo-lhuī-cā, in iuh qui-chihua-zquiā Xōchimilcā, zan ic tēch-nāhual-polō-zquiā "Et comme les Xochimilcas se l'étaient proposé, comme ils auraient voulu le faire, ils nous auraient détruits (ou: ils voulaient nous détruire) par sorcellerie"

- (362)(III,2) C-on-cui-zquia in ihuitl in ixillan ð-qui-tlalli-
ca, aoc tle qu-ittā-c "Elle voulait prendre les plumes
 qu'elle avait mises à sa taille, (mais) elle ne vit plus
 rien"
- (363)(Ch.7,93) Ilpī-lō-cā in huēh.ē Motēuczōma Ilhuicaminatzin
ihuān Tepōlopitzin...: ðmpa micī-lō-zquia in Chāleo...
auh zan huāl-cholō-quē "On fit prisonniers (pppft.) Moc-
 tezuma l'Ancien Ilhuicamina et Tepolomitzin...: ils de-
 vaient (irr.) être mis à mort à Chalco..., mais ils s'é-
 chappèrent"

Le transfert-prospection peut être ramené au moment de l'énon-
 ciation, ou en un moment □ quelconque (type du traité). L'irréel
 marque alors qu'un événement qui devrait se produire ne se produit
 pas. On a alors un irréel du présent, caractérisé par l'absence
 systématique de /ð/, et qu'on trouve comme l'irréel du passé en
 conditionnelle:

- (364)(C.427) In tlā xi-nēch-tequipanā-ni, ca ni-nitz-tla-
xtlahuī-zquia "Si tu travaillais pour moi, je te paie-
 rais" (cf.(35...))

mais aussi dans d'autres types de subordonnées ou en indépendante,
 avec les effets habituels, "vouloir"/"devoir":

- (365)(VI,223) Ipampa in notēpalēhuīliz nēch-tlazōtla-zquia
 A cause de mon aide, il devrait m'aimer"
- (366)(X,189) M-ītō-zquia mexicatl, ic on-ixpolihui in m-ītōa
mexicatl "On devrait dire mexicatl, et c'est par une
 altération qu'on dit mexicatl"

ou "pouvoir", "risquer", etc.

- (367)(VI,136) Mā oc imixpan! Ca vēhuāntin anēch-mo-tlātlaughti-
zquiā "Si seulement ils étaient encore là! Ce sont eux
 qui vous prieraient"
- (368)(IV,2) Qui-m-ītlacalhuia in imācēhual ve-zquia "Il dété-
 riore ce qui pourrait être sa récompense"
- (369)(Pl.27) Ca ð-ti-c-tlāz, ð-ti-c-māpēuh in ic ti-mo-zcali-
zquia, in ic ti-tla-chiva-zquia "Tu as rejeté, tu as re-
 poussé ce qui pourrait te donner de la raison et de la
 maturité ("ce par quoi tu te réveillerais, ce par quoi
 tu regarderais")"

4.4. Modalités et éventualités.

Nous regroupons ici trois formes dont les deux premières se situent en dehors de l'assertion (et sont caractérisées morphologiquement par une formation de pluriel aberrante), et dont la troisième occupe une place à part par sa polyvalence aspectuelle et modale (en jouant sur la classe des occurrences du procès, elle est compatible avec l'assertion et l'absence d'assertion)

4.4.1. L'impératif-optatif.

4.4.1.1. Morphophonologie.

Il est formé sur la base 3 du verbe (celle du futur, 4.2.3.1), sans suffixe au singulier. Autrement dit, il est identique au présent, sauf sans le type /-va/ où le /-a/ final disparaît.

A la 2e personne du singulier et du pluriel, les préfixes |t-| et |am-| sont remplacés par |š-| (cf. 3.1.1, tableau (1)).

Au pluriel apparaît un suffixe /-kân/. Devant ce suffixe, les voyelles se trouvent allongées dans les mêmes conditions qu'au futur (4.2.3.1), alors qu'au singulier, en l'absence de suffixe, elles sont brèves en vertu de la règle d'abrégement des voyelles en finale absolue de mot non monosyllabique (|-v*| → /-v*/):

- (370a) |š-koči[~]| → /ši-koči/ xicochi "dors"
 |š-koči[~]-kân| → /ši-koči-kân/ xicochicân "dormez"
 (370b) |š-k-nōca[~]| → /ši-k-nōca/ xicnōtza "appelle-le"
 |š-k-nōca[~]-kân| → /ši-k-nōca-kân/ xicnōtzacân "appelez-le"
 (371a) |š-k-λāliā[~]|⁽⁵²⁾ → |š-k-λāli| → /ši-k-λāli/ xictlāli
 "pose-le"
 |š-k-λāliā[~]-kân| → /ši-k-λāli-kân/ xictlālicân "posez-le"

(52) Nous reproduisons ici l'hypothèse de formes de base |-iā|, |-ōā|, provoquant des voyelles longues à l'impératif-optatif pluriel et au futur, et des métathèses à l'imparfait (4.3.1.1) et à l'éventuel (4.4.3.1). Quant au passage de la forme apocopée |š-k-λāli| à la forme phonologique /ši-k-λāli/, elle suppose l'application de deux règles (abrégement de |-i| en finale et développement de /i/ d'appui entre les deux consonnes initiales), pour lesquelles nous n'avons pas d'indice d'ordre relatif: nous réduisons donc ces deux opérations à une seule.

(371b) |š-panō̄| → /ši-pano/ xipano "passe"

|š-panō̄-kān| → /ši-panō-kān/ xipanōcān "passez"

En dehors de la 3e personne, l'impératif-optatif doit être accompagné d'une particule, soit /mā/, soit /lā/, v. ci-dessous⁽⁵³⁾.

Remarque. Le suffixe de pluriel /-kān/ est très curieux. Les diverses marques de pluriel du nahuatl, tant verbales que nominales, sont toutes terminées par /-'/ (qui remonte sans doute à un ancien */-t/) ou par /-n/ (qui peut remonter à */-m/). Les suffixes pluriphonématiques sont en général décomposables: par exemple, /-ke'/' est bien composé de |-k-| (suffixe participial) + |-ʔ|; de même le suffixe nominal /-me'/' a sans doute pour origine |-m-| (suffixe nominal, qui apparaît généralement comme /-in/ après consonne, 5.2.1.2) + |-ʔ|. Il est très peu vraisemblable que /-kā-/' soit ici le suffixe participial, qui n'apparaît que sur la base 2 et serait sémantiquement incompréhensible. Faut-il voir dans /-kān/ une adjonction tardive du suffixe locatif /-kān/ (5.2.2.6.1), un peu comme certains grammairiens ont cru déceler dans le -tō de l'impératif dit "futur" en latin une ancienne forme ablativale *-tōd "à partir d'ici"? Outre que cette interprétation n'est pas totalement convaincante sémantiquement, elle se heurte là encore au fait que /-kān/, dérivation locative déverbale liée au suffixe participial, apparaît elle aussi exclusivement sur la base 2.

4.4.1.2. Emplois et valeurs.

Les valeurs de l'impératif-optatif ne sont pas sans parenté avec celles du futur-prospectif - et en cela, la parenté morphologique n'est peut-être pas fortuite. Elles prennent leur source dans une situation où, en l'absence de réalisation du procès de référence, celui-ci ne peut être présenté comme certain. Mais alors que le futur-prospectif correspond à la construction des conditions qui malgré tout permettent l'assertion (4.2.3.2.1), en employant l'impératif-optatif, l'énonciateur assume la non-assertion, c.-à-d., l'absence de choix entre les propositions contradictoires P et non-P. Et pourtant, l'équipossibilité de P et non-P

(53) Sauf dans des cas très rares et très typés, v.(406)-(409).

n'est pas ce qui est exprimé par cette forme, qui opère une sélection entre les deux propositions contradictoires (et pour cette raison est compatible avec la négation). Cette sélection peut se faire de deux manières: comme une option ou comme une hypothèse.

4.4.1.2.1. Option.

On ne dit pas que le procès se réalise (ou se réalisera) ou non, mais on en valorise la réalisation au détriment de la non-réalisation (ou vice versa pour la même forme accompagnée de la négation). L'un des deux termes de l'alternative se voit attribuer un jugement de valeur préférentiel (type: "c'est P qui est bon, et non-P mauvais", ou le contraire), et est en tant que tel retenu par l'énonciateur. Le cas statistiquement dominant (mais non structurellement privilégié) de cette valeur est l'emploi injonctif ou impératif, qui apparaît dans sa forme pure avec un sujet de 2e personne: valoriser l'un des membres d'une alternative propositionnelle revient dans ce cas à demander à l'interlocuteur de réaliser le procès correspondant, demande qui pourra osciller entre l'injonction et l'invitation polie:

(372)(C.418) Notlan xi-mo-tlāli "Assieds-toi (mo-tlāli) à côté de moi"

(373)(C.493) Xi-c-pēpena in tlein ti-c-cualitta "Choisis ce qui te plaît"

(374)(AC.5) In ô-qui-huāl-cuī-c xi-qu-itta-cān "Ce qu'il a apporté, regardez-le"

L'impératif peut être accompagné de la particule /mā/ (8.1.1.7) qui semble ajouter une connotation de respect ou d'affection⁽⁵⁴⁾ (v. à ce propos la forme honorifique, 3.4.3.2, et sur le suffixe /-cin/, 5.1.2.5.2):

(375)(C.501) Mā xi-c-mo-tla-pōpolhuī-li, ca oc piltōntli "Pardonne-lui, c'est encore un enfant"

(376)(VI,147) Nōtēucvōtztizinhuān, mā tlāltitech xi-m-āxi-tī-cān "O mes seigneurs, laissez-vous aller à terre"

(54) (C.425): "Este mā, es nota de imperatiuo, y de optatiuo, y suele dexarse en la segunda persona singular, y plural del imperatiuo; y mas quando se manda a algun inferior, sino es que se le quiera mostrar amor; y assi el amo a su criado dize, xitlachpāna barra; y con el mā, parece que se ruega, o que se anima a que hazan algo".

ou plus rarement de la particule /la/ (8.1.1.8), qui est le plus souvent la marque de la subordination conditionnelle, et semble ajouter un surcroît de déférence ou d'insistance⁽⁵⁵⁾;

- (377)(C.502) Tlā oc vē xo-c-om-mo-cāhui-li in "Veuille plutôt (vē) laisser (hon.) cela"
 (378)(C.496) Tlā zā vē xi-mo-huīca, ca ve teōtlacti "Il vaudrait mieux que tu t'en ailles, car le soir tombe"
 (379)(C.521) Tlā xi-mo-cāhua-cān, zan mach an-tlātoā "Si vous cessiez un peu? Vous ne faites que parler"

La négation de l'impératif est toujours /mā-ka(-mo)/, composé de /mā/ (3.1.2.4.3), et jamais simplement /a'(-mo)/, ni /la-ka(-mo)/, qui est réservé aux emplois hypothétiques:

- (380)(C.513) Mācamo xi-cochi in oc ic tē-machtī-lo "Ne dors pas pendant la classe ("tant qu'on enseigne")"
 (381)(VI,143) Mācamo xi-qu-itta in tlein àvéctli "Ne regarde pas ce qui n'est pas bien"

A la 1^e et à la 3^e personnes, les particules /mā/ ou (plus rarement) /la/ ne peuvent manquer. Les valeurs sont celles qu'on peut attendre du changement de personne. A la 1^e p. du pl. (avec un nous de type inclusif, 3.1.2.3.1), on a l'expression de l'exhortation, dans laquelle l'injonction garde une certaine place:

- (392)(C.499) Mā ti-tla-cuā-cān, ca ve nepantlā tōnatiuh "Man-
 œons, car c'est déjà midi"
 (333)(C.503) Palae, tla oc t-on-t-āhuiltī-cān "Paul, si nous
 nous amusions un peu?"
 (394)(C.525) Mā ti-to-mā-iztlacō-cān, mā ti-to-mā-patla-cān
 "Venons-en aux mains, défendons-nous"

A la 1^e p. du sg.⁽⁵⁶⁾, la valorisation correspond à l'expression d'un voeu ("je voudrais bien V"), qui est souvent associé à une demande implicite ("laisse-moi V", cf. l'emploi de let en anglais):

(55)(C.425): "Y en lugar del mā, se usa también el tlā, que aun es mas comedido, que el mā, y con el se ruega o se anima mas que el mā".

(56) Et probablement à une 1^e p. du pl. exclusive, bien que nous n'ayons pas rencontré d'exemple de ce type.

- (385)(C.502) Quēmmān ti-mo-tla-cua-ltī-z? - Mā oc ni-tlami in ni-no-teōchihua "A quelle heure vas-tu manger? - Il faut d'abord que je finisse de prier" (ou: "... laisse-moi d'abord finir de prier")
- (386)(AC.5) Tlein nonacayo? Mā ni-qu-itta "Qu'est-ce que c'est que mon corps? Laisse-moi voir" (ou: "fais-moi voir")
- (387)(VII,8) Mācamo ni-miqui tēteōé! "Je ne veux pas mourir, o dieux!"

A la 3e p., on peut avoir un ordre médiatisé (donné à une 2e p. pour être transmis à une 3e):

- (388)(C.502) Mā oc mochintin mo-vōlcuītī-cān "Que tous d'abord (oc) se confessent"
- (389)(C.524) Mā huāl-mo-huīca "Qu'il vienne (hon.)"
- (390)(AC.6) Mā huāl-calaqui-cān "Qu'ils entrent"

ou en général un effet modal volitif ou déontique (4.2.3.2.3), qui définit traditionnellement la valeur optative proprement dite:

- (391)(C.470) Mācamo qui-mo-nequi-lti in Totēucyo "Puisse Notre Seigneur ne pas le vouloir (hon.)"
- (392)(C.529) Mā oc huālcā mopān mo-chīhua "Puisse-t-il t'arriver (litt. "se faire sur toi", mo-pan) encore davantage (de malheurs)"
- (393)(VI,157) Tlā zan nō nicān m-īto in māhuizticātōntli "Il faut dire ("que se dise", m-ītoa) encore ici une chose étonnante"
- (394)(C.500) Tlā mo-zcaltī in totēlpōch "Il faut d'abord (attendre que) notre garçon grandisse" ("devienne raisonnable", mo-zcaltia) (délibération des parents qui songent déjà à marier leur fils)

En subordination, on trouve l'impératif-optatif dépendant de verbes marquant la volonté ou l'intention⁽⁵⁷⁾:

- (395)(C.512) Ni-c-nequi, mā canāpa n-itztēhua "J'ai envie de partir ("que je parte") n'importe ou"
- (396)(C.521) Ō-tla-vēyecō in mā nēch-ceya-lti "Il a essayé de me convaincre ("faire être d'accord", ceya-ltia)

(57) La forme la plus courante est cependant le futur, cf. (226)-(228).

- (397)(VI,25) Qu-ìtlani-liã-vã in mã cuêlê miqui in tlãtoãni
 "Ils demandaient (a Tezcatlipoca) que meure (miqui) plu-
 tot (cuêl-ê) le (mauvais) roi"

Une variante "atténuée" de la valorisation optative est la ré-
 signation ou l'acceptation: l'éventualité n'est pas souhaitable en
 tant que telle pour l'énonciateur, mais il l'accepte faute de
 mieux ("c'est bon quand même", "ça pourrait être pire", "ça ne
 fait rien", "d'accord"...). Cette valeur, plus rare, peut appa-
 raître à toutes les personnes:

- (398)(Pl.21) Mã acã in qu-ìto, mã acã in qui-nêxti... mãcamo
têhuãtl in ti-qu-ìtô-z "Laisse les autres le dire (les
 mauvaises actions dont tu as été le témoin), laisse les
 autres le dévoiler (litt. "que ce soit quelqu'un qui le
 dise, que ce soit quelqu'un qui le dévoile"),... que ce
 ne soit pas toi qui le dises (fut.)"
- (399)(X,130) Mã ìciuhcã tlami in tãnacãvõtli: to-c-on-cuã-z-quê
 "Tant pis si la récolte s'achève (tlami) rapidement
 (litt. "puisse-t-elle vite s'achever"); nous mangerons
 des herbes"
- (400)(VI,91) Mã x-ìtô-lo in quênin t-ìtô-lô-z, mã zã iuh xi-
polihui in quênin ti-polihui-z "Laisse parler de toi
 (litt. "puisses-tu être dit", opt.) comme on doit (fut.)
 parler de toi, laisse-toi disparaître comme tu dois dis-
 paraître"
- (401)(C.512) Mã ni-c-mãma, in tlãcamo iuhqui ic etic "Je ne
 demanderais pas mieux que de le porter (mãma), s'il n'é-
 tait pas aussi lourd"

4.4.1.2.2. Hypothèse.

Ici, la sélection de la valeur P ou non-P correspond non à un
 jugement de valeur, mais à la construction d'une situation suscep-
 tible de se réaliser. On ne dit pas que le procès aura lieu ou
 non, mais on prend sa réalisation ou sa non-réalisation comme base
 d'un raisonnement implicatif. On a alors un conditionnel de type
 potentiel (c.-à-d., une hypothèse portant sur le futur), qu'on voit
 apparaître essentiellement dans des subordinées introduites par
in tlã (8.1.1.8), avec une principale au futur:

- (402)(Pl.27) In tlã iuh xi-c-chihua... ti-nêci-z in ti-tuêyi-
tlahuêlilôc "Si tu agis ainsi... tu apparaîtras comme un
 grand insensé"

(403)(II,94) In tlācano xi-nēch-maca, ni-mitz-el-xapotla-z
 "Si tu ne m'en donnes pas, je te percerai la poitrine"

(404)(VI,154) Tlā nel ni-c-tequipano, tlā nel mo-chīhua...
āzo ni-tla-xtlapal-lāli-z "Même si j'y travaille, même
 si ça marche..., peut-être vais-je tout mettre de tra-
 vers"

A vrai dire, on peut se demander si les impératifs précédés de tlā (p.ex. (377)-(379)) ne peuvent pas être considérés comme des hypothèses dont seule l'interprétation peut devenir après coup injonctive ("et si tu faisais cela...?"), la principale implicite étant bien entendu la valorisation ("... ce serait préférable").

Une variante de l'hypothèse est, comme au futur, le parcours d'éventualités. Mais la démarche est différente. Le futur en tant que forme assertive retient l'une des éventualités pour dire qu'elle est susceptible de se produire (d'où l'expression de la modalité pouvoir). Avec l'optatif, c'est l'absence de choix qui est exprimée, et tout comme dans le cas de l'interrogation ou de la concession, ceci peut se faire à deux niveaux: au niveau propositionnel ou au niveau syntagmatique.

-a) Au niveau propositionnel, l'absence de choix ne concerne pas les contradictoires P/non-P, mais un ensemble de schémas prédicatifs $\{P_1, P_2... P_n\}$, qui représentent autant d'événements possibles. On a ici le plus souvent la combinaison de particules /mā s(o)/, /mā no-s(o)/ ou /nā no-s-e'/ (8.1.2.2.5.4), répétée devant une série de verbes: c'est l'expression de l'incertitude:

(405)(VI,37-38) Mā no-c-ē cuēl mo-cuiltono, mo-tlamachtli in
mācēhualli..., mā no-c-ē zan ye cuēl nelli mo-chīhua...
in huāl-temō-z-quē tzitzitzimī "Peut-être le peuple va-
 t-il enfin être riche (mo-cuiltono) et prospère (mo-
tlamachtli)... ou peut-être que finalement ça va se pro-
 duire (mo-chīhua)..., que les démons descendent sur
 terre"

-b) Au niveau syntagmatique, le parcours d'éventualités est exprimé, non par la particule mā, mais par un interrogatif (5.2.6 et 6.2.3.1), représentant une classe d'actants ou de circonstants entre lesquels on ne peut choisir, ou dans laquelle on ne trouve rien d'adéquat. C'est l'expression de l'impuissance:

- (406)(VI,230) Cāmpa x-om-pāti "Où veux-tu trouver remède (pā-ti "guérir")?" (se dit a un désespéré)
- (407)(III,42) Quēn xo-c-on-chīhua? "Comment veux-tu t'y prendre ("le faire")?"
- (408)(X,166) Cān mach m-īto in tōltēcacalli? "Comment ("où") pourrait-on parler des maisons tolteques?" (= elles sont tellement admirables...)(58)
- (409)(VI,59) Āc mach qu-īto, āc mach qui-tōcāvōti? "Qui pourra jamais en parler, qui pourra jamais le nommer?"

4.4.2. Le vétatif.

4.4.2.1. Morphophonologie.

Le vétatif est toujours précédé de la particule mā (v. 4.4.1.1 et 3.1.1.7), mais la négation est mā à(mo) et non mācamo (v. (418) et (426)-(427)). Contrairement à l'impératif-optatif (4.4.1.1), il a à la 2e personne les préfixes habituels |t-| et |am-|.

Il est formé sur la base 2 (brève) du verbe (4.2.1.1), sans suffixe si elle est terminée par consonne (types /-Ca/, /-Ci/, /-Va/, /-C(a)a/):

- (410a) mā ti-c-chīuh "évite de le faire (chīhua); mā qu-ītō "puisse-t-il ne pas le dire (ītoa)"; mā ti-tla-cuā "ne mange pas (cuā)"

Si la base 2 est terminée par voyelle (type /-C⁺a/, /-C⁺i/, /*(C)i/), on voit apparaître une occlusion glottale qui peut être, soit un effet d'abrègement, soit plus probablement un ancien */-t/. A vrai dire, ceci n'est garanti que dans un exemple de Carochi:

- (410b)(C.496) Mā mopantzinco tla-yohuā "Puisse la nuit ne pas tomber sur toi"

Au pluriel apparaît un suffixe /-tin/, aberrant comme le /-kân/ d'optatif, puisqu'il n'est autrement attesté que comme pluriel nominal (5.1.2.2):

(58) L'interprétation de <mjto> comme un parfait-auriste (Dibble et Anderson: "Wherefore was it called a Tolteca house?") est donc erronée.

(410c) Mā an-qui-chiuh-tin "Évitez de le faire"; mā qu-ìtò-tin "puissent-ils ne pas le dire", etc. (59)

Nous n'avons pas d'exemple de vétatif construit sur verbe en /-o/ (ni d'une manière générale sur passif-impersonnel en /-wa/ ou /-(1)o/, 3.3): il est remplacé par l'impératif-optatif accompagné de la négation, ce qui montre bien la relation de quasi-antonymie des deux formes modales, que nous allons examiner ci-dessous.

4.4.2.2. Emplois et valeurs.

L'appellation apparaît chez Olmos (1547), qui parle de imperativo vetativo, o avisativo. Rincón (1595) et Carochi (1645) n'en gardent que vetativo, ancrant ainsi une tradition que nous suivons, bien que le terme soit inexact dans la mesure où cette forme n'exprime pas une interdiction - l'interdiction proprement dite est exprimée par l'impératif avec la négation - :

(411)(C.479) Mācamo xi-nēch-tlàtōl-cotōna "Ne me coupe pas la parole"

Il s'agit bien plutôt d'un monitif, forme qui exprime l'existence d'un danger, d'un risque encouru - et ce à toutes les personnes - :

(412)(C.426) Mā ti-huetz "Attention à ne pas tomber (huetzi); (ibid.) Mā ìpan ti-mic in motlàtlacōl "Veille à ne pas mourir (miqui) en état de péché ("sur tes péchés)" (Mācamo xi-huetzi serait sans doute aussi "bizarre" que pourrait l'être xi-huetzi et sa traduction française "tombe!", à cause du caractère involontaire du processus de référence; même chose pour mācamo xi-miqui)

(413)(C.498) Chico xi-qu-ìcuani in nechca tetl, mā ic mo-tepōtlamì in tlàtoāni "Ecarte sur le côté cette pierre-là, que le roi ne trebuche pas dessus"

(59) Nous n'avons pas d'indice de ce qui se passe au pluriel dans les bases 2 vocaliques. Si /-tin/ doit être analysé comme |-t-m|, où |-m| marque le pluriel, et |-t| le vétatif (disparaissant après consonne et maintenu comme /-'/ après voyelle), alors on peut supposer que le vétatif pluriel correspondant p.ex. à huetzca "rire" sera mā anhuetzcatin (/aN-wecka-tin/). Si telle n'est pas l'étymologie de /-tin/ (et si le /t/ y est sans rapport avec l'occlusion flottante apparaissant dans (410b)), alors il sera mā anhuetzcatin (/aN-wecka-'-tin/).

- (414)(C.445) Mā n-amēch-on-no-māuh-tī-lī ā noxocovōhuāné "Il ne faut pas que je vous effraie, mes enfants" (dit par quelqu'un qui arrive à une heure indue)

On le trouve ainsi en subordination dans des finales négatives exprimant ce que l'on veut éviter (cf. angl. lest "de peur que"):

- (415)(VI,93) Quim-itti-tiā-yā in pillōtl... in mā itlā ic qui-tlīllōtī-tin, ic qui-catzāuh-tin, ic qu-īzolō-tin in tlācamecayōtl "(Les souverains) enseignaient (à leurs enfants) la noblesse... afin que d'aucune manière ("pas par quelque chose", itlā ic) ils ne noircissent, ils ne salissent, ils ne détériorent la lignée"
- (416)(XII,53) Auh in Motēcucōmatzin ihuān in Itzcuāuhtzin, quin-chīmal-caltīā in Españoles in mā quim-min-tin in mexicā "Et quant à Moctezuma et Itzquauhtli, les Espagnols leur font un mur de boucliers pour que les Mexicains ne leur lancent pas de flèches (mina)"
- (417)(VIII,57) Tlātoāya in tlātoāni... in mā acā qui-tla-chī-chīhui-lī altepētī "Le roi disait (des formules)... pour éviter que quelqu'un ne jette un sort à la cité"

ou après des verbes exprimant la crainte:

- (418)(XII,77) Ye qu-īmacaci-yā... in mā āmo quim-īmachitī-tin in īnyāōhuān "Ils redoutaient... de ne pas pouvoir reconnaître leurs ennemis"
- (419)(VII,8) Mo-māuhtīā-yā... mā nelli mo-quimich-cuep-tin "Ils avaient peur... de se transformer (mo-cuepa) pour de bon (nellyi) en souris (quimich-in)"

La parenté morphologique avec l'aoriste n'est peut-être pas fortuite, puisqu'il ne s'agit pas d'une simple valorisation négative, antonymique de la valorisation positive de l'optatif. Il y a bien un procès envisagé, et sur lequel porte un jugement de valeur péjoratif, mais on souhaite que le risque d'occurrence soit passé sans donner lieu à la réalisation. Ce qui est visé ici, ce n'est pas la négation de la réalisation, c'est le moment où l'on se rend compte de sa non-réalisation, où le risque est passé. Dans cette perspective d'annulation, l'espace du déroulement est évidemment ramené à zéro, ce qui correspond bien à une valeur aoristique (4.2.2.2.4). On connaît d'ailleurs dans d'autres langues les

emplois de l'aoriste dans l'expression de la défense, p.ex. en grec⁽⁶⁰⁾, l'originalité du nahuatl étant l'absence de négation.

Mais il reste vrai que l'expression monitive de l'avertissement d'un risque peut être équivalente à une interdiction ou à un souhait négatif - équivalence qui peut être accentuée par la morphologie défective du vétatif, qui est absent de certains verbes (v. 4.4.2.1, fin) -. Il semble cependant que le vétatif apparaisse moins lié à une situation particulière et plus apte à formuler des ordres valables en toute circonstance (et on retrouve là encore une valeur aoristique). C'est ainsi qu'une leçon de morale comme la Plática n'utilise jamais l'impératif négatif, mais uniquement le vétatif, concurrencé le cas échéant par le futur négatif (4.2.3.2.3.2), l'impératif positif étant concurrencé par le futur positif.

- (420)(Pl.14) Mā mochipa ti-c-tēmō, mā mochipa ti-qu-elēhuī.
ti-c-nec in cualli nexintli "Évite de rechercher (tēmoa)
 tout le temps, évite de désirer (elēhuia), de vouloir
 (tēmoa) tout le temps de belles parures"
- (421)(Pl.18) Īhuān mā ye cuēl ti-cmo-cuitlahuī, ti-qu-elēhuī
in cuēyitl huīpilli... Mā moyōllō monān, motā ti-c-chiuh,
mā nextepēhualli, mā òtlamāxalli ti-c-mo-nān-tī ti-c-mo-
tā-tī "Et ne te préoccupe pas encore, n'aie pas encore
 envie de la jupe et du huipil (= d'une femme)... Ne fais
 pas de ton coeur ta mère et ton père (= ne cede pas a
 tes instincts), ne prends par pour mère (mo-nān-tia) et
 pour père (mo-tā-tia) la cendre répandue et la croisée
 des chemins (= ne traîne pas dans les lieux publics)"

Il ne s'agit pas d'injonctions portant sur des circonstances particulières, mais de conseils de type gnominique: le jeune homme est averti qu'au cas où il pourrait (plus tard, dans des circonstances non déterminées...) être tenté d'agir ainsi, il doit s'en abstenir. Ces formules sont d'ailleurs presque toujours suivies

(60) Ou en latin avec le subjonctif parfait, puisque la forme dite parfait en latin recouvre, fonctionnellement et étymologiquement, une partie du champ de l'aoriste.

d'explications s'apparentant à des aphorismes. Ainsi (420): "... car la toilette, ce n'est que piège, ce n'est que ruse de la part du démon"; (421): "... car tu rencontrerais la colère divine". Ou encore: (Pl.19) "Ne commets jamais de vol (vét.), car c'est là que tu trouverais ta perte; ne t'abandonne pas aux plaisirs (vét.), car tu n'aurais à lutter là que contre les dangers"; (Pl.21) "Évite de dire des mensonges (vét.)... il est impossible de vivre en société si l'on s'attire le mépris"; (Pl.26) "Ne prends rien (vét.) sans raison, ne t'approprie rien (vét.) injustement... c'est Dieu seul qui donne à chaque homme sa récompense", etc.

Utilisé comme marque d'une injonction négative particulière, le vétatif se distingue de l'optatif négatif par un caractère certainement plus solennel (comme si l'interdiction ou le souhait particuliers étaient replacés dans une classe d'interdictions ou de souhaits éternels ou intemporels):

(422)(C.513) MA ti-tēch-pināuhtī "Ne nous fais pas honte"

(423)(VI,110) MA quēn ti-c-chīuh in moyōllō "N'arrange pas ton cœur (= ne te livre pas à l'autosatisfaction) d'une façon ou d'une autre"

(424)(XII,5) MA ti-qu-iztlacahuī-tin "Ne lui racontons pas de mensonges"

(425)(VI,224) Ma acā ti-qu-ilhuī "Ne le dis à personne"

solennité qui peut être renforcée dans le vétatif négatif, toujours sous la forme mā nēn à-, où nēn est une particule dépréciative (9.1.2.5.2), et à- une forme certainement perçue comme archaïsante de la négation (8.1.2.4.1):

(426)(C.426) MA nēn à-ti-mo-vōlcuītī "Ne manque pas de te confesser"

(427)(ibid.) MA nēn à-ti-c-chīuh in ō-ni-mitz-ilhuī "Ne manque pas de faire ce que je t'ai dit"

Mais cette opposition est peut-être du domaine de la nuance. Comment faut-il interpréter par exemple la présence côte à côte de l'optatif négatif et du vétatif dans un contexte comme:

(429)(V,133) Mācamo xi-qu-īnecui-cān, mā īpan an-chołò-tin "Ne respirez pas (opt. neg.) ces fleurs, ne passez pas (vét.) par-dessus"

Est-ce par une portée particulière, puis générale, de l'interdiction? Ou par un caractère volontaire, puis involontaire, de l'action ("... ne passez pas par mégarde sur..."). Sur de tels points se mesurent les limites du travail sur corpus.

Remarque. Le vétatif est la seule des 15 formes verbales qui, à notre connaissance, ait complètement disparu des dialectes modernes. Ce fait (tout comme sa morphologie déficiente) atteste un caractère déjà marginal de cette forme en nahuatl classique, bien qu'elle ne soit pas statistiquement très rare.

4.4.3. L'éventuel.

4.4.3.1. Morphophonologie.

Le suffixe est /-ni/ sur base 1 (celle du présent). La dernière voyelle radicale est allongée dans les mêmes conditions qu'à l'imparfait (4.3.1.1).

(429a) Cochi-ni "il aime dormir"; mo-zōma-ni "il s'irrite facilement"; tla-cuā-ni "c'est un (gros) mangeur"; tē-mā-quixtiā-ni "c'est un sauveur"; piva-lō-ni "il doit être garde (piva), etc.

Le pluriel est en principe /-'/:

(429b) Cochi-nī "ils aiment dormir", etc.

mais certains emplois nominaux caractérisés font appel au suffixe de pluriel nominal /-me'/, cf. (445)-(446).

Les emplois assertifs (4.4.3.2.2) ont les préfixes sujets ordinaires, mais les emplois modaux (4.4.3.2.3) ont, comme l'impératif-optatif (4.4.1.1), la 2e personne du singulier et du pluriel en |š-|.

4.4.3.2. Emplois et valeurs.

4.4.3.2.1. Généralités.

L'unité de cette forme n'a pas été reconnue par la tradition grammaticale. Carochi (1645), suivent en cela Rincón (1595) et

Olmos (1547), la cite sous six rubriques différentes⁽⁶¹⁾. Siméon (1335) accumule dans sa préface grammaticale les paradigmes flexionnels inutiles⁽⁶²⁾, et fait des "noms" ou "adjectifs" en /-ni/ des items lexicaux indépendants. Schoembs (1949) regroupe quatre des emplois (les emplois assertifs, les 4 derniers de Carochi, v. note (61)) sous quatre paragraphes successifs, et ne parle pas des autres. Garibay (1940) introduit sans commentaires dans deux sections ("optatif" et "phrases nominales") des exemples d'un "participial en -ni" qui n'apparaît pas dans l'inventaire des formes. Andrews (1975) perpétue cet éparpillement sous d'autres termes ("customary present" - dont il n'envisage que les emplois passifs- "past optative" et "instrumental noun").

Les grammairiens même les plus avisés s'adonnent donc à un glottocentrisme parfois caricatural dans le traitement de cette forme, dont les diverses valeurs se ramènent pourtant sans trop de mal à un principe unique. Nous pensons que l'appellation d'éventuel est assez appropriée pour le désigner. Bien qu'elle ne recouvre pas exactement les mêmes valeurs que celles qui apparaissent dans les catégories indo-européennes dégagées par Lazard (1975) sous ce nom, on y retrouve bien les deux mêmes pôles (itératif et hypothétique), et c'est certainement le même principe qui sous-tend cet apparent éclatement aspectuel et modal.

(61) P. 426: "optatiuo preterito imperfecto: mā nitlapōhuani ojalā que yo levera"; "subjunctiua preterito imperfecto: in tlā nitlapōhuani, si yo levera"; P.427: "otro tiempo en -ni, [que] significa tener costumbre de hacer lo que significa este verbo: nitlapōhuani, yo suelo, o tengo costumbre de leer"; P.446: "nombres verbales en -ni: tētlazōtlani, amator"; P.447: "los verbales en -ōni adiectiuos: tlazōtlalōni, amabilis"; P.443: "verbales en -ōni que significan instrumento: tlatecōni, instrumento para cortar".

(62) La surdifférenciation est poussée plus loin que chez Carochi, puisque Siméon voit dans la forme en -ni l'imparfait, parfait et plus-que-parfait de l'optatif, l'imparfait et plus-que-parfait du subjonctif!

Ce principe, nous pensons pouvoir le résumer de manière concise en disant que l'éventuel joue dans le domaine des catégories verbales le même rôle que l'effacement dans le domaine actanciel (3.3). Il n'y a pas renvoi à un événement particulier ou exemplaire par rapport auquel se construit le jeu du bornage et de la relation entre moment de l'énonciation et moment de référence. Il y a en revanche un parcours de la classe des occurrences possibles du procès, c.-à-d. de tous les moments de référence T par rapport auxquels on peut situer le procès. De là sortent deux séries de valeurs: ou bien le parcours des moments est situé sur l'axe temporel où se construisent les relations aspecto-temporelles, et on aura l'expression de l'itération et de la propriété; ou bien il correspond à un décrochage modal dans le domaine optatif-hypothétique.

4.4.3.2.2. L'éventuel assertif et aspectuel.

Le parcours de la classe des occurrences du procès produit tout naturellement une valeur itérative. On a vu pourtant que le présent imperfectif pouvait très bien avoir cette valeur (4.2.1.2.2), et il est même beaucoup plus courant dans ce cas que l'éventuel, dont les rares occurrences semblent être associées à des connotations contrefactuelles (éventuellement polémiques), qu'on retrouvera dans les valeurs modales:

- (430)(C.427) Imman in ti-mo-cohcävõtïâ-ni "A cette heure, d'habitude (-ni), tu dors"
- (431)(X.133) Oc vohuac in m-ältïâ-ni "Ils ont l'habitude de se baigner (m-ältïâ) alors qu'il fait encore nuit"
- (432)(Ch.6,16) Ôtepêuh cepavahuitl, in aye iuh mo-chihua-ni cêcexiuh-tica "La neige s'accumule, d'une façon qui ne se produit (mo-chihua) pas habituellement chaque année"

Concurrent du présent, l'éventuel peut aussi l'être du futur de classe d'éventualités (4.2.3.2.4):

- (433)(VI,173) Àcampa yâ-ni in cihuâtzintli "La femme est vouée à (-ni) n'aller nulle part" (cf.(251))

exemple où l'on voit se dessiner la valeur la plus courante de l'éventuel, celle de marque d'une propriété du sujet: en toute occasion où le procès est susceptible de se produire, il se produit (même si pour des raisons naturelles il ne peut se produire qu'une fois, comme dans le cas de la mort, (434)). Selon le verbe et le contexte, cette propriété peut être interprétée comme une propension, associée à la modalité vouloir ("aimer à...")⁽⁶³⁾, une contrainte, associée à la modalité devoir ("être voué à..."), ou une capacité ("savoir", "pouvoir"):

- (434)(G.125) Ti-miq̄ui-ní, ti-polihui-ní "Nous sommes mortels, nous sommes périssables"
- (435)(XI,7) Inin yólqui tla-tlazocāmati-ni "Cet animal sait se montrer reconnaissant", ou "... aime remercier"
- (436)(VI,251) Ic ilhuí-lō-ya in iztlacati-ni "Alors on disait au menteur (iztlacati v.i. "mentir")..."
- (437)(IV,26) In otomí..., in tē-huítequi-ní, in tē-malacachoā-ni... "Les Otomis..., qui sont doués pour la bataille (huítequi v.t. "frapper") et pour l'encerclement (malacachoa v.t. "entourer")..."

la modalité étant souvent renforcée par une particule:

- (438)(VI,159) Ca huel tla-cxōtla-ni, tla-quixtiā-ni, tla-topē-hua-ni "(La décoction de queue d'opossum:) elle a pour propriété (-ni) de repousser (icxōtla), de faire sortir (quixtia), d'éjecter (topēhua) absolument (huel) tout (tla-)"
- (439)(XI,80) Cencā cihuā-nequi-ni "Il est très (cencā) désireux (nequi v.t. "vouloir") d'une femme (cihuā-tl)";
(X,183) Cencā elimiq̄ui-ní "Ce sont d'excellent agriculteurs ("ils sont très laboureurs")"
- (440)(VI,147) Mach ti-chōca-ní, mach ti-tlaōcoya-ní "Nous ne faisons quere que (mach, 8.1.2.3.1) pleurer, que nous lamenter"

Dans ce sens l'éventuel peut alterner avec deux autres formes: le présent, puisque la propriété est bien un ouvert de type statique (4.2.1.2.2.3):

(63) L'espagnol des indigènes traduit fréquemment l'éventuel de propension par saber: El sí sabe enojarse "il est coléreux"; no sé fumar: "je ne fume pas".

(441)(X,13) Chōca-ni, mo-zōma-ni..., mo-zōma, chōca "Il est pleurnichard, colereux..., il se met en colere, il pleure"

(442)(XI,43) Cin-cuā-ni, nōch-cuā-ni, quimich-cuā-ni, naca-cuā-ni..., nōch-cua, naca-cua "(Le corbeau:) c'est un mangeur (cuā-ni) d'épis (cīn-tli), de tunas (nōch-tli), de souris (quimich-in), de viande (naca-tl)..., il mange des tunas, il mange de la viande"

et l'aoriste *gnomique*, qui annule le système aspectuel par opacification/ponctualisation de l'intervalle (4.2.2.2.4), alors que l'éventuel l'annule par lissage (effacement des bornes internes à l'itération, cf. 4.1.2.4, schémas (5)-(6)):

(443)(IV,128) Zacamō, zacamōā-ni "C'est un travailleur des champs, il sait travailler les champs"

(444)(XI,54) Tla-pachoā-ni, tlapachō "(La dinde:) elle sait couvrir, c'est une couveuse"

Cette sortie du système aspectuel fait que l'éventuel, comme l'aoriste, a des propriétés nominales qui peuvent apparaître par la présence du suffixe de pluriel nominal /-me'/, alternant avec /-'/:

(445)(VI,110) ... in mo-pechtēca-nī, in toloā-nī, in m-īmati-ni-mē "... ceux qui savent (-ni) s'incliner, qui savent garder la tête basse, qui savent être avisés (m-īmati)"

(446)(IX,47) ... in nāhualoztōmēcā, in tē-yahualoā-nī, yāōtitan calaquī-nī, in tē-cōhua-ni-mē "... les commerçants déguisés, qui savent circonvenir, qui savent entrer dans les zones hostiles, qui sont des marchands d'esclaves ("acheteurs de gens")"

et des propriétés spécifiquement nominales telles que: la copule comme auxiliaire temporel (5.1.2.1), le vocatif (5.1.2.5), la forme possédée (5.1.2.3), et divers phénomènes de dérivation; v. à ce propos 5.2.4.2. Il en vient aussi à concurrencer la classe nominale dans des domaines sémantiques privilégiés de cette dernière, comme la désignation des espèces ou des types:

(447)(XI,4, etc.) tē-cuā-ni "bête fauve" ("mangeur de gens"),
(C.521, etc.) tē-mictiā-ni tlātlacōlli "péché mortel"
("faute qui tue")

ou des fonctions et des métiers:

- (443)(C.527,etc.) tla-'toā-ni "souverain" ("orateur"); (X,28, etc.) cufca-ni "chanteur"; (XI,14,etc.) tla-mā-ni "chasseur", etc.

Parmi les propriétés qui rendent possible le passage à la prédication nominale, l'absence d'objet distinct joue un rôle majeur (puisqu'elle permet de respecter la contrainte de monovalence caractéristique des prédicats nominaux, v. 4.1.2.4). On aura remarqué que tous les exemples cités en (430)-(448) étaient, soit intransitifs, soit, s'ils étaient transitifs, avaient un objet réfléchi (3.1.3.1) ou indéfini (3.1.3.2)⁽⁶⁴⁾. Et de fait, s'il n'y a pas de référence à un procès particulier, il ne peut en principe pas y avoir de référence à un second participant particulier. Les seuls (rares) exemples d'un éventuel assertif avec objet défini sont avec un objet de 3e p. du singulier, toujours associé à un syntagme (qui ne peut manquer) de type générique (classe d'objets), abstrait, singleton (nom propre) ou disjonctif (interrogatif/négatif):

- (449)(X,19) Tlilli, tlapalli qui-tēmoā-ni, qui-toca-ni "Il aime à rechercher, à poursuivre l'encre noire et l'encre rouge (= il s'applique à mener une vie exemplaire)"
- (450)(XI,46) Cuahuitl qui-coyōniā-ni, cuauh-coyōniā-ni "(Le pivert) a l'habitude de percer les arbres, c'est un perceur d'arbres"
- (451)(XI,37) In qui-cuā-ni, ātatapalcatl "Ce que (le zolcā-nauhtli, variété de canard) aime manger, c'est l'ātata-palcatl (plante aquatique)"
- (452)(I,1) Qui-yōcova-ni in yādyōtl "(Huitzilopochtli) est l'instigateur (yōcova "imaginer") de la guerre"
- (453)(VI,73) Qui-tlaōcol-nōtza-ni in tloquē nāhuaguē "Il passe son temps (-ni) à appeler (nōtza) avec angoisse (tlaōcolli) celui qui a le voisinage et la proximité (=Tezcatlipoca)"
- (454)(IV,102) Ātā qui-cuā-ni "Il ne mange rien". "il ne peut rien manger"⁽⁶⁵⁾

(64) Ou encore avec incorporation saturante de l'objet (7.2.2.1), ex. (442).

(65) Sur oncā qui-cuā-ni "il a à manger", cf. 9.4. 3.1.5.

La contrainte de monovalence peut jouer au profit du terme d'arrivée de la relation prédicative. On a alors des éventuels passifs, formation extrêmement courante qui peut désigner une aptitude passive ("pouvoir être +Vppé", "-able"):

(455)(VI,1) Àmo itta-lò-ni, àmo mā-toc-ò-ni "(Tezcaltipoca) n'est pas visible, on ne peut pas le toucher"

(456)(VI,221) Àhuel tēm-panahui-lo, àmo tēm-panahui-lò-ni
litt. "Il ne peut pas (ahuel) être dépassé (panahui)
par les lèvres (tēm-tli), il n'est pas dépassable par
les lèvres (= on n'a jamais le dernier mot contre lui)"

(457)(VI,31) ... in tloquē nāhuaquē, in machē vōl-ìtlacò-lò-ni
"... celui qui a le voisinage et la proximité, qui est
tout particulièrement susceptible", litt. "... endomma-
geable (ìtlacoa) par le coeur (vōl-)"

ou, plus couramment, une nécessité passive ("devoir être Vppé"):

(458)(C.497) Ni-tla-pòpolhui-lò-ni "Il faut me pardonner (pò-
polhua, v.bt., cf.3.3.3)"

(459)(Pl.7) ... in cualli tlàtōlli in yēhuātl in ēhua-lò-ni,
in ìtò-lò-ni "... les belles paroles qui sont celles qui
doivent être proférées, qui doivent être dites"

(460)(VI,246) ... in mächualtin in pachò-lò-ni in yacāna-lò-
ni "... les gens du peuple, qu'il faut gouverner, qu'il
faut diriger"

(461)(VI,247) In teòcuitlatl huel piya-lò-ni "L'or doit être
bien garde"

L'opposition entre le passif et le réfléchi-passif (3.3.4.2) disparaît ici au profit du passif, quelles que soient les propriétés du sujet. Les quelques rares exemples d'éventuel avec un réfléchi autre que le réfléchi strict (3.1.3.1.2.a) concernent des réfléchis d'état à sujet animé (3.1.3.1.2.d):

(462)(XI,4) Àmo mo-māuhtia-ni "Il n'est pas peureux (mo-māuh-
tia "il prend peur")"

(463)(XI,64) Mo-cuepa-ni: cincocopi mo-cuepa "(L'aneneztli,
sorte de larve:) elle est sujette à métamorphoses:
elle se transforme en libellule"

(464)(XI,71) In mo-zcaliā-ni, in tla-nemiliā-ni, achtopa tla-
tataca "Celui qui sait se montrer raisonnable (mo-zcalia
litt. "se revivifier"), qui sait réfléchir, creuse d'a-
bord un trou"

ou semblent marquer une absence complète d'intervention agentale comme dans mo-chihua-ni (432).

Enfin, le nahuatl présente une formation remarquable d'impersonnels éventuels qui, par disparition de toute relation actancielle (ce n'est ni l'agent ni le patient) et de toute relation aspecto-temporelle à la situation (pas de renvoi à l'événement, 8.2.4.1.2) s'interprète comme désignation d'un instrument ou d'un élément circonstanciel:

(465) micō-hua-ni "c'est mortel" ("des gens sont susceptibles de mourir"); tia-tec-ō-ni "ça coupe" ("des choses sont susceptibles d'être coupées")

Ces formations ont des propriétés nominales accentuées et seront examinées plus loin (5.2.4.5).

4.4.3.2.3. L'éventuel modal.

Il présente plusieurs différences morphologiques par rapport à l'éventuel assertif:

- a) la 2e personne a la forme |š-|
- b) il peut être précédé de l'"augment" /ō/ (4.2.2.2.1)
- c) le pluriel est exclusivement /-'/ (jamais /-me'/)
- d) il n'y a pas de contrainte de non-spécification du second actant.

Toutes ces particularités font que contrairement à l'éventuel assertif, qui tend en permanence vers la prédication nominale, l'éventuel modal a des propriétés verbales accentuées. La classe d'éventualités n'est plus parcourue sur l'axe temporel (où le procès s'est produit, se produit et/ou se produira) - avec les effets d'itération ou de propriété -, mais sur un ensemble de situations possibles: à côté du monde réel (et de ce qui s'y passe effectivement), on peut imaginer autant de mondes qu'on veut où les choses se passeraient différemment.

L'éventuel complète donc ici le rôle de l'optatif (4.4.1), à la fois sur le plan modal et sur le plan temporel. C'est que si les souhaits ou les hypothèses, même invraisemblables, portent

sur l'avenir, P et non-P sont tous deux possibles, et on se trouve dans le domaine de l'optatif ou du conditionnel potentiels: on n'a ni P ni non-P, mais l'un des membres de l'alternative est retenu comme objet d'un jugement de valeur (optatif: c'est celui-là qui est bon) ou comme base d'un raisonnement (conditionnel: c'est celui-là que je retiens pour exprimer les conséquences que sa réalisation peut entraîner). En revanche, un souhait ou une hypothèse portant sur le présent ou sur le passé - ou plutôt, sur un présent ou un passé vérifiés⁽⁶⁶⁾ - n'a de sens que par un transfert contre-factuel hors du monde réel: on sait que P (respectivement: non-P), mais on dit que non-P (respectivement: P) est meilleur (optatif irréal ou regret), ou permet le développement d'un raisonnement sur les conséquences qu'entraînerait son occurrence (conditionnel irréal).

Les emplois modaux de l'éventuel sont donc parallèles à ceux de l'optatif auquel il s'oppose comme un irréal à un potentiel. On a des souhaits avec /mā/ (8.1.1.7), de type irréal du présent:

(466)(C.426) Mā xi-tla-pōhua-ni "Si seulement tu lisais!"

(467)(III,42) Quēn xo-c-on-chīhua, in mā oc cemilhuitzintli c-om-mo-tla-nēhuiā-ni in tlālticpac "Comment veux-tu t'y prendre (cf.(407)) pourqu'il emprunte encore un petit jour (= qu'il vive encore un moment) sur terre?" (dit à un veuf ou à une veuve)

ou irréal du passé (regret):

(468)(C.426) Mācamo ō-ni-tla-'tlacoā-ni "Si seulement je n'avais pas commis de faute!"

(469)(ibid.) Mā cualli ic ō-ni-nemi-ni "Si seulement j'avais vécu dans le bien!"

le souhait de complétive dépendant de nequi "vouloir":

(470)(C.443) Ni-c-nequi in mā ni-tla-pōhua-ni "Je voudrais être en train de lire"

(66) On peut en effet avoir un potentiel du présent ou du passé si la possibilité d'assertion est retardée pour une raison ou pour une autre (en particulier, à cause d'un éloignement spatial): "pourvu qu'il fasse/ait fait cela".

(471)(ibid.) Nēn ti-c-nequi-z-quē in mā cualli ic ō-ti-nemi-nī
 "C'est en vain que nous désirerons avoir vécu dans le bien"

le parcours de syntagme exprimant l'impuissance (cf.(406)-(409)):

(472)(III,42) Quē nel ti-qu-ītoā-nī "Comment pourrions-nous bien le dire?"

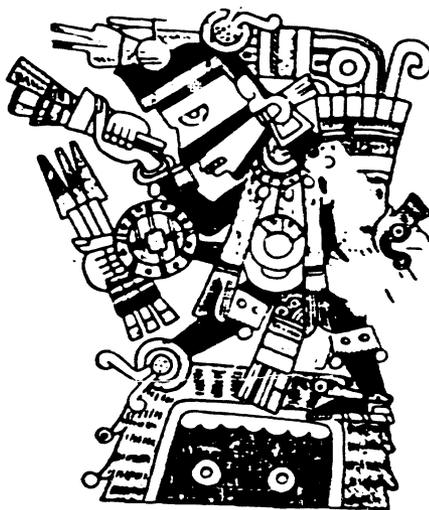
et le conditionnel irréal, où l'éventuel apparaît dans la subordonnée alors que la principale est à l'irréel (4.3.3), cf. (346), (364), ou:

(473)(VI,228) In tlācamo ō-ni-c-chīhua-ni in īzqui tlamantli,
ca ō-ni-miqui-zquia "Si je n'avais pas fait tout cela, je serais mort"

(474)(XII,81) Oncān cēxiuhti-zquiā in, in tlā-ca-tle mo-chī-
hua-ni "Ils y seraient restés un an, si rien ne s'était produit"

(475)(I,87) Qu-itta-zquiā in īpal nemōhuani, in tlā huel-la-
nemiliā-nī "Ils verraient celui qui donne la vie, s'ils jugeaient comme il faut"

(476)(VII,8) Ca vēhuātl tōnatiuh ve-zquia in mētztli Tēucciz-
tēcatl, in tlā ic achto on-huetzi-ni tleco "C'est Tecuciztecatl, la lune, qui aurait été le soleil, s'il était tombé le premier dans le feu"



4.5. Conjugaisons directionnelles.4.5.1. Morphophonologie.

Il y a deux conjugaisons directionnelles marquant un changement de lieu préalable à la réalisation d'un procès. Ce changement de lieu peut être introverse ou extroverse (v. le détail 4.5.2). Les deux conjugaisons directionnelles ont un système aspecto-modal réduit à 3 formes: inaccompli, accompli et impératif-optatif. Les suffixes, qui apparaissent sur la base 3 (celle du futur et de l'optatif, 4.2.3.1), sont:

-a) pour la conjugaison introverse:

- inaccompli: /-kiw/, avec pluriel en /-i'/'
- accompli: /-ko/, avec pluriel en /-'/
- impératif-optatif: /-ki/, avec pluriel en /-'/

(477) tla-cuā-quiuh "il viendra manger (cuā)"; qui-tēmō-co "il est venu le chercher (tēmoa)"; xi-qu-itta-qui "viens le voir (itta)"; quiiza-qui-hu-ī "ils vont sortir (quiiza) vers ici"; ti-c-chīhua-cō "nous sommes venus le faire (chīhua)"; mā mo-tlālī-qui "qu'ils viennent s'asseoir (mo-tlālīa)", etc.

-b) pour la conjugaison extroverse:

- inaccompli: /-tīw/, avec pluriel en /-i'/'
- accompli: /-to/, avec pluriel en /-'/
- impératif-optatif: /-'/ ou /-ti/ au singulier, /-ti-'/ ou /-ti-n/ au pluriel

(479) ni-c-chīhua-tīuh "je vais (pour) le faire"; qui-tēmō-to "il alla le chercher"; xi-qu-itta-ti "va le voir"; tla-cuā-tīhu-ī "ils vont (pour) manger"; tla-cōhua-tō "ils sont allés faire ces achats"; mā mo-tlālī-tin ou mā mo-tlālī-tī "qu'ils aillent s'asseoir", etc.

Remarque. Le parallèle morphologique entre les deux séries de formes est mis en défaut sur deux points: la quantité de la voyelle /i/ de l'inaccompli, et la double forme de l'optatif extroverse.

Sur le premier point, Carochi a peut-être été attentif aux risques de confusion de /-tīw/ avec l'auxiliaire /-ti-w/ "aller en faisant quelque chose (7.2.3.1.2.3), qui bien qu'apparaissant sur la base 2, peut dans les types morphologiques à base constante (type (b) en 4.2.2.1) ne se distinguer de l'inaccompli extroverse que par la brièveté vs. longueur du /i/. Est-ce l'absence de risque d'homonymie du suffixe introverse /-kiw/ qui aurait pu conduire Carochi, comme souvent, à ne pas percevoir la longueur du /ī/ d'un suffixe qui pourrait être en réalité /-kīw/? Mais il n'y a pas d'exemples d'une graphie <-quīuh> qu'on devrait trouver au moins sporadiquement dans ce cas.

En ce qui concerne la morphologie de l'optatif extroverse, Carochi mentionne une polémique de puristes⁽⁶⁷⁾. D'après les habitudes graphiques du corpus, qui ne note pas /-'/, il est impossible de distinguer l'optatif extroverse en /-'/ de l'optatif ordinaire (4.4.1.1) au singulier: nous ne pourrions donc raisonner que sur les formes en /-ti/. Au pluriel, la graphie <-tin> est univoque, mais la graphie <-ti> peut représenter aussi bien /-tin/ que /-ti'/.

Au pluriel /-i'/ des deux inaccomplis, il est possible que seul /-'/ marque le pluriel, et que /-i-/ fasse en réalité partie d'un complexe /-tī-wi-/ ou /-ki-wi-/, où /-wi-/ est peut-être l'un des radicaux du v. "aller" (4.6.2 et 7.2.3.1.2.3), avec apocope du /i/ bref final.

(67) P. 428: "Acerca del singular nota que la voz acabada en ti, no es admitida de todos; trahela el Padre Antonio del Rincon, y la he visto en buenos autores; pero otros de ninguna manera la quieren admitir, y assi lo mas seguro es usar de la primera voz acabada en a o en otra vocal, segun fuere el verbo, pero es menester tener cuidado de pronunciarlas con saltillo que sin el fuera imperatiuo singular de la conjugacion ordinaria: mā nitlapōhua, lea yo; mā ōmpa ximoteōchihua teōpan, ve a rezar alla en la iglesia. Acerca del plural nota que unos lo terminan en -tī, con saltillo, y assi lo pone el Padre Antonio del Rincon; y otros lo terminan en -tin; ambos plurales son seguros."

4.5.2. Emplois et valeurs.4.5.2.1. Lieu et moment.

Le changement de lieu préalable à la réalisation du procès consiste en un rapprochement ("venir V", "venir pour V", introverse) ou un éloignement ("aller V", "aller pour V", extroverse) par rapport au lieu L de la situation de l'énonciation (4.1.2.1), où se trouvent, soit les deux protagonistes de l'énonciation:

(479)(III,22) Mā ti-c-nāmiqui-tin "Allons le rencontrer"

(480)(XII,121) Xi-c-mo-cua-lti-tin in quiltzintli "Allez manger des herbes"

(481)(Ch.7,97) Mā quim-āna-ti in tlātōquē, mā mo-tlālī-qui in oncān in inchantzincō, auh in vēhuāntin in ō-nēch-iztlacahūi-cō in tlapalpopōl mā quim-mīmictī-ti "Qu'ils aillent faire prisonniers (āna) les seigneurs, qu'ils reviennent s'installer (mo-tlālīa) chez eux, et que ces grands hableurs (tlapal-popōl) qui sont venus me mentir (iztlacahūia) qu'ils aillent les tuer tous"

soit au moins l'énonciateur - s'il s'adresse à une 2e personne éloignée -:

(482)(VI,40) Mā xi-c-mo-yōllālī-lī-qui in mēcēhualli "Venez consoler (yōllālīa, hon.) le peuple"

(483)(VI,204) Xi-c-xichuencuā-qui in Yāōtl "Viens manger (cua) l'offrande (huen-tli) du cordon ombilical (xic-tli) de Yaotl"

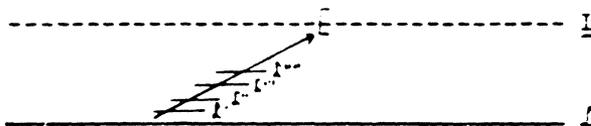
L'optatif directionnel qui apparaît dans (479)-(483) atteste la compatibilité du paramètre spatial et des effets modaux habituels de l'optatif (4.4.1). En revanche, le système aspecto-temporel réduit qui apparaît avec les formes assertives d'inaccompli et d'accompli est plus original, puisqu'à l'appauvrissement morphologique s'ajoutent de remarquables dissymétries.

L'inaccomplissement et l'accomplissement doivent ici s'entendre comme ceux du mouvement préalable à la réalisation du procès. Ce mouvement vise un lieu L identifié à (introverse) ou différent de (extroverse) celui de l'énonciation L, tandis que s'opère sur le

procès lui-même une contraction de type aoristique (4.1.2.4 et 4.2.2.2.4). En effet, dans la mesure où c'est la stabilisation spatiale qui permet l'ingression dans le procès, tous les moments du déroulement du procès sont spatialement équivalents (tous situés en \underline{L}). Que le procès ait commencé et se continue sous forme dynamique ou statique, ou qu'il soit achevé, on aura l'accompli directionnel. Si cette stabilisation spatiale n'est pas atteinte, que le mouvement ait commencé ou non, on aura l'inaccompli. C'est ce principe qui est à la source des dissymétries que nous allons rencontrer.

La première de ces dissymétries apparaît au niveau de l'inaccompli. A l'inaccompli extroverse, tant que le lieu \underline{L} ($\neq \mathcal{L}$) visé n'est pas atteint, tout moment du mouvement vers \underline{L} est associé à un lieu \mathcal{L}' , \mathcal{L}'' etc. Autrement dit: le mouvement vers \underline{L} provoque un déplacement continu de \mathcal{L} :

(484)



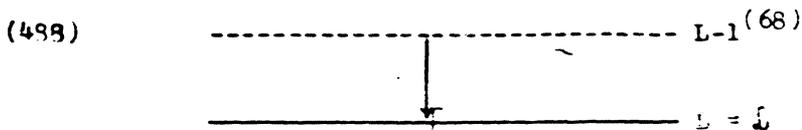
On trouve donc l'inaccompli extroverse aussi bien avec un sens futur (le mouvement n'est pas encore commencé) qu'avec un sens présent (le mouvement est commencé mais \underline{L} n'est pas encore atteint), ou dans des valeurs temporellement ambiguës:

(485)(C.489) An-qu-itta-tihu-i in õ-ni-qu-îtõ "Vous allez/irez voir ce que j'ai dit" (v. aussi plus loin

(486)(C.502) Gc no-c-on-no-tti-li-tih cẽ nococõxcãtzin "D'abord (oc) je vais voir/je vais aller voir (hon.) l'un de mes malades"

(487)(XI,29) Mo-tlápaloã in miqui-tihu-i "Ceux qui vont (pour) mourir se saluent"

A l'inaccompli introverse, en revanche, le terme du mouvement \underline{L} étant identifié au lieu de l'énonciation \mathcal{L} , ce dernier reste stable et ne participe pas au déplacement. La durée du rapprochement vers $\mathcal{L} = \underline{L}$ se trouve alors ponctualisé, et le déplacement est de type commutatif:



On ne peut donc se situer à l'intérieur de ce déplacement. Il en résulte: -a) que l'inaccompli introverse ne peut avoir qu'une valeur prospective (il n'y a pas de forme pour dire "il est en train de venir pour faire qqch."⁽⁶⁹⁾); -b) que l'inaccompli introverse est à notre connaissance exclu avec un sujet de 1^e personne⁽⁷⁰⁾:

(489)(VI,128) Ihueliyaca an-qui-mo-cuī-li-qui-hu-i "Vous (hon.) allez venir prendre (cuī) la résolution (de cette affaire)"

(490)(C.504) Tēch-huilān-ti-huetzi-quiuh in miquiztli "La mort va venir nous entraîner (huilāna) par surprise (-ti-huetzi)"

(491)(VI,142) Māpiltzatzapal, xopiltzatzapal in quīza-quiuh "C'est avec les doigts et les orteils déformés que (l'enfant) va ("viendra") sortir"

(492)(C.502) Oc huēcauh in àci-quiuh in motitlan "C'est dans un bon moment que va ("viendra") arriver ton messager"

Les contraintes personnelles ne jouent pas à l'accompli introverse, où l'on peut voir s'opposer en discours un accompli de type constatif, traduisible par un présent:

(493)(C.495) Nicān teōpan ni-no-māquixtī-co "Je viens ne^rréfugier ici dans le temple"

(494)(VI,10) Nicān ni-c-cuī-co ni-c-āna-co in īxpopoyōtl "Ici je viens prendre, je viens saisir la cécité"

(63) L-1 note le lieu d'origine avant le déplacement vers L; la flèche verticale note la ponctualisation aspecto-temporelle de ce déplacement (alors que la flèche oblique de (484) marque que l'extension temporelle du déplacement est traitée comme telle).

(69) Ou alors il faut changer le système de centrage et utiliser l'extroverse, cf. (523)-(524).

(70) Malgré l'apparition de cette forme dans les paradigmes de Carochi. Peut-être serait-elle possible si l'on pose un éloignement préalable suivi d'un rapprochement ("je reviendrai V"); mais nous n'en avons pas trouvé d'exemple.

- (495)(C.495) Nopan ti-mo-calaqui-co "Te voici entré ("tu viens entrer") chez moi"
 (496)(VI,133) Ca àmo t-ààhuiya-co, ca àmo ti-huel-la-mati-co
 "Tu n'es pas ici ("tu ne viens pas") pour avoir du plaisir, pour être à l'aise"

et un accompli de type perfectif, pourvu de /ò/ et traduisible par un passé composé:

- (497)(C.507) Yàlhua imman in ò-n-àci-co "Hier c'est à cette heure que je suis arrivé ("venu arriver")"
 (498)(VI,137) Ò tèca mo-chihua-cò "Ils sont venus prendre soin ("s'en faire") des autres"
 (499)(VI,17) Ò-cuepòn, ò-mo-quetza-co in ocòtl "La torche s'est enflammée, elle est venue se dresser"

Une nouvelle dissymétrie apparaît si l'on compare cet accompli introverse avec son équivalent extroverse. C'est que si le mouvement vers L ($\neq \downarrow$) est achevé, dans la mesure où la modalité assertive émane de l'énonciateur qui se trouve en \downarrow , il faut que la connaissance de l'événement complexe déplacement + procès puisse être acquise. Ceci implique, à la 1^e personne, que l'énonciateur soit revenu de \downarrow en \downarrow :

- (500)(C.511) Yàlhua ò-ni-tla-chiya-to tècpan quiyahuac "Hier je suis allé jeter un coup d'oeil (tla-chiya) dans la cour du palais"
 (501)(ibid.) Zan iyòpa in ò-ni-c-tlàpalò-to "Je ne suis allé le saluer (tlapàloa) qu'une seule fois"

Aux autres personnes, cette contrainte de "retour en \downarrow " ne joue pas. On retrouve l'opposition ordinaire entre formes avec augment (perfectives ou antérieures):

- (502)(C.499) In ìcuàc ò-t-àci-to in cànin ìcac cruz, tlamàvéc-càmpa xi-tla-colo "Quand tu seras arrivé (àci) là où se dresse une croix, tourne à droite"
 (503)(VI,36) Ò-c-om-mo-tòp-temi-lí-tò, ò-c-om-mo-petlcal-temi-lí-to in ìmitzmolínca "(Les dieux de la nature) sont allés (hon.) remplir (tema) leurs coffres (tòp-tli), sont allés remplir leurs malles (petlcal-lí) de leurs produits verts" (= ils ont laissé s'installer la sécheresse)

et formes sans augment, qui n'apparaissent qu'en récit avec la valeur aoristique habituelle (4.2.2.2.4 et 4.5.2.2) - et ne peuvent donc être équivalentes à un présent constatif (contrairement à ce qui se passe avec l'accompli introverse, (493)-(496)) -. Toutes ces dissymétries conduisent Carochi à poser une répartition temporelle de type:

| | Extroverse | Introverse |
|------------|-----------------|-----------------|
| Inaccompli | FUTUR + PRESENT | FUTUR |
| Accompli | PASSE | PRESENT + PASSE |

Cette idée, qui repose sur une conception simpliste des catégories verbales (en y privilégiant le paramètre temporel, cf.4.1.1), peut être entretenue par le fait que l'inaccompli se comporte bien en subordination comme un futur, par exemple en relation à un verbe de mouvement (cf.2.3.3.2):

(504)(C.502) Oc ni-vāuh in ni-tla-'chiqui-tīuh "Pour l'instant (oc) je vais (vāuh) racler (le marneuv)"

(505)(C.499) Ni-vā-z teōpan ni-tla-celi-tīuh "J'irai à l'église communier ("aller recevoir", celia)"

(506)(XI,60) Motlaloa c-āna-tīuh "Il court l'attraper (āna)"

(507)(VI,37) Huāl-temō-z-quē tzi'tzitzimī in qui-polō-qui-hu-i tlalli "Les démons de l'Ouest descendront (temo) (pour) venir détruire (polca) la terre"

ou dans des subordonnées finales (cf. 5.2.2.3, et ci-dessus ex. (229)-(230)):

(508)(C.513) Iuhqui in patlanī... in ic qui-nōnōtza-tīhu-i in Motēuczōma "Ils volent presque... pour aller aviser Motēuczōma"

(509)(Ch.7,81) Quin-nāhuatl-quē in mexicā in ic quim-micti-qui-hu-i in Chalco tlàtòquē "Ils ordonnèrent aux Mexicains de venir tuer les rois de Chalco"

et que l'accompli se comporte en subordination comme un parfait-aoriste, en particulier dans l'expression de l'antériorité, cf. (502), ou après un verbe de mouvement ou dans une subordonnée finale si l'événement s'est produit:

- (510)(C.509) Ni-vâ in ni-tla-tequipanô-to "J'allai travailler"
 (511)(C.521) Ô nõ cuêl huâl-là-quê ô-quîza-cô "Finalement ils sont venus passer"
 (512)(XII,5) Ācaltica in yâ-quê in ic quim-itta-tô "C'est en bateau qu'ils allerent pour les voir"

4.5.2.2. Centrifcation secondaire et effets dérivés.

Comme cela se produit avec les préfixes directionnels /on/ et /wâl/ (3.1.4), la centrifcation ne se fait pas exclusivement sur le lieu de l'énonciation, mais peut s'appliquer à un lieu de référence distinct de celui de l'énonciation, qui devient alors "principal" par rapport à un autre lieu "secondaire": la relation $\underline{L} - \underline{L}$ est alors décalée sur une relation $\underline{L} - \underline{L}'$. Comme on peut s'y attendre, ce phénomène se produit essentiellement dans le récit (où le rôle du lieu de l'énonciation \underline{L} tend à disparaître tout comme celui du moment de l'énonciation \underline{C} , cf. 4.2.2.2.4). Le lieu d'origine \underline{L} des relations directionnelles est donc, en principe, celui où se trouve à l'origine le sujet, ce qui explique que dans cette perspective tout mouvement est extroverse (d'où la dominance statistique de l'accompli extroverse, tout comme celle de /on/, 3.1.4.2.2):

- (513)(VII,5) Qui-tlâza-tô, qui-mâmayahui-tô in imacxovâuh "Ils allerent jeter, ils allerent disperser leurs rameaux de pin"
 (514)(X,165) Ômpa nemi-tô in atovâtenco "Ils allerent vivre sur le bord de la riviere"
 (515)(Ch.7,115) Cuauhtlâ, zacatlâ in mîmiqui-to in telpôchtli, in ichpôchtli "Les jeunes gens et les jeunes filles (sg. fenerique) allerent mourir dans les forêts et les plaines herbeuses"

Mais l'introverse n'est pas exceptionnel (entre 1/4 et 1/5 des formes directionnelles en récit), et apparaît dans des conditions qui rappellent celles du préfixe /wâl/ (3.1.4.2.2): s'il y a une prééminence hiérarchique (culturellement conçue comme telle):

- (516)(AC.6) Ītlan mo-tlâli-cô in Matlaxtôn "Ils vinrent s'installer près de Matlaxtôn"

(517)(VII,7) Itloc om-mo-mana-co in tōnatiuh "Il vient s'installer (sur /on/, cf.4.5.2.3) pres du soleil"

ou une centrifugation dans laquelle réapparaît & étendu à l'ensemble d'une collectivité (Mexico, Chalco), ou du monde humain:

(519)(Ch.7,111) In Itztompatepēc tlāl-polō-cō in mexicā "Les Mexicains vinrent détruire Itztompatepec (apparemment dans la zone d'influence de Chalco, dont l'auteur est originaire)"

(519)(AC.7) Īcuāc nēci-co in mic Quetzalcōhuātl "(L'étoile Vénus) est apparue (en ce monde) au moment où (īcuāc) mourut Quetzalcoatl"

et l'on trouve des alternances de l'introverse et de l'extroverse dans le même contexte, qui semblent bien manifester un changement du système de coordonnées:

(520)(Ch.7,123) Āmaquēmē īicpac qui-mīmīna-tō in īcal tlācatecolōtl... īhuān Tzacualtitlan īcal tlācatecolōtl qui-mīmīna-cō "Ils allèrent sur (le mont) Amaqueme flécher la demeure du démon... et ils vinrent aussi à Tzacualtitlan flécher la demeure du démon" (en fait, Chimalpahin n'écrit dans aucun de ces deux lieux)

(521)(III,35) Niman ic huāl-ēhua-c in āci-co ītōcāvōcān Tepanōhuayān... Auh oc cēppa om-pēuh, niman āci-to cecni ītōcāvōcān Cōhuāāpan "Alors il repartit et arriva ("vint arriver") à l'endroit nommé Tepanoayan... Puis de nouveau il s'en alla et arriva ("alla arriver") à un endroit nommé Coapan"

Ces effets peuvent d'ailleurs se retrouver en situation, où s'établit une hiérarchie entre des 3es personnes:

(522)(C.503) In ye cochtoc in chānē, īpan ō-calaqui-tō in ichtecquē "Pendant que le propriétaire dormait, les voleurs (Ichtecquē) pénétrèrent ("allèrent pénétrer") chez lui"

et même jouer à contre-courant des hiérarchies personnelles:

(523)(C.494) Ōmpa vāuh in mocniuhztzin mitz-mo-tti-lī-tiuh "Là-bas va ton ami (pour) te (hon.) voir" (la présence de l'extroverse est peut-être due ici à l'impossibilité d'utiliser l'inaccompli introverse avec une valeur de présent imperfectif, cf.4.5.2.1)

- (524)(VI,75) Ōmpa mitz-āna-tīuh in totēucyo: ca mitz-tlālī-
quiuh in petlapan, in icpalpan "(Même si tu vis dans un
endroit écarté), notre seigneur va aller t'y prendre:
il (re)viendra te placer sur la natte et le siège (= sur
le trône)"

Deux effets sémantiques particuliers apparaissent d'autre part dans le cadre de l'extension de la situation à l'ensemble du monde réel et des phénomènes empiriquement observables. Le premier concerne l'inaccompli extroverse, employé comme forme de la promesse et de la prédiction (l'ordre des choses est tel que l'on va inéluctablement vers la situation où l'événement se produira):

- (525)(C.496) Oc cecni m-ītō-tīuh "On en parlera ("ça va se dire") ailleurs"
- (526)(C.507) Ca tēl icā mo-lnāmiqi-tīuh "On s'en souviendra bien a un moment ou a un autre" (menace)
- (527)(C.504) Ca oc huēcauh in mo-chihua-tīuh "Ça se produira ("va/ira se faire") dans longtemps"
- (528)(Pl.3) In vēhuātl in ō-qui-zōmā, in ō-qui-nēnec in To-
tēucyo, aocmo ī-māzōhua-yān in māzōhua-tīuh, aocmo ī-
huetzi-yān in huetzi-tīuh, aocmo ī-calaqui-yān in cala-
qui-tīuh, aocmo ī-miqui-yān in miqui-tīuh "Celui-là qui a fâché Notre-Seigneur, qui lui a été utile, ce n'est pas là où il doit (ī-...-yān, 6.2.2.6.2.2) étendre la main, qu'il l'étendra ("va/ira l'étendre"), ce n'est plus là où il doit tomber qu'il tombera, ce n'est plus là où il doit entrer qu'il entrera, ce n'est plus là où il doit mourir qu'il mourra" (= il sera totalement en marge de la société)

et de l'inaccompli introverse, qui marque un passage définitif et irréversible à un certain état:

- (529)(Ch.7,51) Mo-miqui-lī-co in Malinaltzin "Malinaltzin mourut (hon.)" (cette forme est plus courante chez Chimalpahin que le parfait-aoriste propre mo-miqui-lī)
- (530)(Ch.7,194) īpan tlami-co, cēhui-co vāōyōtl "En cette (année) s'acheva, s'éteignit la guerre"
- (531)(C.528) Ō ca ihui in ō-nemi-cō, in ō-tla-mani-ltī-cō in huēhuetquē "Oh, c'est ainsi qu'ont vécu, qu'ont arrangé les choses les vieillards"

(532)(VI,106) Zan ìmicnòvo ò-qui-mati-cò..., ìntolòl ò-qui-chìhua-cò, "(Nos ancêtres) ont connu leur misère, ils ont courbé la tête ("fait leur tête basse")"

4.5.2.3. Conjugaisons directionnelles et préfixes directionnels.

On peut évidemment se demander si les conjugaisons directionnelles ne font pas double emploi avec les préfixes directionnels /on/ et /wàl/ (3.1.4). Il y a d'ailleurs quelques exemples de redondance quasi-synonymique, du moins avec l'introverse :

(533)(II,99) ò-qui-xò-hua-co, huàl-qui-xò-hua-c "On sortit, on ressortit"

(534)(I,83) Àcazo oc òmpa qui-zaquiuh tònatiuh ou àcazocmo òmpa huàlqui-za-z tònatiuh "Peut-être que le soleil ne va plus se lever ("sortir", qui-za) là-bas" (= tu me dis une chose incroyable)

Mais ces exemples sont très rares, ce qui nous amène à des aperçus intéressants sur le statut de l'élément l dans le quadruplet qui définit la situation de l'énonciation (4.1.2.1). Il y apparaît en effet, d'une part, comme marginal: il ne fonde pas la construction d'une catégorie obligatoire comme la personne ou l'aspect-temps. Et, d'autre part, il n'apparaît pas d'une manière autonome, mais toujours en regroupement avec ces deux catégories entre lesquelles il éclate: le déplacement et la distance peuvent être conçus soit comme liés à des oppositions personnelles, soit comme concernant le procès dans son ensemble, et liés alors aux relations énonciatives qui fondent les catégories verbales. Le point remarquable est que dans le premier cas les marques s'ajoutent (sous forme préfixale) aux marques personnelles - et laissent évidemment libre le jeu normal des oppositions aspecto-temporelles -, alors que dans le deuxième cas elles se substituent aux marques aspecto-temporelles: les problèmes de la situation du sujet à l'intérieur ou à l'extérieur de l'espace du procès (4.2.4), ainsi que ceux du transfert temporel (4.3) disparaissent au profit de la situation du sujet par rapport au déplacement (d'où la réduction dans le jeu des oppositions).

Et les deux séries de marques manifestent des caractéristiques assez différentes. D'abord, les conjugaisons directionnelles sont nettement plus rares que les préfixes /on/ et /wāl/: sur le corpus de quelque 6600 verbes que nous avons déjà exploité (v.note (13)), elles ne concernent que 3,12% des verbes (contre 14,10% pour les préfixes); la proportion est assez voisine chez Carochi, un peu plus forte (autour de 10%) chez Chimalpahin. D'autre part, l'extroverse et l'introverse se répartissent mieux au niveau des conjugaisons (environ 55 vs. 45%) que dans le cas des préfixes (environ 75 vs. 25%, cf. 3.1.4.2.1). Enfin, si la conjugaison directionnelle apparaît avec la plupart des verbes marquant un mouvement (p.ex. (491), (492), (495), (497) etc.), et est même beaucoup plus courante que la conjugaison propre avec àci "arriver", on ne la trouve jamais avec le verbe /yāw/ "aller" (4.6.2) lui-même, bien que ce dernier admette les préfixes directionnels (v.ch.3 ex. (238), (257), (262) etc., et ci-dessous 4.6.2.

Se trouvant ainsi séparées en deux paradigmes différents, les deux types de marques sont compatibles, au moins en ce qui concerne /on/, qu'on trouve couramment aussi bien avec la conjugaison extroverse, cf.(486), (503), ou:

- (535)(C.529) Aquitōn tlalli ipantzincō ō-to-c-on-chayāhua-tō,
ō-to-c-on-tepēhua-tō "Sur lui nous sommes allés répan-
 dre, nous sommes allés entasser un peu de terre"
- (536)(XII,27) Ō-c-on-cac-quē, ō-c-om-mat-quē, ō-on-ilhui-lō-tō
 "Ils l'entendirent, ils l'apprirent, ils allèrent se
 l'entendre dire (pass. de ilhuia, 3.3.3)"
- (537)(Pl.9) To-c-om-mo-nāmioti-tiuh in tēcocō "Tu vas t'en
 aller (hon.) a la rencontre des douleurs"
- (538)(VI,227) Tlā nel to-c-on-ilhui-tī in quēn nel, āmo zan
qui-huāl-ltō-z in quēn nel "Même si nous allons lui dire
 "qu'y faire?", il ne se contentera pas de répondre ("di-
 re en retour") "qu'y faire?""

qu'avec la conjugaison introverse, ce paradoxe apparent venant de ce qu'on peut avoir une centrication différente dans chaque cas, cf.(517), ou:

- (539)(VI,136) Caocmo on-quiiza-quihi-i "(Les ancêtres disparus) ne ressortiront pas vers ici (quihi-i) d'où ils sont (-on-)"
- (540)(VI,21) Ō-c-on-chiya-co in miiyo, ō-on-elcìcìhui-co "(Le souverain decédé) est venu (aupres de toi) pour observer ton souffle (= exécuter tes ordres), il est venu pour soupirer" (prière à Tezcatlipoca)

ou des effets dérivés de /-on-/, en particulier celui de continuation ou d'événement défavorable (3.1.4.2.1. C et G):

- (541)(C.509) X-om-mo-tta... quēn ō-t-on-nemi-co "Regarde-toi ...: comment as-tu mené /-on-/ ta vie (nemi v.i.) jusqu'ici (-co)?"
- (542)(Pl.9) Ō-no-c-on-nāmictī-co, itech ō-n-on-àci-co in tē-cocō "J'en suis venu à rencontrer, à me trouver au contact des douleurs"

Les exemples sont beaucoup plus rares d'une combinaison de /-wāl-/ avec une conjugaison directionnelle, et ils vont toujours dans le sens de l'association paradoxale /-wāl-/ + conjugaison ex-troverse. Dans ces exemples, ou bien on a l'inaccompli /-tīw/ de type "prédictif" (cf.(525)-(528)) à la 3e personne avec /-wāl-/ renvoyant à une 1^e personne":

- (543)(VI,39) Mācanozomo imelleltzin huāl-mo-quetza-tiuh "Il faut espérer que sa colère ne va pas se dresser (mo-quetza) contre moi (-huāl-)"
- (544)(VI,232) Qui-huāl-ītō-tiuh... "Il va (nous, huāl-) rétorquer ("dire en retour")"

ou bien /-wāl-/ représente un retour en arrière:

- (545)(X,196) Huāl-mo-cuepa-tō "Ils s'en retournèrent (mo-cuepa) là d'où ils venaient (-huāl-)"



4.6. Verbes irréguliers et défectifs.

Les grammaires traditionnelles du nahuatl comprennent toutes une rubrique de verbes irréguliers, lesquels sont tous des verbes marquant des relations spatiales (position ou mouvement). Nous en reproduisons ci-dessous la liste, en y apportant quelques remarques, mises en ordre et mises au point. La première de ces mises au point pourrait être que seuls les deux premiers, /ka'/ "être" (4.6.1) et /vā-w/ "aller" (4.6.2) sont réellement irréguliers, et que les autres sont soit des composés improductifs (4.6.3), soit des défectifs (4.6.4 et 5).

4.6.1. /ka'/ "être".

Ce verbe: -a) marque une localisation spatiale ((546), (548) etc.) ou modale ((547), (549) etc.), associée généralement à un locatif ("être", "rester"), mais pouvant être employée absolument pour marquer l'existence ou la permanence ((555), (556) etc.); -b) aux formes autres que le présent, sert de copule aux prédicats nominaux ((559), (564) etc.) ou locatifs ((560), (562) etc.)⁽⁷¹⁾.

4.6.1.1. Catégories verbales.

Le présent a habituellement la forme /ka'/ (câ) au singulier, /kat-e'/ (catê) au pluriel, cette dernière forme mettant en évidence le fait que le /-'/ final du singulier a historiquement pour origine */t/ (et qu'on doit aussi poser |t| en structure de base synchronique: |kat|):

- (546)(C.493) Nicân câ in ti-c-têmoa "Ce que tu cherches est
ici"
- (547)(C.519) Àquên câ in noyôllô "Mon coeur est mal à l'aise"
("d'aucune façon", a-quên)
- (548)(C.494) Ômpa cat-ê mictlân †lâtlâcatecolô "Là-bas, en
enfer (mictlân), il y a ("sont") des démons"
- (549)(C.524) Matcâ yôcoxâ ti-cat-ê "Nous sommes dans la paix
et la tranquillité"

(71) Il peut aussi être employé au présent avec les prédicats quantificateurs, cf. 5.2.7.2.3.

Une forme alternative /kat-ki/ (catqui) existe au singulier. /-ki/ y représente certainement la variante syllabique du suffixe participial, qui apparaît essentiellement dans les participiaux nominaux (5.2.3.4)⁽⁷²⁾. Cette présence du suffixe participial rappelle les "prétérito-présents" du type 4.6.4; /kat-ki/ apparaît essentiellement dans deux types de contextes: en finale de phrase:

(550)(Ch.7,297) Teòcalli mo-chíuh... in àxcàn oncàn cat-qui
"On construisit ("se fit") un temple... qui aujourd'hui s'y trouve (encore)"

(551)(XI,35) Iuhqui in mètztli ic catqui "(Les plumes du mètz-canàuh-tli, variété de canard) sont comme la lune"

et comme présentateur déictique ("voilà"), associé à iz et plus rarement à nicàn "ici" (6.2.3.2.2):

(552)(C.493) Iz cat-qui in mo-nequi ti-c-chíhua-z "Voici ce qu'il faut que tu fasses"

(553)(Ch.7,304) Iz cat-qui in intòcàtzin obispomè "Voici les noms des évêques"

(554)(III,18) Ca nicàn cat-qui in pàtli "Voilà le médicament"

encore que dans tous ces cas on puisse aussi trouver câ:

(555)(XI,58) In ìtzontecon iuhqui in tòtòtl ìtzontecon ic câ
"Son crane est comme le crane d'un oiseau" (cf.(551))

(556)(C.528) Iz câ in ni-mitz-maca "Voici ce que je te donne" (cf.(552))

et qu'il n'y ait aucun exemple ni de l'équivalent au pluriel (* /kat-ke' /, *catquè), ni de la 1^e ou de la 2^e personne (* /ni-kat-ki /, *nicatqui⁽⁷³⁾).

/ka' / a un passé qui est morphologiquement un plus-que-parfait (4.3.2), /kat-ka/ catca, dont les emplois recouvrent ceux de l'imparfait, du parfait-aoriste et du plus-que-parfait. Cet appauvrissement des oppositions aspecto-temporelles (et, d'une manière générale, leur fonctionnement spécifique avec un verbe qui n'exprime

(72) V. cependant ò-tla-càuh-qui in moyòllòtzin (280).

(73) Carochi (p.437) cite pourtant cette dernière forme dans le paradigme de conjugaison, mais ni lui ni le reste du corpus ne l'attestent dans une phrase réelle.

que la staticité et se trouve ainsi à la limite de la notion de procès) n'a évidemment rien d'exceptionnel. Cela dit, on peut opposer des formes à augment (4.2.2.2.1) liées à la situation:

(557)(C.494) Huel cualcān in oncān ō-ni-cat-ca "C'est dans un bon endroit que j'étais/j'ai été"

(558)(C.511) Cāmpa ye ō cuēl on-yā in tītlantli, in quin iz ō-cat-ca? "Où est donc déjà parti le messager, qui il y a un instant était ici?"

et des formes sans augment, tendant à l'aoriste ou à l'imparfait:

(559)(VI,163) Qui-mo-tti-tia in ināmic catca "(Le démon, sous les apparences de la femme morte en couches) se montre à celui qui était son mari"

(560)(C.505) Huel oc tlācatlā cat-ca "Il y avait encore foule (à cette époque)."

Le reste de la morphologie est construit sur le radical supplé-
tif /ye/, qui donne un futur /ye-z/ yez:

(561)(VII,4) Ca nēhuātl ni-ye-z "Ce sera ("je serai") moi"

(562)(VI,129) Ca īcuāc ye-z in "Ce sera à ce moment-là"

(563)(VI,235) Oc ceppa nemi-z-quē, ye-z-quē "Une fois de plus ils vivront, ils existeront"

un irréel /ye-skia/, yezquia:

(564)(IV,2) Qui-m-ītlacalhuia in imācēhual ye-zquia "Il (hon.) détériore ce qui aurait pu lui revenir ("ce qui aurait été son bienfait")"

(565)(Ch.7,106) Acān Tenōchtitlan ye-zquia "Tenochtitlan n'aurait pas existé ("n'aurait été nulle part")"

un optatif /ye/ ye:

(566)(C.530) Tlā zan xi-ye, tepitzé "Reste donc (tranquille), petit"

(567)(Aldama y Guevara §310) Xi-qu-ilhui mā ōmpa ye "Dis-lui qu'il reste ici"

et un éventuel /ye-ni/, yeni:

(568)(IV,35) Mā zan niman ye iuh ti-yeni! "Si seulement nous pouvions bien être comme ça!"

(569)(VI,181) Mā oc amixpantzinco ye-ni! "Si seulement ils étaient encore devant vous!"

mais il n'y a pas de vétatif attesté (sur les formes directionnelles, v. plus loin (576)-(577)).

Remarques: -A/ Sur on-câ, verbe d'existence, v. 3.1.4.2.2.F.; sur huâl-câ, pseudo-locatif de comparaison, v.6.3.1.2.

-B/ Sur les emplois de câ avec un auxiliaire et un sujet possédé, v. 7.2.3.1.4.1.3.

-C/ Les dialectes modernes ont souvent refait la morphologie sur la base radicale /ye-/: ainsi dans le D.F. avec un imparfait ō-ye-ya et un parfait ō-ye-c. A Tlacotenco, catca est utilisé comme présent dans une correspondance quasi-systématique avec l'esp. estar (totōnqui catca inin tlaxcalli "cette tortilla est chaude"); on a alors un futur catca yez (totōnqui catca yez "elle sera/qu'elle soit chaude").

4.6.1.2. Diathèse.

Câ a un impersonnel hypercaractérisé (3.3.1.1.2) ye-lō-hua:

(570)(C.438) Ye-lō-hua "On (y) est"

(571)(VI,259) Àmo nemō-hua-ni, àmo ye-lō-hua-ni "Ça ne permet (éventuel impersonnel, 4.4.3.2.2 et 5.2.4.5) pas de vivre, d'exister"

et un honorifique (3.4.3) /mo-ye-c-ti-ka'/, où /-ti-ka'/ est un auto-auxiliaire (7.2.3.1.2.1), et /-c-/ est peut-être le suffixe introverse examiné plus loin (4.6.3):

(572)(C.499) Cānin ti-mo-ye-tz-ti-cā in āxcān? "Où es-tu en ce moment?"

(573)(VI,135) Àmo ihuiyān am-mo-ye-tz-ti-cat-ē "Vous n'êtes pas tranquilles ("dans le calme")"

(574)(C.503) Īcēltzin om-mo-ye-tz-ti-cat-ca in Totēucyo Dios "Seul existait Notre Seigneur Dieu"

(575)(C.470) Mā nicān xi-mo-ye-tz-ti-ye "Reste donc ici"

On y trouve des conjugaisons directionnelles que nous n'avons pas rencontrées à la forme non-honorifique en dehors des paradigmes de Carochi (p.438: ye-co, ye-quiuh, ye-to, ye-tīuh):

(576)(C.516) Intlan mo-ye-tz-ti-ye-quiuh in tlälticpac tlācā
 "(Dieu) viendra habiter ("être") parmi les hommes d'ici-
 bas"

(577)(VI,106) Ō tētlan mo-ye-tz-ti-ye-co "Il s'en vint vivre
 avec les autres"

4.6.2. /yā-w/ "aller".

Ce verbe marquant un mouvement est le plus souvent associé à un locatif exprimant le terme vers lequel se dirige le mouvement (p. ex. (573), (591), etc.), mais peut être employé absolument ("être en marche", cf. (582), (583) etc.; et au présent générique "avoir l'habitude de se déplacer", cf.(580)).

4.6.2.1. Catégories verbales.

Comme /ka'/, il est construit sur deux radicaux, /yā-/ et /wī-/. Au singulier du présent, les deux radicaux sont composés, le second sous une variante /-w/:

(578)(C.530) Ye ōmpa ni-yā-uh "J'y vais"

(579)(C.497) Āhuic ti-yā-uh "Tu vas de ci de là"

(580)(XI,33) Zan nō yā-uh "(Cet oiseau) lui aussi est migra-
 teur ("s'en va")"

Au pluriel du présent apparaît seul le radical /wī-/ devant le suffixe de pluriel /-'/ (qui comme d'habitude abrège le /i/):

(581)(III,41) Ēxcān in huí "C'est à trois endroits qu'ils
 vont"

(582)(X,174) Cencā payinā in ic huí "Ils courent très (vite)
 en marchant"

La même répartition apparaît à l'impératif-optatif, qui a au singulier la combinaison /yā-w/:

(583)(AC.5) Mā ni-yā-uh "Je voudrais bien y aller"

(584)(XII,31) Nēpa xi-yā-uh "Va-t-en ailleurs"

et au pluriel le radical /wī-/, mais un suffixe de pluriel tout à fait exceptionnel /-yān/⁽⁷⁴⁾:

(74) Comme pour /-kān/, l'origine est peu claire; il semble bien pourtant que /-yān/ soit relié au radical /yā-/; faudrait-il alors associer /-kān/ à /ka'/? On verra d'autre part plus loin (6.2.2.6) que /-kān/ et /-yān/ sont les deux suffixes formant des locatifs déverbaux.

(535)(X,196) Xi-huī-yān, xi-mo-cuepa-cān "Allez-vous en, revenez sur vos pas"

(586)(AC,7) Mā ti-huī-yān "Allons-y"

Tous les exemples d'imparfait relevés dans le corpus sont construits sur le radical /wī-/:

(587)(II,217) Tōnatiuh īchān huī-yā "Ils allaient à la demeure du soleil"

(583)(VI,232) Ō-ni-huī-ya in Caxtillān "Il m'est arrivé d'aller (impft. avec augment. 4.3.1.2.3) en Espagne"

bien que Carochi mentionne un imparfait yā-ya, dont il dit (p.440) qu'il n'est "ni très usité ni très élégant".

Les autres termes sont construits sur le radical /yā-/, qui a une morphologie régulière de type /C(a)a/ (4.2.2.1): un parfait-aoriste /ya'/:

(589)(C,428) Ō-ni-yā ni-tla-pōhua-to "Je suis allé lire"

(590)(XII,44) Ca ō-yā-quē in motēchiuhcāhuān "Tes ancêtres sont partis"

un futur /yā-s/:

(591)(Pl,9) Cāmpa ni-yā-z? "Où dois-je aller?"

(592)(XII,77) In ye yā-z-quē... "Quand ils sont prêts à partir..."

un plus-que-parfait /ya'-ka/:

(593)(XII,33) Nō ic yā-cā, nō ic yā-quē in tē-nāmiqui-z-quē "Comme (les autres) y étaient allés, de même (les nouveaux envoyés de Moctezuma) s'en allèrent à la rencontre (des Espagnols)"

un vélatif /ya'/:

(594)(Pl,3) Mā ilihuiz ti-yā "N'avance pas inconsidérément"

(595)(II,102) ... in mā acā canāpa yā "... pour éviter que quelqu'un n'aille quelque part"

un éventuel /yā-ni/:

(596)(VI,256) ... in tlācamo yāōc yā-ni "... s'il n'aime pas aller au combat"

En revanche, comme nous l'avons signalé plus haut (4.5.2.3). yâ-uh n'a pas de conjugaison directionnelle (mais admet les préfixes directionnels, v. ci-dessous remarque B).

Remarques. -A/ A plusieurs reprises apparaît chez Chimalpahin un parfait singulier <yaqui>, sans doute /ya'-ki/, où apparaît la variante syllabique du suffixe participial (cf. aussi cat-qui (550)-(554) et plus haut (280)):

(597)(Ch.7,59) Auh ic yâ-qui in diablo in Tlacochealco "Alors le diable alla à Tlacochealco"

(598)(Ch.7,210) Nô icuac yâ-qui in España Don Hernando Cortes "C'est alors aussi que Don Hernando Cortes alla en Espagne"

-B/ Toutes les grammaires traditionnelles font un item lexical autonome de huállauh "venir", même Carochi qui reconnaît bien qu'il s'agit de /wâl-/ + /yâ-w/. Tel est en effet le cas, l'assimilation /l/ + /y/ → /ll/ étant très courante. Toutes les formes attestées confirment cette structure:

(599)(XI,189) Ômpa cencâ huâl-lâuh in Malinalco "(La pierre dite âtl chipin) vient essentiellement de Malinalco"

(600)(III,49) Nicân tlâlticpac huâl-huî "(Les guerriers morts) reviennent ici sur terre"

(601)(III,17) Mâ huâl-lâuh "Qu'il vienne"

(602)(VII,4) Tlâ xi-huâl-huî-yân têtetèé "Venez, ô dieux!"

(603)(II,191) Huêca altepētīl ipan huâl-huî-ya "Il venait d'une cité lointaine"

(604)(III,17) Âquin ô-huâl-lâ? "Qui est venu?"

(605)(Ch.7,172) Âmo huel huâl-lâ-z âcucuexâtī? "N'est-il pas possible que vienne l'inondation?"

qui est aussi garantie: -a) par l'existence parallèle de on-yâuh:

(606)(II,48) Ye n-on-yâuh "Je m'en vais"

(607)(XII,49) Âmo mo-tlâpaloâ-yâ in mâ on-huî-yân "Ils n'osaient pas y aller"

(608)(IX,71) Ômpa on-huî-ya in âquin îxcocôâ-ya "Là s'en allait quiconque avait des maladies des yeux"

(609)(II,165) Auh in ô-on-yâ-quê încân... "Et quand ils s'en sont allés chez eux..."

-b) par le parallélisme dans la diathèse (v. plus loin (614) et (619)-(620)).

-C/ Dans plusieurs dialectes modernes (et en particulier dans le D.F.), le pluriel du présent fait apparaître les deux radicaux (/yā-wi-'/, généralement prononcé [jawe] ou [jowe] (et écrit en conséquence yahue ou yohue). C'est sans doute la première personne du pluriel de ce présent, /ti-yā-wi-'/, qu'il faut poser pour l'exhortation [tʃowe], toujours écrit chohue "allons-y!".

4.5.2.2. Diathèse.

Tout comme cā (4.6.1.2), yāuh a un impersonnel hypercaractérisé (3.3.1.1) /wī-lō-wa/ huilōhua:

(610)(III,45) In ic ōmpa huī-lō-hua ōmpa in Tlalōcān "Le troisième endroit où l'on va (quand on est mort), c'est le Tlalocan"

(611)(Ch.7,209) Ōmpa huī-lō-hua-ya in Huéyimōllān "Les gens se rendaient à Hueimōllān"

(612)(C.507) Ayamo imman in huī-lō-hua-z "Ce n'est pas encore le moment d'y aller"

(613)(XI,51) Mā huī-lō-hua "Il faut y aller"

évidemment compatible avec /wāl/ et /on/ (4.6.2.1.1, remarque B):

(614)(II,92) ƒcuitlahuīc huāl-huī-lō-hua "On revient en arrière"

(615)(VII,4) Cāmpa zan ye nel nēn on-huī-lō-hua-z? "Où pourrions-nous bien malgré tout s'en aller?"

A défaut d'un causatif morphologiquement régulier, yāuh est en relation sémantiquement causative avec le v. t. huīca "emmener" (qui est d'ailleurs peut-être historiquement dérivé du radical /wī-/, mais d'une manière synchroniquement non productive):

(616)(X,195) Quin-huīca in qui-mo-teōtiā "Celui qu'ils vénèrent les fait avancer"

En tant que causatif supplétif, huīca sert aussi d'honorifique:

(617)(IX,6) Āmo ti-m-āxī-tī-z in ōmpa ti-mo-huīca "Tu n'arriveras (hon.) pas là ou tu vas (hon.)"

(619)(Pl.24) Quēn ō-ti-quīza-to in ōmpa ō-ti-mo-huīca-ya? "Comment t'en es-tu tiré ("as-tu été passer") là ou tu es allé?"

et, tout comme yāuh et son impersonnel huā-lā-hua ((614)-(615)), est incompatible avec les conjugaisons directionnelles, mais compatible avec /wāl/ et /on/ :

(619)(VIII,71) Xi-huāl-mo-huīca nocōltziné "Reviens, ô mon grand-père"

(620)(Pl.24) Auh in ō-ti-huāl-mo-huīca-c... "Et quand tu seras revenu..."

(621)(VI,215) Mā x-om-mo-huīca "Va-t-en donc"

(622)(III,41) Ō-t-om-mo-huīca-c in quēn amicān "Tu t'en es allé dans un lieu mystérieux"

4.6.3. Le suffixe /-c/.

Il s'agit très probablement d'une variante suffixée du radical verbal /ic-/ qui marque un mouvement et n'apparaît qu'avec des auxiliaires (le plus souvent sous la forme /ic-ti-w/ itztiuh "aller", 7.2.3.1.4.1.2). En tant que suffixe, /-c/ a les caractéristiques suivantes :

- il a une valeur introverse très proche de celle de /wāl/ (3.1.4)
- il n'apparaît que sur trois verbes (auxquels il faut peut-être ajouter l'honorifique /ye-c-ti-ka'/ de /ka'/, cf.(572)-(575))
- il provoque une réduction à deux formes (présent et passé) du système aspecto-modal.

La seule forme courante est le présent /wī-c/ huītz, au pluriel /wic-e'/ huītzé, où l'on reconnaît le radical /wī-/ de /vā-w/ (4.6.2.1) :

(623)(XI,45) Ye huī-tz cetl "Voilà que vient le gel"

(624)(VIII,3) Āquiquē in ne huī-tz-é? "Qui sont ces gens qui viennent?"

La quasi-synonymie avec huāl-lā-uh ((599)-(605)) est confirmée par leur emploi semble-t-il indifférent dans le présent de vérité générale (4.2.1.2.2.3 et 5) et le présent constatif (4.2.1.2.1.2) :

(625)(X,169) Ōmpa huī-tz in to-tōnal... Ōmpa huāl-lā-uh in in-tōnal "C'est de là que vient notre destinée... C'est de là que vient leur destinée"

(626)(XI,222) Ca oztōvō itlan huī-tz in teōxihuitl "La turquoise vient des frotes"(comparer (599))

Dans le présent hic et nunc (4.2.1.2.1.1), en revanche, c'est nettement huītz qui est préféré à huāllāuh, cf. (623)-(624). Mais on voit aussi que la réduction aspectuelle provoquée par /-c/ est une véritable neutralisation, puisque le présent huītz est employé en alternance, non seulement avec un présent:

(627)(VI,172) Auh inin, in motlācapan ēhua, in motlācotiyān huītz... "Et ceci, qui est issu de ton corps, qui vient de ton milieu..." (prière dite par la sage-femme au nouveau-né au moment où elle tranche le cordon ombilical)

mais aussi avec un parfait-aoriste:

(628)(VI,94) Ca tētechcopa ti-huītz, ca tētechcopa ō-ti-mo-quix-tī "Tu viens de quelqu'un d'autre, tu es sorti de quelqu'un d'autre"

(629)(AC.5) Cāmpa ti-huāl-lā? - Ōmpa ni-huītz in Nonohualcatepeti itzintlan "D'où es-tu venu? - Je viens de sous le Nonoalcatepetl"

(630)(V,183) Ca ye huītz, ca qui-huāl-tilicza-c in notlaxcal "Voilà qu'il vient, voilà qu'il est venu (-huāl-) plectiner mes galettes"

ou avec un futur:

(631)(Ç.526) Àcitlā ye huītz, àcitlā topan mo-chihua-z. "Peut-être que quelque chose (de mauvais) vient, peut-être que quelque chose (de mauvais) va nous arriver"

(632)(II,158) In tlā canāpa yā-z... in tlā acā ye huītz "S'il doit aller quelque part... (ou) si quelqu'un vient"

Sans alternance textuelle, huītz peut prendre un sens clairement futur:

(633)(X,190) Ca mo-huīca...; tēl huītz "Il s'en va...; mais il reviendra"

ou même impératif-optatif (avec mā, mais avec les préfixes de 2e personne ordinaires):

(634)(C.434) Mā nicān ti-huītz (et non *xi-huītz) "Viens ici"

Huī-tz a un impersonnel huī-lō-hua-tz (où l'on retrouve clairement l'impersonnel de yā-uh, cf.(610)-(615))

(635)(II,78) Huāl-ēhua-lo, huī-lō-hua-tz "On repart, on revient"

(636)(II,126) Huāl-ne-cuepa-lo, huī-lō-hua-tz "On s'en retourne, on s'en revient"

et un honorifique mo-huīca-tz, où l'on voit comme pour yā-uh le rôle supplétif de huīca (cf.(617)-(622)):

(637)(C.443) Ca ye iz mo-huīca-tz in tlātoāni "Voilà que le roi vient ici"

(638)(IX,70) Mā oc yē nicān ti-mo-huīcatz "Viens donc ici" (cf.(634))

Huīca-tz est d'ailleurs employé dans sa forme transitive ordinaire avec le sens "amener vers ici":

(639)(XII,91) In toquichtin quin-huī-huīca-tz-ē in incīcihuā-huān "Les hommes ramènent chacun (redoublement /CV'/) leur femme"

(640)(IX,63) In ō-c-on-ī-quē niman ye ic quin-huīca-tz-ē, "Quand (les invités) ont fini de boire, ils les ramènent"

Le troisième verbe qui admet /-c/ est itqui v.t. "porter sur les bras ou sur les épaules":

(641)(G.34) Niman ye ic c-on-cui in chālchiuhomītl... Niman ye ic qu-itqui-tz "Alors il va prendre les os de jade ... Puis il les ramène"

(642)(II,134) Ne-āca-mac-o... auh in ō-ne-mac-ō-c, niman ic qu-itqui-tz-ē "On se fait des dons (ne-...-mac-c) de roseaux (āca-tl)... et quand on se les est données, alors ils les ramènent"

Les exemples du passé, formé avec un suffixe /-a/, sont extrêmement rares. D'après Olmos (1547), la forme /wīc-a/ s'oppose au parfait /wāl-la'/ comme la marque d'un procès réversible et annulé

à celle d'un procès achevé mais non annulé⁽⁷⁵⁾; on y reconnaît une valeur caractéristique du transfert au passé (4.3.1.2.2 et 4.3.2.2.2). En dehors des exemples de grammaire, nous n'en avons relevé que 5 occurrences:

(643)(CM.370) Cē juez huītz-a "Un juge vint"

(644)(VI,32) Ca zan in ō-t-on-huī-tz-a, ca zan in ō-t-on-qui-za-co "Tu n'as fait que venir, tu n'as fait que passer" (même exemple (VI,29) à la 3e personne: le caractère archaïque et figé de la formule est attesté par la construction zan in P, que nous ne connaissons par autrement (zan ayant toujours un comportement de particule, 3.1)

(645)(Ruiz de Alarcón)⁽⁷⁶⁾ Àzo à-huī-tz-a in tlahuēlilōc "Peut être le méchant n'est-il pas venu"

(646)(Ch.7.303) Nicān mo-huīca-tz-ā in nōhuiyān obispomē "Les évêques de tous endroits vinrent ici"

4.6.4. Verbes sans présent.

4.6.4.1. Catégories verbales.

Trois verbes intransitifs de position ont une particularité commune: leur caractère défectif, puisque le présent leur manque. Ils ont des parfaits d'état à sens présent, rappelant les "prétérito-présents" qu'on peut trouver dans d'autres langues. Il s'agit de /i'ka-k/ īca-c "être debout", "être dressé", qui est employé pour désigner, non seulement la stature verticale d'un être animé ou non, mais aussi la position orientée d'un chemin ou d'un cours d'eau (le mot ātl pouvant s'appliquer à n'importe quelle forme d'eau, ātl īca-c se dira de l'existence d'un cours d'eau alors que pour l'existence d'une lagune ou d'une mer on dira ātl mani, v. plus loin 4.6.5):

(647)(CM.27) Oncān īca-c cencā tomāhua-c in cuahuitl in āhuē-huētl "Là se dresse, très épais, l'arbre ahuehuate"

(648)(IV,25) Oncān īca-c in huēyi ātoyātl "Là se trouve le grand fleuve"

(75)(P.120): El preterito se suple por: niuala, etc., si me quede; que si me torne a yr, bien se dira: oniuitza.

(76) Tratado de las supersticiones y costumbres gentilices que oy viven entre los indios naturales de esta Nueva España (1629); cite par Lopez Austin (1966), p.113.

de /on-o-k/ on-o-c, dont le radical est seulement /-o-/, mais qui à l'état isolé est toujours employé avec le directionnel /-on-/ (contrainte des mots courts, cf. 3.1.4.2.2.F), la forme sans /on-/ apparait seulement en fonction auxiliaire (7.2.3.1.2.2). Il désigne une position au ras du sol, couchée ou accroupie, mais s'emploie aussi dans le sens de "vivre" s'il y a l'idée d'une position inférieure (sous la surface de l'eau, sous une montagne...):

(649)(VI,79) Ca iz t-on-o-c "Tu es assis ici"

(650)(X,183) Itzintlan on-o-qu-ê tepêtl "Ils vivent au pied de la montagne"

(651)(Ch.7,164) Mic-quê in mimichtin, ihuân in ixquichtin. â-tlan on-o-qu-ê "On vit mourir ("moururent") les poissons et tous (les animaux) qui vivent dans l'eau"

et de /pilka-k/ "être pendu" (contrairement aux deux autres, ce dernier n'est pas signalé par les grammaires):

(652)(II,114) Inin tzompeticalli mochipa pilca-c calcuâc "Ce "coffre à cheveux" est toujours suspendu au toit de la maison"

(653)(VI,107) ... in toquezpan in toquechtlan om-pilca-c "... ce qui est pendu à nos hanches et à notre cou (= nos biens)"

Les deux premiers ont un plus-que-parfait à valeur de "passé général" (comme caí-ca, (557)-(560)):

(654)(XII,89) Oncân íca-ca in cuâhtli "Là se tenait debout l'aigle"

(655)(VI,67) Coyâhuac tezcatl immâc ô-íca-ca "Ils avaient ("était debout") dans leurs mains un miroir percé"

(656)(AC.7) Zan nâhuilhuitl in tepeticalco on-o-ca "Quatre jours seulement il resta couché dans la caisse de pierre"

(657)(VIII,67) Noncuâ on-o-câ in qui-namacâ cacâhuâtl "Séparément se tenaient assis les vendeurs de cacao"

dont nous n'avons pas rencontré d'exemple pour pilca-c, qui a un passé général à forme d'imparfait:

(658)(XII,52) Ítech pilca-ya motênehua huitznâhuayôtl "Sur lui pendait ce qu'on appelle huitznâhuayôtl"

que l'on retrouve aussi avec ica-c (sans que la différence avec ica-ca soit très claire):

(659)(Ch.7,120) Iicpac in tepētl ica-ya itēōcal "Au sommet de la montagne se dressait son temple"

(660)(XII,88) In centlapal ica-ca ocēlōtl, auh in centlapal ica-ya cuitlachtli "D'un côté se tenait un jaguar, et de l'autre se tenait un ours"

Ils ont aussi un futur régulier:

(661)(Pl.3) Àzo t-ica-z, àzo ti-nemi-z in tlālticpac "Peut-être resteras-tu debout, peut-être vivras-tu sur terre"

(662)(IV,41) Zan cali on-o-z-quē "Ils resteront à l'intérieur"

(663)(Pl.20) ... in tocuāpan in toquechtlan in om-pilca-z "... ce qui sera pendu sur nos têtes et à nos cous (cf.(653))"

un optatif (rare):

(664)(VI,260) Mā mochi tlācatl māuhcā ye, māuhcā ica "Que chacun reste dans la crainte, se tienne dans la crainte"

(665)(Aldama y Guevara §325) Àmo nicān x-on-o "Ne reste pas couché ici"

et un éventuel (très rare):

(666)(Pl.5) in tēpan ica-ni-mē "ceux qui ont pour fonction (-ni) de se tenir au-dessus des autres"

4.6.4.2. Diathèse.

Les grammaires signalent des impersonnels en /-wa/ à forme de présent:

(667)(C.438) īcōhua "on se tient debout"; (C.439) on-o-hua "on se tient couché"

mais les seuls exemples que nous ayons rencontré dans le corpus, et qui sont tous tirés de on-o-c, sont comme la forme personnelle au parfait à sens présent:

(668)(II,62) Cali on-o-hua-c "Tout le monde reste à l'intérieur"

qui, en cas de redondance, s'étend aussi à ye-lō-hua (4.6.1.2):

(669)(VI,153) Ca on-o-hua-c, ca ye-l3-hua-c "Il y a des gens assis, il y a des gens présents"

mais non à d'autres verbes:

(670)(VI,27) Ca on-o-hua-c, ca nem6-hua "On y habite, on y vit"

Les honorifiques font apparaître des phénomènes d'auto-auxiliation sur des bases morphologiquement causatives:

(671)(VI,135) ... in m-on-o-lt1-t-o-qu-ê in huêhuetquê "les vieillards qui sont assis"

(672)(Aldama y Guevara §322) Tleica ti-m-1qui-lt1-t-1ca-c? "Pourquoi te tiens-tu debout?"

(673)(ibid.) Mo-pilqui-t1-t-1ca-ya itech in Cruz "Il était pendu sur la Croix"

Il n'y a pas à proprement parler de causatifs, mais des v.t. supplétifs (qui dans certains cas peuvent être proches d'une valeur honorifique quand ils sont employés à la forme réfléchie): à on-o-c correspond têca "coucher" ou tlâlia "poser", "asseoir":

(674)(X,199) Memâc in qui-têca-quê "Ils le couchèrent dans une feuille de maguey"

(675)(VI,150) Qui-huâl-lâliâ in ticitl "Ils font asseoir la sage-femme"

(676)(VI,137) Ca 6-mo-têca-tô in âtlân "Ils sont allés vivre ("se coucher") sous l'eau"

(677)(VI,158) Ca iz am-m-on-o-lt1-t-o-qu-ê, ca amêch-huâl-mo-tlâl1-lia in Totêucyo "Vous êtes assis ici (hon.), c'est Notre Seigneur qui vous fait asseoir (hon.)"

A 1ca-c correspond quetza "dresser" (aussi: "arrêter", "fixer"):

(678)(X,170) Mochintin quin-quetz "Il les mit tous debout"

(679)(VI,164) Mâ xi-mo-quetza "Lève-toi"

(680)(XII,49) Tlapanco huâl-mo-quetz "Elle se mit debout sur la terrasse"

et à pilca-c, piloa "pendre":

(681)(Pl.20) Motechtzinco 6-ni-c-pilô in ichpilînalztintli "Sur toi j'ai pendu de petits filaments (= je t'ai procuré des vêtements)"

(692)(VI,92) in toquechtlan, in toquezpan in to-c-om-piloâ
 "ce que nous pendons a nos cous et a nos hanches" (cf.
 (653) et (663))

(693)(PI.19) Àzo quemmanvân cueitl huipilli itech ti-mo-pilô-z
 "Peut-être un jour te prendras-tu a la jupe et au huipil
 (= voudras-tu prendre femme)"

4.6.5. Mani et nemi.

4.6.5.1. Mani.

Mani v.i. est employé pour désigner une localisation par rapport à une surface plane ("être répandu"), ou un mouvement d'étalement sur une surface plane ("se répandre"). C'est la marque de la dispersion en deux dimensions sans orientation (contrairement à lca-c qui marque une position unidimensionnelle orientée, 4.6.4.1). A l'impersonnel en /la-/ (3.3.1.1), il réfère à l'"ordre des choses", à la situation générale, politique ou sociale.

Il est caractérisé par l'absence complète de parfait-aoriste⁽⁷⁷⁾. On n'en a qu'un présent:

(694)(VI,135) in cencuahuitl, in cemixtlahuatl mani "celui qui erre a travers la forêt et la plaine (cf.6.3.1.1.2)"

(695)(C.500) Caxtica mani in âti "L'eau est ("est répandue") dans l'assiette"

(686)(VII,8) in tōctli ôme mani "la tige (de maïs) double ("qui est répandue en deux")"

un plus-que-parfait à valeur de "passé général" (cf.(557)-(560) et (654)-(657)):

(687)(XII,116) Huel cemilhuitl in man-ca yâdyōtl "Le combat dura ("se repandit") toute une journée"

(688)(XII,79) In huēca man-câ àmo mic-quē "Ceux qui étaient ("étaient repandus") loin ne moururent pas"

un futur:

(689)(VI,235) Oc ceppa tla-mani-z in iuh tla-man-ca in ye huēcauh "Une fois encore les choses seront comme elles étaient autrefois"

(77) Sauf une forme archaïque sans apocope mani-c qui apparaît dans la combinaison fixée totōnametl in mani-c "le resplendissant répandu" (un des noms du soleil), cf. 5.2.3.4.3.1.

et un imparfait (rare):

(690)(IV,121) Cēcentētl in ic tla-mani-ya, in ic tla-man-ca
 "C'est de manière séparée que les choses étaient placées, qu'elles étaient disposées"

Il est difficile de dire si la défektivité vis-à-vis du parfait de mani, opposée à la défektivité vis-à-vis du présent de on-o-c, ica-c et pilca-c (4.6.4), tient à la structure phonologique (/ -Ci/ apocopant le parfait pour mani, monosyllabe ou / -C⁺a/ pour les trois autres).

A côté de l'impersonnel en /Aa-/ ((689)-(690)), Carochi signale un impersonnel en /-wa/ manō-hua dont nous n'avons pas relevé d'exemple dans le corpus.

Mani a à la fois un semi-causatif (7.1.1.7) mana v.t. "réparer", "dispenser", "placer" (se dit souvent des offrandes):

(691)(VI,246) Tezcatl mixpan ni-c-mana "Je place un miroir devant toi"

et un causatif en /-tia/ pour tla-mani:

(692)(III,15) in ic ō-tla-manī-tiā-yā, in ic tla-man-ca in ni-cān Mexico "la manière dont (les anciens) organisaient (la vie sociale), la manière dont les choses se produisaient ici à Mexico"

4.6.5.2. Nemi.

Nemi doit désigner originellement un mouvement qui couvre tout un espace. A l'état indépendant, il est généralement traduisible par "habiter", "vivre"; mais on a le sens "marcher" avec le redoublement /CV'/ (7.1.4.2) nē-nemi; cf. aussi le causatif (701); v. d'autre part tlālticpac ti-nemi "nous avançons sur le fil de la terre" plutôt que "nous vivons sur terre", 6.2.2.2.4 et Launey (1985)). Comme auxiliaire (7.2.3.1.2.4), il a une valeur fréquentative ("ne faire que...")(78)

Nemi, comme cā et les autres verbes examinés ci-dessus (4.6.4 et 4.6.5.1), a un plus-que-parfait à valeur de "passé général":

(78) Sur ce verbe, v. aussi Tourni (1984).

(693)(VI,243) Amo iuh nemi-z-nequi in iuh nen-ca itàtzin "Il ne veut pas vivre comme son pere a vecu"

(694)(III,1) Ômpa nen-ca cihuatl itôcâ Côhuatlîcûê "Là vivait une femme nommée Coatlicue"

(695)(XII,87) Ācaltica nen-ca "Ils allèrent en bateau"

Mais on trouve aussi, quoique plus rarement, une répartition de cette valeur entre un imparfait

(696)(I,60) In tlateōtocanimê in motlālpantzinco nemi-yâ cencâ ô-ti-quim-mo-tlaelitti-lî "Les idolâtres qui vivaient sur ta terre, tu les as regardés avec colere"

et un parfait-aoriste caractérisé (à la différence de mani):

(697)(XII,48) Nôhuiyān nen-quê "Ils allèrent partout"

(698)(X,190) Auh quēxquich cāhuitl in ômpa nen-quê "Et ils vecurent la un certain temps"

(699)(X,165) Ca nelli ômpa on-o-câ, ômpa nen-quê "C'est bien vrai qu'ils y sont restes, qu'ils y ont habité"

Nemi a un impersonnel nemō-hua

(700)(Pl.20) Ayāxcān in tlātlīcpac ic nemō-hua "C'est difficilement qu'on vit (ou: qu'on avance) sur terre"

et un causatif en /-tia/:

(701)(VI,243) Tzompachpōl, cuitlanexpōl ti-c-nemī-tia "Tu le fais avancer tout echevele, tout degoutant" (= tu le deshones)



CHAPITRE CINQUIÈME

LE NOM ET SES CATEGORIES

5.1. Généralités.

5.1.1. La classe des noms.

5.1.1.1. Nom et verbe.

Le nahuatl oppose nettement une classe de noms et une classe de verbes. En cela il n'a évidemment rien d'insolite. Mais les bases de cette opposition sont assez originales. En effet, elles ne se trouvent pas dans les propriétés fonctionnelles que l'on rencontre par exemple dans la plupart des langues indo-européennes (et bien d'autres), où se trouve systématisée la tendance à réserver au verbe la fonction prédicative et au nom la fonction actancielle, les cas susceptibles de contredire cette répartition étant résolus d'un côté, par le développement d'une copule⁽¹⁾, et de l'autre, par la mise en jeu d'un système de déictiques et/ou de relatifs-indéfinis (celui qui/que...)⁽²⁾.

Rien de tel en nahuatl, où: -a) le nom fonctionne comme prédicat avec les préfixes sujets ordinaires et le sens "être un..."⁽³⁾;

(1) Rappelons que predicate est le terme traditionnel en anglais pour désigner ce que l'on appelle attribut dans les grammaires françaises.

(2) Nous ne parlons pas ici des phrases complexes comprenant des nominalisations, au sens de Tesnière (c. à d. : des propositions complétives), où le français (comme d'ailleurs le nahuatl, cf. 8, 2,4) reproduit par le moyen d'une proposition subordonnée un schéma d'énoncé, mais où certaines langues comme le turc systématisent la tendance énoncée en organisant la "subordonnée" autour d'un nom déverbal.

(3) Par anticipation, on admettra que les prédicats de (1) à (3) et les actants de (8) à (10) sont des noms. Sur le fait que cualli est un nom et non un "adjectif", v. plus bas 5.1.5.2. Rappelons d'autre part que le nahuatl est une langue sans genre et que les traductions par un nom ou un adjectif au masculin correspondent seulement à l'emploi du terme non-marqué.

- (1)(C.414) Ni-cualli, ti-cualli, cualli "Je suis bon, tu es bon, il est bon"
 (2)(C.414) Ni-mo-pil-tzin "Je suis ton (-mo-) fils (-pil-) chéri (-tzin)"
 (3)(C.414) An-no-pil-huân "Vous êtes mes (-no-) fils (-pil-) (-huân: pluriel possédé)"

tout comme:

(4)(C.411) Ni-nemi, ti-nemi, nemi "Je vis, tu vis, il vit"
 et où -b) on peut actantialiser un verbe, c'est à dire le faire fonctionner, à tous les temps, comme sujet ou objet d'un prédicat, la traduction française passe-partout étant "celui (celle, ceux,ce) qui (que)..."

- (5)(XII,55) Quin-yahualoa-' in m-ìtotia-' "Ils entourent (ya-hualoa) les danseurs (ceux qui dansent, m-ìtotia)"
 (6)(IV,2) Onyez in quíz, in quicuáz "Il aura de quoi boire et manger", litt. "ce qu'il boira (qu-ì-z "il le boira"), ce qu'il mangera (qui-cuâ-z) existera (on-ye-z)"
 (7)(VI,144) Quin-nānquilia in ô-tla-tlàtlauhquê "Elle répond a ceux qui ont harangue (tlatlauhia)"

tout comme:

- (8)(VII,5) Qui-yahualò-ti-mo-man-quê in tlecuilli "Ils se disposerent (-ti-mo-man-que, 7.2.3.2.3.1) en entourant (yahualoa) le foyer"
 (9)(VI,73) On-ye-z in ì-ā-uh, in ì-tlacual "Il aura ("existera") sa (ì-) boisson ("eau", forme possédée), sa nourriture"
 (10)(VI,61) Quin-nānuiliā-ya ì-pil-huân "Il répondait à des fils"

Nous aurons l'occasion d'analyser cette opération d'actancia-lisation (8.2.3). Retenons simplement le principe, déjà énoncé plus haut (2.2.2.4), que noms et verbes sont deux sous-classes d'une classe majeure de prédicats, et que les emplois non-prédicatifs doivent en être considérés comme dérivés. Cette constatation devrait avoir des conséquences dans la forme du lexique: s'il est usuel dans un dictionnaire d'une langue étrangère vers le français de traduire un item lexical verbal par un infinitif (p. ex. cochi: "dormir"), alors on devrait en toute logique aligner sur ce modèle tous les items prédicatifs (p.ex. pilli "être enfant", cihuātl "être femme", calli "être maison", etc.). La force d'inertie de l'habitude et le souci de la concision nous ont fait

renoncer à cette contrainte qui pourrait être méthodologiquement saine; de même, nous nous conformerons dans les traductions aux habitudes du français qui traduit p. ex. in pilli par "l'enfant", plutôt que "celui qui est enfant". Nous demanderons seulement au lecteur de garder en permanence à l'esprit cette identité fonctionnelle des noms et des verbes, et d'accepter en particulier l'idée que les fonctions que l'usage de nos langues tend à nous faire croire réservées à telle classe peuvent se trouver inversées, comme p. ex. dans:

(11)(XII,25) Cè cihuàtl in quihuâlhuïcac "C'est une femme qui les amena"

(12)(XI,25) Michin in quicua "Il mange du poisson", "Ce qu'il mange, c'est du poisson"

(13)(XI,78) Ca ï-icniuh in quinõtza "C'est son ami qui l'appelle"

tournures qui correspondent à l'"emphase" ou "focalisation" du français, et où il faut bien admettre qu'en nahuatl le nom a toutes les caractéristiques du prédicat et le verbe toutes les caractéristiques du sujet de ce prédicat nominal.

L'opposition entre noms et verbes en nahuatl n'en est pas moins radicale, mais elle repose sur des bases purement catégorielles: au verbe sont associées certaines catégories grammaticales qu'on ne retrouve pas avec le nom, et vice versa, et ce quelle que soit la fonction de ce nom ou de ce verbe. Là encore, nous allons voir que l'inventaire des catégories spécifiques du nom (tout comme nous avons pu le voir pour le verbe) ne révèle guère de surprises par rapport aux habitudes que nous pouvons avoir des langues indo-européennes et d'une bonne partie des langues non indo-européennes les mieux connues de la linguistique. Au moins éviterons-nous d'emblée le piège terminologique qui guette toute réflexion sur ces langues: c'est que la notion de nom recouvre trop souvent, sans qu'on y prenne garde, un mélange de traits catégoriels et de traits fonctionnels qui sont en droit disjoints.

Bien sûr, la tradition grammaticale a reconnu, en même temps que les classes de mots (ou les parties du discours), l'équivalence distributionnelle (ou, si l'on préfère, la mutuelle substituableté dans certains contextes) d'unités ou de suites d'unités très hétérogènes, comme un syntagme nominal et une proposition

complétive ou interrogative indirecte. L'analyse logique, en attribuant aux complétives le double caractère propositionnel (du point de vue de la structure interne) et objet ou sujet (du point de vue de la fonction) préparait la voie à la translation de Tesnière (1959), qui déplace sur le domaine fonctionnel les propriétés définitoires des noms et attribue en conséquence le statut de nom à toute suite (et en particulier, à une phrase précédée de que) qui a une fonction actancielle⁽⁴⁾.

La reconnaissance de ces équivalences fonctionnelles a certainement représenté un grand pas en avant vers la compréhension du fonctionnement du langage. Nous nous permettrons cependant deux observations. D'abord, la complétivisation des phrases (glose: que P, le fait que P) a été généralement mieux reconnue et décrite que l'actancialisation du verbe (glose: celui qui/que) qui nous préoccupe ici. Ensuite, le cumul des traits catégoriels (catégories du nom, composition des syntagmes nominaux) et des traits fonctionnels a conduit à des abus d'interprétation qui dénaturent certaines théories: une règle telle que SN → Que + P, qui décalque la translation de Tesnière, n'est certainement pas légitime dans le cadre des premières versions de la grammaire générative-transformationnelle dont se réclame pourtant une partie de la pédagogie de la grammaire dite moderne pour proposer de telles règles.

Pour ce qui nous concerne ici, le fait d'avoir posé l'opposition nom-verbe sur des bases très claires et très restrictives ne doit pas nous conduire à nous reposer sur des certitudes trop facilement acquises. Nous ne pouvons pas nous appuyer simplement sur des exemples comme (1) à (13) pour refuser de poser le problème général de la relation privilégiée qui existe dans les langues entre les catégories aspecto-temporelles et modales et la fonction prédicative, entre l'absence de ces catégories et les fonctions actanciennes. D'abord, parce que le nahuatl est une langue parmi les autres, et qu'il est illégitime d'occulter, au nom de la spécificité supposée d'une langue, un problème majeur du langage. Ensuite, parce que la spécificité du nahuatl sur ce point ne peut être

(4) A vrai dire, la grammaire traditionnelle anglaise avait déjà développé les notions de nominal clauses (complétives, interrogatives indirectes), adjectival clauses (relatives) et adverbial clauses (circonstanciennes) qui recouvrent les fonctions de Tesnière.

alléguée que sur des bases sommaires et qu'une recherche un peu plus poussée fait apparaître des données qui ne vont pas dans le sens d'une totale identité fonctionnelle. Ainsi (la liste n'est pas exhaustive):

- Statistiquement, la relation préférentielle verbe-prédicat est certainement vérifiée⁽⁵⁾.

- L'absence de catégories aspecto-temporelles confine le prédicat nominal au présent et impose le développement d'un auxiliaire attributif de nature verbale pour l'expression des autres formes, cf. 5.1.2.1.

- L'absence de modalisation entraîne certaines contraintes sur le prédicat nominal qui se traduisent par une propension plus grande à apparaître accompagné de particules, cf. 2.2.2.4.

- Lorsque le syntagme n'est pas réduit à un nom ou à un verbe (comme pour (5) à (10)), on s'aperçoit que l'expansion de ce nom ou de ce verbe est de nature très différente et qu'en particulier peuvent opérer sur le nom des opérations de quantification (3.3.2.4) ou de détermination par épithétisation ou relativisation (6.3.2.1 et 2) qui n'apparaissent pas sur le verbe.

Autant d'éléments qui, joints à la spécialisation catégorielle que nous examinerons en détail plus bas (5.1.2), s'inscrivent dans le cadre d'un problème général du langage réalisé à travers les langues naturelles, et qu'on peut résumer de la manière suivante: la prédication se situe entre deux pôles, l'expression de la participation à un procès et de l'appartenance à une classe, et chacun de ces pôles se voit associer des propriétés catégorielles et fonctionnelles-transformationnelles⁽⁶⁾ d'une spécificité plus ou moins stricte selon les langues. Nous nous contenterons ici d'examiner cette spécificité telle qu'elle se présente en nahuatl.

5.1.1.2. Nom et adjectif.

L'absence d'une classe distincte d'adjectifs est cette fois un trait assez spécifique du nahuatl. Nous laissons volontairement de côté les "adjectifs" du domaine grammatical (déterminants tels que démonstratifs ou indéfinis) et ne traitons que des adjectifs du

(5) Nous n'avons pas fait de calcul statistique, mais on doit pouvoir estimer à 90 % le taux de vérification.

(6) Essentiellement: le passage à un statut non-prédicatif.

domaine lexical ("qualificatifs"). Dans la plupart des langues sur lesquelles nous avons pu nous renseigner, il existe en effet une telle classe qui partage d'ailleurs un grand nombre de caractéristiques soit avec les noms (langues indo-européennes), soit avec les verbes (chinois), quand elle n'est pas scindée en deux sous-classes, comme en japonais (celle en -i étant plus proche des verbes, celle en na plus proche des noms).

La spécificité de cette classe peut là encore être posée sur des bases morphologiques ou sur des bases fonctionnelles, avec par exemple dans les langues indo-européennes l'absence d'un genre propre, ou encore une absence de détermination qui peut opposer les adjectifs aux noms (on sait cependant que beaucoup de langues, dont le français, peuvent à certaines conditions "substantiviser" tout ou partie de la classe des adjectifs). Les critères fonctionnels sont les plus stables de langue à langue, la caractéristique majeure d'un adjectif étant l'aptitude à deux fonctions: la fonction prédicative (ou "attributive") -avec ou sans copule selon les langues-, et la fonction épithète, c. à d. déterminant d'un nom à l'intérieur d'un même syntagme nominal.

En nahuatl, aucun critère morphologique ne peut s'appliquer. En ce qui concerne les critères fonctionnels, la fonction prédicative n'est évidemment pas déterminante, puisque noms et verbes la partagent, et nous verrons que la fonction épithète peut être remplie par des verbes ou par des mots indubitablement nominaux, p. ex.:

(14)(XII,9) ...in quihuālcuīquē cōzcatl "les colliers qu'ils avaient apportés"

(15a)(G.52) Xocommīti in pātli in "Avale (hon.) ce remède"

(15b)(XI,141)...in xihuitl pātli "les herbes médicinales"
ou: "les remèdes herbacés" (xihuitl "herbe")

Mais, de même qu'on ne peut pas refuser de poser pour le nahuatl le problème de la relation entre traits catégoriels et traits fonctionnels dans l'opposition nom-verbe sous le prétexte que noms et verbes partagent dans cette langue la grande majorité des traits fonctionnels (5.1.1.1), de même l'absence d'une classe clairement identifiable d'adjectifs ne dispense pas de s'interroger sur la nature de la prédication adjectivale. Que fait-on quand on dit p.ex. Marie es belle? Dit-on qu'elle appartient à une classe d'entités belles ("tombant sous le prédicat beau")? Ou attribue-t-on une qualité, une propriété? Et si tel est le cas, com-

ment peut- n caractériser cette opération? (Qu'est-ce qu'une qualité? Et comment l'attribue-t-on?) Il ne suffit évidemment pas de dire que Marie "a la beauté", car on ne sait plus alors ce qui, de la qualité ou de l'adjectif qui la décrit, doit être considéré comme primitif.

Nous tenterons plus loin de traiter -maladroitement sans doute- ces problèmes de la relation entre appartenance à une classe et attribution d'une qualité (5.3). Contentons-nous ici d'une remarque: l'ensemble des notions qui sont couvertes par des prédications adjectivale se recoupent généralement assez bien dans des langues très éloignées, telles que par exemple le français et le japonais. Il y a donc peut-être un sens et un intérêt à examiner si l'on peut retrouver des correspondances privilégiées entre certaines sous-classes des noms du nahuatl et les adjectifs du français. Nous nous référons par anticipation à la classification des noms proposée en 5.2.

Correspondent à des adjectifs français la majeure partie des sous-classe suivantes:

- participiaux "simples" de type iztâ-c "blanc" (5.2.3.2)
- participiaux dénominatifs en -ti-c de type te-ti-c "dur" (comme la pierre te-tl) (5.2.3.3)

- participiaux déverbaux perfectifs tirés des verbes intransitifs, de type tlatzih-qui "paresseux"; en revanche ceux qui sont tirés de verbes transitifs sont généralement des "noms d'agent", sauf s'ils réfèrent à des inanimés (tê-cocô "douloureux"), cf. 5.2.3.4.1.

- participiaux possessifs en -yô de type zoqui-yô "boueux" (5.2.3.5.2); ceux en -ê et -huâ correspondent à peu près également à des noms et à des adjectifs (5.2.3.5.1).

- éventuels passifs de type cuâ-lô-ni "mangeable, mais moins nettement les impersonnels (micô-hua-ni "mortel", "poison", 5.2.4.5)

- une grande partie aussi des noms tronqués (5.2.2); mais les composés impliquent le plus souvent pour une traduction exacte un recours à une périphrase.

Il faut ajouter à cette liste que les notions de "grand" et de "petit" sont exprimées par des mots appartenant à la sous-classe des quantificateurs (5.2.7) qui fournit par ailleurs les numéraux et les "indéfinis" de type tout, beaucoup, certains.

En revanche, les substantifs en -t'(i) (5.2.1.1) sont très rarement traduisibles par des adjectifs. Tout au plus peut-on citer cual-li "beau, bon, de bonne qualité", yēc-tli "bon, droit, juste", nel-li "vrai, vérité"⁽⁷⁾, tlazò-tli "précieux" et peut-être quelques autres, et certains déverbaux, en particulier ceux en -z-tli qui ont le sens des éventuels passifs (chìhua-li-z-tli "faisable" v.7.1.3.1.2), ainsi que les noms d'objet qui sont traduisibles tantôt par des noms tantôt par des participes passés (tla-chìhua-li-li "créature, objet", ou "fabriqué" cf. 7.1.3.2). Les substantifs en -in (5.2.1.2) ne sont jamais traduisibles par des adjectifs⁽⁸⁾.

Remarque. Il resterait peut-être un indice de l'existence d'une classe adjectivale si un certain nombre de mots pouvant fonctionner comme prédicats ou épithètes ne pouvaient pas fonctionner comme actants. Ce critère ne semble pas davantage s'appliquer de manière décisive, la plupart des noms à "sens adjectival" dont nous avons établi la liste étant susceptibles, tout comme les adjectifs proprement dits du français, d'avoir des emplois actanciels associés aux caractéristiques proprement nominales (centre de syntagme, détermination...), p. ex.:

- (16)(VI,23) Motolinia in teuh-yò in tlazol-lò "celui qui est plein de (-yo) poussière (teuh-tli) et de saleté (tlazol-li) est malheureux"
- (17)(VI,149) Mocencàhua in cuā-lò-ni, in ì-hua-ni "On prépare à manger et à boire" ("le mangeable et le buvable")
- (18)(VI,35) Mochi tlācatl conittā in tēcocò "Tout le monde fait l'expérience de ("va voir") ce qui est douloureux"
- (19)(VI,257) Òtontlālīlīlōc in huel chamahuac, in huel tetzi-liuhqui "On t'a mis ce qui est bien épais, bien tordu" (c. à d.: on t'a donné de bons conseils).

Pour la même raison, les restrictions sur la possession (catégorie qu'on pourrait croire purement nominale et non "adjectivale" ne joue pas de manière claire:

- (20)(VI,180) ...in ì-eti-cā-uh "sa chose pesante (eti-c, forme possédée)", c. à d.: "son mal"

(7) Ces mots n'ont pas de contraires; on se sert de la négation (amo cualli ou acualli "mauvais").

(8) On pourra remarquer qu'ils désignent des animaux ou des plantes. c. à d. qu'ils s'appliquent aux domaines qui se prêtent le mieux à la classification.

(21)(C.485) no-zoqui-yò-cā-uh "ma chose boueuse"

La dérivation locative en -cān (6.2.2.6.1) qui au sein des substantifs ne concerne guère que qual-li et yēc-tli (qual-cān, yēc-cān "bon endroit") pourrait être un meilleur critère, mais elle a précisément trop peu de cas d'applications pour être probante, d'autant qu'elle s'applique aussi aux participiaux "à sens nominal". Il vaut donc mieux garder comme principe qu'il n'y a pas en nahuatl de classe distincte d'adjectifs, mais que certaines sous-classes (ou sous-classes de sous-classes) des noms ont une propension plus grande à traduire les adjectifs d'autres langues.

5.1.1.3. Noms et locatifs.

Il est loisible de considérer les locatifs comme une sous-classe des noms, surtout si l'on fait de l'absence de temps-aspect-mode le critère essentiel d'opposition au sein des prédicats. Mais ils présentent un nombre appréciable de traits morphologiques, syntaxiques et sémantiques spécifiques, qui justifient un examen séparé: ce sera l'objet du ch. VI.

5.1.2. Les catégories nominales.

5.1.2.1. Absence de catégories verbales.

La plupart des catégories propres aux noms ne sont pas pour autant applicables à l'ensemble des noms. La seule caractéristique vraiment commune à tous les noms est purement négative: c'est l'absence des catégories verbales de temps, aspect et mode. L'énoncé à prédicat nominal (en abrégé: énoncé nominal) doit donc être considéré comme un énoncé au présent, c'est à dire, du point de vue aspectuel, référant à un événement stable (4.1.2.4.). La traduction française habituelle (avec être au présent) confirme ce trait.

(22)(VI,42) Ca quilitl, ca cuahuitl no-lhuil, no-tequi-uh
"Mon (no-) partage, ma tache, c'est le quelite (herbe comestible), c'est le bois"

(23)(XII,75) Ca to-tēuc-yo, ca to-tlàtò-cā-tzin "C'est notre seigneur, c'est notre roi"

(24)(I,58) In cuahuitl ca cualli "Le bois est certes (ca, particule assertive) utile ("bon")"

Ce qui n'exclut pas la présence d'appréciations à portée aspectuelle ou modale sous la forme de particules (8.1):

- (25)(VI,96) Ca oc chālchihuitl, ca oc teōxihuitl in moyōllō "Ton coeur (mo-yōllo), c'est encore (oc) un jade, c'est encore une turquoise"
- (26)(VI,52) Ca aocmo mo-tequiuh in àahuil-lātōlli "Les paroles (lātōlli) lascives ("de plaisir, aahuilli") ne sont plus ta tache"
- (27)(VI,141) Ca ye n-otztli "Me voici ("déjà, ye") enceinte"

Comme cela se passe généralement dans les langues qui connaissent le prédicat nominal sans copule, celle-ci apparaît pourtant pour l'expression de temps autres que le présent:

- (28)(VI,34) Zan cē in in-teō-uh catca "Ils n'avaient qu'un dieu" (litt. "seulement un était leur dieu")
- (29)(VI,125) ... in mo-yāō-huān, ànozo in moyāōhuān ōcatcā "tes ennemis, ou ceux qui ont été tes ennemis"
- (30)(VII,8) Ca yēhuātl tōnatiuh yezquia in mētztli "C'est la lune qui aurait du (irréel) être le (yēhuātl, 5.2.5.) soleil"
- (31)(XII,122)... in-titlān-huān yezquē "... (pour qu') ils soient leurs messagers"

A la 1^e et à la 2^e personnes, les préfixes personnels apparaissent à la fois sur le nom et sur la copule:

- (32)(VI,232) N-alcalde ō-ni-catca "J'ai été alcade"
- (33)(VI,184) Ti-quimilē, ti-cacax-ē ti-yez "tu auras ("tu seras pourvu de, -e") un (ou; des) paquet(s) et un crochet à porter les fardeaux (c. à d.: des responsabilités)"
- (34)(C.437) Ma ni-cualli ō-ni-yeni "Si seulement j'avais été bon!"

Un problème peut se poser lorsqu'on a affaire à de telles constructions. Doit-on considérer la présence de la copule aux temps autres que le présent comme une sorte d'expédient, un simple support de catégories verbales qui compense l'absence de ces catégories sur le prédicat nominal, ou doit-on au contraire considérer que des exemples comme (32) représentent la forme canonique, et que

(32') n-alcalde "je suis alcade"

doit être dérivé de

(32'') *n-alcalde ni-cā

par une règle d'effacement obligatoire de la copule cā lorsqu'elle se trouve au présent?

La recherche d'un maximum de régularité et de généralisation qui guide souvent la démarche linguistique rend évidemment tentante la deuxième solution, d'autant que ce type de construction que nous appellerons attributive, et dont la principale caractéristique est la répétition du préfixe sujet, se retrouve avec d'autres verbes que câ, en particulier mo-chîhua ou mo-cuepa "devenir", mo-tôcâyôtia ou m-îtoa "s'appeler" (8.3.31), mais que parmi ces verbes câ est le seul qui ne puisse apparaître au présent.

Pourtant, on ne peut soutenir longtemps que câ soit un verbe comme les autres en dehors du fait qu'il est soumis (pour quelle mystérieuse raison?) à l'effacement au présent. Et même si l'on admet (32^m) comme source de (32'), le principal problème reste toujours posé, qui est celui du caractère indéniablement prédicatif de (32'). En particulier, le fait qu'on n'ait pas

(32^m) *alcalde ônicatca
empêche de dériver (32') de
(32^m) * alcalde nicâ⁽⁹⁾

D'autre part, on sait que câ n'a pas de restriction d'emploi lorsqu'il est employé avec un locatif, et que ce locatif ne reçoit pas de préfixe sujet. On a en effet:

(35) Mexico ni-câ "Je suis à Mexico"
(35') Mexico ô-ni-catca "J'ai été à Mexico"

et non:

(35^m) *Nimexico
(35^m) *Nimexico ônicatca

Dans (35), on a l'expression d'une localisation par rapport à un terme pourvu de propriétés locatives explicites, et qui peut faire l'objet d'une prédication distincte mettant en jeu un sujet différent du terme localisé:

(36) (Ca) Mexico "C'est Mexico"

(9) Le raisonnement que nous faisons ne vaudrait pas pour le russe, où l'existence de formes construites comme (32^m) et des phénomènes supplémentaires comme le passage à l'instrumental du prédicat dans de nombreux cas changent les données du problème (on pourrait ajouter que les constructions avec un locatif manquent également de verbe au présent, ce qui n'est pas le cas en nahuatl). Nous pensons cependant qu'après un cheminement différent, les conclusions sur le statut de la copule en russe devraient être très voisines.

Dans (32) ou (32'), en revanche, la localisation ne peut être comprise que de manière abstraite⁽¹⁰⁾; en l'occurrence, une localisation d'un terme par rapport à un prédicat, ou plus exactement par rapport à un schéma prédictif dans lequel il est intégré. On aura reconnu la relation $\underline{\epsilon}$, qu'on doit évidemment poser pour (32) ou (35), mais aussi pour (32'), et aussi, ne l'oublions pas, pour les énoncés à prédicat verbal comme (4).

Le rétablissement de la copule dans (32'') n'est donc légitime que si câ représente à ce niveau de dérivation, non le terme lexicalisé, mais la relation abstraite: c'est à dire qu'il n'a guère d'intérêt. Nous ne pouvons guère faire mieux que de reconnaître et de reproduire dans une formulation les contraintes telles qu'elles fonctionnent dans la langue qui nous préoccupe: la réalisation de $\underline{\epsilon}$ va varier selon les langues, et, au sein d'une même langue, selon la configuration des schémas où apparaît $\underline{\epsilon}$, c'est à dire, selon les propriétés des termes mis en relation et selon les paramètres aspectuels et modaux. En français, la copule n'apparaît pas dans les énoncés verbaux (sauf à certains parfaits et au passif), mais elle apparaît à tous les temps dans les énoncés de type nominal ou locatif; en russe, elle n'apparaît pas au présent des énoncés nominaux ou locatifs, mais elle apparaît aux autres temps; en nahuatl, câ n'apparaît pas au présent des énoncés nominaux, mais on le trouve aux autres temps, et à tous les temps des énoncés locatifs; dans d'autres langues, on pourra avoir plusieurs verbes être, ou un très large développement de l'auxiliaire avec les prédicats verbaux... Nous nous trouvons face à des comportements d'une spécificité irréductible, et, au niveau où nous travaillons, largement aléatoires.

5.1.2.2. Le nombre.

L'opposition singulier/pluriel se retrouve dans le verbe comme dans le nom, mais c'est indubitablement au niveau de ce dernier

(10) Nous ne voulons pas dire que dans (35) elle doive être comprise "concrètement": ce genre d'énoncé doit au contraire susciter des précautions terminologiques accrues. On a en effet une même relation abstraite, mais dans la mesure où elle fait intervenir un terme locatif, le métaterme localisation peut donner l'impression d'être pourvu dans ce cas d'un contenu intuitif clair, proche de son sens extralinguistique.

qu'elle se présente de la manière la plus claire. On pourrait dire que, de même qu'en français l'adjectif n'a pas de genre propre et prend celui du nom dont il est l'attribut ou l'épithète, de même en nahuatl le verbe n'a pas de nombre propre et prend celui du terme pronominalisé tel qu'il est exprimé par un nom ou pourrait l'être. Si l'on dit par exemple d'une pluralité dénombrable d'entités qu'elles "apparaissent" au pluriel (nèci), c'est parce qu'on pourrait (même si on ne le fait pas dans cet énoncé particulier) leur attribuer un ou des prédicats nominaux pluralisables, donc (v. ci-dessous) qu'il s'agit en principe d'humains ou d'animaux; si l'on dit, au singulier, nèci, c'est qu'il s'agit d'inanimés (fleurs, pierres...), auxquels on peut attribuer un ou des prédicats nominaux non pluralisables⁽¹¹⁾. La 1^e et la 2^e personnes du pluriel sélectionnant automatiquement la marque du pluriel, c'est à la 3^e personne que les problèmes du nombre peuvent être posés sous la forme d'un choix.

Ce choix est beaucoup moins trivial que la pratique de la grammaire scolaire ou des règles de réécriture ne le laissent croire. Dans la genèse de la catégorie du nombre, nous considérerons comme primitive la notion, représentée par un item prédicatif (2.2.2.4), qui définit une classe à laquelle on peut appliquer le prédicat. Cette classe doit ensuite être envisagée sous le rapport de l'extension: alors se pose la question de savoir si l'on a affaire à un domaine dense ou discret, c'est à dire, si l'on peut poser le problème de l'individualisation. Si oui, les prélèvements opérés sur la classe ne peuvent pas "trancher" n'importe comment, et on se posera la question de savoir s'il existe une opposition essentielle entre l'unique (comme degré ultime du prélèvement) et le multiple (qui autorise une répétition du prélèvement).

On prendra garde pourtant au fait qu'un tel problème est distinct de celui de la simple énumérabilité, et le cas du nahuatl, avec les deux séries complètes de cardinaux singuliers et pluriels (5.2.7.2.) est particulièrement éclairant à cet égard. Ce n'est pas tant le cardinal qui a de l'importance que la question de savoir si l'on a ou non affaire à un degré ultime et irréductible de

(11) Bien sûr, beaucoup de verbes sélectionnent le caractère animé ou inanimé de l'objet ou du sujet.

prélèvement sur la classe, et, selon que l'on se trouve dans l'une ou l'autre de ces hypothèses, si l'on a affaire à des propriétés suffisamment différentes pour que cela donne lieu à une opposition grammaticale.

Bien entendu, on ne pourra que constater dans chaque langue particulière que tel degré de différenciation est ou n'est pas la source d'une opposition grammaticale. Dans le traitement du nombre, on a en nos deux pôles. Le premier consiste à associer d'une manière plus ou moins étroite la catégorie du nombre à l'énumérabilité, c'est à dire de faire porter l'opposition singulier/pluriel sur tout domaine discret. C'est pour l'essentiel la situation des langues indo-européennes dont le français, mais il ne s'agit évidemment que d'une tendance, car -a) une partie des noms permet de jouer sur le dense et le discret (du poisson/deux poissons, du pain/deux pains...), et, d'une manière générale, l'opposition dense/discret est loin d'être claire extralinguistiquement; -b) on peut discrétifier du dense, essentiellement par l'application d'un critère qualitatif (deux eaux = deux qualités d'eau); -c) on peut densifier du discret, de manière plus ou moins ludique (voilà de la belle pomme! Il y en a, du gendarme, sur cette route')⁽¹²⁾. Le deuxième pôle consiste, si l'on nous permet cette métaphore, à placer la barre beaucoup plus haut, et à n'attribuer le nombre qu'à ce qui réfère à du vivant, ou à de l'animé, ou à de l'humain, ou à de l'humain défini.... C'est, avec des nuances, la situation de la plupart des langues de l'Asie Orientale (notamment du chinois, du japonais, du malais), et c'est celle du nahuatl, où la règle générale est de n'associer la catégorie du nombre qu'aux noms référant à des animés (en abrégé: noms animés), humains ou animaux.

On pourra remarquer qu'il s'agit du domaine de "recrutement" des protagonistes de l'énonciation, et que la pluralisabilité pourrait être considérée comme une propriété liée à la possibilité de passage à la 1^e ou à la 2^e personnes. Dans cette perspective, le pluriel se verrait conféré aux noms qui peuvent aussi supporter

(12) Il n'est pas de notre propos d'entrer dans tous les détails de ces problèmes, ni de traiter de points annexes comme les phénomènes de collectif/singulatif, ou de duel, triel etc.

les opérations qui entraînent la 1^e ou la 2^e personne du pluriel, tandis que les inanimés, toujours à la 3^e personne, restent indifférenciés pour le nombre.

Dans le couple singulier/pluriel, le singulier est la forme non marquée: d'un côté, le singulier des noms pluralisables a la même forme que le nombre indifférencié des noms non pluralisables, et, d'un autre côté, à l'intérieur des noms pluralisables, le singulier peut être employé de manière générique, c'est à dire pour renvoyer à la classe (v. ci-dessous). La morphologie du pluriel étant relativement complexe, nous l'examinerons en détail lorsque nous traiterons (5.2) des diverses sous-classes des noms. Dans les exemples qui suivent, on se contentera de reconnaître le pluriel à ses marques suffixales -i, -mê, -tin, -(qu)ê⁽¹³⁾, -huân.

La forme non-marquée du singulier réfère ainsi certainement à une pluralité extralinguistique d'entités dans des cas comme:

- (37)(VI,135) Xôchitl quinêxtiâ "Ils préparent des fleurs"
 (38)(AC.6) Quichihquê in quiltil, in tomâtl, in chilli, in xilôtl, in exotl "Ils préparèrent des herbes, des tomates, des piments, des epis tendres, des haricots verts"
 (39)(X,165) Ca onoc in tôltêca-tzacualli... auh miyacpa ano in tlallân in tôltêca-côzcatl, in mâcuêxtli in mâhuiztic "Les pyramides (tzacualli) tolteques sont toujours là ("sistent, onoc")... et on ramasse souvent (miyac-pa) sous terre des colliers tolteques, des bracelets magnifiques"

et évidemment, avec une indication numérique explicite:

- (40)(X,145) Oncâ chicôntetl oztôtl "Il y a sept grottes"
 (41)(III,43) Tocontocaz chicuêyi ixtlâhuatl "Tu passeras huit plaines rases"
 (42)(XII,34) Ye tlatla in ixquich teôcalli "Voilà que brûlent tous les (ixquich, 5.2.7.6.2.2.) temples"
 (43)(C.435) Miyac tlâtlacôlli nicân tlâlticpac mouchihua "Il se commet ("se font") beaucoup (miyac) de pêches ici sur terre"

qu'on peut opposer par exemple à:

- (44)(C.490) Miyac-tin pipiltotôntin niquimmachtia "J'enseigne a beaucoup (pl.) d'enfants"
 (45)(VI,219) Ôme-ntin cihua mâaltiayâ "Deux femmes (pl.) se baignaient"

(13) Dans -qu-ê, -ê est le pluriel et -qu- le suffixe participial. cf. Laurey (1977)

Cependant, le principe d'une relation biunivoque entre l'opposition animé/inanimé et pluralisable/non-pluralisable doit être corrigé de plusieurs manières.

-a) Le singulier générique peut être employé pour référer à des animés. C'est bien sûr ce qu'on trouve dans le livre XI du Codex de Florence, où chaque rubrique traitant d'un animal fait apparaître le nom de celui-ci au singulier:

(46)(XI,1) Ocēlōtl; cuauhtlā chānē...tēcpilli,...quil ĩmpillo, ĩntlātōcāuh in yōlquē "Le jaguar; c'est un habitant des forêts...il est noble,...à ce qu'on dit, il est le prince, le roi des animaux"

Mais aussi dans d'autres contextes (où le pluriel est concevable):

(47)(XII,29) Ca to-yāō-uh in Cholōltēcātl "Le Cholultèque est notre ennemi"

(48)(X,181) In Otomī quicuā in epātl, quicuā in cōhuātl "Les Otomis (pl.) mangent des mouffettes (sg.), mangent des serpents (sg.)"

(49)(VI,3) Cuix zā polihuiz in mēcēhualli? "Le peuple (litt. "l'homme du peuple", mēcēhualli, sg.) va-t-il finalement périr?"

C'est le plus souvent le cas avec les quantificateurs īxquich "en totalité", mochi "tout, chaque" (cf.5.2.7.6.2.2 et 5.2.7.3.2):

(50)(X,194) Niman ic olinquē, īxquich olin in piltzintli, in huēhuentzin "Alors ils (pl.) se mirent en marche, tous les enfants (sg), tous les vieillards (sg.) se mirent en marche"

(51)(VII,4) Zan mochi tlācatl momāuhtlāya "Chacun (litt. "tout homme", sg.) avait peur"

et, plus rarement, avec les numéraux ou miyac "beaucoup":

(52)(VI,125) Āzo nāhui, mācuilli cihuātl...Auh ĩnin cihuā... "Peut-etre quatre ou cinq femmes (sg.)...et ces femmes (pl.)..." (comparer avec (45))

(53)(G.110) Miyac in oncān mic "Nombreux (sg.)(sont ceux qui) y moururent".

Cette possibilité n'est pas restreinte à la 3e personne:

(54)(Ch.197) In ni-mexīcatl, camo ni-tlālē, camo ni-milē "Moi le Mexicain, je n'ai pas de terres, je n'ai pas de champs" (c.-a-d.: "Nous les Mexicains...")

(55)(IX,152) Ca ō-ti-cenquīzaco... in ye t-īxquich in ye ti-mochi in t-āhuā in ti-tepēhuā "Vous voici réunis, dans votre ensemble, dans votre totalité, vous les gens de la cité (litt. "possesseurs de l'eau et de la montagne")", litt. "Tu es réuni..."

-b) Le pluriel peut référer à de l'inanimé s'il est d'une manière ou d'une autre assimilé à de l'animé. Les cas d'application de ce principe sont assez variés et chacun peut d'ailleurs être considéré comme un cas particulier d'un ou plusieurs autres:

-Les noms de la montagne (tepe-tl) et de l'étoile (citlāl-in) sont régulièrement pluralisés, respectivement sous les formes tē-tepe- et ci-citlāl-tin:

(56)(VII,4) Mitoā in āxcān tētepe tzacualli "Aujourd'hui (āxcān), les montagnes (pl.) s'appellent pyramides (sf.)"

(57)(X,16^R) ...in ilhuicac onoquē cicitlāltin "les étoiles qui sont (litt. "gisent") au ciel"

La linguistique en tant que telle ne peut qu'enregistrer ce traitement anthropomorphique des étoiles et des montagnes (mais non, par exemple, des arbres), évidemment lié au contexte culturel: la personification des étoiles et surtout des montagnes est encore aujourd'hui un thème important de la littérature orale et de la mythologie populaire méso-américaines.

-Les noms des images et des représentations (ixiptla-tl, patillō-tl -en fait toujours à la forme possédée-), assimilées aux êtres qu'elles représentent:

(58)(XII,81)... in ĩm-ixiptla-huān, in ĩm-patillō-huēn in diablomē "les images, les représentations des démons"

-Certains noms de personnalités mythologiques (comme des divinités mineures) associées essentiellement à des forces de la nature:

(59)(I,9) in qui-quiyauh-tin "les divinités de la pluie", litt. "les pluies" (pl. de quiyahuitl)

(60)(VI,163) in mī-miquiz-tin "les gens du séjour des morts" (pl. de miquiz-tli "la mort")

-Certains noms applicables à des réalités non-humaines mais aussi à des groupes d'humains qui leur sont associés:

(61)(CM 18) Ca chicōn-calpōl-tin "Ils sont sept calpulli"⁽¹⁴⁾

(14) Le calpulli, litt. "grande (-pōl-) maison (cal-li)" désigne à l'époque classique une division territoriale de la cité. Dans ce contexte, qui traite des débuts de la migration des Aztèques, il doit s'agir d'un clan ou d'une tribu; ce mot est associé à Chi-

- (62)(IV,106) Nōnōncuâ tlâtōllōtoquê izquitēmê tōnaltin (15)
 "Tous (izqui-te-me, v; 5.2.7.2.4) les signes (tōnalli) sont traités ("sont couchés, -t-o-qu-ê, pourvus de discours, tlâtōl-lō, 5.2.3.5.2) séparément (nō-nōncuâ)"

-D'une manière générale, les métaphores:

- (63)(VI,216) ...in nāntin, in tātīn... in tlahuiltin, in ocōmē, in tezcamē "les mères et les pères...qui sont des lumières, qui sont des torches, qui sont des miroirs"
 (64)(VI,244) Nōtzalōyâ in macēhualtin; cuiltapiltin, àtlapaltin
 "On appelait les gens du peuple; queues, ailes"
 (65)(XII,41) ...in itlāxillōhuān altepētī, in iyōllōhuān, in itetzonhuān "(Ils étaient) les soutiens de la ville, son coeur ("ses coeurs"), ses fondations"

-Un cas particulier du précédent est constitué par l'anthropomorphisation qu'on a par exemple dans les devinettes:

- (66)(VI,237) Zâ zan tlein on, mātīactin tepatīactli quimāmāmā-timānī? - Tozti "Qu'est-ce que c'est que ça, dix (personnes, pl.) qui portent partout des pierres larges? - Les ("nos") ongles". (On remarquera que l'énigme est au pluriel, la réponse au singulier).

-Un autre cas particulier est constitué par les constructions attributives qui réfèrent à des métamorphoses:

- (67)(III,23) Te-mê mocuepayâ "Ils se changeaient en pierres"

On pourra remarquer dans ces derniers cas une différence de traitement entre les deux premières personnes (qui ont toujours l'accord au pluriel) et la troisième pour laquelle cet accord est observé plus irrégulièrement (v.8.2.6.2):

- (68)(VI,135) Am-pochō-mē, am-āhuēhuē-mē ammochiuhitimānī "Vous jouez le rôle ("vous vous repandez, -ti-mānī en devenant, mo-chihua) des fromagers, des cypres (c. a d.. de protecteurs)"
 (69)(VI,137) Huēhuēvi pochōtl, āhuēhuētl mochiuhitihuī "Ils (pl) tiennent le rôle de grand (sg.) fromager, de grand cypres"
 (70)(VI,152) In tlatōquē...āhuēhuētl, pochōmē ipan pōhuī "Les rois...sont considérés ("recensés", pōhuī) comme des cypres (sg.), des fromagers (pl.)"

(15) Tōnalli désigne: -a) la chaleur du soleil; -b) le jour en tant qu'opposé à la nuit; -c)(le plus souvent) le jour en tant qu'intégré au comput astrologique tōnalpōhualli, et pourvu de caractéristiques fastes ou néfastes; il peut alors désigner par extension les hommes nés sous ce signe.

- (71)(XII,30) Tē-tepoz-tin mochiuhitihuitzē "Ils viennent (-ti huitz-e) transformés en (mo-chihua) (hommes de) métal (tepoz-tli)"

- Malgré la mention par Olmos (p.32) de pluriels petla-mē de petla-tl "natte" et cax-tin ou cax-mē de caxi-tl "assiette"⁽¹⁶⁾, nous n'avons pas relevé de tels exemples dans le corpus. Pourtant, dans les noms pourvus de suffixes appréciatifs (5.1.2.6), on trouve un redoublement du suffixe comme dans les pluriels animés:

- (72)(XII,41) ...imlichcahuipil, huel titilahuac, ixachi, titi-lac-po-pōl "leurs tuniques de coton, très épaisses, immenses, extrêmement serrées (-pōl "gros", 5.1.2.6.5)"
 (73)(XI,12) Auh in icuitl, olol-pi-pil "Et ses crottes sont toutes petites (-pil, 5.1.2.6.4) et rondes (olol-)"

qui peut être suivi d'un suffixe toujours écrit <-ti> (et jamais <-tin> comme dans les autres noms, cf.(71) etc.), ce qui suggère bien une décomposition /-ti-n/ du suffixe de pluriel, où seul /-n/ serait la "vraie" marque de pluriel (5.2.1.3.1; v. aussi un phénomène du même type avec /-(i)sti-n/, 5.2.7.2.6):

- (74)(VI,167) ...in tzoztomā-tzi-tzin-ti, in itzitzquīlōca "les petits (-tzin, 5.1.2.6.2) morceaux de chiffon (tzoztoma-tli dans lesquels (l'enfant à naître) doit être saisi (litt. "son attrapage", tzitzquia v.t.; -lō-ca cf.5.2.3.4.3.7)
 (75)(VI,201) Quichihuilia chimal-tōn-tli, tlahuītōl-tōn-tli, mī-to-tōn-ti "Ils lui font un petit (-tōn, 5.1.2.6.2) bouclier, un petit arc, de petites fleches"
 (76)(I,49) ...in intlacuāya, mōlcax-to-tōn-ti, cuauhcax-to-tōn-ti "leurs instruments pour manger, petits vases à sauce, petites écuelles de bois"

Il s'agit ici en effet de faux pluriels, puisque les accords verbaux ou épithétiques se font au singulier:

- (77)(IV,3) nāhui mī-to-tōn-ti "quatre petites fleches" (alors que nāhui a un pluriel nāhui-n(-tin))
 (78)(V,190) qui-quiquixtīā naca-to-tōn-tin "ils extraient de petits bouts de viande" (et non quin-quiquixtīā...)

(16) Il peut s'agir d'une forme dialectale, et Olmos dit lui-même: "Dar plural a los nombres que significan cosas animadas es común y general en todas las provincias; pero a los que significan cosas inanimadas en algunas se le dan y en otras no". D'un autre côté, les objets ayant trait à la cuisine peuvent être l'objet de rapports de type affectif.

5.1.2.3. La possession.5.1.2.3.1. Morphologie.

Une grande partie des noms (mais non tous) opposent une forme possédée à une forme absolue, p.ex.:

(79a) cihuā-tl "femme"; no-cihuā-uh "ma femme" (17)

(79b) pil-li "fils"; no-pil "mon fils"

(79c) chichi "chien"; no-chichi-uh "mon chien"

(79d) teō-pix-qui "prêtre"; no-teō-pix-cā-uh "mon prêtre"

La forme absolue est la forme à laquelle apparaît le nom lorsqu'il n'est pas mis en relation à un possesseur (cette notion sera discutée plus bas). Tous les noms, à quelques très rares (trois ou quatre) exceptions près, connaissent cette forme, qui est celle sous laquelle ils apparaissent dans le dictionnaire, mais qui ne se confond généralement pas avec le radical, puisque les deux sous-classes les plus productives des noms ont une marque spéciale: les substantifs ont un suffixe absolu de forme |λ| (/ -λ /, / -λ i /, / -li /) ou / -in / (5.2.1), et les participiaux ont la variante |k| (/ -ō /, / -k /, / -ki /) du suffixe participial alors que la forme possédée et l'ensemble de la dérivation ont la variante | -kã | (/ -kã /, cf. 5.2.3).

La forme possédée est la forme à laquelle apparaît le nom lorsqu'il est mis en relation à un possesseur. Cette forme comporte un préfixe possessif, pronominalisant le possesseur et soumis à la catégorie de la personne, et généralement (mais pas toujours, v. plus bas) un suffixe possessif qui explicite la relation possesseur/possédé.

Les préfixes possessifs ont les formes suivantes:

| | | |
|------|-------------------------------|--------------------------------|
| (80) | 1 ^e p. /n(o)-/ | 1 ^e p. /t(o)-/ |
| | Sg. 2 ^e p. /m(o)-/ | Pl. 2 ^e p. /am(o)-/ |
| | 3 ^e p. /i-/ | 3 ^e p. im- |
| | Indéfini: /tè-/ | |

Le | -m | final de | im- | voit son point d'articulation assimilé à celui de toute consonne suivante (et l'on écrit donc in- devant

(17) Rappelons encore une fois que ces mots peuvent constituer des énoncés ("c'est une femme", "c'est ma femme"), et que seul le souci de concision nous conduit à adopter cette traduction abrégée.

une consonne autre que labiale). Les variantes en /-o-/ des préfixes de 1^e et 2^e personnes se trouvent devant consonne, les variantes sans /-o-/ devant voyelle. Comme cela se passe pour les verbes (3.1.3.1.1 et 3.1.3.2.1), les radicaux commençant par /iCC-/ posent un problème particulier. D'après les exemples donnés par Carochi, on a le même comportement que dans les verbes après /o/ du réfléchi, c'est-à-dire élision de /o/ si la première consonne est /'/, élision de /i-/ dans le cas contraire :

(81a)(C.486) ìtetl, n-ìti; iztitl, no-zti; icxitl, no-cxi
 "ventre, mon ventre; ongle, mon ongle; pied, mon pied"

Pourtant Olmos (p.28) donne n-izti "mon ongle", et un passage du C.F. donne la variante :

(81b)(X,129) <titi, tote> (tìti, tòti)⁽¹⁸⁾ "notre ventre"

Pour les préfixes indéfinis, nous ne citons que tê-, dont la traduction française la plus courante est "des autres, d'autrui" :

(82)(Pl.13)...in huēyi ï-tēcuāya in tlācatecolōtl; yēhuātl in tē-cihuāuh, in tē-āxcā, in tē-tlatqui "le grand appât ("instrument à manger les gens") du démon; la femme d'autrui, les biens d'autrui, les richesses d'autrui"

(83)(VI,243) Àmo tē-ā-uh, àmo tē-tepē-uh ipan timonemītiz "Il ne faut pas (fut.) que tu ailles errer dans une cite ("eau, montagne") étrangère ("des gens")"

Tla- n'apparaît pas en effet comme possessif, sauf peut-être dans le cas particulier de certains locatifs (6.1.2.3.1); et on trouve aussi parfois tla- préfixé à un nom, mais à la forme absolue (7.2.1.3.5).

Le suffixe possessif a plusieurs variantes qui se laissent ramener à une forme de base |w(ā)|, et leur répartition rappelle pour l'essentiel celle des variantes du suffixe participial |-k(ā)|, puisqu'on trouve, en principe, /-w/ (-uh) après une voyelle (no-cihuā-uh "ma femme"), zéro le plus souvent mais parfois /-wi/ (-hui) après une consonne (no-pil "mon fils", n-ò-hui "mon chemin"), et /-wā/ (-huā-) devant un autre suffixe. Cependant, ces deux registres de variantes ne sont pas parallèles, puisque: -a) la répartition de /-w/ et /-wi/ ne tient qu'à la structure phonologique (/wi/ avec les mots courts, cf. 5.2.1.3.2) ; -b) les contextes

d'apparition de /-wā/ se réduisent pratiquement au pluriel qui est toujours /-wā-n/ (-huān):

(84) no-pil-huān "mes enfants"; no-teō-pix-cā-huān "mes prêtres"

et à quelques très rares cas de dérivation verbale (mo-pil-huā-tia "elle fait ses petits", en parlant d'un animal femelle); -c) une variante /-wa'/ apparaît parfois devant un suffixe appréciatif (5.1.2.6):

(85) (C.481) n-oquich-huā-tzin "mon cher mari", no-huez-huā-tzin "ma chère belle-soeur"⁽¹⁹⁾

et surtout -d): lorsque le radical est terminé par une voyelle brève, la marque de la forme possédée est le plus souvent l'apocope de cette voyelle:

(86) (C.486) petla-tl "natte"; no-petl "ma natte"

La morphologie de la forme possédée sera examinée en détail dans chaque sous-classe; comme pour le pluriel, les seuls véritables problèmes morphologiques concernent la sous-classe des substantifs.

Le suffixe possessif peut manquer, essentiellement là où la possession est entendue comme une relation constitutive. On pense évidemment à ce qui est connu dans certaines langues comme "possession inaliénable", et en particulier aux noms de parties du corps. Malheureusement, le fait que les radicaux nominaux référant aux parties du corps se terminent presque tous par une consonne ou une voyelle brève empêche l'absence du suffixe possessif d'apparaître clairement (il y en a pourtant un indice indirect, v. la discussion sur no-zti etc., cf. (276)): le seul cas tout à fait clair de l'absence de suffixe possessif est celui des formes possédées en /-yo/, 5.1.2.4.

5.1.2.3.2. Sens et emplois.

5.1.2.3.2.1. Sens principal et dérivé.

Il est clair que les termes de relation possessive et de possesseur ont une valeur purement métalinguistique, dont le sens extralinguistique habituel ne représente que l'un des cas d'appli-

(19) Cf. aussi les noms possessifs en /-wa'/, 5.2.3.5.

cation⁽²⁰⁾. Ce qui entre en jeu dans l'opposition entre la forme absolue et la forme possédée des noms, c'est la tendance à ne pas employer un schéma prédicatif qui ne soit localisé par un terme. Nous pourrions, dans un premier temps, représenter ce phénomène grossièrement par la formule $N \in p$, où N est le schéma prédicatif nominal et p le terme localisateur. On peut remarquer que cette formule rappelle le développement de la relation dative que nous avons pu voir pour les verbes (3.5.1.3). On pourra ainsi définir la forme possédée comme la relation à un localisateur extérieur au schéma prédicatif, relation qui ne fait pas l'objet d'une prédication autonome⁽²¹⁾, et, par opposition, la forme absolue comme la relation à un localisateur intérieur au schéma prédicatif, qui se trouve alors repéré par rapport à lui-même. Cette analyse sera précisée et développée plus loin (5.3).

Sur cette valeur abstraite fondamentale peuvent évidemment se greffer les effets de sens les plus variés, dus aux propriétés sémantiques du localisateur, du localisé, ou à des particularités contextuelles: relation de possession au sens extralinguistique (possession permanente ou occasionnelle, et évidemment contingente à la conception que pouvait avoir la société aztèque de la possession de biens), relation de partie à tout (éléments d'un objet, parties du corps), relation agentale ou non à un procès (spécialement dans le cas de la forme possédée des noms déverbaux), etc.

5.1.2.3.2.2. Possession et actance.

L'existence d'une catégorie de la possession qui oppose les noms (même si elle ne les affecte pas tous) aux verbes se double d'une propriété négative qui, quoique très largement attestée dans la plupart des langues comme en nahuatl, est généralement passée sous silence par les analystes et les descripteurs de ces langues, bien qu'elle n'aille pas de soi a priori. Nous voulons parler de l'absence, dans quelque schéma prédicatif nominal que ce soit, d'une place d'objet. On peut opposer des verbes monoac-

(20) Nous aurions préféré parler de relation génitive, ce terme étant moins surchargé de connotations, mais nous nous trouverions dans ce cas sans terme correspondant à possesseur.

(21) Le nahuatl qui manque à la fois de copule et de système causal ne peut pas exprimer le datif de possession (Cette maison est à moi, cf. Launey (1979a)), et doit utiliser le terme āxcātl, litt. "bien, possession" (ca nāxcā "c'est à moi").

tanciels (intransitifs) à des verbes biactanciels (transitifs); le nom, lui, est monoactanciel, ce qui se manifeste en nahuatl par l'impossibilité de préfixer la série pronominale objet à un prédicat nominal. S'ajoute ainsi à la liste des propriétés nominales la nécessaire absence d'objet, qui prend évidemment un relief particulier dans le cas des noms dérivés de verbes transitifs. Nous verrons à ce propos⁽²²⁾ que la place d'objet doit se trouver non-spécifiée et marquée par un préfixe indéfini ou réfléchi, et que l'expression d'un actant du schéma prédicatif verbal doit se faire par une forme possédée de ce nom déverbal.

On découvre ainsi une liaison de propriétés dont on nous accordera qu'elle n'est pas triviale: l'existence d'une place actancielle d'objet est liée à la présence des catégories aspectomodales, l'existence d'une relation possessive à l'absence de ces mêmes catégories. Versons pour l'instant cette remarque au dossier de la typologie de la prédication et de l'opposition classe/procès dans cette typologie.

On peut alors légitimement se poser la question: ne doit-on pas considérer la relation possessive comme un cas particulier de relation actancielle, qui serait au prédicat nominal ce que la relation objet est au prédicat verbal? En dehors du caractère séduisant du parallélisme, certains faits renforcent cette idée, mais d'autres témoignent d'une certaine spécificité de la relation possessive. Ainsi, en faveur d'une conception actancielle, on peut invoquer:

-a) un même caractère pronominal et préfixal (avec une même seconde place du préfixe) de l'expression de la relation possessive.

-b) un assez grand parallélisme dans l'instanciation lexicale de l'objet et du possesseur. Le nahuatl n'a pas plus de génitif qu'il n'a d'accusatif, de datif ou de nominatif, et c'est par sa relation au préfixe possessif que le syntagme nominal est marqué comme représentant le possesseur:

(87) (Pl.17) T-i-tlazò-pil-tzin in To-tàuc-vo "tu es le ("son") fils (-pil-) bien aimé (tlazò-) de Notre Seigneur"

(88) (VI,255)... in tètèuctin im-pil-huàn "les ("leurs") fils des seigneurs"

(22) Cf. 7.1.3.

(89)(C.522) Cuix tēl nēhuātl notlātlacōl? "Mais est-ce ma faute à moi?"

-c) Dans une langue comme le nahuatl où la seule marque de fonction est la représentation pronominale, on ne peut pas objecter que le groupe nom possédé - nom possesseur constituerait un seul syntagme nominal (le possesseur ayant une marque de dépendance prépositionnelle ou affixale qui en fait au sens de Tesnière un adjectif dépendant du nom possédé), tandis que le groupe verbe - objet constituerait un syntagme verbal composé d'un verbe et d'un syntagme nominal; ou alors on établit une relation purement arbitraire entre deux types de réseaux de dépendance.

-d) Comme l'objet, le possesseur peut sans contrainte être indéfini, et est marqué dans ce cas par le même préfixe tē-.

-e) Il y a un certain parallélisme entre les tournures passives (3.3.2) et les noms possessifs que nous verrons plus loin (5.2.3.5). De même que p. ex. ni-tlazōtla-lo "je suis aimé, on m'aime" peut être dérivé de (sommairement) *Δ-nēch-tlazōtla "quelqu'un/ des gens m'aime(nt)", de même ni-cihuā-huā "j'ai une femme, je suis pourvu d'une femme", ni-cal-ē "j'ai une maison", etc., peuvent être (informellement pour l'instant) dérivés de *Δ-no-cihuā-uh, *Δ-no-cal "quelqu'un est ma femme", "quelque chose est ma maison". Le possesseur partage donc avec l'objet⁽²³⁾ cette aptitude à se voir conférer les propriétés du sujet.

Inversement, on pourra observer les différences suivantes:

-a) Pour les indéfinis, si tē- est possible, nous avons vu que tla- n'est pas utilisé comme préfixe possessif. Il est vrai que l'on peut expliquer ce fait en disant que la relation possessive (...ε p, où p est un terme) est de type datif et non accusatif, et donc sélectionne préférentiellement un terme animé⁽²⁴⁾.

-b) Si l'on peut trouver un possesseur réfléchi ou non réfléchi, en revanche il n'y a rien dans le nom qui corresponde au réfléchi⁽²⁵⁾.

(23) Plus exactement: avec le datif (3.3.4.2.2, 3.5.1).

(24) Le suffixe absolu |-λ|, et le préfixe indéfini tla-, qui remontent tous deux à *ta, pourraient être étymologiquement apparentés.

(25) En dehors de l'homonymie des marques de 1^e p. sg. et pl., et de 2^e p. sg., qui doivent s'expliquer par des hasards phonétiques; v. aussi ne- avec certains locatifs (6.1.2.3.1).

-c) Si les noms possessifs manifestent un certain parallélisme avec les passifs, en revanche il n'y a rien qui corresponde à un impersonnel comme tè-tlazòtla-lo, et signifiant p. ex. "des personnes sont les femmes d'autres personnes", "des choses sont les maisons de certaines personnes": on peut effacer à la fois le terme d'origine et le terme d'arrivée d'un prédicat verbal, mais non à la fois le sujet et le possesseur d'un prédicat nominal.

-d) On sait que la "double valence" est restreinte à un très petit nombre de verbes (v.3.2.5), et que la plupart des verbes sont soit toujours monovalents, soit toujours bivalents. Or, malgré quelques contraintes (5.1.2.3.2.3), la possibilité d'apparaître aussi bien à la forme absolue qu'à la forme possessive est plutôt la règle dans les noms⁽²⁶⁾.

Nous laissons donc le lecteur libre d'estimer si les facteurs d'analogie sont plus déterminants que les facteurs de différence, et s'il convient ou non de ranger la relation possessive parmi les relations actanciennes. Simplement, nous serons amenés tantôt à étendre, tantôt à restreindre nos remarques sur l'expression des relations actanciennes, selon que ce que nous en dirons s'applique ou non également à la relation possessive.

5.1.2.3.2.3. Possession aliénable et inaliénable.

Le nahuatl est-il une langue qui connaît la possession inaliénable, c'est à dire, dans laquelle certains noms apparaissent nécessairement à une forme possédée? Une réponse positive est déjà proposée par Olmos, qui dit (p.24-25):

"Es también de notar que hay algunos nombres que no pueden estar sin los pronombres no-, mo-, i-, etc., u otras particulas, quiero decir que por si solos no significan nada y juntados con ellas significan algo."

Suit une liste hétéroclite d'une vingtaine de noms de parties du corps, de relations de parenté, de sentiments, de mots gramma-

(26) Cette objection peut être levée si l'on considère la forme possessive non comme une catégorie du nom, mais comme une forme dérivée qui, comme les applicatifs dans le domaine verbal, a pour effet d'augmenter le nombre des places d'actant. Mais ceci ne peut se justifier que dans les cas où il y a effectivement relation possessive externe, marquée par $|-w(\&)|$, cf. plus bas. Cette hypothèse aurait cependant pour intérêt de souligner la parenté de la relation possessive et de la relation dative (plutôt que de la place de terme d'arrivée).

ticaux comme cêl (v.5.2.7.7), dont pour la plupart Olmos donne pourtant la forme absolue en -tl, en prévenant:

"Estos no se dicen, pero algunos si en otro sentido".

Aldama y Guevara (§67-68) reprend la théorie de l'inaliénabilité, en en précisant les conditions d'emploi:

"Los nombres de parentesco...no se usan sin componerlos con algún pronombre posesivo... Cuando el parentesco no se contrae a las expresiones mío, tuyo, suyo..., se componen dichos nombres con el pronombre tê-, v.g. Dios têtâtzin (Dios Padre).

Tampoco usan los nombres que significan alguna parte del cuerpo (aunque se hable de cuerpo ajeno, o de cuerpo de algún animal) sin componerlos con algún pronombre posesivo... Si dicho nombre no se contrae a la expresión mío, tuyo, suyo..., entonces se componen con el pronombre posesivo to-, v.g. en español se dice así: duele el dedo; pero en mexicano se dice así: cocoya in tomâpil, que a la letra traducido, dice así: duele nuestro dedo."

En somme, la relation de parenté en général est une relation à quelqu'un d'autre (tê-), alors que la partie du corps, caractéristique de toute l'espèce, est mise en relation avec un "nous" inclusif englobant tout locuteur possible (3.1.2.3.1)⁽²⁷⁾.

Cette répartition est très largement vérifiée dans le corpus:

(90)(VI,135) Quinhuälcentlâlîâ, quinhuälololoâ in têtân-huân, in têtâ-huân "Ils réunissent, ils placent en cercle les mères et les pères"

(91)(VI,157) In piltôntli ômpa miqui... nô ic miqui in têtân-tzin "Alors ("là") l'enfant meurt... et pour la même raison, la malheureuse (-tzin) mère meurt aussi"

(92)(XII,19) Motzâtzacua in tonacaz "(Après le coup de feu) les ("nos") oreilles deviennent sourdes("se ferment")".

(27) Dans l'inventaire anatomique du livre X (p. 123-124) du Codex de Florence, écrit par un homme, la forme possessive associée aux noms des parties sexuelles de la femme est à la 3e personne (p.ex. î-cocoxcâuh "la vulve", litt. "sa vulve", alors que pour les noms des parties sexuelles de l'homme on trouve le "nous inclusif" (p.ex. to-cincôl "le pénis", litt. "notre pénis", cf.8.2.6.2.3.

- (93)(VIII,75) In ic quimoxèxelhuiâ ìmmal:... in ic cè quicui in ì-tlac ìhuân cè ì-metz, yèhuâtl in to-mâyauhçampa to-cxi; auh in ic tèõncâyõtia, quicui in t-opochcopa to-metz, auh in ic tèècâyõtia, quicui in to-mâyauhçampa t-âcõl, etc. "Voici comment ils se partagent leur prisonnier: le premier prend son buste et une de ses cuisses, la ("notre") jambe droite; et celui qui arrive en second prend la ("notre") cuisse gauche, et celui qui arrive en troisième prend l'("notre") épaule droite...."

Ces deux derniers exemples présentent un intérêt particulier, puisque (92) relate une scène de l'arrivée des Espagnols à laquelle ne participait certainement pas le relateur, et que dans (93) on voit le glissement du possesseur particulier (le captif), marqué par ì-, au possesseur général, marqué par to-. On observera aussi que dans (91), la certitude sur l'identité du possesseur (l'enfant) n'empêche pas la possession indéfinie (c'est vrai de toute mère qui met au monde dans ces conditions).

Le principe de la non-aliénabilité se trouve cependant infirmé par d'assez nombreux contre-exemples. Il s'agit tout d'abord des contextes assimilables à des articles de dictionnaire ou d'encyclopédie, comme au livre X du Codex de Florence l'inventaire des relations de parenté et les chapitres anatomiques, où l'on peut trouver soit la forme absolue, soit la forme possédée, soit le plus souvent les deux formes côte à côte:

- (94)(X,1) tâtli, tè-tâ: in tè-tâ tlâcamecayõnelhuâyõtli "le père: le père est la racine (nelhuâ-yõtli) de la lignée ("corde, meca-yõtli, humaine, tlâca-")".
- (95)(X,114) quechtli, to-quech: tomâhuac, omiyõ, nacayõ "le cou: il est épais, osseux, charnu..."

ou encore de certaines métaphores (est-ce ce à quoi pense Olmos quand il écrit "algunos sí en otro sentido"?):

- (96)(VI,108) Huel ìxtli, huel nacastli quichihuilia âltepõtli "(Le dirigeant avise) fait à la cite de véritables yeux, de véritables oreilles"
- (97)(VI,256) Yõllõtli, eztlì: ìtechpa mîtoa in cacâhuâtl "Coeur et sang: cela se dit du cacao..."

Mais nous avons aussi relevé dans le Codex de Florence une bonne quarantaine d'exemples pour lesquels on ne pourrait guère faire mieux que donner chaque fois une explication ad hoc (par on ne sait quelle "conception absolue" qui pourrait se manifester au

coup par coup). On peut à la rigueur expliquer l'opposition entre forme possédée et forme absolue dans un contexte comme:

- (98)(VI,162) Quitequiliâ in î-mâpil, îhuân quicuiliâ in î-txon...: in îcuâc huî yâoc, îchîmaltitlan caquiâ in tzonli, in ânozo mâpilli "Ils lui (à la femme morte en couches) coupent son doigt et ils lui prennent ses cheveux...: quand ils vont au combat, ils placent derrière leur bouclier les cheveux (abs.) ou le doigt (abs.)"

en disant que les cheveux et les doigts, une fois détachés du corps, deviennent des objets ordinaires "autonomes". En revanche, on voit moins bien dans l'exemple suivant les raisons qui font que la forme absolue de "père" et "mère" s'applique aux parents d'un enfant particulier, mais la forme possédée avec tê- de ces mêmes mots aux parents en général (et même, semble-t-il, aux grands-parents):

- (99)(VI,183) Achtopa nôtzalo in ômècahuî piltzintli..., niman ye yèhuâtl in nântli, niman ye yèhuântin in huèhuetquê, in ilamatquê, in tê-nân-huân, in tê-tâ-huân, auh zâ têpan nôtzalo in tâtli "D'abord, on s'adresse à l'enfant qui vient d'arriver..., puis à la mère (abs.), puis aux anciens, aux anciennes aux mères (poss. tê-) et aux pères (poss. tê-), et enfin, on s'adresse au père (abs.)"

Et les contextes suivants ne justifient guère la présence d'une forme absolue plutôt que d'une forme possédée:

- (100)(VI,224) Cânc cê î-mâ, ânozo î-icxi...: in tlâ cânaz cê mâitl ânozo icxitl... "(Le guerrier) prend une de ses mains (poss.: au prisonnier), ou un de ses pieds (poss.); ... s'il est prêt à (fut.) prendre une main (abs.) ou un pied (abs.)..."
- (101)(VI,156) In tlein qui, in tlein quicua nântli, nô yèhuâtl quimonacayôtia in piltzintli "Ce que la mère boit et mange, l'enfant lui aussi en fait sa chair" (comparer (91))
- (102)(VI,143) Niman quinnôtzâ in nântin, in tâtin "Alors il s'adresse aux mères et aux pères" (comparer (90))
- (103)(VI,152) Tlâtoa in ticitl, in îtitl quihuellaliâni "La sage-femme parle, elle qui sait (-ni) remettre en place le ventre"

Le seul nom qui dans notre corpus n'apparaisse jamais au moins une fois à la forme absolue est -ixiptla- "image, représentation";

on peut lui ajouter le nom grammatical -cēl "seul" (5.2.7.7). Nous devons cependant reconnaître que les formes absolues icniuh-tli "ami" et patiuh-tli "prix" constituent des hapax (respectivement, en IV,74 et X,61).

Il n'y a donc pas ou pratiquement pas de noms qui ne puissent en certains contextes apparaître à la forme absolue. Inversement, y en a-t-il qui ne puissent apparaître à la forme possédée? Nous verrons (5.2.5 à 7) que pour la majorité des noms appartenant au domaine grammatical, la forme possédée est exclue. Mais dans le domaine lexical, l'impossibilité de "posséder" certains noms est déjà remarquée par Olmos (p.25-27):

"Hay otros nombres a los cuales no se pueden juntar los pronombres no-, mo-, i-, etc., y por ser muchos no se pondrán aquí todos, pero poner se hán algunos para que por el significado dellos se saquen otros".

Suit une liste d'une vingtaine de substantifs (5.2.1) référant essentiellement à des réalités naturelles (ciel, soleil, lune, nuage, éclair, vague...), et de quelques noms hypocoristiques (5.2.2) comme tēn-chico "qui a la lèvre (tēn-) de travers (chico)", c.-à-d.: "qui parle trop". Et Olmos ajoute que cela est vrai aussi des noms propres de personnes et de lieux.

Nous sommes ici à un cas limite de l'interférence entre une règle de grammaire (qui consisterait à affecter certains noms du trait [- possédable]), et un principe sémantico-culturel (les noms propres, auto-définis, et les noms de certaines réalités conçues comme non attribuables à un individu particulier, ne supportent pas la localisation par un possesseur externe). Il resterait à voir sur un très vaste corpus avec des contextes inhabituels (qu'on ne pourrait guère que proposer à un informateur) si l'on ne peut pas trouver de contre-exemples. C'est ainsi que nous avons relevé au moins un cas de forme possédée de tōnatiuh "soleil", dans un diction:

(104)(I,81) Centetl no-tōnatiuh niquitta "Je vois un soleil à moi", c.-à-d., pour une femme: "je me marie"

5.1.2.3.2.4. Formes possédées figées.

La forme possédée de certains noms peut se figer jusqu'à entrer dans des contextes (composition ou dérivation) où l'on attendrait le seul radical nominal. On observe ainsi:

-a) soit le figement du préfixe tê- dans des formes comme:

(105)(VI,149) Temazcal-tê-cì-tzin "l'aïeule (cì-) vénérée (-tzin) du temazcal"(28)

composé construit sur la forme possédée inaliénable tê-cì, ou:

(106)(VI,131) in amo-tê-nân-yô-tzin "votre qualité (-yô, 5.1.2.4.) de meres (nân-),

construit sur la forme possédée, alors que la forme attendue (et d'ailleurs plus couramment attestée) est: amo-nân-yô-tzin (p. ex.: VI, 144, 146 etc.).

-b) soit le figement du suffixe possessif |-w(â)|. Ce point exige plus de prudence, mais on peut observer qu'un bon nombre de noms "inaliénables" se terminent par /-w/, et, malgré une dérivation qui suppose généralement ce /-w/ final dans le radical, on peut y soupçonner un suffixe possessif figé. C'est ainsi qu'à côté de la forme seule courante î-patiuh "son prix", et de l'hapax patiuh-tli déjà cité (X,61), on trouve le dérivé pati-yô "cher" (-yô, 5.2.3.5), qui suppose un radical pati-.

Il existe d'autre part plusieurs noms humains dont le pluriel est en -huân et le singulier en -uh, et pour lesquels il est difficile de savoir si la finale /-wân/ de pluriel remonte à |-w| (finale de radical) + |-wâ-n| (suffixe possessif et pluriel), ou si le /-w/ final du singulier est un figement du suffixe possessif⁽²⁹⁾. Ce sont essentiellement icniuh "ami" (pl. icnihuân), qui a des dérivés comme icniuh-tla v.t. "considérer amicalement" (7.1.2 1.3), de hueltiuh "soeur aînée", qui a l'honorifique no-huelti-huâ-

(28) Bain de vapeur jouant un rôle important dans la cérémonie d'accouchement.

(29) Il n'y a guère d'exemple sûr d'un nom animé (sans tendance à l'inaliénabilité) terminé par /-w/, sauf peut-être cuauh-tli "aigle", et nous n'avons relevé aucun exemple de pluriel possédé de ce type. De toutes façons, l'écriture traditionnelle ne permettrait certainement pas de distinguer /ik^wawân/ de /ik^wawwân/; tout au plus peut-on noter qu'il n'y a pas d'exemple sûr (p.ex., à une frontière de morphème) de gemination /ww/, bien que <quauhoaqui> (X,97) "il se desseche (huâqui) comme du bois (cuahuitl) semble plutôt plaider pour cuauhhuâqui que pour cuahuâqui avec simplification de /ww/ en /w/ (cette dernière suite serait sans doute écrite <quaoaqui>)

tzin (cf. (85)), et surtout les noms des "frères", tous terminés en -cāuh, qui sont: ach-cāuh "frère aîné", ic-cāuh "frère cadet", ōn-cāuh "deuxième frère" (?) et ē-cāuh "troisième frère" (?)

Ces quatre mots méritent un examen particulier. Nous pensons que -cāuh final est la réunion du suffixe participial et d'un suffixe possessif figé. Ach- et ic- (originellement /ik^w/) apparaissent aussi à l'état isolé sous la forme tē-ach "frère aîné" (cf. aussi achto "d'abord") et tē-iuc "frère ou soeur cadet(te)"; ōn- et ē- doivent être les variantes, habituelles en composition, de ōme "deux" et ēyi "trois", mais ōn-cāuh et ē-cāuh sont rares et de sens assez incertain⁽³⁰⁾; il peut s'agir en réalité de degrés de cousinage. La présence dans de tels contextes du suffixe participial est inhabituelle, mais il semble qu'à date préclassique il ait pu y avoir un usage plus fréquent dont témoignent quelques composés⁽³¹⁾.

Il y a de très rares cas d'absence du /-w/ final (qui autorisent notre hypothèse):

(107)(IX,28-29)... in cētzin, ōmetzin in n-ōn-ca, in n-ē-ca, in nāhui, in nomach "...un ou deux frères ou cousins. ou tantes, ou neveux à moi..."(32)

(108)(III,65) in tē-ic-cā-totōn "les plus jeunes" (-totōn, diminutif pluriel)

mais l'écrasante majorité des occurrences ont le /-w/ final:

(30) Dibble et Anderson traduisent (VI,108): mōncāhuān, mēcāhuān "thy household, thy residents"; (VI,168) id.: "thy kinsmen, thy lineage" (ces mots sont associés dans ce passage à mocōlhuān, mocīhuān "tes grands-pères, tes grand'mères"); (VI,214) nōncāhuān, nēcāhuān "my neighbours, my protection"; v. aussi note (32).

(31) Cf. 5.2.3.7.1; v. aussi des textes poétiques comme l'Hymne à Tlaloc (Garibay (1958) et Launey (1980, p.394), où l'on trouve l'impératif xicmoquētiquetl "revets-le" (-quetl = -cātl) et aussi la forme achtoquetl "qui est le premier", qu'on peut rapprocher de achcāuh.

(32) Dibble et Anderson traduisent: "the one or two who are here and there, my aunt, my nephew", ce qui est manifestement un contre-sens, sans doute du à la confusion de nōnca et nēca avec des locatifs comme oncān ou nēpa "là"; l'association avec des noms de parenté est pourtant claire, et la syntaxe s'oppose à une interprétation locative (il faudrait cā).

(109)(XII,110) n-achcāuh-tzin-é "ô mon frère aîné chéri"

(110)(VIII,43) achcāuh-calli "maison des aînés" (v.note 33)

Ahcāuh a d'ailleurs une forme absolue explicite achcāuh-tli (p.ex. III,55) avec un pluriel achcāuhtin (XII,21) qui désigne une classe de guerriers⁽³³⁾.

Ahcāuh et iccāuh dans leur sens propre de "frère aîné" et de "frère cadet" ont une autre particularité: ils apparaissent soit directement avec un préfixe possessif:

(111)(X,169) teōtl nachcāuh, teōtl niccāuh "mon divin frère aîné, mon divin frère cadet"

(112)(VI,173) āmo zan m-iccāuh, āmo zan m-achcāuh "Ce n'est pas simplement ton frère cadet ou ton frère aîné"

(113)(VI,226) In tlā nō tēachcāuh tēcōhuānōtza... "Si d'autre part un aîné (ou peut-être: un grand soldat) invite des gens..."

mais aussi (et le plus souvent) avec tē- figé, sur lequel on peut ajouter un préfixe possessif (y compris tē-):

(114)(VI,107) In motēiccāhuān xiquimonitta "Tes cadets, regarde-les"

(115)(X,9) Tēachcāuh, tē-tēachcāuh... "Le frère aîné..."

Tēachcāuh (avec tē- figé ou non) apparaît généralement écrit tiachcāuh:

(116)(VI,128) ...in amo-tiachcāuh "votre frère aîné"

(117)(VI,127) ...in tiachcāhuān, in tēlpōchtlatōquē "les aînés, les supérieurs des jeunes gens"

Il faut enfin citer tiyācāuh "guerrier", dont la structure phonologique est garantie par Carochi, et qui a un pluriel en -huān:

(118)(C.513) Xicnēxti in ic tiyācāuh "Montre comme tu es courageux"

(119)(XII,87) Tiyācāhuāné, mexicāé, ye onquizā in amoyāōhuān "O guerriers, o Mexicains, voici vos ennemis qui sortent"

mais dont l'étymologie est peut-être tē-yā-cā-uh, possessif participial (5.2.3.4) de yā-uh "aller", qu'on voit aussi apparaître avec un préfixe possessif défini:

(33) Le C.F. en dit (VIII,43): "Achcauhcalli: c'est là que se trouvaient les achcāuhtin, qui étaient les exécuteurs du roi; c'est eux qui exécutaient les sentences sur quiconque avait été condamné

- (120)(VI,223)<Can, noiacaauh>, sans doute Cân no-và-câuh ⁽³⁴⁾ "Peu m'importe où il est parti", litt "C'est mon (homme) allé où?" (se dit quand on a subi une offense de la part de quelqu'un qu'on saura bien retrouver pour se venger)

Tiyàcâuh peut à son tour être possédé (cf.(114)-(116)):

- (121)(VIII,87) Ca ï-tiyàcâuh in Motêuczōma "C'est l'officier de Moctezuma"

5.1.2.3.2.5. Verbes à préfixe possessif.

Toutes les grammaires ont remarqué que quelques verbes semblent se construire, non avec un préfixe sujet, mais avec un préfixe possessif. Carochi (p.462) cite icnōpilti, ilhuilti, màcēhualti, tous quasi-synonymes signifiant "mériter", "obtenir", "gagner":

- (122)(C.462) no-cnōpilti, no-lhuilti, no-màcēhualti... to-cnōpilti, to-lhuilti, to-màcēhualti... "je mérite, j'obtiens, ... nous méritons, nous obtenons...."

- (123)(C.462) Ōnocnōpiltic, ōnolhuiltic, ōnomàcēhualtic in motētlazōtlalitzin "J'ai gagné ton amour, j'ai eu la faveur de ton amour"

On peut ajouter, avec le même sens et la même construction, nemacti:

- (124)(IV,121) Àtle ïlhuilti, ïnemacti "Il n'a rien en partage, en présent"

En réalité, l'interprétation du préfixe possessif comme marque de sujet est erronée. Dans (123), le mot motētlazōtlalitzin n'est pas l'objet (on voit d'ailleurs qu'il n'y a pas de marque d'objet) mais le sujet, comme le confirme l'exemple suivant:

- (125)(VI,184) Àzo ti-to-cnōpiltiz, àzo ti-to-màcēhualtiz "Peut-être seras-tu notre faveur, notre récompense"

On voit d'autre part que ces verbes sont des dérivés en -ti (cf. 7.1.2.1.1) des noms icnōpilli, ilhuilli, màcēhualli, nemactli désignant un don, une récompense, un bienfait: ces pseudo-verbes à préfixe possessif sont donc en réalité des déverbaux construits sur des noms à la forme possédée, et il faut réinterpréter le mot-à-mot de (123) comme: "Ton amour est devenu (-ti-c) ma récompense".

On peut interpréter de la même façon le quatrième verbe cité par Carochi, tlahuelilti, qui est toujours au parfait, et qu'on

(34) L'interprétation de Dibble et Anderson ("Where is my nose?") se heurte à la morphologie ("mon nez": no-yac, 5.2.1.3.2) et à la syntaxe (il faudrait Cân câ..., 4.6.1).

traduit par "pauvre de....":

- (126)(C.462) Ō-no-tlahuelilti-c in ni-tlàtlacoāni-pōl "Malheureux que je suis, moi misérable pecheur!"

Ce verbe est dérivé de la forme possédée de *tlahuelil-li, nom non attesté et devant signifier quelque chose comme "haine, malédiction" ("C'est devenu ma malédiction", d'où: "Je suis perdu")⁽³⁵⁾.

Nous pouvons encore ajouter à la liste de Carochi no-pan-ti, mo-pan-ti, i-pan-ti etc., litt. "se faire sur..." (pan, cf. 6.2.2.2.1), c.-à-d.: "arriver" (en parlant d'un événement malheureux):

- (127)(VI,43) Mā āpīztli, mā mayānalīztli no-pan-tī "Puisse-t-il ne pas (vétatif) m'arriver la faim, la disette"
 (128)(IV,71) Āmo ō-ī-pan-ti-c in ic ohuītīzquia "Ce par quoi (in ic) il aurait pu (-zquia) être en difficulté (ohuīti) ne lui est pas arrivé"

En revanche, n'appartiennent pas à cette liste:

-a) les formes no-pan-i, mo-pan-i, i-pan-i etc. "aller bien à, être convenable pour"⁽³⁶⁾ et no-huel-i, mo-huel-i, i-huel-i etc. "réussir à, parvenir à":

- (129)(X,23) Huel i-pan-i "Ça lui va bien"
 (130)(VI,1) Īxquich i-huel-i "Il a tous les pouvoirs"
 (131)(I,61) Mochi mo-huel-i "Tu peux tout faire"

En effet, ces formes ne sont probablement pas verbales, puisqu'on ne les trouve jamais avec une marque aspecto-temporelle, et qu'au contraire on les rencontre, soit avec la copule:

(132) Mochi in-hueli catca "Ils avaient tous les pouvoirs"
 soit avec le suffixe dénominatif -ti:

- (133)(X,48) Quicui, i-pan-i-ti "Elle le prend, ça lui va"
 (134)(III,36) Niman āmo huel-i-ti-z "Ce sera absolument impossible"

-b) des formes comme n-ellel-āci, m-ellel-āci etc. "se donner du mal, avoir de la peine", ou no-yēllō-tla-mā, mo-yēllō-tla-mā etc. "agir à sa convenance", qui sont des expressions figées composées d'un nom et d'un verbe (le sens littéral est, respectivement: "mon chagrin arrive" et "mon cœur a ressenti des choses"):

(35) Sur le mot apparenté tlahuelilōc, cf. 5.2.3.4.3.6.

(36) Forme mentionnée par Carochi à un autre chapitre (p.527).

l'illusion d'une forme verbale composée est sans doute donnée par la possibilité d'antéposer /ò-/ à l'ensemble de l'expression:

(135)(VI,12) ò-ì-ellel-àci-c in òquixtēmòtinen in cochcáyòtl
"Il a éprouvé bien du mal à chercher sans cesse sa nourriture"

(136)(IV,25) Zan yê quimati in Motëuczòma í-yòllò-tla-mâ in quëzquilhuitl quitlâlíz imàcëhualiz "Seul Moctezuma sait, à sa guise, pour combien de jours il instituera la cérémonie"

5.1.2.4. Le suffixe /-yò/.

5.1.2.4.1. Généralités.

La plupart des noms peuvent se voir joindre un suffixe /-yò/, qui occupe une place à part dans l'inventaire des suffixes nominaux (sur les autres suffixes, v.5.1.2.6).

Ce suffixe (dont le /y-/ s'assimile obligatoirement à un /l/ précédent, et facultativement à un /c/, un /s/, un /ç/ ou un /š/ précédents) forme un nom dérivé, qui supporte le suffixe absolu /-λ/ et la forme possédée, sans suffixe possessif final⁽³⁷⁾.

Le sens de ce suffixe a été assez bien décrit par les grammairiens anciens, qui y ont reconnu soit la marque d'une qualité abstraite, soit celle d'un attribut ou d'une caractéristique inhérente. Ainsi Olmos (p.35):

"Significan el ser de la cosa, o lo que pertenece o es anejo a ella".

Et Carochi, qui fournit comme toujours des explications détaillées et des exemples clairs (p.455):

"Significan en abstracto el ser de la tal cosa: teòyòtl, el ser de Dios, la deidad. También significan cosa que le pertenece, como teòyòtl, cosa perteneciente al culto divino, como es la misa, el aprender la doctrina en la Iglesia, y también el sacramento del matrimonio.... Significan también el uso, costumbre, y ritos de naciones, provincias y pueblos, o su estado, y nobleza antigua: michhuàcáyòtl, cosa de Michoacán⁽³⁸⁾, su usanza, su estado, mercadería que se da, o hace allá; cuìcatl chichimëcayòtl, cantar de

(37) Sur les contre-exemples à ce dernier principe, v.5.1.2.4.2., remarque.

(38) En fait, dérivé de michhuà, pl. michhuàquë (5.1.3.5.1) "habitant du Michoacán", et non du locatif Michhuacàn.

chichimecos; ye òpoliuh, ye òtlan in mexìcayòtl, ya se acabó la nobleza, o república de los Mexicanos.

Le corpus atteste bien ces effets de sens, qu'on pourrait encore préciser:

- "qualités, caractère, conditions de...":

(137)(VI,88) Oquich-yòtl, cuàuh-yòtl, ocèlò-yòtl quitèilhuiltia
"Il accorde la virilité, les qualités de l'aigle (cuàuh-tli) et du jaguar" (c.-a.-d.: les vertus guerrières)

- "état de, rôle de...":

(138)(VI,54) Ìc ixtlàhui in nān-yòtl, in tà-yòtl "Ainsi s'accomplissent les rôles de mère et de père"

- "comportement, action de...":

(139)(VI,143) Pil-lòtl, conè-yòtl toconchiuā "Nous commettons des gamineries, des enfantillages"

(140)(C,511) Cencā huèyi in yāò-yòtl mochìuh "Il se fit une très grande guerre" ("hostilités", de yāò-tl "ennemi")

- "produit, oeuvre de...":

(141)(VI,220) Mācihui in ohuì, in iuhqui tetzotzoncā-yòtl, ānozo itlā occentlamantli tóltēcayòtl "Même si c'est difficile, comme un travail de tailleur de pierres (te-tzotzonqui), ou quelque autre sorte (oc-cen-tlamantli) de travail d'artisan (tóltēcatl)"

- "attribut, caractéristiques de...":

(142)(VI,157) Tlazaloa in ìcuitlapan, quìtòznequi, in ì-cihuā-yò-c "(Le fœtus) colle dans son flanc, c'est à dire, dans sa matrice" (cihuā-yò-tl "organes de la femme"; ici au locatif)

- "collectif, ensemble de..."

(143)(X,138)... tzotl, tzo-yòtl "la sueur, la transpiration"

(144)(VI,52)... zan camanal-lòtl "rien qu'un tissu de plaisanteries (camanalli)"

(On peut également interpréter mexìcayòtl comme "le peuple mexicain").

On pourra également observer des effets de sens spéciaux, d'ordre métaphorique ou métonymique, comme còhuā-yòtl "viscères, intestin" (còhuātl "serpent", v.5.1.2.4.2) ou tān-yòtl "renommée, gloire" (tāntli "lèvres").

Sur les noms en -cā-yò-tl et leurs formes possédées en -ca, cf.

5.1.2.4.2. Forme possédée avec ou sans /-yò/.

L'opposition entre les formes avec et sans le suffixe /-yò/ permet des effets particuliers à la forme possédée. Le premier et le plus courant est déjà mentionné par Carochi (p.486-487) qui explique en ces termes ce que l'on pourrait appeler l'opposition entre possession externe et relation constitutive (plutôt qu'aliénable/inaliénable):

"Cuando los nombres se juntan con estos genitivos no-, mo- etc., si la cosa que significa el nombre es parte del que la posee, o procede del, se ha de usar de los abstractos, y si no denotare más que posesión de ella, se usa de los nombres primitivos."

Parmi les exemples cités par Carochi, relevons:

- (145) no-nac "ma viande" (nacatl) vs. no-naca-yo "ma chair,
mon corps"
- (146) ī-omi-uh in chichi "l'os du chien (qu'il ronge...)" vs.
ī-omi-yo "son (ses) os (de son corps)"
- (147) no-xōchi-uh "ma fleur" vs. ī-xōchi-yo in cuahuatl "la
fleur de l'arbre"
- (148) n-īhui-uh "ma plume" vs. ī-īhui-yo in tōtōtl "la plume
de l'oiseau"
- (149) no-xināch "ma semence" vs. no-xināch-yo "mon sperme"

Un tel phénomène mérite un commentaire, qui pourrait se diriger dans deux directions. D'abord, on pourrait estimer qu'il manifeste la prééminence de l'animé-humain dans la relation dative de possession, dans la mesure où l'on voit par (147) ou (148) que la localisation par rapport à un possesseur humain prime l'expression de la relation constitutive, qui doit se faire par un dérivé. Mais il apparaît à l'examen que le point déterminant est l'opposition, dans la conceptualisation, entre des entités isolables (ou "autonomes") et non isolables (ou "relatives"). Les noms de parties du corps humain (ou animal) comme īx-tli "oeil", nacaz-tli "oreille", yaca-tl "nez" (ou "pointe, bec"), cuāi-tl "tête", quech-tli "cou", īti-tl "ventre", māi-tl "main", icxi-tl "pied", cuītlapil-li "queue"; ātlapal-li "aile", izti-tl "ongle, griffe", tzon-tli "cheveu, poil" etc., sont conçus comme nécessairement relationnels, d'où les phénomènes plus ou moins accentués d'inaliénabilité (5.1.2.3.2.3) et l'absence d'une forme possédée en /-yo/ qu'on pourrait

opposer à la forme possédée ordinaire. En revanche, des noms comme naca-tl "viande", omi-tl "os", ez-tli "sang", àhua-tl "peau", quetzal-li "grande plume", ihui-tl "petite plume, duvet", xōchi-tl "fleur", huitz-tli "épine", àhua-tl "piquant" (ces deux derniers mots s'appliquant métaphoriquement aux descendants) désignent des entités qui semblent conçues comme pouvant avoir une existence autonome, et en tant que telles susceptibles d'apparaître liées à un possesseur externe:

- (150)(VI,73) Àmo zan nō eztlī in ī-ez-zo "Et son sang, ce n'est pas vraiment du sang" (on remarquera qu'à la forme possédée iezzo s'oppose, non ez-zō-tl, mais bien ez-tli).
- (151)(XI,76)...in tēuctlacoauhqui ī-àhua-yo "la peau du crocodile"
- (152)(VI,145-146)...in piltōntli, in amo-tzon, in amo-zti, auh in īn-huitz-yo, in īm-àhua-yo in òyàquē "la jeune enfant, qui est votre cheveu, qui est votre ongle (= votre fille), et qui est l'épine, le piquant (= la descendante) de ceux qui sont partis"(39)

On voit ainsi qu'on peut passer à un deuxième effet de sens (que peut aussi manifester (149)): la forme en /-yo/ sert à exprimer métaphoriquement des relations constitutives (et, dans certains cas, des relations de parenté), en étant construite sur des noms qui ne désignent pas habituellement ces relations:

- (153)(XI,55)...in ihuitl ī-yaca-yo "la pointe ("nez", yacatl) de la plume"
- (154)(X,119) to-chiquiuh-yo "la cage thoracique" (litt. "notre corbeille, chiquihuitl")(40)
- (155)(VI,7) in ī-cōhua-yō-tzin "son intestin" ("serpent", v. plus haut)

Là encore, une relation constitutive est nécessaire, car par

(39) On trouve parfois sans -yo, ainsi (VI,138): Àzo cuepōniz in in-huitz, in im-me-uh "Peut-être leur épine, leur maguey (me-tl) fleuriront-ils"; mais metl "maguey" ne se prête pas à une relation constitutive.

(40) Il peut suffire qu'une notion soit mise en relation avec une autre sous la forme d'un nom composé pour que l'effet métaphorique soit annulé. Ainsi el-chiquihuitl "poitrine", litt. "corbeille du foie", ne peut désigner qu'une partie du corps et a à la forme possédée t-elchiquiuh et non *t-elchiquiuh-yo. Pourtant, les larmes sont toujours ix-à-yō-tl ("eau de l'œil"), poss. t-ix-à-yo.

exemple "les oeufs" d'un oiseau sont appelés i-te-uh, litt. "ses pierres", et non *i-te-yo:

(156)(XI,24) In huitzitzilin... zan òntetl in ìteuh "Le colibri n'a que deux oeufs" ("ses oeufs sont seulement deux")

Le troisième effet de sens est plus difficile à expliciter, mais il se produit de manière systématique avec des noms désignant une action (essentiellement des déverbaux) ou des instruments: la forme possédée simple est utilisée si le possesseur représente l'auteur de l'action, ou l'utilisateur de l'instrument, et la forme possédée avec /-yo/ si le possesseur⁽⁴¹⁾ représente le patient de l'action, ou l'objet dont l'instrument permet l'utilisation (essentiellement: le contenu d'un contenant). Ainsi:

(157a)(XII,45) ...in ì-tlàtòl in Motèuczòma "les paroles de Moctezuma"

(157b)(VI,162) ... in ìn-tlàtòl-lo, in ìn-zàzanil-lo in yàò-micquè cihuà "le récit, la légende des femmes mortes à la guerre" (c. à d.: concernant ces femmes)

(158a)(Ch.VII,143)... in Tlailòtlaquè ìn-cuic "le chant des Tlailotlaque" (qu'ils chantent)

(158b)(VI,114) ... in Mixcòhuatl ì-cuica-yo "le chant de Mix-coatl" (qui le célèbre)

(159a)(VI,138) Ca ì-tòp-tzin, ì-petlacal-tzin in tlòquè nàhua-què "C'est le coffre, la malle (hon.: -tzin)(= le secret) de celui qui est près de toutes choses"

(159b)(VI,248) In teòcuitlàtl, ca oncà ì-petlacal-lo, oncatqui ì-tòp-yo "L'or a ("il existe") sa malle, il a son coffre"

(160)(X,139)... ì-cocòliz-yo in tzontecomatl "les maladies du crane" (mais no-cocòliz: "ma maladie")

(161)(X,141) Nacazcualiztli: ì-pà-yo covòxòchitl "Infection des oreilles: son remède est la fleur covoxochitl" (mais no-pà "mon remède").

Enfin, un dernier effet de sens semble être la valeur honorifique. Elle est rare, sauf avec le mot tèuctli "seigneur", dont la forme possédée est systématiquement en -yo:⁽⁴²⁾

(162)(VI,47) Òquimpolò, òquintlàtì in totèucyo "Notre Seigneur (sans doute Tezcatlipoca) les a détruits, les a cachés"

(41) Rappelons que ce terme est purement grammatical.

(42) Il y a quelques contre-exemples dans des contextes archaïsants p.ex. (VI,11) Tlàcatle totècuè "Ô maître, ô notre seigneur"

Remarques. -1/ Bien que l'absence du suffixe possessif soit la règle (ce qui, à la vue des emplois de /-yō/, plaide pour une valeur "possession externe" du suffixe possessif), on trouve quelques exceptions à ce principe, notamment:

-a) Quand le nom avec /-yō/ réfère à un animé au pluriel:

(163)(XII,9) Quincentlālī in ī-tēuc-yō-huān "Il réunit ses nobles"

(164)(VI,53) ...in mo-pil-huān, in mo-tlàtōcā-yō-huān "tes princes, tes gouverneurs"

(165)(X,187) Ca īr-xeliuh-cā-yō-huān, ca īn-ne-cāuh-cā-yō-huān in Tōltēcā "Ils sont une fraction, un reste des Toltèques" (formes construites sur les participiaux de xelihuī "se séparer" et mo-cāhua "rester", cf. 5.2.3.4)

Cf. aussi īm-patīl-lō-huān (58).

-b) Même par référence à un inanimé, quand on peut faire valoir une relation externe au possesseur:

(166)(VI,180) Ca to-yāō-yō-uh "C'est notre combat" (que nous faisons...)

(167)(X,180) ...in īn-tōna-cā-yō-uh "leur récolte" (tōnacayōtl, dérivé du participial de tōna "prosperer")

(168)(VI,123) Ixachi in ī-cac-meca-yō-uh "Ses cordons (mecatī) de chaussures (cactī) sont immenses" (mais on dirait sans doute: ī-meca-yō in cactī! "les cordons de la chaussure")

Tous ces exemples empêchent évidemment d'admettre (ce qui pourrait être tentant à la vue des exemples (145) à (162)) que /-yō/ et |-w(a)| soient en relation d'opposition paradigmatique.

-2/ Il y a au moins deux exemples de noms en -yō-tl sans nom radical, à savoir machi-yō-tl (plus probable que mach-yōtl) "marque, modèle", certainement lié à matī v.t. "sentir, savoir", mais d'une manière peu claire:

(169)(VI,246) Nimitzmaca in mo-machi-yō-uh "Je te donne le ("ton") bon exemple"

et īiyōtl "souffle":

(170)(VI,138) Toconcuepā...in am-īi-yō-tzin, in amo-tlàtōl-tzin "Nous renvoyons... votre souffle, vos paroles"

-3/ Sur le nom au 'coeur', yōl-lō-tl ou yōl-lō-tli, v. 5.2.3.5.2

5.1.2.4.3. Esquisse d'interprétation.

Nous avons ailleurs (Launey 1979c) suggéré que le suffixe /-yō/ pouvait représenter dans la prédication nominale un phénomène analogue à l'effacement du terme d'origine dans la prédication verbale. Il convient de préciser cette idée, et de distinguer cet effacement de celui qui est à la source des noms possessifs (cf. 5.1.2.3.2.2.).

Notre hypothèse repose d'abord sur un constat d'absence: le parcours disjonctif d'une classe de termes d'origine, qui est à la source des passifs et des impersonnels, est un phénomène si important dans la prédication verbale que son absence dans la prédication nominale constituerait un fait surprenant, qu'aucune spécificité du nom ne semble justifier, puisque la majorité des prédicats nominaux sont applicables à une classe comprenant plus d'un élément.

A notre connaissance, aucun grammairien ancien ou moderne du nahuatl ne s'est posé cette question. Or, si l'on cherche quelle marque ou quelle construction pourrait remplir ce vide apparent, on s'aperçoit que les formes en /-yō/ présentent avec les impersonnels plusieurs analogies.

La première est que les effets de sens des noms en /-yō/ peuvent effectivement s'expliquer par un parcours sur une classe de termes. Si l'on dit p. ex. de quelque chose ca cuallōtl "c'est (de) la bonté", on fait référence non à une entité particulière appartenant à une classe d'entités dont on peut dire cualli "c'est bon", mais à ce qui fait que l'on peut appliquer le prédicat cualli à toutes ces entités particulières. En opérant ainsi une disjonction sur toute la classe des termes tombant sous ce prédicat (si l'on veut: l'extension du concept), on laisse libre la référence à l'ensemble des caractéristiques constituant le concept (si l'on veut: sa compréhension) représentée par le prédicat. Les valeurs de type collectif (comme les effets totalisants de certains parcours sur des classes d'arguments) vont évidemment dans le même sens.

La deuxième analogie est que ces formes nominales peuvent être glosées d'une manière assez semblable aux "noms d'instrument" déverbaux construits sur l'impersonnel (4.4.3.2 et 5.2.4.5), qui représentent un parcours à la fois sur toutes les places d'argument, et

sur les valeurs aspecto-temporelles (cette neutralisation de l'aspect-temps rapprochant ces formes des noms). Or, si l'on peut dire que micō-hua-ni "poison, mortel" est ce qui permet à n'importe qui de mourir (miqui) en n'importe quelle circonstance, de même on peut dire que cual-lō-tl "bonté" est ce qui permet à n'importe qui d'être cualli.

La troisième analogie est d'ordre dérivationnel, et nous nous contenterons ici d'évoquer des faits sur lesquels nous reviendrons en détail plus loin (7.1.2.3). Le suffixe |-wa| de l'impersonnel peut aussi avoir des emplois dénominatifs, mais exclusivement sur un nom suffixé par /-yō/, et avec un sens comme "avoir beaucoup de, être plein de ...": ā-yō-hua "c'est plein d'eau, ça regorge d'eau", azca-yō-hua "il y a des fourmis, ça grouille de fourmis" (et jamais *ā-hua, *azca-hua). On peut comparer ces formes à des impersonnels comme tla-cua-l-o (de |la-k^wa-l-wa|) "on mange", que l'on peut gloser par "il y a du manger", et dont on sait que tla-cua-l- représente le parcours des deux places d'argument du prédicat verbal. On pourra ensuite comparer ā-yō-tl "eau, aquosité" et tla-cua-l-li "nourriture" (7.1.3.2.1, et même ni-c-ā-yō-tia "je lui ajoute de l'eau" et ni-c-tla-cua-l-tia "je lui fournis de la nourriture, je le fais manger" (7.1.2.1.2.1 et 7.4.1). Ce qui nous préoccupe ici est que ce qu'il semble bien y avoir de commun à ā-yō- et tla-cua-l- (et qui permet la suffixation par |-wa|), ce soit leur caractère impersonnel.

Il reste à élucider une difficulté. Nous avons déjà eu l'occasion d'établir un parallèle entre l'impersonnel verbal et les noms possessifs (5.1.2.3.2.2). Or on a affaire ici à un phénomène différent: d'un côté il n'implique pas la présence d'un possesseur, mais il ne l'exclut pas non plus, puisqu'il existe des noms possessifs en /-yo/ signifiant "(être) constitué de, plein de...":

(171a) ā-tl "(c'est de l')eau": i-ā-uh "(c'est) son eau"; ā-huā
"il a de l'eau"

(171b) ā-yō-tl "(c'est de l')eau (constitutive)"⁽⁴³⁾; i-ā-yo
"(c'est son) eau (dont il est composé)"; ā-yō "il est
composé d'eau, plein d'eau"

(43) Il est très difficile de trouver dans le corpus des occurrences de toutes ces affixations sur le même nom; la forme absolue āyōtl est donc donnée sous toutes réserves, car nous ne l'avons relevée dans le corpus que dans le composé ix-āyōtl "larmes".

Il semble donc que le possesseur n'affecte pas en tant que tel le jeu des arguments dans la prédication nominale, ce qui constitue une objection forte au parallèle entre le possesseur et l'objet verbal (5.1.2.3.2.2), et rapprocherait plutôt le datif-possessif du datif aspectuel qui apparaît au parfait-aoriste et au futur (4.2.4). La présence dans les noms possessifs (5.2.3.5) du suffixe participial accentué d'ailleurs ce rapprochement, qui présente pourtant avec le datif aspectuel une différence majeure : c'est que si le datif aspectuel est nécessairement identifié au sujet, le datif-possessif en est nécessairement distinct.

Les phénomènes liés au suffixe /-yō-/ nous amènent à réanalyser le prédicat nominal en couple conceptuel extension (ensemble de propriétés) + compréhension (classe définie par le même ensemble de propriétés). L'attribution des propriétés du concept à un terme défini va alors prendre la forme d'une prédication d'appartenance de ce terme à la classe définie par ces propriétés. Mais l'attribution des propriétés à un terme indéfini équivaut à un parcours de la classe (3.1.3.2.2.1), de sorte qu'on va, comme dans les passifs-impersonnels (3.3) avoir un phénomène de vidage qui laisse la place à la désignation des propriétés.

Cette idée sera développée sous la forme d'une représentation formelle à la fin de ce chapitre (5.3).

5.1.2.5. Le vocatif.

L'interpellation a en commun avec la possession de ne pouvoir affecter en nahuatl (comme d'ailleurs en indo-européen) que les sous-classes lexicales des noms, et d'être exclue des sous-classes grammaticales (y compris les pronoms de 2e personne, cf. 5.2.5). Elle est marquée par un affixe très particulier, puisque les formes vocatives constituent d'un point de vue accentuel les seuls oxytons de la langue nahuatl.

D'autre part, le vocatif est l'un des très rares points de la grammaire nahuatl où se manifeste clairement une opposition entre le parler des hommes et le parler des femmes. Le vocatif utilisé par un homme est en effet marqué par un suffixe accentué /-é/, qui s'ajoute non au radical, mais à la forme complète (c. à d. : absolue ou possédée, selon le cas) du singulier ou du pluriel : ce suffixe

élide un /i/ d'appui, mais non un /i/ "plein" (sur le /i/ d'appui, cf. 3.1.2.2, et 5.2.1.1 pour les variantes de | -λ | :

- (172)(VI,47) Tlācatl-é, tlātoāni-é "O maître, ô souverain"
 (173)(VI,12) Tezcatlipoca-é "O Tezcatlipoca"
 (174)(VI,141) Māquīztl-é, chālchiuhtl-é, tzontl-é, iztitl-é
 "O bracelet, o jade (= ma chère fille), o cheveux, o an-
 gles (= descendance)"
 (175)(Pl.1) No-cōzqu-é, no-quetzal-é "O mon bijou, ô ma plume"
 (= mon fils)
 (176)(VI,136) No-pil-huān-tzi-tzin-é, to-tēuc-yō-huān-é "O mes
 chers fils, o nos seigneurs"

tandis que le vocatif utilisé par une femme est marqué par un simple déplacement de l'accent de la pénultième à la dernière syllabe.

- (177)(VI,154) No-pil-huān-tzi-tzín, to-tēuc-yō-huān (cf. (176))
 (178)(VI,167) No-chpōch-tzín, no-xocōyó-uh, cihuāpillí "ô ma
 fille, o ma cadette, o noble demoiselle"
 (179)(VI,176) Cōzcātl, quetzallí, chālchihuítl, māquīztlí "ô
 bijou, plume, jade, bracelet"

Cette répartition semble très stricte en nahuatl classique, puisqu'un interversion de ces formes est comprise aussitôt comme une imitation:

- (180)(VI,204) Oquich-tlātoa in tīcītl, quilhūia: Yāōtlé, yāō-
tlé, xoconcuī in mochīmal "La sage-femme parle (tlātoa)
 à la manière des hommes (oquichtli), elle lui dit: Yaotl,
 Yaotl, va prendre ton bouclier..."

Pourtant, il peut s'agir d'un phénomène dialectalement res-
 treint. C'est ainsi qu'un passage où parle un Huastèque ne montre
 pas cette forme (mais s'agit-il d'un trait des dialectes nahuas
 du Nord-Est ou du barbarisme d'un étranger?)

- (181)(III,20) Nopiltzin, ca āmo huelitiz "Monseigneur, cela ne
 sera pas possible"

Le texte ne permet d'ailleurs pas de savoir s'il y a ou non dé-
 placement de l'accent. Il en va de même (avec la même incertitude)
 dans les Annales de Cuauhtitlan, où l'on ne trouve pas le /-é/ du
 vocatif:

- (182)(AC.5) Nopiltzin tlamacazqui, ca nimonācchual "ô Monsei-
 gneur, o grand prêtre, je suis ton sujet"

Enfin, aucun dialecte moderne n'utilise à notre connaissance de

Quoi qu'il en soit, dans la partie de l'aire nahua où elle est effective, l'existence d'un vocatif a un double effet. Sur le plan sociolinguistique, d'abord, elle montre l'importance de l'interpellation qui établit les conditions de l'acte de communication, mais qui a aussi sa place dans l'ensemble des relations sociales: et on comprend que le statut social de l'interpellateur et/ou de l'interpellé puisse être la source d'une catégorisation grammaticale qui est finalement du même domaine que les formes de politesse ou de respect. Sur le plan syntaxique, ensuite, la caractéristique essentielle des vocatifs est leur caractère d'énoncés non prédicatifs (et pas seulement non assertifs), qui n'établit aucune sorte de relation prédicat-actant. Ce trait, qui a déjà été mis en évidence dans plusieurs traités de langues indo-européennes, prend un relief particulier dans une langue comme le nahuatl, qui connaît des énoncés nominaux sans copule et où la marque pronominale de 3e personne est zéro. Une marque spéciale pour le vocatif, qui empêche la forme "nue" (sans marque actantielle explicite) du nom de fonctionner de manière vocative, accentue le caractère fondamentalement prédicatif de cette forme nue (cihuātl: "c'est une femme") et constitue un argument très fort pour considérer l'emploi prédicatif des noms comme primitif et les autres comme dérivés.

Remarques: -1/ A la forme possédée du vocatif, le possesseur ne peut guère être que de 1^e personne, cf. (175), (176) etc. On trouve pourtant (VI,206): ī-nāntzīn! "Ô toi, sa mère!", invocation de la sage-femme à la divinité Yohualticitl, protectrice de la jeune mère et du nouveau-né.

-2/ Carochi (p.408) signale une "forme vocative" utilisée aussi bien par les hommes que par les femmes, et qui consiste à préfixer la marque de 2e personne au nom (in ti-tlātlacoāni: "ô pécheur que tu es!"). Cette tournure est en réalité l'actancialisation du prédicat nominal à la 2e personne, cf.

5.1.2.6. Suffixes appréciatifs-affectifs.

5.1.2.6.1. Généralités.

Ces suffixes, propres à la classe des noms, sont en réalité un cas particulier de composition nominale (cf. 7.2.1.), et au moins deux d'entre eux (/ -cin/ et / -pil/) représentent des radicaux nominaux synchroniquement attestés de manière indépendante. Ils ont

pourtant quelques caractéristiques communes, qui justifient un examen séparé: -a) sémantiquement, ils se situent dans le domaine de l'appréciation quantitative et qualitative (ce sont des diminutifs/augmentatifs et des appréciatifs/dépréciatifs); -b) morphologiquement, ils ont un pluriel interne (c. à d: formé sur le suffixe) comportant une voyelle brève (forme de redoublement qu'on retrouve sur les verbes "expressifs", cf.7.1.4.3); -c) ce pluriel peut s'appliquer à des inanimés, mais l'accord verbal se fait au singulier (cf.(72) à (78)); -d) ils peuvent être suivis ou non du suffixe absolu |-λ| au singulier, et /-tin/ au pluriel.

5.1.2.6.2. /-cin/.

5.1.2.6.2.1. Sens et emploi.

C'est le plus courant. Selon toute vraisemblance, c'est le radical du nom tzin-tli (généralement à la forme possédée, 5.1.2.3.2.3) qui désigne la partie du corps située au-dessous de la ceinture, ce que montre clairement la représentation glyphique, le haut du corps étant tlac-tli⁽⁴⁴⁾.

Sémantiquement, ce suffixe est fondamentalement un diminutif, qui, plutôt qu'un individu de petite taille (qui serait /-tôn/, v. plus bas) marque un prélèvement restreint sur un domaine non-dénombrable ("un peu de...", plutôt qu'"un petit...");

- (183)(C.513) Tlein ticcuázquē?...āmo zan chīl-tzin-tli, quil-tzin-tli? "Que pourrions-nous manger?... n'est-ce pas seulement un peu de piment, un peu d'herbe?"
- (184)(C.529) Tepitzin tlacual-tzin-tli monequiz "Il faudra un peu de nourriture"
- (185)(Pl.17) Tocommocuiliz in ā-tzin-tli "Tu iras prendre un peu d'eau"
- (186)(Pl.20) Tiyānquiztlā ōnicnēntlanachtī in cuauh-tzin-tli. in izta-xāl-tzin-tli, in chīl-poztec-tzin-tli... in zan cem-mā-tzin in popoyō-tzin-tli, in zan quēxquich-tzin in xā-xāl-tzin-tli "Sur les marchés j'ai obtenu ("joui de", tlanachtīa) a grand'peine (nēn) un peu de bois, quelques petits grains (xālli "sable") de sel (izta-tl), quelques fragments (poztec-) de piments..., rien qu'une petite poignée ("main", mā-) de maïs nielle (popoyōtl), rien que quelques (quēxquich) rares grains..."

(44) Il ne s'agit donc pas simplement des fesses ou de l'anus, comme le laissent croire plusieurs lexiques.

Sur ce sens "propre" viennent se greffer des connotations affectueuses:

- (187)(C.528) Coco-tzín, tepi-tzín, no-conè-tzín, ichpöch-tzín...
 "Ô colombe, ô petite, ô mon enfant, ô jeune fille..."

qui peuvent comporter, soit des nuances de commisération (les noms pourvus de /-cin/ étant alors souvent sujet ou objet de verbes référant à des malheurs):

- (188)(Pl.9) ...in cocöxcä-tzin-tli, in tèn-necuil-tzin, in ìx-popoyö-tzin, in ìx-patzac-tzin,... ànozo mä-cuecuc-tzin, mä-tzicol-tzin, mä-tepöl-tzin... "...le malade, l'homme à la bouche tordue, l'aveugle, le borgne, ou le manchot, celui qui a la main tordue ou coupée..."
- (189)(C.528) Cencä titotolinètinemí in ti-mäcèhual-tzi-tzin-tin
 "Nous sommes toujours très malheureux, nous pauvres gens du peuple"
- (190)(VI,164) ...in nin momiquilia cihuä-tzin-tli "...cette malheureuse femme qui meurt"
- (191)(VI,158) ... in ìxquich tomicca ti-cihuä-tzi-tzin-tin
 "...toute la mort (qui est) en nous, pauvres femmes!"

soit un sens proprement honorifique:

- (192)(VI,135)... in amèhuän-tzi-tzin, in oc amèchmocàhuilia in tlöquè nàhuaquè "... vous (hon.) que laisse pour l'instant celui qui est près de toutes choses"
- (193)(VI,147) Tlazötí tläca-tzi-tzin-tín, no-tèuc-yö-tzi-tzin-huän... "Ô chères personnes, ô mes seigneurs..."
- (194)(VI,152) Mä nozo quimottiti in temazcal-tzin-tli "Puisse-t-elle se montrer au temazcal vénéré" (cf. note (28))
- (195)(Pl.4)... in ì-ixiptla-tzin totèucvo "les représentations de Notre Seigneur"

Ce /-cin/ honorifique est fréquent à la forme possédée pour marquer le respect portant sur le possesseur, ce qui pourrait constituer un argument supplémentaire pour le parallélisme entre l'objet et le possesseur (5.1.2.3.2.2), puisque le verbe connaît aussi l'honorifique de l'objet (3.4.3.1.2):

- (196)(VI,152) Xicacchihuili in mö-tequi-tzin, in mö-nàhuatil-tzin "Accomplis ta tâche, ton mandat (hon.)"
- (197)(VI,138) Ca ì-töp-tzin, ca ì-petlècal-tzin in tlöquè nàhuaquè "C'est le coffre, c'est la caisse (= le secret) de celui qui est près de toutes choses"

(198)(C.526) Ca niman àtle ìtlàtlacōl-tzin "Il est absolument sans faute" ("Ses fautes sont absolument rien")

Ce /-cin/ honorifique a d'ailleurs la même exclusion de la 1^e personne que les honorifiques verbaux (alors que cette contrainte ne joue pas pour le /-cin/ de commisération, cf. (189) et (191)):

(199a)(Pl.19) Ca ni-mo-nān, ca ni-mo-tā "Je suis ta mère, je suis ton père"

(199b)(Pl.R) Ca ti-no-nān-tzin, ca ti-no-tā-tzin "Tu es ma mère, tu es mon père"

On trouve également la même absence de systématisation d'emploi, soit avec le voisinage de formes avec ou sans /-cin/:

(200)(VI,149)...in amantēcatl, in tōltēca-tzin-tli, in tīci-tzin-tli "...l'habile ouvrière, l'habile artisane (hon.), la sage-femme (hon.)"

(201)(VI,153) Ca noconcuì in am-ìiyō-tzin, in amo-tlàtōl-tzin, auh in amo-chōquiz, in amo-tlaōcol "Je recueille votre souffle (hon.), vos paroles (hon.), et vos pleurs, vos lamentations"

soit avec l'emploi de sujets nominaux pourvus de /-cin/ avec des verbes non spécifiquement honorifiques, ou vice-versa:

(202)(Pl.3) Ca yēhuā-tzin ōquītō "C'est lui (hon.) qui l'a dit"

(203)(VI,135) ...in icnōcuāuhli, in icnōcōlōtl, ca amotech huālmotzātzilia "...le malheureux aigle, le malheureux jaguar (= guerrier),... il crie (hon.) vers vous"

Il est vrai qu'il faut peut-être considérer comme "automatiquement honorifiques" certains noms qui ne sont jamais ou que très rarement suffixés par /-cin/, en particulier teōtl "dieu", tlàtoāni "roi", tēuctli "seigneur" (v. cependant (193)), tlamacazqui "grand-prêtre", et aussi certaines formules affectueuses comme cōzcatl, quetzalli "bijou, plume" (= enfant):

(204)(Pl.1) No-pil-tz-ē, no-cōzqu-ē, no-quetzal-ē "ô mon fils bien aimé (tz-ē = tzin-ē, v. plus bas), ô mon bijou, ô ma plume..."

Les effets sémantiques et les contraintes syntaxiques produits par le suffixe /-cin/ sont donc assez parallèles aux honorifiques verbaux. En même temps, la différence de procédé (simple suffixe dans un cas, opération sur la "valence" dans l'autre) est un critère très clair d'opposition verbo-nominale, v. en particulier 5.

Remarque. Dans certains dialectes modernes, et en particulier ceux du D.F., il y a une assez forte tendance à suffixer /-cin/ à des noms d'aliments: atzintli "eau" (qu'on boit, atl étant la pluie ou l'eau des lacs et des rivières), yetzintli (cl. etl) "haricots", pantzin "pain", cafetzin "café" etc. Une telle tendance se retrouve dans d'autres langues, p. ex. en japonais.

5.1.2.6.2.2. Notes sur la morphologie de /-cin/.

-a) Le pluriel à redoublement bref -tzi-tzin est caractéristique des suffixes de cette classe.

-b) La répartition entre formes avec ou sans -tli au singulier et -tin au pluriel correspond le plus souvent à l'opposition entre formes substantivales ou non (c. à d.: avec ou sans | - | au singulier), comme on pourra l'observer dans les exemples (183) à (200). Les noms sans -tli de (18^A) doivent à ce propos être compris comme des noms tronqués (5.2.2); il en va de même de la plupart des noms propres comportant -tzin, comme Cacamatzin, Totomotzin, Cuappiyatzin, Itzcuauhtzin etc. Cependant, les pronoms emphatiques (5.2.5) dont la forme ordinaire comprend -tl ou -tin (tèhuàtl "toi", yèhuàtl "lui", amèhuàntin "vous", yèhuàntin "eux") ont un honorifique sans suffixe après -tzin (tèhuàtzin, yèhuàtzin, amèhuàntzitzin, yèhuàntzitzin, cf. (192), (202)); et, d'un autre côté, les participiaux terminés en | -k | (-c, -qui, -é) à la forme ordinaire ont un honorifique en -cà-tzin-tli (5.2.3.), cf. coçòx-cà-tzin-tli hon. de coçòx-qui (18^A) et:

(205a) (Pl.18) tla-mat-cà-tzin-tli "savant" (hon. de tla-mat-qui ou 4e tla-mat-ni, 5.2.4)

(205b) (VI.194) in pil-huà-cà-tzin-tli "le parent" (hon. de pil-huà, 5.2.3.5.1)

-c) La forme possédée au pluriel peut faire apparaître -huàn après ou avant le pluriel -tzi-tzin: comparer no-pil-huàn-tzi-tzin (177) et no-tèuc-yò-tzi-tzin-huàn (193).

Au singulier, le suffixe possessif peut apparaître sous sa variante /-wa'/ devant /-cin/:

(206a) (C.512) no-cihuà-huà-tzin "sa femme chérie"

(206b) (VI.35) in in-huèitihuà-tzin "leur soeur aînée"

Cf. aussi (95).

-d) Au vocatif, -tzin-é (effectivement attesté, cf.(176)) est souvent syncopé en -tz-é (cf.(204)).

-e) /-cin/ est itérable:

(207)(C.508,528) No-pil-tzin-tzin-é "Ô mon fils très cher"

-f) De tous les suffixes de cette classe, /-cin/ est celui qui a la distribution la plus large. D'abord, son sens honorifique affecte aussi les locatifs, sous la forme -tzin-co (6.2.2.1.1), mais on peut aussi rendre honorifique par /-cin/ à peu près n'importe quel mot, y compris des déictiques, des particules et des interjections:

(208)(C.526) Inin-tzin... "Celui-ci" (hon.)

(209)(C.503) Ca avamo-tzin "Pas encore" (hon.)

(210)(C.528) O-tzin, coco-tzín "Oh (hon.), ma colombe..."

(211)(C.529) Àuh-tzin, tlàtoanié "Certes, ô roi"

Ainsi, le respect dû à l'interlocuteur peut se manifester sur l'ensemble de l'énoncé, et pas seulement sur les marques de 2e personne.

-g) Nous avons vu la dérivation verbale en -tzinoa (3.4.3.3.1).

5.1.2.6.3. /-tôn/.

C'est également un diminutif, qui au sens propre s'oppose à /-cin/ comme marquant la petitesse d'un individu et non celle d'une quantité. C'est ainsi qu'on trouve à-tzin-tli "un peu d'eau, une goutte d'eau", mais non *à-tôn-tli; et on peut opposer tépi-tzin "un peu" (cf.(184)) à tépi-tôn "petit":

(212)(C.527) Àmo huel cuauhtic, àmo nó tépi-tôn "Il n'est pas très grand, ni tout petit"

/-tôn/ s'emploie souvent sans connotation affective sensible:

(213)(I,31) Xóchi-tôn-tli in ípan cà "Il y a de petites fleurs dessus"

(214)(Pl.R) Oc ni-pil-tôn-tli, ni-coné-tôn-tli "Je suis encore un petit enfant, un petit bébé"

(215)(III,43) Centetl chichi-tôn quihuicaltlá "Ils lui font emmener un petit chien"

Fréquemment, /-tôn/ marque l'atteinte d'une limite, d'un degré minimum à partir duquel on peut attribuer le prédicat correspondant au nom radical: on traduira en français par "assez", "plutôt". Ce passage à la limite se rencontre particulièrement avec trois types de prédicats: -a) les quantificateurs:

(216)(C.521) Zà yèquenê quèxquich-tôn in ticochizquê? "Finalement, ne devons-nous dormir qu'un tout petit peu?" (quèx-quich "combien, une certaine quantité, 5.2.7.6.2.2)

(217)(C.411) ...mo-cèl-tôn "toi tout seul" (5.2.7.7)

-b) les noms marquant des états physiques (stature, couleur...) et particulièrement les noms thématiques en /k/(7.1.1.4.2):

(218)(XI,7) Nèx-tôn-tli "Il est plutôt (gris) cendré"

(219)(XI,4) Achi iuhqui in ocèlòtl, tomac-tôn-tli, pach-tôn-tli "Il est à peu près comme le jaguar, assez gros, assez trapu"

(220)(C.527) Àmo huel tomâhuac, àmo nô pitzac-tôn-tli "Il n'est pas très gros, ni vraiment mince"

-c) les noms marquant des appréciations affectives:

(221)(VI,157) Tlà zâ nô nicân mîto in mâhuizti-câ-tôn-tli "Il faut aussi dire ici quelque chose d'assez admirable"

parmi lesquels il faut surtout citer qual-tôn "satisfaisant" (de qual-li "beau, bon", alors que qual-tzin-tli signifie "joli");

(222)(VI,210) In cihua-pil-tôn-tli, ...in ye qual-tôn, cuicôyân nemiz "La petite fille, ... lorsqu'elle a l'âge voulu, doit vivre là où l'on chante"

(223)(XI,80) Àmo cencâ huèyi, zan qual-tôn "Il n'est pas très grand, mais de taille moyenne"

(224)(IV,20) ...qual-tôn tónalli... "jour plutôt favorable"

Carochi (p.411) dit que ce suffixe marque "poca estima". Mais cette nuance n'apparaît guère, si ce n'est que par opposition avec /-cin/ diminutif, la neutralité affective de /-tôn/ peut entraîner effectivement des connotations légèrement dépréciatives, comme par exemple ilama-tôn "petite vieille" par rapport à ilama-tzin "respectable vieille femme".

Sur le plan morphologique, on retrouve le pluriel à redoublement bref et la répartition avec ou sans -tl, -tin, que nous avons vus à propos de /-cin/:

(225)(C.411) amo-cèl-to-tôn "vous tout seuls"; (C.497) tepi-to-tôn "petits"; (C.407) pí-pil-to-tôn-tin "petits enfants"

En revanche, le possessif pluriel /-wân/ semble toujours précéder /-to-tôn/:

(226)(C.515) ...in no-pil-huân-to-tôn "mes petits enfants"

/-tôn/ est le plus courant des suffixes qui peuvent au pluriel désigner un inanimé: il y a dans le corpus une bonne vingtaine d'exemples comme (73) et (74), mais, sauf inattention de notre part, (72), (75) et (76) sont des hapax.

5.1.2.6.4. /-pil/.

Ce diminutif est beaucoup plus rare, et il est clairement relié au nom pil-li "fils, fille". Il est donc extrêmement difficile de savoir si des noms comme cihuâ-pil-li "petite fille" sont des composés ordinaires de deux noms (7.2.1), ou un seul nom suffixé par /-pil/. Le test négatif est le sens "noble" de pil-li qu'on peut avoir p. ex. dans:

(227)(VI,108) têc-pî-pil-tin, tlazò-pî-pil-tin "nobles seigneurs, nobles princes"

et qu'on peut avoir dans cihuâ-pil-li "noble dame" (d'après les normes de la composition, pil-li est d'ailleurs dans ces mots l'élément principal). La présence d'un redoublement dans le deuxième élément du composé n'est pas non plus une garantie du caractère suffixal de /-pil/, comme on peut le voir par (227), sauf si ce redoublement a une voyelle brève, ce que les textes ne permettent malheureusement pas de savoir. Cette voyelle brève est assurée par Carochi (p.407), qui note d'ailleurs tantôt -pil, tantôt -pîl (C. 407: tôtô-pil "petit oiseau", mais plus bas tôtô-pîl, pl. tôtô-pi-pîl).

Les seuls contextes où le caractère suffixal de /-pil/ soient assurés sont ceux où il désigne un enfant ou un petit animal, et apparaît alors dépourvu de -li au singulier ou de -tin au pluriel:

(228)(X,13) pil-pil...conê-pil: "le petit enfant...le petit bébé:"

(229)(XI,59)...in ixquich atlan nemí yôlcâ-pi-pil, "tous les petits animaux qui vivent dans l'eau"

5.1.2.6.5. /-pôl/.

Celui-là est un augmentatif, d'étymologie peu claire⁽⁴⁵⁾. Sauf dans quelques mots à sens spécialisé plus ou moins figé, comme cal-pôl-li "quartier" (et non pas simplement "grande maison", note(14))

(45) La voyelle longue empêche de le relier à poloa "détruire", malgré l'utilisation du symbole de la destruction dans la représentation glyphique, p.ex. dans Aca-pôl-co "Acapulco", litt. "dans les grands poteaux".

il n'apparaît guère que dépourvu du suffixe absolu, soit avec son sens proprement augmentatif:

(230)(XI.5) Pazol-tic, pazol-pól "Il est poilu, tout velu"

(231)(XI.67) Huèviya-c, huèviya-câ-pól, cuitla-tomac-pól "Il est allongé, très allongé, très large (tomac-) du dos (cuitla-)".

soit (le plus souvent) avec des connotations dépréciatives:

(232)(C.462) Ni-tlàtlacoāni-pól "Je suis un grand (ou: infâme) pécheur"

(233)(VI.121) Ti-huilax-pól, ti-xocotex-pól, t-eti-câ-pól "Tu es un vrai trainard, un vrai nigaud, un vrai lourdaud"

(234)(VI.156) Ca ìxcuātōl-mimil-pól yez in tlācatiz piltōntli "Car l'enfant a naître aura ("sera avec...") les paupières (ìxcuātōl-) toutes roulées (mimil-)"

(235)(XII.33) Cuix quin āxcān ve mo-māuhtì-câ-pól? "Est-ce seulement d'aujourd'hui qu'il est un sale poltron?"

5.1.2.6.6. /-sol/.

Ce suffixe plus rare est un dépréciatif qui ne s'applique qu'aux inanimés. Carochi (p.407) en dit: "Significa la cosa traída, vieja, v maltratada":

(236) cal-zol-li "vieille maison"; ama-zol-li "vieux papier"; cac-zol-li "vieilles chaussures"; petla-zol-li "vieille natte"

L'absence de formes dépourvues de $|-λ|$ (on ne rencontre pas *cal-zol) rend l'appartenance de ce suffixe à la série incertaine, d'autant que le test du pluriel ne fonctionne pas. Seul le sens, et l'incertitude de l'étymologie⁽⁴⁶⁾, rendent plausible le rattachement de /-sol/ à cette série de suffixes.

5.1.2.7. Propriétés compositionnelles et dérivationnelles.

Seuls les radicaux nominaux (et aucun radical verbal, mais bien entendu les noms déverbaux sont des noms) peuvent entrer dans certaines formes de composition ou de dérivation. Nous nous contenterons ici de les citer pour mémoire, les détails de la composition et de la dérivation faisant l'objet du ch. VII.

(46) Il y a bien zol-in signifiant "caille" (on peut penser au sens dépréciatif du fr. "rossignol!"), mais rien hors de l'homonymie du radical ne vient assurer ce rapprochement.

-a) Composition nom + nom de type teō-calli "temple" ("maison de dieu" ou cihuā-tōchtli "lapine" ("lapin femelle"); cf.7.2.1.

-b) composition nom + verbe dite incorporation, cette dernière pouvant être saturante (incorporant l'objet), p. ex. tlaxcal-chihua v.i. "faire des tortillas", ou modifiante (incorporant le nom dans une relation circonstancielle), p. ex. mā-quixtia v.t. "délivrer" ("faire sortir des mains"); cf.7.2.2.

-c) noms possessifs en /-wa'/, /-e'/ liés aux formes possédées, cf. 5.2.3.5.

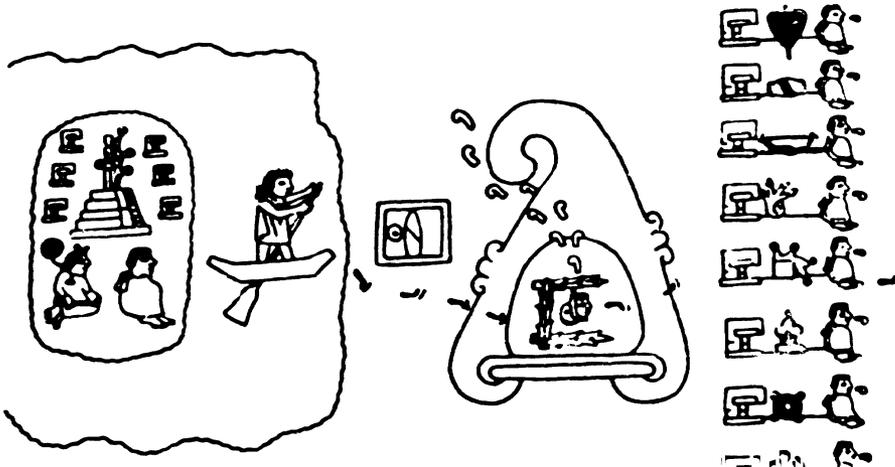
-d) verbes dénominatifs intransitifs en /-ti/ "se comporter en, faire le...", p. ex. te-ti "se pétrifier", tiātōcā-ti "régner", etc. Cette dérivation est certainement celle qui affecte le plus grand nombre de radicaux nominaux; cf.7.1.2.1.1.

-e) verbes transitifs ou bitransitifs en /-tia/, p.ex. cal-tia v.t. "fournir une maison à..." ou v. bt. "fournir qqch. pour maison à qqn.": cf.7.1.2.1.2.

-f) verbes transitifs en /-wia/, signifiant "appliquer", p.ex. izta-huia "enduire de sel": cf.7.1.2.2.3.

-g) beaucoup de formations locatives, sauf celles en /-yān/ et partiellement /-kān/ qui sont déverbales (encore /-kān/ est-il la forme locative du suffixe participial); cf.6.2.2.2, 6.2.2.4.

On peut ajouter à cette liste quelques dérivations plus rares (verbes dénominatifs en /-oa/ ou /-āa/, 7.1.2.2.1;7.1.2.1.3), ainsi que /-yō/ (5.1.2.4) et les appréciatifs (5.1.2.6).



5.2. Classes de noms.5.2.1. Les substantifs.

Ils constituent la grande majorité des noms. On pourrait dire, en reprenant une formulation qu'on trouve chez Carochi, que ce sont les noms proprement dits (en opposition aux "noms incomplets", imperfectos y mupilos C.405). Ce qui marque ce caractère "complet", sur lequel nous reviendrons (5.3), c'est la présence à la forme absolue d'un suffixe complétif ou suffixe absolu. Il y en a deux possibles: $|-λ|$ et ses variantes, et $/-in/$.

5.2.1.1. Le suffixe absolu n° 1.

Sa forme de base est $|-λ|$ avec les variantes attendues:

$-/λ/(-tl)$ après voyelle:

(237) ama-tl "papier"; conè-tl "enfant"; mì-tl "flèche"; co-vò-tl "coyote".

$-/λi/(-tli)$ après consonne autre que $/l/$:

(238) tòp-tli "coffre"; cac-tli "chaussure"; itz-tli "obsidienne"; tlàch-tli "jeu de pelote"; neuc-tli "miel"; tilmà-tli "manteau"; ez-tli "sang"; tex-tli "farine, pâte"; tèn-tli "lèvre, bord"; teuh-tli "poussière"⁽⁴⁷⁾.

$-/li/(-li)$ après $/l/$:

(239) pil-li "enfant, noble"; cal-li "maison"

La fréquence de ce suffixe est tellement plus grande que celle du suffixe n° 2 (peut-être 50 ou 100 contre 1), que lorsqu'on parlera de suffixe absolu, il pourra s'agir simplement de $|-λ|$.

Du point de vue de la structure morphologique de la base à laquelle il est suffixé, ce suffixe absolu n° 1 se trouve sur des formes:

-a) radicales (synchroniquement insécables):

(47) Aucun radical nominal ne se termine par $/m/$ (l'opposition des nasales $/m/-/n/$ est neutralisée au profit de $/n/$ en fin de syllabe), ni par $/y/$ (l'opposition $/y/-/s/$ est neutralisée au profit de $/š/$ en fin de syllabe), ni par $/t/$ (l'opposition $/t/-/ʔ/$ est neutralisée au profit de $/ʔ/$), ni par $/λ/$ ($/λ/$ n'apparaît pas en fin de syllabe sauf en fin de mot). Il est possible que certains $/i/$ ou $/a/$ brefs de finale ($/λa-λ/$, mais aussi $/mì-λ/$, $/ma-λ/$), doivent être considérés comme voyelles d'appui, v. la morphologie des formes possédées et la dérivation, 5.2.1.3.2 et 3. Il y a également un problème pour l'initiale $/m/$ dans les formes $/mì-λ/$, $/ma-λ/$.

(240) a-tl "eau"; te-tl "pierre"; ò-tli "chemin"; tòch-tli "lapin"; omi-tl "os"; teò-tl "dieu"; cihuā-tl "femme"; oz-tò-tl "grotte"; oquich-tli "homme, mari"; tepoz-tli "mètal"; tilmā-tli "manteau"; maxtla-tl "pagne", etc.

-b) dérivées par suffixation:

-b₁) dénominatifs (5.1.2.4, 5.1.2.6., 6.1.2.3.1)

(241) oquich-yò-tl "virilité"; pil-tòn-tli "petit enfant"; tilmā-zoi-li "vieux manteau", teò-pan-tli "temple", etc.

-b₂) déverbaux (7.1.3):

(242) miqui-z-tli "mort" (miqui "mourir"); tla-mati-liz-tli "science" (mati "savoir"), yohua-l-li "nuit" (yohua "faire nuit"); tla-chihua-l-li "créature, artefact" (chihua "faire"), etc.

-b₃) délocatifs (7.3.2):

(243) mexì-ca-tl "mexicain" (de Mexìco); tòl-tēca-tl "tolteque" (de Tòl-lān "Tula"), etc.

-b₄) à élargissement "thématique" (7.1.1.4.2 et 7.1.1.5.2):

(244) (cà-)catza-c-tli "noiraud" (catzā-hua "se salir"); (tèn-)cuala-c-tli "bave, écume des lèvres" (cualā-ni "bouillir, se mettre en colère")⁽⁴⁸⁾, etc.

-c) dérivées par préfixation: ceci est rare, et concerne essentiellement cem- "totalelement"⁽⁴⁹⁾ et le redoublement à saltillo qui a ici une valeur expressive (7.1.4.2):

(245) cem-el-li "joie" (el-li "foie"); è-eca-tl (plus fréquent que eca-tl) "vent", etc.

-d) composées: cette composition se fait toujours entre noms, dans l'ordre déterminant-déterminé, cf. 7.2.2.

(246) te-cal-li "maison de pierre"; pitzò-naca-tl "viande de porc", etc.

Un radical verbal ne peut être premier composé, sauf évidemment s'il est dérivé par un suffixe nominal ou par un participial:

(48) Ces noms n'apparaissent guère que composés.

(49) On peut considérer qu'il s'agit en fait d'une composition.

(247) miquiz-pàtli "remède (pà-tli) contre la mort (miqui-z-tli, cf.(242))"; mic-câ-cuica-tl "chant (cuica-tl) funèbre (mic-câ, variante de mic-qui, 5.2.3.4)

Du point de vue sémantique, on aura pu voir que les substantifs en /-tl/ couvrent un champ très étendu, puisqu'on trouve des noms d'êtres vivants humains (pil-li "enfant", cihuâ-tl "femme") ou non-humains (tôch-tli "lapin"), des noms de parenté (nân-tli "mère") ou de parties du corps (mâi-tl "main"), des noms de plantes (cuahui-tl "arbre", me-tl "maguëy", xôchi-tl "fleur"), des noms d'objets matériels naturels (te-tl "pierre") ou artefacts (mî-tl "flèche", tilmâ-tli "manteau"), de matière (â-tl "eau", tepoz-tli "métal"), de réalités géographiques ou cosmiques (tlâl-li "terre", mîl-li "champ", ëeca-tl "vent", tepê-tl "montagne"), des appréciations (cual-li "bon, beau"), des noms de notions abstraites (teô-yô-tl "divinité") ou de procès (miqui-z-tli "mort", tlâ-pôhua-liz-tli "dénombrément"), etc.

Un sous-ensemble remarquable est constitué par les prédicats d'identification (5.2.5.).

5.2.1.2. Le suffixe absolu n° 2.

Il a la forme /-in/. Comme nous l'avons dit, il est beaucoup plus rare (nous n'en avons relevé qu'une quarantaine de radicaux dans le dictionnaire de Siméon), et les noms qui le comportent désignent à peu près exclusivement des animaux ou des plantes, la seule exception notable étant citlâl-in "étoile":

(248) totôl-in "dinde"; mich-in "poisson"; capôl-in "capulin" (sorte de cerise); quimich-in "souris"; chapôl-in "sauterelle"; ocuil-in "ver"; huixach-in "huizache" (arbre épineux), etc.

On prendra garde au fait que dans une finale /-in/ il ne s'agit pas nécessairement de ce suffixe, mais que ce /-in/ peut appartenir au radical, ainsi pour tecpin "puce" qui est un nom tronqué (5.2.2), comme le montre la dérivation qui se fait sur tecpin- et non sur *tecp-.

Outre sa rareté, ce suffixe n'apparaît que sur des noms radicaux ou composés (tilmâ-ocuil-in "mite", litt. "ver de manteau"), mais aucun procédé de dérivation n'en fait usage. Les radicaux qui apparaissent avec ce suffixe connaissent par ailleurs les mêmes procédés dérivationnels et compositionnels, avec les mêmes morphèmes,

que les radicaux qui apparaissent avec $|-n|$. Par exemple:

(249a) mich-huâ "qui a des poissons" comme pil-huâ "qui a des enfants"

(249b) ocuil-lô "plein de vers" comme tlâl-lô "plein de terre"

(249c) quimich-ti "faire la souris" comme pil-ti "faire l'enfant"

Du point de vue morphologique, il semble que tous les radicaux suivis de $/-in/$ se terminent par consonne: nous ne l'avons pas trouvé après voyelle, même sous la variante plausible $/-n/$: par exemple, des noms comme tlatzcan "cypres", tôzan "taupe" ou chiyan "chía" (plante oléagineuse) gardent le $/n/$ final dans la dérivation: tlatzcan-yô-tl "qualités du cypres", tôzan-cuitlaxcôl-li lit. "intestin de taupe" (nom d'une plante médicinale); chiyam-papalô-tl litt. "papillon de chía" (ainsi nommé à cause de sa couleur)⁽⁵⁰⁾

Un certain nombre de doublets laisse supposer qu'à une date ancienne le nombre de noms en $/-in/$ ait pu être plus grand: ainsi on trouve tôch-in "lapin" (p.ex. VI,43, IX,84 etc.) à côté de tôch-tli, plus fréquent à date classique et seul attesté dans les dialectes modernes, xomal-in ou xomal-li "sorte de jonc", etc. Il peut donc s'agir d'un ancien suffixe classificateur, concurrencé et peu à peu absorbé par un classificateur général $|-n|$.

5.2.1.3. Notes sur la morphologie des substantifs.

5.2.1.3.1. Pluriel.

La relative diversité du pluriel des substantifs témoigne certainement du caractère assez récent d'une catégorie dont l'expression morphologique est constituée à partir d'éléments hétérogènes. Malheureusement, ces diverses formations se laissent assez mal ana-

(50) Le pluriel <toçame> peut effectivement représenter $/tôsa-me'/$, mais peut être aussi une simplification graphique pour $/tôsam-me'/$. Il est vrai que certains composés figés, et particulièrement des toponymes comme Tôza-pan, Chiya-pan ou Tzinaca-pan (tzinacan "chouve-souris") permettent de penser que dans un état de langue plus ancien ce $/n/$ final avait un statut de suffixe. On pourra aussi relier chiyan au verbe thématique chiyâ-hua "(se) tacher de graisse". D'autre part, des composés comme chiyam-âti "huile ("eau") de chía" montrent que le $/n/$ final remonte à $*/m/$, ce qui va dans le même sens que l'hypothèse selon laquelle le suffixe de pluriel $/-me'/$ devrait se décomposer $/-m-e'/$ et serait lié au suffixe absolu $/-in/$, pour lequel il faudrait alors poser une forme profonde $|-m|$ (avec développement d'une voyelle d'appui $/i/$ et neutralisation en finale) de l'opposition $/m/-/n/$ au profit de $/n/$.

lyser synchroniquement, et on ne peut que suggérer des rapprochements.

Le pluriel des substantifs à la forme absolue est constitué par un suffixe pluriel remplaçant le suffixe absolu $|-λ|$ ou $/-in/$, et dans une bonne partie (la moitié environ?) des cas par un redoublement initial, comprenant la première consonne (s'il y en a une) et la première voyelle du nom, mais cette voyelle du redoublement est toujours longue. Ainsi:

(250a) $/masā-λ/$ "cerf", pl. $/mā-masa-'/$ (mazātl, māmazā)

(250b) $/pil-li/$ "enfant, noble", pl. $/pī-pil-tin/$ (pilli, pī-piltin)

Ce redoublement $/C\bar{V}-/$, ou redoublement à voyelle longue, se retrouve dans les verbe où il n'est pas associé au pluriel en tant que tel, mais forme des intensifs (7.1.4.1).

Les suffixes possibles sont au nombre de trois:

$/-'/$, qu'on trouve aussi dans les verbes et qui remonte à un $*/-t/$ protoaztèque garanti par la linguistique comparée et encore attesté par le dialecte pipil du Salvador.

$/-tin/$, qui est peut-être composé d'une variante apophonique du suffixe absolu ($*/-ta/>/-ti/$) et d'un élément $*/-n/$ ou $*/-m/$ qui est lui-même peut-être apparenté au suffixe absolu n° 2. Il faut remarquer à ce propos qu'on trouve aussi souvent une finale $/-n/$ dans les locatifs (on pense en particulier à $/-kā-n/$, locatif associé au suffixe participial).

$/-me'/$, qui a peut-être son origine dans la classe 2 des substantifs, et où $/-m-/$ pourrait être une variante du suffixe absolu n° 2 et $/-e'/$ la variante postconsonantique du suffixe $/-'/$ ($<*/-t/$), variante qu'on retrouve dans le suffixe participial ($/-k-e'/$ et quelques autres contextes comme $/kat-e'/$ "ils sont" et $/wīc-e'/$ "ils viennent": v. à ce propos la note (50).

La situation telle qu'elle se présente en nahuatl classique semble être le résultat de deux tendances contradictoires: l'une consiste à répartir les suffixes $/-'/$ et $/-tin/$ selon la structure phonologique du radical, à savoir: $/-'/$ après voyelle et $/-tin/$ après consonne: il n'y a d'ailleurs pas d'exemple de la distribution inverse. La seconde tendance est l'extension considérable de $/-me'/$, qui ne connaît pas de restriction pour ses contextes phonologiques,

et peut former un doublet du pluriel pour beaucoup de noms ayant par ailleurs le pluriel /-'/ ou /-tin/; mais en sens inverse (si toutefois notre hypothèse sur l'origine de /-me'/ est exacte), on observe une extension des autres pluriels aux substantifs de la classe n° 2: ainsi mich-in "poisson", a pour pluriel mich-mê ou mî-mich-tin.

Le redoublement n'est pas optionnel, bien que ses conditions d'emploi ne soient pas totalement claires. Tout au plus peut-on dire: -a) qu'il est exclu du pluriel en /-me'/; -b) qu'il est généralement exclu des noms humains terminés en /-ka-λ/ et désignant les habitants d'un lieu, comme mexica-tl "Mexicain", pl. mexica-, y compris quand ces noms prennent un autre sens, comme tôltêca-tl, litt. "Toltèque", puis "artisan", pl. tôltêca-, et y compris aussi tlâca-tl "homme", pl. tlâca-, qui doit appartenir étymologiquement à cette classe⁽⁵¹⁾; -c) qu'il est d'une manière générale peu utilisé avec des noms humains (sauf: pil-li "enfant, noble", têuc-tli "seigneur") et en revanche pratiquement de règle pour les noms d'animaux, en particulier ceux dont la structure phonologique du radical est /CVCV-/ ou /CVC-/.

Il reste que chaque pluriel doit être appris en même temps que le nom, et nous nous contenterons donc de donner des exemples de chacune des cinq formations possibles, en rappelant le cas échéant entre parenthèses une formation concurrente attestée.

-a) /R-'/ (type mâza-tl, mâ-maza-):

(251) côhuâ-tl "serpent"; colô-tl "scorpion"; conê-tl "enfant"; cueya-tl "grenouille"; huèxôlo-tl "dindon" (e); môyô-tl "moustique"; ocêlô-tl "jaguar" (b,e); tecolô-tl "hibou"; teô-tl "dieu"; tepê-tl "montagne" (cf.(56)); tîci-tl "médecin"

-b) /-'/ (type mexica-tl, mexica-):

(252) cihuâ-tl "femme" (e); otomi-tl "Otomi"; tlâca-tl "homme"; yâô-tl "ennemi" (e); et les "noms d'habitants" ou anciens noms d'habitants comme âmantêca-tl "plumassier", tôltêca-tl "artisan", pochtêca-tl "marchand", etc.

(51) On trouve pourtant (IV,26): tlâ-tlacatecca-, tlâ-tlacochecca- "chefs militaires, généraux".

-c) /R-tin/ (type pil-li, pí-pil-tin):

(253) cì-tli "lièvre"; cuetlach-tli "ours" (ou "loup?"); mal-li "prisonnier" (d); miz-tli "lion des montagnes"; tëuc-tli "seigneur"; töch-tli "lapin" (e); tlacò-tli "esclave" (d); citläl-in "étoile"

-d) /-tin/ (type cual-li "bon", pl. cual-tin):

(254) cì-tli "grand'mère"; còl-li "grand-père"; itzcuin-tli "chien", mācēhual-li "homme du peuple, sujet"; nān-tli "mère"; oquich-tli "homme, mari" (c,e); otz-tli "femme enceinte" (c); ozomā-tli "singe"; quinamē-tli "géant"; tā-tli "père"; yēc-tli "bon, juste"; quimich-in "souris" (c)

-e: /-me'/ (type pitzo-tl "porc", pl. pitzo-mē):

(255) azca-tl "fourmi"; ayō-tl "tortue"; mich-in "poisson" (c); ocuil-in "ver" (d); tōtol-in "dinde" (d); tōtō-tl "oiseau"; tzitzimi-tl "démon de l'Ouest" (a)

L'époque classique marque le début d'une tendance à la simplification de la morphologie du pluriel, vers un système où l'on aurait soit simplement /-tin/ après consonne et /-me'/ après voyelle, soit encore plus simplement un pluriel général en /-me'/. Outre les doublets du pluriel dont la fréquence tend à s'inverser au profit de ceux qui se conforment à cette tendance, celle-ci est déjà nette dès les premiers textes sur au moins deux points: les noms tronqués (5.2.2.4) et aussi les emplois pluriels inhabituels de noms inanimés (5.1.2.2):

(256)(IX,12) in ïzqui-petla-mē "toutes les nattes" (c. à d.: les chefs de calpulli)

(257)(VI,216) Chālchiuh-tin, māquīz-tin, teōxiuh-tin, quetzal-tin "(Les personnes respectables) sont des jades, des bracelets, des turquoises, des plumes précieuses..."

cf. aussi (59) à (70).

Enfin, dans les dialectes modernes où, sous l'influence de l'espagnol, le pluriel inanimé s'est considérablement développé, cette morphologie est le plus souvent observée: c'est en tout cas celle qu'on trouve dans le D.F., avec des formes comme xōchi-me "fleurs" ou cal-tin "maisons".

Remarque. Les noms composés ont le plus souvent un redoublement sur le deuxième élément:

- (258) cihuā-tē-teo- "divinités féminines"; ilhuica-pī-pil-tin
"princes célestes"

y compris dans certains composés anciens dont les éléments ne sont plus analysables synchroniquement:

- (259) tēl-pō-pōch-tin "jeunes gens"; ich-pō-pōch-tin "jeunes filles" (tēl-, ich- et -pōch sont peu clairs); pluriels de tēl-pōch-tli, ich-pōch-tli.

Pourtant, certains ont le redoublement initial:

- (260) tlā-tlāca-tecolo- "démons", pl. de tlāca-tecolō-tl, lit. "homme-hibou".

5.2.1.3.2 Forme possédée.

La forme possédée des substantifs représente pour la construction d'une morphophonologie nahuatl un point particulièrement délicat. Elle est en effet dominée par deux phénomènes: d'abord, elle est soumise à plusieurs règles contradictoires; ensuite, les contextes phonologiques qui semblent entraîner telle ou telle forme possédée concernent souvent trop peu de noms pour prêter à des généralisations sûres.

-a) Toute relation de possession "externe" comporte le suffixe possessif |-w|; mais nous avons vu (5.1.2.3) qu'il y a peu d'exemples sûrs de la présence ou de l'absence de ce suffixe dans certaines formes possédées dont le caractère "externe" ou "interne" est a priori incertain (relations de parenté ou parties du corps), puisque |-w| disparaît dans certains contextes phonologiques (v. (b) et (d) ci-dessous).

L'absence de |-w| est assurée pour les noms en /-yō/ (cf. 5.1.2.4.2., mais aussi *ibid.* remarque n° 2), pour les déverbaux en /-ka/ (5.2.3.4.3.7) et en /-ya/ (5.2.4.5.2), et pour (i-)ixiptla "(son) image". Mais il semble que la liste doive s'arrêter là, avec quelques cas incertains comme cama-tl "bouche", dont on trouve (X,107) le possédé to-cama, mais pour lequel Carochi donne la forme ("normale", cf. (d)) to-can, et dont la seule forme usuelle est d'ailleurs le locatif to-cama-c qui ne prouve rien, et peut-être quelques noms de parties du corps terminés par /CCi-λ/ (cf. (d)). La

forme possédée n-âhui "ma tante", qui a un pluriel n-âhui-huân, doit avoir une autre explication (v. ci-dessous note (52)).

Un certain nombre de noms de parties du corps qu'on trouve au livre X du Codex de Florence présentent le suffixe possessif, mais il s'agit de métaphores:

- (261) t-ix-tôtô-uh "la pupille" ("notre oiseau de l'oeil"); to-cama-te-uh "la pommette" ("notre pierre de la bouche"); to-chichic-â-uh "la bile" ("notre eau amère"), etc.

-b) Le suffixe possessif se réalise /-s/ après une consonne (sauf "mots courts", cf.(c)); on ne peut donc déceler sa présence ou son absence sur de tels radicaux:

- (262) î-tzon "ses cheveux"; î-pil "son fils"; î-tôp "son coffre"; î-metz "sa cuisse", etc.

-c) Le suffixe possessif se réalise généralement /-wi/ après les "radicaux courts" de structure /VC/. On peut énoncer la tendance suivante: la forme possédée ne doit pas être syllabiquement plus courte que la forme absolue (ce qui serait le cas à la 1^e et à la 2^e personnes, avec l'éélision du /o/ du préfixe possessif et la disparition de /-li/). Nous verrons ci-dessous une autre manifestation de cette tendance avec les radicaux de forme /VC/. Pourtant, cette règle ne fonctionne de manière stricte que pour ò-tli "chemin" (n-ò-hui), car Clmos (p.30) donne pour itz-tli "(couteau d')obsidienne" le doublet n-itz et n-itz-hui, et pour ich-tli "fil", le triplet n-ich, n-ich-hui et no-ch-hui; nous avons d'autre part relevé (II,170) la forme î-oc "son pulque" (oc-tli).

La "règle des mots courts" peut jouer pour un radical /VCVC/ comme oquich-tli "homme, mari", pour la forme possédée duquel les grammairres donnent le doublet n-oquich/n-oquich-hui. En revanche, les radicaux de structure /V/, comme â-tl "eau" ou e-tl "haricot", restent monosyllabiques à la forme possédée comme ils le sont à la forme absolue: n-â-uh "mon eau", n-e-uh "mes haricots".

-d) La plupart des radicaux polysyllabiques terminés par /-a/ ou /-i/ brefs apocopent cette voyelle à la forme possédée:

- (263) no-cuauh "mon arbre, mon bâton" (cuahui-tl); no-côn "mon pot" (cômi-tl; neutralisation de l'opposition /m/-/n/ en finale)

Mais cette règle ne concerne pas les noms animés (on peut poser en règle que la possibilité de /-wá-n/ au pluriel entraîne la présence de /-w/ au singulier):

(264) tíci-tl "médecin, sage-femme", f. poss. no-tíci-uh.

Elle ne concerne pas non plus les radicaux de structure /VCV/ qui risqueraient ainsi d'avoir une forme possédée monosyllabique pour une forme absolue disyllabique:

(265) ama-tl "papier"; omi-tl "os": f. poss. n-àma-uh, n-omi-uh
(et non *n-àn, *n-on)

Enfin, si aucune de ces deux contraintes ne s'applique, l'apocope dépend de la structure phonologique de la dernière syllabe radicale. Elle est de règle pour les radicaux terminés en /-wi/, sauf après une consonne:

(266) cushui-tl "arbre, bois"; chiquihui-tl "corbeille"; châl-chihui-tl "jade"; xihui-tl "herbe, année"; yâhui-tl "maïs noir": f. poss. no-cuauh, no-chiquihuh, etc. ⁽⁵²⁾

pour les radicaux terminés en /-mi/ ou /-ma/:

(267) cômi-tl "pot", pâmi-tl "étendard"; cuêmi-tl "sillon"; cuezcoma-tl "cuezcomate"⁽⁵³⁾; tecoma-tl "pot": f. poss. no-côn, no-cuezcon, etc.

pour les radicaux terminés en /-la/:

(268) metla-tl "pierre à moudre"; petla-tl "natte"; cuitla-tl "excrément"; mâtla-tl "filet"; f. poss. no-metl, etc.

pour les radicaux terminés en /-vi/ (v. aussi 5.2.1.3.4):

(269) cuêi-tl "jupe"; mâi-tl "main": f. poss. no-cuê, etc.

(52) La forme n-âhui "ma tante" (pl. n-âhui-huân) peut s'expliquer comme la résultante de deux règles contradictoires: -a) pas de suffixe possessif explicite après les radicaux en /-wi/; et -b) "règle des mots courts" qui empêche *n-âuh (sans compter le risque de confusion avec n-â-uh "mon eau"). Il resterait à expliquer pourquoi ce jeu de règles prime dans ce cas sur la règle qui veut que les animés soient pourvus de /-w/ (on n'a pas *n-âhui-uh). Il n'y a malheureusement pas d'autre exemple de radical /Vwi-/.

(53) Le cuezcomate est une sorte de grande jarre servant de grenier.

En revanche, une finale /-ki/ (sauf après consonne, v. plus bas) empêche l'apocope et laisse apparaître /-w/:

- (270) tequi-tl "charge"; zoqui-tl "boue": f. poss. no-tequi-uh, etc.

Les autres contextes phonologiques (à part /-ka/ et /-CCV/, dont nous traitons plus bas) concernent trop peu de noms pour qu'on puisse énoncer des règles claires. On a l'apocope dans:

- (271) quili-tl "herbe comestible"; caxi-tl "assiette", f. poss. no-quil, no-cax

et le maintien de /-w/ dans:

- (272) xôchi-tl "fleur", f. poss. no-xôchi-uh

mais ce sont là les seules formes possédées attestées de radicaux terminés en /-li/, /-ši/, /-či/. D'autre part, nous n'en connaissons pas d'exemples pour des radicaux terminés en /-pa/, /-pi/, /-li/, /-la/, /-ca/, /-ci/, /-si/, /-sa/, /-ti/ (sauf patih-, cf. 5.1.2.3.2.3), /-ča/, /-ša/, /-wa/, /-na/, /-ni/, soit parce qu'il n'existe pas de tels radicaux (au moins inanimés), soit parce que leur forme possédée n'est pas attestée.

Restent deux contextes où l'apocope s'applique de manière irrégulière. D'abord, les radicaux en /-ka/, qui appliquent généralement l'apocope:

- (273) cuïca-tl "chant"; yaca-tl "nez"; naca-tl "viande"; xonaca-tl "oignon"; xayaca-tl "visage", malaca-tl "fuseau"; civaca-tl "aisselle"; itaca-tl "provisions": f. poss. no-cuïc, no-yac, etc.

mais on a /-w/ dans:

- (274) meca-tl "corde"; zaca-tl "herbe"; tezaca-tl "instrument à tisser": f. poss. no-meca-uh, etc. ⁽⁵⁴⁾

Ensuite, les radicaux terminés par /-CCa/ ou /-CCi/. On a /-w/ dans:

- (275) tezca-tl "miroir"; tapalca-tl "tesson"; ilhui-tl "jour, fête"; ihui-tl "plume": f. poss. no-tezca-uh, etc.

(54) Pour nanaca-tl "champignon", Carochi donne no-nanac, mais Olmos donne le doublet no-nanac/no-nanaca-uh.

mais l'apocope, et l'apparition d'un /-i/ d'appui après les deux consonnes, dans:

- (276) māxtla-tl "pagne"; cōzca-tl "bijou, collier"; tozqui-tl "gorge"; tlatqui-tl "richesse"; chìchi-tl "salive"; mo-licpi-tl "coude"; icxi-tl "pied"; ìti-tl "ventre"; izti-tl "ongle": f. poss. no-māxtli, no-cōzqui, no-tozqui etc.

Il se peut pourtant qu'une partie des formes possédées terminées par /-CCi/ s'expliquent par l'absence du suffixe possessif sur un nom de partie du corps.

Remarques: -1) Toutes les grammaires donnent no-tlāca-uh comme forme possédée irrégulière de tlacò-tli "esclave". Il doit s'agir en réalité d'un phénomène de supplétion par la forme possédée de tlāca-tl "homme".

-2) Un suffixe /-ti-/ apparaît dans:

- (277a)(C.487) no-pì-ti-cā-tzin "ma soeur aînée"; n-āhui-ti-ca-tzin "ma tante"

- (277b)(VI,141) no-xhujuh-ti-cā-tzin-é "ô ma chère petite-fille" (ixhuiuh-tli)

où il faut peut-être voir le parfait nominalisé (5.2.3.4) d'un verbe dérivé en /-ti/(7.1.2.1.1); et dans une forme pour laquelle nous n'avons pas d'explication:

- (278)(C.485) n-oquich-ti-uh

dont Carochi dit: "la hermana lo dice de su hermano mayor"

-3) Carochi cite huezhuaz-tli, f. poss. no-huezhui, hon. no-huezhuà-tzin "ma belle-soeur" (d'une femme); le corpus (X, 8-9) donne <uezoatli, teuezui> (=huezhuàtli, tehuezhui). Ces formes sont évidemment irrégulières. Il est possible que huezhuàtli vienne du figement du suffixe possessif sous sa variante /-wa'/ qu'on retrouve avec les honorifiques (cf.(85)). Quant à la forme huezhuaz-tli, si tant est qu'elle soit sûre, elle pourrait provenir de la fusion entre huezhuàtli et un redoublement à valeur affective /wes-wes/ ?

5.2.1.3.3. L'apocope et la "voyelle faible".

La tendance à l'apocope de /-a/ et /-i/ en fin de radical, dont

nous venons de voir un exemple à la forme possédée, se retrouve dans la composition et la dérivation. Ainsi, avec les suffixes nominaux (5.1.2.4 et 6):

- (279) cuauh-yô "ligneux" (cuahuitl "bois"); cuauh-tzin-tli "un peu de bois"; quil-tzin-tli "un peu d'herbes (quilitl)"; cax-tôn-tli "petite assiette" (caxitl); cax-zol-li "vieille assiette"; côn-tôn-tli "petit pot" (cômitl), etc.

Avec d'autres suffixe dérivatifs:

- (280) teôxiuh-tic "de couleur turquoise" (teôxihuitl); tenân-tia v.t. "entourer d'un mur" (tenâmitl); cuauh-tlâ "forêt" ("abondance d'arbres", 6.2.2.4.1); Tlâp-pan (= tlâuh-pan) "Tlapa", nom de lieu (litt. "sur l'ocre", tlâhuitl), etc.

En composition:

- (281) côn-chîhua v.i. "faire des pots"; cuauh-calli "prison" ("maison de bois"); yâuh-tlaôlli "maïs noir" (vâhuitl) "égrené"; quil-môlli "mole (sauce épaisse) aux herbes", etc.

Cette apocope n'affecte pas les radicaux qui maintiennent la voyelle à la forme possédée, et en particulier les finales /-çi/, /-ki/:

- (282) mo-xôchi-tzin "ta fleur (hon.)"; mo-tequi-tzin "ta charge (hon.)"; tequi-ti v.i. "travailler, accomplir sa charge"; xôchi-pilli "prince des fleurs"; xôchi-têmoa v.t. "rechercher comme des fleurs"; tequi-pachoa v.t. "préoccuper" ("presser de labeur"), etc.

Mais elle n'affecte pas non plus les finales en /-ka/, /-a⁽⁵⁵⁾ et /-cca/⁽⁵⁶⁾ qui ont l'apocope à la forme possédée:

- (283) mo-côzca-tzin "ton collier (hon.)"; m-îtaca-tzin "tes provisions (hon.)"; mo-petla-tzin "ta natte (hon.)"; vaca-tzontli "poils du nez"; îtaca-tia v.t. "pourvoir de provisions"; naca-ocuilin "ver de viande"; cuïca-âmatl "livre de poésie", etc.

(55) De toutes manières, on sait que /ɰ/ n'apparaît jamais devant une consonne.

(56) C'est à dire, dans ce dernier cas, que le /a/ est maintenu, au lieu du /i/ d'appui qu'on a à la forme possédée et qui résulte de l'apocope.

On a vu (4.2.2.1) que les finales /-ka/ et /-la/ verbales ne présentent pas non plus l'apocope au parfait. Les noms de ce type connaissent pourtant l'apocope devant /-e'/ possessif, qui apparaît habituellement sur les radicaux terminés par consonne (cf. 5.2.3.5.1):

- (284) yaqu-ê "qui a un (grand) nez"; itaqu-ê "qui a des provisions"; yaca-cuitl-ê "morveux", litt. "qui a la crotte (cuitla-tl) au nez", etc.

Habituellement, le suffixe locatif /-k/ (6.2.1.1) ne provoque pas l'apocope:

- (285) cōmi-c "dans le pot"; caxi-c "dans l'assiette", cuahui-c "dans le bois", etc.

Les radicaux nominaux animés peuvent subir l'apocope dans les mêmes conditions que les inanimés:

- (286) otom-pōl "sale otomi" (otomitl); oton-tlātoa v.i. "parler otomi" etc.

On a pourtant tīci-tzin-tli "respectable sage-femme" (mais il n'y a pas d'exemple de traitement d'une finale /-si/ de nom inanimé à la forme possédée).

Remarque. Certains noms présentent des doublets avec ou sans /-i/ final. Ainsi (nous donnons le plus usuel en premier):

- (287) chālchihui-tl (VI,31, etc.)/chālchiuh-tli (VI,189) "jade"; tlaquēmi-tl/tlaquēn-tli "vêtement"; tecpān-tli/tecpāni-tl (III,45) "rangée, groupe", etc.

Nous avons relevé dans le D.P. tlicuili-tl, doublet du plus courant tlicuil-li (= cl. tlecuil-li) "foyer".

5.2.1.3.4. Les radicaux en /-ŷi/.

Cinq radicaux nominaux (et bien sûr leurs composés) présentent un /i/ final précédé d'une voyelle longue. Ce sont: cuāi-tl "tête", cuēi-tl "jupe", māi-tl "main", tōcāi-tl "nom" et āxcāi-tl "bien, propriété". A l'exception de cuēitl, ces noms tendent à l'inaliénabilité (5.1.2.3.2.3), et leurs seules formes usuelles sont les formes possédées, qui suivent la règle de l'apocope du /i/ final,

soit (avec un possesseur de 2e personne): no-cuâ, no-cuê, no-nâ, no-tôcâ, n-âxcâ.

Ces formes font problème, car en règle générale il n'y a en fin de mot que des voyelles brèves. Nous avons vu tân-yô-tl "renommée" vs. î-tân-yo "sa renommée", ou encore xi-tlâtô-cân "parlez" vs. xi-tlâto "parle" (v. aussi les formes possédées en -ca, par abrègement de -câ, 5.2.3.4.3.7). Les seules exceptions à ce principe sont, outre les noms que nous examinons ici, les monosyllabes (nâ, tlâ particules optatives, nô "aussi", etc.) et certaines formes locatives (6.2.2.6.3).

Le maintien d'une voyelle longue finale doit donc s'expliquer par une ancienne consonne qui aurait disparu à un moment où la loi d'abrègement des voyelles finales ne jouait plus. Reste une question à deux faces: quelle est la nature de cette consonne, et quelle structure phonologique doit-on poser synchroniquement pour ces radicaux?

La tentation évidente est de supposer un /y/ intervocalique, ce qui devrait nous conduire à écrire cuâyitl, cuêyitl, etc. Peuvent plaider pour cette solution: -a) la rareté en nahuatl des hiatus, qui à l'exception des finales verbales en /-ia/ et /-oa/, et des groupes vocaliques créés par composition, semblent toujours pouvoir être ramenés à |Vy| ou |Vwo|⁽⁵⁷⁾; -b) le fait que si Carochi écrit <cuâitl>, <cuêitl> etc., il écrit aussi <êi> "trois", <huêi> "grand", <âi> "faire" pour /âyi/, /wêyi/, /âyi/; -c) le fait qu'il n'y ait pas autrement de radicaux nominaux inanimés terminés par /VyV/; -d) le fait que les noms possessifs correspondants (5.2.3.5.1) soient cuây-ê, cuêy-ê, nây-ê "qui a une tête, une jupe, des mains"; cependant tôcâitl ne connaît que tôcâ-yô (5.2.3.5.2), qui ne prouve rien, et âxcâitl a âxcâ-huâ.

Pourtant, cette interprétation se heurte à une difficulté majeure: c'est que la variante de |y| en finale absolue est /s/ (cf. -pix, -âx, -inâx, parfaits de piya, âyi, inâya "garder, faire, ca-cher"), et on voit par ces exemples qu'une voyelle longue précédente n'empêche pas l'application de la règle |y| → /s/. S'il y a un [y] (ou un /y/), c'est donc qu'on doit lui supposer une autre

(57) Cf. les impersonnels en /-ô-wa/ des verbes en /-wi/ (polihui - poliô-hua, 3.3.1.1.2).

origine, tant sur le plan de l'histoire que sur celui de la phonologie générative.

Or il semble bien qu'il y ait à /y/ une autre origine: c'est [ʔ], dont /y/ pourrait être une variante prévocalique, comme le montrent les alternances /a'-kân/ (âcân) "nulle part" ("pas où") vs. /ay-âk/ (ayâc) "personne" ("pas qui"). La difficulté vient cette fois de ce qu'un /'/ final, habituellement, se maintient en abrégant une voyelle longue précédente, cf. /siwâ-λ/ (cihuâtλ) "femme", pluriel /siwâ-'/ (cihuâ). Mais on sait par la grammaire comparée uto-aztèque que le /'/ du pluriel remonte à un ancien */t/, et il y a beaucoup d'exemples synchroniques de [t] → /'/ en fin de mot, comme /ka'/ (câ) "il est", pl. /kat-e'/ (catê), etc.

L'hypothèse que nous formulons est alors la suivante. Il y a trois consonnes "profondes" [y], [ʔ] et [t], dont les variantes interfèrent de la manière suivante:

| | préconsonantique | prévocalique | finale |
|-----|------------------|--------------|---------------------|
| [y] | /š/ | /y/ | /š/ |
| [ʔ] | /'/ | /y/ | /d/ ⁽⁵⁸⁾ |
| [t] | /t/ | /t/ | /'/ |

Dans ce cas, le problème graphique se pose moins en termes d'exactitude phonologique qu'en termes de choix d'un degré de dérivation phonologique. Par habitude, et à cause du caractère hypothétique de notre tableau, nous continuerons à écrire sans y cuâitλ, cuêitλ etc., mais nous sommes prêts à changer cette habitude si on nous en montre la nécessité.

Il reste d'ailleurs quelques problèmes. Le premier est qu'âx-câitλ constitue un cas à part, puisque comme nous l'avons vu le

(58) Il faut évidemment tenir compte des réalisations des dialectes modernes, en particulier de ceux du D.F. qui à i-tôcâ "son nom" font correspondre [itukan]. Mais il est possible que la nasalisation ait plutôt son origine dans une voyelle longue d'époque classique que dans un [ʔ] preclassique.

nom possessif correspondant est en -huâ et non en -ê, c'est-à-dire qu'il semble supposer un radical à finale vocalique; il y a d'ailleurs au moins un exemple de la forme absolue âxcâtl (si toutefois il ne s'agit pas d'une erreur du copiste):

(288)(VI,213) in ômpa tipôuhqui, in ômpa titlatquitl, in ômpa tâxcâtl "toi qui appartiens à (litt. "es recensé") là-bas, qui es une possession de là-bas, un bien de là-bas"

Il est d'autre part tentant de rapprocher ce mot de âyi (3.2.5.2.4) "faire, être dans un certain état", dont il pourrait être le déverbal perfectif (5.2.3.4.3.7), et de supposer qu'une forme qui normalement devrait être *n-âx-ca "ma situation", d'où peut-être "mes richesses" ait pu être refaite (ou maintenue) en n-âx-câ, la voyelle longue finale étant rejustifiée par une nouvelle forme absolue âxcâtl sur le modèle no-mâ / mâitl. Mais on voit évidemment mal pourquoi ce mot serait le seul, de tous les déverbaux perfectifs, à avoir subi ce traitement.

Le deuxième problème, qui viendrait d'ailleurs plutôt conforter notre hypothèse, concerne les formes dérivationnelles de ces mots. Nous devons évidemment nous fier à Carochi (avec la confirmation de certains dialectes modernes) pour distinguer /V/ et /V'/, et il n'y a que peu d'occurrences chez cet auteur de l'emploi de ces radicaux en dérivation, sauf pour mâi-tl et cuâi-tl. Or, si cuâi-tl apparaît toujours en dérivation comme cuâ-:

(289)(C.497) ti-cuâ-iztâya "tu as la tête blanche"; (C.418) ni-no-tlancuâ-quetza "je m'agenouille" (tlancuâi-tl "ge nou"⁽⁵⁹⁾); (C.466) ni-mitz-cuâ-tlapâna "je te casse le crâne"; (C.477) ô-qui-mo-cuâ-xamâni-lî "il lui brisa le crâne (hon.)",

en revanche mâi-tl apparaît tantôt comme mâ-:

(290)(C.418) to-tê-mâ-quixtî-câ-tzin "notre sauveur (hon.)" (de mâ-quixtia litt. "faire sortir des mains"); (C.448) ni-no-mâ-pôpôhua "je me nettoie les mains"; (C.466) ti-to-mâ-câhuâ "nous desserrons nos mains",

tantôt comme mâ-:

(59) Il n'est pas certain que tlancuâi-tl soit un composé de cuâi-tl. S'il ne l'est pas, il faut ajouter un nom à notre liste, mais le problème traité ici reste le même.

(291)(C.460) mo-mà-pil "ton doigt"⁽⁶⁰⁾; (C.531) ni-no-mà-te-
quia "je me lave les mains"

cf. aussi mà-cuilli "cinq" ("prise de la main", cf. cui "prendre"),
mais mà-tlàctli "dix", litt. "le torse (avec?) les mains"⁽⁶¹⁾.

Il y a enfin un composé tle-mà-tl "pelle ("main") à feu", qui a
une forme possédée (II,81) ĩ-tle-mà-uh.

Cette différence de traitement ne vient visiblement pas des
contextes phonologiques, et il est difficile d'en donner l'origi-
ne, qui pourrait avoir trait, soit à une différence sémantique (/'/
serait la marque d'une relation assez peu claire a priori⁽⁶²⁾), soit
à une différence dans la date des compositions (les unes, proba-
blement celles avec /'/, seraient plus anciennes que les autres).
Nous ne pouvons que laisser la question ouverte.

5.2.2. Les noms tronqués.

Un assez grand nombre de noms ne comportent à la forme absolue
aucun des deux suffixes vus plus haut, et leur forme absolue se
confond avec le radical. Carochi les appelle "nombres imperfectos,
y mutilos, porque les falta su final -tl, -tli", et ajoute:

"porque se dicen por mofa, y vituperio, o porque denotan muti-
lación o falta de la persona o cosa de quien se dicen".

Cette qualité d'hypocoristiques n'est vraie que d'une partie
des noms tronqués, qui constituent en fait une classe assez hété-
rogène, où l'on peut dégager trois grandes sous-classes.

(60) Dans mà-pil-li "doigt", pil-li, plutôt que le radical signi-
fiant "enfant" ou le suffixe diminutif, est probablement un nom
relié à piloa v.t. "pendre, suspendre", donc "ce qui pend de la
main", cf. cuitla-pilli "queue" ("ce qui pend du dos", sens ori-
ginel de cuitlatl qui a date classique n'a plus guère que le sens
"excrément"). Il est d'ailleurs probable que pilli "enfant" est à
l'origine une métaphore analogue au français "descendance".

(61) Il est difficile de savoir si l'on doit apparenter macèhual-li
"macehual, homme du peuple" et macèhual-li "faveur, bienfait" avec
mài-tl. *Cèhua est ici peu clair (est-ce le semi-causatif de cèhui
"s'éteindre, s'apaiser"??). Seul macèhualli a un verbe correspon-
dant (macèhua v.t. "obtenir comme bienfait") attesté. En tout cas,
la différence graphique constante chez Carochi et le témoignage des
dialectes modernes montrent que ces mots sont distincts, malgré les
élaborations hasardeuses de certains historiens.

(62) On la retrouve peut-être dans xòchl-cual-li "fruit"; il est
vrai qu'on trouve dans des textes archaïques <xochitli> qui semble
attester une variante xòchitli de xòchitl "fleur".

5.2.2.1. Noms familiers ⁽⁶³⁾.

La plupart sont radicaux. Ils comportent assez souvent un redoublement à voyelle brève, et désignent, soit des animaux ou des plantes:

(292) alo "ara"; chichi "chien"; tozan "taupe"; chiyan "chía" soit des êtres humains, auquel cas il s'agit effectivement, soit d'une appellation familière affectueuse, soit de la dénomination d'un défaut physique ou moral:

(293) coco "servante"; papal "bavard"; cuetzpal "glouton"; cuecuch ou cuecuetz "effronté, grossier"; xacan "van-tard"

Certains noms propres sont formés par troncation (7.3.1).

Un certain nombre des noms tronqués de cette série ont un doublet avec suffixe absolu:

(294) tecpin ou tecpin-tli "puce"; tzapa ou tzapa-tl "nain"; xolo ou xolo-tl "page, serviteur"; quechōl ou quechōl-li "flamant"

On peut considérer comme faisant partie de cette sous-classe, malgré leur caractère composé, les noms comportant des suffixes appréciatifs (5.1.2.6); peut-être aussi l'ensemble des noms d'origine étrangère (7.4). Enfin, les autolocatifs constituent une classe à part (6.1.2.3.1 et 6.2.2).

Remarques. A/ Certains de ces noms sont composés, et, malgré des doublets en |-y|, sont relativement proches pour le sens des composés des classes suivantes, c'est-à-dire, devraient être glosés non pas par "qui est...", mais par "qui a...". Ainsi:

(295)(VI,221) ix-cuauh-tli, ix-cuauh "importun", litt. "bois aux yeux", en fait "qui a du bois aux yeux" (4.2.2.2) ou "qui a les yeux comme du bois" (4.2.2.3).

On peut se poser à ce propos le problème de la dénomination conceptuelle (2.1.1.4): dans quelles conditions la matière ou la partie servent à désigner le tout et réciproquement, sans marque spéciale (ca tetl "c'est une/de la pierre" ou "c'est en pierre";

(63) On nous pardonnera peut-être cette dénomination, trop vague et qui pourrait d'ailleurs aussi bien s'appliquer aux deux autres sous-classes. Nous sommes évidemment prêts à adopter un autre terme.

zoyatl "feuille de palmier" ou "palmier", cueزالin "plume d'ara rouge" ou "ara rouge", etc. (64).

B/ Nous avons relevé l'exemple suivant:

(296)(IX,63) Quipitztiquiza chich-tli, quitòtiquiza "chich".
 "Il émet ("il souffle", pitza) rapidement (-ti-quiza) un sifflement, il fait ("dit", itoa) rapidement "tuitt"

dans lequel on voit qu'une onomatopée peut servir de radical nominal ordinaire et être alors pourvue de $|\lambda|$.

5.2.2.2. Les synecdoques.

Ces noms sont pour la plupart composés, mais là n'est pas la principale différence avec la première sous-classe. Cette différence essentielle réside dans la relation morphologique et sémantique avec d'autres formes apparentées.

Soient par exemple des noms composés comme ix-cuitla-tl "chassie", litt. "excrément (cuitlatl) des yeux (ixtli)", ou cuâ-naca-tl "crête", litt. "chair (nacatl) de la tête (cuâitl)". A ces noms correspondent des synecdoques (ayant le plus souvent, mais pas nécessairement, une valeur hypocoristique):

(297) ix-cuitla "chassieux"; cuâ-naca "gallinacé"

Il s'agit donc bien de synecdoques, c'est-à-dire de mots désignant une entité (en l'occurrence, un être vivant) par l'une de ses parties remarquables.

Le premier élément de ces composés est le plus souvent une partie du corps:

(298) yaca-cuitla "morveux" ("qui a des excréments au nez");
nacaz-tepetla "sourd", litt. "qui a de la craie (tepetlatl) aux oreilles (nacastli)"

(299)(VI,238) Zâ zan tlein on, ix-naca quech-omi? - Tomâpil
 "Qu'est-ce que c'est que ça, la face (ixtli) de chair (nacatl), le cou (quechtli) en os (omitl)? -Les doigts"

Il y a de très rares radicaux à redoublement bref:

(300) tzotzoca "malheureux" (tzotzoca-tl "verruë"); chochol
 "grossier" (chochol-li "pied de cerf")

(64) Moins clairs, à cause des problèmes d'étymologie et d'interprétation exacte, sont des exemples comme (X,11): tlâca-mimil, tlâca-mimil-li "gros tas de viande", insulte (de tlâcatl "homme", et mimil-, cf. mimiloa "rouler"; ou (X,21): chochopoc-tli, tlâtôl-chochopoc "débauche, vicieux dans ses paroles" (tlâtôlli, "parole"; chochopoc n'est pas attesté autrement).

Certains de ces noms ont des doublets de même sens. Mais, contrairement à ceux de la sous-classe 1, ces doublets sont (comme on peut le prévoir d'après le sens) des noms possessifs (5.2.3.5):

(301) yaca-cuitl-ê "morveux" (synonyme de yaca-cuitla (298))

Ces doublets ne sont pas prévisibles: ainsi "gallinacé" ne se dit que cuâ-naca et non *cuâ-nagu-ê; inversement, "bovidé" se dit cuâ-cuahu-ê, litt. "qui a (-ê) du bois (cuahuitl) à la tête (cuâitl) et jamais *cuâ-cuauh.

Comme dans la sous-classe précédente, les doublets peuvent servir à des effets stylistiques de redondance:

(302)(I,44) ixcuâ-tzon, ixcuâ-tzon-ê "Il a du poil (tzontli) sur le front (ix-cuâitl), il est poilu du front"

5.2.2.3. Les sobriquets ou prédicats d'analogie.

Cette classe est assez nombreuse, et comme la précédente elle comprend surtout des composés avec un premier élément désignant une partie du corps. Elle s'en distingue pourtant par deux traits: -a) du point de vue sémantique, le second élément n'est pas considéré comme une composante de l'être désigné, mais comme un terme de comparaison; -b) les doublets sont courants, de formation apparemment plus libre, et toujours en -tic (v.5.2.3.3), ce qui permet encore les redondances:

(303)(X,6) pazol-tic, pazol "laineux, pelucheux"

(304)(X,14) cuitla-olol, cuitla-olol-tic "il a l'arrière-train rond, l'arrière-train arrondi"

Le second élément peut être un radical nominal ordinaire:

(305) yaca-metlapil(-tic) "qui a le nez (yacatl) long comme un metlapilli⁽⁶⁵⁾"; yöllò-tepoz "obstiné", litt. "qui a le coeur (yöllòtli) comme du métal (tepoztl); yaca-tlîl "qui a le bec (yacatl "nez, pointe, bec") comme de l'encre noire (tlîlli)", nom d'oiseau: yaca-tlîl-tic serait simplement "qui a le nez ou le bec noir".

Mais c'est souvent une base liée aux verbes thématiques en -ihui, -oa (v.7.1.1.3), ou une base à élargissement liée à des verbes thématiques en -hua ou -ni (7.1.1.4 et 5):

(65) Sorte de rouleau de pierre servant à étaler la pâte sur le metlatl, pierre à moudre (sur -pilli, v. note 60)

- (306) yaca-quiquin(-tic) "nasillard" (quiquinahui "nasiller"); nacaz-tapal(-tic) "dur d'oreille" (de nacaztli "oreille" et tapalihui "se faire des ampoules"); ix-cuicuil, nom d'un oiseau aux yeux tachetés (cuicuilhui); cuā-patlach(-tic) "qui a la tête (cuāitl) large (patlāhua "s'élargir")"; ix-patzac "qui a un oeil (ixtli) crevé (patzāhua "crever, se désenfler")"

Certains ne sont plus attestés synchroniquement:

- (307) ix-coconitz "stupide" ("qui a les yeux comme...?"); ix-necuil(-tic) "myope"; cuā-chachal "qui a une grosse tête"

5.2.2.4. Note sur la morphologie des noms tronqués.

Ces noms (dont on aura remarqué que la très grande majorité réfère à des animés) posent peu de problèmes morphologiques. La forme possédée (dont les occurrences sont rares) a /-w/ après voyelle:

- (308)(Olmos p.30) no-cuā-naca-uh "mon coq" (comparer no-nac "ma viande", 5.2.1.3.2)

Le pluriel est toujours /-me'/ après voyelle; après consonne, on peut avoir /-me'/ ou /-tin/ (librement?):

- (309)(C.405) ix-tepetla-mê "sots"; texcam-mê ou texcan-tin "punaïses"; cuā-tatapà-tin "échevelés" (de cuā-tatapà "qui a la tête comme une vieille couverture, tatapàtli); ix-te-còcòyoc-tin "qui ont les orbites enfoncées" (cf. coyòni "être percé")

- (310)(Olmos p.32) alo-mê "aras"

- (311a)(X,178) topal-mê, xacam-mê "prétentieux, vaniteux"

- (311b)(X,179) to-pal-tin, xacam-mê id^o

- (312)(III,21) tzapa-mê, huilām-mê "nains, infirmes"

- (313)(IV,107) ix-cuauh-tin "importuns" (cf.(295))

La composition et la dérivation ne posent pas de problèmes morphologiques particuliers.

5.2.3. Les participiaux.

5.2.3.1. Caractéristiques générales.

Ils sont caractérisés par la présence, ouverte ou cachée, du suffixe participial |-(k(a))|, dont les variantes sont /-k/(-c, -qu), zéro, /-ki/(-qui), /-kà-/(-cà-).

Le pluriel est toujours en /-k-e'/ (-quê), où /-e'/ seul est la marque du pluriel⁽⁶⁶⁾. Le singulier à la forme absolue est en /-k/ (-c) après une voyelle, en /-ki/ (-qui) ou zéro après une consonne (v. les détails plus bas). Tout suffixe nominal (sauf le pluriel et le vocatif, ainsi que |→| qui n'apparaît pas) s'ajoute à la variante /-kâ-/ (-câ-) du suffixe participial. Par exemple, avec le participial teōpixqui "prêtre" (/teō-piš-ki/ litt. "gardien de dieu"), pl. teōpixquê, on a les formes suivantes:

- (314) no-teōpix-câ-uh "mon prêtre", comme no-cihuâ-uh "ma femme"
teōpix-câ-tzin-tli "prêtre respecté", comme cihuâ-tzin-tli "femme respectée"
teōpix-câ-yōtl "sacerdoce", comme cihuâ-yōtl "féminité"
teōpix-câ-ti "faire office de prêtre", comme tōch-ti⁽⁶⁷⁾
"se comporter comme un lapin"
teōpix-câ-calli "maison des prêtres", comme tōch-calli
"terrier, gîte"

Cette régularité dans les correspondances a comme nous l'avons dit trois exceptions: -a) on ne trouve pas le suffixe absolu: on dit teōpix-qui et non *teōpix-câ-tl⁽⁶⁸⁾; -b) le pluriel est toujours -qu-ê, jamais *-câ ou *-câ-mê; -c) le vocatif se fait comme toujours sur la forme absolue en /-k(i)/: teōpix-qu-é "ô prêtre", et non *teōpix-câ-é.

Les sous-classes sont les suivantes.

5.2.3.2. "Adjectifs" simples.

Ces mots sont effectivement les plus proches de ce que nous appelons des adjectifs, n'étant pas des formes verbales désaspectualisées. Le suffixe participial est ajouté sur un radical non verbal comprenant parfois un redoublement expressif à voyelle brève.

Leur nombre ne dépasse guère la quinzaine, et la plupart désignent des sensations physiques (surtout gustatives ou olfactives).

(66) V. à ce propos les arguments définitifs d'Una Canger (1980), qui rejoignent la position à laquelle nous étions arrivés indépendamment (Launey 1977).

(67) Par prudence, nous ne proposons pas cihuâ-ti "se comporter en femme" ou cihuâ-calli "maison de femmes", qui n'apparaissent ni dans le corpus, ni dans les dictionnaires; mais nous ne pensons pas que ces formes soient impossibles.

(68) V. cependant yōl-câ-tl ou mic-que-tl, 4.2.3.2.

Pour la quasi-totalité d'entre eux sont attestés, sur le même radical, un verbe intransitif correspondant en -ya à sens inchoatif ("devenir..."), et un transitif en -lia à sens causatif ("rendre...") (cf. 7.1.1.6):

- (315) iztā-c "blanc"; iztā-ya v.i. "blanchir, devenir blanc";
iztā-lia v.t. "blanchir, rendre blanc"

Le radical est parfois celui d'un substantif (avec une tendance à allonger la voyelle finale dans le cas de l'"adjectif"):

- (316) iztā-c "blanc" (izta-tl "sel"); xcco-c "acide" (xoco-tl, nom générique des fruits à pépin)⁽⁶⁹⁾; ce-cē-c "froid" (ce-tl "glace")

Mais tel n'est pas le cas, au moins synchroniquement, de:

- (317) celi-c "frais, vert"; chichi-c "amer"⁽⁷⁰⁾; poyē-c "salé";
hueli-c "savoureux"⁽⁷¹⁾; coco-c "piquant, épicé"; cocō-
"affligeant"⁽⁷²⁾; tzopeli-c "sucré"; yancui-c "nouveau"
lyā-c "puant, malodorant"; ahuiyā-c "odorant, parfumé"⁽⁷³⁾

Cette formation est plus rare encore si le radical est terminé par une consonne⁽⁷⁴⁾. Les plus sûrs sont:

(69) Ce n'est apparemment pas *xocō-c.

(70) Ce mot n'est pas relié au nom de la "salive", qui est chichitl

(71) Sans doute relié à hueli, huel (5.1.2.3.2.5 et 8.1.2.5.1).

(72) Carochi (p.531) donne en effet cette paire minimale, dont nous ne sommes pas entièrement convaincu.

(73) Ces deux adjectifs posent un problème particulier, à cause de la proximité sémantique et phonologique, pour le premier, de liya v.t. "détester, haïr", et pour le second de ahuiya v.i. "être content" et ahuiltia v.t. "réjouir, amuser". Cependant, le /ā/(long) est garanti pour les deux adjectifs, et ils donnent bien les verbes dérivés lyā-ya "puer" et ahuiyā-ya "répandre une odeur agréable", ce qui serait impossible pour un adjectif déverbal ordinaire.

(74) La structure phonologique rend d'ailleurs possible l'hypothèse selon laquelle il s'agirait cette fois en réalité de formes verbales tirées de radicaux disparus homophones des noms (ou en-dehors de la spécialisation nom/verbe), comme quiyahui "pleuvoir" / quiyahui-tl "pluie". Rappelons cependant que les déverbaux ne donnent pas de verbes dérivés en -ya, -lia.

- (318) tla-tlāuh-qui "roux, rouge-ocre" (tlāhui-tl "ocre"⁽⁷⁵⁾);
va-yāuh-qui "noirâtre" (yāhui-tl ou ya-yāhui-tl "maïs
noir"); xo-xōuh-qui "vert comme le bois" (il n'y a pas de
radical *xōhui-tl attesté, bien qu'on ait xihui-tl "her-
be"); nēneuh-qui "semblable"; yamān-qui "mou, doux, déli-
cat"⁽⁷⁶⁾ et to-tōn-qui "chaud" (certainement relié à
tōna "faire chaud", mais le parfait de ce verbe est sans
apocope: tōna-c).

Après consonne, le verbe intransitif correspondant est en -iya:

- (319) xoxōhuiya "être vert"; totōniya "se réchauffer"

et le transitif en -ilia:

- (320) xoxōhuilia "rendre vert, meurtrir"; totōnilia "réchauf-
fer"

ou parfois en -ia:

- (321) totōnia "réchauffer"⁽⁷⁷⁾

5.2.3.3. Pseudo-adjectifs en /-ti-k/.

Contrairement à la précédente, cette classe est extrêmement abon-
dante. Le suffixe complexe /-ti-k/ (-tic) est ajouté à un radical
nominal et l'"adjectif" ainsi formé peut être glosé "qui a les ca-
ractéristiques de...":

- (322) te-ti-c "dur" (comme la pierre, te-tl); tlil-ti-c "noir"
(comme l'encre noire, tlil-li); nex-ti-c "gris" (comme
la cendre, nex-tli); a-ti-c "transparent" (comme l'eau,

(75) Sur la perte de /i/, cf. 5.2.1.3.3.

(76) L'existence de yama-z-ti-c, de même sens, pourrait laisser
supposer un ancien verbe thématique yamā-ri (7.1.1.5), mais il y a
bien un v.i. yamāni-ya et un v.t. yamāni-lia qu'on ne trouve pas
normalement dérivés de tels verbes. Signalons d'autre part les sy-
nonymes (plus rares): (V,163) tlatla-c-ti-c (= tlatlāuhqui); (X,95)
yaya-c-ti-c (= yayāuhqui); (X,169) xoxo-c-ti-c (= xoxōuhqui) qui peu-
vent renforcer l'idée d'anciens verbes thématiques (7.1.1.4.2).

(77) Malgré l'écriture traditionnelle commune <totonia>, il ne faut
pas confondre totōniya, v.i., et totōnia, v.t. Ainsi, on trouve à
quelques lignes de distance (VI,155), deux exemples au futur:
-a) <amo no cenca totonjaz in ijti in otztli> "que le ventre de la
future mère n'ait pas trop chaud"
-b) <amo cenca mototonjz in otztli> "que la future mère ne se chauffe
pas trop"
qui supposent bien un présent /-iya/ en (a), /-ia/ en (b).

ā-tl); ocēlō-ti-c "tacheté" (comme le jaguar, ocēlō-tl); māhuiz-ti-c "honorable, respectable" (māhuiz-tli "crainte respectueuse"); tlāca-ti-c "d'aspect humain" (tlāca-tl), etc.

(323)(VI,163) in nānyōtl, in tàyōtl, in tlazō-ti-c, in chāl-chiuh-ti-c, in teōxiuh-ti-c, in māquīz-ti-c "la maternité, la paternité, qui sont (précieux comme) un joyau (tlazō-tli "précieux, cher"), comme le jade (chālchihuitl), comme la turquoise (teōxihuitl), comme un bracelet (māquīz-tli)".

(324)(X,174) Cencā ich-ti-qu-ē, tlalhuā-ti-qu-ē "Ils sont très tendus (ich-tli "fil"), très nerveux (tlalhuā-tl "nerf")"

Ces formes semblent pouvoir être tirées d'à peu près n'importe quel radical nominal. En fait, elles viennent surtout de ceux qui désignent des entités ayant des propriétés physiques remarquables ou une certaine importance culturelle. Et c'est à une seule de ces propriétés que s'applique en général l'"adjectif": ocēlō-ti-c veut dire "tacheté" (et non, par exemple, "fort comme un jaguar"); nex-ti-c s'applique à la couleur de la cendre, et non par exemple à sa consistance, etc. On ne peut donc pas parler de dérivation libre, d'autant que ni le corpus ni le dictionnaire n'attestent p. ex. ?cuah-ti-c "comme qqch. de bon ou de beau", ?tepē-ti-c "comme une montagne", ?ō-ti-c "comme un chemin", ?mā-ti-c "comme une main", ?tōch-ti-c "comme un lapin", etc. Il est pourtant probable que des contextes adéquats puissent rendre de telles formes (ou au moins certaines d'entre elles) possibles.

La relation de sens n'est pas toujours celle que nos habitudes culturelles pourraient nous faire considérer comme la plus naturelle. Ainsi cuauh-ti-c, certainement tiré de cuahui-tl "arbre"⁽⁷⁸⁾ signifie "grand, haut"; e-ti-c "lourd" doit être tiré de e-tl "haricot"⁽⁷⁹⁾; et chi-chil-ti-c "rouge" vient certainement (avec le redoublement expressif à voyelle brève) de chil-li "piment", bien que certaines espèces seulement en aient cette couleur.

Certains radicaux recevant le suffixe complexe -ti-c ne donnent pas de substantifs synchroniquement attestés. Ainsi cōz-ti-c "jau-

(78) En tout cas pas de cuauh-tli, "aigle", qui a un /a/ long.

(79) Du fait de l'absence de nombre grammatical, il faut peut-être penser à un tas, un sac de haricots...

ne" doit provenir d'un *cōz-tli désignant une matière de cette couleur (une terre?), mais nous n'avons pas trouvé d'occurrence de ce nom. C'est aussi le plus souvent le cas pour des formes reliées à des verbes thématiques en -ihui/-ahui, -ni ou -hua (avec consonne d'élargissement dans les deux derniers cas, 7.1.1.4.2 et 7.1.1.5.2):

- (325) cuicuil-ti-c "bigarré"; poche-c-ti-c "couleur de fumée";
coyo-c-ti-c "percé"; ala-z-ti-c "glissant"

Ces formes ont des synonymes (construits sur radical verbal):

- (326) cuicuil-ihui-qui; pochē-hua-c; coyō-n-qui; alā-hua-c

mais on ne trouve pas attestés les noms *cuicuil-li, *poche-c-tli, *coyo-c-tli, *ala-z-tli⁽⁸⁰⁾. Les doublets sont fréquemment utilisés dans des effets de redondance:

- (327)(X,106) pozā-hua-c, poza-c-ti-c "(Les joues) sont lâches, détendues"
(328)(X,104) cò-coyō-n-qui, cò-coyo-c-ti-c "(Le nez) est troué, percé"
(329)(X,118) mimil-ti-c, mimil-ihui-qui "(L'os) est cylindrique, tubulaire"

Les "adjectifs" en -ti-c ont en commun avec la sous-classe précédente la dérivation verbale en -ya et -lia:

- (330) te-ti-ya v.i. "se pétrifier, durcir"; te-ti-lia v.t. "pétrifier, endurcir"
(331)(VI,138) Amotzontecontzin, amelchiqui uhtzin ni-qu-ēhua,
ni-c-cuauh-ti-lia "Je relève (ēhua), je soulève ("je rends hauts, cf. cuauh-ti-c) vos crânes et vos poitrines" (c.-à-d.: je vous donne des maux de tête et de cœur)

Retse le problème de l'interprétation de -ti-. On peut faire deux hypothèses, toutes deux appuyées sur de bons arguments.

La première se fonde sur la parenté de la formation en -ti-c avec les "adjectifs" simples (5.2.3.2). En effet: -a) elles sont toutes deux dénominales (au moins lorsqu'on peut retrouver le nom correspondant); -b) elle présentent sensiblement la même relation sémantique avec le radical, et -c) elles et elles seules⁽⁸¹⁾ connaissent la dérivation verbale en -ya et -lia. Or on connaît d'autres formations qui sur une base nominale présentent un suffixe

(80) Les noms en -c-tli sont pourtant parfois attestés, 7.1.1.4.2.

(81) A quelques très rares exceptions près, cf. 7.1.1.6.

/-ti/ sans sens apparent, et que les grammairiens anciens appellent ligatura; ce sont les locatifs en -ti-cpac "au sommet de", -ti-tech "contre", -ti-tlan "sous, près de" et -ti-ca "par" (6.2.2.2.2).

Il conviendrait simplement d'ajouter le suffixe participial à la liste des suffixes nécessitant la "ligature" quand on les joint à un radical nominal. Le fait qu'on ait aussi des "adjectifs" participiaux sans "ligature" n'est pas gênant, puisque comme nous le verrons -tech et -tlan peuvent aussi ne pas la prendre. Ayant ainsi reconnu un parallèle morphologique, il resterait à rechercher l'origine de la ligature, ce qui n'est pas aisé.

Dans la deuxième hypothèse, il ne s'agirait pas d'"adjectifs" dénominatifs, mais bien d'un cas particulier de parfaits-aoristes désaspectualisés (5.2.3.4). Il existe en effet un suffixe /-ti/ formant des verbes intransitifs dénominatifs signifiant "faire le...", "se comporter en..." (5.1.2.7 et 7.1.2.1.1). On a effectivement:

(332)(VI,20) Mā on-chālchiuh-ti-ti-uh, mā on-teōxiuh-ti-ti-uh, mā om-māquīz-ti-ti-uh in iyōllō "Puisse son coeur aller (-ti-uh, auxiliaire) toujours (on-) semblable au jade, à la turquoise, à un bracelet" (cf.(323))

(333)(VI,125) Ti-māhuiz-ti-z, ti-tlācamachō-z "Tu seras respecté et obéi (cf. māhuiz-ti-c, (322))

Si l'on examine cette deuxième hypothèse, on s'aperçoit que: -a) le suffixe complexe a bien le sens attendu du parfait désaspectualisé d'un tel verbe; -b) il n'y a pas de raison que les verbes dénominatifs en -ti ne donnent pas comme les autres verbes des parfaits désaspectualisés; et -c) les verbes en -ya et -lia sont beaucoup plus couramment attestés après -ti que ne l'est le simple -c du suffixe participial:

(334)(VI,253) in ō-ti-tōch-ti-ya-c, in ō-ti-mazā-ti-ya-c "toi qui t'es mis à devenir un lapin et un cerf" (c.-a.-d.: a te comporter de façon extravagante)

(335)(Pl.8) Ayāc ō-qui-tōch-ti-lī, ō-qui-mazā-ti-lī "Nul n'a fait de lui un lapin et un cerf" (c.-a.-d.: c'est de sa propre initiative qu'il s'est conduit comme un fou)

(336)(VI,95) Oncān cual-ti-ya-z, yēc-ti-ya-z "C'est par là qu'il deviendra meilleur et plus juste"

alors que ?tōch-ti-c, ?cual-ti-c etc. ne sont pas attestés (cf. supra). Ces verbes pourraient donc être plus liés à -ti qu'au suffixe participial en tant que tel. Il faut à ce propos remarquer que les

restrictions sémantiques évoquées plus haut à propos de l'"adjectif" en -ti-c ne jouent pas ici: à-ti-lia peut aussi bien signifier "rendre liquide" que "rendre transparent"; tlāca-ti-lia signifie "faire devenir homme", c.-à-d. "mettre au monde", etc.

Il y a une objection à la deuxième hypothèse. La formation -ti-c est régulière après consonne, mais non après voyelle (on attend *te-t-qui, *bcēlō-t-qui). Mais on peut admettre, soit une extension analogique (les bases consonantiques étant statistiquement majoritaires) qui unifie morphologiquement la classe, soit une absence de syncope, effectivement attestée pour certaines formes⁽⁸²⁾, soit une combinaison de ces deux explications, la syncope historique de la voyelle ayant pu être entravée dans ce cas par la nécessité de conserver une morphologie unifiée. En somme, même si l'origine est bien un dénominatif en -ti, cette particularité morphophonologique, jointe à la fréquente spécialisation sémantique, lui assure un certain degré d'autonomie, si bien que présenter les "adjectifs" en -ti-c comme des dénominatifs n'est pas totalement erroné.

5.2.3.4. Déverbaux.⁽⁸³⁾

5.2.3.4.1. Inventaire. Ce sont en principe des formes de parfait-aoriste (mais v.5.2.3.4.3.6). Mais il faut encore les subdiviser. Si la base 2 (base brève du parfait) se termine en voyelle, on a toujours un participial en /-k/ (-c). Si elle se termine en consonne, il faut distinguer.

5.2.3.4.1.1. Tirés de verbes intransitifs.

La traduction française se fait le plus souvent par des adjectifs, et réfèrent à une propriété acquise au terme d'un processus. Si la base 2 se termine par une consonne, le déverbal a toujours /-ki/ (-qui) au singulier, qu'il réfère à un animé ou à un inanimé:

- (337) mic-qui "mort" (miqui); coch-qui "endormi" (cochi); tlāhuān-qui "saoul" (tlāhuāna); cualān-qui "irrité, fâché" (cualāni); tlatziuh-qui "paresseux" (tlatzihui); cocōx-qui "malade" (cocō-ya)⁽⁸⁴⁾; ichtec-qui "voleur" (ichtequi)

(82) On trouve ainsi (III,8) xoxōhuic (=xoxōuhqui); (VII,7) tlatlahuic (=tlatlahuqui); (X,112) yayāhuic (=yayāuhqui); v. aussi 5.2.3.4.3.

(83) On pourra objecter que ces formes sont plus verbales que déverbaux. Nous verrons pourtant qu'il y a changement de classe V > N.

(84) Et non cocoa, v. t. "faire du mal à, rendre malade"

- (338) (VI, 171) Nachca in⁽⁸⁵⁾ ti-põuh-qui, nachca in t-itàuh-qui
 "C'est là-bas que tu es compte (põhui), c'est là-bas que
 tu es mentionné (itàhui)" (c.à-d.: c'est là-bas le monde
 auquel tu appartiens)
- (339) (VI, 177) Quinõtza in mixiuh-qui "Elle s'adresse à l'accou-
 chée" (mixihui "accoucher")
- (340) (IV, 61) ... in pochtëcâ, in oztômecâ, in yà-qu-ê "les commer-
 çants, les marchands, les explorateurs ("qui vont")"

Ces exemples concernent des animés. Pour les inanimés, notons:

- (341) tlapân-qui "brisé, éclaté" (tlapâni); poliuh-qui "perdu,
 détruit" (polihui); ololiuh-qui "arrondi" (ololihui);
coyôn-qui "perce" (coyôni); teopõuh-qui "affligeant"
 (teopõhui)
- (342) (VI, 13) Cemman-qui, àcân tlan-qui "Il est infini (cem-mani
 "s'étendre partout"), illimité ("nulle part achevé", de
tlami v.i. "s'achever")"
- (343) (VI, 73) À-nèz-qui in quicuâz "Ce qu'il doit manger est in-
 visible" ("n'apparaît pas", nèci)
- (344) Huel-lazò-tlan-qui inin tilmâtli "Ce manteau est tout à
 fait (huel) splendide", litt. "achevé (tlami) précieuse-
 ment (tlazo-)"

Remarque. Parmi ces formes, celles tirées de verbes en -ti et en
-hua constituent des sous-classes nombreuses et cohérentes, cf.
 5.2.3.3. et 7.1.1.4.

5.2.3.4.1.2. Tirés de verbes transitifs (ou bitransitifs)⁽⁸⁶⁾ et
désignant des animés.

Ces formes doivent avoir une marque d'objet non-distinct (in-
 défini ou réfléchi). Le suffixe participial apparaît au singulier
 comme /-ki/ (-qui). Il s'agit le plus souvent de "noms d'agent",
 désignant une fonction sociale ou un métier:

- (345) tla-chix-qui "sentinelle" ("qui observe", chiya); tla-ma-
 lîn-qui "cordier" ("qui tresse", malîna); mo-põuh-qui "in-
 fatué, vaniteux" ("qui se compte", põhua); tê-yacân-qui
 "chef" ("qui dirige", yacâna); tê-chiuh-qui "ascendant"
 ("qui fait des gens", chîhua)

Il est très fréquent que ces formes soient construits sur un
 radical verbal avec incorporation saturante (celle de l'objet, qui
 intransitivise le verbe, cf. 7.2.2.1.

(85) C'est sans doute ainsi qu'il faut interpréter <nachcan>

(86) Ou devenus intransitifs par incorporation saturante, v. plus
 bas.

- (346) cal-pix-qui "gardien (piya) de maison (calli); teō-pix-qui "prêtre", litt. "gardien du dieu (teōtl)"; quil-chīuh-qui "jardinier", litt. "faiseur (chīhua) d'herbes aromatiques (quilitl).

Si la base 2 se termine en saltillo (verbes en -ia, -oa), il y a pourtant une tendance très forte à donner au suffixe participial la forme zéro au singulier:

- (347) tla-'cuilō "scribe"; tēuc-tlātō "magistrat" (litt. "orateur seigneur")⁽⁸⁷⁾

Cette curieuse contrainte phonétique - éviter la présence d'un suffixe sur les finales verbales en -ī et -ō - se retrouve dans la dérivation avec les noms d'objet (jamais de dérivés en tla...tli, cf. 7.1.3.2.1.1). Cependant le pluriel est régulièrement en -qu-ē: tlācuilōquē "scribes".

5.2.3.4.1.3. Tirés de verbes transitifs et désignant des inanimés.

Si la forme réfère à un inanimé, le suffixe participial a toujours la forme zéro. Ces mots sont généralement tirés de verbes référant à des "causations de sentiments ou états physiques", et prédiés soit de termes non exprimés (représentant: "cette situation, ce fait, cet événement..."), soit de noms référant à des processus ou à des abstractions, soit encore de noms de matières ou de produits dont on énonce ainsi des propriétés. Les traductions françaises seront des adjectifs, souvent des participes présents:

- (348)(C.455) Tē-tōnēuh, tē-chichinatz "C'est affligeant, désolant"
- (349)(C.455) Cencā tē-yōllālī, ihuān tē-izcalī in mo-tlātōl-tzin "Tes paroles sont très consolatrices et très revigorantes"
- (350)(C.433) Miyac tē-cocō, tē-tolīnī m-liyōhuia "On endure beaucoup de choses douloureuses et attristantes"
- (351)(VI,33) Cuix nicān tlātlīcpac mitzmōttilīz in āittōnī, in tē-mā-māuhtī, in tē-cocō, in tōnēhuiztli, in chichina-quiztli? "Te fera-t-il voir (hon.) ici-bas ce qui n'est pas à voir, ce qui est effrayant, douloureux, l'affliction, la désolation?"

(87) Il y a aussi la concurrence de la forme de l'éventuel, cf. 5.2.4.

- (352)(VI,68) ...in mixitl, in tlāpatl, in āihuani, in ācualōni,
in tē-īhuintī, in tē-malacachō "...le mixitl, le tlapatl
 (plantes hallucinogènes), qu'il ne faut pas boire, qu'il
 ne faut pas manger, qui enivrent, qui embobinent"
- (353)(C.491) Huel oc tētech monec in tepoztli "Le métal est
 encore bien plus utile (litt. "se veut, mo-nequi pour
 les gens, tē-tech")

Ces formes étant majoritairement (peut-être dans une proportion de 10 à 1) tirées de verbes en -ia, -oa, l'absence de -qui pourrait être considérée comme une contrainte phonétique; mais (348) et (353) montrent qu'il n'en est rien. Trois explications pourraient alors être fournies: -a) l'analogie des formes majoritaires en /-Va/; -b) une tendance à ne maintenir le suffixe participial explicite au singulier que là où il peut se manifester dans d'autres cas, c.-à-d. tout particulièrement au pluriel (mais aussi aux formes possédées); cette tendance irait dans le même sens que certaines particularités dans la manifestation du suffixe possessif (5.2.1.3.2); -c) ces formes n'auraient tout simplement pas de suffixe participial, qui serait lié à une relation de type agental strict, au moins dans les verbes à deux arguments distincts (rappelons que la relation agentale stricte implique la propriété animé).

Il nous semble que la première explication est trop facile, et que la dernière, pour séduisante qu'elle puisse paraître, se heurte vite à des difficultés⁽⁸⁸⁾ si l'on cherche à la pousser au bout: la position de premier actant (sujet) est commune aux animés et aux inanimés, et l'absence de suffixe participial est liée à la position de second actant, comme on peut l'observer avec les noms d'objet (7.1.3.2). Nous pensons que la deuxième explication est plus vraisemblable, à condition d'être légèrement approfondie.

Notre idée générale est que dans les noms d'agent animés, le maintien du suffixe participial (car il s'agit bien historiquement d'un maintient) a pour effet de dissocier autant que possible les formes désaspectualisées du parfait aspectuel. Tout se passe comme s'il y avait, d'une part, une relation morphologique zéro/-quē, caractéristique des verbes et commune au futur et au parfait-aoriste,

(88) Un test décisif serait évidemment le comportement de ces formes sur les verbes à base 2 vocalique (/C⁺a/ et /-C⁺i/). Or nous n'en avons malheureusement jamais trouvé une seule.

le suffixe complexe -qu-ê étant laissé inanalysé; et, d'autre part, une relation -qui/-quê, caractéristique des formes nominales. Cette répartition se trouve évidemment neutralisée dans les verbes à base 2 vocalique (tla-namaca-c "il vendit"/"il est vendeur"), mais elle s'ajoute à d'autres éléments tendant à constituer l'opposition, comme: la possibilité de l'augment ô- pour le seul parfait "verbal" (aspectuel), la possibilité d'adjonction des catégories nominales au seul parfait non-aspectuel (v. ci-dessous 5.2.3.4.2). Les formes appliquées à des inanimés n'ayant pas de pluriel sont restées en dehors de cette répartition, d'autant que leurs emplois semblent souvent très proches de ceux d'aoristes gnomiques.

5.2.3.4.2. Les effets de la désaspectualisation.

Pour s'assurer des effets de la désaspectualisation, qui isole ces formes du reste des formes verbales (y compris de celles du parfait), le critère morphologique (présence de -qui après consonne dans les intransitifs et les transitifs-animés) n'est évidemment pas suffisant, non plus que l'impossibilité de l'augment. On pourrait en effet objecter qu'au pluriel par exemple, il n'y a pas de différence entre tê-yacân-qu-ê "ils dirigèrent des gens", pluriel de tê-yacân, et tê-yacân-qu-ê "ce sont des dirigeants, des chefs", pluriel de tê-yacân-qui. Suivrait alors un développement sur la polyvalence des formes aoristiques: et c'est bien évidemment cette polyvalence qui d'un côté intègre l'aoriste à l'ensemble des formes aspectuelles et qui d'un autre côté lui confère des propriétés nominales. Nous voudrions montrer ici que ces propriétés nominales sont complètes, c'est-à-dire que les principales catégories ou caractéristiques qui affectent la classe nominale et non la classe verbale affectent aussi l'aoriste désaspectualisé. Nous en voyons au moins six:

-a) L'aoriste désaspectualisé ne peut se voir réattribuer la catégorie du temps que par la copule (têyacânquê catcâ "ils étaient chefs"), ce qui ne se passe pas pour la forme aspectuelle (tê-yacân-ca- "ils avaient dirigé", plus-que-parfait):

(354)(X,186) Huel mâuh-qu-ê catcâ "Ils étaient très craintifs"

(355)(IX,87) ...inic àmo miquiz-mâuh-qu-ê yezquê "...afin qu'ils ne redoutent pas la mort"

- (356)(VI,209) Tla-macēuh-qui yez "Il sera pénitent"
 (357)(VI,21) Yèhuātl quitoāvā in huēyi tle-namaca-c catca "Ils disaient que c'était lui le grand prêtre encenseur"
 (358)(X,169) Huel melāhua-qu-ē catcā "Ils étaient très droits"

-b) L'aoriste désaspectualisé peut être possédé (no-tē-yacān-cā-uh "mon chef") :

- (3.9)(VI,246) Ca tiix, ca tinacaz, ca t-ī-tla-cac-cā-uh in tlà-toāni, ca t-ī-tla-chix-cā-uh "Tu es les yeux et les oreilles du roi, tu es son auditeur, son observateur" (caqui "entendre", chiva "observer")
 (360)(I,70) Auh in diablo niman àquēn quinchihuz in ī-tla-nel-toca-cā-huān in Dios "Mais le diable ne peut faire absolument aucun mal (litt. "ne fera d'aucune façon") aux fideles ("croyants", neltoca) de Dieu"
 (361)(VIII,43) ī-tē-mictl-cā-huān catcā tlatoāni "C'étaient les exécuteurs ("tueurs", mictia) du roi"

Notons que la possession sur une forme réfléchi entraîne le réfléchi indéfini :

- (362)(Olmos, p.44) no-ne-machtl-cā-uh "mon étudiant" ("qui s'instruit")(89)

-c)(corollaire) L'aoriste désaspectualisé ne peut avoir qu'un argument distinct, le sujet, et dans le cas où il est formé sur un verbe transitif, l'objet est nécessairement indéfini ou réfléchi : nēch-yacān-qu-ē ne peut signifier que "ils me dirigèrent", et non "ce sont mes dirigeants"; dans ce cas il faut passer par la forme possédée no-tē-yacān-cā-huān. Ex. :

- (363)(VI,233) Noconilhua in no-tē-cocōlī-cā-uh "Je rétorque à mon ennemi" ("qui me hait", cocōlīa)
 (364)(VI,15) in cuāuhtli, in ocēlōtl, in tōnatiuh ī-tē-āhuiltl-cā-uh, in ī-tē-tla-maca-cā-uh "l'aigle, le jaguar, qui est l'amuseur, le pourvoyeur ("qui donne des choses") du soleil"
 (365)(VI,138) in amo-tē-chīuh-cā-huān in tiquimontēnhuā "vos ascendants ("faiseurs de gens") que nous mentionnons"

On remarquera à ce propos l'ambiguïté de la relation possessive, le possesseur pouvant être compris soit comme identifié au terme d'arrivée, soit comme différent du terme d'arrivée, et en particulier datif-bénéficiaire comme dans (359)-(361).

(89) La forme absolue serait en fait no-machtlā-ni, cf.5.2.4.2.

-d) L'aoriste désaspectualisé peut être mis au vocatif (tē-yacān-qu-é "ô chef!"):

(366)(VI,35) Tlamacaz-qu-é⁽⁹⁰⁾, xoxōuh-qu-é "O grand-prêtre, ô toi plein de verdure"

(367)(VI,120) Hui tlahuelilō-qu-é "Ah, fou pervers!"

-e) L'aoriste désaspectualisé forme l'honorifique comme les noms et non comme les verbes: mo-tē-yacāni-lī-qu-ē "ils (hon.) dirigèrent", mais tē-yacān-cā-tzi-tzin-tin "ce sont des chefs (hon.)":

(368)(VI,180) Mo-tolīnī-cā-tzin-tli, mo-tolīnī-tzinoa "C'est un pauvre malheureux (ao. désaspectualisé), il est dans le malheur (présent)"

(369)(VI,146) No-tē-chīuh-cā-tzi-tzin-huān "O mes parents bien-aimés"

-f) D'une façon générale, le suffixe participial sous sa forme -cā- est une base dérivationnelle nominale, cf.(314).

5.2.3.4.3. Cas particuliers.

5.2.3.4.3.1. Absence d'apocope.

Un certain nombre de formes tirées de verbes intransitifs apparaissent avec -c final sans apocope (plus exactement, sans syncope) de la voyelle radicale. Ce sont des archaïsmes qui se produisent généralement, soit dans des contextes effectivement archaïsants, tels que: prières, dictons, expressions figées, poésie...:

(370)(VI,4) āzo quitocaz in Cuāuhtlēhuanitl, in cuicuilhui-c, in tiyacauh "Peut-être poursuivra-t-il Quauhtlehuanitl⁽⁹¹⁾, le chamarré, (=cuicuiluh-qui), le vaillant"

(371)(VI,99) Ca nel nozo tlātōcātlātōlli, ca iuhquin chālchi-huitl, ca iuhquin teōxihuitl ololihui-c "Car ce sont bien là des paroles royales, elles sont comme des jades, comme des turquoises bien arrondies (=ololihui-qui)"

(372)(VI,38,171 etc.) in totōnametl in mani-c litt. "le resplendissant répandu" (=man-qui), une des appellations du soleil"

soit encore dans des doublets redondants:

(373)(X,23-24) Cuicuilhui-c, ...cuicuiluh-qui "(Le bon guerrier) est tachete, mouchete" (= comme le jaguar)

(90) Sur ce mot, , cf. 5.2.3.4.3.5.

(91) Litt. "aigle montant", une des appellations du soleil.

(374)(X,28) Mā-cuetlahui-c, mā-cuetlahui "(Le mauvais travailleur de pierres) a les mains engourdis, maladroités" (litt. "fanées")(92)

Tlamic est certainement une forme de ce type venant de tlami v. i. "s'achever", qui est employé soit comme numéral pour désigner un "compte", le plus souvent 20 épis de maïs, ou parfois un nombre important de personnes:

(375)(VI,17) Zan tlamic mo-cnīuh "Tu as de nombreux amis"

Sous la forme cen-tlamic, on a un adverbe signifiant "totalement, jusqu'au bout, presque toujours employé avec mati dans le sens "faire totalement l'expérience de...":

(376)(III,47) Tlā cuèlè centlamic xocommomachiti in icnōpillōtl
"Mais puisses-tu connaître jusqu'au bout la condition d'orphelin"

Remarques: -A/ Sur la forme yōlic, qui n'appartient pas à cette classe, cf. 6.2.1.5.

-B/ On trouve parfois (VI,143; X,69) le doublet redondant za-zal-tic, za-zali-c "collant". Comme il existe un verbe zalihui v.i. "coller", on attend plutôt zazaliuh-qui ou zazalihui-c que zazalic. Zazalic doit donc être un "adjectif" en -c sans apocope (5.2.3.2) dérivé d'un radical nominal zal- ou zali- non attesté mais supposé par (za-) zal-tic; cf. aussi (X,69) le doublet hueli-c, huel-ti-c "(la bonne tortilla) est savoureuse, délicieuse".

5.2.3.4.3.2. Avec objet défini.

Nous n'avons rencontré que deux types d'exemples de telles formes, qui contredisent le principe de la monovalence des noms (v. plus haut 5.2.3.4.2,c). Ils concernent mati ou des dérivés de mati.

-a)(377)(Mā oc cencā tlê) ti-c-mat-cā-tzin-tli

C'est une forme apparemment très courante de salut ou d'adresse au début ou à la fin d'un discours (VI, 52,53,54,62,103,132 etc.), qu'on trouve également au présent honorifique tlê ti-c-mo-machi-tia (VI,63,77 etc.). Dibble et Anderson traduisent soit "May you have peace", soit "Be blessed", soit "Be welcomed", soit "Take heed" ou "Pay heed", et Sahagún "Oh felicísimo señor", "Hágate Dios muy bien aventurado", ou "Se avisado".

(92) Exactement: "fané des mains", avec incorporation modifiante, 7.2.2.2.

La polysémie du verbe mati ("sentir, ressentir, connaître, jouir de, savoir...") et le fait que tlè puisse être compris aussi bien comme indéfini ("toutes sortes de choses") que comme interrogatif ("quoi")⁽⁹³⁾, de même que les contextes dans lesquels cette formule est employée, rendent aussi bien plausible une interprétation comme un avertissement ("prends garde à faire attention à toutes sortes de choses") que comme un souhait ("puisses-tu éprouver toutes sortes de choses -agréables-"). De toutes manières, le caractère de forme figée est clair, et il est inutile de chercher à en expliquer les anomalies - présence d'un complément d'objet dans une forme nominale, valeur apparemment optative du présent ou de la forme nominale (avec la particule mā) - selon les contraintes de la morphologie et de la syntaxe synchroniquement productives.

-b)(378)(C.529) à-qui-mā-mat-qui "imbécile"; (X,3) qui-tēm-mat-qui "indolent".

On connaît des emplois sans complément d'objet exprimable mais avec préfixe défini⁽⁹⁴⁾ de formes comme qui-mati "il le sait" (ce qu'il faut savoir, au moment où il faut le savoir), c.-à-d. "il est malin", et qui-tēm-mati litt. "il le néglige" (tout ce qui est susceptible d'être négligé), c.-à-d. "il est paresseux". Dans ces constructions, le préfixe objet est très fortement lié au verbe et certaines contraintes ne jouent pas, en particulier celle de la monovalence: on trouve de même l'éventuel qui-mati-ni "il est rusé" (≠ tla-mati-ni "il est savant")⁽⁹⁵⁾, cf. 4.4.3.2.2.

5.2.3.4.3.3. Avec le suffixe absolu |-λ|.

Le suffixe participial est en principe incompatible avec -tl,

(93) Cf. 5.2.6.2.3. L'interprétation indéfinie est cependant la plus probable, d'autant que le manuscrit ne porte pas de point d'interrogation.

(94) Opération que nous avons appelée étalonnage, cf. 8.2.1.2.1.

(95) Nous comprenons moins la forme à-qui-mā-mat-cā-huā-qu-ê (I,58) qui signifie apparemment "imbéciles" (elle est couplée avec xolopimē qui a ce sens), et est employée en parlant des idolâtres, mais d'après les composants signifierait plutôt "qui ont des insenses". Il est vrai qu'elle apparaît dans un passage (appendice au vol. I) consacré à la réfutation des idolâtries, et dont la langue n'est peut-être pas entièrement fiable.

au moins directement, car la présence préliminaire d'un suffixe appréciatif le rend de nouveau possible:

(379)(C.499) Āxcān teōtlac motōcaz in mic-cā-tzin-tli "Ce soir on enterrera le mort"

(380)(Pl.18) Yēhuātzin tla-mat-cā-tzin-tli "C'est lui qui est savant"

(381)(X,4) Tla-chix-cā-tzin-tli, huel mo-nōtz-cā-tzin-tli "Il est observateur, bien avisé"

Il y a au moins une exception: yōl-cā-tl "animal", quoique à l'époque classique on trouve plus fréquemment la forme yōl-qui, pl. yōl-qu-ê⁽⁹⁶⁾; peut-être aussi ā:cātl cf.(288).

Un problème est posé par cualōcātl "parasite" ("qui est mangé?"); la relation sémantique n'est pas évidente; pourtant le doublet est explicitement attesté:

(382)(IV,24) Cualōcātl, cualōc itech motlālia "Les parasites s'installent sur lui"

D'un autre côté, le Vocabulario proposé par Garibay à la fin de l'édition de Sahagún (vol. 4, p. 331) cite ce mot sous la forme <cualocatli>, et en dit: "comedor, comezón (?); niguas, parásitos que se introducen bajo la piel".

5.2.3.4.3.4. Huēhuē et ilamā.

Ces deux mots, signifiant respectivement "vieillard" et "vieille femme", font au pluriel huēhuēt-qu-ê et ilamat-qu-ê, ce qui laisse supposer que le saltillo final est en fait un |t| (comme pour cā, cf. 4.6.1.1 et 5.2.1.3.4., tableau). D'autre part, une partie de la dérivation et de la composition supposent des radicaux nominaux huēhue-, ilama-:

(383) huēhue-yōtl, ilama-yōtl "vieillesse"; huēhue-teōtl "le vieux dieu (du feu)"; huēhue-tōn, ilama-tōn "petit vieux, petite vieille"

Il faut donc supposer des noms non attestés *huēhue-tl, *ilama-tl, et des verbes dérivés huēhue-ti, ilama-ti "devenir vieux, devenir vieille", dont huēhuē et ilamā sont les parfaits désaspectualisés. Les propriétés de vieillesse seraient comprises comme liées à un processus plutôt que comme caractéristiques d'une classe d'individus.

(96) Le pluriel moderne yōlcāmē n'est à notre connaissance pas attesté en classique.

Il reste pourtant une difficulté: contrairement aux autres déverbaux, on n'a pas *huèhue-t-qui, *ilama-t-qui, ni *huèhue-ti-c, *ilama-ti-c. Faut-il considérer huèhuè et ilamâ comme des parfaits verbaux et non comme des noms perfectifs déverbaux? Nous n'avons effectivement pas trouvé d'emploi de ces mots avec copule, mais les autres propriétés sont bien nominales, p.ex.:

(384)(Olmos p.22) n-ilama-t-cā-uh "ma vieille"

Remarque. Nous ne savons pas expliquer la variante huèhuen- qu'on trouve assez souvent devant les suffixes appréciatifs:

(385)(III,17,etc.) huèhuen-tōn; (VI,118) huèhuem-pōl; (X,11) huèhuen-tzin; (IV, 131) huèhuem-pil.

L'équivalent *ilaman- ne se rencontre jamais:

(386)(VI,237) Ti-huèhuen-tōn, t-ilama-tōn "Tu es un petit vieux, une petite vieille"

(387)(X,170) Huèhuen-tzi-tzin, ilama-tzi-tzin "des anciens, des anciennes (hon.)"

En revanche, on trouve avec apocope ilan-tōn (X,94), et Siméon signale même une variante ilantli de ilamâ; cf. aussi ilan-cuèitl, nom de l'épouse du roi Acamapichtli.

5.2.3.4.3.5. Déverbaux du futur.

On peut s'étonner de l'absence d'une telle formation sur le futur, qui à l'état verbal est également pourvu du suffixe participial. Or il semble qu'il y ait un seul nom ainsi formé: tla-maca-z-qui "grand-prêtre".

S'il faut le considérer comme venant du verbe maca "donner", ce nom est doublement exceptionnel: d'abord, par sa formation sur le futur; ensuite, par sa construction simplement transitive, alors que maca apparaît toujours bitransitif à l'époque classique (on attend *tè-tla-maca-z-qui). Il est possible qu'on ait affaire à un double archaïsme, venant d'une époque où le futur pouvait se construire avec un suffixe participial visible et un sens nominal, sans doute "qui est capable de...", et où maca était simplement transitif. Ce dernier point n'a rien d'impossible quand on voit que maca est le seul bitransitif lexicalement primitif (3.2.4.1), et cette bitransitivité est peut-être une création récente. D'autre part, plusieurs indices semblent montrer que le sens originel de ce

verbe serait plutôt "frapper"⁽⁹⁷⁾. Si cette hypothèse est exacte, il resterait à expliquer par des recherches en histoire de la religion aztèque ce que pouvait être cette action de "frapper". Quoi qu'il en soit, tamacazqui a les propriétés nominales habituelles:

(388)(III,51) Tamacazqui ye-z "Il sera prêtre"

(389)(XII,122) in-tla-maca-z-cā-huān "leurs prêtres"

Cf. aussi (366).

5.2.3.4.3.6. Tlālōc.

Ce nom du dieu de la pluie et de la germination

(390)(VI,35) Quitlātlaughtiāyā in Tlālōc, in itech quitlamiāyā quiyahuitl "Ils priaient Tlaloc, à qui ils attribuaient la pluie"

comporte certainement le suffixe participial, puisqu'il a un pluriel Tlālō-qu-ē (dieux secondaires entourant le grand Tlaloc):

(391)(III,47) Ōmpa nemī in Tlālō-qu-ē, iuhqué in tamacazqué "C'est là que vivent les Tlalocque, qui sont comme des prêtres (5.2.3.4.3.5)"

et un locatif en /-kān/ (6.2.2.6.1), caractéristique des participiaux:

(392)(VI,35) Ōmpa tlātōcātiāya in Tlālō-cān, in iuhqui in mā parayso terrenal "Il régnait au Tlalocan, qui était comme le paradis terrestre"

Cela dit, l'étymologie n'est pas assurée. On y trouve certainement le radical de tlāl-li "terre", mais l'élément /-ō-/ portant le suffixe participial est moins clair. Peut-être est-ce le suffixe |-wa|, qui marque une localisation par le sujet et fournit les passifs-impersonnels (3.3), mais aussi des dérivés dénominatifs, le plus souvent dans la combinaison /-yō-wa/(7.1.2.3)⁽⁹⁸⁾.

5.2.3.4.3.7. Déverbaux perfectifs passifs

Contrairement à ce qu'on pourrait croire a priori, le passif ne fournit pour ainsi dire pas de déverbaux perfectifs équivalents pour le sens aux participes passés du français: ce sont les "noms d'objet" (7.1.3.2) qui en font office:

(97) Cf. 3.2.4.3.

(98) Le sens serait alors "celui en qui est la terre"?

(393)(X,192) mätica tla-chihua-l-li "(les pyramides) sont faites à la main"

(394)(VI,40) in nëntläcatl.... in tla-cnō-cāhua-l-li "l'homme de basse condition.... qui est abandonné à sa misère"

Le seul exemple courant est tlahuēli-lō-c, forme signifiant "fou furieux, fou pervers"⁽⁹⁹⁾, et tirée d'un verbe tlahuelia signifiant "vouloir du mal à, jeter un mauvais sort à"⁽¹⁰⁰⁾,

(395)(X,11) In cualli huēhuē.... in tlahuēlilōc huēhuē... "Le bon vieillard..... le méchant vieillard...."

(396)(Pl.6) Yēhuāti itōcā icnōpil-lahuēlilōc "Celui-là, son nom, c'est: enfant deprave"

Les propriétés nominales sont bien attestées:

(397)(I,61) Ōquitzaucquē in in-tlahuēlilō-cā-yō "Ils ont payé pour leur folie"

(398)(C.500) Ye cuēl ti-tlà-tlahuēlilō-cā-ti "Voilà déjà que tu te mets à faire toutes sortes de folies"

Cf. aussi (367).

5.2.3.4.3.8. Remarques sur la forme possédée des adjectifs et des déverbaux.

Comme les substantifs, les "adjectifs" en -c (5.2.3.2), en -ti-c (5.2.3.3) et les déverbaux perfectifs connaissent la forme en -yō-tl. Elle est à vrai dire beaucoup plus courante sur les intransitifs que sur les transitifs:

(399)(VI,87) Huē-huetz-cā-yō-tl chō-cholō-cā-yō-tl nicchihua "Je cause des catastrophes (huetzi "tomber") et des désastres (choloa "fuir")"

(400)(VI,101) Ā-nen-cā-yō-tl quinēzcāyōtia "Cela manifeste une absence de (ā-) règles de vie (nemi "vivre"; le v.t. nēz-cā-yō-tia est lui-même tiré de nēz-cā-yō-tl "manifestation", de nēci "apparaître")"

(401)(VI,175) Mā chico, tlanāhuac quihuicā in catzāhua-cā-yōtl "Puisse-t-elle emporter à l'écart, à côté (= enlever) la saleté"

(99) La traduction est difficile. Cette notion est assez proche du grec hubristēs et désigne tout ce qui est contraire à l'idéal de mesure (pāccā, vocoxcā; ihuiyān, icemel) ou de vertu (cualli, yēctli) qui est à la base de la morale azteque: le tlahuēlilōc est celui dont le comportement est déréglé ou vicieux, les actions violentes ou désordonnées, les paroles grossières...

(100)(IV,81) Quitlahueliāyā, cocōliztli itech quitlālā "Ils lui jetaient un sort en lui infligeant des maladies"; (I,49) Ōquitlahuēlilōc in xōxōhuē tepicme "Les sieux verts de la montagne lui ont voulu du mal".

- (402)(IV,25) Zā āhuil-quīz-cā-yōtl in ī-nemac mochihua "Elle obtient en partage (litt. "son cadeau devient") la corruption (litt. "le fait de sortir -quīza- vers les mauvais plaisirs -āhuilli-")"

Avec des verbes transitifs:

- (403)(III,79) Inin tlamacaz-cā-yōtl, zā zan cualli in ipan nencā "Ce clergé ("prêtrise") ne vivait que dans le bien"
 (404)(VI,33)... oc cencā ipampa in tē-tlanxin-cā-yōtl "Surtout à cause de l'adultère (tlanxima v.t. "commettre l'adultère avec...")"

Et avec des transitifs devenus intransitifs par incorporation saturante (7.2.3.1):

- (405)(VI,224)... itlā netlayecōtliliztli, in iuhqui tepoz-pītzcā-yōtl, cuauh-xin-cā-yōtl "... quelque profession, telle que le fait de couler (pītza) le métal (tepoztlī), ou de tailler (xima) le bois (cuahuitl)"

Le réfléchi est alors nécessairement indéfini:

- (406)(VI,125) Mochi ītech quīza in ne-'mat-cā-yōtl "Toute la prudence (m-imati "il est avisé, prudent") vient de lui"
 (407)(VI,100) ā-ne-zcalī-cā-yōtl quītōznequi "cela signifie une mauvaise (ā-, negation) éducation (mo-zcalia litt. "il croît", c.-a-d. "il est éduqué")"
 (408)(VI,7, etc.) in coch-cā-yōtl, in n(e)-ēuh-cā-yōtl litt. "ce par quoi on dort (cochi), ce par quoi on se lève (m-ēhua "il se lève"): redondance consacrée pour désigner la subsistance, la nourriture" (faut-il comprendre "les repas du soir et du matin", ou simplement "ce qui permet d'entretenir l'état de veille et l'état de sommeil"?)

Ces formes en -cā-yō-tl ont trois particularités notables. D'abord, on peut remarquer qu'elles ont les valeurs sémantiques attendues "état ou qualité" (p.ex.(402)), "collectif" (p.ex.(403)), "ensemble d'actions ou de comportements" (p.ex.(405)) (v.5.1.2.4.1). Mais on peut en ajouter une autre, qui n'apparaît pas dans les noms en /-yō/ tirés par exemple des substantifs: "élément ou ensemble d'éléments par lesquels se réalise un procès, ce procès pouvant être prédiqué d'un terme n'appartenant pas à cet ensemble d'éléments": par exemple, si catzāhua-cā-yōtl réfère bien à des entités dont on peut dire qu'elles sont sales (catzāhua-c), coch-cā-yōtl (408) en revanche ne réfère pas à une ou des entités dont on peut

dire qu'elles dorment (cochi), mais bien qu'elles permettent à une autre entité de dormir. Cette nouvelle valeur instrumentale va réapparaître dans une partie des exemples suivants.

Deuxième particularité: à la forme possédée, on a très généralement -ca et non -cā-yo. Tout se passe comme si le suffixe participial sans suffixe possessif était apte par lui-même à rendre la relation dont l'expression implique la présence de -yo dans les substantifs:

- (409)(VI,31) Ōtictolô in m-îiyā-ca, in mo-palān-ca, in mo-tlîl-ti-ca, in mo-catzāhua-ca "Tu as avalé ta puanteur, ta pourriture (palāni "pourrir"), ta noirceur (tlîl-ti-c), ta saleté (catzāhua "se salir")"
- (410)(VI,87) Cuix polihuz in no-tēn-yo in no-'tauh-ca? "Ma célébrité, ma renommée (itahui v.i. "être mentionné") vont-elles disparaître?"
- (411)(X,178) Iz catqui in im-îtlacauh-ca, in im-à-cualtiliz in otomî "Voici les vices (îtlacahui v.i. "être défectueux"), les défauts des Otomis"
- (412)(IV,71) Zan î-cuep-ca "C'est tout le contraire" (cuepi v. i. "se retourner")
- (413)(VI,40) Ca î-tla-ān-ca ca î-yŭl-ca in mēcēhualli "C'est la source vitale du peuple", litt. "ce par quoi il attrape qqch. (tla-āna: rappelons que ces formes sont rares sur verbes transitifs), ce par quoi il vit" (il s'agit des cultures).
- (414)(VI,27) Ahuālnēcini in î-coch-ca, in î-n-ēuh-ca "Sa nourriture, sa subsistance (cf.(408)) sont imprévisibles (lit. "n'apparaissent pas vers ici")"
- (415)(VI,180) Cuix to-mic-ca in ticihuātzitzintin "Est-ce cela qui nous fait mourir, nous pauvres femmes?"

La relation instrumentale est rendue explicitement dans l'exemple suivant:

- (416)(I,22) Ca ic ti-nemi-', ca to-nen-ca "C'est par cela (ic) que nous vivons, c'est ce qui nous fait vivre"

Le double suffixe -cā-yo est rare (dans une proportion de 1 contre 20 au moins), et on le trouve essentiellement avec tlahuelîlŭ-cā-yŭ-tl "folie perverse" (cf.(397)), tlàtŭ-cā-yŭ-tl "royauté, dynastie, royaume":

- (417)(VIII,13) Huel quipix in î-tlàtŭ-cā-yo "Il sut maintenir son pouvoir royal"

ainsi qu'avec les expressions sans forme absolue attestée (et que nous ne sommes pas sûr d'interpréter correctement) to-pil-mic-câ-yo "notre mort d'enfant" (c.-à-d. : la mort de notre enfant) ou peut-être "notre manque d'enfant", et to-pil-nec-câ-yo "notre besoin d'enfant" ou "notre manque d'enfant"⁽¹⁰¹⁾ ;

(413)(VI,142) To-pil-mic-câ-yo täch-m-äyî-tî-lî-z in totëucyo
 "Notre seigneur pourrait causer la mort de notre enfant"
 ou peut-être "Notre Seigneur va nous mettre en manque
 d'enfant"

(419)(ibid.) To-pil-nec-câ-yo täch-m-äyî-tî-lia in totëucyo
 "Notre seigneur fait que nous avons besoin d'un enfant"
 ou peut-être: "il répond à notre manque d'enfant?"

Les deux formations en -câ et -câ-yo s'opposent aux formes possédées en -câ-uh qui marquent une relation externe cf.(359)-(365).

La forme possédée en -ca peut référer par métaphore à des animés, et on peut alors garder -ca (au lieu de -câ-uh), mais le pluriel est en -câ-huân ou en -câ-yô-huân:

(420)(VI,33) in mo-cotôn-ca, mo-huiltec-ca "ton parent", litt.
 "ton fragment, ta parcelle"

(421)(VI,142) in mo-cê-t-ca "ton époux" (litt. "ton faisant-ur,
 cê-ti")

(422)(VI,107, T-î-n-ne-câuh-ca, intechpa tiquîz "Tu es leur reste
 (mo-câhua "il reste"), tu es issu d'eux"

(423)(VI,109) in mo-cotôn-câ-huân, in mo-huiltec-câ-huân "ceux
 de ta famille" (cf.(420))

(424)(IV,55) i-cê-t-câ-yô-huân, i-tlapân-câ-yô-huân...î-cotôn-
 câ-huân, i-cotôn-câ-yô-huân "ses époux, ceux de sa famille
 (tlapâni v.i. "se briser", d'où i-tlapân-ca "son morceau",
 c.-a-d. "son parent")" (cf.(420)-(421))

(425)(X,170) Ca î-n-ne-câuh-câ-yô-huân in tóltēcâ "Ce sont les
 descendants (litt. "les restes") des Tolteques" (cf.(422))

Troisième particularité: alors que nous avons vu qu'il n'y a pratiquement pas de déverbal du passif, en revanche ces formes sont très fréquemment attestées si elles sont à la forme possédée en -(l)ô-ca:

(101) Si notre interprétation est exacte, il faut supposer deux verbes non attestés *pil-miqui litt. "mourir par l'enfant" (on trouve p.ex. icxi-miqui litt. "mourir des pieds" c. à d. "avoir les pieds engourdis" et même (X,9) nâm-mic-qui, tâ-mic-qui "orphelin de père et de mère") ou "avoir besoin d'enfant" (cf. â-miqui "avoir soif"), et *pil-nequi "vouloir (avoir besoin de, être en manque de) un enfant"; l'incorporation serait alors modifiante dans le premier cas, saturante dans le second.

- (426)(VI,76) in matlalatl, in toxpalatl, in ï-pà-pac-ò-ca, in ï-à-àlti-lò-ca in cuitlapilli, in àtlapalli "l'eau bleue, l'eau jaune qui est ce avec quoi le peuple ("la queue et les ailes") est lavé (pà-paca), est baigné (à-àltia)"
- (427)(III,61) Àtle in ï-ay-ò-ca "Il n'y a rien à lui reprocher", litt. "ses sujets de reprimande" (ay-o, passif de ahua) ne sont rien"
- (428)(VI,167) in tzotzomàtzitintin, in ï-tzitzquí-lò-ca "les morceaux de vêtements, dans lesquels (le nouveau-né) va être attrapé (tzitzquia)"
- (429)(X,191) Mopiyaya in ï-ìtò-lò-ca "On en gardait le récit (de ces faits, cf.(157b))"
- (430)(IV,2) in Atl cecèc, in tzitzicaztli, in ï-nò-nòtza-lò-ca, in ï-izcali-lò-ca "l'eau froide et les orties, ce par quoi on l'admoneste (nò-nòtza) et on l'éduque (izcalia)"
- (431)(I,72) Miyac tlamantli mochihuaya ipampa in ï-màhuiztili-lò-ca "On faisait beaucoup de choses pour l'honorer" (lit. "à cause de son être-honoré, màhuiztilia")
- (432)(I,61) in-tla-tzacuilti-lò-ca in àcualtin "le châtement (tzacuiltia, v.bt. "faire payer qqch. à qqn., punir qqn. d= qqch.") des méchants"

Ces formes sont bien reconnues par Carochi (p.451) qui montre justement que l'ambiguïté amor dei n'est pas possible en nahuatl où l'on a no-tlazòtla-lò-ca "l'amour qu'on me porte" opposé à no-tè-tlazòtla-liz (7.1.3.1.1) "l'amour que je porte à d'autres", ou (avec un bitransitif) no-tla-pòpolhuì-lò-ca "le pardon qu'on m'accorde" opposé à no-tè-tla-pòpolnuì-liz "le pardon que j'accorde". Mais Carochi ne commente pas ce fait, très net d'après une bonne partie des exemples, que là surtout la relation instrumentale (ce par quoi se produit tel procès) est peut-être la plus courante.

Remarques. -A/ Le réfléchi à sens passif (3.3.4.2) ne s'applique pas à ces formes possédées qui n'ont que le passif proprement dit: ainsi à m-ìtoa "on le dit, ça se dit" correspond ï-ìtò-lò-ca, cf. (429). Le seul contre-exemple que nous connaissions concerne mo-nequi, litt. "ça se veut", c.-à-d. "c'est nécessaire, il le faut", auquel correspond tantôt la forme attendue ï-nec-ò-ca:

- (433)(VI,137) Aoc tle ìnecòca "Ça ne sert plus à rien", litt. "son utilité n'est plus rien"

tantôt la forme ï-mo-nec-ca:

(434)(X,89) In ic òntlamantli ìmonècca: cihuâ ìntech monequi
 "Sa deuxième utilité: c'est d'être nécessaire aux femmes"

Cette dernière forme est doublement anormale, à cause du maintien du réfléchi et de sa forme mo- (au lieu de ne-, v. plus haut), et peut s'expliquer par un figement.

-B/ On pourrait considérer que les formes en -(1)ò-ca sont les possédées, non de déverbaux perfectifs passifs en -(?)ò-c jamais attestés, mais de déverbaux éventuels en -(1)ò-ni (5.2.4.4): cela va dans le même sens que l'absence de réfléchi à sens passif.

-C/ Nous avons relevé un exemple en -lò-câ-uh:

(435)(VI,77) Ì-còhuâ-cua-lò-câ-uh ic miqui "Il meurt de sa morsure de serpent"

construit sur le passif à agent incorporé (7.2.2.2.1) còhuâ-cua-lo "être mordu par un serpent". Le suffixe possessif /-w/ doit avoir ici pour effet de marquer la morsure, non comme un procès, mais comme une "chose", une réalité physique.

5.2.3.5. Noms possessifs.

Ils sont dénominatifs, et visiblement liés aux formes possédées des noms (5.1.2.3). Ils expriment une relation de possession entre le sujet et le terme représenté par le radical nominal. On peut distinguer deux sous-classes.

5.2.3.5.1. Noms possessifs en /-wa'/' et /-e'/'.

5.2.3.5.1.1. Seng.

Ils représentent simplement la manière qu'a le nahuatl d'exprimer la relation que la plupart des langues européennes rendent par un verbe de type avoir. Ce fait a été et reste ignoré de beaucoup de grammairiens et de traducteurs qui, ayant seulement reconnu la nature nominale de ces formes, et voulant aligner dans leurs traductions leur emploi prédicatif sur les autres noms (c.-à-d.: en faisant apparaître la copule), en sont réduits à utiliser de laborieuses périphrases comme "maître de", "dueño de". Ainsi Garibay traduit:

(436)(G.135) ...in nimexìcatl, camo ni-tlâl-ê, camo ni-míl-ê,
... in châlcatl ca míl-ê, ca tlâl-ê

par: "...Yo el mexicano no poseedor de tierras, no poseedor de se-

menteras... el chalca, que sí dueño de sementeras, dueño de tierras⁽¹⁰²⁾.

Cette myopie sur la nature réelle de la formation remonte à Carochi (p.458 sq.) qui en donne de nombreux exemples, mais ne les intègre pas dans des phrases complètes, et elle semble durer à travers les générations de grammairiens et d'enseignants jusqu'à nos jours où un journaliste nord-américain (McDowell 1980), ayant reçu quelques notions de langue nahuatl à l'Université de Mexico, propose comme un sujet d'étonnement à ses compatriotes le fait que, dans une société réputée pour son machismo, le mot signifiant "épouse" signifie littéralement "one who is owner of a man" (coquich-huâ). C'est là reprendre à l'envers l'aberration qui voudrait qu'une société dont la langue manque de verbe avoir (comme le russe) ait une conception peu claire de la possession et par suite une plus grande propension à l'organisation collectiviste.

Ce que nous pourrions appeler faute de mieux la "relation avoir" est en effet un révélateur aigu de l'incapacité de beaucoup de linguistes à envisager l'idée que les langues puissent manipuler des relations abstraites. Pour rendre compte de la polyvalence des emplois de avoir (p.ex. avoir un livre, avoir un frère, avoir froid, avoir mangé, avoir à travailler, etc.), la tentation est forte de partir de la relation la plus claire extralinguistiquement (possession d'objets, telle qu'elle peut être reconnue et codifiée dans les sociétés occidentales), et de considérer les autres emplois (en particulier, avoir comme auxiliaire aspectuel ou modal) comme dérivés du premier par affaiblissement du sens. Il est vrai que cette conception a le plus souvent des justifications diachroniques.

Elle peut d'ailleurs être fructueuse, si elle conduit à noter en quoi le fait de poser une relation entre deux entités peut avoir dans certains cas (et il faut voir lesquels) des analogies avec celui de poser la relation entre un agent et un procès. Mais il faut prendre garde à des notions comme "possesseur de l'action" (dueño del proceso, dans Bruce (1968) à propos du lacandon) qui risquent d'inciter à croire naïvement que la langue (ou ses locuteurs) considèrent que l'on "possède" une action comme on possède un objet.

(102) Rémi Siméon est plus avisé (Ch.196, même passage): "Je suis Mexicain, je n'ai ni terre ni champs... les Chalcas qui ont des champs, qui ont des terres..."

S'il faut absolument poser le problème en ces termes, nous préférons d'ailleurs inverser la proposition, et dire que la possession d'un objet n'est qu'un cas particulier d'une "relation à quelque chose", ce "quelque chose" pouvant être aussi un procès. Mais la vérité, et que ce qu'il y a de commun, c'est une relation abstraite, dont les interprétations vont dépendre de la nature des termes mis en relation. Quant à caractériser cette relation, nous pensons qu'elle est la converse de la relation possessive, c.-à-d.:

$$y \ni x$$

où y est le localisateur abstrait représentant une entité (le plus souvent humaine), et où x est le localisé abstrait, qui peut être en particulier: -a)(pour le avoir de possession d'objet, -huâ/-ê en nahuatl) lui-même une entité, et -b)(pour le avoir auxiliaire, parfait-acriste et futur en nahuatl) un schéma de procès - qui ne joue ce rôle que si certaines conditions sont remplies dans le domaine aspectuel et modal -. On pourra ajouter que la tournure $y \ni x$ est secondaire par rapport à $x \in y$, et que dans le domaine des constructions possessives qui nous concerne ici, elle ne peut apparaître que si y est défini et x indéfini (contraintes sur le terme d'origine). Ainsi (la maison) est à moi et j'ai une maison sont parallèles à (in calli)(ca) no-cal et ni-cal-ê, à ceci près que le nahuatl ne peut exprimer la relation dative à moi que liée à une reprise lexicale de y ⁽¹⁰³⁾.

Ainsi se trouve remise en place la notion de "possession", et justifiée sa polyvalence, en même temps qu'on comprend mieux le remarquable parallélisme entre certains emplois d'avoir en français et du suffixe participial en nahuatl. Les effets de sens possessif strict (c.-à-d. au sens extra-linguistique de la notion de possession ne sont que la conséquence de propriétés d'"entité individualisable et non locative" de x , et des conceptions que peut avoir chaque culture du type de relations sociales susceptibles d'exister entre un individu et un objet ou un autre individu qui lui sont associés.

(103) Schématiquement: $(x \in (x \in y))$ (glose: " x est un x qui est à y "), où le premier \in est d'appartenance (au sens ensembliste) et le second de localisation (datif); cf. aussi 5.1.2.3.2.3. note (21).

Remarque. Bien que la traduction par "avoir" (ou d'ailleurs par "être possesseur de") puisse toujours être rétablie, on peut noter deux types d'effets sémantiques qui entraînent parfois des traductions spécifiques.

-a) Dans certains contextes, les formes en -huâ et -ê prennent une valeur intensive ou augmentative ("qui a un grand...", "qui a beaucoup de..."). Ainsi, dire d'un oiseau (XI,28) qu'il est tlatôl-ê, litt. "il a la parole", c'est dire qu'il peut imiter la parole humaine; mais dire la même chose d'une personne (VI,226) n'est évidemment pas une information, sauf à comprendre "il est bavard". De même, appliqué à un homme ou à un animal, ît-ê signifie non "il a un ventre", "mais "il a un gros ventre", "il a du ventre":

(437)(XI,15) Tlâqu-ê, tlâc-tomâhuac, ît-ê "(Le cerf) a un grand torse (tlâctli), il a le torse épais ("il est épais du torse"), un grand ventre"

-b) Certaines formes ont un emploi spécialisé qui peut aller jusqu'à devenir le nom d'une classe (en particulier: noms de métier, de peuple, ou d'espèce animale): mîl-ê "qui a des champs" désigne en fait le paysan; mich-huâ-qu-ê "qui ont des poissons", ou "gens aux poissons", est le nom d'un peuple vivant dans la région lacustre appelée Mich-huâ-cân (aujourd'hui Michoacán); oztô-huâ "celui des grottes" est le nom d'un petit renard; et pour désigner les bovidés introduits par les Espagnols, les Mexicains ont formé cuâ-cuah-ê "cornu", litt. "qui a du bois (cuahuitl) à la tête (cuâitl)".

Dans les dialectes modernes, où s'est répandu l'usage du verbe piya (originellement: "garder, détenir, avoir sur soi de manière occasionnelle") sur le modèle de l'espagnol tener, les noms possessifs se sont maintenus dans ces domaines où ils sont plus ou moins figés et correspondent généralement à une seule unité lexicale de l'espagnol. Ainsi à Milpa Alta on dit d'une personne quipiya (ce) calli ou quipiya (ce) ical "il a une ("sa") maison", et non *cale; mais on pourra dire tlatqui-hua "il est riche" ("il a des biens", tlatquitl), cihua-hua "il est marié", et les "habitants" d'un village se diront chan-eh-que-z (cl. chân-è-qu-ê: Milpa Alta a développé un pluriel en -que-z pour les noms participiaux, le /-s/ final étant évidemment un emprunt à l'espagnol), litt. "ceux qui (y) ont leur demeure (chântli)".

5.2.3.5.1.2. Morphologie.

Les suffixes /-wa'/ et /-e'/ sont en gros en distribution complémentaire, avec quelques cas de chevauchement. Ont /-e'/:

- les radicaux terminés par consonne et référant à un inanimé:

(438) tzon-ê "qui a des (longs) cheveux"⁽¹⁰⁴⁾; cal-ê "qui a une maison"; mil-ê "qui a des champs, paysan"; nacac-ê "qui a des (grandes) oreilles"; ix-ê "qui a des yeux", etc.

- les radicaux terminés par /-a/ ou /-e/ "faibles"(5.2.1.3.3):

(439) itaqu-ê "qui a des provisions (itacatl)"; icx-ê "qui a des pieds (icxitl)"; yagu-ê "qui a un (grand) nez (yacatl)"; it-ê "qui a un (gros) ventre (ititl)"; maxtl-ê "qui a un pagne (maxtlatl)"; tzontecom-ê "qui a un crâne (tzontecomatl)"; cuahu-ê "qui a du bois (cuahuitl)"; côm-ê "qui a des pots (cômitl)", etc.; pourtant, on dit tlatqui-huâ "riche, qui a des biens (tlatquitl)".⁽¹⁰⁵⁾

- les radicaux terminés par /-ŋi/(5.2.1.3.4.) ont -yê:

(440) cuây-ê "qui a une jupe"; mây-ê "qui a des mains"; (X,5, hapax) tôcây-ê "qui a un nom"; cependant on dit âxcâ-huâ "qui a des biens" (âxcâitl; v. la discussion loc. cit.)

Ont /-wa'/:

- les radicaux terminés par une voyelle "stable":

(441) oztô-huâ "celui aux grottes", nom d'un renard; cihuâ-huâ "marié"; â-huâ tepê-huâ "habitant d'une ville (âtl, tepê-tl, âltepêtl), etc.

- en particulier, les participiaux après la variante /-kâ/ du suffixe participial:

(442) mic-câ-huâ "qui est en deuil" ("qui a un mort, mic-qui"); cuâ-cuahu-ê-câ-huâ "qui a des bovidés", etc.

- la plupart des radicaux désignant des êtres animés:

(104) Nous traduisons par une relative pour mettre en évidence le nom radical.

(105) On rencontre (X,99)<camae>, qui représente peut-être camayê et en tout état de cause pose un problème que nous ne savons pas résoudre (sur cama-tl "bouche", on attend *cam-ê ou à la rigueur *cama-huâ).

- (443) totól-huâ "qui a des dindes"; mich-huâ "qui a des poissons"; oquich-huâ "qui a un mari, mariée"; pil-huâ "qui a des enfants", etc.

Cependant, on dit nân-ê, tat-ê "qui a un père, une mère", et aussi (VI,128) ichpôch-ê "qui a une fille". Un autre exemple montre une alternance /-wa'/ - /-e'/:

- (444)(X,19) Tat-ê, tà-huâ, cōl-ê, cì-huâ "Il a un père, il est pourvu d'un père (ou peut-être: "il a des parents"), il a un grand-père (cōlli), une grand-mère (citli)"

Inversement, certains radicaux inanimés consonantiques peuvent prendre /-wa'/, surtout s'il s'agit de termes "spécialisés" (cf. 5.2.3.5.1.1., Remarque -b):

- (445)(VI,114) in âmox-huâ-qu-ê "les lettrés" ("qui ont des livres")
 (446)(III,44) in tlâl-huâ-qu-ê "les fossoyeurs" ("qui ont de la terre", comparer avec tlâl-ê, sens ordinaire (436))

Là encore des doublets peuvent exister et être employés à des fins de redondance:

- (447)(C.458) cax-ê, cax-huâ "il a des assiettes, il possède des assiettes"
 (448)(X,29) âmox-ê, âmox-huâ "il a des livres, il est lettré"

Cette répartition recouvre en grande partie celle des formes possédées avec ou sans apparition du suffixe possessif. En gros, on peut dire que /-wa'/ apparaît là où peut se manifester le suffixe possessif, soit au singulier (/w/), soit au moins au pluriel (/wân/) - v. les détails en 5.2.1.3.2 -, et que /-e'/ apparaît là où le suffixe possessif n'a jamais de manifestation superficielle. Les seules exceptions concernent quelques noms de relations de parenté en /-e'/(et qui peuvent d'ailleurs s'expliquer par une construction sur le seul singulier en tant qu'il s'oppose au pluriel), et quelques noms "spécialisés" qui manifestent peut-être un état ancien. En effet, la tendance à l'alignement morphologique sur les formes possédées, comme les quelques contre-exemples, témoignent d'une mise en ordre peut-être récente et incomplète, dans la mesure où comme nous l'avons déjà vu les critères mis en oeuvre (animé ou inanimé, finale vocalique ou consonantique, relation externe ou constitutive...) sont totalement hétérogènes.

Quoi qu'il en soit, cette répartition permet de poser d'un côté $|-wā-ʔ|$ ($>/-wa'/$) et de l'autre $|-ʔ|$ ($>/-e'/$ après consonne), où $|-wā|$ est le suffixe possessif explicitement réalisé, et où $|-ʔ|$ fait problème. Nous ne savons pas quel sens ni quel statut donner à ce morphème, si morphème il y a. Il pourrait être tentant de le rapprocher du $/-'/$ du pluriel, et dire qu'il sert à construire une classe de termes sur laquelle porte la relation possessive. Mais il y a deux difficultés: -a) On ne voit pas pourquoi cette classe ne serait construite que dans le cas des noms possessifs, et non à la forme possédée des noms; -b) Nous avons vu (5.2.1.3.4.) que le $/-'/$ final du pluriel remonte à $|-t|$: ce fait invérifiable directement à cause de la position toujours finale du suffixe de pluriel⁽¹⁰⁶⁾ est cependant prouvé par la grammaire comparée et encore attesté en pipil (Arauz 1960), ce qui laisse supposer que le passage $[-t] > [-']$ en finale n'est pas très ancien. Or on a bien mīl-è-qu-è "agriculteurs", et non *mīl-et-qu-è (comparer avec huèhue-t-qu-è, 5.2.3.4.3.4). Il est évidemment loisible de supposer que pour quelque mystérieuse raison l'évolution $[-t] > [-']$ du pluriel n'a pas les mêmes conséquences morphologiques que celle de $[kat]$ à $[ka']$ ou de $[wəwet]$ à $[wəwe']$, mais il est probable que ce $/-'/$ a en réalité une autre origine.

Il pourrait en particulier s'agir, comme dans d'autres langues uto-aztèques (en particulier le tarahumara, v. Lionnet (1966)), d'un abrègement lié au suffixe participial, et qu'on retrouve dans le parfait des radicaux en $/-va/$ ou $/ca/$ et, sous une autre forme, dans l'apocope. Si tel est le cas, il faudrait supposer que cette occlusion glottale, qui a son origine dans la forme en $/-wa'/$ (qui vient de $|-wā + \text{abrègement}|$) et aussi en $/yo'/$ (de $|-yō| + \text{abrègement}$), cf. ci-dessous 5.2.3.5.2), a été étendue de manière purement analogique sous sa forme postconsonantique $/-e'/$, pour rétablir le parallélisme $/-w(ā)/-/-wa'/$, $/-yō/-/-yo'/$, $/-ē/-/-e'/$, entre la forme possédée et le nom possessif. Ce n'est, encore une fois, que l'une des hypothèses possibles.

(106) Sauf au vocatif, où l'on a bien mexicā-é "mexicains!" et non *mexicaté. Mais on sait que le vocatif s'adjoind à une réalisation superficielle: en particulier, s'il fait bien disparaître un $/-i/$ d'appui (oquichtl-é "homme!"), il ne fait pas réapparaître un $|-w|$ sous-jacent (Pl.1: no-quetzal-é "ô ma plume", et non *no-quetzal-hu-é)

Remarque. Renversant la position de ses prédécesseurs qui tiennent à traduire ces formes par des noms, Andrews (1975, p.215 sq.) pose d'anciens verbes *tla - e et *tla - hua qui signifieraient "avoir, posséder" (et pose de même un verbe *tla - yoa pour expliquer les formes en -yô). Autrement dit, il reconnaît bien la nature de la relation, mais ne semble pas imaginer qu'elle puisse avoir une expression autre que verbale. Mais son hypothèse se heurte à trop de difficultés: pourquoi ces verbes n'apparaîtraient-ils que dans ce contexte sans laisser de leurs de traces? pourquoi se répartissent-ils ainsi sur les radicaux nominaux? pourquoi seraient-ils toujours au parfait? et la structure phonologique du premier au moins est étonnante. Face à la quasi-régularité des correspondances avec les formes possédées, l'hypothèse d'Andrews ne peut être retenue, ne serait-ce que, comme nous l'avons montré, la relation "avoir" qu'il décèle (et qui est plus étendue qu'il ne le croit) est exprimée, non par /-wa'/ et /-e'/, mais bien par le suffixe participial.

5.2.3.5.2. Noms possessifs en /-yo'/.

Ceux-là sont clairement reliés aux formes possédées en /-yô/. L'effet de sens produit est celui d'une possession intériorisée, constitutive. On notera que les traductions françaises sont rarement des noms, mais plus souvent des adjectifs, ou des périphrases ("plein de..."). Comme pour les formes possédées, le /y/ s'assimile obligatoirement à un /l/ précédent, et facultativement à /s/, /š/, /c/, /č/:

- (449) ahuà-yô "plein de piquants"⁽¹⁰⁷⁾; āzca-yô "grouillant de fourmis"; citlāl-lô "étoilé"; zoqui-yô "boueux"; ocuil-lô "plein de vers"; ōl-lô "caoutchouteux"; te-yô "pierreux"; tlaca-yô "peuplé"; tlāl-lô "terreux, plein de terre"; ā-yô "gorgé d'eau", etc.

Certains emplois méritent un commentaire, l'opposition entre les formes en /-yo'/ et /-wa'/-/e'/ n'étant pas toujours simple à discerner.

- (450) (XII, 39) Cò-coyōl-lò-quê, coyōl-è-quê "(Les chevaux des Espagnols) ont chacun des grelots, ils portent des grelots": sans doute le doublet exprime-t-il que les grelots semblent à la fois portés par les chevaux et faire partie de leur corps

(107). Nous ne rappelons pas le sens du radical s'il est évident

- (451) (X,41) icnô-yô, icnô-huâ "(Le bon riche) a de la compassion, et il fait l'aumône", litt. "Il est plein de commiseration (icnô-yôtl, de icnôtl "pauvre, qui est à plaindre"), il a des pauvres"
- (452) (VI,249) Cuix tōp-yô, cuix petlacal-lô "A-t-il un coffre, une malle d'osier?"; il s'agit de ce qui est conservé dans le coffre, cf. (159b).
- (453) (VI,40) in an-tepê-yò-quê, in am-oztô-yò-quê "vous qui êtes pleins de montagnes et de grottes"; dans cette invocation aux dieux de la montagne, ces derniers sont identifiés à la nature elle-même: les montagnes et les grottes ne sont pas des lieux où ils se trouvent, mais elles font partie d'eux-mêmes (mais v. oztô-huâ (441))
- (454) (X,175-176) Tlâtò-cā-huā-quê, pil-lò-quê... tēuc-yò-quê, pil-lò-quê, tlâtò-cā-yò-quê "Ils ont des rois et des nobles... ils ont des seigneurs, des nobles, une royauté"; les rois et les nobles peuvent être considérés comme associés à leurs sujets, ou comme des institutions qui sont une partie constitutive de la société.

Un problème spécifique est posé par le mot signifiant "coeur". Il existe un nom possessif yôl-lô signifiant "qui a un coeur":

- (455) (I,44) ix-ê, yôl-lô "Il a des yeux, il a un coeur"
- (456) (V,192) Zan tlâtlahuelilôc: amo tlâca-yôl-lô "C'est un fou furieux, son coeur n'est pas humain"

ce qui suppose un radical yôl- visiblement lié au verbe yôli "vivre" et effectivement attesté en composition:

- (457) yôl-lâlia v.t. "consoler" (litt. "asseoir le coeur"); yôl-miqui v.i. "s'évarouir" ("mourir par le coeur", ou peut-être "manquer de vie" (cf. (418) et note 101); yôl-cēhuia v.t. "apaiser" ("refroidir ou reposer le coeur")...

Mais *yol-li n'est pas attesté⁽¹⁰⁸⁾; en revanche on trouve une forme presque toujours possédée et écrite <-iollo>, ce qui semble noter -yôl-lo, et de fait Carochi l'écrit généralement sans saltillo. On a de même:

- (458) (VI,172) Ti-cal-yôl-lô-tl ti-yez "Tu seras le coeur de la maison"

mais la plupart des cas où la structure phonologique de ce mot est vérifiable montrent qu'il s'agit de yôl-lô-tli. Ainsi:

- (459) (X,130) <Joiollotli> "le coeur" (= yôyôllôtli ou yoyôllô-tli)

(108) Sur yôli "animal", v. 5.2.4.6.

(460)(XI,24) ep-yöllò-tli "perle" ("coeur de l'huître, ep-tli")

(461)(XI,29) i-yöllò-co atl "au coeur (locatif) de l'étendue d'eau"

L'expression i-yöllò-co litt. "dans son coeur" est courante pour signifier "d'âge mûr, d'âge moyen":

(462)(X,11) in i-yöllò-co oquichtli "l'homme d'âge mûr"

Remarque. De même qu'on peut trouver des formes possédées en -yò-uh, de même il existe des noms possessifs en -yò-huà, essentiellement s'il s'agit de métaphores désignant des animés (cf.5.1.2.4.2., Remarque -1/):

(463)(VI,152) Ahuà-yò-què, huítz-yò-huà-què "Ils ont des piquants, ils ont des épines", c. à d. "ils ont des descendants" - envisagés à la fois comme constitutifs et comme séparés -.

On a pourtant (VI,245) à-huítz-yò à-ahuà-yò "il n'a ni épine ni piquants", la forme possédée correspondante pouvant être avec ou sans -yò ((X,138) in-huítz; (X,145-146) in-huítz-yò, im-àhua-yò)

5.2.3.5.3. Noms possessifs et catégories nominales et verbales.

Comme les participiaux en général, les noms possessifs ont:

-a) un pluriel en -qu-è:

(464)(VI,84) Nemaqu-è-què, axcà-huà-qu-è "Ils ont des présents, ils ont des biens"

-b) un vocatif construit sur la forme absolue telle qu'elle se présente en surface (c.-à-d.: sans manifestation du suffixe participial):

(465)(VI,1) Tloqu-è-é nàhuaqu-è-é "O toi qui est près de toutes choses" (tloc, nàhuac cf. 6.2.2.2.6 et 6.2.2.3.3) (Tloquè nàhuaquè est l'une des appellations de Tezcatlipoca).

-c) les autres catégories nominales construites sur la variante -cà- du suffixe participial:

- forme possédée:

(466)(XII,40) in i-tlahuic-è-cà-huàn "ses porteurs d'armes" (tlahuiztli "armes, insignes militaires")

- /-yò/:

(467)(XII,11) quetzal-apan-è-cà-yò-tl "parure (apan-tli "couronne, parure de la tête") de plumes"

- suffixes appréciatifs:

(468)(VI,149) pil-huà-cà-tzi-tzin-tin "parents (hon.)"

- dérivation et composition:

(469)(IV,94) in mā nel tequi-huà-cā-ti "bien qu'il se comporte (-ti) comme un personnage important (litt. "qui a des charges, tequiti")"

(470)(VIII,77) tequi-huà-cā-tōcāitl "titre ("nom") de personnage émérite"

Mais les noms possessifs ont une caractéristique très particulière, et qui les distingue de tous les autres noms: ils peuvent prendre sans suffixe participial les constructions auxiliaires en -ti- (7.2.3.1.2):

(471)(XII,11) teōcuitla-coyōl-lò-t-oc "elle est couverte (-t-oc) de grelots d'or"

Ceci pourrait constituer la seule justification solide de l'hypothèse verbale d'Andrews (5.2.3.5.1., Remarque). On remarquera cependant (pour anticiper) que les auxiliaires sont construits sur le radical du parfait, c'est à dire précisément la forme verbale qui est le plus apte à la désaspectualisation nominale. On pourrait d'ailleurs considérer que ces auxiliaires sont construits en fait sur les noms déverbaux de ces verbes; mais cette hypothèse séduisante se heurte à l'absence de contraintes sur la forme du complément d'objet, qui peut être défini (7.1.3.2.1).

5.2.3.6. Divers.

Quelques mots, dont les caractéristiques morphologiques (essentiellement, pluriel en -qu-ē et dérivation en -cā-) attestent leur appartenance à la classe des participiaux, se trouvent isolés au sein de cette classe, ne faisant pas partie d'une sous-classe morphologiquement et sémantiquement caractérisable comme celles que nous venons de voir. Une partie d'entre eux correspondent à ce que dans les grammaires françaises on appelle les "indéfinis", fourre-tout dans lequel on regroupe les pronoms et adjectifs marquant essentiellement des opérations d'identification, d'anaphore, de comparaison et de quantification. Nous ne pouvons faire mieux que les examiner un par un.

5.2.3.6.1. /iw(ki)/.

5.2.3.6.1.1. /iwi/.

Il est possible que le mot ihui(qui) soit le parfait d'un ancien verbe ihui signifiant "être tel", "être le même" ou "être unique". De fait, la forme ihui est parfois attestée, le plus souvent en fin de phrase ou de syntagme:

(472)(C.511) In mexicâ cĕcemilhuitica in tiyāmiquí, auh in tetzçocâ zan ye nō ihui "Les Mexicains tiennent un marché (tiyāmiquí, v.i.) tous les jours, et les Tetzccas (font) de meme" (litt. "c'est seulement -zan- déjà -ye- aussi -nō- pareil")

(473)(IX.7) Mōztia ihui, mōztia ihui "C'est tous les jours la même chose" (litt. "le lendemain pareil, le lendemain pareil")

On trouve cette forme ihui avec une complétive sujet (8.2.4.2.1) dans le sens de "beaucoup, très fort" (l'identification d'un terme par rapport à lui-même étant l'un des procédés les plus typiques de l'expression du "haut degré", v. Culioli (1974)):

(474)(C.525) huel ihui tzätzätzi "Il hurle rudement fort"

(475)(IX.64) Amo zan tlayēyecōlli, huel ihui in yāōtīhua "Ce n'est pas un simple simulacre, c'est avec vigueur que se font les hostilités" (impers. de yāōti v.i. "être ennemi")

Ce verbe (si toutefois notre interprétation est exacte) peut avoir un optatif:

(476)(C.525) Mā ihui "Ainsi soit-il", "Puisse-t-il en être ainsi"

mais il n'est attesté ni au futur, ni à aucune des formes du passé.

Remarques. -A/ Il y a certains indices indirects confortant l'hypothèse verbale: -a) l'adverbe ihuiyān "tranquillement, paisiblement, tout doucement" est peut-être le locatif en -yān correspondant (6.2.2.6.2), litt. "comme ça" (c.-à-d.: "comme il faut").

-b) Un emploi quasi-certain avec auxiliaire est dans:

(477)(IV.131) In tlatĕcpantīn, tlatĕnĕhualtīn moch iuh-ti-cat-ē "les groupes, les listes d'appel sont toutes faites de la même manière"

-c) On trouve parfois (VI.68,69,70) un optatif:

(478) <ma (on)iuhtia> "il faut le laisser tout seul"(il s'agit du pulque, ou des plantes hallucinogènes, qu'on invite les gens à ne pas consommer)

Cette forme représente certainement mā (on-)iuh-ti-ya, verbe inchoatif en -ti-ya (7.1.1.6) supposant un nom d'objet dérivé non attesté *iuh-ti "abandonné, laissé seul" (109).

-B/ La plupart des occurrences de ihui (<ivi>) sont douteuses, et pourraient être interprétées comme iuh in. Ainsi:

(479)(VI,145) <no ivi in tehoantin> (nō ihui ou nō iuh in tè-huāntin) "Et nous de même"

(480)(XII,92) <necoc ivi necocolo> (necoc ihui ou necoc iuh in necocōlo) "il y eut autant de mal des deux côtés"

et de même (473) pourrait être mōztla iuh in. Pourtant Carochi (p. 525) atteste ihui in et ihui on, ce qui, en excluant l'interprétation iuh pour la seconde forme, garantit la possibilité d'une interprétation ihui pour la première (et pour les occurrences que nous avons relevées).

5.2.3.6.1.2. /iw(ki)/ nominal.

Quoi qu'il en soit, l'écrasante majorité des occurrences présente iuh ou iuh-qui. Comme prédicat, ce mot signifie "être comme ça", dans le sens "semblable", mais aussi parfois "comme ça doit être, comme il faut" ou encore "rien d'autre que ça, unique" (110). Il a alors les caractéristiques syntaxiques des noms:

- emploi comme prédicat, avec possibilité d'application à des animés (le sujet est toujours ihqui dans ce cas):

(481)(C.497) Ca mochtin iuhquē "Ils sont tous pareils"

(482)(C.500) Ca yēppa t-iuh-qui "Il y a longtemps que (yēppa) tu es comme ça"

(483)(VI,118) Ca ye am-iuh-quē in "C'est comme ça que vous êtes"

(484)(C.525) ō, iuh-qui on, nocniuhztzé! "Oh, c'est comme ça, mon ami?"

(485)(ibid.) Auh in ye iuh-qui, niman ic ōyāquē "Et (les choses) étant ainsi, alors ils s'en allèrent"

(486)(XII,22) Quinōnōtzacō in Motēuczōma in ic iuh-quē, in ic chichhuaquē "(Les messagers) allèrent rapporter à Moctezuma comment (les Espagnols) étaient (litt. "comme ils étaient tels"), comme ils étaient puissants"

(109) On ne peut pas l'interpréter comme une forme à auxiliaire yāuh, car l'optatif serait en -ti-uh, cf. 7.2.3.1.2.3.

(110) Sur nēm-iuh-qui, cf. 9.1.2.5.2.

avec la possibilité de redoublement pour exprimer une comparaison à deux termes explicites:

(487)(X,175) Iuhquê in oquichtin, iuhquê in cihuâ "Les hommes et les femmes sont semblables"

(488)(VI,33) Tlâcamo zan t-iuhqui in t-iuhqui "Il faudrait que (tlâcamo) tu ne sois pas simplement tel que tu es"

- emploi associé à un verbe, avec représentation pronominale dans ce verbe. Dans une première analyse, on serait tenté de parler d'emploi actantiel, d'autant que les traductions dans une langue comme le français se feront par de telles tournures ("une chose semblable"). En réalité, toujours antéposé au verbe et suivant les particules de phrase, ih(qui) se trouve en position focale, donc là encore prédicative, bien que généralement non suivi de in. Cette position est caractéristique des interrogatifs-indéfinis (5.2.6) et aussi des mots marquant l'identification, avec lesquels ih(qui) partage plusieurs caractéristiques syntaxiques et sémantiques (v. 5.2.5. et ci-dessous 5.2.3.6.1.3.-b):

(489)(C.525) Acân iuhqui êniquittac "Nulle part je n'ai vu pareille chose"

(490)(C.504) Niman aocmo cêppa iuh nicchihuaz "Je ne referai plus une seule fois une telle chose"

(491)(Pl.24) Mâcamo iuh niquitoâni "Je n'aurais pas dû dire une chose pareille"

(492)(VI,233) À-iuhqui ticchihuâ "Nous ne faisons rien de bon" ("nous faisons des choses qui ne sont pas comme elles devraient être")

5.2.3.6.1.3. /iw(ki)/ adverbial.

A partir de cette valeur fondamentale, les emplois les plus fréquemment attestés de ih(qui) développent deux caractéristiques principales:

-a) Tendance à l'adverbialisation: ih(qui) se comporte le plus souvent comme un prédicat de complétive, c'est-à-dire qu'il est prédiqué d'un schéma de phrase. Nous verrons (6.1.2.2.3) que le fait de n'être prédiqué que d'un schéma de phrase est l'une des caractéristiques des formes locatives-adverbiales. Le sens de ih(qui) est alors "c'est comme si...", "on dirait que...":

(493)(C.513) Iuhqui in patlanî in titlantin "C'est comme si les messagers volaient"

(494)(XII,1) Iuhqui in ilhuicatl qui-zō-t-īcac "C'est comme si (la comète) était dressée (-t-īcac, aux.) en piquant (zō) le ciel"

(495)(C.525) Mach iuhqui in ti-tlaōcox-ti-cā "On dirait bien que tu es triste (tlaōcoya v.i.)"

La valeur peut être exclamative (v. plus haut): "Comme...!"

(496)(C.512) Iz cā èxotl iuhqui in pàpāqui! "Les haricots ver^s que voila (iz cā), comme ils sont florissants (litt. "heureux")!"

La présence d'un terme de comparaison explicite exige ce déplacement dans le schéma: le terme duquel on prédique la comparaison était le sujet dans les exemples (481) à (492). C'est encore ce qu'on a dans les deux exemples suivants où il n'y a pas vraiment un terme de comparaison, mais plutôt une relation consécutive:

(497)(VI,76) Cuix t-iuhqui petlapan, icpalpan ti-mo-nequi? "Es-tu tel que tu doives (litt. "tu te veux") (être mis sur) la natte et le siège (c.-à-d.: le trône)?"

(498)(ibid.) Cuix t-iuhqui mo-màcèhual yez? "Es tu tel que (ceci) doive être ta récompense?"

Mais la véritable comparaison se fait par complétivisation du schéma de phrase: non pas "tu es comme X", mais "c'est comme si tu étais X":

(499)(C.525) Iuhqui in an-chichi-mê am-mo-cuepâ "C'est comme si vous deveniez des chiens" ou "vous devenez comme des chiens"

(500)(Pl.23) MA iuhqui ti-māquīzcōhuātl, ti-chiquimolin ti-mo-chiuh-ti-nen "Ne te conduis pas (litt. "ne te fais pas, mo-chihua vetatif, sans cesse, -ti-nemi) comme le serpent-bracelet (serpent légendaire qui aurait deux têtes), comme le pivert" (c.-à-d.: ne t'adonne pas à la médiance).

Si dans le terme à comparer apparaît un verbe autre qu'attributif, la relation de comparaison est généralement explicitée par ic "la façon dont...": (6.2.2.9):

(501)(Pl.5) Àmo iuhqui in ti-nōntli ic ti-nemiz "Tu ne vivras pas comme un muet", litt. "elle ne sera pas (àmo) comme si (iuhqui in) tu étais muet (ti-nōntli), la façon dont (ic) tu vivras"

(502)(Pl.11) Àmo iuhqui in ti-xolopìtli, àmo nō iuhqui in ti-mo-pōhua-ni in ic titlātōz "Tu ne parleras pas comme (si tu étais) un insense, ni comme (si tu étais) présomptueux"

L'évolution vers le statut de locatif-modal que l'on peut avoir dans la comparaison va jusqu'au bout avec l'emploi de iuh avec câ "être", qui implique normalement la présence d'un locatif. Si à cause du futur on peut hésiter sur le statut de iuh dans :

(503)(VII,7) Iuh yez in "Il en sera ainsi"

en revanche le présent garantit son statut locatif dans :

(504)(C.505) Iuh câ in noyôllô "J'en ai bien l'impression",
litt. "mon coeur est ainsi"

(505)(VI,213) Iuh câ in-nètôl "Tel est leur voeu"

Ce caractère de locatif modal est accentué par sa mise en relation explicite avec l'interrogatif quên "comment" :

(506)(VI,76) Quên câ in amcyôllô? "Quel est votre sentiment?",
litt. "comment est votre coeur?" (cf.(504))

(507)(C.518) In quên in miqui in icnôtzin, zan nô iuh miqui in tlatoâni! "Comme meurt le malheureux, de la même manière meurt le roi!"

On ne trouve que iuh (et jamais iuhqui) dans ce genre d'emploi.

Dans un dernier stade de l'évolution, on peut se demander si iuh n'est pas devenu simplement une particule (C.-à-d. un élément qui modifie un prédicat mais qui ne peut pas lui-même fonctionner comme prédicat, 2.2.2.4) : il est douteux en particulier qu'on puisse insérer in entre iuh et le mot suivant dans :

(508)(IF,237) Ōc cêppa iuh tlamaniz in iuh t'rance "Les choses reviendront en l'état où elles étaient", lit. "encore une fois tout (t'a-) sera repandu (mâni) comme ça l'était"

(509)(VI,243) Âmo iuh nemiznequi in iuh nenca itâtzin "Il ne veut pas vivre comme son père a vécu"

et plus encore dans iuh à sens temporel, qui a deux emplois : le premier après in au début d'une subordonnée pour signifier "comme, au moment où" :

(510)(C.503) In iuh ōconitô in, niman ic ōc cêppa ōcochtlame-lâuh "Ayant dit cela, il se remit à dormir", litt. "...il poursuivit tout droit (melâhua v.t.) dans son sommeil"

iuh étant d'ailleurs susceptible de dissocier l'augment du verbe :

(511)(C.518) In ō iuh quicac in, ilhuiz ōtlahuclcuic "Ayant entendu cela, il se mit dans une rage folle", lit. "il prit (cui) colère (tlahuelli) excessivement (ilhuig)".

Le second de ces emplois temporels est la marque d'une approximation de moment ou de durée:

(512)(C.501)... oc iuh caxtōl-ilhuitl àciz in Ìnezcalìlitzin Totèucyo "...quelque quinze jours avant qu'arrive (litt. "encore comme quinze jours arrivera") la résurrection de Notre Seigneur"

(513)(C.500) In Ìcuàc in quin iuh om-m-i in Caxtillàn tlailli, ca yamànqui, tzopelìc "Quand on vient juste de boire (lit. "quand juste ainsi se boit") le vin d'Espagne, il est doux, sucré"

Là encore, iuhqui est impossible.

-b) Tendance à marquer l'identification.

La relation entre quèn "comment (est-ce)?" et iuh "(c'est) comme ça", dont nous venons de voir des exemples, a de nombreux parallèles avec celle que nous examinerons plus loin entre àc "qui (est-ce)?" et yèhuàtl "(c'est) lui" (5.2.5 et 6). En isolant une seule manière d'être d'une entité ou d'un procès parmi d'autres manières possibles, iuh adverbial construit une classe de "manières" à un seul terme avec lequel on identifie ce qui en est le sujet. Si l'on regarde les exemples (499) à (502), le parallèle avec les schémas d'identification comprenant yèhuàtl (5.2.5.) est encore plus frappant: on retrouve ce phénomène curieux d'un prédicat monoactanciel reliant deux syntagmes qui semblent l'un et l'autre en être le sujet (tinōntli et ic tinemiz dans (501), tixolopìtli et in ic titlà-tōz dans (502)). Cette tournure, qui s'explique par une thématization à deux temps, sera analysée plus loin (5.2.5.2).

5.2.3.6.1.4. Dérivation.

Iuh(qui) a comme nous l'avons vu un pluriel iuh-qu-è. En revanche, il n'a ni vocatif ni possédé attestés: l'absence d'expression de ces catégories est caractéristique des formes grammaticales. Mais on trouve, avec la variante -cā- du suffixe participial, les suffixes appréciatifs (au moins /-cin/):

(514)(VI,213) T-iuh-cā-tzin-tli "tu es tel (hon.)"

l'"abstrait" en /-yō-λ/:

(515)(VI,187) λ-iuh-cā-yōtl nicchihuilla in Altepētli "Je commets de mauvaises actions (cf.(492)) contre la cité"

le verbe dérivé en -ti:

(516)(X,1) in im-iuh-cā-ti-liz in in-ye-liz "leurs manières d'être, leur nature" (-liz-tli, cf.

ainsi que le locatif en -cān (6.2.2.6.1).

5.2.3.6.2. /iyô'/.

Ce mot signifie "(être) seul, unique" (v. aussi -cēl qui a le même sens mais d'autres propriétés morphologiques, 5.2.7.7). Il n'est pas impossible qu'il s'agisse d'une composition de /-yo'/ (5.2.3.5.2) avec le prédicat d'identification /i'-/ (5.2.3.6.5).

(517)(CI,52) Cuix t-iyô? "Es-tu seul?"

(518)(IV,33) Āmo zan iyô-quē in tlātōquē, nō yēhuān in tiyaca-huān "Pas seulement les rois, mais aussi les guerriers"

(519)(C.502) Ca zan oc iyô in nimitzilhuia "Pour l'instant (oc), je ne te dis que cela (lll)"

(520)(XI,13) Zan iyô in quincualia intzontecon "Il ne mange que leur crane"

(521)(XI,59) In itlāc ca michin, zan iyô in itzontecon in iuh-qui ocēlōtl "Son torse est (celui d')un poisson, il n'y a que son crane qui soit (celui d')un jaguar"

La forme possédée a le sens de "bien propre, propriété"; (ll2)

(522)(X,94) Quināmaca in inacayo, in iyōcāuh, in iāxcā "Elle vend son corps, ses propriétés, ses biens"

(523)(IV,21) Oncā in iāxcā, in itlatqui, in iyōcā (ll3) "Il a des (litt. "existent ses...") biens, des possessions, des propriétés"

De par son sens, iyô est proche des numéraux (5.2.7.2), et c'est sans doute par analogie avec ces derniers qu'on trouve sans suffixe participial la forme dérivée iyô-pa "une seule fois", souvent dans l'expression quin iyōpa "à l'instant une seule fois", c.-à-d.: "c'est la première fois":

(ll1) On peut aussi avoir ixquich (5.2.7.6) dans le même sens.

(ll2) C'est du moins ainsi que nous interprétons cette forme. Si-méon croit y voir la forme possédée d'un nom *yocatl et donne comme exemple <noyocauh> "mon bien", forme plus que douteuse dont nous n'avons pas trouvé d'exemple; seules attestées sont <iyocauh> "son bien", citée ici, et <uel teyocauh> "patrimoine, bien propre de qqn.", qui peut représenter huēl tēiyocāuh.

(ll3) Nous ne voyons pas de raison très claire à l'opposition entre la présence de /-w/ dans (522) et son absence dans (523)(5.1.2.3.1)

- (524)(C.511) Zan iyò-pa in ònictlàpalòto "Je ne suis allé le saluer qu'une seule fois"
- (525)(C.511) Quin iyòpa valhua ònitlàhuàn, auh zà iyòpa vez "Pour la première fois hier je me suis enivre, et ce sera la seule et dernière fois"
- (526)(IX,15) In quin iyòpa yàzquê in tēlpòchtepitotōn avatle quimāmāltiā "Les jeunes gens qui s'apprêtent à y aller pour la première fois, on ne leur donne encore rien à porter".

5.2.3.6.3. /ami'/.

Ce mot, dont le sens originel doit être quelque chose comme "diable", n'apparaît qu'avec l'interrogatif quèn "comment", l'expression quèn amí pouvant généralement se traduire "comment, de quelle nature (est)...?":

- (527)(VI,109) Xitēchitta... quèn t-amì-quê "Regarde-nous... (regarde) comme nous sommes"
- (528)(VI,197) Quitoàya in quèn amí ítónal catca "Elle disait quel était son signe"
- (529)(C.520) Avac huel càcicàitōz in quèn amì-cà-tzin-tli in Totēucyo "Personne n'arrivera à dire exactement la nature (hon.) de Notre Seigneur"
- (530)(I,67) Tiacpac nēzticā in quèn amiquê inteōhuàn "On verra plus loin (litt. "dessous apparaît") comment étaient leurs dieux".

Quèn mach amí (sur mach, v.3.1.2.3.1) contient généralement une appréciation favorable "il est bien, il est chanceux":

- (531)(C.519) Quèn mach t-amí "Heureux homme que tu es!"
- (532)(VI,74) Quèn mach amí in ítōlo òmotlamāli "Heureux celui dont on parle (pour) avoir fait des prisonniers"

et àcàn quèn amí litt. "nulle part il n'y a à en (re)dire" signifie "il est parfait":

- (533)(XI,68) Niman àcàn quèn amí in inaçayo "son corps est en tout point irréprochable"

5.2.3.6.4. /owi' / et /iwiwi' /.

Il est possible que ces deux mots soient étymologiquement apparentés: en particulier, /owi' / pourrait remonter à un ancien */iwiwi' / dont le second serait une forme redoublée. Mais /iwiwi' / pose plusieurs problèmes sémantiques et morphologiques.

5.2.3.6.4.1. /owi'/.

Ce mot signifie "pénible, difficile, dangereux" ou "qui a du mal":

- (534)(C.491) Ca achi ohuï in tinèchtequiuhua "Ce dont tu me charges est plutôt difficile"
- (535)(XI,81) ...ànocè itlà ohuï ipan mochihuaz "ou que quelque chose de grave lui arrive"
- (536)(I,56) Ōquinèxtiquè in ohuï tlàtōlli "Ils ont découvert les discours dangereux"
- (537)(Pl.20) T-ohuï-què t-eti-què in ti-macèhualtin "Nous avons beaucoup de peines et de difficultés (litt. "nous sommes difficiles et lourds"), nous gens de basse condition"

La dérivation en -cā- est bien attestée:

- (538)(VI,83) Anca yè im-ohuï-cā-uh "Peut-être sont-ce là leurs difficultés"
- (539)(VI,159) Cencā tla-ohuï-cā-mati in tīcītl "La sage-femme considère cela comme très dangereux"

Pourtant, il existe un verbe ohuï-ti (ou ohui-ti??) "avoir des difficultés" et son dérivé (v.7.1.1.6) ohuï-ti-lia "causer des difficultés":

- (540)(VI,234) Huèyi in ic nèch-ohuï-ti-lia "Grandes sont les difficultés qu'il me cause" (litt. "...la façon dont il me donne des difficultés")

5.2.3.6.4.2. /iwiwi'/.

Ce mot est effectivement écrit par Carochi ihuïhuï (p.525-526), et donné avec le sens de "difficile", et la dérivation en -cā-:

- (541)(C.525) Ihuïhuï in tēchquixtīzquè in toyāōhuān "C'est à grand'peine que nos ennemis devront nous faire sortir"
- (542)(ibid.) Huel ihuïhuï-cā-yō-ti-ca in ōnicācic in tlātōcā-yōtl "C'est au prix des plus grandes difficultés (-ti-ca, instrumental, -cā-yō-tl "nom abstrait", 5.1.2.4) que j'ai atteint la royauté"

Mais Carochi cite aussi

- (543)(C.526) <Ayāc ihuïhuï inic chicāhuac> "Nadie se le iguala en fortaleza"

Or cette dernière forme doit être en réalité analysée i-huïhuï, avec un radical qui doit signifier "être semblable", et donc être glosée "Nul n'est son semblable en tant qu'il est fort". Cette interprétation est garantie par la possibilité d'autres préfixes possessifs:

(544)(IX,5) in māhuiztiquē, in ayāc in-huīhuī "les personnages importants, dont personne n'est l'egal"

(545)(VI,156) āmo tē-huīhuī in tlāticpac quīzaz "(L'enfant) risque de sortir sur terre mal forme (litt. "pas semblable aux autres")"

Ce radical n'a pas le suffixe participial: on ne trouve pas *i-huīhuīcauh ou *i-huīhuīca, et en dérivation, on a:

(546)(I,25) in ic tē-huīhuī-tī, in ic tē-patillō-tī, in ic tē-ixiptla "dans la mesure où il est semblable à un autre (litt. "lui fournit un semblable", -tia), où il est son remplaçant, où il est son représentant"

Mais il existe un v.t. écrit <nevivilia> et signifiant "ressembler à", qui ressemble aux verbes en -lia liés aux formes participiales (5.2.3.2):

(547)(XI,11) <amo qujnevivilia in puerco, in castillan vi:z>
"Il ne ressemble pas au porc qui vient d'Espagne"

Mais si ce verbe est construit sur huīhuī, on voit mal la raison du réfléchi indéfini ne-, on attendrait plutôt *quihuīhuīlia. Il semble en fait qu'il y ait eu un mélange entre huīhuī-tia "procurer un semblable à" (cf.(546)), dérivé de huīhuī, et nēnehui-lia, mot de sens voisin "rendre semblable", dérivé de nēneuh-qui (cf. (319)):

(548)(VII,11) ītech mo-nēnehuīlia in tlecuahuitl "Ça ressemble au tison" (litt. "ça se fait semblable au bâton à feu")

5.2.3.6.5. /i'/ et /kaʎi'/.

5.2.3.6.5.1. /i'/.

C'est le plus difficile à analyser de tous ces mots. Il s'agit en effet d'une forme archaïque qui n'apparaît que dans un nombre très restreint de contextes, et (sauf en composition) exclusivement au pluriel, le correspondant singulier étant zéro. Le sens doit être quelque chose comme "(être) soi-même": en cela /i'/ s'apparente aux prédicats d'identification (5.2.5) dont il a effectivement quelques propriétés syntaxiques (v. en particulier ci-dessous la tournure āc t-i-quē). Nous lui connaissons 4 emplois:

-a) Au pluriel des interrogatifs āc "qui" et tlē "quoi" (5.2.6): selon la tradition, nous écrirons en un seul mot:

(549)(C.520) Àqu-ì-qu-ê in? "Qui sont ces gens?"⁽¹¹⁴⁾

(550)(C.415) Àqu-ì-qu-ê òhuàllàquê? "Quels sont ceux qui sont venus?"

(551)(C.416) Ti-tle-ì-qu-ê? "Que sommes-nous?"

La frontière possible de mot dans àqu-ì-qu-ê est garantie par l'insertion de particules ou de la marque personnelle:

(552)(VI,160) Àc mach ìquê in quintzàtzilia "Dieu sait (mach, 9.1.2.31) quels (dieux) elle inv que"

(553)(C.415) Àc t-ìquê? Àc am-ìquê? "Qui sommes-nous? Qui êtes-vous?"

-b) Au pluriel des déictiques in in "ce(lui)-ci", in on "ce(lui)-là" (9.2.2):

(554)(C.415) in ìquê in pìpiltotòntin "ces enfants"

Dans ces deux emplois, non seulement il n'y a pas de singulier *ì- correspondant, mais on ne trouve aucune forme de dérivation, ni p. ex. un honorifique *ìcàtzintli, ni un abstrait *ìcävòtl, ni un verbe dérivé *ìcàti.

-c) Incorporé (7.2.2) à un verbe, sans suffixe participial. Il provoque des effets de sens dont le caractère commun est difficile à définir, mais qui semblent tourner autour de l'idée de précision, d'application, p. ex.:

(555) ì-mati v.t. "traiter avec adresse" (mati "sentir, connaître"); (VI,225 etc.) ì-zolihui v.i. "être abîmé, usé" et (VI,19 etc.) ì-zoloa v.t. "abîmer, user" (en relation avec le suffixe dépréciatif -zolli "vieux", mais zolihui seul n'est pas attesté); (I,43, VI,33 etc.) ì-zo v.t. "saigner" (zo "piquer"); ì-cuilhui v.i. "être écrit, dessiné" et ì-cuiloa v.t. "écrire, peindre, dessiner", infiniment plus courants que (cui-)cuilhui, (cui-)cuiloa, pourtant supposés par cui-cuil-tic "coloré, bigarré"; ì-tlani "demander, réclamer", en formation auxiliaire -tlani (7.2.3.2.2k (VI,153) ì-pitza v.t. "inspirer, remplir de son souffle" (pitza "souffler"); sans doute aussi ì-chi-

(114) Du fait que le singulier serait àqu-in in, il ne faut pas conclure que in soit le singulier de ìquê, cf. 5.2.6.1.2.

qui v.t. "râper, râcler" (cf. chic-tli "gomme résineuse") (II5); i-tōnia v.t. "faire suer" (cf. totōnia v.t. "chauffer"), i-cihui v.i. "se hâter" et quelques autres.

-d) Très sporadiquement, des formes sans suffixe participial peuvent le laisser supposer. Ainsi :

(556)(Pl.3) Mā ontlami in <mjtztzin> in moyōllōtztzin in itechcopatzinco in Totēucyo "Que ton âme (?) et ton corps se donnent entièrement à (litt. "s'achèvent contre") Notre Seigneur"

On ne peut en effet interpréter <mjtztzin> comme "ton ventre" (c.-à-d. : ton intérieur) qui serait mītitzin. S'il ne s'agit pas d'une erreur de copie, cette forme doit donc représenter m-i-tzin.

5.2.3.6.5.2. /kai'/.

C'est un interrogatif rare (moins de vingt occurrences dans le corpus). Il faut sans doute l'analyser catl-i, composé d'un ancien mot interrogatif catl, et de i. La parenté avec les prédicats d'identification est claire, puisque ces derniers ont un interrogatif correspondant catl-è-(huatl) (5.2.5.3). Il semble qu'à la différence de catlè(huatl) qui interroge simplement sur l'identification, catlí ait des implications locatives :

(557)(VI,143) Catlí in òtli in nictocaz? "Quel est (ou: où est) le chemin que je dois suivre?"

(55^a)(XII,125) Catlí in teōcuitlatl? "Où est l'or?" ou "Qu'en est-il de l'or?" (question posée par Cortez aux chefs mexicains après sa victoire).

(55^b)(Garibay, Poesía náhuatl I,1) Catlìquê? "Où sont-ils?" (mes amis)

Il existe une forme encore plus rare catliā :

(560)(G.134: Ch.7, 141) Tlā niquitta caulia in itlal in mexi-catl "Voyons quelles sont les terres des Mexicains"

(561)(Ch.VII,141) Catlia in amocūicacāuh "Qui est votre chanteur?"

S'il ne s'agit pas d'une erreur, cette forme pourrait être un présent verbal dont catlí serait le parfait désaspectualisé, ce qui laisse supposer que i- est le parfait désaspectualisé d'un ancien verbe *ia.

(115) Cf. aussi (IX,76) mo-tapalca-chichiqui, mo-tapalca-ìchiqui "ça se gratte, ça se râcle comme un tesson"

5.2.3.7. Remarques sur les occurrences du suffixe participial.

Malgré le caractère tranché de l'opposition entre les participiaux et les autres noms, on observe certains passages d'une classe à l'autre, et ce dans les deux sens (apparition du suffixe participial sur des formes habituellement non participiales, disparition de ce suffixe de formes habituellement participiales):

-a) Apparition du suffixe participial. Le seul cas réellement productif concerne les quantificateurs, et sera examiné plus loin (5.2.7.2.3.f).

Les autres occurrences sont sporadiques. Citons p. ex.: (VI,143) xolopì-cà-vòtl "folie, stupidité" (xolopì-tli "fou, imbécile"), qui doit s'expliquer par une analogie avec tlahuèlìlòcàyòtl (5.2.3.4.3.6); (C.459) cal-qui, nom possessif sans -è de cal-li "maison", signalé par toutes les grammaires, mais dont nous ne connaissons qu'un barax (II, 212) ; (III,44) tlìl-ca (tlìl-li "noir"), forme peu sûre, qui semble désigner une variété de chien noir; tlazò-cà-mati v.t. "remercier" ("sentir comme précieux, tlazò-tli").

-b) Disparition du suffixe participial.

Elle aussi est attestée sporadiquement, p. ex.: (X,51) tlahuèlìlò-ti "commettre des folies", doublet de tlahuèlìlò-cà-ti (les deux formes apparaissant de manière redondante en IV,2), qui peut s'expliquer par l'analogie de xolopì-tli (v. ci-dessus); (IV,103) ichtec-patlach-popòl "vilains (-po-pòl) grands (-patlach-, cf. patlàhua-c "large" voleurs (ichtec-qui)"; (C.459) cuàcuahuè-huà "qui a des vaches", doublet du régulier cuàcuahuè-cà-huà.

5.2.4. Emplois nominaux de l'éventuel et du présent.

5.2.4.1. Le "lissage" et la désaspectualisation de l'éventuel.

L'éventuel tout comme le parfait-aoriste a une forte propension à la désaspectualisation et à des emplois nominaux. Il faut bien voir en effet qu'il y a au moins deux "portes de sortie" au système aspecto-temporel: avec le parfait-aoriste, la prise en compte de l'ensemble de l'espace inter-bornes qui, en marquant simultanément le commencement et l'achèvement du processus, annule toute considération sur son déroulement proprement dit et aboutit ainsi à une ponctualisation (forme du récit) ou à une désaspectualisation (participiaux déverbaux, 5.2.3.4); avec l'éventuel, un parcours de la classe de toutes les occurrences possibles du proces-

sus, d'où l'on passe à un itératif ou un solitatif (4.4.3.1), à des effets modaux (4.4.3.2), ou à l'expression d'une propriété, par le processus que Culioli appelle "lissage", c'est-à-dire le passage de l'expression d'une itération (où l'on suppose qu'il y a des intervalles entre les occurrences du processus) à celle d'une caractéristique permanente du sujet.

5.2.4.2. L'éventuel: nom ou verbe?

Le caractère hybride verbo-nominal de l'éventuel est beaucoup plus accentué que celui du parfait-aoriste, dont nous avons vu que des procédés morphologiques permettent généralement une opposition assez claire entre les formes aspectuelles et non-aspectuelles. Dans la plupart des occurrences de l'éventuel, il est tout simplement impossible de décider s'il est nominal ou verbal, dans la mesure où les critères d'opposition sont inapplicables. Voyons pour cela les cas, statistiquement minoritaires, où ils s'appliquent.

-a) Le caractère verbal est garanti pour les occurrences présentant au moins un des traits suivant:

- un objet distinct

(562)(VI,17) Qu-itta-ni in tē-yōllō "(Tezcatlipoca) sait voir dans le coeur des gens"

(563)(X,19) Tlilli, tlapalli qui-temoā-ni qui-toca-ni "(Le noble) recherche sans cesse, il suit sans cesse l'encre noire et l'encre rouge" (c.-a.-d.: il mène une vie droite)

(564)(XI,37) In qui-cuā-ni: ātatapalacatl "Sa nourriture préféree, c'est l'ātatapalacatl (plante aquatique)"

et ainsi pour l'ensemble des formes modales (regret, ou conditionnel irréel), dont nous avons vu (4.4.3.2) qu'elles ne connaissent pas de contrainte sur la forme de l'objet.

- un honorifique de type verbal (3.4.3):

(565)(I,66) Ca cencā ti-mo-tē-tlaōcolī-liā-ni "Tu (hon.) es tout plein de miséricorde" (hon. de ti-tē-tlaōcolīā-ni)

(566)(C.506) in ilhuicac mo-tē-tla-tzontequilī-liā-ni "celui qui juge (hon.) au ciel"

(567)(VI,143-144) Cān nel zan ti-quim-on-t-āni-liā-ni "Mais où pourrions-nous bien aller les (hon.) attraper?"

-b) Le caractère nominal est garanti pour les occurrences présentant au moins l'un des traits suivants (on remarquera que le -i final peut être syncopé devant certains suffixes):

- auxiliaire attributif:

- (568)(X,168) Huel-la-iximati-ni catcâ "Ils étaient très instruits"
- (569)(V,196) Yâc mati-ni yez "Il sera savant dans l'art de la guerre" (litt. "qui connaît dans le combat, v.
- (570)(VI,172) Àcâmpa tiyâz, àcâmpa ti-yâ-ni ti-mo-chihua-z "Tu n'iras nulle part, tu deviendras quelqu'un qui ne doit aller nulle part"
- (571)(IV,5) Tla-mâ-ni mo-chihua-ya "Il devenait un grand chasseur (de captifs)"

- vocatif:

- (572)(VI,14) Tê-îmati-ni-é, tê-chichihua-ni-é "Ô toi qui conçois les hommes, o toi qui les façannes!"

- forme possédée (116),

- (573)(VI,53) T-i-tê-cuâ-ni-uh, "Tu es son fauve ("mangeur d'hommes")" (c.-a-d.: tu es sévère envers lui)
- (574)(X,177) Oncâ in in-tla-mati-ni-uh "Ils ont un savant"

- suffixe absolu. Ces formes extrêmement rares, peuvent apparaître dans certains composés figés ou dans des contextes archaïsants. Ainsi:

- (575)(VI,4, VII,11 etc.) Cuâuhtl-êhua-ni-tl, une des appellations du soleil, sans doute à interpréter comme "aigle (cuâuhtli) qui se lève (êhua)"
- (576)(Garibay, Poesía náhuatl vol.I p.35) Zan ni-cuica-ni-tl "Je ne suis qu'un chanteur"

- suffixe /-yô-/ ou nom possessif en /-yo'/(117),

- (577)(IV,23) in i-cuica-n-yo (ou -ni-yo?) "Son office de chanteur"
- (578)(C.523) Ti-tê-cuâ-n-yô (ou -ni-yô?) "Tu es (terrible) comme une bête fauve"

- suffixes appréciatifs

- (579)(C.462) Ti-tla-'tlacoâ-ni-pôl "Tu n'es qu'un misérable pécheur"

- dérivation ou composition de type nominal:

- (580)(IV,25) Àahuiya-ni-ti "Elle fait le métier de prostituée"

(116) Forme très rare (cinq ou six occurrences dans le corpus).

(117) Nous n'avons pas trouvé d'exemple de possessif en /-wa'/ ou /-e'/.

(581)(VI.98) Mitz-on-ähuiya-ni-cuepaz "Il te transformera en prostituée"

(592)(X.168) tè-cuà-n-tōnalli "jour néfaste ("dévoreur")"

Pourtant, la plupart des occurrences ne présentent aucun des traits différentiels nominaux ou verbaux que nous venons d'énumérer, et l'on ne peut donc démontrer leur caractère nominal ou verbal. Le pluriel lui-même n'est pas probant: les emplois clairement verbaux (modaux en particulier) ne connaissent que le pluriel /-'/, ce qui peut légitimer l'adjonction du pluriel /-me'/ à la liste des traits nominaux; mais les emplois nominaux connaissent les deux pluriels:

(583)(X.169) Huel-la-teōmati-ni-' catcā "ils étaient très pieux"

(584)(X.170) Mo-cuiltonoā-ni-mē catcā "ils étaient riches"

L'éventuel peut donc être considéré comme pleinement hybride (verbo-nominal), à deux restrictions près: -a) nous n'avons pas relevé d'occurrence où l'on trouve simultanément un trait différentiel verbal et un trait différentiel nominal (p. ex. un éventuel à objet défini employé avec un auxiliaire temporel)⁽¹¹⁸⁾; -b) si l'auxiliaire attributif semble attesté avec des éventuels tirés de verbes très divers, en revanche la dérivation et la composition semblent n'en concerner qu'un petit nombre, en l'occurrence ähuiya-ni "prostituée" ("jouisseuse"), cuica-ni "chanteur", tla-'tlacoā-ni "pêcheur" et tè-cuā-ni "bête fauve", la liste étant à notre connaissance close si l'on y ajoute cuí-lō-ni "sodomite" (v. plus bas): ce fait pourrait inciter à voir dans ces quatre ou cinq formes des emplois nominaux figés de l'éventuel et à accorder finalement à ce dernier un caractère plus verbal que nominal.

5.2.4.3. L'éventuel et le parfait.

Il faut bien voir en effet que le parfait apparaît comme un véritable substitut d'éventuel nominal, et ce d'au moins deux façons:

-a) il alterne librement avec l'éventuel dans les couples redondants:

(118)(IV.2) Oncā qui-cuā-ni ye-z "il aura de quoi manger" n'est pas un contre-exemple: sur l'analyse de cette forme, v.8.3.4.1.5.

- (585)(X,15) Tla-tzontequi-ni, tla-tzontec-qui "Il juge, il est juge"
 (586)(IV,26) in tla-tzotzon-qui, in huèhuè-tzon-qui, teponazô, teponazoâ-ni, cuïca-îtô, ... auh in tē-yacân-qui, in tē-yacâna-ni, mîtotiâ-ni "le batteur, le batteur de tambour, le joueur de teponaztli (sorte de grand tambour), le sonneur de teponaztli, le chanteur ("diseur de chant"), et le chef, le guide (de la danse), le danseur..."
 (587)(IV,128) Auh in tlâ millàcatl, tlâl-chiuh-qui, elimic-qui, elimiqui-ni, zacamô, zacamoâ-ni... "et s'il est paysan, travailleur de la terre, laboureur, appliqué au labour, sarcler, appliqué au sarclage...."

La forme habituelle des noms d'agent est le parfait; cependant, l'éventuel est la forme généralement seule attestée pour certains verbes, comme cuïca-ni "chanteur", ahuiya-ni "prostituée", tlâ-toâ-ni "roi" ("orateur"), tē-machtiâ-ni "précepteur, enseignant", mo-machtiâ-ni "élève", tlâ-mâ-ni "chasseur" ("qui prend à la chasse, de ma v.t. "chasser", à côté de ân-qui, synonyme tiré de ami v.i. "chasser"(119)).

-b) A quelques exceptions près (v. plus haut), le parfait est le substitut courant de l'éventuel nominal pour la dérivation, et même pour la forme possédée:

- (588)(VI,72) Oncatê in in-tê-cuâ-câ-huân "Ils ont des bêtes fauves (120)"
 (589)(VI,137) in t-î-tlâ-'tlacò-câ-huân totêucyo "nous qui sommes pêcheurs devant notre seigneur" ("ses pêcheurs")
 (590)(Olmos p.44) no-ne-machtî-câ-uh "mon élève"

cf. aussi (561) amo-cuïca-câ-uh "votre chanteur". Pour tlâtoâni "roi", non seulement toute la dérivation est perfective:

- (591)(C.480) tlâtò-câ-tequitl "office royal"; (C.485, etc.)
no-tlâtò-câ-uh "mon roi"; (C.526, etc.) in tlâtò-câ-yôtl
 "la royauté", etc.

mais le pluriel est toujours tlâtò-qu-ê (VIII,1, III,41 etc.)

(119) On trouve le couple redondant ânqui, tlamâni (XI,12, etc.)
 (120) On trouve (VI,50) le couple redondant Ca t-î-tê-cuâ-ni-uh, ca t-î-tê-cuâ-câ-uh "tu es son dévoreur".

5.2.4.4. L'éventuel passif comme nom?

L'éventuel passif (4.4.3.2.2) est largement attesté, mais également indécidable quant à son caractère verbal ou nominal: les critères différentiels verbaux ne peuvent pas s'appliquer (on sait que ni objet défini, ni forme honorifique ne sont possibles au passif), et nous n'en avons trouvé aucune occurrence comportant un critère différentiel nominal clair, à deux exceptions près qui ne sont pas totalement convaincantes:

-a) le mot cui-lō-ni signifiant "sodomite" est certainement un passif de cui "prendre", et connaît la composition et la dérivation de type nominal:

(592a)(III,2) Cuīlōm-pōl-é! "Infâme sodomite!"

(592b)(X,90) Cuīlōn-vōtl cāci "Il rejoint la sodomie"

(592c)(IV,31) Qui-cuīlōn-āhua "Il le traite de sodomite" (lit. "il le querelle comme sodomite")

Mais, d'une part, c'est le seul éventuel passif sur lequel nous ayons rencontré ces phénomènes; et, d'autre part, la forme cui-lo du passif alors que le passif usuel est cui-hua (v.3.3.2.1) oblige une fois de plus à y voir une forme figée.

-b) Nous avons discuté plus haut (5.2.3.4.3.7) du statut des formes possédées en -ca sur passif, qui désignent un état ou un procès envisagé dans sa relation au patient-objet, et suggéré que ces formes pourraient être reliées aux éventuels passifs. Cette idée peut être confortée par la relation de supplétion que nous venons de voir entre le parfait et l'éventuel (5.2.4.3), et peser dans l'attribution d'un statut nominal à l'éventuel-passif. Mais il convient de faire une remarque importante sur l'opposition entre les nominalisations de l'actif et du passif et les formes possédées correspondantes. En effet, sur un verbe transitif:

- à l'actif, la forme préférentielle de la nominalisation est le "nom d'agent" perfectif, qui connaît surtout la forme possédée "externe" -cā-uh et très peu la possession "interne" en -ca.

- au passif, la nominalisation par le parfait est exclue⁽¹²¹⁾ et la seule forme de nominalisation (si tant est qu'il s'agisse bien d'une nominalisation) est l'éventuel; la seule forme possédée attestée de ce dernier est la possession "interne" en -ca.

(121) A l'exception de tlahuēlīlōc (5.2.3.4.3.6).

5.2.4.5. Les noms d'instrument.5.2.4.5.1. Forme absolue: l'éventuel impersonnel.

L'éventuel des formes impersonnelles constitue pour le sens une construction extrêmement originale. Olmos y reconnaît un nom d'instrument⁽¹²²⁾, et Carochi (p.448) reprend cette caractérisation en l'illustrant de plusieurs exemples. Il faut préciser cependant que ce nom d'instrument ne désigne pas un type précis d'objet, mais s'applique à toute entité matérielle ou abstraite qui peut permettre au processus de se réaliser, comme le montrent les gloses de Carochi :

"Tlatecōni el instrumento para cortar, como el cuchillo, o hacha....; tetlapòpolhuilōni, instrumento con que se perdona, como la confesión, el acto de contrición, la indulgencia que se gana, el uso del agua bendita, etc...; cochihuani, instrumento para dormir, como los adormideros..."

L'éventuel-impersonnel peut être tiré de verbes de toute "valence":

-a) intransitifs:

(593)(C.448) micō-hua-ni "mortel, qui fait mourir", cochī-hua-ni "somniafère, qui fait dormir"; (IV,127) nemō-hua-ni, nemō-hua-lō-ni⁽¹²³⁾ "qui fait vivre"; (III,23) panō-hua-ni "qui fait passer, pont"; (VI,31) poliō-hua-ni "qui fait disparaître (polihui)"

-b) transitifs:

(594)(C.448) tla-tec-ō-ni "instrument pour couper (tequi)", tē-huītec-ō-ni "instrument pour frapper (huītequi)", ne-mā-pòpōhua-lō-ni "instrument pour se nettoyer (pòpōhua) les mains (māi-tl), tla-lpī-lō-ni "liens, instrument pour attacher (ilpia); (VI,22) in tla-tec-ō-ni in tla-mā-mā-lō-ni "ce qui permet de porter aux bras (itqui) et sur le dos (māma), c. à d. "le gouvernement"⁽¹²⁴⁾; (VI,

(122) "Otros acaban en -ni que salen de la voz impersonal y significan el instrumento con que se ejercita la operación del verbo... Ex: tlateconi hacha, el instrumento para cortar" (p.44).

(123) Forme hypercaractérisée, cf.3.3.1.1.

(124) Alors que (VI,38) in itc-ō-ni in māma-lō-ni "ce qu'il faut porter à bras et sur le dos (eventuel de passif) désigne le peuple.

64) ne-lpī-lō-ni "instrument pour s'attacher, ceinture";
 (X,75) ne-quēn-tī-lō-ni, ne-quimilō-lō-ni "(des capes)
 pour se vêtir (quēntia), pour s'envelopper (quimilōa)";
 (IX,91) tlā-'cuilō-lō-ni "instrument pour écrire, écrit-
 toire"; (IV,113) tē-centlālī-lō-ni, tē-nechicō-lō-ni
 "(présents, nourriture) pour réunir, pour rassembler des
 gens"

-c) bitransitifs (avec 2 préfixes indéfinis):

(595)(C.448) tē-tla-tzacuiltī-lō-ni "instrument pour punir
 qqn. de qqch.", tē-tla-pòpolhuī-lō-ni "ce par quoi on
 pardonne (v. plus haut)", ne-tē-cuitlahuī-lō-ni "ce qui
 permet de s'occuper des autres"; (IV,118) tē-tla-mà-mac-
 ò-ni "(vaisselle) pour répartir (la nourriture) entre
 différentes personnes".

Les emplois sont ceux habituels des mots prédicatifs:

-a) prédicat de phrase:

(596)(VI,70) Cuix nemō-hua-lō-ni in octli? "Le pulque est-il
 quelque chose qui permet de vivre?"
 (597)(VI,259) Inin tlàtlacōlli... àmo nemō-hua-lō-ni, àmo ye-
 lō-hua-ni, àmo yēctli, àmo cualli "Cette faute... n'est
 pas quelque chose qui permet de vivre, de subsister (ye-
 lō-hua, impers. de cā), ce n'est pas juste, ce n'est pas
 bien" (on remarquera l'alternance avec des noms ordina-
 res)
 (598)(XI,77) Inin chiyahuitl...micō-hua-ni "Ce crotale... est
 mortel"

-b) actant (sujet ou objet):

(599)(III,23) Compoztec in panō-hua-ni, auh in panōhuani tetl
 catca "Il cassa le pont, et le pont était (en) pierre"
 (600)(IX,42) In òconquixtī tlāca-huapāhua-lō-ni tlāca-zcaltī-
 lō-ni... "Quand il a mis en oeuvre ("fait sortir") les
 méthodes d'éducation et d'instruction" (litt. "ce par quoi
 on éduque et on élève les hommes")
 (601)(XII,42) Contequilia in izqui tlamantli tē-nāmic-ō-ni,
 tē-nāmic-tli "Il étale devant lui toutes sortes de (pré-
 sents) pour la réception, pour l'accueil (125)"

(125) Sur les noms de type tēnāmic-tli, cf.7.1.3.2.2.

-c) épithète:

(602)(C.448) micō-hua-ni pàtli "un breuvage mortel"

(603)(VIII,28) huèhuèyi tilmàtli ne-huàtza-lō-ni "de grands manteaux pour se sécher"

La relation instrumentale (ou plus généralement circonstancielle) peut être explicitée:

- soit par une glose reprenant le même radical verbal:

(604)(IX,78) ic mo-zalōa in tla-zalō-lō-ni "On le colle avec de la colle"

(605)(IX,91) in tla-'cuilō-lō-ni, in tlapalcaxitl in ic qu-ì-cuiloā in ìmmachiyōuh "l'écritoire, la palette avec laquelle ils dessinent leurs motifs"

- soit par un locatif possédé (6.2.2.2 et 3), construction obligatoire lorsqu'on veut référer à un animé. Le plus connu est:

(606)(Pl.1, etc.) in ì-pal nemō-hua-ni "celui grâce à qui l'on vit"

mais on trouve aussi:

(607)(VI,152) in tīcītli, in ì-mā-c tlacatī-hua-ni "la sage-femme, dans les mains de qui se fait la naissance"

(608)(X,3) in tētā...ì-tech ne-cāhua-lō-ni "l'oncle est quelqu'un vers qui l'on se tourne (litt. "on reste")"

(609)(VI,116) in-tech ne-tlācanecō-ni "ce sont des gens à qui on peut faire confiance" (litt. "contre eux on peut se confier")

Il faut maintenant se poser la question: d'où vient cet effet de sens de l'éventuel impersonnel? On pourrait d'ailleurs estimer qu'une telle forme n'a pas de raison d'être, car on voit mal a priori pourquoi et en quelle occasion - sauf à se complaire dans la tautologie - il serait nécessaire de dire qu'un événement est susceptible de se réaliser en des occasions non spécifiées avec des participants non spécifiés. Si une langue a des radicaux verbaux, c'est évidemment parce qu'elle a conceptualisé sous forme de prédicats de procès des types d'événements qui se réalisent en certaines occasions, et en concernant chaque fois un ou plusieurs participants susceptibles d'être identifiés.

La tautologie disparaît s'il est possible d'appliquer une telle prédication à un terme qui, sans être identifié à la situation, peut jouer par hypostase le rôle de la situation. Et cette possibilité est construite négativement: le parcours disjonctif de toutes les places d'argument empêche l'interprétation comme terme d'origine ou d'arrivée; et surtout, l'application situationnelle (3.2.3.3) que l'on peut avoir avec les autres formes aspecto-temporelles de l'impersonnel est bloquée par l'éventuel, qui empêche l'insertion dans le réseau de coordonnées aspecto-temporelles⁽¹²⁶⁾:

- (610a) cochi "c'est qqch. à propos de quoi je peux dire "il dort" (au moment T, au lieu L...), c.-à-d. simplement: "il dort"; le terme auquel s'applique la prédication, et qui permet de valider pour le moment T, le lieu L etc. la proposition "il dort" est identifié avec le terme d'origine (ici: sujet) du prédicat verbal.
- (610b) cochí-hua "c'est qqch. à propos de quoi je peux dire "des sens non spécifiés dorment" (au moment T, au lieu L...), c.-à-d.: "il y a que des sens dorment", d'où "il y a des sens qui dorment", "on dort"; le terme auquel s'applique la prédication ne peut être que la situation de référence (4.1.2.1).
- (610c) cochí-hua-ni "c'est qqch. à propos de quoi je peux dire "des sens non spécifiés sont susceptibles de dormir dans des circonstances non spécifiées", c.-à-d.: quelque chose qui permet à n'importe qui de dormir dans n'importe quelle circonstance: dans ce blocage de toutes les places actanciennes et de toutes les coordonnées aspecto-temporelles, il n'y a plus de place que pour une relation de type circonstanciel.

5.2.4.5.2. Forme possédée.

Les critères différentiels nominaux de l'éventuel impersonnel sont très rarement attestés. En particulier, nous n'avons pas trouvé d'exemple d'emploi avec l'auxiliaire temporel. Il y a quelques exemples de composition, comme premier ou deuxième élément:

(126) Pour plus de simplicité, nous ne prenons que le cas d'un v. i.; mais on peut évidemment faire le même raisonnement avec un v. t.; en effaçant successivement chacun des arguments, puis les deux ensemble. On peut aussi ajouter à nos exemples le cas de l'éventuel à sujet défini cochi-ni.

(611a)(X,91) <nelpilonamacac>, sans doute nelpilôn-nâmacac
"marchand de ceintures"

(611b)(IX,97) tepoz-tlatecôni "couteau de métal"

Mais l'éventuel impersonnel a une forme possédée. Ou plutôt, il lui correspond une forme possédée, car cette dernière est construite d'une manière totalement différente, puisqu'il s'agit d'un suffixe -ya sur la forme active du verbe (avec cependant, le cas échéant, la forme ne- du réfléchi):

- sur v. intransitif:

(612)(VI,9) Àzo ic nictêmoa in no-polihui-ya "Peut-être par là cherche-je de quoi me détruire"

(613)(I,41) ... in in-tôpil, in in-nênemi-ya, in im-òtlatoca-ya "leurs bâtons, leurs instruments de marche, de cheminement"

(614)(X,74) Motlàtlalīlia in ī-patlani-ya "On lui met (à une représentation de poisson) ses nageoires" (patlani "voler, agiter des ailes ou des nageoires")

- sur v. transitif:

(615)(C.452) no-tla-tequi-ya "mon couteau"; no-tla-nequi-ya "ma volonté"; no-tla-tta-ya "ma vue"; no-tla-'necui-ya "mon odorat" (127)

(616)(VI,122) Xicmalhui in mo-nacaz, in mo-tla-caqui-ya "Prends soin de tes oreilles, de ton ouïe"

(617)(XII,13) Miyac tlamantli in quitquiquè in in-tê-nāmiqui-ya "Ils apportèrent toutes sortes de (présents) de bienvenue" (tê-nāmic-ô-ni cf.(601))

(618)(VIII,22) Quimacaquè in īxquich in-tê-tlāpaloā-ya "Ils lui donnerent tous leurs (cadeaux) de bienvenue (tlāpaloā v.t. "saluer")

(619)(VIII,23) in-ne-chichihua-ya tlàtòquè "les parures des rois"

- sur v. bitransitif:

(620)(C.452) no-ne-tla-quech'ā-ya "ce sur quoi je m'appuie" (ni-no-tla-quechia)

(127) On remarquera que les noms des sens et de certaines facultés mentales sont à cette forme; il n'y a généralement pas de forme absolue correspondante, mais c'est évidemment un cas de possession inaliénable. NB. aussi t-ātl-i-ya litt. "notre instrument à boire" qui désigne la moustache!

La question qui vient immédiatement à l'esprit est bien sûr: ce suffixe -ya est-il le même que celui d'imparfait? Nous voudrions en ce domaine faire preuve de la plus grande prudence, car il existe dans l'histoire de la linguistique plus d'une aberration due à la méconnaissance de données historiques ou simplement phonétiques⁽¹²⁸⁾, et nous ne connaissons pas l'origine historique de ces deux (ou de ce) -ya. Nous nous garderons aussi de l'enthousiasme iconoclaste qui croit mettre en évidence des relations abstraites par des rapprochements et des segmentations sans précautions, et nous essaierons simplement de montrer que l'idée d'un même morphème n'est pas absurde.

D'abord, il est à peu près certain que -ya n'est pas en tant que tel une marque de possession. Aux formes possédées, on trouve |-w(à)! ou zéro, et on voit mal pourquoi les "noms d'instrument" auraient seuls un tel suffixe, ni surtout pourquoi il serait appliqué à la forme active. On peut donc considérer que les formes possédées de type no-tla-tequi-ya sont vis-à-vis des noms d'instrument dans une relation de supplétion, qu'elles n'ont pas de suffixe possessif, et qu'en tout état de cause ce -ya doit s'expliquer autrement que comme une marque de possession.

Ensuite, il y a un certain parallèle entre, d'une part -ya et -ca, morphèmes d'imparfait et de plus-que-parfait, marquant tous deux le transfert au passé d'un événement envisagé respectivement comme imperfectif et comme perfectif-aoristique, et d'autre part -ya et -ca, suffixes intervenant dans la formation de noms déverbaux possédés; nous avons d'ailleurs vu (4.2.3.4.3.7) que la formation en -ca (-cā-yō-tl à la forme absolue) peut avoir une valeur non seulement d'état, mais aussi de circonstant (no-coch-ca "ce

(128) On sait p. ex. qu'il faut éviter de tirer des conclusions hâtives de l'identité de l'accusatif et du génitif en finnois, qui est due à une confusion relativement récente de deux formes originellement distinctes (d'un autre côté, le fait que cette confusion ait pu se produire montre que le rapprochement n'est pas absurde); et il y a eu dans l'histoire de la réflexion sur la langue nahuatl beaucoup d'hypothèses erronées provenant de connaissances insuffisantes de la phonétique: ainsi mācēhualli "sujet, homme du peuple" et mācēhualli "faveur, mérite" sont deux mots différents; xihuitl peut bien signifier à la fois "année", "herbe" et "turquoise", mais non "comète", qui est xihuitl; et il n'y a aucun rapport entre les pronoms emphatiques (5.2.5) comme yehuātl et le mot désignant la "peau", qui est ēhuatl. On pourrait multiplier les exemples.

par quoi je dors", no-mic-ca "la cause de ma mort"⁽¹²⁹⁾.

Remarquons également le parallèle avec les locatifs déverbaux en -yân et -cân (6.2.2.6), dont le premier marque généralement l'endroit où peut (ou: où doit) se dérouler un procès, et le second l'endroit où il se déroule ou s'est déroulé effectivement.

Autant d'indices qui permettent de poser une relation entre le transfert au passé et la relation instrumentale possédée. Intuitivement, on peut parler dans les deux cas de médiatisation de la relation entre l'agent et le procès: par le transfert temporel, ou par un circonstant. Encore faudrait-il donner à cette intuition une représentation formelle, ce dont nous nous avouons incapable.

Remarque. Il y a un cas de forme possédée en /-w/:

(621)(X,173) in i-ne-tlâx-ô-ni-uh "sa couche"; (VI,41) mo-ne-tlâx-ô-ni-huân mo-chihua-z-quê "ils deviendront ta couche" (= tu pourras te reposer sur eux)

de ne-tlâx-ô-ni, correspondant à mo-tlâza "se jeter".

5.2.4.6. Emplois nominaux du présent.

Le présent comme forme aspecto-temporelle non marquée est susceptible de fournir des emplois nominaux. Ils sont rares, et de trois types:

-a) des noms propres, comme Mo-têuc-zôma litt. "qui se fâche (mo-zôma) comme un seigneur (têuc-tli)" (ou peut-être plus simplement: "seigneur fâché"), Mo-rè-nequi "qui n'agit qu'à sa volonté" (?) ou peut-être "qui fait semblant, qui trompe" (), Mo-yôcoya "qui se fait lui-même", deux noms de Tezcatlipoca, etc. On peut ainsi trouver au vocatif, ou avec les suffixes honorifiques:

(622)(XII,5 etc.) Motêuczôma-tzin; (VI,2) Moyôcoya-tzin-é;
(VI,11) Monènequi-é; (IX,2) Cuâuh-tlâtoâ-tzin (litt. "qui parle comme un aigle"), nom d'un chef des marchands.

-b) quelques formes lexicalisées, comme yoyôli (ou yôyôli? ou yòyôli?, cf. yôli v.i. "vivre") qui apparaît le plus souvent au diminutif:

(129) Le suffixe -zquia d'irréel n'entre pas dans ce parallèle, mais on a vu que la base future se prête mal à des emplois nominaux (5.2.3.4.3.5).

(623)(X,90, V,169 etc.) yoyōli-tōn "petit animal"
tlāco-ēhua "puiné", litt. "qui se lève (ēhua) au milieu (tlāco)",
 dont est attestée la forme possédée en /-w/:

(624)(VI,105) Ti-no-tlācoēhua-uh "Tu es mon puiné"
 ou tōna-ti-uh "soleil", où -ti-uh est la forme auxiliaire de yā-uh
 (v.7.2.3.1.2.3), litt. "qui va en faisant de la chaleur", et qui a
 plusieurs propriétés nominales:

(625)(I,81) no-tōnatiuh "mon soleil" (cf.(104)); (X,83) tōna-
 tiuh-yō "comme le soleil"; (I,84) tōnatiuh-ti-zquia "il
 aurait joué le rôle du soleil"; Tōnatiuh-co, forme loca-
 tive litt. "dans le soleil", toponyme.

-c) des dépréciatifs, qui apparaissent soit avec le suffixe
-pōl:

(626)(IV,83) Tla-tlaloā-po-pōl catcā "Ils étaient toujours
 agités"

soit, de manière plus étonnante, avec le suffixe absolu: nous en
 avons relevé trois occurrences:

(627a)(X,20) ihuinti-tl "c'est un ivrogne invétéré"

(627b)(X,55) cuecuetz-nemi-ti "elle mène une vie débauchée"
 (à côté de cuecuetz-nemi quelques lignes plus bas)

et même avec un objet défini (définition circulaire,8.2.1.2.1):

(627c)(X,52) qui-tēm-mati, qui-tēm-mati-tl "il néglige tout,
 il est négligent en tout"

Il est tentant de considérer que, de même qu'on obtient des hy-
 pocoristiques d'origine nominale en supprimant le suffixe absolu
 (5.2.2), de même on a des hypocoristiques d'origine verbale en a-
 joutant ce même suffixe. Ce qui est certain, c'est que dans les
 insultes, moqueries etc., une partie de ce qui fait l'opposition
 verbo-nominale (prédication de procès vs. prédication de classe)
 se trouve brouillé: ce peut être un effet stylistique que d'attri-
 buer de manière occasionnelle un qualificatif injurieux à quelqu'un
 sans construire la classe d'appartenance correspondante (perte de
-tl, v. plus loin 5.3); ce peut en être une autre que de construi-
 re un prédicat verbal qui peut à tout moment être attribué à quel-
 qu'un comme une propriété permanente caractéristique d'une classe

d'individus ("il est de ces gens qui...")⁽¹³⁰⁾

5.2.5. Prédicats d'identification: les pronoms emphatiques.

5.2.5.1. Morphologie.

5.2.5.1.1. Tableaux.

Comme la très grande majorité des langues, le nahuatl a une série de pronoms "toniques" ou "emphatiques" qui reproduisent la catégorie de la personne mais ont un fonctionnement totalement différent de celui des marques personnelles liées au prédicat, et constituent une sous-classe un peu particulière des noms. Il y en a deux séries, que nous appellerons respectivement "brève" et "longue", en fonction de la présence ou de l'absence de certains suffixes.

| | |
|--|-------------------------------------|
| Série brève: Sg. 1 ^e p. <u>nê</u> | Pl. 1 ^e p. <u>têhuân</u> |
| 2 ^e p. <u>tê</u> | 2 ^e p. <u>amêhuân</u> |
| 3 ^e p. <u>yê</u> | 3 ^e p. <u>yêhuân</u> |
| Série longue: Sg. 1 ^e p. <u>nêhuâtl</u> | 1 ^e p. <u>têhuântin</u> |
| 2 ^e p. <u>têhuâtl</u> | 2 ^e p. <u>amêhuântin</u> |
| 3 ^e p. <u>yêhuâtl</u> | 3 ^e p. <u>yêhuântin</u> |

Il ne semble pas qu'il y ait une différence de sens ou d'emploi entre les formes brèves et les formes longues, sauf pour la dégradation en particule (v. plus bas 5.2.5.2.5) où seul (y)ê est employé. Si l'on ne tient pas compte de ces cas, nous avons relevé sur un échantillon de quelque 1000 occurrences environ 75% de formes longues contre environ 25% de formes brèves. L'équivalence est d'ailleurs confirmée par l'alternance dans des contextes identiques ou voisins:

(628)(IV, 93) ...in yêhuântin in amantêcâ in yêhuân in amantêcâ... "...les plumassiers, eux...."

Remarque. Une série nêhua, têhua, yêhua du singulier, signalée par Carochi (p.414) est attestée sporadiquement dans les textes classiques:

(629)(VI, 9) ...in yêhua in icnôtlâcatl... "le pauvre homme..."

(130) Sur les noms comme êca-tl, cuica-tl, etc., qui appartiennent à une autre classe, cf.

5.2.5.1.2. Remarques sur la morphologie.

La composition morphologique des pronoms emphatiques appelle plusieurs remarques et suscite plusieurs hypothèses.

-a) La base commune est visiblement un morphème /e'/, dont on peut se demander s'il n'est pas une variante du prédicat d'identification qui apparaît dans d'autres contextes sous la forme /i'/. (5.2.3.6.5).

-b) Les préfixes apparaissant devant cette base sont simplement les préfixes sujets. Le /y-/ initial de la 3e personne ne peut être interprété comme une variante du possessif /i'-./, qui n'est nulle part attestée, et d'ailleurs la 2e personne du singulier a t-ê et non *m-ê: il ne peut venir que de la diphtongaison de /e/ initial. Cette diphtongaison, systématique dans certains dialectes (le D.F. dit yeyi "trois", pour cl. ÿyi, yetl "haricot" pour cl. etl, etc.) apparaît aussi sporadiquement en classique⁽¹³¹⁾. Nous verrons d'ailleurs plus loin que certains contextes laissent apparaître une variante /e'./.

-c) Au pluriel, et au singulier de la forme longue, apparaît un suffixe /-wā-/ qui pourrait bien être le suffixe possessif. Si tel est le cas, il resterait à justifier sa présence dans une forme qui ne comporte pas de préfixe possessif, et surtout sa compatibilité, dans les formes longues, avec le suffixe absolu -tl et le pluriel correspondant -tin, cooccurrences qui ne sont pas attestées autrement. Nous pensons que ces difficultés d'analyse s'atténuent considérablement si l'on voit dans le suffixe possessif la marque d'une relation de localisation abstraite (cf. 5.3.)⁽¹³²⁾.

5.2.5.1.3. Pronoms emphatiques et catégories nominales.

Les pronoms emphatiques ont des noms les propriétés fonctionnelles (emplois prédicatifs et actanciels, v. 4.2.5.2 et plus bas

(131) P.ex. tlāco-yēhua ou tlāco-ēhua (624); (IV,103) yetl pour etl; (Pl.16) yecoa, redoublement du verbe qui apparaît autrement comme yecoa et doit donc remonter à *ecoa.

(132) Il y a une occurrence de -huātl dissocié de yē-: (III,27) Zan ye nō huātl quichiuh "C'est le meme (sorcier) qui l'a fait". C'est hapax est douteux, il faut probablement lire Zan ye (et non ye) nō yehuātl quichiuh.

5.2.5.2). Quant aux caractéristiques morphologiques, elles sont un peu particulières. En effet:

- L'une des variantes seulement présente le suffixe absolu, et ce en cooccurrence avec le suffixe possessif (cf. supra)

- Ils ne sont pas possédables: on ne trouve pas *i-nèhuā-uh, *i-nê, *i-nèhua, ni *no-nèhuā-uh, etc.

- Ils sont incompatibles avec le suffixe /-yō/: on ne trouve pas *nèhuā-yō-tl, *yèhuā-yō-tl, *i-yèhua-yo.

- Ils ne peuvent pas être vocativisés, même ceux de 2e personne: on ne dit pas *tèhuātl-é, et on emploie à la place une thématization ordinaire (8.4.5):

(630)(I,33) In tèhuātl, tlē İca in àmo tinèchmāhuizmati? "Toi, pourquoi me consideres-tu sans respect?"

En revanche, ils supportent:

- Les suffixes appréciatifs, ou tout au moins l'honorifique -tzin (toujours avec /-wā-/, et jamais à la 1^{er} personne):

(631)(C.50^a) Ca yèhuā-tzin in notàtzin "C'est mon père"

(632)(C.516) Tèhuā-tzin in ti-to-tlàtōcā-uh "C'est toi notre roi"

- La dérivation verbale en -ti, au moins sur yèhuā-, avec le sens "être la chose/la personne qui convient":

(633)(XII,33) Aocmo on-yèhuā-t-quê "Ils (les sorciers envoyés par Moctezuma pour repousser les Espagnols) ne furent plus d'aucune utilité"

(634)(XII,62) Aoc tlê on-yèhuā-t "Plus rien ne fit l'affaire"

- La composition avec un verbe (7.2.2):

(635)(X,22) Mo-yèhuā-İtoa "Il se vante de ses qualités" (litt.: "il se dit être ça/lui")

(636)(IV,16) Mo-yèhuā-toca "Il se croit à la hauteur" (litt.: "il s' imagine être cela")

5.2.5.2. Sens et syntaxe des pronoms emphatiques.

5.2.5.2.1. L'identification.

En ce qui concerne leur sens et leur fonctionnement, les pronoms emphatiques posent également des problèmes spécifiques.

Fondamentalement, ce sont des prédicats d'identification dont le sens, dans une première approximation, est "être moi, toi, lui/elle/ça, etc.". L'identification est définie par le double schéma

$X \subseteq Y$ et $Y \subseteq X$, dans lequel il n'y a pas d'effet miroir lors de la conversion de la relation de localisation. Autrement dit: X est localisé par Y , mais Y est aussi localisé par X s'il ne localise rien d'autre que Y , c'est-à-dire, s'il y a coextension de X et de Y . En l'occurrence, il y a coextension du champ d'application du prédicat et de celui du sujet: le terme qui supporte la prédication se voit mis en relation avec (repéré par rapport à) une classe à un seul élément⁽¹³³⁾, qui peut être soit sémantiquement contrainte, soit (le plus souvent) situationnellement ou contextuellement construite. Les pronoms de 1^e et de 2^e personne ont un caractère particulier d'embrayeurs (au sens de Jakobson (1957)) qui leur donne une référence variable selon chaque énoncé (3.1.2.3.1); et ils représentent bien par nature des classes à un élément⁽¹³³⁾. Mais ils posent en nahuatl quelques problèmes supplémentaires dont nous traiterons à part (5.2.5.2.6.2), et nous ne parlerons pour l'instant que des pronoms de 3^e personne: mais l'essentiel de ce raisonnement vaut aussi pour ceux de 1^e et de 2^e personne.

Dire d'un terme qu'il appartient à une classe à un seul élément⁽¹³⁴⁾ implique que cette classe soit construite et restreinte de sorte qu'elle contienne ce terme et lui seul. Si tautologie il y a, elle est en fait infirmée pour deux raisons. D'abord, la restriction au cardinal un de la classe d'appartenance permet d'opposer ce terme à tout autre (puisqu'il est le seul dont on puisse prédiquer l'appartenance à cette classe), et ceci explique certains effets de contraste dont nous verrons des exemples. Ensuite, la tautologie n'exclut pas un contenu informatif: si la prédication d'identification est dans l'usage courant des langues un phénomène finalement assez répandu, c'est que sur un même terme peuvent porter plusieurs prédications, de sorte qu'il peut y avoir un sens autre que tautologique à dire d'un terme à propos duquel

(133) Ou, dans le cas du pluriel, un même nombre explicite ou implicite d'événements.

(134) Ou d'un terme pluriel ou d'un groupe de termes de cardinal i qu'il appartient à une classe de cardinal i . Pour des raisons d'économie, nous n'apporterons plus cette correction.

on peut dire qu'il est le SN₁ (ce caractère défini étant valable pour un certain acte d'énonciation, et issu d'une série d'opérations que nous analyserons plus loin (8.3.2.5)⁽¹³⁵⁾) est le même que celui à propos duquel on peut dire qu'il est le SN₂. On a ainsi en français toute une série de constructions qui marquent l'identification (le SN₁ est le SN₂, le SN₁, c'est le SN₂, c'est le SN₁ (qui est) le SN₂, c'est le SN, le SN, c'est ça/lui/elle, etc.), dont nous verrons plus loin les correspondants en nahuatl, et dont la plus simple est c'est ça/lui/elle, où c' peut représenter soit une deixis proprement dite, soit une reprise d'une phrase ou d'un discours de l'interlocuteur, et où le pronom suivant la copule représente ce dont le locuteur parle ou a l'intention de parler. Le parallèle existe en nahuatl, à ceci près que le prédicat d'identification se trouve en tête (éventuellement précédé de particules):

(637)(XII,5^a) Ca yèhuàtl in "C'est lui" (ici: c'est celui que nous cherchons)

Cette forme peut être temporalisée dans les mêmes conditions que les autres noms:

(638)(III,53) Iuhqui yez in, yèhuàtl yez in "Il en sera ainsi, ce sera (comme) ça"

Remarque. Avec les particules optatives-hypothétiques mâ et tlâ (8.1.1.7 et 8) jointes à cuèl "déjà" (8.1.2.6.5) et sans copule, yèhuàtl (ou èhuàtl, v. plus haut 5.2.5.1.2) constitue une formule d'encouragement, litt. "puisse cela être (comme) ça", c.-à-d.: "courage, allez-y!":

(639)(XII,101) Mexicàé mâ ye cuèl yèhuàtl "Mexicains, allez-y!"

(135) On peut objecter que dans une phrase comme Paris est la capitale de la France, la syntaxe des déterminants est indépendante de la volonté de celui qui la prononce, puisque la France n'a qu'une capitale, etc. Mais c'est peut-être confondre un cas particulier avec le cas général, et prendre des données factuelles triviales pour des faits linguistiques. En fait, il y a des opérations sur des prédicats comme être capitale, (être) capitale de... (et sa converse avoir pour capitale), et même être (la) France, tout comme dans une phrase de syntaxe comparable comme Médor est le chien de ma voisine, où l'on admettra plus facilement l'existence de telles opérations, parce que plusieurs chiens s'appellent Médor, parce que la notion de voisine (de) n'est pas autodéfinie, que le prédicat être chien peut s'appliquer à un nombre indéfini de termes, et que la voisine pourrait avoir plusieurs chiens ou n'en avoir aucun....

(640)(XII,95) Tlā cuēl-ēhuātl, tlā tlayēvecahui tiyacahuāné!
 "Allez, il faut en mettre un coup (litt. "puisse tout
 s'exercer"), guerriers!"

5.2.5.2.2. (SN1)(ca) yè(huātl) in SN2⁽¹³⁶⁾

Au lieu d'un déictique ou de zéro, yè(huātl) peut être suivi d'un SN généralement introduit par in:

(641)(C.522) Tlein tēl ōpōpoliuh? Amo zan yēhuātl in tocnōtlā-
 cayo? "Mais qu'est-ce qui a péri (lors de notre mort)?
 N'est-ce pas seulement notre misérable corps?"

(642)(VI,95) Tlein mocihuātequiuh? Cuix yē in ātl, in metlatl,
 cuix yē in malacatl? "Qu'est-ce qui est ton travail de
 femme? Est-ce la boisson, le metate (pierre à moudre),
 est-ce le fuseau?"

(643)(XII,34) Ca yēhuātl in tēlpōchtli Tezcatlipōca "C'est le
 jeune Tezcatlipōca"

Il est tentant de considérer ce SN comme le sujet du prédicat d'identification yè(huātl). Cette analyse est cependant trop rapide, et la traduction française qui fait passer le SN dans le prédicat ("C'est le jeune T.", et non "le jeune T., c'est lui") nous met d'ailleurs sur la voie. C'est que l'identification entre yè(huātl) et un SN suivant peut effectivement constituer un schéma prédicatif (dont le SN est le sujet), mais nous verrons plus loin (8.3.2.2) que les schémas prédicatifs supportent l'opération de relativisation qui a pour effet de constituer un seul syntagme en établissant une relation de subordination entre un terme et un autre. On passe ainsi de phrases "le jeune T., c'est lui", "la boisson, c'est ça" à des syntagmes prédicatifs "(être) celui (et celui-là seul) qui est le jeune T.", "(être) cela (et cela seulement) qui est la boisson".

Dès lors que sont constitués ces prédicats morphologiquement complexes qui représentent bien des classes à un seul élément (mais qui sont pourvus d'un contenu sémantique plus précis que le seul fait d'être une classe à un seul élément), ils peuvent être appliqués à un sujet de forme zéro (situationnellement ou contextuellement défini) - et nous pensons que tel est le cas des phrases (641) à (643) -, mais aussi à un sujet exprimé sous la forme d'un SN, et généralement antéposé (thématisation forte):

(136) SN doit se lire ici comme syntagme (et non comme syntagme nominal, puisqu'il peut avoir pour centre un verbe actancialisé).

- (644)(C.508) Inõn tåtli, nântli... ca yèhuàtzin in notàtzin in nonàntzin "Ce père et cette mère, c'est mon père et ma mère"
- (645)(XII,115) In ic cè ocèlõtli yèhuàtl in Tecuilõtzin "Le premier (guerrier-) jaguar était Tecuilõtzin"
- (646)(I,69) Inin Tezcatlipõca... ca yèhuàtl in Lucifer "Ce Tezcatlipõca... est (ou: n'est autre que) Lucifer"
- (647)(XI,9) Auh in itlacual yèhuàtl in quimichin "Et sa nourriture, ce sont (uniquement) les ("la") souris"

éventuellement postposé:

- (648)(Pl.7) Aocmo yèhuàtl in cuicatli, in tlàtõlli in quèhua, in quitoa... aocmo yèhuàtl in õtli, in xopechtli in quitoca "Ce ne sont plus les (vraies) chansons, les (vraies) paroles qu'il dit, qu'il profère, ce n'est plus le (bon) chemin, les (bonnes) traces qu'il suit"

Comme on le voit, la constitution d'une classe à un seul élément peut avoir des effets secondaires qualitatifs qu'on traduira par "seul vrai", "véritable", "par excellence"; cf. aussi:

- (649)(X,63) In quinàmaca yè in cualli "Ce qu'il vend, c'est tout ce qu'il y a de plus beau", ou "... ce ne sont rien que de belles choses"
- (650)(VII,4) Auh in icopal huel yè in copalli "Et son copal (encens), c'était du vrai copal"
- (651)(I,57) Cè cuahuitl quitlàza, yè in cualli, yè in melàhuac "Il abat un arbre, un vraiment beau, vraiment droit"

exemples où l'on voit que l'isolement de la classe repose uniquement sur des bases qualitatives, et où la traduction française par un article défini n'est guère possible.

C'est donc par l'extraction de la relation d'identification, matérialisée par le pronom emphatique, que se trouve tournée la contrainte sur le caractère indéfini du prédicat et en particulier l'impossibilité de le faire précéder par in. On sait qu'une telle contrainte est attestée dans d'assez nombreuses langues, en particulier en grec ancien où l'attribut ne prend pas l'article, et en arabe où la tournure Muhammad huwa eš šeiḥ "Mohammed est le maître (litt. "... lui le maître") est assez parallèle à celle du nahuatl⁽¹³⁷⁾.

(137) L'exemple est en arabe maghrébin. Nous ne sommes pourtant pas certains de la rigueur du parallélisme, et en particulier il est douteux que la relation entre huwa et ce qui suit soit de nature relative.

Ainsi le SN défini qui représente la classe à un élément n'est pas construit comme prédicat, mais comme déterminant du prédicat d'identification qui, lui, n'est pas morphologiquement défini. Si l'on ne posait pas cette relation de type relatif entre yè(huàtl) et le SN suivant, on ne comprendrait pas ce phénomène à priori étonnant d'un prédicat nominal (yèhuàtl) - donc en principe à une seule place d'argument - qui relie apparemment deux syntagmes nominaux (construction que nous avons déjà rencontrée à propos de iuhqui, 5.2.3.6.1).

Ajoutons que l'occultation de cette relation de type relatif est peut-être un piège supplémentaire de la grammaire française qui traite différemment noms et verbes aussi bien dans la prédication que dans l'actantialisation. Car si le SN suivant yèhuàtl est construit autour d'un verbe, la relative apparaît clairement dans la traduction française:

(652)(C.498) Àmo yèhuàtl in pani câ, yèhuàtl in tlanî câ "Ce n'est pas celui qui est dessus, (mais) celui qui est dessous"

Remarque. On peut se demander si cette relativisation n'est pas itérable, et en particulier si ce que nous avons dit de yèhuàtl in SN n'est pas valable aussi de yèhuàtl in ou yèhuàtl on. Il n'est pas certain qu'on puisse répondre à cette question; mais on peut remarquer qu'on trouve les déictiques in et on couramment associés aux prédicats d'identification (c. à d.: les pronoms emphatiques, mais aussi /i'-/, /iw(ki)/ et les locatifs d'identification, cf. 6.2.3.2) dans des contextes où ils ne peuvent être considérés comme sujets:

(653)(VI,118) Ça ye am-ïuh-quê in "C'est bien comme ça que vous êtes"

(654)(I,66) Iuhqui in in ïntlâtôl "Telles sont leurs paroles"

(655)(VI,87) Ômpa ticâ on "Tu es là-bas"

Leur seul effet est alors de marquer l'identification par rapport à un terme plutôt rapproché ou plutôt éloigné. On trouve de même les pronoms emphatiques suivis à la fois d'un déictique et d'un SN défini:

(656)(XII,31) Cuix ye yè in in Motëuczôma? "Est-ce bien lui, là, Moctezuma?"

(657)(G.100) Anca yèhuàtl in in quitènèuhtihui in tlàtòquè
 "Apparemment, c'est bien cela qu'on dit en s'en allant
 (-ti-hui) les rois"

5.2.5.2.3. Focalisation et prédication définie.

Nous avons eu l'occasion (2.2.2.4) de rejeter comme dénuée de toute réalité en nahuatl la notion de focalisation, s'il s'agit d'une opération sur des schémas de base où le verbe serait prédictif et le nom actanciel. La fonction prédictive est bien primitive pour le nom dans des constructions comme (11)-(13), ou:

(658)(VI,57) Cuix nanacatl in tiquitta? "Sont-ce des champignons que tu vois?", "Ce que tu vois, est-ce des champignons?"

Mais nous avons vu aussi que le prédicat était soumis à une contrainte de non-détermination, ce qui, s'il est nominal, entraîne l'interprétation de la prédication comme une appartenance⁽¹³⁸⁾ ("c'est un N", "c'est du N"). Mais il peut être nécessaire d'attribuer à un sujet une prédication définie de type identification. Ceci se fait en nahuatl avec le pronom emphatique, soit comme seul composant du prédicat ("c'est lui/elle/ça qui...")⁽¹³⁹⁾,

(659)(C.470) Tlein niquíz? - Tepitzin Caxtillàn tlailli nicàn
câ, yèhuàtl ticmitiz "Que puis-je boire? - Il y a ici un peu de vin d'Espagne, c'est cela que tu boiras"

(660)(C.500) Tlà oc mozcalli in totèlpòch, ca yèhuàtl quimatiz
 "Laissons notre garçon grandir encore un peu, (alors)
 c'est lui qui saura (ce qu'il doit faire)"

soit associé à un syntagme déterminé par in ("c'est le N/celui qui V qui..."). Le prédicat d'identification apparaît en général en premier, et le syntagme le plus souvent après le schéma prédictif dominé⁽¹⁴⁰⁾,

(138) Sur l'importance de la notion d'appartenance dans la prédication nominale, cf.5.3.

(139) L'absence quasi-générale de in après l'identificateur dans ce cas fait de cette tournure une construction "compacte", cf. 8.4.3.2.1.

(140) Construction appelée plus loin circumposition, 8.4.4.1.

- (661)(IV,25) Zan vè quimati in Motëuczōma "Seul Moctezuma le sait"
- (662)(VI,1) Yèhuāntin ic tlatlātlauhtiāyā in tlenāmacaquē
"Ceux qui priaient ainsi, c'étaient les pretres encenseurs"
- (663)(Pl.19) Yèhuāntin achto calaquizquē in mitzpanahuiā "Ce sont ceux qui te sont supérieurs ("te dépassent") qui entreront (calaqi) d'abord (achto)"
- (664)(VI,99) Īcuāc õontlātō tētā, niman yèhuātl tlanānquiliāya in tēnān "Quand le père avait fini de parler, alors c'est la mere qui répondait"
- (665)(X,173) Āmo vèhuān quitequipanoā in oquichtin, zan yèhuān in cihuā "Ce ne sont pas les hommes qui font le travail, ce sont les femmes seulement"

mais aussi, plus rarement, entre le prédicat d'identification et le prédicat dominé:

- (666)(XII,5) Ca yèhuātl Quetzalcōhuātl òacico "C'est Quetzalcoatl qui est arrivé"
- (667)(VI,239) Zā zan tlein on, chimalli ĩltic ten-ti-cā? - Ca chilli, auh yè in ĩachyo chimalli (Devinette) "Qu'est-ce que c'est que ça, qui est plein de boucliers (litt. "des boucliers se trouvent --ti-cā- fourrés - temi -) à l'intérieur? - C'est le piment, et ce sont ses graines qui sont des boucliers"

Une tournure analogue se rencontre aux formes possédées, avec une véritable focalisation du possesseur:

- (668)(X,173) Yèhuāntin ĩntlaiximach in mītoa peyōtl "Ce qu'on appelle peyote est leur découverte a eux"
- (669)(Pl.6) Ca vèhuātl ĩtōcā icnōpillahuēlilōc "C'est lui qui a pour nom ("que son nom est") enfant depravé"
- (670)(VII,7) Yèhuāntin huel neltic in ĩntlātōl, in õmpa tla-chixquē litt. "bien vraies étaient les paroles de ceux-la (yèhuāntin) qui avaient regardé par la-bas", c. à d.: "c'est ceux qui avaient regardé par la-bas qui avaient parlé juste"

5.2.5.2.4. Yèhuātl comme SN et comme constituant de SN.

Comme les autres prédicats nominaux, les emphatiques peuvent avoir des emplois actanciels. Contrairement à ce qui a été vu jusqu'ici, ils peuvent alors être précédés de in, mais non de ca. Ces tournures sont employées pour marquer: -a) soit une reprise (le terme ainsi marqué est identifié à un autre terme dont on vient de parler) qui pourra correspondre en français à "ce même N",

"le N en question"; -b) soit un effet de contraste (on dit que le terme ainsi marqué participe à un certain procès contrairement à un autre terme qui n'y participe pas, ou vice-versa) souvent explicité par le contexte: la traduction française pourra se faire par "quant à N", "N, en revanche", "N, de son côté", ou par des thématisations fortes. La tendance à la thématisation se retrouve d'ailleurs clairement en nahuatl où de tels SN sont le plus souvent antéposés au prédicat.

Comme dans les autres emplois des pronoms emphatiques, on peut trouver yè(huàtl) seul:

- (671)(C.510) Achi miyacpa in noconitta notëiccâuh, auh in yè-huàtl zan quëmmanyân in nêchhuâlitta "c'est très souvent que je vais voir mon frère, mais lui (en revanche), c'est seulement de temps en temps qu'il vient me voir"

ou (le plus souvent) associé à un nom, dans l'ordre in yè(huàtl) (in) N...:

- (672)(XII,58) Contlâzâ in acalchîmalèquê in tlatzontectli in ïmpan in Españoles... Auh in yèhuântin Españoles nô quinhuâlminâ in Mexicâ "Les écuyers (-chîmal-è-quê) (montes en) bateau (âcal-li) lancent des piques (ornées) de cheveux sur les Espagnols... Et les Espagnols, quant à eux (yèhuântin), tirent eux aussi sur les Mexicains"
- (673)(X,167) Àmo zan iyô ômpa in nêci in ïnnêzca Tôltêcâ...; nôhuiyân câ in ïnnêzca; ïpampa ca cemmantocâ in yèhuântin Tôltêcâ "Ce n'est pas seulement là-bas qu'apparaissent les traces des Tolteques...; c'est partout qu'il y a leurs traces; car ces Tolteques (dont il est question) étaient répandus partout"
- (674)(VII,4) Auh in yèhuàtl Teucciztêcatl, in ïpan tlamàcêhua-ya zan mochi tlazôtli "Et Tecuciztecatl, lui, ce sur quoi il accomplissait les rites de pénitence, ce n'étaient que des choses précieuses"(141)

(141) Il n'est pas nécessaire que le terme avec lequel contraste celui qui est précédé de yèhuàtl apparaisse avant; il peut arriver après comme dans ce contexte ou l'on a, quelques lignes plus bas, Auh in Nānahuatzin "Mais Nānahuatzin..." (et non: in yèhuàtl N.): on en dit qu'il utilise pour sa pénitence des objets vulgaires.

- (675)(XI,29) Auh in yèhuàtl àtotōlin... niman tzàtzi, chōca...
Auh in yèhuàntin àtlacā aocmo huel mopalēhuiā "Et ce pé-
 lican... alors se me^t a crier, a chanter ("pleurer")...
 et les pêcheurs, quant à eux, ne peuvent plus se sauver"

Sur la source de ces constructions, cf. 8.3.2.5.3.

5.2.5.2.5. Yè dégradé?

Il existe un processus de dégradation du pronom emphatique de 3e personne au rang de particule, analogue à celui que nous avons vu pour ih (5.2.3.5.1.3). L'origine en est dans le fait que yè-(huàtl), dont nous avons vu qu'il pouvait représenter aussi bien des inanimés que des humains, n'est pas nécessairement associé à des noms ou à des verbes: on peut l'avoir pour identifier un locatif (v. ch. 6):

- (676)(XI,60) Ca yè òmpa huàlquìztiuh, yè òmpa in calaquì "Là d'ou il sort, c'est là aussi qu'il rentre"
 (677)(IV,111) Nohuivān quintlātālīlīā in nextli: in īmōlicpi ītech, in īntzintēpan, in īmācōlpan... oc cencā yèhuàtl in īntlanquāc "On leur met partout des cendres: contre leurs coudes, sur leurs fesses, sur leurs bras... mais surtout (litt. "encore beaucoup") sur leurs genoux"

ou n'importe quelle subordonnée circonstancielle (modale, causale, finale, hypothétique...):

- (678)(Pl.5) Yèhuàtl in ic civauhquetzalō in ic tiquincivauh-quetzaz "C'est de la façon dont (in ic) on les salue que tu les salueras" (142)
 (679)(C.513) In ic nicān ònihuāllā, huel yèhuàtl in ic namēch-machtia "Ce pour quoi (in ic) je suis venu ici, c'est pour vous donner un enseignement"
 (680)(III,55) In tlā mozcalia, in tlā mlmati... auh oc cencā yèhuàtl in tlā icnōyō īyōllō "S'il est raisonnable, s'il est avisé... et surtout si son coeur est misericordieux"

Surtout, yè (jamais yèhuatl dans ce cas) sert en tête de proposition à isoler cette proposition parmi toute une classe de propositions possibles, en écartant les autres et en marquant que seule cette proposition correspond à la vérité (peut faire l'objet d'une

(142) Le texte écrit <yehuatl inic ciāhquetzalo, inic tiquiciyauh-quetzaz>, et Siméon traduit de manière erronée "C'est lui que tu salueras"; v. la discussion dans Launey (1980), p. 21.

assertion). Cet effet de contraste, qui a été bien reconnu par Carochi⁽¹⁴³⁾, peut être explicite, avec une première proposition négative et la seconde (avec yê) positive:

(681)(XI,76) Àmo tēpēhualtiāni, vē pēhualtīlōni "Il n'est pas vindicatif, au contraire (vē: "le fait est que") il se laisse soumettre"

(682)(C.415) Ca àmo ònimitzmictī, vē tēhuātl òtinēchmictī "Je ne t'ai pas tue, c'est plutôt toi qui m'as tue"

ou dans une alternative (question ou hypothèse):

(683)(VI,158) Cuix itlā, cuix nō vē in àtle? "Est-ce quelque chose, ou au contraire n'est-ce rien?"

ou encore dans les comparaisons:

(684)(C.491) Huel oc achi tivōlcocōlē in àmo vē cē tēcuāni "Tu as encore plus mauvais caractère qu'une bête fauve"

Mais ce contraste peut être implicite:

(685)(Pl.19) Yē cualli, vē vēctli ximocuitlahui in tlāltic-paccayōtl "Ce qui est bon (ou: meilleur), ce qui est (plus) juste (i.e.: que toute autre action), c'est que tu t'occupes des choses de la terre"

(686)(C.496) Tlā zā vē ximohuīca, ca vē teōtlacti "Va-t-en, plutôt, car il se fait tard", litt. "si cela pouvait être (tlā) en fin de compte (zā) cela (yē), à savoir: va-t-en..."

(687)(X,178) Yē on totomitl, vē on totompōl (formule d'insulte se rapportant à la réputation de vulgarité des Otomis): "Tu es bien un Otomi, tu es bien un sale Otomi", litt. "c'est cela, là, tu es un Otomi" (parmi toutes les appellations qu'on pourrait t'attribuer, celle qui convient, c'est celle d'Otomi)

Il est évidemment absurde de se demander si les anciens Mexicains "sentent" yē comme un pronom ou comme une particule dans de tels emplois. Remarquons simplement que dans les derniers cas la variante "longue" n'est pas usitée, et que l'interposition de in ne semble pas possible, ce qui semble effectivement ramener yē à un rôle de particule de phrase. Ajoutons que l'on peut combiner yē avec d'autres particules, et ce généralement sous la forme -ê qui doit être étymologique (5.2.5.1.2) mais n'est possi-

(143) (C.415): "Acerca del yē de tercera persona se note que se usa muchas veces como de adverbio en contraposición, y contradicción de otra cosa".

ble que dans des contextes figés: cuêl-ê "déjà en fait" (8.1.2.6.5) tlacà-c-ê (<tlacà-zo-ê) "voilà qu'en fait" (8.1.2.2.5.6), mach-ê "peut-être surtout" (8.1.2.3.1), àc-ê (<àzo-ê) "peut-être qu'en fait" (8.1.2.2.5.3), noc-ê (<nozo-ê) "ou au contraire" (8.1.2.2.5.2) ilhuic-ê "surtout, d'autant plus" (6.2.2.7.3); sur yê ìca "car en vérité", cf. 6.2.2.2.7.

(693)(VI,220) Màcihui in têtchihualōni nēci, àc-ê mīmati, àc-ê yēlizmatini "Bien qu'il paraisse méprisable, peut-être en fait est-il avisé, peut-être en fait est-il savant"

5.2.5.2.6. Emphatiques de 1^e et de 2^e personne.

5.2.5.2.6.1. Syntaxe.

A l'exception de la "dégradation" qui implique une relation à un schéma de phrase et est donc restreinte à la 3^e personne du singulier, les pronoms emphatiques de 1^e et de 2^e personne ont les mêmes caractéristiques syntaxiques que ceux de 3^e personne:

-a) Prédicat, avec ou sans déictique suivant:

(699)(XII,44) Ca quēmā, ca nēhuātl "Oui, c'est moi"

(690)(VII,5) Oc tēhuātl, oc cuêl tēhuātl Nānahuatzé "C'est à toi, à toi maintenant, Nānahuatzin" (litt. "c'est encore toi, encore déjà toi")

(691)(VI,137) Zā tēhuān in "Finalement, c'est nous"

avec temporalisation:

(692)(VII,4) Ca nēhuātl niyez... - Tēhuātl tiyez "Ce sera moi -ce sera toi"

avec particules optatives-hypothétiques:

(693)(VI,99) Mā nē in "Il faut que ce soit moi"

(694)(C.509) Intlācamo nēhuātl, in tlā zan āxcān in Palacisco àmo ve òquipolō ināmic? "Sans moi ("si ce n'avait pas été moi"), à l'heure qu'il est Francisco n'aurait-il pas fait du mal à sa femme?"

-b) Prédicat d'un SN défini:

(695)(XII,44) Cuix àmo tē¹⁴⁴ Ye tē in timotēuczōma? "N'est-ce pas toi? Est-ce bien toi (qui es) Moctezuma?"

-c) Focalisateur:

(144) Ou peut-être yê, v. plus bas.

- (696)(C.415) Nè(huàtl) ònicchiuh "C'est moi qui l'ai fait"
 (697)(C.493) Ca tèhuàtl tiyáz "C'est toi qui iras"
 (698)(VI,48) Ca tèhuàtl mitzmàpilhuia "C'est toi qu'ils désignent du doigt"
 (699)(C.506) Aocmo tèhuàntin tiquittazquè "Nous ne serons plus là pour le voir", litt. "ce n'est plus nous qui le verrons"

en liaison avec un possessif:

- (700)(C.522) Cuix tël nèhuàtl notlàtlacól? "Mais est-ce ma faute à moi?"
 (701)(C.455) Ca totequiuh in tèhuàntin titeòpixquè "C'est notre fonction, a nous les pretres"
 (702)(VI,75) Tè mo-mà-c maniz in malacatl "C'est dans tes mains a toi que sera place le fuseau"

-d) comme SN ou composant de SN:

- (703)(C.475) In nèhuàtl àmo nicnequiva, ca zan ònicuicuitlahuilitlòc "Pour ma part, je ne voulais pas, mais on m'y a force"
 (704)(C.518) In amèhuàntin in ampipiltin àmo anquihuálcaquí in ìmissatzin Totèucyo "Vous, les nobles, vous ne venez pas écouter la messe de Notre Seigneur"

5.2.5.2.6.2. Problème du sujet des pronoms de 1^e et 2^e personne

Il reste un problème, qui se pose d'ailleurs aussi avec vè-huàtl, mais se présente de manière cruciale à la 1^e et à la 2^e personnes. Ce sont, avons-nous dit, des prédicats signifiant "être moi, être toi (nous, vous)". Si ce sont des prédicats, alors on peut se poser le problème de l'identification de leur sujet. Mais on entre alors dans une série de paradoxes qui ont leur origine dans l'itérabilité de l'identification.

Les préfixes n-, t-, t-, am- étant certainement les préfixes sujets ordinaires, le seul élément prédicatif pourrait être -è- (huàtl/huàn), et donc nèhuàtl, tèhuàtl etc. signifieraient plutôt "je suis (tu es...) celui-là". C'est bien ce que semblent indiquer des phrases comme (692) et (695) à (702), où l'on observe un accord de personne. Mais il y a au moins deux cas où cet accord ne se fait pas, et où à ces pronoms correspond une 3^e personne du singulier:

- a) Dans des phrases comme (691) ou (693), où les pronoms sont

en relation avec un déictique. Il est vrai que ces contre-exemples ne sont pas entièrement probants: d'abord, parce que le statut subjectal de in n'est pas entièrement sûr (cf. (653)-(657)); ensuite, parce que les déictiques ne sont pas prédicatifs (et ne peuvent donc recevoir de préfixes sujets), de sorte qu'on pourrait estimer qu'étant en dehors du nombre, ils sont aussi en dehors de la personne.

-b) Plus troublants sont des contre-exemples comme:

(705)(C.415) Āc nèhuātl? Āc tēhuātl? Āc tēhuāntin? Āc amēhuāntin? "Qui suis-je? Qui es-tu? Qui sommes-nous? Qui êtes-vous?"

dans lesquels l'interrogatif āc a la forme nue de 3e personne du singulier (phénomène déjà vu avec ī-qu-ê, 5.2.3.6.5.1), alors que nous verrons plus loin (5.2.6.2.3) qu'il peut connaître les préfixes sujets et la pluralisation. Il semble donc bien que les pronoms emphatiques dans ces exemples soient des prédicats à la 3e personne et que la bonne glose doit être quelque chose comme "qui est moi?" ou "quelle est l'entité dont je peux dire que c'est moi?". Telle est l'ambiguïté des pronoms emphatiques de 1^e et de 2e personne: d'un côté ils peuvent être considérés comme marquant une identification à un terme défini, prédiquée d'un sujet de 1^e ou de 2e personne; et, d'un autre, comme une identification à l'un des protagonistes de l'énonciation (1^e ou 2e p.), prédiquée d'un terme situationnellement défini (sujet de forme zéro ou déictique), mais qui est de 3e personne, puisqu'il n'a pas encore subi la prédication d'identification à une 1^e ou une 2e personne.

Les deux sections suivantes traitent d'autres aspects de ce même problème.

5.2.5.2.6.3. Titēhuān.

Cette forme qui éclaire de manière saisissante le problème que nous venons de voir est très rare dans le corpus. Citée par Carochi (p.490), elle est reprise par Andrews (1975: p.179) qui parle de "strange formation"⁽¹⁴⁵⁾;

(145) Dans les citations d'Andrews et de Carochi, nous rétablissons notre graphie normalisée.

(706) Ca zan titèhuân "He is one of our people (tribe, nation, etc.), you are one of our people, you (pl.) are of our people, they are of our people"

et par nous-même (Launey (1979), p.247):

(707) Titèhuân "comme nous, de chez nous, des nôtres" a la particularité de pouvoir fonctionner comme 2e ou 3e personne du singulier et du pluriel

ce qui matériellement n'est pas faux mais n'explique rien.

Pour comprendre la forme, il faut regarder de près les exemples, et les explications de Carochi:

(708)(C.490) "Dice un Indio maestro de escuela de sus discipulos: miyactin pípiltotóntin niquimmachtia; cequin zan titèhuân, cequin Caxtíltēcâ ímpilhuân, enseño a muchos muchachos, unos son de nosotros, esto es, de nuestra nación, y otros son hijos de españoles. El rey de Azcapozalco, acabados de llegar a esta tierra los Mexicanos, dijo a sus consejeros: ca zan nõ titèhuân in mexitin, ca tiquintlà-tõlcaquí, los Mexicanos son de nuestra casta, y nación, pues entendemos su lengua. Lo mismo dijo el rey de Tezcoco, y hablando con ellos les dijo: (...) huel ammiyaquintin: auh ca zan nõ titèhuân (...) muy muchos sois, y sois de nuestra nación..."

Il faut aussi savoir qu'en nahuatl, dans le cas où le sujet est une conjonction de personnes différentes, un seul SN peut être exprimé et les pronoms emphatiques de 1^e et de 2^e personne ne sont pas nécessaires (In Pedro titlacuâ "Pierre et moi nous mangeons", cf. 8.2.6.1.2). On voit bien d'après les exemples de Carochi qu'on est dans une telle situation, et il faut gloser "certains et nous sommes identiques...", "les Mexicains et nous sommes identiques...", "vous et nous sommes identiques..."

L'existence de cette forme est donc un argument très fort pour l'interprétation de tèhuân comme un prédicat "être nous" appliqué à un sujet de 3e personne, puisqu'il y a au moins un cas où l'on peut avoir un sujet d'une autre personne. Mais elle est aussi intéressante à au moins deux titres. D'abord, elle montre l'itération de l'identification, puisqu'il faut d'abord avoir prédiqué

l'identification de "nous" avec "l'entité en question" ("nous sommes ça"), puis avoir prédiqué l'identification de "cette entité" avec "nous" ("c'est nous, en tant que nous sommes ça"), pour arriver à "nous sommes nous", identification bouclée une deuxième fois sur elle-même. Ensuite, ce bouclage n'est opérable qu'à la 1^e personne du pluriel: autrement dit, sur un domaine qui se présente comme un parcours conjonctif sur la catégorie de la personne. Carochi signale en effet qu'on ne dit pas *zan amèhuân (ajoutons pour notre part qu'on ne dit pas non plus *zan am-amèhuân, mais zan amo-huâm-pò-huân "ils sont des vôtres" (cf.7.2.1.3.3).

5.2.5.2.6.4. Identification entre personnes différentes.

D'après ce que nous avons dit des pronoms de 1^e et de 2^e personne, il doit être possible de trouver des schémas d'identification comme "ça (yê), c'est moi (nê)", de même qu'on trouve en arabe maḡrēbin āna huwwa ou en guarani xe ha'e, litt. "c'est moi (qui suis) lui". Malheureusement, l'orthographe traditionnelle nous empêche souvent de savoir de manière certaine si l'on a affaire à yê, pronom emphatique de 3^e personne, ou à la particule ye "déjà" (8.1.2.6.1). Yê est à peu près assuré dans quelques exemples:

- (709)(VI,34) <Ca monacayo, ca nō tē in yê> "(Vêts celui qui est nu), car c'est ton corps, lui, c'est aussi toi-même"
 (710)(XII,31)<Cuix iee hin in Motecuçoma?... Ca amo ie iehoatl>
 "Est-ce Moctezuma?...- Ce n'est pas lui"
 (711)(VI,97)<a ie te in mjtoa, aiachca timaltiz> "Peut-être n'est-ce pas de toi que l'on dit (mītoa) que tu te baigneras (timáltiz) avec difficulté (avachcân)"

Dans (709) (Ca monacayo, ca nō tē in yê), <ie> apparaissant en fin de phrase ne peut être une particule. Dans (710), <iee> doit représenter ye yê ou yê yê (ou yê-ê), ou peut-être simplement yê; mais <ie> dans la réponse ne peut représenter que yê, car ye particule combiné avec la négation donne ava ou avamo "pas encore": on a donc itération de la 3^e personne (comme en guarani ha'e ha'e "c'est lui"). Même cas pour l'exemple suivant (à moins que <a ie> ne représente ava "pas encore"). En revanche, on ne peut rien dire d'un exemple comme:

- (712)(III,21)<ie ne nicmati>

qui peut être "c'est moi qui le sais (yê nê)" ou "voilà que c'est moi qui le sais (ye nê)" (146).

Remarque. La cooccurrence de yê et d'un autre pronom emphatique n'entre pas nécessairement dans le cadre envisagé ici. Ainsi pour (682), où yê représente plutôt la proposition têhuâtl ôtinêchmic-tí, ou pour:

(713)(C.522) Têl vè amêhuântin anquimatí "Mais cela, c'est vous qui le savez"

où vè (thématisé) est représenté dans le verbe par -qui- et amêhuântin (focalisé) par le sujet am- (147).

5.2.5.3. Catlê(huâtl).

Cette forme, qui sauf erreur n'est pas mentionnée par les grammairiens anciens, est avec vêhuâtl dans la même relation que catlí à î (5.2.3.5.5). Elle représente une interrogation sur une identification et suppose une restriction du domaine sur lequel porte l'interrogation à une classe restreinte (contrairement à tlê), et le plus souvent représentée par un lexème nominal. L'équivalent français est (le)quel:

(714)(VI,43) Catlê in ôtli in nictôcaz? "Quel est le chemin que je dois suivre?"

(715)(VI,129) Niman ye quitêmoâ... in catlêhuâtl cualli tōnalli "Alors ils cherchent... quel est le jour favorable"

(716)(X,167) Huel quimativâ... in tlein itech cãcã xihuitl..., in catlê cualli, in catlê vêtli, in catlê tlazõtli, auh catlêhuâtl in zã zan ve (148) xihuitl, catlê in àcualli, in avêtli "(Les Toltèques) connaissaient bien... les propriétés respectives ("ce qu'il y avait respectivement au contact") des herbes..., lesquelles sont bonnes, lesquelles sont utiles, lesquelles sont précieuses, et lesquelles en fin de compte (zã zan) ne sont que des herbes, lesquelles sont mauvaises, nuisibles..."

(146) En tout cas pas "voilà que moi, je le sais" (qui serait sans doute nê ve...)

(147) A moins qu'il ne faille comme dans (682) interpréter "mais bien plutôt c'est vous qui le savez"

(148) Ou yê, v. plus haut.

(717)(IX,94) Mohuelitta, movèvecoa, in catlèhuàtl quimonāmic-tiz, quimopechtiz tlazòihuitl "on examine, on essaie quelles (plumes) s'harmoniseront, serviront de base aux plumes précieuses"

Remarques. -a) On trouve un exemple dissociant le morphème interrogatif catl-:

(718)(VI,27) Catl nocèhuàtl (<nozo èhuàtl) in ticmomācāhuiliz?
"Laquelle de ces choses vas-tu éventuellement (nozo) accorder?"

-b) Toutes les occurrences de catlè(huàtl) que nous avons pu relever réfèrent à des inanimés: pour l'identification d'un animé, on utilise āc (5.2.6.1.1., remarque). En tout cas, nous n'avons jamais trouvé de pluriel *catlèhuān(tin).

5.2.6. Prédicats disjonctifs: les pronoms interrogatifs et indéfinis.

5.2.6.1. Morphologie.

5.2.6.1.1. Inventaire.

Les pronoms disjonctifs (nous justifierons plus loin cette notion) se présentent en deux séries: les interrogatifs (nous verrons qu'à strictement parler cette appellation est impropre) et les indéfinis, dualité que nous retrouverons avec les disjonctifs locatifs (v.6.2.3.1). L'opposition interrogatifs/indéfinis recoupe ici celle d'humain/non-humain, analogue à celle que nous avons pu voir pour les préfixes indéfinis (3.1.3.2.2.3);v. pour tant ci-dessous la remarque). Il y a donc quatre pronoms:

- Interrogatif humain: /āk/ (āc). Il peut apparaître conjointement à d'autres morphèmes que l'écriture traditionnelle (que nous suivrons sur ce point) écrit en un seul mot avec /āk/. On trouve ainsi:

- au singulier: āc ou āquin
- au pluriel: āquē ou āquiquē
- Interrogatif non-humain: /āe(·)/. On trouve de même:
 - au singulier: tle, tlē ou tlein
 - au pluriel: tleiquē
- Indéfini humain: /aka'/. (acā), pl. acāmē
- Indéfini non-humain: /ila'/. (itlā), pl. itlāmē.

Remarque. Pour des raisons de commodité terminologique, nous gardons le couple catégoriel humain/non-humain généralement retenu dans les grammaires des langues les plus diverses comme caractérisant l'opposition qui/que (quoi) ou ses traductions. Il faut cependant prendre garde au fait que humain/non-humain recoupe ici des problèmes de définition et d'identification. Une question portant, non sur l'identification d'un humain, mais sur un prédicat à lui attribuer, se fait par quoi (que), en nahuatl comme en français:

(719)(C.415) Titeièquè? "Que sommes-nous?"

Inversement, une question portant sur un animal identifié soit par le contexte soit par l'attribution d'un nom propre est faite normalement par qui. Ainsi, un passage raconte comment un homme voit un coyote aux prises avec un serpent et il se demande:

(720)(XI,7) Àc yè in nictlaōcoliz in? "Lequel (des deux) vais-je secourir?", litt. "qui est celui dont j'aurai pitié?"

La véritable opposition semble donc bien être: àc, animé et défini, tle inanimé et/ou indéfini (bien que l'inanimé défini puisse être catlèhuàtl, cf. 5.2.5.3).

5.2.6.1.2. Notes sur la morphologie.

-a) Dans àquin et tlein, -in est très probablement le déterminant: nous verrons pas les exemples que les interrogatifs se trouvent en position focale, toujours en tête de proposition. Les occurrences des interrogatifs suivis de -in (forme "longue") sont assez plus nettement plus fréquentes que celles sans -in (formes "brèves"); pourtant, certains contextes excluent -in, v. plus bas.

Il est possible qu'une partie ou toutes les occurrences de tlein doivent être en réalité interprétées comme /leyin/, tleivin (le /y/ central étant une transformation de |ʔ|, 5.2.1.3.4)⁽¹⁴⁹⁾.

-b) Le doublet tle/tlê pose un problème. Carochi (p.415) écrit:

"El tle tiene saltillo, si se le sigue consonante, como tlê taxticâ, que estás haciendo"

Mais les exemples qu'il donne dans la suite de l'ouvrage montrent en réalité une répartition beaucoup plus incertaine, au moins dans les emplois strictement interrogatifs qui présentent

(149) Le mot signifiant "rien" (cl. àtlein, v. plus bas) se prononce [antleji] à Santa Ana Tlacotenco, D.F.

tantôt tle, tantôt tlè⁽¹⁵⁰⁾, quel que soit le phonème initial du mot suivant. Il peut s'agir d'une transcription incertaine d'un mot dont la forme de base est / $\lambda e'$ /, mais dont la fréquence d'usage rend le /-'/ final particulièrement débile (ces amuïssements pouvant être soit aléatoires, soit effectivement plus ou moins systématiques selon les contextes, une occlusive suivante ayant tendance à le conserver mieux qu'une voyelle...): il resterait pourtant à expliquer l'absence systématique de /-'/ final dans à-tle "rien". Mais il peut aussi s'agir de la fusion d'un mot / $\lambda e'$ /⁽¹⁵¹⁾ avec un prédicat d'identification, /i'/(5.2.3.6.5) ou /e'/(5.2.5., cf. aussi catlè). Ce qui fait alors difficulté, c'est le pluriel tleiquè (et non *tlèquè ou *tlèhuân): mais il peut être interprété comme une création récente sur le modèle àquiquè. Ce caractère récent pourrait d'ailleurs expliquer le fait surprenant que tleiquè soit traité comme un prédicat insécable (cf. (719), alors qu'on a àc tiquè (553) (et non *tàquiquè), qui constitue apparemment un archaïsme par rapport à àc tèhuântin (705).

-c) Àquiquè ne peut être interprété que comme àc ì-qu-è, avec le prédicat d'identification à la 3e personne, les deux premières étant àc t-ì-qu-è et àc am-ì-qu-è (553). La différence est qu'on ne peut apparemment avoir seulement àquiquè pour "qui sont-ils?", mais qu'il faut matérialiser le sujet par un déictique comme au singulier:

(721)(C.415) Àquin in? àquin on? àquiquè in? àquiquè on? "Qui est-il (celui-ci)? Qui est-il (celui-là)? Qui sont-ils (ceux-ci)? Qui sont-ils (ceux-là)?"

On voit en tout cas que àquiquè n'est pas morphologiquement le pluriel de àquin, malgré l'apparent parallélisme de:

(722)(C.415) Àquin õhuallâ? àquiquè õhuallàquè? litt. "qui (est-ce) qui est venu?, qui (sont) ceux (qui) sont venus?"

(150) Curieusement Carochi écrit toujours tlè et non tlê: il s'agirait donc de la variante "forte" (intérieure au mot) de /'/.

(151) En fait, / λ / remonte toujours à */t/ devant */a/ (cf. Whorf, (1937)), et les suites / λe -/ proviennent généralement de */ λai -/: ceci pourrait aller dans le même sens que l'hypothèse /i'/.

Le pluriel authentique de âc est âqu-ê, mais nous verrons que cette forme est restreinte à certains contextes⁽¹⁵²⁾.

-d) Si itlâ est morphologiquement assez peu clair à cause du /i-/ initial, en revanche acâ entre dans un modèle productif, puisque les indéfinis locatifs (6.2.3.1) sont eux aussi construits en ajoutant /-a'/ à l'interrogatif. Mais il se pose au moins trois problèmes:

- acâ a un premier /a/ bref (cet abrègement se retrouve dans la formation des indéfinis locatifs). Il n'est pas impossible que cette voyelle brève représente la forme de base, et que la voyelle longue des interrogatifs doive être introduite par une règle spécifique.

- Quelle est l'origine du /-a'/ final? Nous pensons que c'est le morphème que l'on retrouve dans la négation à-mo et la particule à-zo "peut-être", et qu'il marque un parcours sur les valeurs de vérité de la proposition. Il faudrait alors gloser à peu près "pour quiconque (âc), peut-être ou peut-être pas (-a')", ce qui serait compatible avec les emplois de cette forme, et irait dans le même sens que la formation des indéfinis dans certaines langues (nous pensons en particulier au japonais dare ka où dare est "qui, quiconque" et ka marque à la fois la disjonction "ou" et l'interrogation).

- Si /-a'/ est bien ce que nous supposons, il resterait à expliquer la présence du pluriel /-me'/ après ce morphème (acâ-mê et non par exemple *âqu-ê â). Mais là encore il peut s'agir d'une formation récente et analogique, construite à un moment où acâ apparaissait déjà figé.

5.2.6.1.3. Prédicats disjonctifs et catégories nominales.

Tout comme les prédicats d'identification, les prédicats disjonctifs ne connaissent qu'une partie des catégories nominales. Ils n'ont:

- pas de vocatif
- pas de forme possédée

(152) Il n'y a aucun indice que âc soit un participial, malgré l'opinion d'Andrews (1975) qui tient absolument à voir partout d'anciens parfaits (cf.5.2.3.5.1, remarque) et postule cette fois un ancien verbe *g.

- pas de dérivation en /-yð/(153).

Mais d'autres catégories apparaissent de façon fragmentaire:

-a) Les suffixe appréciatifs sont attestés, mais avec les seuls inanimés tlê et itlâ:

- (723)(IV,113) À-tle-tzin in polihuini "Il n'y a pas la moindre chose ("un petit rien") a utiliser ("qui peut être perdu")"
- (724)(IV,20) Anézticâ in tlein-tôn ic conhuellâlia itlâtôl "On ne voit pas ("n'apparaît pas") le moindre petit (point) par lequel il corrige ses paroles"
- (725)(XI,75) In ôquipantilî tleintzin, niman quitoloa "Quand il est tombe sur la moindre (proie), aussitôt il l'avale"
- (726)(VI,122) Ca zan ti-tleim-pôl "Tu es on ne sait quoi (de laid)"
- (727)(VI,220) In quëmmanyân huel itlâ-tzin tictopivaliâ "Parfois nous arrivons a conserver pour nous un petit quelque chose"
- (728)(VI,236) in tlâ acâ nictêixpanhuia itlâ-tôn ipampa "si j'accuse quelqu'un pour un (motif) de peu d'importance"

On ne trouve pas *âc-tzin, *acâ-tzin, etc.

-b) Pour la dérivation verbale en -ti (7.1.2.1.1), sont attestées les formes à-tle-ti et itlâ-ti, mais aussi acâ-ti:

- (729)(VI,198) À-tle-ti-z in tlein mâyítiz "Ce qu'il fera (hon.) sera réduit a rien"
- (730)(VI,193) Cuix t-itlâ-ti-z? "Seras-tu quelque chose (d'important)?"
- (731)(IV,7) Commonectia in mâ itlâ-ti, in mâ acâ-ti, zan à-tle-ti "Il désire devenir quelque chose, devenir quelqu'un, mais il ne devient rien"

On ne trouve ni *tle-ti sans négation, ni *âc-ti ou *av-âc-ti.

(153) Tle-yð-tl "importance" doit être en réalité dérivé de tle-tl "feu" (cf. in i-pôc-yo in i-tle-yo "sa fumée et son feu", c.-à-d. "sa renommée, son souvenir, ses traces").

5.2.6.2. Sens et emplci.5.2.6.2.i. vraie et fausse interrogation.

La valeur interrogative proprement dite est statistiquement dominante dans les emplois de /ák(in)/ et de /le(')(in)/. au point qu'elle a pu être considérée par la terminologie et la théorie grammaticale comme principale, la relation aux autres valeurs étant généralement traitée par simple constatation. Pourtant, nous allons voir que, d'une part, cette notion d'interrogation n'est pas aussi simple qu'il y paraît, et que d'autre part les valeurs non interrogatives ne peuvent pas être interprétées comme dérivées de l'interrogation: nous devons donc rechercher un point de vue plus général pour rendre compte de l'ensemble de ces valeurs.

Les phénomènes que nous verrons à ce propos sont loin d'être spécifiques du nahuatl et sont même attestés dans une bonne majorité des langues du monde: il s'agit donc moins pour nous de prétendre à l'originalité sur un sujet déjà abondamment traité que de mettre en évidence des phénomènes de portée généralisable dans une langue où une fois de plus ils se manifestent de manière assez claire. Il faut aussi dire ici que la plus grande partie des raisonnements que nous pourrons faire vaut aussi pour les interrogatifs d'identification (catlí, catlèhuàtl, 5.2.3.6.5.2. et 5.2.5.3), de quantification (quèzqui, quèxquich 5.2.7.6) et locatif (cân, ïc, quèn, 6.2.3.1).

Dans une première approche, l'interrogation est une simple demande d'information provenant d'un locuteur qui n'est pas capable d'attribuer une valeur à une place d'actant⁽¹⁵⁴⁾ dans un schéma prédicatif:

(732)(C.415) Tlein ticnequi? "Que veux-tu?"

(733)(C.493) Āquin oncân tlàtòticâ on? "Qui parle là?"

l'usage normal de l'interrogation étant sa relation à une réponse de l'interlocuteur, qui doit venir aussitôt:

(734)(C.471) Āquin tiquitzticâ? - Nicnotztzilìticâ in tlàtoāni
"Qui es-tu en train de regarder? - Je suis en train de regarder (hon.) le roi"

(154) Ou, dans le cas des interrogatifs autres que ác et tlè, qui est incapable d'identifier, de quantifier, ou d'attribuer une valeur à un circonstant.

(735)(CM.250) Āquin tlàtlatzotzora? - Ca yèhuātl in motèchiuh-cāuh "Qui joue de la musique? - C'est ton père ("créateur")"

(736)(XII,6) Tle itōcā in tlātoāni Mexico? - Totēucyōhuāné, ca Motēuczōma itōcā "Quel est le nom du roi de Mexico? - O seigneurs, son nom, c'est Moctezuma"

contextes dans lesquels on voit les deux possibilités de réponse "normale": la reprise du schéma prédicatif avec instanciation du terme-réponse comme actant (734), ou, le plus souvent, l'attribution du statut prédicatif au terme-réponse. Ce point mérite d'être souligné, car les caractéristiques de la prédication sont bien présentes: sur le plan syntaxique, la possibilité de constituer un énoncé complet, celle d'être précédé d'une particule, et la contrainte de non-détermination (qui entraîne l'identificateur dans (735)); sur le plan de la sémantique de la communication, le fait qu'on a bien l'élément informant, le reste du schéma prédicatif pouvant être considéré comme "connu" (v.2.1.2.4 et 2.2.2.4 la discussion sur les énoncés composés d'un seul nom).

Mais si le terme-réponse est ainsi focalisé, il faut bien voir que c'est aussi le cas, dans la question, du mot interrogatif qui, syntaxiquement, se trouve toujours en tête de phrase, généralement suivi de in (sous la forme āquin, tlein) et du reste du schéma, dans lequel il est représenté (et ce fait est de la plus haute signification) par un indice pronominal défini: objet dans (734), sujet de prédicat verbal dans (735) et de prédicat nominal dans (736)⁽¹⁵⁵⁾. La "demande d'information" s'analyse alors ainsi: le locuteur dispose d'une partie d'un schéma sur lequel il veut faire porter une assertion, mais il lui manque la valeur d'une place qu'il considère comme pertinente (sans quoi il suffirait de marquer la non-spécification de cette place). Cette place doit alors faire l'objet d'une prédication: que peut-on dire de l'élément qui remplit la place d'actant a ou b (ou de possesseur) dans le schéma prédicatif⁽¹⁵⁶⁾? Et par là même ce schéma devient syntaxiquement

(155) On peut aussi avoir la représentation par un préfixe possessif (āquin i-cal "de qui est-ce la maison"), p.ex. tle i-pampa "à cause de quoi", cf. 6.2.2.3.2.

(156) Plutôt que simplement "quel est l'élément": il s'agit bien d'une prédication-focalisation, dont le développement en français de qui est-ce qui est d'ailleurs assez proche.

sujet de ce prédicat interrogatif, comme il pourra l'être dans la réponse ("celui qui chante est qui? - (celui qui chante) c'est lui"). On voit bien la raison de la pronominalisation définie dans le schéma sujet: c'est que l'incertitude ne porte pas à ce niveau, et qu'elle ne concerne que le prédicat à attribuer au terme dont on est sûr par ailleurs qu'il remplit telle fonction actancielle dans le schéma sujet. Du coup, le caractère de relation intersubjective qu'il y a dans la "demande d'information" est moins important pour l'analyse que le caractère prédicatif des mots interrogatifs qu'on pourrait appeler dans un premier temps "prédicats d'incertitude".

Le jeu normal question-réponse apparaît d'ailleurs vite comme un cas particulier privilégié, puisqu'une réponse même satisfaisante (c.-à-d., qui ne soit pas du type "je n'en sais rien") peut être apportée autrement qu'en instanciant un terme-réponse sous forme syntagmatique ou prédicative:

(737)(C.470) Tlein niquiz? - Tepitzin caxtillán tlailli nicān cā "Que puis-je boire? - Il y a ici un peu de vin "boisson de Castille")"

(738)(III,35) Tlê tâyiz? - Ca nihuálnôtzalo, nêchhuálnôtza in tōnatiuh "Que va-t-il t'arriver? - Je suis rappelé, je suis rappelé par le soleil"

(739)(XII,96) Tle ôamâxquê? - Niccâuhtziné mâ ximotlacòtili "Qu'avez-vous fait? - O mon frere, fais plutôt ton office" (sous entendu: "contente-toi de..., et ne t'occupe pas de nous")

Surtout, on connaît en nahuatl comme ailleurs ces "fausses interrogations" ou "interrogations rhétoriques" qui n'impliquent pas de réponse, et qui ont au moins trois effets possibles: -a) la marque de la perplexité:

(740)(VI,149) Tlein quimonequiltia in totêucyo? "Que veut notre seigneur?" (nous n'en savons rien)

-b) la surprise ou l'indignation:

(741)(XII,125) Tlanānquilia in cihuācōhuātl:... "mochi quicuí-quê in Tlatilōlcā". Niman ye ic huállàtoa in Cuāuhtemōctzin: ... "Tlein tiquitōa cihuācōhuātlé? Mā zo quicuíquê in Tlatilōlcā, amo ic zāzācōquê in tlamācēuhquê?" "Le vice-roi répond: "les Tlatilolcas ont tout pris". Alors Cuauhtemoc réplique: "Que dis-tu, vice-roi? Même si les Tlatilolcas l'ont pris, ceux qui le méritaient n'ont-ils pas été arrêtés ("entraînés") pour ça?"

Cuahtemoc en disant tlein tiquìtoa ne veut évidemment pas faire répéter une phrase qu'il a très bien comprise, mais il refuse d'accorder une valeur définitive aux propos de son interlocuteur: il les remet en question, en faisant comme si la place à d'autres propos était laissée libre.

-c) une négation déguisée:

(742)(C.462) Àquin quimati, àquin huel tächilhuiz? "Qui le sait, qui pourra nous le dire?"

(743)(C.497) Àquin huel ipòtzin in Totëucyòtzin? "Qui peut être l'égal de Notre Seigneur?"

(744)(VI,13^a) Àquin amëchmotlàtlautiliz, àquin quicuepaz, àquin quilòchtiz amliyòtzin? "Qui vous haranguera, qui retournera, qui renverra votre souffle (= vos paroles)?"

Toutes ces questions attendent évidemment moins une réponse qu'elles ne forcent une réponse de type "personne", qui n'a pas besoin d'être exprimée. (157)

5.2.6.2.2. L'interrogation indirecte et le parcours de classe.

Un deuxième emploi remarquable des interrogatifs est ce que nous appellerons interrogation indirecte, reprenant en cela un terme hérité des grammaires traditionnelles en l'adaptant à la grammaire nahuatl. Dans une langue comme le français, l'interrogation indirecte se manifeste sous la forme d'une subordonnée introduite par un mot interrogatif et dépendant de certains verbes ou de certaines tournures bien précises (Dis-moi qui vient, je ne sais pas qui vient). On considère généralement comme interrogatives indirectes les tournures comme dis-moi ce que tu veux, je ne sais pas ce que tu veux, bien que ce que ne soit pas une locution interrogative. Mais il ne nous semble pas qu'on admette généralement comme interrogatives indirectes des tournures comme je te donnerai ce que tu veux, ou ce que tu veux est trop cher, malgré l'identité morphologique (ce que) et fonctionnelle (actantielle); et il en va de même pour les tournures par celui qui.

Tesnière (1959), en mettant en évidence le caractère nominal (c.-à-d.: actanciel) des interrogatives indirectes comme des subordonnées introduites par ce(lui) qui/que, a ouvert la voie à un

(157) Sur àc mach quìto, cf.4.4.1.2.1 (fin).

traitement unifié de ces tournures, et permis en particulier de poser la véritable question: qu'est-ce que construire un syntagme nominal, et comment se fait-il que dans les langues les plus diverses des mots interrogatifs puissent intervenir dans ces constructions? (15^a)

Nous ne traiterons évidemment ici que des constructions du nahuatl, qui malgré une parenté typologique certaine présentent quelques différences avec celles du français. Ces tournures ont la forme (...) in âquin/tlein PRED, où -a) (...) représente le prédicat dominant de la phrase (qui peut d'ailleurs se trouver aussi bien à droite), sur lequel ne pèse pas de contrainte spécifique (il peut s'agir de n'importe quel verbe, ou même d'un prédicat nominal), et dont ce qui suit est un actant; et où -b) PRED représente un schéma prédicatif "actancialisé", avec un prédicat nominal ou verbal comportant un préfixe pronominalisant le mot interrogatif, et pourvu éventuellement d'autres actants ou circonstants.

- (745)(C.416) Nictlazòtla in âquin nèchtlazòtla "J'aime celui qui m'aime" (ou: "...quiconque m'aime")
- (746)(C.498) Yicpepena in tlein ticqualitta "Choisis ce que tu trouves bien"
- (747)(XI,52) In âquiquè quicaguiyâ, quitoâvâ... "Ceux qui l'entendaient disaient...."
- (74^a)(C.4^a4) In âquin cualli tlâcatl, âmo huel itech caxitlani in tlâtlacôlcatzâhuacâvôtl "Celui qui est un homme de bien ne permet pas (-tlani, 7.2.3.2.2) qu'arrive jusqu'à lui la souillure du péché"
- (749) In tlein etic in iuhqui tetl tlanî huetzi "Ce qui est lourd tombe vers le bas comme une pierre"

Le caractère actancial de la suite in âquin/tlein est clair, mais on connaît aussi deux autres tournures permettant l'actancialisation. La première et la plus simple est in PRED (p. ex. (5) à (9)), la seconde est in yè(huâtl) PRED (p. ex. (672) à (675)). En réalité, l'actancialisation avec un emphatique ou un interrogatif met en évidence des opérations que l'actancialisation simple (in PRED) "écrase". Car d'un côté, le terme fonctionnant comme actant peut être sélectionné parmi d'autres termes possibles (essentiellement: des termes tombant sous d'autres prédicats), et cette sé-

(15^a) V. plus loin 3.2.3 et 3.3.2.5.3.1.

lection peut provoquer un effet de contraste marqué par le pronom emphatique (5.2.5.2.4). Mais, d'un autre côté, il peut aussi s'agir d'une non-sélection sur un ensemble de termes tombant sous un certain prédicat: on présente toute la classe, et on dit que n'importe lequel de ces termes peut aussi fonctionner comme actant d'un prédicat dominant. Si l'on regarde les exemples (745) à (749), on voit qu'ils appellent des gloses comme "tout ce que/qui", "tous ceux que/qui...", "quiconque...". L'interrogatif fonctionne ici comme un relais prédictif qui permet de renvoyer à l'ensemble d'une classe de termes. On voit à ce propos que la pluralité possible des actants a des implications aspectuelles (vérité générale, itération...), et que sauf cas particuliers⁽¹⁵⁹⁾, le parcours de classe s'accommode assez mal de passés ponctuels non itératifs.

Cela dit, l'interrogation indirecte n'est pas réellement en opposition avec l'actancialisation simple (in PRED), car cette dernière est compatible avec le renvoi à la classe. Dans les couples de phrases ci-dessous, on verra que les différences de sens entre les deux tournures sont parfois nettes, mais parfois plus minces, tendant à l'indifférenciation:

- (750a)(VI.156) Ca in tlein qui, in tlein quicua nāntli, nō yē-huātl guimonacayōtia in piltzintli "Car ce que la mère boit, ce qu'elle mange, l'enfant lui aussi en fait sa chair"
- (750b)(IV.2) Onvez in quiz, in quicuāz "Il aura de quoi boire et de quoi manger" ("ce qu'il boira et mangera existera")
- (751a)(Pl.21) In tlein ohuī mixpan mītōz, àmo niman tiquītōz "Ce qui se dira de grave (ohuī) devant toi, tu ne le diras pas tout de suite"
- (751b)(ibid.) ... in ic àmo ticmonāmic̄tīz in ohuī "afin de ne pas rencontrer des (événements) graves"
- (752a)(C.459) Xiccaqui in tlein nimitzilhuia "Ecoute ce que je te dis"
- (752b)(C.426) Mā nēn àticchīuh in ònimitzilhuī "Ne manque pas de faire ce que je t'ai dit"
- (753a)(C.520) Zā zan quēnin ticchīhua in tlein nimitztequiuh-tia "Tu accomplis n'importe comment ce dont je te charge"

(159) On peut en effet imaginer des classes situationnellement définies et restreintes, p. ex. "tous les enfants (qui étaient là) se mirent à pleurer...".

- (753b)(C.491) Ca achi ohuī in tinēchtequiuh̄tia, yēcē nicchī-huaz "Ce dont tu me charges est plutôt difficile, mais je le ferai"
- (754a)(Pl.11) Huel timoyēyecōz in tlā tiquintlayēctilīz in āquiquē in huēhuēyintin, in tlātōquē "Tu prendras de grandes précautions si tu dois corriger ceux qui sont des grands, des souverains"
- (754b)(Pl.5) Tiquinnāmiqiz in pīpiltin, in tlātōquē "Tu iras à la rencontre des grands, des souverains"
- (755a)(C.418) Āmo Īmpan ōmochīuh in ye huēcāuh tlācā in tlein āxcān topan mochīhua "Cela ne s'est pas produit du temps des gens d'autrefois, ce qui maintenant nous arrive"
- (755b)(C.513) Iz catqui in ō nopan mochīuh "Voici ce qui m'est arrivé"

On voit que les différences, s'il y en a, portent au moins autant sur les implications aspectuelles que sur la manière de présenter la classe. Dans (755), la nuance est évidemment légère. Il est possible qu'on ait en (a) un effet secondaire de l'indéfinition: celui d'un rejet, d'un refus qu'on peut aussi avoir dans l'interrogation directe (cf.(741)). Il y a également un parallèle entre l'interrogation-perplexité de (740) et une phrase comme:

- (755)(C.419) Totzalan nemi in āquin tēmāc tēchtlāza "Il vit parmi nous, celui qui nous trahit (litt. "nous jette dans les mains des autres")"

où il est clair qu'il s'agit moins d'une indéfinition au sens de référence indistincte à toute une classe (puisqu'on suppose qu'il s'agit d'un individu unique) que de l'incertitude sur une identité, qui rend nécessaire la recherche de cet individu parmi d'autres individus.

On peut de même avoir sans contradiction l'interrogation indirecte et l'identification:

- (757)(I,75) In āc tēhuātl, in ticpōhuaz in, ... cenca tlē ticmati "Qui que tu sois, toi qui liras cela, ... fais bien attention (cf. (377))"
- (758)(VIII,61) Quipepenavā in āc vēhuātl tlātōcātiz "Ils choisissaient quel était celui qui devait régner"

5.2.6.2.3. Sens indéfini des interrogatifs.

Il y a enfin toute une série d'emplois indéfinis des interrogatifs, dans des contextes très précis.

5.2.5.2.3.1. Avec la négation.

Les interrogatifs se combinent avec la négation /a'/, sous les formes ay-âc "personne" et a'-tle "rien"⁽¹⁶⁰⁾. Comme les interrogatifs proprement dit, ces mots figurent en position focale en tête de phrase, mais ils peuvent être précédés de particules et ne sont généralement pas suivis de in.

(759)(C.522) Ca àtle òniccuic "Je n'ai rien pris"

(760)(Pl.9) Avâc itech cualâniz "Nul ne sera fâché à son propos"

Àtle est par excellence l'expression de la non-existence ("il n'y a pas de..."):

(761)(C.416) Àtle îpatiuh "Ça ne vaut rien" ("son prix n'est rien")

(762)(VI,251) Àtle in notlacual, àtle in notzotzomâ "Je n'ai pas de nourriture ("ma nourriture n'est rien"), je n'ai pas de vêtements"

Certaines particules peuvent séparer la négation de âc ou tle:

(763)(C.498) Aoc âc mococoa "Plus personne n'est malade"

(764)(I,75) À nõ âc huel quimpôhuaz "Et personne non plus ne pourra les compter"

(765)(VI,21) Intlâcamo âc quimati "Si personne ne le sait"⁽¹⁶¹⁾

(766)(VI,36) Auh in yêhuâti in yôlcâvôtl aoc tle, ôvâ, ôpoliuh "Et quant aux vivres, il n'y en a plus, elles sont parties, disparues (162)"

Remarque: On peut après la négation combiner deux occurrences de l'interrogatif-indéfini (interrogation indirecte):

(767)(C.527) Avâc âquin tiquixtilia "Il n'y a personne que tu respectes"

On peut aussi avoir une double négation (ou une négation multiple avec des interrogatifs-indéfinis autres que âc et tle) où â- n'apparaît qu'une fois:

(160) Carochi (p. 416) cite ânitlein, âtitlein, àtlein "je ne suis rien, tu n'est rien, il n'est rien". Nous ne voyons pas d'explication satisfaisante à cette occurrence de -in, sinon peut-être par l'analogie âquin/âquiquê vs. ânitlein/âtitleiquê.

(161) On peut aussi trouver intlâcavâc, cf. 8.1.2.4.3.

(162) Le fait que le sujet précède aoc tle tient à une thématization qui peut se produire quel que soit le prédicat, et n'infirmes donc pas ce que nous disions plus haut du caractère focal de àtle.

(768)(XII,58) Aoc àc tle concàhuaya "Plus personne ne laissait quoi que ce soit"

5.2.6.2.3.2. Dans des schémas subordonnés.

L'interrogatif-indéfini est alors intégré à une tournure marquant l'itération, l'hypothèse ou le souhait. On a généralement les formes suivies de in. Le prédicat dominant semble connaître des restrictions aspectuelles ou modales: il est soit au présent de vérité générale, soit à l'imparfait, soit à l'optatif.

-a) avec une interrogation indirecte (v. ci-dessus 5.2.6.2.2):

(769)(VI,248) Inin tlàtòlli itechpa mìtoàya, in àquin tlein quichihuaya cencà māhuiztic "Cette phrase se disait de celui (quel qu'il soit, cf. supra) qui faisait quelque chose (tlein) de vraiment remarquable"

-b) dans une subordonnée temporelle:

(770)(V,194) In ìcuàc àquin mocaltiàya... "Quand quelqu'un se faisait une maison...."

-c) après in, en fonction actancielle: cette tournure s'apparente à l'interrogation indirecte, à ceci près que l'interrogatif-indéfini n'est pas suivi d'un schéma prédicatif.

(771)(VI,50) Mā cualāri in àquin, mā moxico in àquin "Soit fâché qui (voudra), soit jaloux qui (voudra)"

(772)(VI,253) Iuhquin tòchtli òmochiuh, māzatl òmochiuh; ic ilhuilōya in àquin; òtītòchtiyac, òtimāzatiyac "Il était devenu comme un lapin, comme un cerf; c'est pourquoi on disait à qui (était dans ce cas); tu t'es fait lapin, tu t'es fait cerf".

5.2.6.2.3.3. Avec certaines particules.

-a) ach "on ne sait trop" (3.1.1.9):

(773)(C.471) Ach tlein quimīnecuiltia "Dieu sait ce qu'il flaire"

(774)(VI,121) Ach àc ic nicquelòz "Je me demande qui je peux tromper ainsi"

-b) anca "on dirait bien que...." (3.1.1.5):

(775)(VI,138) Anca tlê tomàcēhual, anca tlê tolhuil "Il semble que nous ayons quelque bienfait, quelque récompense" ("que notre bienfait soit quelque chose")

-c) zan "seulement" (8.1.2.1.1):

(776)(C.520) Zà zan tlein mach niquilnámiqui "Je me rappelle toutes sortes de choses"

(777)(X,19) Āc zan momati "Il se prend pour Dieu sait qui"

-d) nozo ou ànozo "ou" (8.1.2.2.5.2 et 3):

(778)(VI,247) Àzo motlauhtiâ, ànozo in tlein quicuâ "Peut-être sont-ils secourus, ou mangent-ils quelque chose"

(779)(Pl.9) Mâ ica tihuetzcâ in ĩxpopoyõtzin... ànozo in tlein cocōliztli ĩtech cā "Ne ris pas de l'aveugle... ou de celui qui a ("sur qui est") quelque maladie"

-e) zāzo concessif (8.1.2.2.5.5):

(790)(C.520) Mitzmōpōpolhuĩlĩz in zāzo tlein ic ōticmoyōlĩtla-calhui "Il te pardonnera tout ce par quoi tu l'auras offensé"

(781)(XI,70) In zāzo tlein michin mochi quihuālquixtia "Tout ce qu'il y a comme poisson (ou: n'importe quel poisson), il le sort"

Remarque. Tous les exemples de 5.2.6.2.3. ont comme caractéristiques communes d'avoir le pluriel âquē et de pouvoir être conjugués par la personne:

(782)(VI,137) Aoc âquē in huēhuetquē "Il n'y a plus d'anciens"

(783)(C.518) Aoc t-âqu-ē "Nous n'existons plus"

(784)(C.520) In zāzo t-âc tē ti-tlātlacoāni... "Qui que tu sois, toi pêcheur...."

5.2.6.2.4. Emplois des indéfinis.

Les indéfinis acâ "quelqu'un" et itlâ "quelque chose" ont de fortes restrictions d'emploi, pratiquement sans interférence avec les emplois non interrogatifs de âc et tle, et qui ne sont pas sans rappeler la distribution des indéfinis dans d'autres langues (nous pensons en particulier à l'anglais any). Ils peuvent apparaître comme "pronoms" (c.-à-d. isolément) ou comme "adjectifs" (épithètes d'un nom: "quelque...") dans les contextes suivants:

-a) avec l'interrogation de phrase:

(785)(C.415) Cuix t-itlâ-mē? "Sommes-nous quelque chose?"

(786)(VI,158) Cuix itlâ tocnōpil, tomâcēhual? "Aurons-nous quelque faveur, quelque récompense?" ("Notre faveur est-elle quelque chose?")

(787)(VI,73) Cuix acâ âquinequi in pâquiz? "Est-il quelqu'un qui ne veuille être heureux?"

-b) avec une négation (qui ne peut jamais être à- seul: il faut àmo ou une négation complexe):

(789)(C.514) Aocmo itlâ ìpan tèchmatizquè in macèhualtin "Les gens du peuple n'auront plus aucune considération pour nous" ("ne nous regarderont plus sur quelque chose")

(789)(Pl.10) Àmo nõ itlâ tictècualtiz... in àmo cualli "Et tu ne donneras pas non plus a manger quelque chose... qui ne soit pas bon"

Cette négation complexe peut être précisément avác ou àtle (5.2.6.2.3.1)⁽¹⁶³⁾:

(790)(C.516) Avác acâ iz nèchiximati "Il n'est personne qui me connaisse ici"

-c) après mâ introduisant un optatif ou un vétatif:

(791)(C.516) Mâ nozo itlâ ìpan mochihua "Puisse-t-il plutôt (nozo) leur arriver ("se faire sur eux") quelque (malheur)"

(792)(Pl.21) Mâ acâ in quito, mâ acâ in quinèxti "Laisse à qui (voudra) le soin de le dire, laisse à qui (voudra) le soin de le dévoiler" (litt.: "puisse quelqu'un le dire....")

(793)(VI,228) Mâ acâ tiquilhuì "Ne le dis à personne"

(794)(C.418) Mâ itlâ mopan mochiuh "Puisse-t-il ne pas t'arriver quelque (malheur)"

-d) après tlâ, dans une conditionnelle:

(795)(C.468) In tlâ itlâ àcualli tinèchi+tilia... "Si tu me vois (applicatif) quelque défaut..."

(796)(XII,77) In tlâ zâ acâmè motlapaloâ... "Et si quelques-uns seulement osent...."

-e) après zan "seulement", dans le sens "n'importe qui/quoi" ou "peu de":

(797)(VI,155) In tlâ achi mocoçoa ticitl, zan acâ ìixiptla in quitlatia temazcalli "Si la sœur-femme ne se sent pas bien, c'est quelqu'un d'autre qui à sa place chauffe le temazcal"

(798)(XI, 80-81) Cencâ zan nõ acâ in quitta "Très rares (litt. "tres seulement aussi quelqu'un") sont ceux qui le voient"

(163) Sur àtle mâ itlâ, cf. 8.1.2.3.2.

(799)(XII,34) Ca àmo zan acà, ca yèhuàtl in tèlpòchtli Tezca-tlipòca "Ce n'est pas n'importe qui, c'est le jeune Tezcacatlipòca lui-même"

-f) après at ou àzo "peut-être":

(800)(C.505) Àzo acàmè itlà quitòtihuí "Peut-être certains vont-ils dire quelque chose"

(801)(C.528) Àcitlà (=àzo itlà) topan mochihuaz "Peut-être nous arrivera-t-il quelque (malheur)"

-g) dans une comparaison, après ihqui ou ihquin (=ihqui in) mà "c'est comme si..."

(902)(XII,3) Ihquin mà acàmè moquetztihuitzè "C'est comme s'il y avait des gens qui les poursuivaient"

(803)(XI,14) Motlaloà, ihquin acà quintoca "Ils courent, comme si quelqu'un les poursuivait"

-h) après in (ou in ìcuàc) introduisant une proposition temporelle itérative (souvent proche pour le sens d'une conditionnelle, cf. (d)):

(804)(VI,233) Ìcuàc mìtoa, in acà itlà quitènèhua... "Cela se dit quand (ou: si) quelqu'un mentionne quelque chose..."

(805)(VI,230) Ìcuàc mìtoa, in acàmè tlàhuānā, in acà cencā chōca "Cela se dit quand des gens s'envirent, (ou) si quelqu'un pleure très fort"

(806)(XI,13) In acà cānaznequi... "Si (ou: quand) quelqu'un s'apprete à l'attraper..."

-i) après in ic à sens final (6.2.2.9):

(807)(XII,37) Àmo tlanāhuatiāya in ic acà quinyāochihuaz "Il ne donnait pas d'ordres pour que quelqu'un leur fit la guerre"

(808)(VI,149) ... in ic cè acà motemōz, motlàtlauhtiz ticitl "pour qu'on cherche, pour qu'on prie quelque sage-femme"

-j) en tête d'une phrase. Cet apparent contexte zéro qui viendrait contredire les restrictions évoquées sur l'occurrence des indéfinis doit pourtant être précisé. En effet, si l'on ponctue selon les conventions actuelles, on s'aperçoit que les indéfinis apparaissent toujours après deux points: ils font partie d'une phrase qu'on peut toujours considérer comme développant ou expliquant la précédente:

- (809)(C.517) Àmo zan nèn huālchōchōca yohualtica in tecolōtl:
itlā quītōznequi "Ce n'est pas pour rien que le hibou
vient ululer pendant la nuit: cela veut dire quelque chose"
- (810)(VI,91) Ca nel moyōcoya...: itlā mopan quihuālmonequiltiz
"C'est bien vrai qu'il est Moyocoya (cette appellation de
Tezcatlipoca est un présent verbal signifiant: il se pré-
pare, ou peut-être: il se dissimule)...: il voudra qu'il
t'arrive quelque chose (litt. "il voudra sur toi qqch. en
„retour")"
- (811)(VI,125) Ca onnemī in ātlācā in tlahuēlilōquē: huel canā
itlā mitztolōltizquē in ipan ātl, tlacualli "Car il y en
a ("ils vivent"), des méchants malveillants: ils sont
bien capables (huel) de te faire avaler (toloa causatif)
en quelque occasion (litt. "quelque part", canā) quelque
chose (de mauvais) avec la boisson ou la nourriture"
- (812)(IV,42) Àmo tlācatl: itlā quimonāhualtiāva, itlā ic mo-
cuepaya "Ce n'était pas un homme: il prenait quelque forme
("il se donnait quelque chose comme aspect, nāhualli),
il se changeait en quelque chose"

L'explication peut d'ailleurs être explicitement annoncée dans
la phrase précédente:

- (813)(I,82) "Teōtl cualo, tlālolini", quītōznequi: itlā tēmā-
māuhti mochīhua "Le dieu est mangé, la terre tremble":
cela signifie: il se passe quelque chose de terrible"
- (814)(X,146) Ic palēhuilo: itlā moyacatia "(Celui qui a perdu
son nez) est secouru ainsi: on fait un nez avec quelque
chose"

La réponse à une devinette introduite par zā zan tlein on est
généralement annoncée par acā quittaz tozāzaniltzin, formule qu'il
faut sans doute considérer comme un défi lancé à la cantonade:

- (815)(VI,237) Zā zan tlein on, xoxōuhqui xicaltzintli, momo-
chitl ontemi? - Acā quittaz tozāzaniltzin, tlāca nèn ca
ilhuicatl "Qu'est-ce que cela peut bien être, un bol
bleuté, avec du maïs grillé dedans? - A qui peut voir
notre devinette, c'est bien évidemment le ciel"

-k) répété, généralement précédé de in, avec une valeur de con-
traste distributif ("l'un..., l'autre..."); à notre connaissance,
seul acā connaît ce type d'emploi:

- (816)(G.112) In acâ ielchiquippan, in acâ iquechtlan àciquiuh
 "(L'eau) arrive à l'un à la poitrine, à l'autre au cou"
- (817)(VI,129) In cihuâtzitzintin in conitqui in acâ ichtilmàtli, in acâ ayàtl, in acâ tecuàchtli "Et les femmes apportent, les unes des manteaux de fil de maguey, les autres des sacs, les autres des capes"
- (818)(XII,103) In acâ chōcatiuh, in acâ cuīcatiuh, in acâ motēnhuītectiuh "L'un va chantant, l'autre pleurant, l'autre se frappant la bouche"

5.2.7. Les quantificateurs.

5.2.7.1. Généralités.

Parmi les noms, les quantificateurs constituent une sous-classe d'une trentaine de mots, mais cette sous-classe est assez hétérogène. En effet, bien que tout un faisceau de traits morphologiques, syntaxiques et sémantiques les caractérise, aucun de ces traits ne s'applique à l'ensemble de la sous-classe pour constituer un critère définitoire. Nous nous contenterons de donner ici les caractéristiques qui s'appliquent le plus généralement.

-a) Sémantiquement, ces mots traitent le domaine de la quantité, numérale ou non numérale.

-b) Ces mots n'ont pas de vocatif, à l'exception de tepi "petit" (5.2.7.4.2)

-c) Ces mots n'ont pas de forme possédée, à l'exception de -cēl (5.2.7.7) et des formes en -(i)xti(n) (5.2.7.2.6)

-d) Ils ne comportent pas le suffixe absolu, à l'exception des noms de nombre supérieurs à 5.

-e) Ils n'ont pas de forme en /-yō/, à la possible exception des numéraux.

-f) Ils ont un pluriel en /-n/ ou /-ntin/ après voyelle (qui, sauf pour ōme "deux", est toujours /i/), en /-in/, /-tin/ ou /-intin/ après consonne, mais cē "un" fait exception avec un pluriel en /-me'/.

Les caractéristiques (b) à (f) s'appliquent avec une à trois ou quatre exceptions au maximum⁽¹⁶⁴⁾. Il en est quelques autres

(164) On pourrait considérer (f) comme générale, à condition d'exclure de la liste des quantificateurs le nom de "un", dont on sait qu'il n'est pas un nombre comme les autres.

qui s'appliquent à un nombre plus restreint de quantificateurs, mais qui constituent des exceptions remarquables à la liste des propriétés générales des noms:

-g) Une partie des quantificateurs présentent des restrictions dans leurs emplois prédicatifs: certains n'apparaissent pas comme prédicats de phrases et d'autres, bien qu'applicables à des humains, sont restreints à la 3e personne.

-h) La dérivation verbale est elle aussi soumise à de fortes restrictions. En particulier, on ne trouve pratiquement jamais de v.i. dérivés en /-ti/, qui représentent pourtant la plus développée des dérivations dénominatives (7.1.2.1). En revanche, plusieurs quantificateurs connaissent la dérivation en /-ya/ ou /-lia/, qui n'est habituellement associée qu'aux bases fournissant des participiaux (7.1.1.6).

-i) Les quantificateurs ne peuvent être mis au locatifs en /-k(o)/ (5.2.1.1), mais ils connaissent certaines dérivations locatives tout à fait inhabituelles sur les noms: /-pa/, /-kân/ et /-ka/ (6.2.2.8, 6.2.2.6.1, 6.2.2.2.7).

-j) Une partie des quantificateurs se composent avec des noms classificateurs qui réfèrent à des formes ou à des mesures (5.2.7.2.4)

-k) Une partie des quantificateurs connaissent un redoublement /C \bar{V} -/ à valeur distributive.

5.2.7.2. Les numéraux.

5.2.7.2.1. Inventaire.

La numération nahuatl est construite sur une base vigésimale, avec des sous-bases 5, 10 et 15. Les seuls noms de nombre primitifs sont donc les nombres de 1 à 4, les sous-bases 5, 10, 15, et 20 et ses puissances:

| | | |
|-------|---------------------|--------------------------|
| (819) | 1 <u>cē</u> | 10 <u>mā-tlāc-tli</u> |
| | 2 <u>ōme</u> | 15 <u>caxtol-li</u> |
| | 3 <u>ēvi</u> | 20 <u>-pōhual-li</u> |
| | 4 <u>nāhui</u> | 400 <u>-tzon-tli</u> |
| | 5 <u>mā-cuil-li</u> | 8000 <u>-xiquipil-li</u> |

Parmi ces nombres, seuls 2, 3 et 4 sont à proprement parler des quantificateurs, puisque cē "un" a une morphologie spécifique

et que les bases et sous-bases sont des substantifs pourvus du suffixe absolu.

Sur mā-cuil-li et mā-tlāc-tli, cf. 5.2.1.3.4; le sens étymologique de caxtol-li est incertain; pōhual-li signifie "compte" (de pōhua v.t. "compter", tzon-tli "(touffe de) cheveux" et xiquipilli "sac de graines". Dans certains comptes, d'autres désignations de la vingtaine que pōhual-li peuvent être utilisées (5.2.7.2.4).

Les noms des vingtaines et de leurs puissances sont obligatoirement précédés d'un cardinal de rang inférieur qui leur sert de multiplicateur: on forme ainsi des noms composés dans lesquels les multiplicateurs apparaissent sous une forme légèrement modifiée:

| | |
|---------------------|----------------|
| (820) 1 <u>cem-</u> | 3 <u>ē-</u> |
| 2 <u>ōm-</u> | 4 <u>nāuh-</u> |

et le radical sans suffixe absolu pour 5, 10, et 15, p. ex.:

| |
|--|
| (821) <u>cem-pōhualli</u> "20"; <u>ōn-tzontli</u> "800"; <u>ē-xiquipilli</u> "24000"; <u>nāuh-pōhualli</u> (ou <u>nāp-pōhualli</u>) "80"; <u>mācuil-tzontli</u> "2000"; <u>mātlāc-pōhualli</u> "200"; <u>caxtol-tzontli</u> "6000". |
|--|

Nous ne connaissons pas d'expression classique des puissances de 20 supérieures à 8000 (20^3), bien qu'un témoignage contemporain⁽¹⁶⁵⁾ nous ait affirmé l'existence d'une série plus élevée qui commencerait à cuezcomē 1 "jarre-grenier" et se terminerait à ilhuicac, litt. "au ciel", nombre considéré comme infini et devrait être de l'ordre de 20^{20} ou 20^{21} .

5.2.7.2.2. Combinaison.

De 6 à 9, on se sert d'un préfixe /čik^w(a)/ combiné avec 1 à 4:

| | |
|--------------------------|----------------------|
| (822) 6 <u>chicua-cē</u> | 8 <u>chicu-ēyi</u> |
| 7 <u>chic-ōme</u> | 9 <u>chiuc-nāhui</u> |

Chicua-cē semble bien garantir une forme de base |čik^wa| pour ce préfixe dont l'origine est peu claire⁽¹⁶⁶⁾; l'élimination de /a/

(165) Carlos López Ávila, communication personnelle.

(166) Au moins synchroniquement, le rapprochement avec chico "de travers" manque d'arguments sérieux.

devant voyelle et la transformation de $|k^w|$ en /k/ devant /o/ sont régulières; la différence de traitement entre /čik^wa-sē/ et /čik^w-nāwi/ pourrait venir d'un phénomène accentuel ($|a|$ se trouvant accentué dans le premier cas et atone dans le second).

De 11 à 14 et de 16 à 19 on reprend les sous-bases 10 et 15 en ajoutant le cardinal de 1 à 4 précédé d'un préfixe /om-/, soit:

| | | | |
|----------|------------------------|----|-----------------------|
| (823) 11 | <u>mātlāctli on-cē</u> | 16 | <u>caxtolli on-cē</u> |
| 12 | <u>" om-ōme</u> | 17 | <u>" om-ōme</u> |
| 13 | <u>" om-ēvi</u> | 18 | <u>" om-ēvi</u> |
| 14 | <u>" on-nāhui</u> | 19 | <u>" on-nāhui</u> |

Il est possible que /om-/ soit une forme réduite de /īwan/ (< $|ī-wām|$) "et", litt. "avec ça", effectivement attesté dans les dialectes modernes (D.F. mahtlāctli huān cē "11"), et sporadiquement en classique; une autre liaison attestée est ī-pan, litt. "sur ça" (6.2.2.2.1).

Dans les nombres supérieurs à 20, on combine la désignation du nombre des vingtaines avec le nombre de 1 à 19 suivant; et de même pour les nombres supérieurs à 400 et à 8000. Quand il n'y a que deux éléments joints, /om/ est la jonction la plus usuelle; s'il y en a davantage, on peut faire alterner des nombres précédés de /om-/ et des nombres précédés de īpan ou īhuān, p.ex.:

- (824) compōhualli on-cē "21"
compōhualli om-mācuilli "25"
compōhualli on-chicuacē "26"
compōhualli om-mātlāctli "30"
compōhualli om-mātlāctli on-cē ou compōhualli om-mātlāctli īpan (īhuān) cē "31"
compōhualli on-caxtolli "35"
compōhualli on-caxtolli om-ēvi (ou: ...īpan ēvi, īhuān ēvi "38"
ōm-pōhualli on-cē "41", etc.

Quand le multiplicateur de la vingtaine ou de ses puissances est lui-même complexe, on peut réitérer l'expression de la vingtaine (ou de ses puissances) ou ne la laisser que sur le premier élément du multiplicateur:

(825)(CM.14) Ōn-tzontli īpan mātlāc-pōhualli īpan ē-pōhualli īpan nāuh-xihuitl "1064 ans", litt. "2 (x) 400 + 10 (x) 20 + 3 (x) 20 + 4 ans"

(826)(XII,80) Mātlāc-pōhualli on-cē on-caxtollī "235", litt. "10 (x) 20 + 1 (x 20) + 15"

5.2.7.2.3. Catégories, dérivation et composition des numéraux.

-a) Comme les autres noms, ils ont un emploi prédicatif non temporel:

(827)(VI,34) Zan cē in īnteōuh catca⁽¹⁶⁷⁾ "Ils n'avaient qu'un dieu" ("seulement un était leur dieu")

(828)(XII,39) Auh in tlaquetzalli... nepan chichuēvi "Et les colonnes... étaient huit en tout"

(829)(AC.6) Nāhui in ticmītiz "Tu dois en boire quatre"⁽¹⁶⁸⁾

un emploi actanciel (centre de syntagme):

(830)(VI,256) In āzo ōme, ēvi cācītinemi... "S'il atteint deux ou trois (hommes)..."

(831)(AC.6) In ō cē conic... "Quand il eut bu un (coup)..."

et un emploi épithète (déterminant du nom), ce dernier étant nettement plus développé que pour la plupart des autres noms:

(832)(XI,30) Ōme, ēvi cihuātl quināmiquiz "Il rencontrera deux ou trois femmes"(v. ci-dessous (b) pour le singulier)

(833)(C.467) Ōnichuetzquīlī cē cihuātl "J'ai ri à une femme"

avec également une propension à l'antéposition par rapport au prédicat (sur ce procédé, cf. 8.4.4.1):

(834)(XII,115) Niman ye ic cē huītz in ācalli "Alors vient un bateau" ("alors, au nombre d'un seul, viennent des bateaux")

(835)(IX,69) Fyi mani in īāmapan "Ses étendards de papier se trouvent (mani) au nombre de trois"

Les quantificateurs sont les seuls noms qui peuvent apparaître en construction attributive (3.3.3) avec cā "être" (4.6.1) au présent:

(167) Il est possible que catca porte ici sur īnteōuh ("celui qui était leur dieu", "leur ex-dieu")

(168) Malgré la relation objectale entre nāhui et le verbe, c'est bien nāhui qui est ici le prédicat, cf. (11)-(13) ou (658).

(836)(Ch.6,22) Teōcuiltapanitl òme cà "Un étendard d'or qui est double"

(837)(XI,93) Mochipa òn-te-mê ye-ti-nemì "(Les bousiers) vont toujours (-ti-nemì) par deux (-te-mê, 5.2.7.2.4)"(169)

-b) Les numéraux référant à des animés peuvent dans tous leurs emplois être mis au pluriel, qui a (sauf pour cē, v. plus bas) la forme /-tin/ pour ceux qui sont pourvus du suffixe absolu, et /-n/ ou /-ntin/ pour les autres:

(838)(C.514) Ti-màtlāc-tin t-on-òme-n "Nous sommes douze"

(839)(VI,136) Mochipa òme-ntin in tlatlàtlahtiāyā "Ils étaient toujours deux pour les exhortations" ("toujours deux sont ceux qui exhortaient")

(840)(XII,9) Auh in quimihua mācuiltin "Et ceux qu'il envoie sont (au nombre de) cinq"

Cette mise au pluriel n'est pas obligatoire, mais il y a accord de nombre avec le nom (sujet de prédicat ou déterminé par épithète) auquel le numéral est associé:

(841a)(VI,219) Òme-ntin cihuā màaltiāyā "Deux femmes se baignaient"

(841b)(VI,102) Mā òme oquichtli mīco, mocpac mat "Évite que deux hommes te connaissent" ("sachent ou sont tes yeux et ta tête"); cf. aussi (830) et (832)

(841c)(VI,125) Àzo nāhui, mācuilli cihuātl... Auh inin cihuā.. "Environ quatre ou cinq femmes (sg.)...et ces femmes (pl.)..."

Cē a un pluriel cē-mê employé avec un nom au pluriel pour désigner un prélèvement d'un sur plusieurs (traduction:"un des..."); l'accord de nombre peut se faire au singulier ou au pluriel:

(842)(C.489) In cēmê yēhuāntin quilhūi in occē "L'un d'eux dit (sg.) à l'autre..."

(843)(XI,32) Cēmê ye momiquilizquē "L'un (d'eux) est ("sont") voué à la mort"

Lorsque le prélèvement porte sur une 1^e ou une 2^e personne du pluriel, les hésitations d'accord sont accrues par l'incertitude sur la nature personnelle de tēhuān(tin) et amēhuān(tin) (5.2.5.2.6.2): l'accord du prédicat central peut se faire à la 3^e personne (accord avec cēmê ou accord "de sens" avec le sujet), ou à la 1^e/2^e personne du pluriel (accord avec le référend du pronom):

(169) Il s'agit de constructions attributives (8.3.3), cf. aussi

(844)(C.489) Cēmē tēhuāntin vāz ou cēmē tēhuāntin ti-vāz-que
"l'un de nous ira" (le second est juge meilleur par Ca-
rochi)

(845)(ibid.) Cēmē an-cihuā ximocuitlahuicān in cocōxcātzintli
"Que l'une de vous autres femmes s'occupe (litt. "occu-
pez-vous") du malade"

Une autre solution étant d'accorder cēmē en personne avec le
référend du pronom:

(846)(ibid.) Mā ti-cēmē tēhuāntin ti-huivān "Que l'un de nous
y aille"

Remarque: Centzontli a un nom tronqué (5.2.2) correspondant cen-
tzon signifiant "habile" (à interpréter comme symbole de la poly-
valence?); le pluriel est centzom-mē:

(847)(VI,224) Centzon, huel àcic "Il est habile, achevé (lit.
"bien arrive")" (170)

(848)(X,168) Huel centzommē in tlācuilōquē "Les scribes sont
très habiles"

-c) Nous ne connaissons pas de vocatif ni de forme possédée (et
donc pas de nom possessif en /-wa'/ ou /-e'/) construits sur les
numéraux. En revanche, /-yō/ et le possessif en /-yo'/(5.1.2.4.,
5.2.3.5.2) sont attestés sporadiquement:

(849)(VI,183) Ōtiyōcōlōc in ōme-vō-cān "Tu as été formé à
l'endroit (-cān) dual"

de même que les appréciatifs /-cin/ et /-tōn/(5.1.2.6):

(850)(XI,151) Chilli cē-tōn quināmiqi "On lui met (lit. "il
rencontre") un seul petit piment"

(851)(VI,132) Mācuil-tzin cuāchtli "Cinq belles⁽¹⁷¹⁾ capes"

-d) La dérivation verbale est rare: on trouve celle en /-ti/
/-ti-ya/, /-ti-lia/(7.1.2.1.1 et 7.1.1.6):

(852)(VI,142) in mo-cē-t-ca "ton époux" ("qui fait un")

(853)(Olmos p.147) ni-tla-cē-ti-lia "j'unifie des choses"

(854)(IV,50) in chiucnāhui-tī-hua-ya "quand on faisait un
neuf", c. a d.: "quand on naissait sous un signe pourvu
du chiffre neuf"

(170) L'interprétation "il est arrivé à 400", proposée par tous
les traducteurs (dont nous-même (1980)) est donc erronée; elle
est contredite par le caractère non locatif de centzon, la pré-
sence de la virgule dans le texte, et un exemple comme (848)

(171)/-cin/ porte sur le numéral: faut-il comprendre: "bien 5"

et quelques exemples de /-tia/(7.1.2.1.2):

(855)(XII,80) Oc mēztla tla-mātlāc-tī-z Quechōlli "Demain sera le dixième jour du mois quechōlli" (lit. "quechōlli fera dix")

En revanche, on trouve, au moins de 2 à 4, la dérivation transitive en /-lia/⁽¹⁷²⁾, habituellement réservée aux bases participiales (7.1.1.6):

(856)(X,52) Tla-ēyi-lia "Elle met (le fil) en trois"

-e) Il y a quelques exemples de numéraux apparaissant en premier élément de composé:

(857)(VI,228) Oc no-cē-tōnal "Encore un jour (ou: un signe) pour moi" (c. a d.: je l'ai échappée belle)

(858)(VI,202) in t-ōme-tēuctli, in t-ōme-cihuātl "toi qui es le double seigneur, toi qui est la double dame"

(859)(XI,148) Zan m-ò-ōme-mana "Ils se disposent deux par deux"

-f) Les numéraux ont des locatifs dérivés /-pa/ "fois" et /-kân/ "en n endroits". Devant ces suffixes, les nasales s'assimilent totalement, et ēyi apparaît sous la variante ēx-:

(860) cēp-pa, ōp-pa, ēx-pa, nāuh-pa (ou nāp-pa), mācuil-pa etc. "une fois, deux fois, trois fois, quatre fois, cinq fois"

(861) cēc-cân⁽¹⁷³⁾, ōc-cân, ēx-cân, nāuh-cân, mācuil-cân, etc. "en un, deux, trois, quatre, cinq endroits"

(862)(X,174) In tlein quiminā, āmo ōp-pa, ēx-pa, quitlāxiliā zan cen "Ce qu'ils flechent, ils ne le font pas deux fois, trois fois, ils lui décochent seulement un (coup)"

(863)(C.495) Nāuh-cân xeliuhticā "Il est séparé en quatre parties"

-g) La présence du suffixe /-kân/(6.2.2.6.1) comme celle de la dérivation en /-lia/ rapprochent les numéraux des bases susceptibles de recevoir le suffixe participial, qui est d'ailleurs effectivement attesté, cf. 5.2.3.7.1. et peut-être -ōn-cā-uh, -ē-cā-uh, 5.1.2.3.2.4.

(172) Nous n'avons pas trouvé d'occurrence de l'intransitif en /-ya/ qui lui est habituellement associé (7.1.1.6).

(173) Cf. aussi cecni (6.2.2.7.1).

5.2.7.2.4. Classificateurs.

Sous leur forme modifiée (cf.(820)) et dans tous leurs emplois, les numéraux se composent avec un certain nombre de noms (tous des substantifs) que nous appellerons, non sans réticences, des classificateurs.

Il faut en effet prendre garde à cette notion, qui recouvre des phénomènes extrêmement différents. D'un côté, dans les langues de type bantou comme le swahili, le système des classificateurs (représenté en l'occurrence par un paradigme de préfixes) a, malgré un inventaire plus large et des règles d'accord plus étendues, beaucoup d'analogies avec la catégorie du genre des langues indo-européennes: l'ensemble des noms est subdivisé en sous-classes (sur des bases motivées ou arbitraires), et l'appartenance d'un nom à telle sous-classe peut se répercuter sur une partie des éléments de la phrase (adjectif, prédicat...) qui lui sont associés.

Dans une langue comme le chinois, en revanche, on a affaire à un phénomène entièrement différent⁽¹⁷⁴⁾, qui n'a pas trait à la catégorie du genre, mais bien à celle du nombre, ou plutôt, à l'ensemble des phénomènes de quantification. Pour le chinois comme pour le nahuatl dont le système des classificateurs, quoique moins développé, repose sur des bases analogues, le terme de classificateur est évidemment moins satisfaisant que dans le cas du swahili.

C'est qu'en nahuatl comme en chinois (comme d'ailleurs en malais ou en japonais), la présence de classificateurs implique une quantification explicite (le plus souvent par un cardinal, mais certains autres quantificateurs comme les interrogatifs de type "combien" exigent aussi généralement un classificateur⁽¹⁷⁵⁾). Or les langues citées sont pour l'essentiel (là encore avec quelques

(174) Nous choisissons le chinois comme "étalon", parce que notre documentation est de meilleure qualité que pour le japonais, le malais ou toute autre langue où se présente ce type de classificateurs; mais la plus grande partie de notre raisonnement reste valable pour ces autres langues.

(175) Dans les détails, le champ d'application peut varier: ainsi en chinois (mais non en japonais ni en nahuatl), on trouve les classificateurs avec les déictiques; en nahuatl (mais non en chinois ni en japonais), on les trouve avec le mot signifiant "beaucoup", etc.

différences de détail, cf. 5.1.2.2) des langues sans nombre grammatical. Autrement dit, dans ces langues, les noms référant à des entités dont la désignation impliquerait dans une langue comme le français le passage par l'opposition singulier/pluriel sont en dehors de cette opposition, c'est-à-dire assimilables à ce que le français traite comme "dense". C'est ainsi que pour faire comprendre aux francophones ce que représente le chinois yōu shū, les enseignants de chinois (ou de linguistique) ont parfois recours à la glose il y a "du" livre, qui laisse indéterminé le nombre (un livre ou des livres), tout comme yōu shuǐ dont la glose se confond avec sa traduction en bon français (il y a de l'eau), valable quelle que soit la quantité d'eau envisagée. Le nahuatl a la même indifférenciation que le chinois (oncâ āmoxtli "il y a un/des livre(s), oncâ ātl "il y a de l'eau").

C'est ce parallélisme entre le nombre indifférencié du chinois ou du nahuatl et le traitement grammatical d'un domaine dense en français qui permet de comprendre le rôle des classificateurs chinois ou nahuatl. Car il se double d'un parallélisme remarquable quand se pose la question de la quantification (et spécialement du dénombrement) dans un tel domaine. Le domaine dense, par définition, ne se prête pas à une opération de dénombrement, sauf s'il a subi préalablement une "discrétification" par introduction d'un critère de différenciation interne (quantitatif ou qualitatif). Le dénombrement est alors possible sous une forme médiatisée, puisque ce que l'on compte, ce sont les éléments résultant de la discrétification. On voit alors apparaître en français des constructions de forme Numéral + N1 + de + N2 (où N2 désigne un domaine dense), avec en N1 un paradigme de noms dont l'inventaire, le sens et la syntaxe rappellent les classificateurs du chinois ou du nahuatl⁽¹⁷⁶⁾, à deux corrections près: d'abord, leur application est plus réduite, parallèlement à la réduction du domaine grammaticalement traité comme dense; ensuite, l'expression explicite du prélèvement

(176) Sous une forme aussi abrupte, cette formule ne constitue pas une définition (sinon arbitraire ou circulaire) des classificateurs du français, puisqu'une partie seulement des N1 de tels contextes peut être considérée comme des classificateurs; mais une justification nous entraînerait à de trop longs développements; v. pourtant la discussion note (182).

marquée en français par de ne se retrouve pas en chinois, qui a directement Num(éral) + Class(ificateur) + N, ni en nahuatl, où l'on a un mot composé Num-Class (où Num- représente la forme composée des numéraux) qui peut être prédicat, actant ou épithète.

Il reste que les critères de différenciation interne dont nous parlions plus haut peuvent être d'ordres très divers: les rubriques que nous proposons ci-dessous et qui nous semblent appropriées au traitement du système nahuatl peuvent être regroupées, ou au contraire subdivisées sans inconvénient majeur, et, de toutes manières, il nous semble difficile d'éviter les recoupements.

-a) Nature des éléments du domaine. Il y a en gros deux subdivisions dans cette rubrique: la première est composée d'un ou plusieurs classificateurs à sens qualitatif (fr. sorte de, espèce de, chinois vàng ou zhōng⁽¹⁷⁷⁾). Le nahuatl a ainsi tlaman-tli, litt. "chose", pluralisable en -tin s'il est appliqué à des animés:

(864)(XI,35) E-tlamantli in ihuivo "Ses plumes sont de trois espèces"

(865)(IX,70) Cen-tlamantli tlaxcalli in quichihuayā... zan tlaōltēxtli "Une sorte de tortilla qu'ils faisaient... (était) simplement de la pâte de maïs"

(866)(X,171) In mītoa chichimēcā ē-tlamantli "Ceux qu'on appelle Chichimeques sont de trois espèces"

cen-tlamantli seul pouvant signifier "spécifique, unique":

(867)(VI,53) Ca ye ti-centlamantli "Car tu es unique en ton genre"

La deuxième subdivision concerne l'expression de la forme de l'objet: un domaine généralement traité comme dense peut cependant être composé d'éléments individuels irréductibles qu'on distingue selon leurs propriétés physiques: fr. morceau de sucre, grain de riz, feuille de papier, tête de bétail, etc. On sait que le système est particulièrement développé en chinois ou en malais, avec des classificateurs pour les humains, les animaux, les objets massifs, ronds, longs, plats, concaves, tubulaires, etc., et c'est cette partition sur la classe des noms, opérée selon des critères motivés, qui a pu justifier le terme de classificateurs. Or sur ce

(177) Mais nous avons vu qu'en français on pouvait compter sans classificateur explicite (deux, eux) avec le même effet qualitatif.

point le nahuatl est très pauvre, puisqu'il n'a pas de classificateur pour les animés⁽¹⁷⁸⁾;

(868)(C.502) Ōmentin cuācuahuēquē ōniquimichtec "J'ai volé deux vaches"

(869)(C.463) Ōnictlahuēlīlōcātīlī cē nocnīuh "J'ai perverti un de mes amis"

et que pour compter les objets inanimés le classificateur, quoique fréquent, n'est pas obligatoire:

(870)(XI,187) Monānīctia cē chílli "On joint un piment"

(871)(XI,163) Zan nāhui in īxiuhvo "Ses feuilles ne sont que quatre"

(872)(C.522) Àtle mā nel cē motlàtlacōl mitzmpōpōlhuīlīz
"Il ne te pardonnera pas même une seule faute"

Enfin et surtout, le nombre de classificateurs de ce type ne dépasse pas trois ou quatre:

- un classificateur "passe-partout" -tetl, litt. "pierre", dont les grammairiens disent souvent qu'il sert à compter certains objets petits et ronds⁽¹⁷⁹⁾, mais dont on verra par les exemples suivants qu'il peut s'appliquer à à peu près n'importe quel type de réalité matérielle ou abstraite, y compris (quoique plus rarement) à des animaux (auquel cas il est pluralisable en /-me'/):

(873)(XI,176) Àzo caxtol-tetl, ànozo mātīlac-tetl cacahuātl
"Peut-être quinze ou dix grains de cacao"

(874)(XI,24) Zan cen-tetl in ī-te-uh "Il n'a qu'un oeuf", lit. "Sa pierre n'est qu'une"

(875)(XII,11) cen-tetl chīmalli "un bouclier"; (XII,12) cen-tetl tilmātli "un manteau"; (III,14) cen-tetl tepētli "une montagne"; (IV,1) cen-tetl machivōtl "un signe", etc.

(876)(VIII,8) ōn-te-mē cuācuāuhtin "deux aigles"; (XII,39) nāuh-te-mē in cavallos "les chevaux sont quatre"; (XI,44) zan ōn-te-mē in īpilhuān "il n'a que deux petits" ("ses petits sont seulement deux")

(178) On a bien p. ex. (XI,70) cē tlācatl ilamatzin, mais il s'agit d'une épithétisation et non d'un classificateur (on n'a pas *cen-tlācatl).

(179) Olmos p.191sq.: "Para contar piedras, gallinas, cacao, tunas, tamales, cerezas, huevos, vasijas, casas, sentaderos, frutas, chile, maíz, frijoles, calabazas, nabos, jícaras, cosas redondas y rollizas..."

- les noms -camatl litt. "bouche" et -tëntli litt. "lèvre", qui peuvent apparaître comme classificateurs des actes de parole ou de notions abstraites:

(877)(VI,105) cē-cen-camatl tlätōlli "chacun (cf. 5.2.7.2.5) une parole"

(878)(VI,144) in cen-tëntli, in cen-camatl in amonānyōtzin in amotāyōtzin "un mot, une parole de votre maternité⁽¹⁸⁰⁾, de votre paternité"

(879)(X,165) Atle huel cen-camatl intōcā "Ils n'ont aucun nom propre", litt. "un véritable (huel) nom à eux n'est rien"

- et -tlamantli, qui outre le sens "sorte de", peut jouer le rôle de classificateur de notions abstraites:

(890)(XII,1) cen-tlamantli tetzahuitl "un prodige" (plus loin, on trouve aussi cen-tetl tetzahuitl)

(891)(VI,67) cen-tlamantli huēyivac tlätōlli "un long discours"

et aussi, semble-t-il, des paires d'objets:

(882)(XII,12) cen-tlamantli teōcuitlacoyōlli, cen-tlamantli iztāc cactli "une paire de grelots d'or, une paire de chaussures blanches"

-b) Nature des quantités, contenant, regroupements, ensembles...

Les domaines discrets sont néanmoins mesurables, soit par des unités de mesure spécifiques (fr. mètre de tissu, litre de vin, kilo de pommes, hectare de forêt...), et ils peuvent prendre diverses formes autres que la simple individualisation (fr. tas de sable, rangée d'arbres...). La notion de classificateur risque de devenir inadéquate, ne serait-ce que parce qu'un même nom peut se voir associer plus d'un classificateur⁽¹⁸¹⁾. En dehors de toute querelle terminologique, il faut cependant voir que ces "classificateurs" de type (b) ont le même comportement morphologique et

(180) Notions abstraites qui peuvent se manifester en particulier par des paroles. On se trouve dans un cas qui ressemble à la pluralisation des noms de notion abstraite signifiant "manifestations de cette notion", cf. fr. vos bontés, mes amitiés, latin gratiae "actions de grâce, remerciements"

(181) C'est évident pour les noms de liquides; mais on peut aussi avoir des phénomènes comme, en chinois, l'opposition entre yí ge rén "une personne", yì kǒu rén "une personne" (envisagée comme une bouche -kǒu- à nourrir dans une famille), yì míng rén "une personne" (envisagée comme un item qui est un nom -míng- dans une liste).

syntaxique que ceux du type (a). Mais il faut voir aussi qu'ils constituent un inventaire généralement important et peut-être ouvert⁽¹⁸²⁾, puisque p. ex. pour le chinois Coyaud (1969) en donne environ 150, dont la majorité est de type (b), et pour le tzeltal Berlin (1968) en donne plus de 400, la plupart évidemment de type (b). Notre corpus nahuatl a fait apparaître une bonne trentaine de classificateurs de ce type, mais il est probable que la liste n'est pas close:

- mesures (souvent noms de parties du corps jouant un rôle d'étalon: il est probable qu'il s'agit plus d'un ordre de grandeur que d'une quantité qui aurait son correspondant exact dans le système métrique). Ces mots peuvent être prédiqués de noms de choses ou d'êtres vivants dont ils reprennent une mensuration ou un poids, ou encore de constructions comme in ic patlâhuac, in ic huëyiyac, in ic cuauhtic, in ic etic "sa largeur, sa longueur, sa hauteur, son poids", litt. "la manière dont il est large, long, haut, lourd, etc.". Dans les exemples ci-dessous, nous donnons la traduction littérale.

- (983a)(XII,52) In ic patlâhuac cem-mâtl "Il est large d'un empan (183)"
 (883b)(IX,2) chicuëmâtl tilmâtl "huit emfans de tissu"
 (894)(XI,41) Cem-molicpitl in ic huëyiyac "Il est long d'une coudée"

(182) En français au moins, il est parfois difficile à distinguer d'autres constructions Num + N1 + de + N2, et en particulier de celles qui indiquent une matière (maison de pierre). On sait que la question de savoir si une goutte d'eau était une goutte composée d'eau ou de l'eau sous la forme d'une goutte a pu susciter une vive controverse parmi les linguistes. On peut pourtant aller sans excès jusqu'à dire que dans un collier de perles, collier joue le rôle de classificateur, ou au moins que la construction est ambiguë. En effet, on peut aussi bien envisager un dialogue comme "As-tu des perles? - Oui, j'en ai deux colliers" qu'un autre comme "As-tu des colliers? - Oui, un de perles et un de diamants". En revanche, il y a une très nette bizarrerie dans "As-tu des pierres? - Oui, j'en ai deux maisons", qui exclut une valeur classificatrice pour maison dans maison de pierre, et une autre bizarrerie dans "As-tu des morceaux? - Oui, un de sucre et un de pain", qui garantit la fonction de classificateur pour morceau dans morceau de sucre ("As-tu du sucre? - Oui, j'en ai deux morceaux" est normal)

(183) Nous pensons, sans preuve absolue, que -mâtl est une variante de mâitl "main".

- (885)(X,151) Zan nām-māpīlli in coniz "Il doit en boire seulement quatre doigts"
- (886)(VI,159) Ōm-ixtli conītiā in tlācuātl icuitlapil "Ils lui donnent à boire deux "yeux" de (décoction de) queue d'opossum"
- (887)(XII,88) cen-nequetzalli "une stature (d'homme)"; (XI,85) cem-mītl "une (longueur de) flèche"; (X,149) cen-tlacotl "une baguette"; (XI,87) cem-iztitl "un ongle"; (XI,181) cem-iztitōntli "un petit ongle"; (XI,183) cem-māpichtli "un poing"; (XI,62) cem-mācpaltōntin "une petite paume (pl.)"; (XI,184) cen-tzontcomatl "un crâne"; (X,158) cem-olōtl "(la grandeur d') un olote (coeur de l'épi de maïs)"; (III,36) ōn-tecihuitl "(gros comme) deux grêlons"; (X,154) cen-tlailli "un coup à boire", etc.
- contenants, manières de manipuler...
- (888)(VI,132) Concualtīā nāuh-camatl "Ils lui en donnent à manger quatre bouchées"
- (889)(VI,199) cen-tlamāilli in tlacualli "une charge de nourriture"
- (890)(VIII,88) Cem-ācalli in quimaca tlaōlli "Il lui donne un (plein) bateau de maïs"
- (891)(IV,87) cē-cem-petlacalli, ò-ōm-petlacalli... iztāc copalli "chacun (5.2.7.2.5) une ou deux caisses d'encens blanc"
- (892)(XII,95) Cē-cen-xicalpechtli in quimacaquē cacahuātl "Ils leur donnerent à chacun une gourde de cacao"
- (893)(X,193) Nā-nāuh-caxitl, mā nozo nā-nāuh-tecomatl in quiquē "Ils burent chacun quatre écuelles, ou quatre pots"
- (894)(C.529) cem-mātecochtōn cem-māpictōn tlālli "(la contenance d') une petite paume, d'une petite poignée de terre"
- (895)(III,7) tlaōlli cen-tzincopicātōntli "un petit sac (?) de maïs"; (XI,131) cen-tlamātzolōlli īxiuhyo "une pleine poignée de ses feuilles"; (X,150) ōm-popōlli, ē-popōlli "(la contenance de) deux ou trois tampons de coton", etc.
- manières de se présenter ou de se regrouper....
- (896)(VI,39) cen-tlachipīnaltzin āhuachtzintli "une petite giclée de brune"
- (897)(XII,88) Auh in tetlaquetzalli ōm-pantli "Et les colonnes de pierre étaient (en) deux rangées"

- (898)(III,6) ōn-calpōl-tin in calpōlhuēhuetquē "les vieillards de deux quartiers" ("deux quartiers de vieillards")
 (899)(IX,70) cen-tlalpilli, ōn-tlalpilli "une ou deux serbes";
 (XII,123) ōm-mecatli "deux cordées" (c. à d.: files de gens); (X,169) mātlāc-nepanōlli om-ōme "douze divisions", etc.

Une particularité du nahuatl dans ce domaine est la sensibilité des noms de "compte rond" (la vingtaine) à la nature de ce qui est compté, de sorte que les noms de vingtaines ébauchent un système de classificateurs de type (a). A côté du numéral "général" -pō-hual-li, on trouve -tēcpantli litt. "rangée", pour des humains (particulièrement: des guerriers) et certains animaux, -ipilli ("tas de linge"??) et -quimilli (litt. "ballot") pour les pièces de tissu (et aussi tlamic, sans multiplicateur, pour vingt épis de maïs, cf. 5.2.3.4.3.1):

- (900)(XII,16) In mā nel cen-tēcpān-tin in iyāōhuān... "Même si ses ennemis sont vingt..."
 (901)(IX,48) Quinēxtia in totōlin, āzo nāuh-tēcpantli, ānozo mācuil-tēcpantli "Il fournit les dindes, peut-être quatre-vingt ou cent"
 (902)(III,59) Cuāchtli quicāhua, āzo mātlāctli, āzo cem-ipilli "Il laisse des capes, dix ou vingt"
 (903)(IX,46) cen-quimilli om-mātlāctli..., ōn-quimilli in cuāchtli "trente ou quarante capes"

-c) Auto-classificateurs.

Les langues à classificateurs ont généralement une sous-classe de noms qui peuvent fonctionner sans classificateur, ou, si l'on préfère, être leurs propres classificateurs. C'est par exemple le cas en chinois pour guó "pays", suì, "année", etc. En nahuatl, il y a peu de noms de ce type. Citons simplement le cas de -camatl et -tēntli qui, outre leur emploi de type (a) (pour les paroles, les discours...) et, pour camatl, de type (b) ("bouchée de..."), fonctionnent aussi et le plus souvent de manière autonome dans le sens "mot, parole":

- (904)(VI,152) Āquin cen-tēntli, cen-camatl conquixtīz? "Qui proferera un mot, une parole?"

et surtout les noms de mesure du temps ilhuitl "jour", mētztli "mois" et xihuitl "année":

(905)(XII,62) Nāhu-ilhuitl nēcalihua⁽¹⁸⁴⁾ "Il y a des combats (pendant) quatre jours"

(906)(Ch.VII,51)... in tlātōcāt chicuē-xihuitl "... qui avait gouverné huit ans"

Mais cet emploi auto-classificateur est évidemment difficile à distinguer des autres: dans la mesure où le seul critère est le fonctionnement Num-N1 sans N2, on pourra toujours objecter que l'absence de N2 (l'emploi actanciel ou prédicatif du mot Num-N1) provient du caractère situationnellement, discursivement ou auto-défini d'un domaine dont on pourrait rétablir l'expression. Ainsi on pourrait rétablir tlātōlli en (904) comme en (877), ou cāhuitl "temps" pour (905) et (906) (de la même façon qu'on a en français populaire pendant trois heures de temps)⁽¹⁸⁵⁾. Mais là encore nous nous en tiendrons à une position plusieurs fois affirmée: le rétablissement d'unités lexicales non exprimées n'a d'intérêt qu'au niveau d'une glose purement pédagogique, et non au niveau de l'explicitation d'opérations qui portent, non pas sur des unités lexicales en tant que telles, mais sur des termes, des classes de termes, des combinaisons de termes, ou d'autres opérations.

Remarques: -a) Dans les nombres complexes, le classificateur (tout comme les noms de vingtaines ou de leurs puissances) peut être ou non répété. Nous nous contenterons de donner quelques exemples:

(907)(XII,90) Chiuc-nāuh-pōhual-ilhuitl on-caxtōlli "195 jours"

908a)(VII,25) ōm-pōhual-xihuitl ipan mātlāctli om-ōme "52 ans"

(908b)(ibid.) ōm-pōhual-xihuitl om-mātlāctli ihuān on-xihuitl (id.)

(909a)(VIII,1) mātlāc-xihuitl on-nāhui "14 ans"

(909b)(ibid.) cem-pōhual-xihuitl ipan mātlāc-xihuitl "30 ans"

(910a)(Ch.VII,38) caxtōlli on-cen-tzon-xihuitl ipan ē-pōhualli om-mātlāctli ipan cē xihuitl "6471 ans"

(910b)(ibid.) mātlāc-tzon-xihuitl ipan mātlāc-pōhual-xihuitl ipan cem-pōhualli on-chicuēyi xihuitl⁽¹⁸⁶⁾ "4228 ans"

(184) Sur la syntaxe de ces tournures, cf.6.3.1.1.1.

(185) Comme en (885) ou (898) le nom de ce qui est bu et mangé se trouve à la phrase précédente.

(186) On remarquera que dans ces deux exemples le dernier numéral n'a pas la forme "à classificateur".

-b) Sur les constructions comme cen-tlālli motēca "il s'étend sur toute la terre, cf. 6.3.1.1.2.

6.2.7.2.5. Distributifs.

Les numéraux (avec le cas échéant leur classificateur ou leur dérivation locative) peuvent connaître un redoublement à valeur distributive, indiquant qu'une certaine quantité identique d'éléments se répartit en deux ou plusieurs endroits, possesseurs, procès, etc... La traduction française sera, soit "n à chacun (chaque fois, en chaque endroit...)", soit "n par n", "à chaque n".

La forme du redoublement est /CV-/("à voyelle longue") pour les numéraux commençant par consonne, et /V'-/("à saltillo") pour les numéraux commençant par voyelle:

- (911)(C.511) Cē-cen-ilhuitl in quiyahui "Il pleut tous les jours"
 (912)(ibid.) ò-òm-ilhui-tica, (v)è-èy-ilhui-tica, nā-nāhu-ilhui-tica, mā-mācuil-ilhui-tica⁽¹⁸⁷⁾ "tous les 2, 3, 4, 5 jours"
 (913)(III,4) Cē-cec-cān huetz in ī-mā, in ī-icxi "Ses bras et ses jambes tombent chacun de son côté"
 (914)(VIII,67) Quimmocuitlahuiāvā in cē-cen-tlaman-tin tēvacān quē "Ils s'occupaient de chaque classe de chefs"
 (915)(X,172) Àmo ò-òmentin momanā "Ils ne se présentent pas deux par deux"

Dans les numéraux de 7 à 9, on a le redoublement des deux composants morphologiques; mā-cuilli "5" a le redoublement initial, mais mā-tlāctli "10" a le redoublement interne (sur -tlāctli):

- (916)(IV,102) in ye mochi chí-chiuc-nā-nāhui "tous (mochi) les (signes) de nombre neuf"
 (917)(Ch.VI,15) Quicuico chí-chic-ò-òme tomin "Il vingt prendre à chacun sept reaux"
 (918)(IX,28) mā-tlā-tlāc-pōhualli in cacāhuātl, ihuān teōnacaztli mā-mācuil-pōhualli "à chacun 200 (grains de) cacao, et 100 (grains de) teōnacaztli"
 (919) Mā-tlā-tlāc-xihuitl om-è-èyi quitlamiā "Ils achevaient chacune des (périodes de) treize ans"

(187) Sur -ti-ca, cf. 6.2.2.2.7.

La forme distributive de cē est cē-cen (et celle de chicua-cē, chī-chicua-cen⁽¹⁸⁸⁾), et son pluriel cē-cem-mē (chī-chicua-cem-mē):

(920)(I,26) Zan cē-cen in ticquixtīz "Tu les sortiras un par un"

(921)(XI,32) Cē-cem-mē miquivā "Ils mouraient l'un après l'autre"

(922)(IX,41) Àzo mā-mācuil-tin, ànozo chī-chicua-cem-mē, ànozo mā-tlā-tlāc-tin momanā "Ils se disposent par cinq, par six ou par dix"

Il y a un exemple d'itération de ce redoublement:

(923)(X,172) Mochi tlācatl nā-nā-nāhui⁽¹⁸⁹⁾ ic quimmina in mitl, sans doute "chacun (des guerriers) décoche quatre flèches à chacun (des amants adultères)"

5.2.7.2.6. Le suffixe /-(i)sti(-n)/.

Dans ce suffixe, le /i-/ initial apparaît après consonne, et le /-n/ final est un suffixe de pluriel qui s'applique aux animés.

Il est postposé aux numéraux supérieurs à 1, et marque une totalisation cardinale explicite. Cette dernière s'entend non comme une simple définition d'un numéral ou d'un SN déterminé par un numéral, puisqu'on peut avoir par exemple:

(924)(IX,84) Niman vèhuāntin quimontoquiliāvā in òmentin cihuā "Alors, celles qui suivaient, c'étaient les deux femmes"

mais comme une identification (5.2.5.2.1) qui, à la différence de īzqui (5.2.7.6.2.1), est explicitement cardinalisée. Cette opération implique, soit une énumération individuelle des termes entrant dans la cardinalisation (il est vrai que cette énumération peut remonter à une phrase ou plus en arrière, ou encore associer un ou des termes antérieurement cités à un ou des termes nouvellement introduits dans la phrase):

(925)(VII,5) Quimonquetzquē in òme-xtin in motēnēhuā in Tēcuciztēcātl in ihuān Nanāhuatzin "Ils placèrent tous les deux nommes Tecuciztecātl et Nanahuatzin"

(188) Et non *chī-chicua-cē-cen.

(189) Ou peut-être nā-nā-nāhui (le redoublement itéré est habituellement /CV'/, cf. 7.1.4.3).

- (926)(VII,4) Mozāuhquē òmextin in Tēucciztēcatl "Tēcuciztecatl et lui (Nānahuatzin; litt. "tous deux T.") jeūnerent"
- (927)(IX,2) Yēhuāntin in, Tzihuacpopōcatzin, Itzcuāuhtzin, òmextin tlazòpìpiltin "Ces deux (personnages) étaient Tzihuacpopocatzin et Itzquauhtzin, tous deux nobles"
- (928)(IX,79) In ìzquintin in... nāhui-xtin ilhuiquìxtlìlòvā "Ces quatre (dieux) avaient tous leur fete"
- (929)(IX,66) In tlā vè oncā ìtlàtzin òme-xtin tlècò "S'il y a là son oncle, ils montent tous deux"

soit un ensemble de termes dont le cardinal est supposé connu:

- (930)(III,4) in ìmetz òme-xti, ìhuān òme-xti in ìácòl "ses deux cuisses, et ses deux bras"

Un certain nombre d'occurrences manifestent un préfixe possessif (pluriel s'il s'agit d'animés, singulier s'il s'agit d'inanimés):

- (931)(VIII,10) yēhuātl in Còhuānacochtzin... ìm-òme-xtin in Cuāuhtemòctzin "Coanacochtzin... ensemble avec Quauhtemoc"
- (932)(XI,76) Àmo ìm-òme-xtin onoquē, nōnōncuā in nemì "Ils ne restent pas tous deux (ensemble), ils vivent séparément"
- (933)(Ch. VII,79) Ca ìm-èvi-xtin tlàtòcātl in "Ils règnent tous trois"

Cette construction, qui chez Sahagún est nettement plus rare que la construction non possédée, semble s'être répandue peu à peu puisque les ouvrages du XVIIe Siècle (Carochi, Chimalpahin) ne connaissent qu'elle. En l'absence de différence claire de sens, là où les deux constructions coexistent, nous pensons que des exemples comme (931) et (932) entraient dans un paradigme complet avec (˘) t-òme-xtin, am-òme-xtin "nous deux, vous deux", dont malheureusement nous n'avons pas trouvé de confirmation dans le corpus.

/-(i)šti(-n)/ possédé ou non peut apparaître après les éléments suffixés aux numéraux, tels que les classificateurs:

- (934)(I,58) Òn-tlaman-ixti cencā quimotlaèlittilia, in tlateòtocani, ìhuān in tlateòtoquiliztli "(Dieu) déteste fort ces deux sortes (de choses), l'idolâtre et l'idolâtrie"
- (935)(X,175) In ìm-è-tlaman-ixtin in... "Ces trois types de gens..."

(936)(VII,7) Cuix òn-te-ixtin òtlatocazquē^{(190)?} "Vont-ils tous deux suivre leur chemin?"

(937)(Ch.VI,7) Ipan ì-nāuh-xihu-ixti... "Pendant ces quatre années..."

et les locatifs:

(938)(XII,92) Iteteòcuitlamātemecauh...î-òc-cān-ixti vetiuh in ìmāc "Ses bracelets d'or... se trouvent sur ses bras, des deux côtés"

(939)(IX,11) Nāuh-cām-pa-ixti iuh quichīhuā "Dans les quatre endroits, ils font de meme"

(940)(Ch.VII,285) In ì-òp-pa-ixti àmo quimocēlīlī "Les deux fois, il n'accepta pas"

Remarques. -a) Le caractère de pluriel-animé des formes en /-n/ est garanti non seulement par Carochi, mais aussi par les textes qui écrivent systématiquement <-n> dans ce cas et le laissent systématiquement absent s'il s'agit d'inanimés. Il est vrai qu'on trouve:

(941a)(IV,49) Niman àno cualli *ònalli in <jonteixtin> in "Ces deux signes sont vraiment mauvais ("pas bons")"

mais on sait (cf.(62)) que tònalli "signe" est pluralisable. On peut d'ailleurs avoir soit deux fois le pluriel, soit deux fois le singulier:

(941b)(IV,53) Màtlāctloncē àtl, màtlāctlomōme itzcuintli, màtlāctli omēyi ozomātli, ... quinentlātalhuia in màtlāctli tōchtli, ic nāuh-te-ixtin cual-tin "(Les signes) 11-eau, 12-chien, 13-singe, sont sous l'influence de 10-lapin (litt. "il parle pour eux", plur.), c'est pourquoi ils sont bons tous quatre"

(941c)(IV,75) Màtlāctli oncē cuāuhtli, ìhuān màtlāctli omōme cōzca uāuhtli, ... òn-te-ixti zan chico cualli "(Les signes) 11-aigle et 12-vautour ne sont tous deux (sg.) qu'à moitié fastes (sg.)"

-b) Dans des exemples comme:

(942a)(XII,123) Zan <ieixtin> huālmantiyàquē "Seuls tous les trois ils s'approcherent"

(942b)(IX,61) In yēhuāntin in <ietlamanistin> "Ces trois classes de gens..."

(190) Il s'agit du soleil et de la lune, animés et donc pluralisés.

le <i> initial ne doit pas être compris comme un possessif de 3e personne, mais simplement comme la diphtongaison du /è/ initial de la forme non possédée. En effet, d'une part, ce n'est pas le seul cas d'application sporadique de cette diphtongaison, et, d'autre part, l'irrégularité que constituerait ce possessif singulier n'apparaît sur aucun autre numéral.

-c) Il est difficile de trouver des emplois clairement prédicatifs des formes en /-(i)šti(-n)/. Cette contrainte semble bien avoir trait à la totalisation, puisqu'elle se retrouve avec mochi (5.2.7.3.2).

-d) Une partie des caractéristiques morphosyntaxiques des formes en /-(i)šti(-n)/ (et tout particulièrement la coexistence de préfixes possessifs avec un pluriel en /-tin/ se retrouve avec /sël/ "seul", 5.2.7.7.

5.2.7.3. Quantificateurs non numéraux.

5.2.7.3.1. /mivak/ "beaucoup".

Mivac (pl. miyaquin, mivactin ou miyaquintin) marque une appréciation quantitative positive: "beaucoup de...", "nombreux":

(943)(C.435) Mivac tlàtlacòlli tlàlticpac mochihua "Il se commet beaucoup de fautes sur terre"

(944)(II,191) Cencâ miyaquin in māmaltin òmpa miqiyâ "Très nombreux étaient les prisonniers qui y mouraient"

(945)(C.490) Miyac in pipiltotòntin niquimmachtia "J'enseigne à de nombreux enfants"

(946)(ibid.) Huel am-miyaquintin "Vous êtes très nombreux"

Comme pour les numéraux, il peut être employé au singulier même avec des animés:

(947)(II,185) Cencâ miyac in malli oncân miqiyâ cf. (944)

(948)(G.110) Miyac in oncân mic "Il y mourut beaucoup de monde"

Miyac a la plupart des caractéristiques dérivationnelles et compositionnelles des numéraux: pas de forme possédée, pas de vocatif, pas (apparemment) de forme en /-vò/. Il a la dérivation verbale en -(i)ya/-(i)ia:

(949)(IV,122) Miyaquiya in xòchitl "Les fleurs se multiplient"

les dérivations locatives en -pa et -cân:

(950)(C.530) Ca ve miyac-pa ôtimococô "Voilà déjà plusieurs fois que tu es malade"

(951)(I,17) Huel miyac-cân monequi "C'est nécessaire en de très nombreuses occasions"

la combinaison avec une partie au moins des classificateurs, et avec les grands noms de nombre:

(952)(XI,123) In nopalli miac-tlamantli "Le nopal est de nombreuses sortes" (il y en a beaucoup de variétés)

(953)(Ch.VII,29) Miyac-tzon-xihuitl "De nombreux siècles" ("de nombreuses fois 400 ans")

En revanche, miyac n'a pas de forme distributive à redoublement (5.2.7.2.5) et ne reçoit pas le suffixe -ixtin (5.2.7.2.6).

5.2.7.3.2. /moč(i)/ "tout".

Moch ou mochi marque une quantification totalisante, c.-à-d. un prélèvement qui épuise l'ensemble du domaine envisagé. Son pluriel est mochin, mochtin ou mochintin.

Par rapport aux numéraux et à miyac, il présente quelques particularités. On le trouve bien actant ou épithète:

(954)(C.497) Mochtin cêcentlapal tlanacaztectin "Tous ont les oreilles coupées des deux côtés"

(955)(C.494) Moch momâmâya, mocuitlapanhuiâya "(Avant l'arrivée des Espagnols), tout était porté sur les épaules, à dos d'homme"

(956)(Pl.4) Ticmotlâtlaughtlîlz in îca mochi movôllô "Tu le prieras de tout ton cœur"

y compris avec des préfixes personnels:

(957)(VII,7) Mâ ti-mochintin ti-miquicân "Il faut que nous mourions tous"

mais nous n'avons pas trouvé d'exemple clair de son emploi comme prédicat de phrase, p. ex. un énoncé composé simplement de ti-mochintin et signifiant quelque chose comme "nous sommes au complet", ou un schéma *mochi(ntin) in P "c'est dans sa/leur totalité que...". Les seuls exemples plausibles sont de type:

(958)(VII,4) <nepan chicunahui ie mochi> "ensemble neuf (gerbes) en tout"

où <ie> peut être ye "déjà", modifiant mochi qui serait alors prédicat ("voilà tout", "c'est là tout"), mais peut aussi être yê d'identification (5.2.6), auquel cas il serait prédicat ("c'est cela la totalité"). Ou encore:

(959)(XI,9) Moch itlacual "Il mange de tout", litt. "sa nourriture est tout" ou "tout est sa nourriture"

où l'absence de particule et de déterminant obscurcit la répartition des fonctions (sur ce genre de phrases, cf.8.4.3).

La tendance à modifier un prédicat plutôt qu'à être lui-même prédicat se traduit par une tendance à se placer immédiatement avant le prédicat central, sans in, et pouvant suivre des particules d'assertion:

(960)(C.497) Ca mochtin iuhquê "Ils sont tous pareils" (et non ?? mochtin ca iuhque)

(961)(C.498) In tomivo ca moch iyèveyân càcâ "Les os sont tous à leurs places respectives"

(962)(VI,158) Mâ... ti-mochintin ti-tlateômaticân "Ayons tous foi"

(963)(C.521) Ca huel mochintin quimomacatinemî in mixitl in tlâpâtl "Ils s'adonnent tous aux hallucinogènes"

y compris sous la forme moch, véritablement adverbialisée et invariable en nombre:

(964)(G.59) Moch te-mê mocuepquê "Ils se changèrent tous en pierres"

Autre particularité: l'emploi épithète toujours au singulier de mochi tlâcatl "tout le monde" (et non ?? mochintin tlâcâ):

(965)(VII,4) Mochi tlâcatl momâuhtiâya "Tout le monde prenait peur"

Enfin, la dérivation et la composition sont très restreintes. En effet: -a) nous ne connaissons pas de verbe *mochi-ti, *mochi-ya, *mochi-lia ou autre; -b) il y a bien un locatif mochi-pa "à chaque fois, toujours":

(966)(Pl.14) Mâ mochipa tictemô in cualli nexintli "Ne recherche pas toujours les belles parures"

(967)(C.520) Ca mochipa nitlâhuâna huèhuèyi ilhuitl ipan "Je m'enivre toujours les jours de fête ("grands jours")"

mais il n'y a pas de *mochi-cân signifiant "partout"⁽¹⁹¹⁾; -c) mochi ne se compose pas avec les classificateurs ni avec -ixtin; et -d) mochi n'a pas de forme distributive à redoublement.

5.2.7.3.3. /seki/ 'quelque(s)'

Cequi, au pluriel cequin ou cequintin, marque un prélèvement indéfini (mais non nul) du point de vue de la quantité ou de l'identité. Au singulier animé (pluralisable) il se traduit par "un quelconque", au singulier inanimé (non pluralisable) par "quelque(s)" (domaine discrétifiable) ou "une partie de" (domaine dense), éventuellement "quelque chose"; au pluriel animé il correspond à "quelques(-uns)":

(968)(C.516) Cequintin in miquiztēpan moyōlcuītiā "Il y a des gens qui se confessent à l'approche de la mort"

(969)(Pl.29) In āquin mopān calaquiz, cequi ticmomaquiliz "Celui qui entrera chez toi, tu lui donneras quelque chose (de ce que tu manges)"

(970)(IX,83) oc cequi mivac-tlamantli ihuitl "d'autres ("encore quelques") nombreuses espèces de plumes"

Dans la majorité de ses emplois, cequi est itéré, pour marquer un contraste ("l'un... l'autre", "une partie... une autre partie"):

(971)(VI,223) Cequi nictlātia, auh cequi melāhuac in niquitōa "J'en cache une partie, et le reste je le dis de façon véridique"

(972)(VII,6) Cequintin momatquē ca mictlāmpa in quīzaquih, cequintin cihuātlāmpa, cequintin huītztlāmpa itztimomanquē; auh in cequintin huel ōmpa itztimomanquē in tlāuhcopa "Les uns furent d'avis qu'il allait sortir du Nord, les autres restèrent à regarder vers l'Ouest, les autres vers le Sud; et les autres restèrent bien à regarder vers l'Est"

Nous ne connaissons pas d'occurrence de cequin avec un préfixe de 1^e ou de 2^e personne (?? ti-cequintin, ?? an-cequintin pourraient signifier "nous sommes/vous êtes quelques uns (à...)"); il n'y a aucune dérivation nominale, verbale ou locative⁽¹⁹²⁾ à cequi, qui n'apparaît pas avec les classificateurs et n'a pas de forme distributive.

(191) "Partout" se dit nohuivān, cf. 6.2.2.7.1.

(192) A moins que cec-cân "en un endroit" ne doive être dérivé de cequi, mais c'est peu probable; cf. aussi cecni.

5.2.7.3.4. /la-pōwa-l-li/ "Compte, comptable".

Ce nom a dans l'expression āmo zan tlapōhualli "innombrables" quelques propriétés de quantificateurs: le pluriel en /-tin/:

(973)(G.57) āmo zan tlapōhual-tin "Ils sont innombrables"

et le locatif en /-pa/:

(974)(C.510) āmo zan tlapōhual-pa nitzlacati "J'ai menti ("je mens") un nombre incalculable de fois"

5.2.7.4. "Grand" et "petit".

On peut porter une appréciation sur une quantité en dehors de toute considération numérale même indéfinie, et sans opération de prélèvement: on marque un dépassement ou un retrait par rapport à une norme dimensionnelle (matérielle ou abstraite) dépendant de la nature de l'entité envisagée ou de la situation dans laquelle on l'envisage.

On a en nahuatl deux fois deux quantificateurs: "grand", "très grand", et "petit", "très petit". On verra qu'il y a une dissymétrie entre le "grand" et le "petit". Il y a en outre des mots pour "plutôt grand" et "plutôt petit" qui ont des propriétés spécifiques et seront traités à part (5.2.7.5).

5.2.7.4.1. /wēyi/ "grand".

Huēyi signifie "grand":

(975)(C.511) Cencā huēyi in yāōyōtli mochiuh "Il se fit un très grand combat"

(976)(XI,3) Tlācaolōtli: cencā huēyi "Le tapir: il est très grand"

Le pluriel est en /-n/ ou /-ntin/, mais il s'accompagne le plus souvent d'un redoublement de forme /CV'/ (et non /Cʹ/ comme pour les substantifs):

(977)(VI,244) Cencā māhuiztiquē, cencā huēhuēvintin "Ils sont très respectables, très grands"

(978)(IX,22) in huēhuēvin oquichtin, in huēhuēvin tiyacahuān "les grands hommes, les grands guerriers"(193)

(193) On peut même se demander si ce que le texte écrit <vevei> est bien huē-huēyi-n plutôt que huē-huēyi (le /n/ est généralement écrit quand il précède une voyelle ou une apicale): il pourrait dans le second cas s'agir de noms composés.

Ce redoublement peut se produire avec des inanimés:

(979)(C.473) In huèhuèyi tlàtòcàcalli... iuhquin ilhuicatl qui-zòzotimani "Les grandes maisons des souverains... c'est comme si elles piquaient le ciel" (cf. aussi (957))

Huèvi peut se combiner avec les appréciatifs -pòl, sous les formes (XI,132) huèyi-pòl, (XI,144) huè-pòl ou huèyi-te-pòl⁽¹⁹⁴⁾ "très gros", et ṽtòn (huèyi-tòn "assez grand"):

(980)(C.497) In cìcìtlàltin huel huè-huèyi-te-po-pòl "Les étoiles sont vraiment énormes"

(981)(XI,182) In ìnelhuàvo huèyi-tòn-tli "Ses racines sont assez grosses"

Contrairement aux numéraux, huèyi n'apparaît pas avec les classificateurs et n'a pas de forme distributive. On trouve en revanche la dérivation verbale en -ya, -lia:

(982)(VI,2) Ca huèyi-ya...in cuahuitl, in tetl "Elles grandissent, les épreuves" ("les batons et les pierres")

(983)(XI,216) Ni-no-tomàhua, ni-no-huèyi-lia "Je m'enfle, je me grandis"

et certains indices du suffixe participial, en particulier la forme possédée "abstraite" (5.2.3.4.3.3):

(984)(Pl.17) Àmo oncàn ticcàhuaz in mo-pil-lo, in mo-huèyi-ca "Ce n'est pas ainsi que tu abandonneras ta noblesse, ta grandeur"

la dérivation locative en -càn (6.2.2.6.1):

(985)(VIII,76) Quicalaquiyâ in huèyi-càn "Ils le faisaient entrer dans une situation élevée"

ainsi que dans certains compositions:

(986)(XI,226) Ni-c-huèyi-cà-còhua, ni-c-huèyi-cà-patìyòtia "Je l'achète a (un prix) élevé, je le paie (un prix) élevé"

D'autre part, si le locatif en -pa "fois" manque, on trouve un locatif en /-ka/ (-ca), que nous retrouverons avec quelques autres quantificateurs du non-dénombrable, /we'-ka/ huèca "loin":

(194) Huè-pòl comme huè-ca (v. plus bas) semblent confirmer notre hypothèse qui ferait remonter certains /y/ a |ʔ| (5.2.1.3.4). Nous ne connaissons pas l'origine de /-te-/ dans huèyi-te-pòl (te-tl "pierre"? ou te-pòl-li "pénis"?)

(195) Sur /we'/', cf. note précédente.

(987)(XI,42) Huel huèca in quihuica "Il les emmène très loin" et ses dérivés huècapan "haut, en hauteur" (6.2.2.2.1.3) et huècatlan "profond, en profondeur" (6.2.2.2.2.3).

Huèyi apparaît en incorporation verbale:

(988)(C.483) Ni-c-huèyi-mati in tlamatiliztli "J'ai une haute opinion de ("je sens grandement") la science"

(989)(X,193) Ō-mo-huèyi-tlālī "Il s'est placé haut"

5.2.7.4.2. /tepi/ "petit" (196).

Les quantificateurs pour "petit" et "très petit" ont la particularité de n'apparaître jamais seuls, sauf sous la forme de noms familiers et dans quelques très rares composés comme:

(390)(X,114) Quech-tepi, quech-tzapa "Petit du cou, nain du cou"

On ne les trouve habituellement que pourvus d'un suffixe diminutif, qui peut être -tzin ou -tôn, le premier signifiant généralement "un peu de", le second "petit". Le pluriel se fait sur le suffixe (-to-tôn):

(991)(C.470) Tepi-tzin tlacualtzintli motechtzinco monequiz "Il te faudra un peu de nourriture"

(992)(C.529) Tepi-tôn nacatl òniccuâ "J'ai mangé un petit bout de viande"

(993)(XI,138) In ïquillo tepi-tôn "Ses feuilles sont petites"

(994)(IX,15) In tēlpōch-tepi-to-tôn "les petits garçons"

Carochi cite des formes construites avec des suffixes diminutifs: /-coko-/ ou /-skan-/ dont nous ne connaissons qu'un hapax ailleurs:

(995)(C.529) Tepi-tzoco-tzin, tepi-tzoco-tôn, tepi-zcan-tzin "tout petit"; (II,62) Tepi-zcan-to-tôn quicuí "Il en prennent de tout petits (morceaux)"

Tepi n'a aucune dérivation connue, ni celles des numéraux, ni celles de huèyi. C'est en revanche le seul quantificateur pour lequel soient attestées des formes vocatives, dans lesquelles il est utilisé comme marque d'affection:

(196) Beaucoup de langues ont pour "petit" un mot expressif construit sur un des schémas phonologiques /pVtV/, /tVpV/, /kVtV/ ou /tVkV/. /V/ étant généralement une voyelle d'avant, et /k/ ou /t/ pouvant être palatalisés: fr. petit, esp. chico, basque ttiki ou ttipi, hongrois kicsi, turc küçük, indonésien kecil, nah. tepi, etc.

996a) (VI, 164) Tepitzín, cocotzín, nochpochtzín... "O petite, o colombe, o ma fille..."

996b) (C. 530) Mā zan xiye tepitzé "Reste donc (tranquille), petit"

5.2.7.4.3. /iśāci/ "très grand" (197).

Ce mot a le double pluriel des quantificateurs, ixachi-n et ixachi-ntin. Il fonctionne comme superlatif à la fois de huēyi "grand":

(997) (VI, 135) At ixachi, at amo tamachiuhqui "Peut-être est-ce énorme, peut-être est-ce demesure"

et de mivac "beaucoup":

(998) (XII, 61) Huel miyaquintin, huel ixachin, huel ixachintin "Ils sont vraiment nombreux, vraiment innombrables"

Il n'a ni dérivation ni composition connues.

5.2.7.4.4. /ciki/ "très petit".

Sauf inattention de notre part, ce mot n'apparaît que dans la mention qu'en fait Carochi et semble, comme tēpi-, exiger un suffixe diminutif:

(999) (C. 529) tziqui-tzin, tziqui-tōn "tout petit"

5.2.7.5. Quantificateurs d'approximation.

Ils sont trois: /āci/ (achi) qui signifie "plutôt grand", ou "une certaine/bonne quantité", "quelque peu", "presque", "plutôt", "assez", et les quasi-synonymes /aki/ (aqui) et /kēntēl/ (quēntēl) signifiant "plutôt petit", "un peu", "une petite quantité", "quelque peu". Ils ont en commun d'apparaître rarement comme prédicats de phrase et jamais au pluriel (199).

L'emploi habituel de aqui est la qualification épithétique d'un nom dont il marque une certaine quantité:

(1000) (VI, 63) Aqui tlāltzintli, aqui zacatzintli īpan ticmotemilia "Tu le recouvres d'un peu de terre, d'un peu de paille"

Celui de achi et quēntēl est plutôt un qualificateur de prédicat, dont ils marquent un degré respectivement approchant (avec une tendance à l'excès) et inférieur à une norme:

(197) Certaines occurrences sont écrites <ixxachi>

(199) Du moins sans suffixe appréciatif, cf. 5.1.2.6.

- (1001)(C.491) Ca achi ohuī in tinēchtequiuh̄tia "Ce dont tu me charges est assez difficile"
- (1002)(C.510) Achi mivacpa in noconitta notēiccāuh "C'est assez souvent que je vais voir mon frere cadet"
- (1003)(VI,155) In tlā achi mococoa ticitl... "Si la sœur-femme est quelque peu malade..."
- (1004)(X,175) In Nāhuā, vēhuāntin in achi mexicatlātoā "Les Nahuas sont ceux qui parlent plus ou moins comme les Mexicains"
- (1005)(VI,156) Iuhquin hi pināhuiztli oncān cā "Il y a là comme une certaine honte"
- (1006)(IV,23) Achi tētolini, ihuān achi cualli "Ce signe est à la fois faste et nefaste" ("assez nefaste et assez faste")
- (1007)(VI,232) In tlā ō quēntēl nipatic... "Si je vais un peu mieux..."
- (1008)(VI,180) Ō quēntēl chico, tlanāhuac quimohuīquili "Il l'a un tout petit peu range ("emmené en biais et a coté")"

Achi est particulièrement fréquent dans les tournures comparatives:

- (1009)(C.500) Oc achi nitlamatini in āmo tēhuātl "Je suis plus savant que toi" (litt. "que pas toi")

Pourtant ces mots sont bien des noms quantificateurs, et non des particules ni des locatifs. En effet: -a) Des formes prédicatives et actantielles sont attestées au moins pour achi et quēntēl:

- (1010)(III,6) Zan achi-totōn, zan tepi-totōn "Ils sont de taille moyenne, ils sont petits"
- (1011)(III,18) Compalō achi-tōn "Il en goûta un peu"
- (1012)(IV,47) in ācāmpa vāni, in ācān quēntēl, in ācān īcac īic-xi "celui qui n'a l'habitude d'aller nulle part, qui n'est nulle part de la moindre façon (199), dont le pied n'est nulle part"

achi étant souvent employé dans la tournure achi in ic "il s'en faut de peu que..." (litt. "bien près est la façon dont..."):

- (1013)(C.514) Zā huel achi in ic polihuizquē in Mexicā "Il s'en est fallu de peu que les Mexicains ne disparaissent"

(199) Cette traduction maladroite (le sens est: "être un peu", c.-à-d. "manifester quelque peu sa présence") est en tout état de cause meilleure que celle de Dibble et Anderson ("who nowhere in any degree had set foot anywhere", que la construction de la phrase nahuatl rend peu plausible.

A ce propos, nous verrons plus loin (6.2.2.9) que les locatifs prédicats peuvent être suivis de in P "que P", mais non de in ic P "la façon dont" qui implique en principe un prédicat nominal.

-b) Achi, quëntäl et aqui peuvent prendre les suffixes diminutifs -tzin et -tän sans suffixe locatif (alors que les locatifs doivent avoir -tzin-co, -tän-co, cf. 6.2.2.1.1.

(1014)(C.519) Zä achi-tön in ic huälquızaz in tönatiuh "Il s'en faut de très peu que le soleil ne se lève"(200)

(1015)(VI,226) Cencä zan nö achi-tön in conchichina neuctli "Il ne butine également que très peu de miel"

(1016)(VI,45) Mä achi-tzin nitic xicmocalaquili in mliyo in motlatöl "Fais pénétrer quelque peu en moi ton souffle, tes paroles"

(1017)(C.529) Aqui-tön tlälli ipantzinco ötoconchayahuatö "Nous sommes allés repandre sur lui un peu de terre"

(1018)(XI,176) Mocentëci zan aqui-tzin in ixuhyo "On broie ensemble rien qu'un peu de ses feuilles"

(1019)(X,179) Ö quëntäl-tzin tlaöcox iyöllötzin totëucyo "Le coeur de notre seigneur a eu quelque miséricorde"

-c) Comme à huëyi correspond huëca (cf. aussi quëxquich-ca, ixquich-ca, 5.2.7.6), on a des locatifs dérivés achi-tön-ca, achi-tzin-ca, dont le sens est temporel "un certain temps"⁽²⁰¹⁾,

(1020)(C.501) Ye cuël achi-tön-ca in öhuällä "Il y a déjà un certain temps qu'il est venu"

(1021)(XII,44) Ö achi-tzin-ca nimitzonnopiyalili "Je te l'ai gardé pour un moment"

(1023)(C.500) Ca ämo huel täxcä in tlälticpac äxcäitl, ca zan achi-tön-ca tipiyaltilö "Les biens d'ici-bas ne sont pas vraiment à nous, nous les avons seulement en dépôt un moment"

5.2.7.6. Quantificateurs disjonctifs et d'identification.

5.2.7.6.1. Inventaire et morphologie

Le domaine de la quantification se prête au parcours disjonctif et à l'identification, avec certaines propriétés qu'on retrouve sur les disjoncteurs et identificateurs de portée générale (5.2.5

(200) Nous respectons les graphies achitön, aquitön et achi-tzin constantes chez Carochi, sans savoir interpréter le "saltillo"

(201) La forme correspondante sans suffixe semble bien être achic, en fait achi ic, cf. 6.2.2.9.

et 6). Ces mots forment un quadruplet, ou un sextuplet si l'on ajoute les formes distributives rares qui doublent les disjoncteurs, car ils se dédoublent en une série dénombrable et une série non-dénombrable:

| (1024) | Dénombrable | Non-dénombrable |
|--------------------|------------------|--------------------|
| identification | <u>izqui</u> | <u>ixquich</u> |
| disjonction simple | <u>quèzqui</u> | <u>quèxquich</u> |
| " distributive | <u>quécizqui</u> | <u>quèxixquich</u> |

Ces mots ont les pluriels habituels en -n ou -ntin après voyelle, en -tin (pas d'exemple de -intin) après consonne.

Il est probable que les disjoncteurs quèzqui et quèxquich viennent de la combinaison de quèn "comment" (6.2.3.1) avec des suffixes /-ski/, /-škič/ qu'on retrouve sur les identificateurs, mais le premier élément des identificateurs fait problème. Supposer qu'il s'agit du déictique in a l'avantage de ne pas poser de question phonologique distincte, mais ces mots sont bien des identificateurs et non des déictiques (ils ont les propriétés, en particulier prédictives, de yèhuàtl ou ih, et non celles de in); supposer qu'il s'agit de l'ancien prédicat d'identification /i'/ (5.2.3.6 4.1) soulève une question de phonétique historique (résolution en longueur vocalique de */ɨ/ que, par manque de connaissances, nous devons traiter avec prudence. Dans les deux hypothèses, les formes quécizqui et quèxixquich restent inexplicables⁽²⁰²⁾.

Nous allons examiner successivement les deux paramètres catégoriels: dénombrable/non-dénombrable et identification/disjonction.

5.2.7.6.2. Dénombrable/non-dénombrable.

5.2.7.6.2.1. /iski/ et /kèski/.

Izqui "autant" et quèzqui "combien" sont associés au domaine de la quantification numérale, c'est-à-dire aux quantificateurs de

5.2.7.2. et 3:

(1025)(C.502) Oc nò izquintin "Ils sont encore autant"

(1026)(IX,79) In izquintin in, zan cenquizaya in imilhuiuh "Ces (dieux) tous autant qu'ils sont avaient une fête commune"

(1027)(Ch.VII,254) Amo huel momati in quèzqui xihuitl "On ne sait pas très bien combien d'années"

(202) V. aussi quécin (6.2.3.1.5).

A part les propriétés négatives générales des quantificateurs, ils ont les propriétés des numéraux et de miyac: dérivés locatifs en -pa "fois" et -cân "...endroits":

- (1028)(C.521) Quèzqui-pa òantlâhuânquê? "Combien de fois vous êtes-vous enivrés?"
- (1029)(C.520) In cemilhuitl mâcuil-pa in ninoteòchîhua, oc nõ ìzqui-pa in vohualtica "Pendant la journée, je prie cinq fois, et encore autant la nuit"
- (1030)(C.496) Quèzqui-cân òtitòcac? "En combien d'endroits as-tu semé?"
- (1031)(XII,2^c) Ìzqui-cân ìcac in ìntech monequi "Dans chaque endroit, il y a ce dont ils ont besoin"

emplois avec classificateurs:

- (1032)(Pl.9) In ìzqui tlamantli nimitztènèhuilia... "toutes les choses que je te mentionne..."
- (1033)(IX,52) Ìzqui-tetl zolin quimictia "Il tue chacune des caillies"
- (1034)(XI,6) In quèzqui-tetl huelitiz quicua "Il en mange autant qu'il peut" ("pourra")
- (1035)(VI,32) Oc quèzqui-lhui-tzintli tocommotlaàmanilìlìz "Pendant quelques jours encore tu le contrarieras"

et distributif (quoique morphologiquement différent):

- (1036)(C.521) Monequi anquìtòzquê in quèzqui-pa òantlâhuânquê, in quèzqui-pa òanquìtlacòquê in ìmissatzin totèucyo, zâ cê quècìzqui-pa in ò ìpan anhuetzquê in oc cequi tèmicti-àni tlàtlacòlli "Il faut que vous disiez combien de fois vous vous êtes enivrés, combien de fois vous avez manqué la messe de Notre Seigneur, et combien de fois vous êtes tombés dans chacun des autres péchés mortels"

Mais, comme pour miyac, il n'y a pas de dérivation en /-stin/, qui n'est supportée que par les numéraux proprement dits (5.2.7.2.6).

5.2.7.6.2.2. /ìškič/ et /kèškič/.

Ìxquich et quèxquich, en revanche, apparaissent liés aux quantificateurs du domaine non-dénombrable (5.2.7.4. et 5): ils font porter l'incertitude ou l'identification sur les masses, les ensembles, les grandeurs, et non sur les quantités numériques:

- (1037)(VI,72) Quèxquich mìtoāni, quèxquich motēnhuani? "Combien de choses faudrait-il dire, combien de choses faudrait-il mentionner?" (c.a.d.: "quelle masse de choses...")
- (1038)(VI,12^c) Monequi monèmatcāchihuaz in quèxquich mochihua "Il faut faire avec précaution tout ce qu'on fait" ("quoi que ce soit...")
- (1039)(C.518) Cāmpa tictocuilizquē in ìxquich tēchìtlaniliā? "Où pourrions-nous prendre tout ce qu'ils nous demandent?"
- (1040)(VI,226) Cuix ìxquich cuitta in huitziltzin? "Le colibri en voit-il autant?"

Ìxquich a un effet de sens restrictif "autant", "rien de plus":

- (1041)(C.502) Ca zan oc ìxquich in nimitzilhuia "Je ne te dis rien de plus pour l'instant (oc)"
- (1042)(C.505) Ca ye ìxquich, ca ye iuhqui, ca ò cen onquìz "C'est tout, c'est fini ("c'est ainsi"), c'est parti pour toujours"
- (1043)(VI,169) Àzo t-ìxquich-tzin "Peut-être n'as-tu rien de plus"

Ìxquich et quèxquich n'ont pas les propriétés numérales telles que les locatifs en -ra ou -cān, et la combinaison avec les classificateurs. En revanche, ils ont comme huēvi et achi le locatif en -ca: quèxquich-ca "à quelle distance", ìxquich-ca ou ìxquichi-ca "jusque là, jusqu'à cette distance, de là":

- (1044)(C.499) Quèxquich-ca in Coyōhuācān? "A quelle distance se trouve Coyoacan?"
- (1045)(C.499) Ìxquich-ca nimitzonnotlāpalhuia "De là je te salue"
- (1045)(XI,99) Aocmo quelēhuìz in tlacualli ìxquichi-ca in mi-quìz "Il n'aura plus envie de nourriture jusqu'à ce qu'il meure"

Pourtant, il y a un distributif quèxìxquich:

- (1047)(IX,76) Quitequi in quèxìxquich quināmictiuh ìhuitlàcuilōlli "Il découpe chacun des ouvrages en plumes qu'il rencontre, si grand soit-il"

5.2.7.6.2.3. Remarques sur le dénombrement.

Les propriétés des formes en /-ski/ et en /-skič/ semblent bien confirmer leur association avec la quantification respectivement dénombrable et non-dénombrable. Il faut pourtant regarder de plus près, et en particulier éviter le parallélisme tentant avec l'anglais how many vs. how much. D'abord, quèxquich n'est pas seule-

ment how much "combien" (quantité d'un domaine dense), mais aussi how big "de quelle grandeur". Ensuite et surtout, parce que parmi les formes en /-ski/ et en /-škič/, les secondes semblent bien jouer le rôle de formes non marquées, dans la mesure où ce sont elles qui sont employées pour le non-dénombrable, mais aussi dans les cas où la question du dénombrement ou du non-dénombrable ne se pose pas. Īxquich, en particulier, marque une totalisation indifférente au dénombrement, mais compatible avec le dénombrement. Nous en citerons quelques effets intéressants.

-a) Īxquich peut s'opposer à īzqui comme totalisant un cardinal indéfini mais probablement grand. Comparer:

(10^{19a})(Ch.VI,17) Nicān tōcātēnēuhtōquē in īzquintin īichpōchtzitzinhuān Cuāuhcecehuitzin "Ici sont citées par leurs noms toutes les filles de Quauhcecehuitzin"

(10^{19b})(VI,22)... in ve īxquichtin in tētēuctin in tlātōquē, in ōtlatquicō in ōtlamāmācō "tous les seigneurs et tous les rois qui sont venus porter à bras et sur le dos (C.-à-d. : gouverner)"

Dans le premier cas, il s'agit d'une liste de 9 personnes explicitement énumérées par la suite; dans le second, l'inventaire est laissé ouvert.

-b) Īxquich peut s'opposer à īzqui comme marquant une totalité globale ("tous") par opposition à une totalité individualisée ("chacun"):

(1049)(III,29) Īxquichtin micquē in īzquintin ītech onoquē in mecatl "Ils moururent tous (en bloc), tous ceux (un par un) qui se trouvaient près de la corde"

-c) Īxquich peut quantifier un domaine et īzqui un classificateur. L'emploi épithète de īxquich est beaucoup plus fréquent que celui de īzqui, rare; en revanche, nous avons vu que seul īzqui fonctionne avec les classificateurs. On trouve ainsi des oppositions comme:

(1050)(XI,19) Īntechpa tlrtoa in īxquichtin, in īzqui-tlaman-tin nepapan tōtōmē "(Ce chapitre) parle de l'ensemble, de toutes les espèces d'oiseaux divers"

Il faut bien voir que les questions sur le non-dénombrable impliquent généralement une réponse cardinalisée (par discrétification du domaine non-dénombrable): aux questions fr. combien de temps, nah. quëxquich cāhuitl correspondent p. ex. les réponses fr. quatre ans, nah. nāuh-xihuitl. S'agissant d'une langue à nombre grammatical restreint (tendance à traiter comme dense tout domaine inanimé), le phénomène signalé n'a rien d'étonnant.

-d) ixquich est souvent employé comme doublet synonyme de mochi "tout" (5.2.7.3.2), ce qui n'est pas le cas de izqui qu'on ne rencontre jamais dans des contextes comme:

(1051)(VI,12) in ye mochintin, in ye ixquichtin in cuāhtin in ocēlō "la totalité, l'ensemble des aigles et des jaguars (c.-à-d.: des guerriers)"

(1052)(VI,121) Timimatiz in ipan mochi, in ipan ixquich "Tu seras avisé sur tout point, en tout domaine"

(1053)(I,60) In ixquich in intlachihual, mochi teuhvō "Toutes leurs actions, ce ne sont que vilénies"

-e) Comme mochi, ixquich est souvent employé au singulier associé à un nom animé:

(1054)(XII,41) Niman ye ixquich in ahua tepēhua "Puis (vient) l'ensemble des gens des cites (sg.)"

(1055)(G.113) Auh in acalèquē, in ixquich acalē zā vohualtica in quiz "Et les bateliers (pl.), l'ensemble des bateliers (sg.) ne sortirent que de nuit"

alors que izqui associé à un nom animé est toujours au pluriel, cf. p. ex. (1048a).

5.2.7.6.3. Identification et disjonction.

L'opération d'identification qu'on a dans izqui et ixquich entraîne des propriétés caractéristiques des prédicats d'identification en général. Ainsi:

-la fréquente cooccurrence avec les particules nō, zan ye ou zan ye nō (8.1.2.1.1 et 8.1.2.2.3):

(1056)(C.524) Zan ye nō iuh, zan ye nō ixquich "C'est pareil, il y en a autant" (cf. aussi (1025))

-la reprise par un déictique suivant:

(1057)(C.495) Ca ye izqui-lhuitl in, in aocâmpa nimitznottilia
"Il y a autant de jours que ça que je ne te vois nulle part"

(1058)(VI,101) Cuix cencâ ìxquich quicânuaya in? "En laissait-il vraiment autant que ça?"

(1059)(IX,4) O ìxquich in in tâxcâ "Oh, nous n'avons rien de plus que ça" ("nos biens sont autant")

cf. aussi (1026).

- les effets de miroir, dus à une prédication itérée, et qui donnent l'impression d'avoir deux sujets au même prédicat nominal (5.2.5.2.2.):

(1060)(XI,5) Miztli: huel iuhqui, huel ìxquich in ocêlôtl "le puma: il est tout a fait semblable, tout a fait égal au jaguar"

- la répétition comparative:

(1061)(XII,75) Ìxquich quimmacayâ in ìxquich quimìtlaniliâyâ
"Ils leur donnaient autant qu'ils le leur demandaient"

(1062)(XI,11) In ìxquich ìtlacual techalôtl nô ìxquich in ìtlacual motôtlì "Tout ce qui est la nourriture de l'écureuil est aussi la nourriture du motocle (203)"

De même, on retrouve avec les disjoncteurs la plupart des effets et des propriétés de ces mots: l'interrogation proprement dite ((1028), (1030), (1037)), l'interrogation indirecte ((1036), (1038)), qui peut être en relation avec un identificateur:

(1063)(Pl.21) Zan ìxquich in quèxquich in ôticcac in tiquitôz
"c'est tout et rien que ce que tu auras entendu que tu diras"

les valeurs non interrogatives, en particulier concessives:

(1064)(C.520) Mitzmopòpolhuilìz in zâzo quèxquich... ic ôticmo-yôlìtlacalhuì "Il te pardonnera tout (quelle que soit son importance) ce en quoi tu l'as offensé"

négatives:

(1065)(X,180) Aocmo quèxquich in quipixcâ "Ils n'ont plus guère à récolter"

(203) Sorte de petit écureuil rayé appelé guisse au Canada (en anglais: chipmunk)

et indéfinies:

- (1066)(C.510) Zan quèzqui-pa ònitlahuān "Je ne me suis enivré que quelques fois"
 (1067)(ibid.) Achi quèzqui-pa in ve nātōnahui "J'ai eu à plusieurs reprises des chauds-et-froids"
 (1068)(C.518) Zā ti-quèzqui-to-tōn "Nous ne sommes plus qu'un tout petit nombre"
 (1069)(IX,87) Àzo quèzqui-n quimonāhua "Peut-être querelle-t-il un certain nombre de personnes"
 (1070)(XI,97) Àmo zan quèxquich in tlācati "Il n'y en a pas seulement une petite partie (des vers) qui naît", ou "(les vers) naissent en quantité non négligeable"
 (1071)(X,174) Àmo cencā quèxquich in ìntlaquēn "Leurs vêtements ne sont pas très fournis"

mais ces valeurs indéfinies, oscillant en l'occurrence entre "une certaine quantité/quelques" et "une petite quantité/peu de" sont beaucoup plus fréquemment attestées que pour āquin et tlein, et n'ont pas besoin d'un contexte spécial (particules...) pour ressortir. C'est ainsi que quèzqui comble le vide apparent qu'il y a en face de miyac "beaucoup":

- (1072)(XI,170) Ihuān cacāhuātl quèzqui-tetl, āzo mātīac-tetl, caxtol-tetl mocentēci "Et on broie ensemble quelques grains de cacao, peut-être dix ou quinze grains"
 (1073)(X,165) Auh quèzqui-tzon-xihuitl nenquē... "Et ils vécutrent plusieurs siècles ("quelques fois 400 ans")"
 (1074)(IV,97) Ca quèzqui-cān òmītō "Cela a été dit en quelques endroits"

et que quèxquich devient un quasi-synonyme de achi ou tepi:

- (1075)(VI,146) Auh quèxquich-tzin anquimomachitiā in totēucyo "Et vous avez quelque connaissance de Notre Seigneur"
 (1076)(XI,221) Àmo nō quèxquich, zan quèxquich-tōn, zan achi-tōn, zan tepitōn "Et il n'est pas très grand, il est de taille réduite, de taille quelconque, plutôt petit"

On voit par ce dernier exemple l'ambiguïté de la valeur indéfinie, qui peut tendre vers une appréciation positive ou négative. On voit aussi l'ambiguïté de l'emploi avec la négation, puisqu'il peut s'agir (comme pour ātle et ayāc) d'une négation associée à chaque quantité du parcours ("pas la moindre quantité de..."), soit

d'une négation de la valeur indéfinie ("pas une quantité appréciable de..."), cf. (1065), et aussi p. ex.:

(1077)(Ch.VII,29) Ca amo quezqui-pa in òmocucuep tlàtòlli, ca zan cèp-pa "Ce n'est pas en plusieurs fois que les langues ont été modifiées, c'est en une seule fois"

5.2.7.7. /-sèl/ "seul".

5.2.7.7.1. Unicité et isolement.

Dans une première analyse, on peut dire que -cèl (certainement apparenté étymologiquement à cè "un") représente une identification au cardinal un, et joue à la morphologie près le rôle des numéraux suffixés par /-(i)sti(-n)/ (5.2.7.2.6). Mais alors que l'identification à un cardinal supérieur à un produit un effet de totalisation qui écarte implicitement tout cardinal inférieur (le prédicat principal concerne l'ensemble des entités envisagées), l'identification au cardinal un produit un effet de contraste qui écarte implicitement tout cardinal supérieur; c'est pourquoi -cèl apparaît presque toujours en cooccurrence avec zan "seulement".

Nous avons vu que les formes en /-(i)sti(-n)/ tendaient à être obligatoirement possédées, tendance achevée au XVIIe siècle. Pour -cèl, cette possession obligatoire est attestée dès le XVIe S.

(1078)(VI,160) Zan ï-cèl in ïtlan cà ticitl "Seule à ses côtés (de la parturiente) se trouve la sage-femme"

(1079)(XI,76) Amo zan ï-cèl nemi, oncè inamic "Il ne vit pas seul, il y a sa compagne"

(1080)(C.529) Mà zan no-cèl xinèchilhui "Dis-le-moi à moi tout seul"

-cèl peut se voir joindre des suffixes appréciatifs, propriété non attestée pour les cardinaux en /-(i)sti(-n)/:

(1081)(I,56) Zan huel ï-cèl-tzin tlachihualè "Il est bien le seul createur"

Le rejet d'un cardinal supérieur, évoqué plus haut, peut avoir deux applications particulières. D'abord, une restriction au prédicat lui-même: il n'y a pas d'autre prédicat à attribuer que celui qui est déjà exprimé; le sens est "...proprement dit", "simple...":

(1082)(X,69) ...naca-tamalli, ï-cèl tamalli, chil-tamalli...
"d * tamales à la viande, des tamales ordinaires, des tamales au piment..."

Ensuite, la globalisation d'un ensemble pluralisé, qui correspond à une prédominance de l'opération d'isolement sur la question de la cardinalité, et qui fait qu'en nahuatl comme en français il n'y a pas de contradiction à mettre seul au pluriel:

(1083)(Ch.VII,71) Ca zan oc in-cêl-tin in macêhualtin in miquiyâ
"Il n'y avait encore que les gens du peuple qui mouraient"

(1084)(X,172) Zan in-cê-cêl-tin⁽²⁰⁴⁾ in nemî "Ils vivent seuls"

5.2.7.7.2. Morphosyntaxe de /-sêl/.

Il reste deux problèmes, qu'on peut d'ailleurs retrouver avec les formes en /-(i)šti(-n)/: comment analyser la tournure possessive? Et surtout, comment expliquer la forme de la pluralisation, qui est doublement paradoxale (suffixe /-tin/ au lieu de /-wân/ pour un pluriel possédé, et sensible à la pluralisation du possesseur)?

On a bien une relation de coréférence personnelle entre possesseur et actant, qui apparaît bien à la 1^e et à la 2^e personnes:

(1085)(C.514) Zan no-cêl ônihuállâ "Je suis venu tout seul" (cf. aussi (1080))

(1086)(I,61) Zan mo-cêl-tzin titeôtl "Toi seul es dieu"

Elle ne pose pas en soi de grave problème, puisqu'elle est bien attestée dans d'autres contextes (p. ex. (701) ca to-tequiuh in tëhuântin ti-teôpixquè "c'est notre tâche à nous les prêtres), et que d'une manière générale, la coréférence entre termes qui peuvent avoir des fonctions différentes est à la base de l'actancialisaton et des constructions attributives (9.3.3).

Pourtant, la comparaison entre (701) et une phrase comme:

(1087)(VI,52) Cuix mo-cêl? "Es-tu seul?"

pose le problème de la référence du sujet de forme zéro du prédicat (ô-)mo-cêl (glose: "C'est ton unicité"??), d'autant qu'on n'a pas:

(1088a) *Ti-mo-cêl

(1088b) *Zan mo-cêl-tzin teôtl (cf.(1086))

(1088c) *Zan ni-no-cêl ônihuállâ (cf.(1085))

(204) Cet exemple est différent du précédent: si la solitude est prédiquée de plusieurs individus, elle s'applique à chacun et non au groupe (ce n'est pas un groupe qui est isolé des autres, mais chacun des membres du groupe qui vit isolé de tous les autres: c'est ce que marque le redoublement distributif, cf. 5.2.7.2.5).

Mais ces contraintes entrent sans doute dans un cadre plus général: l'impossibilité d'avoir une construction possessive réfléchie, avec coréférence du sujet et du possesseur (5.1.2.3.2.2). On pourrait alors supposer qu'une règle morphologique efface le sujet coréférentiel de formes dont l'origine serait de type (1088 a ou c), et laisse à sa place un sujet-impersonnel circulairement défini de 3e personne (3.2.3.3). Cette hypothèse aurait l'avantage d'expliquer le double paradoxe morphologique du pluriel, évoqué plus haut. Mais elle déplace le problème: comment se fait-il que cette règle, si elle existe, s'applique à /-səl/ et aux formes en /-(i)sti(-n)/, c'est-à-dire qu'elle opère dans le domaine de la totalisation numérique, et là seulement?

Il faut rappeler à ce propos que les numéraux sont des prédicats, et que l'on a bien des tournures comme:

(839) Timàtlàctin tomömen "Nous sommes douze"

(827) Zan cè in ìnteòuh "Leur dieu est unique"

mais nous n'avons jamais rencontré de formes comme:

(1089) *ni-cè "je suis un", *ti-cè "tu es un"

qui semblent bien être "remplacées" par no-cèl, mo-cèl (1087).

Car dans (838) et (827)⁽²⁰⁵⁾, il n'y a pas d'identification (nous sommes douze, mais cela fait précisément une information prédicative, et nous pourrions être plus ou moins nombreux; il y a un seul dieu, mais il pourrait y en avoir plusieurs). Prédiquer la cardinalité un d'un sujet nécessairement singulier (1^e ou 2^e personne du singulier) est en revanche une tautologie, à moins qu'elle ne s'accompagne d'un effet d'isolement contrastif (je suis un par rapport à une situation où je pourrais me trouver avec d'autres). Cet effet, qui résulte d'une opération secondaire de totalisation pour les cardinaux supérieurs à un (/-(i)sti(-n)/) apparaît automatiquement et nécessairement dans le cas de l'unicité (1089).

De toutes manières, dans les deux cas, le cardinal, qui joue un rôle de prédicat (et donc de localisateur) d'un sujet, est aussi

(205) Et aussi, quoique d'une autre manière, dans (846) ti-cèmè "c'est l'un de nous".

localisé par ce sujet, ou plus exactement, par un terme résultant du dédoublement du sujet (et évidemment coréférent avec lui). Si le prédicat cardinal s'applique à un sujet préalablement cardinalisé, cette identification fait du sujet à la fois le terme dont on prédique un cardinal, et celui avec lequel ce cardinal est identifié. On pourra alors gloser no-cêl "je suis un, et ce un est moi", ou im-ôme-xtin "ils sont deux, et ces deux sont eux", d'où l'on peut tirer, respectivement "(c'est) mon unicité (à moi qui suis un)", "(c'est) leur totalité duale (à eux qui sont deux)".

Remarques: -a) Olmos (p.25) signale qu'on ne dit pas *tê-cêl. Ce fait est un argument solide pour notre hypothèse d'une structure originellement réfléchie, puisque la contrainte de définition concerne bien le sujet et non le possesseur.

-b) Le quasi-synonyme iyô, qui est peut-être dérivé du prédicat d'identification /i'/ (glose: "qui est pourvu de l'identité"? cf. 5.2.3.6.2) peut être employé dans les mêmes contextes que /-sêl/ (mais rappelons qu'il prend les préfixes sujets):

(1090)(VI,52) Cuix mo-cêl, cuix t-iyô? "Es-tu seul, es-tu tout seul?"

(1091)(Ch.VI,8) Zan iyô-quê in macêhualtin in miquiyâ "Il n'y avait que les gens du peuple qui mourussent" (cf.(1083))

Pourtant, iyô seul est applicable aux inanimés: nous n'avons jamais rencontré /-sêl/ dans des contextes comme (519) à (521).



5.3. Représentation formelle.

5.3.1. Les paramètres.

L'élaboration d'une représentation formelle de la prédication nominale nous semble plus ardue que celle de la prédication verbale (3.5), parce que la plupart des relations et des opérations s'y trouvent "écrasées" et leurs marques morphologiques parcellaires, de sorte qu'on ne sait pas toujours s'il est ou non légitime de les développer. Nous pouvons d'emblée poser trois différences principales:

-a) La prédication nominale est soumise à une contrainte de monovalence en fonction de laquelle nous pensons qu'il est inutile de poser comme dans les verbes la notion de relation.

-b) La prédication nominale est caractérisée par l'absence de repérage aspecto-temporel (5.1.2.1): on a toujours affaire à des événements stables, sans ingression, développement ni égression (4.1.2.4); et il n'y aura donc pas d'oppositions du système de localisation en fonction de l'aspect (4.2.4).

-c) L'absence de repérage aspecto-temporel est compensé par le développement comme paramètre essentiel de la notion de classe, et ce d'une manière très différente de ce qui se passe dans la prédication verbale. Rappelons que dans cette dernière la classe d'arguments et, soit vide ou vidée par contrainte référentielle (\emptyset , ()), soit parcourue disjonctivement (Δ), soit soumise à la sélection définie (a, b). Mais le parcours disjonctif et la sélection y sont deux opérations antinomiques: ou bien il y a parcours de classe et impossibilité de sélectionner un terme, ou bien il y a sélection d'un terme, mais dans ce cas la notion de classe ne joue plus aucun rôle. Ce phénomène doit tenir à l'insertion des événements de type procès dans le réseau des coordonnées aspecto-temporelles: au niveau de la conceptualisation-lexicogenèse (2.1.1.4), la relation exprimée par un radical verbal implique bien une classe de termes d'origine et/ou une classe de termes d'arrivée; mais au niveau de la référenciation de chaque énoncé, les événements auxquels s'applique le prédicat verbal concernent, ou bien des classes (et dans ce cas il y a parcours disjonctif), ou des termes particuliers (et dans ce cas ils sont envisagés dans leur singula-

rité liée à un événement particulier ou à une classe d'événements, et non par rapport à leur appartenance à une classe de termes susceptibles d'apparaître à la même place. Dans la prédication nominale, en revanche, où les événements prennent la forme de propriétés non soumises à occurrences particulières, les arguments vont d'abord être repérés par rapport à une classe, et ce de plusieurs manières possibles, comme on le verra ci-dessous.

Nous sommes donc amenés à poser les symboles suivants:

- \underline{Q} : compréhension du concept, lexicalisée dans le radical nominal (et issue d'un processus de conceptualisation, c.-à-d. d'un jeu complexe de reconnaissance de qualités transculturelles et de filtrage par des schèmes culturels spécifiques, 2.1.1.4): c'est un ensemble de propriétés qui font qu'un prédicat nominal est ou n'est pas susceptible d'être attribué à un terme.
- \underline{a} : terme défini qui apparaîtra en fonction sujet.
- \underline{K}_0 : classe d'extension du concept, c.-à-d.: l'ensemble des entités individuelles ou du domaine dense (5.1.2.2) auquel peut s'appliquer le prédicat.
- \underline{K}_1 : classe d'appartenance du sujet, qui dans le cas privilégié est identifiée à \underline{K}_0 , mais qui peut en être distincte. Le symbole \underline{K} a des propriétés de type $\underline{\Delta}$ (parcours de classe).

On a d'autre part les couples de localisation/repérage suivants:

$$(1092) \quad \underline{Q} \in \underline{K}_0 \quad \text{et} \quad \underline{K}_0 \in \underline{Q}$$

Les propriétés \underline{Q} sont attribuées à une classe; et cette classe est définie strictement par les propriétés \underline{Q} (s'il y avait un effet miroir de type $\underline{K}_0 \supseteq \underline{Q}$, cela voudrait dire que \underline{K}_0 est caractérisé entre autres par \underline{Q} , alors que \underline{K}_0 est caractérisé entièrement par \underline{Q} et rien d'autre que \underline{Q})

$$(1093) \quad \underline{Q} \in \underline{a} \quad \text{et} \quad \underline{a} \supseteq \underline{Q}$$

Les propriétés \underline{Q} sont attribuées à \underline{a} ; mais en tant qu'entité individuelle, \underline{a} peut supporter d'autres prédications. On a donc cette fois un effet miroir (" \underline{a} a les propriétés \underline{Q} ").

(1094) $a \in K_1$ et $K_1 \ni a$

\in s'interprète ici comme appartenance au sens ensembliste: a est un élément (ou un groupe d'éléments) d'une classe discrète, ou une partie d'une classe dense (5.1.2.2), et (effet miroir) la classe compte a parmi ses membres, ou comporte a comme partie. Un cas limite est celui où a représente un groupe ou une partie "totaux", c.-à-d., toute la classe (emploi générique): dans ce cas, il n'y aura pas d'effet miroir (on aura $K_1 \in a$).

5.3.2. Substantifs.

5.3.2.1. Source du suffixe absolu.

A la base de la prédication nominale, on trouvera toujours l'attribution des propriétés Q (représentées par le radical nominal) à un terme (type (1093)), mais ce n'est pas sous cette forme que se fait la prédication de phrase. D'abord, (1093) doit être développé:

(1095) $\overline{Q \langle () \rangle} \in K_0 > \in \overline{a \langle () \rangle} \in K_1 >$

(lire: les propriétés Q , qui définissent la classe K_0 , sont attribuées à a , qui appartient à la classe K_1).

Ce schéma est ensuite soumis à la création de sujet (3.5.1.3), qui ne peut porter que sur a .

Dans le substantif, le type le plus "pur" de la prédication nominale (5.2.1), on a une identification de K_0 et de K_1 , qu'on pourra représenter par la disparition des indices. On attend donc, au moment de la création de sujet:

(1096) $\overline{a \langle () \rangle} \in K > \ni \overline{Q \langle () \rangle} \in K >$

suivi d'un vidage par coréférence de l'une des occurrences de K . Mais l'identification de K dans ses deux occurrences et la non-conversion de \in dans (1092) permettent de réécrire:

(1097) $a \in \overline{K \langle () \rangle} \in Q >$

(lire: a appartient à la classe K définie par les propriétés Q)

C'est l'appartenance qui devient la prédication dominante, et il se construit une relation de localisation de a par Q (médiatisée par K), qui se substitue à la conversion $a \ni Q$ de (1093).

L'appartenance à une sous-classe et la présence exclusive de localisations de type $\underline{\epsilon}$ (sans conversion) doivent être à la source du suffixe absolu, qui serait alors la marque de la relation intermédiaire $\dots \in K < () \in \dots$ "être de la classe définie par..." (avec le cas limite "être la classe définie par..."). Le trait remarquable du nahuatl (par rapport à d'autres langues classifiantes) est, d'une part, que la classification ainsi entendue n'opère que sur une partie des noms (les substantifs), et que d'autre part le nombre de classes y est extrêmement restreint, puisqu'il n'y a que deux suffixes absolus, dont le premier tend d'ailleurs à se comporter comme "classificateur général" (5.2.1.1 et 2).

Mais la morphologie incite à deux remarques. D'abord, l'homonymie étymologique (*|ta|) entre le suffixe absolu n^01 et le préfixe indéfini non-humain n'est peut-être pas due au hasard. Ensuite, les noms pourvus d'un suffixe absolu représentent probablement un cas particulier de composition nominale dans lequel on retrouve bien l'ordre canonique déterminant-déterminé (7.2.1), le schéma prédicatif $< () \in Q >$ étant en effet subordonné à K comme déterminant. Nous aurons d'ailleurs l'occasion de voir que le préfixe indéfini / λa -/ a dans certains cas le comportement d'un radical nominal (7.2.1.3.5 et 7.2.2.2.2.2).

5.3.2.2. Le pluriel.

La propriété animé entraîne des effets de discrétification, avec l'opposition singulier/pluriel (5.1.2.2). L'entité individuelle est alors traitée dans sa relation d'appartenance à la classe comme ci-dessus (5.3.2.1), mais un groupe d'entités constitue une sous-classe. On a alors une réinterprétation de (1095), où K_1 n'est pas identifié à K_0 , mais en constitue une sous-classe ($K_1 \in K_0$ et $K_0 \ni K_1$, avec en conséquence $Q \in K_1$ et $K_1 \ni Q$ comme dans (1094)), et où d'autre part \underline{a} est identifié à K_1 ($\underline{a} \in K_1$ et $K_1 \in \underline{a}$). On va donc avoir une réécriture de (1095):

$$(1098) \ a \in \overline{K_1} < () \ni \overline{Q} < () \in K_0 >>$$

(" \underline{a} est la classe K_1 qui a les propriétés Q attribuées à la classe K_0 ")

On ne trouve plus la relation $\dots \in K < () \in \dots$ qui entraîne l'apparition du suffixe absolu; et à sa place apparaissent les marques du pluriel.

5.3.2.3. Source de /-yð-/.

Les propriétés \underline{Q} peuvent être attribuées à un terme indéfini par parcours disjonctif (3.1.3.2.2.1), et on réécrira (1095) (en réutilisant le symbole $\underline{\Delta}$, 3.5.1.1):

$$(1099) \overline{Q} < () \in K_0 > \in \overline{\Delta} < () \in K_1 >$$

A ce stade, il y a nécessairement une double identification:

- de $\underline{\Delta}$ et de \underline{K}_1 : c'est bien la classe \underline{K}_1 qui dans son ensemble est affectée par le parcours de classe $\underline{\Delta}$.

- de $\underline{\Delta}$ et de \underline{K}_0 : si $\underline{\Delta}$ n'a pas d'autres caractéristiques que de se voir attribuer les propriétés \underline{Q} , c'est bien la classe d'extension \underline{K}_0 qui est affectée par le parcours de classe $\underline{\Delta}$.

Ceci entraîne l'identification de \underline{K}_0 et de \underline{K}_1 . La création de sujet va donc, comme dans le cas des passifs-impersonnels (3.5.1.3), entraîner un double vidage: celui de $\underline{\Delta}$, et celui des places identifiées à $\underline{\Delta}$. On aura donc, correspondant à (1097):

$$(1100a) \overline{() \in () < () \in Q >}$$

avec un vidage général (qui doit être ce qui est marqué par /-yð-/), une structure qui (avec ce cas particulier que la classe est ici vidée) entraîne l'apparition du suffixe absolu, et la possibilité d'une triple interprétation, qui correspond peut-être à une série de réductions par absorption des places vides: dans (1100a), la désignation de la classe ("c'est ce qui est défini par \underline{Q} ", cf. (143)-(144)), mais aussi:

$$(1100b) \overline{() \in < () \in Q >}$$

("c'est quelque chose qui est défini par \underline{Q} ", renvoi à la "partie caractéristique" ou au "comportement typique", cf. (139)-(142)), et enfin - cas le plus fréquent -:

$$(1100c) () \in Q$$

("c'est \underline{Q} ", renvoi aux propriétés caractéristique des "noms abstraits", cf. (137)-(138)).

5.3.3. Relations possessives.5.3.3.1. Formes possédées directes et médiatisées.

La relation possessive est issue d'une composition de deux schémas prédicatifs: la prédication nominale (5.3.2), et l'attribution à un possesseur que nous représenterons par d, comme le bénéficiaire des relations applicatives (3.5.2.2), puisqu'il a bien les caractéristiques d'un datif (localisateur non pourvu de propriétés locatives).

Elle a deux variantes, que nous appellerons possession directe et possession médiatisée, mais elle apparaîtra toujours comme dominante (principale) par rapport à la prédication nominale. Le possesseur aura comme manifestation morphologique un préfixe possessif (v. tableau (80)).

La possession directe a simplement la forme

(1101) $a \in d$ (lire: "a est à d" ou "a est attribué à d")

dont la composition avec (1095)-(1097) aboutit à:

(1102) $a \in \overline{K} \langle () \in Q \rangle \in d$

(lire: "a, qui appartient à la classe K définie par les propriétés Q, est à/est attribué à d")

Ce type donne les formes possédées sans suffixe possessif, qui marquent en principe une possession constitutive ou inaliénable (5.1.2.3.2.3).

La possession médiatisée a la forme

(1103) $a \in \overline{K_2} \langle () \in d \rangle$

schéma dans lequel on voit apparaître une nouvelle classe K₂, ou classe de possession de d, représentant l'ensemble des termes qui peuvent être mis en relation dative avec d, et qui est définie par les propriétés

(1104a) $a \in K_2$ et $K_2 \ni a$ (appartenance de a à K₂, cf.(1094))

(1104b) $K_2 \in d$ et $d \ni K_2$ (relation possessive: K₂ est à d et d possède K₂)

Dans ce cas, la relation possessive prendra la forme:

$$(1105) \overline{a \langle () \rangle} \in \overline{K \langle () \rangle} \in Q \gg \in \overline{K_2 \langle () \rangle} \in d >$$

("a, qui appartient à la classe \underline{K} définie par les propriétés \underline{Q} , appartient aussi à la classe \underline{K}_2 attribuée à \underline{d} ")

Ce type, où \underline{K}_2 est marqué par le suffixe possessif $|-w(a)|$, marque une relation externe ou aliénable. Il supporte la pluralisation (marquée par $|-wā-n/|$), qui doit remonter à

$$(1106) \overline{a \langle () \rangle} \in \overline{K \langle () \rangle} \ni Q \gg \in \overline{K_2 \langle () \rangle} \in d >$$

parallèle à (1098). Mais de toutes manières, comme l'appartenance à \underline{K} ne fait plus l'objet de la prédication principale, on n'aura pas le suffixe absolu.

5.3.3.2. L'indéfini dans les relations possessives.

Tout comme le datif verbal, le possesseur peut être indéfini. Le symbole $\underline{\Delta}$ se substitue alors à \underline{d} sans problème pour les calculs, et dans la morphologie apparaît $|-tē-|$ comme préfixe possessif.

Le problème apparaît quand c'est l'attributaire de \underline{Q} qui se trouve indéfini, puisqu'il ne supporte pas la subjectivisation. On se trouve devant le double schéma:

$$(1107a) \overline{Q \langle () \rangle} \in \overline{K_0} \gg \in \overline{\Delta \langle () \rangle} \in \overline{K_1} > (= (1099))$$

$$(1107b) \underline{\Delta} \in d \text{ (cf. (1101))}, \text{ ou } \underline{\Delta} \in \overline{K_2 \langle () \rangle} \in d > \text{ (cf. (1103))}$$

Or (1107b) introduit une détermination qui n'est pas dans (1099): il y a autre chose à dire de $\underline{\Delta}$ que le fait qu'il a les propriétés \underline{Q} . L'identification $\underline{K}_0 - \underline{\Delta} - \underline{K}_1$ n'est donc pas nécessaire: elle peut se produire ou ne pas se produire.

Si l'identification se produit, le vidage de \underline{K}_0 , $\underline{\Delta}$ et \underline{K}_1 entraîne une localisation médiatisée de \underline{Q} par \underline{d} (" \underline{Q} est attribué à \underline{d} d'une certaine manière ou sous un certain rapport"), ce qui peut donner, parallèle à (1100a):

$$(1108) \overline{() \langle () \rangle} \in \overline{() \langle () \rangle} \in Q \gg \in d$$

(lire: "c'est attribué à \underline{d} en tant que ça représente \underline{Q} ", "c'est ce qu'il y a de \underline{Q} en \underline{d} ")

qui est à la source de la construction possédée en /-yo/ (5.1.2.4.2). Mais comme \underline{d} est défini, on a une converse possible:

$$(1109) \underline{d} \supseteq \overline{(\)} \overline{(\)} \underline{\in} \overline{(\)} \overline{(\)} \underline{\in} Q \gg$$

(lire: " \underline{d} a quelque chose en lui de \underline{Q} ", ou par définition circulaire " \underline{d} a en lui de \underline{Q} ce qu'il en a")

qui donne les prédicats nominaux possessifs en /-yo'/ (5.2.3.5.2).

Le couple (1108)-(1109) est remarquable en ce sens qu'il constitue apparemment le seul schéma prédicatif du nahuatl qui soit susceptible d'une double orientation, alors que dans tous les autres, verbaux ou nominaux, le choix du sujet est contraint par une hiérarchie de propriétés (défini > vide, terme d'origine > terme d'arrivée, vide > indéfini).

En particulier, si dans (1107) il n'y a pas d'identification $\underline{K}_0 - \underline{\Delta} - \underline{K}_1$, mais seulement l'identification $\underline{\Delta} - \underline{K}_1$, \underline{K}_1 apparaît comme une partie de \underline{K}_0 - celle qui est attribuée à \underline{d} , ou celle qui appartient aussi à \underline{K}_2 (avec la possibilité d'une partie de \underline{K}_1 qui ne soit pas attribuée à \underline{d} , ou qui n'appartient pas à \underline{K}_2): On a donc, soit (converse de la possession directe):

$$(1110) \underline{d} \supseteq \underline{K}_1 \overline{(\)} \underline{\in} \underline{K}_0 \overline{(\)} \underline{\in} Q \gg$$

(lire: \underline{d} a un ou plusieurs éléments, ou une partie de la classe d'extension de \underline{Q})

qui donne les noms possédés en /-e'/, correspondant (au moins en principe, 5.2.3.5.1) à la possession directe, soit:

$$(1111) \underline{d} \supseteq \underline{K}_2 \overline{(\)} \underline{\in} \underline{K}_1 \overline{(\)} \underline{\in} \underline{K}_0 \overline{(\)} \underline{\in} Q \gg \gg$$

(lire: " \underline{d} a parmi ses attributs un ou plusieurs éléments, ou une partie de la classe d'extension de \underline{Q} ")⁽²⁰⁶⁾.

(206) Il n'est pas impossible qu'il faille réécrire (1110) et (1111) comme (1098), c.-à-d.:

$$\underline{d} \supseteq \underline{K}_1 \overline{(\)} \supseteq \underline{Q} \overline{(\)} \underline{\in} \underline{K}_0 \gg \text{ (au lieu de (1110))}$$

$$\underline{d} \supseteq \underline{K}_2 \overline{(\)} \supseteq \underline{K}_1 \overline{(\)} \supseteq \underline{Q} \overline{(\)} \underline{\in} \underline{K}_0 \gg \gg \text{ (au lieu de (1111))}$$

qui pourrait expliquer l'origine de /-'/ dans les noms possessifs en /-e'/ et /-wa'/ (5.2.3.5.1.2) par une parenté structurale avec le /-'/ de pluriel, mais laisse sans explication son apparition dans /-yo'/.

Un point morphologique remarquable est le fait que dans (1109)-(1111) la relation \underline{a} est marquée par le suffixe participial. Autrement dit, le passage en fonction sujet du possesseur est traité, non comme un datif actanciel, mais comme un datif aspectuel (4.2.4), ce qui conforte l'idée émise plus haut (5.3.1) que le jeu des relations dans lesquelles s'insère la prédication nominale peut apparaître comme une compensation de l'absence des paramètres aspecto-temporels.

Enfin, il faut signaler, outre le couple (1108)-(1109) qui n'a pas d'équivalent dans la prédication verbale, une autre différence, négative celle-là: c'est que $\underline{\Delta}$ peut se substituer à \underline{a} ou à \underline{d} , mais on ne peut pas avoir une double indéfinition de l'attributaire de \underline{Q} et de l'attributaire de cet attributaire. On n'a pas le correspondant indéfini de (1101) ou (1103):

$$(1112) * \Delta_1 \in \Delta_2, \text{ ou } * \Delta_1 \in \overline{K_2} \langle () \in \Delta_2 \rangle$$

5.3.4. Autres types de prédication nominale.

5.3.4.1. Noms tronqués et locatifs.

Si aucune relation n'est posée entre \underline{K}_0 et \underline{K}_1 , (1095) se réécrit simplement comme (1096), qui dans les faits peut se réduire à:

$$(1113a) \underline{a} \underline{\exists} \underline{Q} \text{ ("} \underline{a} \text{ a les propriétés } \underline{Q} \text{")}$$

ou peut-être au moins, avec un "décrochage" rétablissant une localisation de type $\underline{\xi}$:

$$(1113b) \underline{a} \overline{\underline{\xi} \langle () \underline{\exists} \underline{Q} \rangle}$$

(lire: " \underline{a} est intégré dans un schéma où il a les propriétés \underline{Q} ")

Ces schémas peuvent avoir plusieurs interprétations:

-a) \underline{a} est caractérisé par les propriétés \underline{Q} , mais \underline{Q} ne constitue pas en tant que tel une définition de \underline{a} . La prédication peut se faire occasionnellement, dans certaines circonstances, mais ne représente pas une propriété stable. C'est le type "nom de défaut" (p.ex.(293)). Il a une variante-limite: le passage à la permanence définitoire des propriétés \underline{Q} , qui permet de construire l'identification des classes \underline{K}_0 et \underline{K}_1 , et de retomber dans le type substantif.

-b) a est caractérisé par Q, mais pour diverses raisons d'ordre empirique, culturel ou pragmatique, il n'y a pas de construction d'une classe d'appartenance de a posée par rapport à la classe d'extension de Q: tout individu ou groupe d'individus ayant les propriétés Q est considéré dans sa spécificité individuelle par rapport aux propriétés Q. C'est le type "noms de plantes ou d'animaux", en général plantes ou animaux peu courants ou au contraire très familiers et entraînant des relations individuelles privilégiées (et pouvant dans ce cas être étendu à la désignation de certains humains), cf.(292)-(293) - dans les deux cas, on tend vers le nom propre, et nous verrons (7.3.1) que les noms propres sont très fréquemment des noms tronqués -. Comme dans le type précédent, la variante limite est représentée par la construction de la classe d'appartenance et le passage dans le type substantif.

-c) a est caractérisé par Q, mais Q ne caractérise pas entièrement a, seulement une partie de a. C'est le type synecdoque (5.2.2.2), dont la variante limite est le nom possessif de type (1110) (cf.(301)-(302): attribution des propriétés Q à a, sans que ces propriétés définissent complètement a).

-d) a tend vers Q, mais sans atteindre pleinement les propriétés Q. Ce sont les sobriquets ou prédicats d'analogie (5.2.2.3), dont la variante limite est le pseudo-adjectif en /-ti-k/ (5.2.3.3), marquant la stabilisation perfective-aoristique (marquée par le suffixe participial /-k/) du processus d'acquisition des propriétés Q (marquée par le suffixe dérivatif /-ti-/, 7.1.2.1.1).

-e) a a tout de Q, mais n'est pas considéré dans son appartenance (ou son identification) à la classe d'extension de Q. Il y a référence à un espace (spatial, temporel ou notionnel) dans lequel on trouve les propriétés Q. On tombe alors dans le type locatif, qui peut être marqué par un morphème spécial d'intériorisation (6.2.1), mais aussi, si le radical s'y prête, par la simple absence du suffixe absolu (type autolocatif, 6.2.2.1). Ce type est prédicatif, mais ne supporte pas l'actancialisation comme fonction dérivée (8.2.3); en revanche, il supporte la circonstantialisation (6.1.2.2 et 8.2.5).

5.3.4.2. Participiaux.

La présence du suffixe participial remonte à une localisation par a d'un schéma prédicatif où il se trouve, soit:

$$(1114a) \overbrace{\langle a \langle () \rangle \in K \langle () \rangle \in Q \rangle} \in a$$

suiivi de vidage par coréférence, conversion (et absorption de la coréférence entre places vides):

$$(1114b) a \exists \langle () \rangle \in K \langle () \rangle \in Q \rangle$$

(lire: a sert de localisateur à un schéma où il appartient à la classe K définie par Q)

On a ici un paradoxe, puisque l'identification de a dans ses deux occurrences devrait empêcher la conversion de ε en ∃. En fait, ce schéma a précisément pour effet d'exprimer que l'appartenance à K ne suffit pas à caractériser pleinement a (donc sans doute: que l'attribution de Q n'est pas entière). On retombe dans un effet sémantique assez proche du type (1109) (noms possessifs en /-yo'/). Il donne les pseudo-adjectifs en /-k/ de type iztā-c (5.2.3.2: "le fait d'être du sel n'est pas suffisant à caractériser a, qui a bien une partie des propriétés du sel - en l'occurrence, la couleur -, mais n'en est pas nécessairement").

Mais le domaine d'application privilégié de ce type est représenté par les déverbaux aoristiques, dans lesquels la stabilisation aspectuelle permet le passage dans la prédication nominale, et où le rôle de Q est joué par la relation développée, p.ex., pour tlā-chix-qui "sentinelle", "observant (chiya) des choses" (345):

$$(1115) a \exists \langle () \rangle \in \underbrace{\langle \langle () \rangle R \Delta \rangle}_{Q} \in \langle () \rangle_{Q}$$

(lire: "a est l'attributaire d'une relation prédicative à laquelle il participe en tant que terme d'origine subjectivisable et que datif dérivé, 3.5.1.2 et 3; mais les propriétés aspectuelles fermées font qu'il lui est posé comme extérieur, de sorte qu'il n'est pas localisé par le procès correspondant à cette relation prédicative, mais qu'il en est le localisateur, 4.2.4).

Aux déverbaux caractérisés (5.2.3.4) il faut ajouter les pseudo-adjectifs en /-ti-k/ (5.2.3.3), construits comme on l'a rappelé plus haut sur des verbes dérivés en /-ti/.

5.3.4.3. Disjoncteurs et quantificateurs.

Les disjoncteurs représentent un parcours de la classe de tous les prédicats possibles: il n'y a donc pas de construction d'une classe d'extension de Q (ou: elle se confond avec Q); d'un autre côté, chaque prédication disjonctive ne peut porter que sur une entité individuelle situationnellement définie: il n'y a donc pas de construction d'une classe d'appartenance. On se trouve alors toujours ramené à un schéma de type (1113b), sans suffixe absolu.

Il apparaît que la quantification est de même attribuée directement à a sans construction de classe: on a un schéma de type (1113b), à deux corrections près:

-a) bases et classificateurs. Les bases et sous-bases (5, 10, 15, 20, 400, 8000) représentant des "nombres ronds" sont traités non comme des prédicats occasionnellement applicables à des individus ou groupes d'individus, mais comme les désignations de certains regroupements typiques, dominant la nature des individus regroupés et les circonstances dans lesquelles ils peuvent se trouver regroupés. On retombe donc dans le type substantif (un peu comme ce qui se passe en français avec un million de N).

Le même phénomène apparaît avec les classificateurs (5.2.7.2.4) qui intègrent la dénomination d'une classe sur laquelle se fait la quantification.

-b) totalisation. Les prédicats de totalisation de type /-səl/ (5.2.7.7) ou /-(i)šti(n)/ (5.2.7.2.6) construisent l'identification cardinale par réattribution de la quantification, soit:

$$(1116a) \overline{a \langle () \rangle} \exists Q \in a$$

suivi de:

$$(1116b) \overline{() \langle () \rangle} \exists Q \in a$$

lire: "le fait d'avoir Q (ici: le cardinal n) est attribué à a"

La relation ... ∈ a entraîne l'apparition du préfixe possessif (alors que le sujet est un zéro de type impersonnel-situationnel),

mais la coréférence de la place vide de sujet avec a entraîne la sensibilité à la pluralisation de a (et donc, en apparence, du possesseur).

5.3.4.4. Identificateurs.

La prédication d'identification a plusieurs variantes qui doivent correspondre à autant de manières d'envisager l'identification, et attestent sans doute une certaine latitude dans la façon de la construire - par où peuvent sans doute d'expliquer certains paradoxes déjà évoqués (5.2.5.2.6) -. Nous essaierons avec prudence (car les indices morphologiques ne sont pas probants) de retracer l'origine de ces variantes.

Le prédicat d'identification doit être de toutes façons caractérisé par une réduction de la classe d'extension à un zéro de type situationnel, puisque Q peut être glosé simplement par "(être) ce qu'il y a à dire", et la classe d'extension par "ce à propos de quoi il y a à dire: c'est ce qu'il y a à dire". Mais en même temps cette prédication circulaire peut être attribuée à un terme individuel, qui représente ce dont il est question dans une situation particulière. Ce terme étant particulier et variable selon chaque situation (on est dans le type "embrayeur") n'est pas posé par rapport à une classe d'appartenance. On a donc:

$$(1117a) \overline{Q \langle () \rangle} \in \emptyset \rangle \in a$$

d'où l'on peut tirer:

$$(1117b) a \exists \overline{Q \langle () \rangle} \in \emptyset \rangle$$

avec ∃ réécrit comme suffixe participial, schéma qui est peut-être à la source de la forme /i'-/ (pl. /i'-k'e'/) de l'identificateur (5.2.3.6.5.1). Mais on peut aussi avoir une localisation sans conversion:

$$(1117c) a \in \langle () \rangle \exists \overline{Q \langle () \rangle} \in \emptyset \rangle \rangle$$

qui est une variante de (1113b), et doit être à la source des formes brèves (/ye'/) des pronoms emphatiques (5.2.5.1.1).

Mais ces formes supportent une autre interprétation: on peut en effet établir une relation d'identification entre la classe d'extension et a, puisque ce qu'il y a à dire est dans ce cas identifié avec ce dont il y a à parler ("je dis de ça: c'est ça"). Mais alors (1117a) peut se réécrire aussi bien:

$$(1118a) \overline{Q < ()} \underline{\epsilon} () > \underline{\epsilon} a$$

("a représente à lui seul la classe de ce qu'il y a à dire")
que:

$$(1118b) \overline{Q < ()} \underline{\epsilon} a > \underline{\epsilon} ()$$

("ce qu'il y a à dire est ramené à a, qui représente la classe de ce qu'il y a à dire")

On voit se construire l'ambiguïté qui éclate à la 1^e et à la 2^e personnes ("je suis/tu es ça" vs. "c'est moi/toi", 5.2.5.2.6).

Les formes "longues" sont plus délicates à justifier, mais l'idée que /-wā-/ puisse y être le suffixe possessif n'est pas totalement absurde. On pourrait imaginer que son apparition a sa source dans le pluriel. En effet, la pluralisation semble impliquer une opération sur la classe d'appartenance (cf. (1098)); il faut donc en construire une dans des conditions où normalement il n'y en a pas, à la manière d'un "ajout" sur un schéma déjà complet. Elle est alors construite comme \underline{K}_2 (5.3.3.1) plutôt que comme \underline{K}_1 , et peut donc avoir une réécriture morphologique /-wā-/:

$$(1119a) \overline{Q < ()} \underline{\epsilon} \emptyset > \underline{\epsilon} a < () \underline{\epsilon} K >$$

Ce schéma pourrait avoir pour réécriture:

$$(1119b) a \underline{\epsilon} K < () \ni \overline{Q < ()} \underline{\epsilon} \emptyset >>$$

variante de (1098) qui pourrait donner le pluriel en /-wā-n/. En étendant au singulier la formation de \underline{K} , on pourrait trouver les singuliers en /-wa/ de type (629). Mais ces formes sont rares, car si l'on est au singulier on se retrouve dans un cas d'identification de a, de \underline{K} et de la classe d'extension. On a donc:

$$(1120a) a \underline{\epsilon} K < () \underline{\epsilon} \overline{Q < ()} \underline{\epsilon} \emptyset >>$$

voire :

(1120b) $\overline{a \epsilon () < () \epsilon Q < () \epsilon \rho >>}$

ou même :

(1120c) $\overline{a \epsilon () < () \epsilon Q < () \epsilon () >>}$

avec de toutes manières une relation de coréférence généralisée, qui entraîne l'absence d'effet-miroir dans la localisation, et l'apparition du suffixe absolu (formes en /-wá-λ/, les plus fréquentes).



